

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[Les] chevaliers du cygne ou La cour de Charlemagne [Document
électronique] / par Mme de Genlis

EPITRE DEDIC. A M LE COMTE DE R.

pV

Malgré l' interruption totale
de notre correspondance depuis
tant d' années, je n' ai point oublié
les preuves d' amitié que j' ai
reçues de vous, et l' engagement
que j' ai pris de vous dédier
ce conte ; il est bien juste
de vous en faire l' hommage,
puisque je ne l' aurois jamais
écrit sans le *voyage de la
caverne de Rémouchant* .

pV11

Recevez ce dernier témoignage
d' un sentiment fondé
sur une estime trop sincère
pour qu' aucun événement ait
pu l' altérer.

PREFACE

Les neuf premiers chapitres de cet ouvrage
ont été faits deux ans avant la
révolution. Je les ai lus dans le temps à
plusieurs personnes qui verront que je n' y
ai rien changé ; car mes principes n' ayant
jamais varié, les événemens publics n' ont
eu aucune influence sur mes opinions et

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

sur mes sentimens. Et c' est un fait qu' il est
aisé de vérifier en parcourant mes écrits :
on trouvera dans tous le même respect
pour la religion et les moeurs, les mêmes
sentimens d' humanité, de générosité et
d' intérêt pour le peuple, et le même amour
de l' ordre, de la justice et de la vertu. Il
est plus facile que jamais de calomnier les
individus, mais il est impossible de calomnier
des ouvrages qui sont traduits
dans toutes les langues de l' Europe, et
dont on a fait en peu d' années un prodigieux
nombre d' éditions ; c' est pourquoi
quelques gazettes et des libelles, en déchirant
ma personne avec autant d' acharnement

pV111

que d' absurdité, gardent en même
temps un silence absolu sur mes ouvrages.
Cependant ces auteurs anonymes ne me
connoissent sûrement pas personnellement,
et dans ce cas il seroit plus raisonnable
de se former une idée de mon caractère et de mes
principes, d' après ce que
j' ai écrit, que de me juger sur des *oui-dire* ;
et quels *oui-dire* , et dans quel temps !
Au reste, je saisis l' occasion de déclarer
ici une vérité, dont ceux qui me connoissent
ne doutent pas ; c' est que toutes ces
méchancetés et ces calomnies ne me font
pas la moindre impression ; elles n' en
produisent aucune sur les personnes éclairées
et impartiales, et j' en ai la certitude par
l' hospitalité généreuse que je trouve en ce
pays, et par l' accueil et les marques d' intérêt
que j' y reçois. Je n' ajouterai point à
mes malheurs celui de me livrer à l' esprit
de parti, et par conséquent à l' injustice,
à l' aigreur, à la haine ; tous les malheureux

p1X

ont des droits puissans sur mon coeur.
Ce sentiment si naturel a dû s' exalter encore
depuis quatre ans. Pourrois-je le
refuser à mes compatriotes, quelles que
soient leurs opinions ? Ah ! S' il en est un
seul dont l' honorable confiance n' ait pas

obtenu de moi ou des services ou des secours, si jamais j' ai repoussé les plaintes ou les demandes d' un infortuné, qu' il parle, qu' il élève sa voix contre moi, et je cesserai d' écrire sur la religion et sur la morale.

Nous avons dans notre langue plusieurs romans historiques fort agréables, presque tous faits par des femmes ;

pX

mais aucun ne présente la peinture des moeurs et des usages du temps qu' ils rappellent, tous sont dépourvus de recherches historiques, et l' on n' y trouve ni développemens de sentimens et de caractères, ni but moral. Une douzaine de noms pris dans l' histoire, et deux ou trois faits connus de tout le monde, forment tout le fond de chacun de ces ouvrages. J' ai tâché d' éviter ces défauts ; il ne falloit pour cela que du travail et non du génie ; et j' ai placé à la fin de chaque volume des notes historiques, afin que les inventions de l' auteur ne fussent pas confondues avec les événemens qui appartiennent à l' histoire. J' ai relu avec soin tout ce qui pouvoit avoir rapport au temps dont je parle ; j' ai mis en action tous les usages les plus intéressans de l' ancienne chevalerie, et je crois avoir peint avec vérité les deux hommes les plus fameux de ce siècle,

pX1

Charlemagne et le calife Aaron. On a souvent tracé le contraste d' un monarque parfait et d' un despote ; mais on a toujours tellement chargé le caractère du dernier, qu' un semblable tableau ne sauroit être utile. Il est ridicule de composer un ouvrage pour établir une vérité si triviale, qu' elle est généralement saisie et sentie par les esprits les plus grossiers et par les ames les moins généreuses. Une femme sans être vertueuse, peut mépriser une courtisane, et il n' est pas nécessaire qu' un prince ait l' ame de Trajan ou d' Henri Iv,

pour détester Néron et Caligula. Un tyran
qui ne veut régner que par la terreur,
qui n' a plus rien d' humain que la forme et
l' orgueil,
est un monstre à tous les yeux. Quand
j' enseignois l' histoire aux enfans malheureux
qui m' ont été confiés, je ne faisais jamais
de réflexions sur le caractère de Louis Xi
et des princes qui lui ressemblent. Je me
contentois de lire le détail de leur

pX11

conduite ; mais je m' attachois à déshonorer,
dans l' esprit de mes élèves, la mémoire
des princes qui ont allié à des qualités
aimables des foiblesses et des vices
funestes, et dont les exploits ont été flétris
par des actions criminelles. C' est dans
cet esprit que j' ai tracé le caractère
d' *Aaron* ; je l' ai peint, non tel que les
historiens éblouis de sa gloire veulent nous
le représenter, mais tel qu' il dut être,
d' après ce que nous savons de son histoire ;
grand guerrier, souverain despote
et cruel, et prince affable et populaire,
doué par la nature des vertus les plus
précieuses et les plus brillantes, rempli
d' esprit et de graces, né sensible et
magnanime, protecteur éclairé des talens
et des arts, mais corrompu par l' orgueil ;
et en le montrant environné de tous les
prestiges de la gloire, en lui conservant
tant d' agrémens et de qualités éclatantes,
je crois l' avoir rendu haïssable, même
avant l' époque où l' orgueil qui le domine
et qui se mêle à toutes ses actions, lui fait
enfin commettre un crime exécration. Tel

pX111

a été mon projet ; j' ai pu l' exécuter mal,
mais du moins l' idée est neuve et véritablement
morale.
D' après le même principe, j' ai peint une
coquette avec l' intention de préserver les
jeunes personnes de l' *ambition des conquêtes* .
Je ne pouvois donner une ame sensible
à l' artificieuse Armoflède, car une

coquette aussi décidée ne peut avoir un bon coeur ; mais je l' ai revêtue de toutes les formes les plus séduisantes, et après l' avoir bien avilie par ses succès mêmes, j' ai fini par la rendre atroce. En même temps j' ai opposé à l' intrigante et vile Armoflède, le contraste des caractères de Célanire, de Béatrix et de Maria. L' auteur d' un roman célèbre a voulu rendre son héroïne intéressante par sa foiblesse même, et cette idée est certainement pernicieuse en morale, sur-tout lorsque la foiblesse de l' héroïne est accompagnée de circonstances qui la rendent absolument inexcusable : pour moi, j' ai voulu prouver qu' une ame véritablement noble et vertueuse ne se pardonne jamais un

pX1V

égarement, et ne peut se consoler de la perte de l' innocence. J' ai voulu rendre Célanire et Maria intéressantes, non par leurs fautes, mais par leurs remords et par leurs malheurs. J' ai représenté deux amans passionnés, sacrifiant le devoir à l' amour ; mais cette peinture, loin d' offrir l' image du bonheur, ne présente qu' un état affreux dont la violence même de l' amour ne peut qu' augmenter l' amertume. Enfin, j' ai voulu rappeler, par de grands exemples, à ces vertus antiques et sublimes qui ont honoré des siècles que nous nommons *barbares* . Je n' ai point eu le projet de *rétablir la chevalerie* , mais j' ai cru que la générosité, l' humanité, la loyauté des anciens chevaliers affermiroient mieux *une république* que les principes de Marat et de Robespierre ; et, graces au ciel,

pXV

les français revenus à leur premier caractère, sont aujourd' hui dirigés par ces nobles sentimens.
Un des grands avantages des romans historiques (si l' on sait tirer parti des faits que présente l' histoire) est de donner à la morale l' autorité si puissante de l' expérience

et de l' exemple. Il est impossible qu' un personnage imaginaire produise autant d' impression qu' un héros dont la gloire a consacré le nom ; j' ai puisé dans l' histoire tous les traits brillans et toutes les actions sublimes inspirées par l' amitié, par l' amour et par la générosité, qui sont répandus dans cet ouvrage. En peignant tout ce que l' héroïsme peut offrir de plus noble et de plus touchant, je n' ai rien inventé, je n' ai été que l' historien de la vertu. J' ai tâché de répandre quelque intérêt sur les notes de cet ouvrage, je crois que réunies au roman, elles donneront une idée nette et précise des moeurs, des usages des principaux personnages, et des faits les plus intéressans des siècles que j' ai voulu peindre. Je me flatte que

pXV1

cet ouvrage sera utile à plusieurs égards, je suis certaine du moins qu' il ne *corrompra* personne, et qu' il intéressera les ames sensibles ; mais je ne m' abuse point sur ses défauts. Je lui en connois beaucoup ; il me semble qu' en général j' ai fait un usage assez heureux des traits que m' a fournis l' histoire, et que j' ai mis sur la scène avec assez d' art tous les grands personnages de ce temps, à l' exception de la fameuse *Irène* , impératrice de Constantinople ; je ne la fais paroître que pour présider à un tournoi, et pour *donner une chaîne de pierreries* . On pouvoit (sans un grand effort d' imagination) lui faire jouer un rôle plus imposant, et tirer de son caractère un parti plus ingénieux. Dans mon premier plan je faisois reparoître cette femme célèbre. L' épisode qu' elle me fournissoit eût été aussi long que celui de Giaffar ; j' ai mieux aimé le soustraire que le gêter en l' abrégeant. J' aurois dû le conserver, ajouter quelques autres développemens et plusieurs détails à l' histoire de mes héros ; tout cela auroit formé un

pXV11

volume de plus, mais je voulois finir. Par la même raison, le caractère de *Theudon* n' offre qu' une très-foible et très-mauvaise esquisse ; ce qui est d' autant moins pardonnable, qu' il joue un rôle important ; il falloit aussi rendre *Roger* et le *jeune Guichard* plus intéressans, et la *vertueuse Amalberge* moins inutile. J' ai aussi trop resserré l' histoire d' Axiane ; des personnes d' un goût très-pur, que j' ai consultées, ont trouvé dans ce petit épisode un intérêt particulier et quelque chose d' original, qui fait desirer qu' il eût été plus étendu ; et après cette histoire qui a rendu Axiane intéressante, il n' est presque plus question d' elle, on sait à peine ce qu' elle devient. Voilà, je crois, les principaux défauts de cet ouvrage ; je ne doute pas que *plusieurs écrivains* n' en découvrent beaucoup d' autres, mais quelles que soient les critiques, elles ne m' engageront point dans des discussions littéraires. Je lirai avec reconnoissance et plaisir celles qui me paroîtront judicieuses (car une bonne critique est un excellent conseil) ; je les méditerai en silence, persuadée que la meilleure manière d' y répondre est d' en profiter. Quant aux libelles anonymes, *pseudonymes*, etc., comme on les a trouvés jusqu' ici aussi dépourvus de sel et d' esprit que de vérité, leurs auteurs me devoient quelque indulgence, puisque, je n' ai pas entrepris de plaire à tous les sots. J' ajouterai que depuis quinze ans, constamment encouragée par le public, je n' ai besoin d' aucune philosophie pour supporter, sans peine et sans aigreur, les petites injustices de quelques écrivains inspirés ou payés par la haine ; d' ailleurs, *il mio cor mai non teme di non dar fine a cosa che cominci* .

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

pX1X

Le spectre qui se trouvoit dans les premières éditions de cet ouvrage en a produit une foule d' autres dans les romans qui ont paru depuis en

France et en Angleterre, mais il a été très-critiqué par les littérateurs français. Il est étonnant que l'on ait autant désapprouvé une fiction employée si souvent dans les ouvrages du genre le plus sublime, le poème épique et la tragédie. Dira-t-on qu'on veut plus de vraisemblance dans un roman ? Cette objection seroit bonne pour un roman qui peindroit les mœurs actuelles. D'ailleurs cet ouvrage, par son plan, par sa forme, et peut-être par son style, est plutôt un poème dans le genre de celui de l'Arioste, que ce que nous appelons un roman. Je plaçois une apparition dans un siècle où la croyance universelle, d'accord avec celle de l'immortalité de l'ame et avec la religion, consacroit ce grand moyen de terreur. Mais enfin ce spectre a déplu, et je l'ai retranché. Il n'est plus maintenant qu'une illusion produite par l'imagination troublée et les remords du coupable, et j'avoue que cette idée est plus morale que la première. Du reste, je n'ai rien changé au plan, j'ai conservé tous les personnages, et je n'ai pas ajouté un

pXX

mot au portrait de Charlemagne, parce que c'est l'histoire qui m'en a fourni tous les traits ; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit dans cet ouvrage, tout ce qu'on y dit de lui, se trouve exactement dans les premières éditions. Je n'ai eu d'autre but, en faisant ce roman, que d'opposer des idées modérées à une excessive exagération, et d'éclatans exemples de générosité à une extrême férocité. Fugitive alors et réfugiée dans un état monarchique, je me souvins toujours, en écrivant, que j'étois française, et que même proscrite injustement, je devois respecter le gouvernement établi dans mon pays. Ces sentimens furent généralement approuvés. Aujourd'hui, de grands exemples offerts sous nos yeux, rendent inutiles les fictions morales ; le tableau de la vie guerrière de Charlemagne, les justes éloges donnés à son zèle pour la religion, à son infatigable activité, à son goût pour les sciences, pour les lettres et pour tous les arts, à ses sollicitudes paternelles pour l'éducation de la jeunesse, ne sont plus des leçons, et ne paroïtroient maintenant que des allusions, si cet ouvrage étoit nouveau.

p1

Chapitre premier.

les adieux.

je ne regrette point ce temps fabuleux
de l' âge d' or, si vanté par les poètes ; des
hommes indolens, sans passions, sans
desirs, et guidés par le seul instinct, ne
présentent à mon imagination qu' un tableau
plus insipide qu' intéressant : les talens et
les arts, ces dons brillans, fruits heureux
du génie, n' ont embelli la terre que depuis

p2

la fuite d' Astrée. Avec la perte de l' innocence,
je vois, il est vrai, les crimes se répandre
sur la surface de l' univers ; mais
aussi je vois naître des vertus sublimes,
je vois les nobles combats du devoir et
des passions ; mes idées s' étendent, mon
ame s' élève ; je puis admirer ! Je connais la
gloire ! ... ô siècles brillans de l' antique
chevalerie ! C' est vous que je veux célébrer !
On me demande des tableaux naïfs, nobles
et touchans, et je ne les chercherai que
dans vos fastes glorieux. Quand je voudrai
peindre les artifices de la coquetterie, le
manège des courtisans, l' art perfide et frivole
de séduire et de tromper, il me suffira
de regarder autour de moi ; mais si je veux
peindre l' amour constant et passionné,
l' amitié sublime et fidèle, l' enthousiasme
de la gloire et de la vertu, où trouverai-je
des modèles parfaits ? Hélas ! Cherchons-les
dans l' histoire, puisque le siècle où je suis
née ne pourroit me les offrir.

Parmi ces braves guerriers, et cette brillante
jeunesse, l' ornement et la gloire de la
cour de Charlemagne, on distinguoit surtout
deux jeunes chevaliers, également célèbres
par leur vaillance, leurs exploits et

p3

la vive et tendre amitié qui les unissoit l' un
à l' autre. Ils étoient frères d' armes :
entreprises, dangers, fortune, tout entre eux
étoit commun, jusqu' à leur devise : *la*

gloire et l' amitié ; et ils avoient fait peindre sur leurs boucliers un *cygne* , avec ces mots : *candeur et loyauté* . De là vint le surnom qu' on leur donnoit à la cour : on les appelloit communément les *chevaliers du cygne* . Isambard et Olivier (c' est ainsi que se nommoient ces deux fidèles amis) étoient particulièrement honorés de la bienveillance de l' empereur. Ils avoient fait leurs premières armes sous les yeux de ce héros, qui, charmé de leur zèle et de leur courage, s' étoit plu à les combler d' honneurs et de bienfaits. Il aimoit particulièrement Olivier, qui avoit été l' ami le plus cher de son neveu, le célèbre et malheureux Roland, tué à la déroutte de Roncevaux. Olivier, blessé dangereusement à cette bataille, en volant au secours de Roland, et en l' arrachant des mains des ennemis, lui épargna la douleur de mourir prisonnier, mais ne put lui sauver la vie. Roland, expirant, remit entre les mains de son ami l' épée qu' il avoit illustrée

p4

par tant d' exploits ; la fameuse et redoutable *durandal* . C' étoit, dans ces anciens temps, le don le plus honorable qu' un chevalier pût faire en mourant. Olivier regretta profondément ce héros : l' amitié d' Isambard put seule le consoler ; il retrouvoit, dans ce jeune chevalier, toutes les grandes qualités de Roland, réunies à un caractère plus intéressant et plus aimable. Olivier, plus âgé de deux ans que son ami, joignoit à tous les agrémens extérieurs, à la figure la plus intéressante, une ame profondément sensible, un esprit juste et délicat, un caractère plein de franchise : il étoit naturellement porté à la mélancolie. Cette disposition donnoit à sa physionomie une douceur touchante ; on remarquoit dans toutes ses actions un certain air de nonchalance et de timidité qui avoit en lui une grace particulière. Il plaisoit, sans paroître jamais ni le desirer ni le savoir, mais il avoit tant d' expression dans le regard, et des manières à la fois si nobles, si simples et si obligeantes, qu' il étoit impossible de prendre sa réserve pour du dédain ou de l' insouciance ; on ne pouvoit,

au contraire, l' attribuer qu' à la

p5

modestie, à l' ignorance absolue des avantages qu' il possédoit. Cependant, avec un extérieur si doux, il avoit des passions violentes, et lorsqu' il étoit vivement affecté, rien n' égaloit l' impétuosité de ses premiers mouvemens.

Isambard avoit un caractère bien différent.

Sa physionomie fine et spirituelle annonçoit et inspiroit la gaieté ; il avoit une égalité d' humeur inaltérable, et, quoiqu' il eût l' air de l' étourderie et de la légèreté, l' élévation et la générosité de son ame le rendoient capable de faire sans effort les sacrifices et les actions les plus héroïques. Le coeur d' Isambard étoit encore libre, et n' avoit jamais connu l' amour. On ne se pressoit point alors de faire un choix ; c' étoit une importante affaire, et qui décidoit du destin de la vie. Cependant on voyoit à la cour de Charlemagne plusieurs beautés dignes de fixer les regards et d' inspirer des sentimens durables. On remarquoit surtout la reine, épouse de Louis ; les princesses, filles de l' empereur, Emma, Rotrude et Berthe ; la belle et vertueuse

p6

Amalberge, et la brillante Armoflède : mais celle qui réunissoit tous les suffrages, et qui excitoit une admiration générale par l' éclat de sa beauté, ses graces, sa modestie et ses vertus, c' étoit la charmante Célanière. Elle étoit fille unique du fameux Vitikind, ce héros magnanime, chef des saxons, qui brava si long-temps la puissance de Charlemagne ; qui, souvent défait, jamais abattu, intrépide dans les combats, fier et sublime dans l' adversité, sut résister à la force, et ne céda qu' aux bienfaits et à l' amitié. éclairé par les lumières du christianisme, devenu l' ami de son vainqueur, il étoit pour jamais fixé à la cour de Charlemagne. Le brave Albion, son élève et son lieutenant, avoit suivi son exemple, et partagé son sort. Vitikind lui destinoit sa fille ; et, malgré les regrets et

les vœux des chevaliers français, il étoit permis à l'heureux Albion de regarder Célianire comme le prix de ses glorieux travaux et de sa fidélité au parti de

p7

Vitiking. Après Célianire, la plus belle personne de la cour étoit la reine Hermengarde, épouse de Louis. Cette princesse traitoit avec une bonté particulière *les chevaliers du cygne* ; elle distinguoit sur-tout Isambard, dont l'entretien l'amusoit, et dont la gaieté sembloit lui plaire. Ces distinctions furent remarquées, et bientôt l'envie les interpréta malignement. Isambard apprit avec surprise que l'on commençoit à répandre sourdement qu'il osoit élever ses vœux jusqu'à la reine, et que cet hommage audacieux et criminel n'étoit point dédaigné. Alors il prit le parti de s'éloigner pour un temps de la cour, et il obtint de Charlemagne la permission de voyager. Olivier approuva son dessein, et lui proposa, en soupirant, de le suivre. Je sens, lui dit Isambard en riant, que vous feriez un sacrifice, et je ne l'accepterai point. Mon cher Olivier, un lien secret vous retient ici, je l'ai facilement pénétré ; puisse-t-il

p8

assurer le bonheur de votre vie ! à ces mots, Olivier embrassa son ami avec attendrissement : si je vous étois nécessaire, lui dit-il, je vous suivrais, je quitterois tout pour vous, et vous n'en doutez pas : croyez encore que si je vous cache un secret, c'est que l'honneur me défend de vous le découvrir. C'est ainsi que se séparèrent *les chevaliers du cygne*, et telle étoit l'amitié dans ces temps reculés ; toujours pure et généreuse, capable des sacrifices les plus pénibles, elle n'exigeoit cependant pas que l'on trahît pour elle les secrets de l'amour. Isambard avoit même eu la délicatesse de ne s'expliquer que vaguement ; mais il croyoit avoir entièrement pénétré le secret

de son ami. Il étoit persuadé qu' Olivier étoit aimé, et partageoit les sentimens d' Armoflède, une jeune personne attachée à la reine Hermengarde, et l' amie la plus chère de la belle Célânire ; d' ailleurs, depuis plus d' un an, toute la cour pensoit comme lui à cet égard.

p9

Chapitre ii.

le triomphe.

Isambard partit pour Constantinople ; il brûloit du desir d' admirer de près cette célèbre impératrice qui régnoit avec tant d' éclat sur le trône des Césars. Irène ne vit pas sans émotion un chevalier français honoré de l' amitié de Charlemagne, elle qui, éblouie de la gloire et de la renommée du vainqueur de Didier et de Vitikind, avoit voulu jadis unir sa destinée à celle de

p10

ce héros. Isambard reçut d' elle l' accueil le plus flatteur ; l' impératrice desirant même étaler à ses yeux toute la magnificence de sa cour, ordonna des jeux publics, dans lesquels elle devoit distribuer les prix de l' adresse et de la valeur. Isambard vit à la cour d' Irène un prince fugitif, triste exemple des vicissitudes humaines : c' étoit Adalgise, fils de l' infortuné roi des lombards. Il avoit un caractère ardent, impétueux, une humeur sombre et farouche, aigrie encore par les malheurs, plein d' un trop juste ressentiment contre la France ; l' aspect d' un français lui étoit odieux, et il vit avec plaisir arriver le jour indiqué pour les jeux : car il avoit l' intention d' y combattre Isambard, et l' espoir de le vaincre. L' impératrice, suivie de toute sa cour, se rendit dans la vaste enceinte préparée pour la

p11

célébration des jeux. Aussitôt que parut Irène, l' air retentit du son perçant des trompettes guerrières, les barrières s' ouvrirent, et les combats commencèrent. Le premier qui s' avança dans la lice fut l' audacieux Nicéphore, qui, dévoré d' ambition, osoit aspirer en secret à la suprême puissance, et méditoit déjà les desseins profonds et criminels qui devoient renverser la fortune d' Irène. Quoique la visière de son casque fût baissée, on le reconnoissoit facilement à la hauteur de sa taille, à la fierté de sa contenance, à son armure couleur de pourpre, et à sa devise, qui représentoit un aigle posé sur la terre et regardant le ciel, avec ces mots : *cet intervalle ne sauroit m' étonner* . Nicéphore ne resta pas long-temps seul au milieu de l' arène ; un guerrier, que les destinées placèrent depuis sur ce même trône que Nicéphore devoit occuper avant lui, le jeune Léon, dans l' âge de la confiance et de la témérité, vint fièrement attaquer ce redoutable adversaire. Le combat fut long et opiniâtre ; mais Léon

p12

employa vainement tout ce que la souplesse et l' adresse peuvent opposer à la force, il fut vaincu : alors Isambard prit sa place. Il montoit un cheval d' une blancheur éclatante ; un panache de la même couleur ombrageoit sa tête ; son armure étoit rehaussée d' or, et ornée de perles et de saphirs ; sa jeunesse, sa grace et sa bonne mine, réunirent en sa faveur le suffrage et les voeux de tous les spectateurs ; sa contenance assurée, mais douce et modeste, formoit un contraste frappant avec l' arrogante audace de Nicéphore ; car l' insolence est de tous les excès celui qui paroît le plus opposé à la noblesse. Le combat s' engagea, la victoire fut long-temps douteuse ; le brave Isambard, avant de la remporter, reçut une blessure à l' épaule ; mais, dans ce moment même, il se précipita sur Nicéphore avec tant de force, que d' un seul coup de lance il le renversa de cheval. Aussitôt Staurace, fils de Nicéphore, entra dans la lice pour combattre Isambard, et pour venger son père.

Il n'avoit ni la fierté, ni l'ambition de Nicéphore, mais une passion non moins dangereuse égardoit sa raison : il adoroit la jeune et belle Théophane. Dans ce jour mémorable, il n'avoit pu résister au plaisir de se déclarer publiquement son chevalier : il portoit ses couleurs ; son bras droit étoit orné d'un bracelet formé d'une longue tresse de cheveux blonds, rattachée par une agraffe émaillée, sur laquelle ses rivaux reconnurent, en frémissant, les chiffres de sa dame. On distinguoit sur son bouclier un amour enveloppé d'une gaze légère (car le voile qui le cache est toujours transparent.) le haut de ce tissu fragile étoit consumé par la flamme active et dévorante de son flambeau, et laissoit voir à découvert le visage charmant de l'amour. Autour de cet emblème on avoit gravé ces paroles : *il voudroit se cacher, mais son feu le trahit*. Quoique Staurace eût le visage couvert de son casque, Isambard, à la noble élégance de sa taille, aux graces répandues sur toute sa personne,

reconnut aisément en lui le fils de Nicéphore ; il le combattit à regret, et songea plutôt à se défendre qu'à l'attaquer. Ces ménagemens auroient sans doute prolongé long-temps le combat, si, au bout de quelques minutes, la lance de Staurace ne se fût brisée en mille éclats. Dans cet instant un chevalier, revêtu d'une armure noire, se précipita dans la lice : chevalier, dit-il à Staurace, vous êtes désarmé, j'ai le droit de prendre votre place. à ces mots, Staurace quitta l'arène en soupirant, et le nouveau chevalier adressant la parole au brave et généreux Isambard : jusqu'ici, lui dit-il, on t'a combattu sans motif ; pour moi, j'en ai deux puissans ; jette les yeux sur mon bouclier : *l'amour et la vengeance* ; telle est ma devise, telles sont les passions qui vont m'animer contre toi. à ce discours hautain, Isambard ne put méconnoître l'impétueux Adalgise ; et, regardant

son bouclier, il vit avec une extrême surprise le nom d' Armoflède, écrit en gros caractère au bas de sa devise. On se souviendra qu' il avoit laissé à la cour de Charlemagne une jeune personne de ce nom, qu' il croyoit aimée d' Olivier ; et se

p15

rappelant qu' Armoflède, née en Lombardie, avoit été amenée à la cour, dans sa première enfance, par la fille du malheureux Didier, et qu' elle avoit fait depuis un voyage dans sa patrie, il ne douta point qu' Adalgise ne fût rival d' Olivier. Chevalier, dit-il, je lis avec étonnement sur votre bouclier un nom qui m' intéresse, et certes j' ose dire que c' est une étrange indiscretion, et dont jusqu' ici je n' ai point vu d' exemple. Mais daignez m' apprendre si, par ce nom qui m' est cher, vous avez prétendu désigner celle que je connois ? Oui, s' écria Adalgise, c' est cette même Armoflède, fixée dans la cour odieuse du destructeur de sa patrie... c' en est assez, interrompit Isambard ; je soutiens qu' elle ne vous a point donné le droit de vous déclarer son chevalier, et que jamais, qui que vous soyez, vous ne fûtes aimé d' elle. à ces paroles, Adalgise, transporté de rage, s' élança vers Isambard avec une telle furie, que le chevalier du cygne en fut violemment ébranlé. Un murmure d' indignation s' éleva parmi les spectateurs, car

p16

Isambard avoit à peine eu le temps de se mettre en défense ; on le vit pendant quelques minutes étonné, chancelant, repousser, d' un bras mal affermi, les coups redoublés de son fougueux adversaire : mais bientôt, rassemblant et reprenant toutes ses forces, il déploie tant de vigueur et d' adresse, qu' il rassure les spectateurs qui venoient de trembler pour lui. Il se précipite à son tour vers le prince lombard avec autant d' animosité que de courage ; il veut périr, ou vaincre l' ennemi de Charlemagne

et le rival d' Olivier. Adalgise, de son côté, attaque et se défend avec fureur, on eût dit, en considérant l' acharnement et l' intrépidité de ces deux vaillans guerriers, en voyant l' attention avide et muette de l' impératrice et de sa cour, le vif intérêt du peuple, l' effroi, le saisissement, empreints sur tous les visages, que ce terrible combat devoit décider du destin de l' empire... entreprendrai-je de décrire les ruses, les stratagèmes inouis que nos chevaliers employèrent l' un contre l' autre, et les efforts incroyables, les coups hardis par lesquels ils se signalèrent ? Non, ma foible voix n' est point faite pour célébrer

p17

les actions guerrières et l' art meurtrier des combats ; ainsi je me bornerai donc à dire que, dans l' instant où la victoire sembloit pencher du côté d' Adalgise, le cheval de ce dernier reçut une blessure profonde, et s' abattit. Adalgise éperdu est renversé sur l' arène ; il tombe en frémissant sur la poussière ; sa lance échappe de sa main ; et, pour comble de malheur, son casque brisé se détache, et l' on voit à découvert son visage souillé de sang, et dont tous les traits expriment la confusion, la rage et le désespoir. Isambard, au moment même, abandonne son cheval, court à son ennemi, et s' empare de sa lance : alors lui tendant la main pour l' aider à se relever : prince, lui dit-il, je respecte en vous la naissance royale, et sur-tout l' infortune ; je ne vous aurois point attaqué, mais j' ai dû me défendre. Vous connoissez les lois de la chevalerie ; elles sont inviolables. Puisque le sort m' a livré vos armes, j' ai le droit de vous imposer une condition à ma volonté, et je me contenterai de vous supplier, prince, d' effacer le nom respectable que vous avez gravé sur votre bouclier. à ces mots, l' air retentit des cris et des applaudissemens

p18

du peuple ; les clairons et les

cymbales se mêlèrent à ces acclamations publiques, et célébrèrent la victoire du chevalier français, que l'on conduisit en triomphe sous la tente de l'impératrice ; et lorsque les jeux furent finis, les juges du camp s'assemblèrent et déclarèrent, d'une voix unanime, que le premier prix de l'adresse et de la valeur appartenait au chevalier du cygne. Alors Isambard, appelé par l'impératrice, s'approcha de son trône, et, mettant un genou en terre, reçut de ses mains augustes une superbe chaîne d'or ornée de pierreries. Le lendemain de ce jour mémorable, Adalgise disparut de la cour, et une lettre, qu'il écrivit à l'impératrice, apprit seulement qu'il s'en éloignoit pour toujours. Peu de temps après cet événement, Isambard, comblé des bontés d'Irène, prit congé de cette illustre princesse, et partit pour l'Espagne, lieux célèbres où les maures étaloient avec éclat tout ce que la magnificence et la galanterie peuvent offrir de plus brillant. Mais laissons Isambard, poursuivant ses voyages, chercher et mériter de nouveaux lauriers, et retournons à la cour de Charlemagne.

p19

Chapitre iii.

un grand crime.

deux mois après le départ d'Isambard, la cour fut plongée dans la consternation par les événements les plus tragiques. Un soir la charmante fille de Vitikind, la belle Célianire, fut assassinée dans le jardin de son père ; on la trouva baignée dans son sang, étendue sur un siège de gazon, ayant à ses pieds Olivier sans connaissance, et percé d'un coup d'épée. L'infortunée Célianire déclara publiquement qu'elle avoit été assassinée par des scélérats qui s'étoient introduits dans la maison de son père, et qui, en entrant dans le jardin, en avoient laissé la porte ouverte ; que dans ce moment Olivier, qui traversoit un bois voisin, avoit entendu ses cris ; qu'il étoit entré dans le jardin ; que, voulant la défendre, il avoit seul attaqué ces assassins, qui, avant de prendre la fuite, s'étoient

p20

tous jetés sur lui, et, après lui avoir arraché son épée, la lui avoient plongée dans le sein. Vitikind et Albion, qui étoient absens dans le temps où cette horrible scène se passoit, revinrent précipitamment : ils trouvèrent Célianire mourante, qui leur répéta ces affreux détails, et qui le lendemain expira dans leurs bras. à cette même époque, Armoflède, l' amie de Célianire, se retira de la cour, et n' y reparut plus. Cependant on avoit reporté chez lui le chevalier du cygne, toujours sans connoissance : on jugea d' abord sa blessure mortelle ; il reprit l' usage de ses sens, mais une fièvre ardente, un délire affreux, laissoient peu d' espérance pour sa vie. Il fut dans cet état près d' un mois : au bout de ce temps les médecins répondirent de ses jours ; et lorsqu' il fut en état de monter à cheval, il obtint de Charlemagne la permission de voyager et de s' éloigner d' un si funeste lieu.

p21

Chapitre iv.

secours inopiné.

déjà six mois s' étoient écoulés depuis la mort de Célianire, lorsque l' empereur, voulant donner aux ambassadeurs de Perse qui étoient à sa cour le divertissement d' une chasse aux buffles, les conduisit dans la forêt noire. Arrivé au rendez-vous de chasse, Charlemagne poursuivit un buffle, et s' élança vers lui pour lui couper la tête d' un coup de sabre. L' animal n' ayant été que blessé, se précipite sur le cheval du prince : dans ce choc, aussi violent qu' inattendu, l' empereur reçoit une large blessure à la jambe. Le buffle alloit redoubler, quand tout à coup un homme, sortant avec impétuosité du bois, vient fondre sur l' animal furieux, le frappe, et l' étend

p22

mort aux pieds de Charlemagne. Mais quelle est la surprise de ce prince, en reconnoissant dans son libérateur le vaillant Isambard. Il lui tend la main, et l'embrasse avec attendrissement. Dans ce moment tous les courtisans accoururent ; ils entourent Charlemagne, félicitent Isambard, et pressent l'empereur de descendre de cheval, et de faire panser sa blessure. " non, répondit ce prince ; je desire que la reine Hermengarde me voie en cet état, et c'est avec cette botte déchirée et cette jambe sanglante que je veux ramener Isambard dans mon palais. " on juge bien qu' Isambard reçut à la cour l'accueil le plus distingué : dans tous les temps l'exemple du souverain a toujours été suivi par les courtisans. Isambard ignoroit et la mort de Célianire, et l'assassinat d'Olivier : ce dernier,

p23

durant une absence de huit mois, n'avoit pas écrit une seule fois à son frère d'armes. En ma qualité d'historien, je n'ai pu dissimuler ce trait, quoique je sente bien qu'il excitera l'indignation de la plupart de mes lecteurs. Car, dans ce siècle de *lumières* et de *sensibilité*, l'amitié se manifeste, et se prouve sur-tout par la multiplicité des lettres et des billets. Mais dans le siècle grossier où florissoient les chevaliers du cygne, on ne prouvoit l'amitié que par des actions, par un dévouement sans bornes ; on partageoit sa fortune avec son ami, on exposoit sa vie pour lui, on s'en tenoit là, et (puisque il faut trancher le mot) on ne s'écrivoit point. Isambard apprit avec autant de douleur que d'étonnement la fin tragique de la belle Célianire : il vouloit partir sur le champ pour aller chercher et rejoindre Olivier ; mais Charlemagne le retint quelques jours, desirant l'admettre dans l'académie littéraire qu'il venoit de fonder, et dont la première assemblée générale devoit se tenir incessamment.

p24

Le jour fixé pour cette fameuse assemblée,
l'empereur, suivi de l'élite de ses
courtisans et des gens de lettres rassemblés
par Alcuin et Théodulfe, se rendit
dans une des salles de son palais ; les nouveaux
académiciens s'assirent autour d'une
grande table, et Charlemagne prenant la
parole, prononça ce discours :
" après avoir étendu les bornes de cet
empire par mes victoires, après avoir
assuré la tranquillité de mes peuples par
un nouveau code de lois, il ne me restoit

p25

plus à désirer pour ma gloire et pour le
bonheur de mes sujets, que de pouvoir
joindre aux titres de conquérant et de
législateur celui de restaurateur des lettres
et des arts. L'antiquité nous offre
des chefs-d'oeuvre dans tous les genres
de littérature : l'étude de ces grands modèles
est donc indispensable pour nous.
Il est sans doute difficile de les égaler
dans les arts de pur agrément ; mais
nous possédons des lumières dont ils
étoient privés ; éclairés par le christianisme,
nous devons les surpasser dans
les ouvrages de morale. Ainsi la pureté
de la doctrine évangélique nous préservera
des erreurs monstrueuses dans lesquelles
sont tombés les anciens : ainsi,
désormais les gens de lettres ne feront
plus l'apologie du suicide ; on ne trouvera
plus dans leurs écrits ces principes
pernicieux qui conduisent à l'athéisme,
cet égoïsme funeste qui place au rang
des préjugés les sentimens de la nature
et l'amour de la patrie, et ces maximes
séditieuses faites pour bouleverser les
empires. Ceux qui cultiveront les lettres
auront à l'avenir l'avantage de travailler

p26

sur une base solide, inébranlable ; et tant
qu'ils seront guidés par des motifs purs
et désintéressés, ils donneront toujours

l' exemple du respect pour les moeurs, les lois et la religion. Voilà les hommes, les citoyens estimables, pour lesquels seuls cette académie nationale est fondée : le temple des muses n' est auguste et vénérable que parce qu' il est encore celui de la vertu ; l' aimable innocence et la concorde y maintiennent l' ordre, la paix et la plus douce harmonie ; elles en écartent l' intrigue, la licence et l' audacieuse impiété ; et les lauriers immortels que la gloire y distribue, n' y couronnent jamais que le génie bienfaisant et les talents utiles. Telle doit être cette académie : comme chef de la nation, comme souverain, je protégerai, j' honorerai les gens de lettres, lorsqu' ils feront un digne usage de leurs lumières ; mais lorsqu' ils oseront montrer le mépris des moeurs et de la religion, ils seront pour jamais privés de tous les honneurs littéraires. L' homme vicieux et sans principes, qui possède un esprit supérieur, est semblable à l' insensé furieux qui seroit

p27

armé d' un poignard : un glaive tranchant entre les mains d' un héros, peut défendre et servir la patrie ; mais dirigé par le bras d' un scélérat, ce n' est plus qu' une arme funeste, meurtrière, et le vil instrument du crime. Il en est ainsi des talents ; nous devons les admirer quand ils sont utiles, et nous liguier contre eux dès qu' ils peuvent troubler l' ordre et le bonheur de la société. Enfin, en vous rassemblant ici, je donne avec joie l' exemple de la vénération, du respect que l' on doit au savoir et aux talents, réunis aux vertus. Dans ce lieu consacré à l' étude, je me plais à me dépouiller du rang que le hasard m' a donné, pour jouir avec vous des seules distinctions que l' on doit véritablement apprécier : celles qui sont le fruit de la méditation et de la sagesse. L' union qui règne entre nous subsistera toujours, elle est fondée sur l' estime et sur une parfaite conformité d' opinions et de sentimens. Vous partagez mon amour pour la patrie, mon zèle pour

la religion ; et vous n' oublierez jamais
que c' est à la morale sublime de cette

p28

religion si sainte que vous devez tout
ce que j' ai fait pour la félicité de mes
peuples. C' est la religion qui m' a fait
mettre des bornes à mon ambition ; c' est
elle qui, m' arrêtant au milieu de mes
conquêtes, me découvrit une autre
source de gloire et plus réelle et plus
pure ; c' est elle qui m' a dicté les lois qui
vous mettent à l' abri du despotisme et
de l' oppression ; c' est elle qui, me prescrivant
la clémence, m' a fait pardonner
tant de complots et de conspirations
contre mon autorité et même contre ma
vie ; c' est elle, c' est sa doctrine bienfaisante
qui sut attirer et fixer parmi vous
le brave et généreux chef des saxons, et
qui vous a valu l' alliance de ce peuple
belliqueux : ce sont ces maximes qui
m' ont forcé d' imposer pour toute condition
aux nations vaincues l' abolition de
ces sacrifices horribles et sanglans qui
deshonoroient l' humanité ; c' est elle enfin
qui m' a commandé d' affranchir des
millions d' esclaves, et d' assurer solennellement
à tout chrétien l' état de citoyen
libre. Tels sont ses bienfaits, telle
est l' influence salutaire et l' utilité de la

p29

religion ! Ah ! Pour la prospérité de cet
empire, pour l' intérêt des moeurs et de
l' humanité, puissent à l' avenir nos successeurs
dans cette académie, sentir
comme nous que, sans ce frein redoutable,
les passions anéantiroient toutes
les lois ; que la morale n' offriroit plus
qu' un chaos monstrueux de systèmes
extravagans, d' opinions diverses et
contraires ; et la politique, qu' un dédale
effrayant d' artifices, de cruautés, de
trahisons ! Qu' en un mot, la religion
peut seule réprimer l' ambition des souverains,
leur inspirer le mépris et l' horreur

du despotisme, maintenir les peuples
dans l' amour de l' ordre et de la justice ;
et qu' elle fait également les bons
rois et les citoyens vertueux ! "

ici l' empereur cessa de parler, et la salle
retentit d' applaudissemens : c' est ce qui se
pratique encore aujourd' hui (quel que soit
le discours). Mes mémoires ne m' ont point
appris si Charlemagne avoit distribué des
billets pour se faire applaudir, et s' il eut
la prudente précaution de se procurer
d' avance *une centaine* de prôneurs et
d' admirateurs, en lisant son discours à

p30

ses amis . Comme le temps seul peut amener
les choses à leur point de perfection,
il est à croire que ces usages ne se sont
établis que par degrés, à mesure que les
lumières philosophiques ont éclairé l' univers.
Il est même utile de faire remarquer
au lecteur que ce discours religieux de
Charlemagne n' étoit nullement *académique* ;
mais on devoit avoir de l' indulgence
pour ce prince, en songeant qu' il ne possédoit
pas un seul philosophe dans ses
vastes états : aussi les statuts de cette académie
naissante, qu' il rédigea lui-même,
nous paroïtroient-ils extrêmement bizarres ;
par exemple, il exhortoit les nouveaux
académiciens à s' aimer, mais il leur
défendoit expressément de se louer mutuellement
dans leurs discours publics.
Je ne cite de semblables traits que pour
faire connoître combien l' esprit humain
s' est perfectionné de nos jours.

p31

Chapitre v.

triste réunion.

le lendemain de cette séance académique,
Isambard, uniquement occupé d' Olivier,
quitta la cour, et, suivi seulement
d' un écuyer, il alla chercher son ami.
Imaginant qu' Armoflède pourroit l' instruire
du lieu qu' habitoit Olivier, il se fit d' abord
conduire dans la solitude où cette jeune

personne s' étoit retirée, mais il ne l' y trouva point ; il apprit qu' elle avoit été enlevée deux mois auparavant, et qu' on n' avoit aucune lumière sur le rang, la fortune et le nom de son ravisseur. Isambard, affligé de cette triste nouvelle, prit la route d' un vieux château que possédoit Olivier

p32

à l' une des extrémités de la forêt Noire. Après trente heures de marche, il se trouva à trois lieues du château : il poursuivoit son chemin, lorsqu' il entendit derrière lui un bruit de chevaux qui lui fit tourner la tête, et sa joie fut excessive en reconnoissant Olivier ; il courut à lui précipitamment, et le joignit presqu' au moment même. Olivier, en apercevant Isambard, s' arrêta et descendit de cheval : les deux amis s' embrassèrent à plusieurs reprises ; ensuite Olivier, prenant Isambard par la main, le conduisit au pied d' un arbre, et le faisant asseoir à côté de lui : " mon ami, lui dit-il, voilà le premier moment de satisfaction que j' aie goûté depuis six mois ! -je me flatte que nous ne nous séparerons plus désormais, car je suis décidé à vous suivre par-tout. -mais j' ai une grace à vous demander... ce coeur entièrement à vous maintenant ! ... ne peut cependant s' ouvrir à la confiance ! ... ne m' interrogez point sur ce qui s' est passé durant le temps de vos voyages. Quelque bizarrerie que vous puissiez remarquer en moi, ne me questionnez pas, je vous en conjure, et je l' exige de votre amitié. "

p33

pendant qu' Olivier parloit ainsi d' une voix tremblante, entrecoupée, Isambard, les yeux attachés sur lui, l' examinoit avec un saisissement inexprimable ; on voyoit sur le visage pâle, abattu d' Olivier, les traces profondes de la tristesse et de la douleur ; son regard fixe, étonné, avoit quelque chose d' effrayant ; et ce qui frappa le plus Isambard, ce fut son bouclier

couvert d' un crêpe noir qui cachoit entièrement sa devise. Après un moment de silence, Isambard, prenant la parole et serrant la main de son ami : tu sais, lui dit-il, que tes desirs sont des lois pour moi... il suffit, interrompit Olivier ; je suis tranquille. à ces mots, il se leva ; Isambard le suivit, et tous les deux remontèrent à cheval pour se rendre au château. Le jour commençoit à baisser, les chevaliers se trouvoient dans une grande route découverte, et jouissoient des derniers rayons du soleil couchant ; mais au bout d' un quart d' heure, ils regagnèrent la forêt. à peine Olivier y fut-il entré, que s' arrêtant tout à coup : quelle obscurité s' écria-t-il, quelles affreuses ténèbres ! ... ah ! Sortons d' ici ! ... ces paroles

p34

prononcées d' une voix étouffée, firent tressaillir Isambard : cependant, dissimulant la surprise que lui causoit un mouvement si étrange, il se contenta de représenter simplement que ce chemin étoit le seul qui conduisît au château. Pour toute réponse, Olivier soupira et se remit en marche ; mais quelques minutes après, s' arrêtant encore brusquement : Isambard, dit-il, entendez-vous les cris des oiseaux funèbres de la nuit ? ... hâtons-nous de sortir de ce lieu terrible ! ... en achevant ces mots, Olivier, poussant vivement son cheval, poursuivit sa route avec une incroyable vitesse : les fossés, les souches d' arbres, l' épaisseur des taillis, rien ne pouvoit ralentir sa marche impétueuse ; il sembloit qu' il voulût se soustraire au danger le plus pressant : tous ses mouvemens déceloient la crainte et la terreur ; quelquefois, alongeant lentement la tête d' un air égaré, il regardoit de côté, comme s' il eût vu quelque chose d' effrayant : alors il frémissait, il donnoit une violente secousse à son cheval et lui faisoit faire un écart prodigieux : on l' entendoit gémir ; il paroissoit ébranlé,

p35

chancelant ; mais à l' instant même il reprenoit sa course, et, se penchant sur le cou de son cheval, en lui enfonçant ses éperons dans les flancs, il s' élançoit dans les routes avec une telle rapidité, qu' Isambard, malgré tous ses efforts, ne pouvoit le suivre que de loin. Enfin ils arrivèrent au château. On y attendoit Olivier, qu' on n' y avoit pas vu depuis plus d' un an. Les deux amis entrèrent dans un salon qui étoit excessivement éclairé. Olivier parut respirer en voyant de la lumière, malgré l' exercice violent qu' il venoit de soutenir pendant deux heures, une pâleur effrayante défiguroit ses traits, et son corps étoit agité d' un frisson universel. Il se jeta dans un fauteuil, et fut quelque temps sans parler : ensuite il eut l' air de se ranimer, et entretint Isambard assez paisiblement jusqu' au souper.

Après le souper, Olivier tomba dans une sombre et morne rêverie : la compassion et la terreur qui se peignoient sur son visage, et le mouvement précipité de sa respiration, montraient assez le désordre affreux de son ame, et tout ce qu' il souffroit intérieurement. Il ne sortoit de cet

p36

état que par des espèces de tressaillemens convulsifs qui portoient l' effroi jusqu' au fond du coeur de son ami : alors Olivier le regardoit avec des yeux étonnés et fixes ; il paroissoit surpris et charmé de le voir auprès de lui ; il prononçoit son nom ; sa physionomie reprenoit une expression plus douce et plus calme ; il sembloit qu' il se réveillât après un pénible sommeil ; mais bientôt il retomboit de nouveau dans cet étrange égarement.

Enfin l' heure de se coucher arriva ; Isambard se dispoit à suivre son ami ; Olivier l' arrêtant : Isambard, lui dit-il, nous ne passerons point la nuit ensemble ! ... le dérangement de ma santé me force à cette espèce de séparation, qui m' est plus sensible que vous ne sauriez l' imaginer ! ... bon soir, mon ami ; puissiez-vous goûter le repos que j' ai perdu sans retour ! -Olivier prononça ces paroles

avec autant d' émotion que d' attendrissement,
et sur-le-champ, sans attendre
de réponse, il quitta précipitamment
Isambard : ce dernier resta consterné de tout
ce qu' il venoit d' observer. Avant de se
mettre au lit, il voulut questionner l' aimable

p37

et jeune Zemni, le page favori
d' Olivier, et il alla le chercher. Cet entretien
ne fit qu' augmenter sa surprise et ses
inquiétudes. Zemni lui dit qu' il n' avoit
plus, depuis long-temps, la permission
de coucher auprès de son maître. Il ajouta
qu' il supposoit qu' Olivier étoit sur-tout
malade durant la nuit, parce qu' on remarquoit
en lui, tous les matins, une foiblesse
et un abattement extraordinaires.

Chapitre vi.

la méprise.

Isambard trouva le moyen de se procurer
la clé d' une petite salle qui tenoit à
l' appartement de son ami ; il s' y introduisit
secrètement, avec le projet d' y passer
une partie de la nuit. Ce cabinet n' étoit
séparé de la chambre d' Olivier que par
une légère cloison, de manière qu' il étoit
impossible qu' une plainte ou un mouvement

p38

d' Olivier pût échapper à la vigilante
curiosité d' Isambard, qui, l' oreille collée
sur la cloison, écoutoit avec une attention
égale à son inquiétude. Au bout d' un
quart d' heure, il entendit que l' on ouvroit
doucement la porte de la chambre d' Olivier,
et qu' ensuite Olivier se mit au lit,
en disant d' une voix très-basse : *quoi donc !
éternellement ! ... et jusqu' au jour ! ...*
alors Isambard, ne doutant point que ce
mystère ne fût un rendez-vous et une intrigue
d' amour, s' éloigna de la cloison,
et, sortant du cabinet, il retourna dans
sa chambre. Des inquiétudes sur la santé
de son ami avoient pu seules exciter la
curiosité d' Isambard ; mais il se reprocha
vivement d' avoir surpris un tel secret, et

découvert une intrigue d' amour qu' Olivier cachait avec tant de soin. Après beaucoup de réflexions sur un événement si singulier, Isambard imagina que la femme qu' il croyait avoir entendu entrer dans la chambre d' Olivier, et à laquelle il supposait qu' il avait parlé, étoit Armoflède, sans doute enlevée par Olivier : il supposa que, touché des charmes d' un autre objet, il avait voulu l' abandonner ; que cette amante

p39

délaissée l' obsédoit et le suivait en tous lieux ; et qu' enfin les remords d' une inconstance si coupable, les reproches de celle qu' il trahissoit, et le trouble d' une passion nouvelle, causoient ce chagrin profond dont il paroissoit pénétré, et ces momens d' égarement qui si souvent altéroient sa raison.

Isambard passa cette nuit sans dormir, et il se leva aussitôt qu' il aperçut les premiers rayons du jour ; mais il ne put entrer chez son ami. On lui dit qu' Olivier n' avoit plus la coutume de se lever avec l' aurore, et qu' il restoit dans son lit, ou du moins enfermé dans sa chambre jusqu' à l' heure du dîner. Enfin, Olivier parut au moment de se mettre à table ; il étoit si foible qu' il pouvoit à peine se soutenir : le désordre de sa chevelure, la rougeur de ses yeux et la pâleur excessive de son visage, donnoient à sa physionomie quelque chose de frappant et de sinistre qui inspiroit l' effroi. Cependant la vue et l' entretien d' Isambard dissipèrent insensiblement ces funestes impressions, et, sur la fin du dîner, il eut l' air d' être à peu près dans son état ordinaire. En sortant de

p40

table, il déclara à son ami que son intention étoit de voyager. J' ai une manie singulière, ajouta-t-il, depuis que je suis dans l' état de langueur où vous me voyez, il m' est impossible de coucher deux jours de suite dans le même lieu ; ainsi j' ai demandé mes

chevaux, et je vais partir. Isambard répondit qu' il étoit prêt à le suivre ; et, en effet, un instant après, les deux chevaliers montèrent à cheval, et, suivis de leurs écuyers et du jeune Zemni, ils quittèrent le château. Durant la route, ils s' entretinrent paisiblement, allant au pas l' un à côté de l' autre. Olivier questionna Isambard sur ses voyages : ce dernier, qui desiroit trouver une occasion de lui parler d' Armoflède, lui raconta son aventure avec Adalgise. à peine eut-il prononcé le nom d' Armoflède, qu' il vit Olivier se troubler et frémir ; ce qui le confirma dans les soupçons qu' il avoit conçus. Il se pressa de changer d' entretien ; mais Olivier cessa d' y prendre part et garda le plus profond silence. Aux approches de la nuit, Olivier voulut s' arrêter à la première hôtellerie ; il y demanda deux logemens séparés, et l' on ne put lui donner qu' une grande salle

p41

réunie à un cabinet qui, au lieu de porte, n' étoit séparé de la chambre que par un pan de tapisserie. Olivier parut au désespoir d' être forcé d' avoir son ami si près de lui. Isambard cependant le calma, en lui rappelant qu' il avoit un sommeil très-profond, et en lui faisant remarquer que le cabinet avoit une issue sur l' escalier, et qu' ainsi il pourroit se lever de bonne heure, et sortir sans passer par la chambre. Le soir, Olivier pressa son ami de se coucher avant lui. Isambard y consentit, et feignit même d' être fatigué et d' avoir un pressant besoin de dormir. Il se coucha. Olivier attacha fortement la tapisserie qui tenoit lieu de porte ; il posa devant plusieurs fauteuils, ensuite il éteignit les lumières, et se jeta dans un fauteuil. Isambard étoit trop inquiet et trop ému pour pouvoir se livrer au sommeil ; il entendit qu' Olivier s' agitoit et versoit des larmes, ce qui dura, sans interruption, près de deux heures ; enfin la porte de la salle s' ouvrit... Olivier fit un mouvement si violent, que tous les meubles de la chambre en furent ébranlés : un cri étouffé, mais lugubre et plaintif, échappa de sa

bouche... il alla tomber sur son lit...
 il parla bas d' une voix étouffée, et, un instant après, il s' écria tout à coup avec l' accent le plus douloureux : *ô cruelle Armoflède !* ... cette exclamation acheva de convaincre Isambard qu' il ne s' étoit point trompé dans ses conjectures ; mais il ne trouvoit pas que cette conduite d' Armoflède dût la faire accuser de *cruauté* . En tout, Isambard ne concevoit ni l' opiniâtre persévérance d' Armoflède, ni le désespoir d' Olivier ; il lui sembloit qu' à la place de son ami, il seroit fort éloigné de prendre cette aventure d' une manière aussi tragique. Au milieu de toutes ces réflexions, Isambard s' endormit ; il ne se réveilla le lendemain que fort tard, et il sortit doucement du cabinet sans passer par la chambre d' Olivier. Ce dernier se leva peu de temps après, aussi sombre et aussi accablé que la veille ; il alla retrouver son ami, et tous les deux quittèrent l' hôtellerie et continuèrent leur voyage. Aux approches de la nuit ils s' arrêtèrent dans une ville, et ils trouvèrent dans l' auberge qu' ils choisirent deux logemens séparés et même assez éloignés l' un de l' autre.

Au moment où ils alloient se mettre à table pour souper, l' écuyer d' Isambard entra dans la chambre, et dit à son maître qu' il venoit de rencontrer et de reconnaître Adalgise, qui logeoit dans un appartement voisin de celui d' Olivier. Cette nouvelle surprit Isambard : comme il avoit conté à son ami les détails de son combat avec ce prince, et que le nom d' Adalgise devoit, par cette raison, lui rappeler le souvenir d' Armoflède, il renvoya son écuyer sans le questionner sur ce sujet, et changea de conversation, d' autant plus qu' il crut remarquer beaucoup d' émotion sur le visage d' Olivier. à dix heures, les chevaliers du cygne se séparèrent, et Isambard, comme à son ordinaire, se leva avec l' aurore ; quand il fut habillé, il se disposoit à sortir pour aller se promener

dans la ville, en attendant le réveil d' Olivier, lorsqu' il entendit un grand tumulte dans l' hôtellerie. Le lecteur verra dans le chapitre suivant la cause de cette rumeur.

p44

Chapitre vii.

horrible surprise.

Isambard ouvrit sa porte, et il rencontra plusieurs personnes qui lui apprirent qu' un chevalier, arrivé la veille, avoit été assassiné la nuit dans son lit. à ces mots, Isambard, éperdu, vole dans le corridor de son ami ; il respira en voyant sa porte fermée, et en reconnoissant l' ecuyer d' Adalgise, qui, baigné de larmes, contoit que, d' après les ordres de son maître, étant entré dans sa chambre à la pointe du jour, il l' avoit trouvé évanoui et nageant dans son sang.

Cependant les magistrats, qu' on avoit envoyé chercher, arrivèrent ; ils interrogent l' écuyer, s' assurent de sa personne, et, voyant que le malade mourant ne donnoit

p45

aucun signe de connoissance, ils déclarent qu' ils vont faire une visite générale et juridique dans toutes les chambres des voyageurs logés dans l' hôtellerie ; et ils se disposent à commencer par celle d' Olivier, qui étoit la plus prochaine. Isambard, craignant qu' on ne découvrit publiquement l' intrigue de son ami, auroit bien voulu pouvoir retarder cette visite ; mais, n' osant s' opposer à cette résolution, il devança les magistrats, afin d' entrer avant eux dans la chambre. L' hôte présente une clé ; on ouvre la porte... quel spectacle horrible s' offre aux yeux d' Isambard ! ... il n' y avoit dans la chambre ni volets ni rideaux ; le soleil le plus brillant sembloit rassembler tous ses rayons sur le lit d' Olivier, comme pour éclairer et découvrir le crime affreux dont on cherchoit des indices... on voit Olivier enseveli dans un

sommeil léthargique, mais rien en lui
n' offre l' image du repos ; l' effroi, la pitié,
les remords se peignent à la fois sur
son visage livide et défiguré ; ses cheveux
hérissés expriment la terreur qui le poursuit
dans un songe effrayant, et ses bras,
fortement étendus sur ses draps, paroissent

p46

repousser avec horreur un objet qui
l' épouvante. à cette vue, Isambard devient
immobile... Olivier tressaille et se
réveille ; en voyant la foule qui l' environne,
il frémit ; il lève vers le ciel des yeux
égarés : grand dieu ! Dit-il, vous voulez donc
découvrir mon forfait ! ... à ces paroles,
tous les spectateurs s' écrient : *c' est lui,*
voilà l' assassin ! ... Isambard anéanti
tombe sur le pied du lit... oui, c' est
moi, reprend Olivier... ces mains, ces
bras, souillés de sang, dévoilent le crime
affreux que j' ai commis... cet aveu ne
laissant plus de doutes, on s' apprête à le
saisir ; mais Isambard, reprenant toutes
ses forces : arrêtez, s' écria-t-il impétueusement,
arrêtez ; malgré ces apparences
funestes, malgré lui-même, s' il le faut, je
réponds de son innocence. Non, Olivier
n' est point un vil assassin : enfermez-nous
dans cette chambre, posez des gardes à la
porte, mais laissez-nous seuls. Allez, et ne
m' obligez point à vous forcer de céder à ma
prière. Le ton ferme et intrépide d' Isambard
en imposèrent à l' assemblée ; tout
le monde se retira. Alors Isambard se
rapprochant de son ami : tout semble

p47

t' accuser, lui dit-il, mon coeur seul te
justifie ; mais parle, explique-moi cet horrible
mystère... fuis un infortuné, s' écria
Olivier, souillé d' un crime exécrationnel ! Je
ne suis plus digne de ton amitié ; fuis !
-ô ciel ! Que dis-tu ? Non, je ne puis te
croire... Olivier ! Rappelle ta raison
égarée... sans doute qu' un noble combat...
non, interrompit Olivier ; non, je suis un

assassin, un détestable assassin... vois-tu ce sang ! ... il crie vengeance ! Ah ! Le plus terrible supplice est au fond de mon coeur ! ... la vie m' est odieuse ! Hé bien, veut-on enfin m' en délivrer ? ... à ces mots, Isambard, glacé, pénétré d' horreur, reste un instant immobile, les yeux fixés sur Olivier ; ensuite, se précipitant dans ses bras : un délire affreux, s' écria-t-il, te prive de la raison... tu m' arraches l' ame, tu me désespères ; mais je ne croirai jamais que mon ami, que mon frère ait été le meurtrier d' Adalgise. - que parles-tu d' Adalgise, reprit Olivier avec étonnement ? -quoi ! Tu parois surpris ? -qu' ai-je de commun avec Adalgise ? -il est assassiné. -hé bien ? - voilà le forfait que l' on t' impute. -qu' entends-je ! ...

p48

quoi ! C' est là le sujet de ta terreur et de tes larmes ? -à ces paroles, Isambard embrasse son ami avec transport ; ce seul mot lui suffisoit ; des apparences, plus fortes encore, auroient déposé contre Olivier, qu' il n' auroit pu le soupçonner d' un tel crime. Il lui conta, en peu de mots, tout ce qui s' étoit passé ; Olivier l' écouta froidement ; et lorsqu' il eut fini de parler, il soupira ; et lui prenant affectueusement la main : il est inutile de t' assurer, lui dit-il, que je n' avois aucune connoissance de cet événement ; tu ne m' aurois jamais aimé, si tu avois pu me croire dégradé par cet infame attentat... cependant tout m' accuse, et la loi doit me condamner. -mais tu pourras te justifier par un récit fidèle. -non, je ne puis révéler la vérité qu' à toi seul : avant de mourir, je déposerai dans ton sein le secret de ma vie ; mais je ne le dirai point pour me préserver de la mort. -tu mourrois ! Et tu mourrois dans l' ignominie ! ... songes-tu bien, cruel, aux tourmens, à l' opprobre que tu répandrois sur les restes de ma vie ? -l' honneur me défend de parler. - l' honneur ! ... et si tu t' obstinois à te taire,

p49

tu périrois sur un échafaud ! -je ne suis ni perfide ni lâche, mais j' ai mérité la mort ; je te l' ai dit, je suis coupable. -toi, coupable ! ... et tu viens de m' assurer de ton innocence ! -je n' ai point de part au meurtre d' Adalgise... mais ce sang dont je suis souillé, ce sang précieux... c' est moi qui l' ai versé ! ... ah ! Du moins effaçons les traces de cet affreux homicide, que le sommeil qui m' a surpris, et mon imprudence, ont exposés au grand jour. ô mon ami ! Reprit Isambard, reviens à toi... ces prétendues traces de sang n' existent que dans ton imagination. -quoi ! Ne vois-tu pas ces bras ensanglantés ? ... -je ne vois que ton délire, qui me déchire le coeur... -et ce long ruisseau de sang qui se prolonge jusqu' à la porte... ô ciel ! Arrête, ne le foule point aux pieds, c' est le sang de l' innocence ! ... en achevant ces mots, Olivier, se levant précipitamment, s' avance près d' un grand sceau d' eau posé près de son lit, y plonge ses bras, et verse ensuite l' eau dans la chambre. Pendant ce temps, Isambard debout, pétrifié par la surprise et glacé de terreur, considéroit Olivier d' un air sinistre et stupide... tout

p50

à coup on frappe à la porte. Isambard reconnoît la voix de son écuyer, qui crie qu' Olivier est entièrement justifié... Isambard ouvre précipitamment la porte, l' écuyer entre, et raconte qu' Adalgise a repris sa connoissance, mais pour maudire les secours qui le rappellent à la vie ; qu' il se livre à des emportemens qui épouvantent tous ceux qui l' entourent, et que, dans ces transports furieux, il a publiquement avoué, et même déclaré, que personne n' avoit attenté sur ses jours ; qu' il est seul l' auteur du crime, et qu' il avoit voulu mettre fin à son existence, qui lui étoit devenue insupportable. Isambard sortit pour aller s' informer de la vérité de ces détails ; et après s' être assuré de l' exacte fidélité de ce récit, il fut à son tour questionné sur l' état où l' on avoit trouvé son ami. Il répondit, qu' ayant été saigné la veille, il s' étoit réveillé avec la fièvre et le

délire ; et tout le monde convint qu' il ne faudroit jamais se presser de juger sur les apparences, quelques fortes qu' elles puissent paroître. Principe trop souvent négligé, et dont l' oubli a fait tant de fois soupçonner, et même condamner l' innocence.

p51

Chapitre viii.

le mystère impénétrable.

cependant Isambard étoit plus agité, plus troublé que jamais. Olivier, justifié à tous les yeux, ne pouvoit l' être aux siens : Olivier n' avoit point attenté à la vie d' Adalgise ; mais de quel sang s' étoit-il donc souillé ? Il avoit prononcé cet effroyable aveu : *je suis un assassin, un détestable assassin !* Un poids affreux oppressoit le coeur sensible et généreux d' Isambard ; une seule idée occupoit son esprit ; il se répétoit avec horreur : Olivier a commis un meurtre cette nuit ! Mais comment, après un tel forfait, avoit-il pu se coucher tranquillement et s' endormir ? Qu' avoit-il fait de sa victime ? Quelle étoit cette victime ? ... seroit-ce la malheureuse Armoflède ? ... Isambard frémissait, et ne

p52

pouvoit percer l' obscurité de ce mystère épouvantable. Enfin, il alla retrouver son ami, qui lui déclara qu' il ne partiroit que le lendemain, ne voulant pas avoir l' air de fuir après l' accusation dont on l' avoit noirci. Mais comme cette chambre, ajouta-t-il, m' est devenue odieuse, et qu' il me seroit impossible d' y coucher désormais, je vous prie, mon ami, de me céder la vôtre pour cette nuit. à ces mots, Isambard conjura Olivier d' achever de lui ouvrir son coeur. Hélas ! Répondit Olivier, je sens bien que je ne dois plus espérer maintenant de pouvoir vous cacher ce funeste secret ; après tout ce que vous avez vu, je suis enfin forcé de vous le révéler ! ... je ne possédois plus qu' un seul bien au monde, l' estime de mon ami : il faut la

perdre encore ! ... laisse-moi du moins me préparer à ce récit terrible... qu' il me seroit impossible de faire aujourd' hui... demain tu sauras tout. Isambard vit son ami dans une si violente agitation, qu' il n' osa le presser davantage ; mais il passa le reste de la journée dans l' état le plus cruel. Enfin, ne pouvant supporter une telle incertitude, et redoutant d' ailleurs

p53

les effets du sombre désespoir dans lequel Olivier paroissoit plongé, il se décida à se cacher cette nuit même dans sa chambre. Comme il avoit occupé ce logement qu' il devoit céder à son ami, il y avoit remarqué une porte donnant sur un corridor, et recouverte par la tapisserie ; il posa devant cette porte de grands meubles qui la cachoient entièrement ; il l' entr' ouvrit ; et lorsque Olivier fut enfermé dans cette chambre, Isambard se glissa doucement derrière la tapisserie, avec l' intention d' y rester jusqu' au jour. Il s' étoit placé de manière qu' il pouvoit voir facilement tout ce qui se passoit dans la chambre, par le moyen d' une petite ouverture qu' il avoit faite à la tapisserie ; et il vit distinctement tout ce qu' on va décrire. -d' abord, Olivier ferma avec beaucoup de soin la porte d' entrée, en disant avec un profond soupir : je la rouvrirai à minuit ! ... ensuite il se jeta dans un fauteuil, et donna un libre cours à ses larmes. Au bout d' une demi-heure, il commença à se déshabiller ; ses pleurs ne couloient plus, mais de temps en temps il frémissoit, et regardoit avec effroi

p54

autour de lui. Lorsqu' il fut déshabillé, il se précipita à genoux, et fit une longue prière. Cette action n' étonna point Isambard ; dans ce siècle d' héroïsme et de loyauté, les plus vaillans chevaliers regardoient la religion comme l' unique base de la morale et des vertus ; mais Isambard

fut ému jusqu' au fond de l' ame, en entendant les gémissemens et les sanglots de son malheureux ami, qui, après avoir fait sa prière, se prosterna le visage contre le plancher, et resta près d' un quart d' heure dans cette attitude. Enfin il se souleva en gémissant, et croisant ses deux mains sur sa poitrine. Tu vas paroître, dit-il... ô c' est en vain que je veux te fuir ! ... tu me poursuivras toujours ! ... tu le dois ! ... je m' y soumetts ! ... à ces mots il se releva, et versant plusieurs caraffes d' eau dans un sceau, il s' écria : grand dieu ! Quels affreux préparatifs ! ... il porta ce sceau auprès de son lit ; il leva les mains vers le ciel, avec l' expression de la plus vive douleur ; il éteignit sa lumière, et se coucha. Il se plaignit, et s' agita sans relâche jusqu' à onze heures trois quarts ; alors il se précipita hors de son

p55

lit : Isambard entendit la porte s' ouvrir et se refermer... Olivier se recoucha... un instant après il s' écria : ô pardonne... il n' en put dire davantage, des sanglots lui coupèrent la parole. Isambard croyoit rêver ; tout ce qu' il venoit de voir, tout ce qu' il avoit entendu, lui paroissoit absolument inexplicable ; il se perdoit dans ses réflexions ; il ne fut tiré de sa profonde rêverie qu' en apercevant les premiers rayons du jour. Dans cet instant, il crut entendre que celle qu' il supposoit être Armoflède, quittoit le lit d' Olivier, et desirant vivement la voir, il regarda avec attention dans la chambre, où l' on pouvoit déjà distinguer les objets.

p56

Chapitre ix.

affreuse découverte.

Isambard ne vit qu' Olivier, qui, pâle et tremblant, et à moitié sorti de son lit, sembloit suivre des yeux un objet effrayant... l' expression de son visage fit frémir Isambard ! ... Olivier, faisant un effort pour

s' arracher de son lit, tombe à genoux sur le plancher ; oui, dit-il, je dois me prosterner sur ces traces sanglantes ! ... en disant ces paroles, il lève doucement vers le ciel ses yeux appesantis ; son regard semble toujours suivre l' objet terrible qu' il croit voir... spectre affreux, dit-il, enfin tu t' évanouis dans les airs ! ... à ces mots, Isambard, ne pouvant plus douter de l' égarement de son ami, pousse un cri lamentable, et s' élance dans la chambre d' Olivier, qui frémit en l' apercevant. Ah ! Cruel ami, s' écria-t-il, qu' as-tu fait ? Tu viens donc de

p57

découvrir et mon crime et mon châtement ! ... comme il achevoit ces paroles, Isambard, fondant en larmes, se précipita dans ses bras. Oh ! Reprends ta raison égarée, lui dit-il. Quoi ! Reprit Olivier, n' as-tu pas vu ce fantôme effroyable... ce squelette ensanglanté, qui vient de disparaître en gémissant ? ... -Olivier ! ... reviens à toi, c' est une illusion qui cause tes terreurs... -et ce sang dont ce plancher est inondé ? -non, mon ami... -tu ne vois rien ? -ah ! Je ne vois que l' excès de ton infortune, et j' en viens partager l' horreur ; je ne te quitterai plus... ces nuits effroyables, je les passerai toutes avec toi... je te consacre ma vie ; désormais tu ne seras plus seul au milieu des ténèbres, avec ce malheur que j' ignore et tes remords ; nous gémirons ensemble. à genoux, près de toi, je recueillerai tes larmes ; ta main tremblante pressera celle d' un ami ; ton oreille entendra ses soupirs, et la voix de la sainte amitié peut-être adoucira tes maux. Ce discours fit passer au fond du coeur d' Olivier les seules consolations qu' il fût susceptible de recevoir : il embrassa le généreux Isambard en versant un torrent

p58

de pleurs, et lui dit tout ce que la reconnaissance peut inspirer de plus tendre et de plus touchant. Quand les deux chevaliers

furent un peu plus calmes, Olivier, serrant la main d' Isambard : ô mon ami, dit-il, ce n' est point *une illusion* ! ... mais, sans doute, le ciel veut que ce spectacle affreux et trop réel ne soit visible que pour le coupable ! ... laisse-moi du moins effacer ces traces sanglantes que tu ne vois pas, et que je ne puis regarder sans horreur ! ... en parlant ainsi, Olivier prit le sceau d' eau posé près de la porte de sa chambre, et l' épancha sur le plancher. Isambard, pétrifié d' étonnement et glacé de terreur, l' examinait en silence. Olivier ensuite s' habilla, et promit à son ami de lui conter sa tragique histoire dans le cours de la journée. Avant de quitter l' auberge, Isambard voulut savoir des nouvelles d' Adalgise. On lui dit que sa blessure n' avait rien de dangereux, mais qu' il paroisoit toujours agité du plus violent désespoir ; qu' il avoit eu un redoublement de fureur, en apprenant qu' Isambard étoit si près de lui ; que le nom d' Isambard échappoit souvent de sa bouche, et qu' il l' accusoit de lui

p59

avoir enlevé Armoflède. Isambard crut devoir écrire à ce malheureux prince un billet, par lequel il lui protestoit qu' il n' étoit point son rival, et qu' il n' avoit aucune connoissance de la destinée d' Armoflède. Après avoir donné ce billet à l' écuyer d' Adalgise, il monta à cheval, et partit avec Olivier. Au bout d' une heure de marche, les chevaliers du cygne s' arrêtèrent dans une prairie charmante ; ils mirent pied à terre, et s' éloignant de leurs écuyers, qui gardoient leurs chevaux, ils entrèrent dans une allée de saules qui bordoit un étang ; ils s' assirent sur une touffe épaisse de joncs et de roseaux ; et cédant enfin aux instances de son ami, Olivier commença dans ces termes le récit de ses malheurs.

p60

Chapitre x.
une coquette.

quel détail affreux exiges-tu de moi ?
Et comment ma bouche pourra-t-elle
l'articuler ! ... hélas ! Ces cruels souvenirs
oppressent mon coeur dans tous les instans
de ma vie, ils me poursuivent dans
mes songes ; mais du moins je les repoussois,
je les écartois de mon imagination.
Comment aurois-je pu supporter ma
déplorable existence, en arrêtant ma
pensée sur ce sujet éternel de terreur et de
remords ? Cependant je suis forcé de me
retracer dans toutes ses circonstances,
cet instant d'erreur et de délire qui m'a
précipité pour jamais dans l'abyme le plus
profond des misères humaines ! Je vais
moi-même rouvrir et creuser encore la

p61

blessure mortelle de ce coeur déchiré ! ...
n'importe ; tu le veux, je le dois... ô toi,
qui n'exerces sur moi ta vengeance sévère,
mais équitable, que dans les ténèbres de
la nuit ; toi, dont ma bouche criminelle
n'osa jamais, depuis mon malheur jusqu'à
ce moment, prononcer le nom redoutable
et chéri, tu crains l'éclat de la lumière ;
mais, sans doute, même durant le jour,
errante autour de moi, tu suis en tous lieux
les pas de ton époux infortuné ! ... oui,
j'entends tes lugubres accents, ombre sanglante
et plaintive ! ... oui, je te vois ! ...
immobile et menaçante, et sous une forme
terrible, tu viens te placer devant moi ! ...
tu veux écouter ce funeste récit ! ... ah !
Puisse l'excès de mon repentir et de ma
douleur émouvoir ta pitié, et désarmer ta
juste colère ! ... après avoir prononcé ces
mots, Olivier s'arrêta en fixant les yeux
avec horreur sur l'objet effrayant que son
imagination troublée lui présentait. Ensuite
il mit ses deux mains sur son visage,
et garda long-temps un silence que le
trouble extrême d'Isambard ne lui permit
pas de rompre. Enfin, reprenant la parole,
Olivier poursuivit de la sorte :

p62

la première personne qui, parmi tant de beautés, fixa sur elle mes regards à la cour de Charlemagne, ce fut Armoflède. Nous étions alors l' un et l' autre d' une extrême jeunesse : c' étoit immédiatement après la funeste bataille de Roncevaux ; je venois de perdre l' infortuné Roland ; j' étois à peine rétabli de mes blessures ; les dangers où je m' étois exposé dans l' espoir de sauver les jours de mon ami, les bontés de l' empereur, ma profonde tristesse, servirent à me faire remarquer d' une personne dont la vanité seule dirigeoit tous les sentimens. Le caractère d' Armoflède n' étoit point encore développé ; je ne vis que ses agrémens, et, séduit par ses graces, je m' attachai à elle. Quoique la reine Hermengarde eût été répudiée dans l' enfance d' Armoflède, cette dernière, par la faveur de l' empereur, avoit conservé dans la Lombardie l' héritage de ses pères ; elle y fit un voyage, et à son retour, je la trouvai absolument changée à mon égard ; elle me traita froidement, et bientôt m' ôta toute espérance. Vers ce même temps, une partie de la Lombardie se souleva en faveur d' Adalgise, et l' on crut un moment

p63

que ce prince alloit remonter sur le trône. Je voyois toujours Armoflède, et je remarquai facilement qu' elle prenoit le plus vif intérêt à cette révolution. J' attribuai d' abord ce mouvement à un attachement naturel au sang de ses premiers maîtres ; je ne tardai pas à en découvrir le vrai motif. Le caractère d' Armoflède offre un assemblage surprenant et monstrueux de défauts et de vices, bien rarement réunis ; inconstante dans ses goûts et persévérante dans ses desseins, elle a tous les caprices de la légèreté et toute la suite, toute l' opiniâtreté que peuvent donner des sentimens profonds et des passions violentes ; étourdie, et même indiscrete par vanité, personne cependant ne possède mieux l' art perfide de dissimuler et de tromper ; née avec l' imagination la plus ardente et le coeur le plus froid, absolument dénuée de principes et pervertie par l' orgueil, il n' y a pour elle dans la vie que deux grands

intérêts : le plaisir et la vaine gloire de s' élever au-dessus des autres par l' éclat du rang et par la séduction de l' esprit et des graces. Sa tête est si vive, qu' elle parvient sans peine à se persuader (du moins

p64

pour le moment) qu' elle éprouve en effet les sentimens qu' elle avoit formé le projet de feindre ; elle persuade, elle entraîne, parce que souvent elle partage l' illusion qu' elle cause. Elle est, à son gré, sensible, touchante ou passionnée, et, avec une adresse inimitable, car elle fait mieux qu' emprunter toutes les formes, elle les prend réellement, elle s' abuse elle-même, afin d' abuser plus sûrement ceux qu' elle veut séduire. Elle sait tirer parti des défauts qu' elle ne peut cacher ; elle avoue si naturellement qu' elle est légère, inégale, inconséquente, qu' on n' est jamais tenté de se défier d' elle, et qu' on n' attribue ses torts et ses perfidies même qu' à l' imprudence et à l' étourderie. La nature a mis dans ses yeux l' empreinte de la malice et de la tromperie ; mais son visage, aussi mobile, aussi souple que son esprit, ne doit tous ses charmes qu' à la variété de ses mouvemens et à l' étonnante facilité de rendre tous les différens genres d' expressions ; enfin, coquette, ambitieuse, envieuse, fausse et vindicative, elle est d' autant plus dangereuse, que son ton, sa vivacité, ses manières si naturelles, son air

p65

ouvert, étourdi, et jusqu' à sa gaieté, ne permettent pas de la soupçonner d' artifices, et n' annoncent jamais que la franchise et la bonté : telle est Armoflède.
Hélas ! Pour mon malheur, je n' ai connu son caractère qu' après avoir été la victime de sa noirceur et de sa perfidie !
Un jour que je me promenois sur une des terrasses du palais, j' aperçus à terre quelque chose de brillant que je ramassai ; c' étoit un bracelet de diamans que

j' avois vu plusieurs fois au bras d' Armoflède, depuis son retour de la Lombardie. Ce bracelet, en tombant, s' étoit ouvert ; j' eus la curiosité de regarder ce qu' il contenoit, et je vis avec beaucoup de surprise qu' il renfermoit des cheveux, sur lesquels on avoit appliqué en lettres d' or émaillées le nom d' Adalgise. J' allai trouver Armoflède, qui parut extrêmement déconcertée en voyant entre mes mains ce gage mystérieux : je ne lui cachai point mon indiscretion ; elle en fut d' abord effrayée ; mais bientôt la vanité l' emportant sur toute autre considération, elle prit un air ingénu, reconnut qu' elle avoit de grands torts avec moi, m' assura qu' elle

p66

vouloit du moins les réparer, autant qu' il étoit possible, par une confiance entière, en me révélant le secret de sa vie. Alors elle m' avoua qu' elle avoit vu en Lombardie le prince Adalgise, qui s' y étoit rendu sous un nom supposé, dans l' espoir d' y exciter une révolution. Elle ajouta qu' elle avoit eu occasion de le connoître ; que ce prince étoit devenu éperduement amoureux d' elle, et qu' elle avoit été touchée de sa passion. Ce ne fut pas sans remords, continua-t-elle, que j' autorisai ses espérances : je ne pouvois oublier mes engagemens avec vous ; je vous dirai même, avec ma franchise ordinaire, que je fus d' autant plus coupable, qu' au fond du coeur je vous préférois à votre rival : mais l' ambition l' emporta sur l' amour. D' ailleurs, vous m' aimiez foiblement, Adalgise m' adoroit ; je voyois ce prince prêt à remonter sur le trône de ses pères ; la reconnoissance et la vanité fixèrent enfin ma destinée. Après cet aveu sincère, ajouta-t-elle, vous devez me croire, quand je vous protesterai que, si vous aviez eu pour moi une passion véritable, je vous aurois sacrifié sans balancer tous les trônes de

p67

l' univers. Armoflède prononça ces derniers mots avec tant d' expression, que j' en fus attendri ; je trouvai qu' en effet les sentimens que j' avois pour elle n' étoient pas assez vifs pour mériter de grands sacrifices ; j' excusai son inconstance, j' admirai sa candeur, je fus extrêmement touché des preuves de confiance et d' estime qu' elle me prodiguoit, et je lui promis une éternelle amitié. Peu de temps après, on apprit qu' Adalgise avoit échoué dans tous ses desseins : Armoflède m' en parut médiocrement affligée. Je m' étois engagée, me dit-elle, à l' épouser, si le succès eût couronné son entreprise ; et toute réflexion faite, je sens que l' ambition n' auroit pu remplir mon coeur. J' aurois trop regretté sur le trône de Lombardie, et la cour de France, et la patrie d' Olivier ! ... Armoflède prononça ces derniers mots avec un air attendri, que je ne vis pas sans émotion ; je serrai sa main dans les miennes ; elle feignit de tomber dans une profonde rêverie ; ensuite, paroissant tout à coup revenir à elle-même, elle fit quelques plaisanteries sur sa distraction et mon silence, et elle me quitta brusquement, en

p68

me laissant persuadé qu' elle avoit en secret pour moi le sentiment le plus tendre et le plus vif ; qu' elle cherchoit à le dissimuler et le combattoit vainement. C' est ainsi que, se jouant de ma crédulité, Armoflède avoit trouvé le moyen de me sacrifier à l' intérêt et à l' ambition, en obtenant mon estime et ma confiance, et qu' elle parvenoit encore à reprendre ses premiers droits sur mon coeur, en trahissant lâchement l' amant qu' elle m' avoit préféré, lorsqu' elle le voyoit proscrit et fugitif. Une funeste expérience m' a fait connoître une importante vérité ; c' est qu' il faut juger les gens avec lesquels nous vivons, non sur leurs démonstrations et leurs discours, mais d' après leurs actions et le fond de leur conduite ; et il arrive communément qu' on ne juge ainsi que ceux avec lesquels on a peu de rapport ; c' est pourquoi les jugemens du public sont en général équitables, parce qu' ils sont fondés sur des

faits positifs, tandis qu' au contraire on
rencontre tant de dupes dans une société
intime. En vain Armoflède eût possédé
l' art de jouer l' attendrissement, l' ingénuité,
la sensibilité, je n' aurois été séduit

p69

ni par sa grace, ni par son esprit et ses
discours, si mon opinion sur son coeur et
sur son caractère n' eût été fixée que par
sa conduite : alors je n' aurois pu voir en
elle qu' une coquette ambitieuse, indiscrete
et légère, également incapable de
générosité et d' un véritable attachement ;
mais, entraîné par ses artifices, j' étois au
moment de reprendre ma première chaîne,
lorsqu' un événement inattendu changea
tous mes desseins, bouleversa toutes mes
idées, et décida pour jamais de mon sort.
ô ! Sur quel souvenir vais-je m' arrêter ! ...
du fond de ce gouffre effroyable où je suis
plongé, je dois donc, pour augmenter
encore mon supplice, me rappeler ces
jours brillans de gloire et de bonheur qui
s' écoulèrent avec la rapidité d' un songe
trompeur et fugitif ! Il faut donc, hélas !
Que je me retrace avec détail cette félicité
si pure, dont je n' ai goûté tous les charmes
que pour mieux sentir l' amertume
et l' horreur du destin déplorable qui m' étoit
réservé ! ... tu sais que, dans la dernière
bataille que nos troupes livrèrent
aux saxons, la déroute de ces derniers fut
complète ; mon ardeur à poursuivre les

p70

fuyards m' empêcha de remarquer que je
n' étois plus suivi de nos soldats. Je continuois
ma course, lorsque j' aperçus au pied
d' un arbre un guerrier du parti ennemi :
il étoit assis ; on voyoit près de lui son
casque, sa lance brisée et son épée. Je
descendis de cheval, et je m' élançai vers
lui pour le faire prisonnier ; je ne vis que
dans ce moment qu' il étoit blessé et plongé
dans un profond évanouissement : alors je
ne songeai plus qu' à le secourir. Son sang

couloit à gros bouillons ; je l' arrêtai avec mon mouchoir, dont je bandai sa plaie, et je courus à un ruisseau voisin pour y puiser de l' eau dans mon casque. En revenant, je vis avec surprise le guerrier saxon debout, appuyé contre l' arbre ; sa taille imposante et la majesté de toute sa figure me frappèrent tellement, que je m' arrêtai à dix pas de lui pour le considérer. Il dit quelques mots dans sa langue, que je n' entendis pas ; mais je compris, par l' expression de sa physionomie et par ses gestes, qu' il me remercioit du secours que je venois lui donner. Tandis que je le contemplois avec un sentiment de respect qui me rendoit immobile, il me montra

p71

sa blessure, et, joignant les deux mains, il parut me faire une prière ; ensuite il tira de sa ceinture un poignard, il en tourna la pointe contre son coeur, et resta dans cette attitude en me regardant fixement... je compris parfaitement ce langage énergique, et pour toute réponse je jetai loin de moi ma lance et mon épée : alors le guerrier laissa tomber son poignard, et me tendit les bras ; je m' y précipitai, et ce que j' éprouvai en me sentant doucement presser contre son sein, tu pourras plus facilement le concevoir que je ne pourrais l' exprimer ! ... ô sainte humanité ! Que sont auprès des jouissances que tu procures, les succès meurtriers des combats et la gloire inhumaine des exploits guerriers ? ... je me trouvois mille fois plus heureux d' avoir sauvé la vie et de rendre la liberté à cet étranger, que ne sauroit l' être le destructeur d' une armée entière au milieu de la pompe de son triomphe. Je voyois avec ravissement sur son visage la douce expression de la joie et de la reconnoissance ; il me considéroit attentivement, comme s' il eût voulu graver dans sa mémoire les traits de son libérateur ;

p72

enfin il fallut nous séparer ; nous n' avons pu nous parler, mais nos coeurs s' étoient entendus. Je le conduisis vers son cheval, qui étoit attaché à quelques pas de nous ; comme la quantité de sang qu' il venoit de perdre lui causoit encore une extrême foiblesse, je l' aidai à monter à cheval : alors il me serra affectueusement la main, et détachant une écharpe couleur de feu, brodée d' or, qui ceignoit sa taille, il me la donna et me quitta au même instant : il s' éloigna avec rapidité ; et je le perdis de vue. Je me parai sur-le-champ de cette écharpe, que je n' ai quittée qu' à l' époque fatale où je n' ai plus été digne de la porter ! ... peu de mois après cette aventure, la paix se fit, et Vitikind vint à la cour. Tu n' y étois point alors ; tu as su depuis le trait que je vais conter ; mais c' est un des plus doux souvenirs qui me restent ; tu n' en connois pas tous les détails, et il eut une telle influence sur tous les événemens de ma vie, que je dois le rapporter ici. Nous avons tous combattu Vitikind, et personne de nous ne connoissoit sa figure ; outre que la visièrè de son casque cachoit

p73

toujours son visage, il avoit l' habitude de changer plusieurs fois d' armure dans le cours d' une bataille ; de sorte qu' il se portoit par tout sans être connu ni distingué des autres chefs de son armée. Nous éprouvions tous la plus vive curiosité de voir ce fameux guerrier : l' empereur, qui parle la langue de Vitikind, le reçut d' abord seul, et l' entretint deux heures ; pendant ce temps, toute la cour et tous les chevaliers étoient rassemblés dans une grande salle du palais ; j' étois de ce nombre, et j' éprouvois une impatience inexprimable de voir paroître ces deux héros, dont l' estime et l' admiration mutuelle avoient depuis long-temps devancé la réconciliation. Enfin la porte s' ouvre, et Charlemagne et Vitikind s' avancent en se tenant par la main ; mais quelle fut ma surprise, lorsqu' en jetant les yeux sur le dernier, je reconnus à l' instant le guerrier auquel j' avois sauvé la vie. Mon émotion fut extrême, et elle s' accrut encore,

quand Charlemagne, s'arrêtant au milieu du cercle que nous formions, nous adressa la parole à tous : chevaliers, dit-il, Vitikind cherche parmi vous son libérateur ; l'un de vous a su sacrifier, sans

p74

balancer, les droits terribles de la guerre aux droits sacrés de l'humanité : celui-là doit être un loyal et preux chevalier ; la générosité est l'inséparable compagne de la véritable valeur : comme soldat j'approuve son action, comme monarque je dois la récompenser, puisque Vitikind étoit décidé à s'arracher la vie, si son ennemi se fût obstiné à lui donner des fers, et alors j'eusse été privé de l'alliance et de l'amitié d'un grand homme ! ... l'empereur parloit encore, lorsque Vitikind, apercevant mon écharpe, tressaillit, leva les yeux sur mon visage et, me reconnoissant aussitôt, s'élança impetueusement vers moi ; il me pressa dans ses bras, je vis couler ses larmes ! ... au milieu de la joie si pure que j'éprouvois, je pensai à toi, Isambard, je te regrettai vivement... le plus doux triomphe est imparfait, si les yeux d'un ami ne le contemplent pas... le soir même de ce jour si mémorable pour moi, l'empereur me fit venir dans son cabinet, où je le trouvai seul. Olivier, me dit-il, je vous ai promis une récompense, et je vais vous prouver que déjà je me suis occupé de votre bonheur. Je sais que la fille de

p75

Vitikind est d'une beauté incomparable ; je la lui ai demandée pour vous, en ajoutant que vous ignoriez cette démarche : il m'a répondu qu'après ce que vous avez fait pour lui, il vous l'auroit offerte, s'il n'avoit pas un engagement sacré. Il a promis sa fille au vaillant Albion, son lieutenant, et ce n'est qu'à ce prix qu'il a pu s'assurer de sa fidélité. L'honneur l'oblige à garder sa parole, et la politique même le lui prescrit ; s'il y manquoit, Albion

irrité se fixeroit en Saxe, s' y mettroit à la tête d' un foible parti qui n' a pas encore subi le joug, et que nous ne réduirions peut-être jamais s' il avoit un tel chef ; ainsi l' intérêt de Vitikind, le mien, celui de la France, nous forcent impérieusement de renoncer sans retour au projet que j' avois conçu. J' ai cru devoir vous instruire de ces détails, poursuivit l' empereur, afin de vous préserver d' un espoir que, sans cette connoissance, vous auriez pu facilement prendre, en voyant la plus belle personne de l' Europe, et qui est la fille d' un homme généreux et reconnoissant qui vous doit la vie ; mais je saurai trouver d' autres moyens d' assurer votre

p76

fortune et votre félicité, et vous pouvez avec confiance vous en reposer sur moi. Quand l' empereur eut cessé de parler, je balbutiai avec embarras quelques mots de remerciement, et je sortis avec précipitation, afin de lui dérober un trouble dont je ne pouvois moi-même concevoir la cause. Jamais l' idée qu' il venoit de m' offrir n' avoit pu se présenter à mon imagination ; car jusqu' à ce moment j' avois ignoré que Vitikind eût une fille. Cependant le commencement du discours de Charlemagne me fit éprouver la plus vive émotion ; j' admirois le héros saxon avant de le connoître, et devenu son libérateur, l' amour-propre avoit tellement exalté mes sentimens pour lui, que son alliance m' eût paru mille fois plus glorieuse que celle de tous les souverains de la terre. Quand l' empereur m' apprit qu' il existoit une fille de Vitikind, qu' elle étoit belle... je sentis palpiter mon coeur ! ... quand il prononça son nom, un tressaillement involontaire sembla m' avertir que j' entendois nommer celle qui devoit faire le destin de ma vie ; et lorsqu' enfin l' empereur me défendit si formellement de concevoir

p77

un espoir dont il avoit eu lui même
la première idée, j' éprouvai un abattement
inexprimable ; je trouvai cet ordre
tyrannique, et j' eus beaucoup de peine à
lui cacher l' excès de mon mécontentement.
Dans cet endroit de sa narration,
Olivier poussa un profond soupir. Souffrez,
mon ami, dit-il, que pour aujourd' hui
j' en reste là... désormais, dans le
cours de mon histoire, je n' ai plus qu' à
vous parler d' elle ; et vous n' imaginez
pas quel effort il faudra que je fasse sur
moi-même pour pouvoir articuler son
nom ! ... déjà le soleil commence à baisser,
hâtons-nous de trouver un asile. En
disant ces mots, Olivier se leva ; Isambard
appela les écuyers ; ils remontèrent tous
à cheval, et poursuivirent leur route.

p78

Chapitre xi.

constance et piété filiale récompensées.
nos chevaliers, à l' approche de la nuit,
entrèrent dans un village où tout annonçoit
la joie et la gaieté ; on y entendoit
retentir de toutes parts le son champêtre
des flageolets et des cornemuses, et l' on
n' y voyoit que des danses et des jeux. Il
y avoit une telle foule sur la grande place,
que les chevaliers du cygne furent obligés
de s' y arrêter. Isambard se trouvant à
côté d' une vieille femme, la questionna

p79

sur la fête, et la paysanne lui apprit que
l' on célébroit les noces de Tobie et de
Zoé, qui s' étoient mariés le matin ; elle
lui montra les nouveaux époux. Isambard
fut frappé de la figure douce et intéressante
de Zoé ; mais remarquant qu' elle
n' étoit plus de la première jeunesse, la
vieille femme répondit que *c' étoit là le
beau* ; et elle alloit conter l' histoire de
Zoé, lorsqu' Olivier pressa son ami de
venir avec lui chercher un logement dans
le village : là-dessus la bonne femme offrit
sa maison, ce qui fut accepté. Elle appela

une jolie enfant de treize ans, qui étoit sa petite-fille ; et fendant la presse en passant devant les chevaliers, elle les conduisit dans sa cabane. Marianne (c' étoit le nom de la vieille paysanne), aidée de la petite Colette, eut bientôt préparé pour ses hôtes un souper frugal et champêtre. Lorsque les voyageurs furent à table, Isambard renouvela ses questions sur Tobie et Zoé, ce qui fit grand plaisir à Marianne, qui s' engageoit volontiers dans de longues narrations. Seigneurs chevaliers, dit-elle, je vais vous conter toute cette histoire ; mais ça commence par une

p80

chanson, car il y a plus de dix ans qu' on a fait la romance du *bon Robin* ; toutes les jeunes filles du canton la savent, et, si vous voulez, Colette va vous la chanter. Il faut vous dire auparavant que c' est Zoé qui parle dans la chanson, et qu' elle étoit toute jeune alors. à ces mots, Colette, sans se faire prier, chante aussitôt les couplets suivans.

Dès que la nuit succède au jour,
quand nos troupeaux sont de retour,
quand au hameau chacun sommeille,
moi, pour pleurer, hélas ! Je veille
à côté de mon vieux Robin
qui dort jusques au lendemain.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
ah ! Combien vous troublez ma vie !
Oui, Tobie, en dépit du sort,
je t' aimerai jusqu' à la mort ! ...
il fut des amans le modèle,
jeune et charmant, discret, fidèle,
il avoit tout... il eut mon coeur,
et pourtant j' ai fait son malheur.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
ah ! Combien vous troublez ma vie !

p81

Un soir, j' étois seule à filer,
Tobie en pleurs vint me trouver,
et d' une voix foible et tremblante
me dit : ma Zoé, sois constante,

je pars, mais, hélas ! C' est pour toi :
ô Zoé, garde-moi ta foi !
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
ah ! Combien vous troublez ma vie !
Tobie alors prenant ma main,
la presse et la met sur son sein :
" oui, pour obtenir de ton père,
me dit-il, cette main si chère,
je dois tout tenter, tout risquer ;
c' en est fait, je vais m' embarquer. "
mon bon Robin, mon doux Tobie,
ah ! Combien vous troublez ma vie !
Que fait la richesse au bonheur ?
Tobie : hélas ! Si j' ai ton coeur,
sois content de ma destinée.
Ah ! Je suis assez fortunée
si ton amour répond au mien,
et ta présence est mon vrai bien.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
ah ! Combien vous troublez ma vie !
Je priai, pleurai, mais en vain :
ferme en son funeste dessein,
il partit, quitta ces rivages,
et les plus sinistres présages

p82

me préparèrent aux malheurs
qui devoient affliger nos coeurs.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
ah ! Combien vous troublez ma vie !
En proie à ma vive douleur,
j' apprends bientôt tout mon malheur.
Plus d' espoir, plus de mariage,
mon doux Tobie a fait naufrage ;
brisé contre un fatal écueil,
son vaisseau devint son cercueil.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
ah ! Combien vous troublez ma vie !
ô ! Dans mon sort, quel changement !
Je pleurois un fidèle amant,
l' objet de toute ma tendresse ;
et dans cet excès de détresse,
mon père malade et souffrant.
Mettoit le comble à mon tourment.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
ah ! Combien vous troublez ma vie !
Il ne pouvoit plus travailler,
et moi je ne pouvois filer ;
sans doute j' eusse vu mon père,
mourir de chagrin, de misère,
sans le secours d' un bon voisin ;

et ce voisin, c' étoit Robin.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
ah ! Combien vous troublez ma vie !

p83

Conduit d' abord par la pitié,
et retenu par l' amitié,
ne quittant plus notre chaumière,
Robin soigna, veilla mon père.
Mais ce Robin si bienfaisant,
bientôt ne fut plus qu' un amant.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
ah ! Combien vous troublez ma vie !
Chère Zoé, dit-il un jour,
ne dédaignez pas mon amour ;
ah ! Quel berger du voisinage,
pourroit mettre à vos pieds l' hommage
de cinq troupeaux, d' un potager,
et d' une ferme et d' un verger ?
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
ah ! Combien vous troublez ma vie !
Se joignant au bon vieux Robin,
mon père fixa mon destin :
le devoir, la reconnoissance,
me forçoient à l' obéissance.
Robin eut ma main et ma foi,
mais mon coeur n' étoit plus à moi.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
ah ! Combien vous troublez ma vie !
Ah ! Quel nouvel événement
doit encore aigrir mon tourment ! ...
un mois après mon mariage,
j' étois le soir dans un bocage ;

p84

tout à coup s' approchant sans bruit,
Tobie à mes regards s' offrit.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
ah ! Combien vous troublez ma vie !
L' amour, la joie et la frayeur,
troublèrent tour à tour mon coeur.
Tobie ! Eh quoi, tu vis encore !
Et c' est en vain que je t' adore !
Malheureux ! Connois ton destin ;
je suis la femme de Robin...
mon bon Robin, mon doux Tobie,
ah ! Combien vous troublez ma vie !

Tobie alors désespéré,
pâle et tremblant, l'oeil égaré,
veut s'arracher de ma présence ;
pour le retenir, je m'élance...
il me demande un seul baiser...
un seul ! ... comment le refuser ?
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
ah ! Combien vous troublez ma vie !
Hélas ! Que ne puis-je oublier
cette rencontre et ce baiser !
Mais, malgré l'amour qui m'enflamme,
puisque je trouve dans mon âme,
et l'innocence et la vertu,
le bonheur peut m'être rendu.
Avec le temps, Robin, Tobie,
cesseront de troubler ma vie.

p85

Quand la petite fille eut cessé de chanter,
Isambard remarqua qu'Olivier essuyait
quelques larmes, que la fin du dernier
couplet lui avait fait répandre. Isambard
alloit terminer cet entretien, lorsqu'Olivier
lui-même pria Marianne d'achever
l'histoire de Zoé. La bonne femme ne se
fit pas répéter cette prière ; elle se rapprocha
avec empressement, s'assit sur une
escabelle de bois en face de ses hôtes, et
prenant aussitôt la parole : je voudrais,
dit-elle, que ma voisine Simone fût ici,
car, pour conter l'histoire de Tobie, il n'y
a personne comme elle dans le village ;
mais enfin je ferai de mon mieux pour vous
satisfaire. Vous saurez donc que Tobie s'en
fut si loin, si loin, qu'on n'entendit plus
du tout parler de lui. Zoé pleura, je ne sais
combien de temps ; on savait ça, et pas
moins chacun l'aimait ; on disait : c'est
plus fort qu'elle ; mais si elle regrette
Tobie, quoique ça elle soigne bien le
vieux Robin, elle est bonne ménagère,
humaine avec tout le monde ; le bon Dieu
lui fera la grâce quelque jour d'ôter de sa
fantaisie ce jeune homme... son père,
qui l'aimait comme ses yeux, à cause de

p86

son obéissance, lui disoit toujours : ça te passera, Zoé, ça te passera ; le ciel bénit les enfans qui honorent leurs père et mère ; et Zoé, qui faisoit contre fortune bon coeur, disoit : mon père, le ciel me bénit puisque vous êtes content. à la fin, son père fut prophète, car Zoé oublia tout à fait Tobie : quelquefois, quand on parloit d' amourette, elle faisoit un soupir par-ci par-là ; mais Tobie ne lui tenoit plus au coeur, et elle n' aimoit plus que son père et son bon Robin. Il y avoit déjà sept ans que Zoé étoit mariée, lorsqu' un beau jour un hermite inconnu vint s' établir dans le village ; vous ne devineriez jamais quel étoit cet hermite-là... oh ! Ma mère, interrompit vivement Colette, il ne faut pas dire encore que c' est Tobie... voulez-vous bien vous taire petite fille, s' écria la vieille avec colère. Dame, reprit la jeune fille, c' est que vous dites toujours son nom trop tôt, et la voisine Simone dit que cela gêne toute l' histoire. à ce reproche, sans doute mérité, Marianne hors d' elle-même, se leva avec emportement, en menaçant l' imprudente Colette ; mais Isambard arrêta la vieille femme, et la

p87

pria de continuer son récit. Colette demanda et obtint son pardon, et Marianne reprenant la parole : j' en étois, dit-elle, à l' arrivée de l' hermite ; il avoit l' air d' un saint ; il étoit pâle comme un linge, et il avoit une grande barbe blanche qui lui descendoit jusque sur l' estomac. C' étoit un singulier hermite ! Il ne demandoit pas l' aumône, et il acheta un enclos sur le haut d' une colline ; il y fit bâtir un hermitage, entouré d' un verger, et puis il s' enferma là pour prier le bon Dieu et cultiver son jardin : il ne sortoit que pour aller à l' église ou chez les pauvres et les malades ; car il connoissoit toutes les herbes de la terre, et il guérissoit avec cela en un clin d' oeil toutes les maladies du pays. On alloit le consulter, il ne prenoit point d' argent ; mais jamais il ne recevoit de femmes, jamais il ne leur parloit ; il ne visitoit que les garçons et les veufs : c' étoit, disoit-il, un voeu qu' il avoit fait ; et

quand il alloit dans les rues ou dans les champs, il étoit toujours embéguiné dans son grand capuchon. Tout le village avoit autant de foi à sa sainteté qu' à sa science et à ses herbages, et on lui demandoit autant

p88

de prières que de racines. Il étoit depuis un an dans ce bourg, quand tout d' un coup, le bon Robin, qui avoit 76 ans, tomba malade, et il fut bientôt à l' extrémité : alors Zoé toute désolée, prenant son parti : je suis sûre, dit-elle, que l' hermite guériroit mon bon Robin ; je m' en vais y aller ; il me chassera s' il veut, mais je le prierai tant, je pleurerai tant, que j' obtiendrai de lui ou qu' il fasse une neuvaine pour mon bon Robin, ou qu' il me donne quelque herbe pour lui. La voisine Simone qui étoit là, et qui est avisée comme personne, dit : sans doute, Zoé, l' hermite guériroit Robin ; c' est un saint homme qui n' a pas un coeur de roche, malgré son voeu ; et si une fois il vous écoutoit et vous entendoit sanglotter comme ça, il vous accorderoit votre prière. Mais le tout c' est de pouvoir approcher de lui ; il est toujours dans son jardin : du haut de sa colline, il aperçoit de loin tout ce qui vient ; et s' il voit une femme grimper sa montagne, aussitôt il rentre dans sa maison, s' y enferme, et l' on a beau crier et taper, il ne répond non plus qu' un sourd. Voici donc ce que je vous conseille : j' ai

p89

un jeune garçon de votre taille, je vous prêterai son habit des jours de fête, et déguisée ainsi, vous irez chez l' hermite. Simone, répondit Zoé, vous me proposez là un coup bien hardi, il faut que je consulte là-dessus mon mari et mon père. Qui fut dit, fut fait ; le père approuva la chose, et Robin, qui étoit moribond, pressa sa femme d' aller bien vite à l' hermitage : elle se déguisa donc comme le lui avoit conseillé Simone, et sous la

figure d' un beau jeune garçon, mais bien pensive et toute honteuse au fond de l' ame, elle prit le chemin qui conduit à la maison de l' hermite ; c' étoit à la brune, et pourtant le coeur lui battoit bien fort, dans la crainte de rencontrer quelqu' un et d' être reconnue. Enfin elle arrive, elle monte la colline, et la voilà tout près de l' hermite, qui étoit assis sur un banc de gazon, à quelques pas de sa cabane. Elle s' arrête, car elle n' osoit avancer : venez, venez, mon fils, lui dit l' hermite, approchez, que me voulez-vous ? ... il ne voyoit pas bien son visage, parce qu' elle avoit un grand chapeau, et qu' il commençoit à faire nuit : mais quand Zoé

p90

entendit la voix de l' hermite, elle sentit comme un frisson qui lui couroit par tout le corps sans qu' elle sût pourquoi... et elle resta à sa place, sans mot dire. L' hermite se leva et vint à elle ; alors elle se jeta à ses genoux : ô mon cher père, s' écria-t-elle en pleurant, il y a dans le village un homme de bien qui se meurt... sauvez-le... l' hermite tout interdit de l' entendre parler, lui demanda si c' étoit son père. -non, répondit-elle, mais c' est tout de même pour moi. -comment s' appelle-t-il ? -c' est mon bon Robin. - comment votre bon Robin ? S' écria l' hermite d' un ton courroucé ; et qui êtes-vous donc ? ... à cette question la pauvre Zoé fut si saisie, qu' elle tomba comme morte aux pieds de l' hermite. Lui, voyant qu' elle étoit en syncope, la porta sur le banc de gazon, et, lui ôtant son chapeau, il la reconnut tout à fait, mais ne fit pas semblant de rien ; seulement il s' enveloppa avec soin la tête dans son capuchon. Dans ce moment Zoé rouvrit les yeux, en disant : mon très-cher père, ne me chassez pas ; je suis une femme, il est vrai, je vous en demande bien pardon... -vous devez

p91

en effet me demander pardon, lui répond
l' hermite : femme trompeuse ! ... -
mais c' est pour mon mari que je vous ai
trompé... -je ne le sais que trop...
et vous voulez que j' aille soigner et guérir
ce mari ! ... -mon père, faites seulement
une neuvaine pour lui... là-dessus l' hermite
resta pensif, et puis il dit : écoutez ;
pour que ma neuvaine le guérisse, il faut
que vous en fassiez une aussi de votre
côté... -oh ! Je la ferai... cela ne suffit
pas, votre prière ne sera point exaucée,
si vous n' aimez pas uniquement votre
mari... -uniquement ! ... mais j' ai un
père que j' aime autant que mon bon
Robin... -voilà tout ce que vous aimez ? ...
-je vous assure, répondit Zoé, en faisant
un grand soupir, que je ne pense plus à
autre chose... -cela est-il possible ! Cria
l' hermite d' un ton terrible qui fit trembler
Zoé. -ah ! Mon père, dit-elle, je ne vous
cacherais rien : j' ai une seule chose à me
reprocher, mais promettez-moi que malgré
cela vous ferez la neuvaine... -oui,
oui, je la ferai, si vous me dites tout...
-hé bien, mon père, avant d' être la
femme de Robin, j' avais un amoureux

p92

que j' aimais plus que moi-même ! ... un
jour il me donna une petite croix d' argent :
Zoé, dit-il, promets-moi de la porter tant
que tu m' aimeras... -oui, Tobie, lui
répondis-je, oui, je fais serment de la
porter toute ma vie : et je fis bénir cette
petite croix... et je l' ai encore à mon cou !
J' aurois dû la quitter depuis mon mariage,
mais je me suis dit à moi-même que je la
garde parce qu' elle est bénite ; je crois
bien que ce ne fut pas pour cela seulement...
cette croix nuirait à la neuvaine,
je dois m' en priver ; la voici, je vous la
donne, mon père... en disant cela, Zoé
détacha de son cou la petite croix : l' hermite
ne répondit rien, car il pleuroit...
au bout d' un moment : non, non, ma
chère fille, dit-il, gardez votre croix, il
n' y a pas de mal à cela ; elle est bénite,
gardez-la, portez-la toujours, je le veux.
Je dirai la neuvaine, et je vais aller voir
votre mari ; mais pendant tout le temps

que je le soignerai, je vous défends d' être
auprès de lui ; je veux être seul avec le
malade ; ni vous, ni votre père, ne parôîtrez
dans la maison tant que j' y serai.
Et d' ailleurs ne revenez jamais ici, ne me

p93

parlez plus si vous me rencontrez, car je
ne veux rien avoir de commun avec les
femmes, puisque même la meilleure est
trompeuse. Allez, Zoé, dans deux heures
je serai chez vous. Zoé s' en retourna toute
joyeuse ; elle dit à Robin que l' hermite
alloit venir, et qu' il falloit qu' elle et son
père sortissent de la maison, ce qu' ils
firent tout de suite. L' hermite arriva, il
passa trois nuits entières auprès de Robin ;
il lui fit avaler je ne sais combien d' herbes,
et enfin il le guérit tout à fait.
L' hermite aussitôt retourna dans sa maison,
et Zoé avec son père revint dans la
sienne. Robin vécut encore deux ans, et
il vivoit peut-être encore, s' il n' avoit
pas fait un voyage malgré sa vieillesse.
Il avoit un frère à vingt lieues d' ici, qui
mourut ; Robin voulut aller lui-même
recueillir son héritage : arrivé dans la
ville, il tomba malade ; il n' y avoit pas
là d' hermites pour dire des neuvaines, le
bon vieux Robin mourut. Quand la nouvelle
en vint dans le village, Zoé en fut
aussi chagrine que si elle eût perdu son
père. Elle s' enferma plus de deux mois
pour le pleurer tout à son aise. Pendant

p94

ce temps-là l' hermite ne pleuroit pas. Il
apprit la mort de Robin par André, le
fils de Simone, ce jeune garçon dont Zoé
porta l' habit quand elle se déguisa en
homme. André voyoit l' hermite, parce
qu' il avoit la jaunisse ; mais l' hermite avoit
beau faire, André ne guérissoit pas, il
étoit toujours jaune comme un citron.
à la fin, l' hermite lui dit : écoutez,
André, ça n' est pas naturel, vous êtes plus
blême que jamais, il y a quelque chose

là-dessous. André vit bien qu' on ne pouvoit rien cacher à l' hermite, et il lui avoua qu' il étoit malade de chagrin, qu' il aimoit Justine, et qu' on ne vouloit pas qu' il l' épousât, parce qu' elle étoit la jeune fille la plus pauvre du village. Il falloit donc me dire cela, répondit l' hermite, je ne vous aurois pas entrepris, car je ne sais pas comment on guérit de l' amour : mais tranquillisez-vous, André, aimez toujours votre Justine, et quelque jour je tâcherai d' arranger votre mariage. Ce fut donc, comme je vous le disois, ce jeune garçon qui apprit à l' hermite la mort de Robin ; là-dessus l' hermite parut tout saisi, et renvoya André : mais, quinze jours

p95

après, l' hermite voulut aller avec André chez la mère Simone, qui fut bien surprise de le voir entrer dans sa maison. Mère Simone, dit l' hermite, votre fils aime Justine, que vous trouvez trop pauvre : si vous consentez à son mariage, je donnerai à Justine ma maison, mon verger et mes deux vaches. Vous jugez que Simone fut toute ébahie ; elle donna sur le champ son consentement, et il fut décidé qu' André et Justine se marieroient dans six semaines ; et comme Justine étoit orpheline, l' hermite promit de lui tenir lieu de père et de la conduire à l' église. Un mois après cette aventure, un fameux chevalier, Ogier Le Danois, passa par ici ; et comme il y coucha, il apprit l' histoire de Justine et d' André. La constance d' André, dit-il, et son obéissance pour sa mère qui l' empêchoit d' épouser celle qu' il aime, méritoient bien une récompense : dans quinze jours je reviendrai à sa noce, et je lui donnerai, comme une marque de l' estime que j' ai pour sa vertu, une superbe coupe d' argent, sur laquelle ces mots seront gravés : *offert à la fidélité et à la piété filiale* . Ce bon chevalier partit

p96

après avoir fait dire à André qu' il seroit certainement de retour pour son mariage. En effet, la veille il arriva, et il fut convenu que, pour mieux faire briller la vertu d' André, la coupe lui seroit donnée sur la grande place, en présence de tous les jeunes garçons du village. Il y avoit plus de deux mois que Robin étoit mort ; Simone pria Zoé, qui est sa parente, de venir au mariage, et Zoé y consentit, mais sur-tout pour revoir ce saint hermite qui guérissoit les bons maris, et qui marioit les jeunes filles. Hélas ! Dit-elle, s' il eût été ici dix ans plus tôt, j' aurois épousé mon doux Tobie, car je l' aimois encore mieux que Justine n' aime André ; mais j' ai été heureuse avec Robin, je ne dois pas me plaindre. Elle disoit cela en confidence à la mère Simone, qui étoit venue la chercher pour la mener chez Justine, et puis de là à la grande place, pour recevoir la coupe, et ensuite à l' église. Elles arrivèrent à neuf heures du matin dans la petite chaumière de Justine ; l' hermite n' y étoit pas encore, mais au bout d' un quart d' heure il entra tout à coup ; il étoit si enveloppé dans son coqueluchon, qu' on

p97

lui voyoit à peine le bout du nez ; il avoit la tête et les yeux baissés, et il se tint contre la porte, sans ouvrir la bouche. Nous crûmes toutes (car j' étois aussi là) qu' il avoit honte d' être dans une petite chambre avec tant de femmes, et nous étions toutes édifiées de le voir si confus et si recueilli. Enfin nous partîmes pour nous rendre à la grande place ; l' hermite, ma voisine Simone et les deux mariés marchaient à notre tête ; Zoé donnoit le bras à son père, qui n' a que 66 ans, et qui est un beau vieillard, bien frais et bien vert ; j' étois à côté d' eux, le reste de la noce nous suivoit derrière. Nous trouvâmes tout le village rassemblé sur la grande place, car chacun vouloit voir Ogier Le Danois donner la belle coupe au jeune André. Le chevalier, assis sur le gazon, nous attendoit ; et aussitôt qu' il nous aperçut, il se leva, prit la coupe d' argent, et, montant sur un tronc d' arbre pour être

vu de tout le monde, il appela André.
Dans ce moment l' hermite s' avança, et
demanda la permission de parler ; on fit
un grand silence, et l' hermite s' adressant
au chevalier : généreux Ogier, lui dit-il,

p98

je ne dispute point à André l' honneur de
recevoir cette coupe de vos mains, mais
je lui dispute la gloire d' être l' amant le
plus fidèle du village. Il n' aime Justine
que depuis deux ans, et Justine lui a gardé
sa foi... pour moi, j' aime depuis quatorze
ans, et il y en a dix que j' aime sans
espérance ! ... enfin, ayant acquis assez
de bien pour faire un riche établissement,
j' ai renoncé au monde et à la société des
femmes ; j' ai pris ce déguisement, j' ai bâti
une maison sur le haut d' une colline déserte,
parce que de là je pouvois découvrir
dans le lointain l' habitation de celle qui
m' a trahi ! ... voilà mon histoire : qui
oseroit me disputer le prix de l' amour et
de la constance ? En achevant ces mots,
l' hermite se débarrasse de son capuchon,
de sa robe et de sa fausse barbe ; Zoé jette
un cri perçant en tombant tout en pleurs
sur le sein de son père, et chacun reconnoît
Tobie. Le père de Zoé prend sa fille
dans ses bras, et, la portant vers Ogier :
oui, dit-il, Tobie est digne d' avoir le prix
de la fidélité, mais ma fille Zoé mérite celui
de la piété filiale ; elle aimoit Tobie, et
elle épousa et aima le vieux Robin, tant

p99

qu' il vécut, parce que je lui devois la vie.
Quand le bon père eut parlé, Tobie vint
se jeter à son cou, et nous criâmes tous
qu' il falloit que Zoé épousât Tobie. Oui,
dit le vieillard, quand elle aura pleuré le
bon Robin l' année entière, j' y consentirai
de grand coeur. Pendant que tout cela se
passoit, Ogier Le Danois, sur son tronc
d' arbre, étoit si émerveillé, qu' il en restoit
immobile comme une souche ; enfin
Tobie lui mena André pour recevoir la

coupe : le chevalier la donna à André, qu' il embrassa, ainsi que Tobie. Mes amis, leur dit-il, j' ai vécu parmi les grands et dans les cours ; je n' ai vu là ni amour, ni amitié, ni fidélité, et je vois que la vertu bannie des villes et des palais, s' est réfugiée sous le chaume. Bénissez votre condition ; je l' envie, et croyez qu' il n' en est point de plus heureuse sur la terre. Après ce discours nous fûmes à l' église, où se fit le mariage de Justine et d' André. Ogier Le Danois promit de revenir encore pour les noces de Tobie et de Zoé : cependant nous ne l' avons plus revu ; mais ce matin, après la messe nuptiale, quand Tobie et Zoé sont rentrés chez eux, ils ont trouvé

p100

dans leur chambre une grande coupe d' argent doré, bien plus belle que celle d' André, et on leur a dit qu' un inconnu l' avoit apportée de la part d' Ogier Le Danois. à présent, continua la bonne femme, il ne me reste plus qu' à vous dire que Tobie, qui a appris dans ses voyages à connoître toutes les herbes et bien d' autres belles choses, a rapporté assez d' argent pour acheter un grand pré, une vigne et une ferme, sans parler de la maison qu' il a donnée à Justine. Toutes ces possessions, avec celles de Zoé, à qui Robin a laissé tout ce qu' il avoit, rendent Tobie le plus riche fermier du pays ; mais il fait un bon emploi de sa fortune, il est bien charitable pour les pauvres et les malades ; chacun l' aime et est charmé de son bonheur. Ici Marianne cessa de parler ; Isambard la remercia et l' assura que la voisine Simone n' auroit pas mieux conté cette histoire. Oh ! Pardonnez-moi, reprit Marianne, il faut que vous sachiez que Tobie, qui a voyagé, parle comme un livre, et ma voisine Simone vous auroit conté bien plus au long ses discours et ceux d' Ogier Le Danois ; moi, je n' en ai retenu que la

p101

moitié, et j' ai oublié tout plein de belles paroles que vous auriez été bien aises d' entendre. Mais, poursuivit-elle, il se fait tard et vous avez besoin de repos ; il est temps de s' aller coucher. En disant ces mots, elle se leva, prit la lampe qui étoit sur la table, et conduisit les chevaliers dans la petite chambre qu' elle leur avoit préparée. Lorsqu' ils eurent fermé la porte avec soin, Olivier se jeta dans les bras d' Isambard en fondant en larmes. ô mon ami, ô mon frère, lui dit-il, quelle nuit tu vas passer ! ... -je te l' ai dit, reprit Isambard, désormais je les passerai toutes avec toi... -non, répondit Olivier, je ne veux point t' associer à mon affreuse destinée... -Olivier, reprit Isambard, quand je connois ton malheur, peux-tu m' empêcher de souffrir autant que tu souffres toi-même ? Peux-tu croire que loin de toi mes nuits seroient paisibles ? ... non, non, tes terreurs ont passé dans mon ame ; désormais il n' est plus de repos pour moi durant les ténèbres de la nuit... je connois l' heure fatale où ton supplice commence, je sais combien il dure ! ... je te le proteste, Olivier !

p102

Pendant cet horrible espace de temps, le sommeil n' appesantira jamais les paupières de ton ami. Si un accident imprévu me séparoit de toi quelques jours, oh ! Dis-toi bien alors : *Isambard souffre et pleure avec moi* . Oui ! Ces heures funestes sont à jamais pour moi consacrées à la douleur ; l' amour même les réclamerait en vain, il n' auroit pas le droit de me faire oublier tes tourmens et de m' empêcher de les partager. -hé bien, jouis donc de ton bienfait, s' écria Olivier, je ne croyois pas qu' il existât pour moi sur la terre l' ombre même d' une consolation, et je sens que ton amitié généreuse adoucit l' horreur de mon sort ! Il ne m' étoit plus possible de répandre des larmes ; le saisissement et l' effroi en arrêtoient le cours, et déjà je peux pleurer ! ... je suis à jamais le plus infortuné des hommes, mais ce coeur déchiré n' a pas tout perdu, puisqu' il lui reste encore un ami tel que toi. à ces mots,

Isambard reprenant la parole, entreprit de prouver à son ami que la prétendue apparition du spectre n' étoit que le funeste effet de son imagination ardente et frappée ; ses discours ne firent pas la

p103

moindre impression sur l' esprit d' Olivier : au reste, les raisonnemens d' Isambard n' avoient pas une grande force ; car, d' après l' opinion reçue dans ce temps, il convenoit de la possibilité du prodige, il ne nioit que le fait. Olivier lui rappela des histoires d' apparition *bien constatées* , dans lesquelles les fantômes ne s' étoient laissé voir qu' à une seule personne en restant invisibles pour toutes les autres ; Isambard n' eut rien à répondre, il commença même à croire que l' apparition étoit réelle, ou du moins il resta dans le doute à cet égard. Après cet entretien, le malheureux Olivier se coucha ; Isambard se mit à genoux dans la ruelle de son lit, il appuya sa tête sur le chevet, et prit une de ses mains dans les siennes... un peu avant minuit, Olivier se releva pour aller ouvrir la porte ; car, lorsqu' il ne prenoit pas cette précaution, il croyoit l' entendre ouvrir et refermer avec un horrible fracas à minuit précis ; il se tint à genoux derrière la porte ouverte. à minuit, il dit d' une voix étouffée, *la voilà ! ...* il croyoit voir le spectre s' avancer lentement ; Olivier se releva, se hâta de refermer

p104

la porte, et fut ensuite, en chancelant, se remettre sur son lit. Isambard reprit sa main tremblante ; il appuya sa bouche sur cette main glacée, et la baigna de pleurs ! ... il resta dans cette attitude jusqu' aux premiers rayons du jour : alors Olivier se précipita sur le sein de son ami, et la reconnaissance, durant quelques instans, suspendit dans son ame le sentiment affreux de ses maux.

p105

Chapitre xii.

l' amour.

à dix heures du matin, les chevaliers du cygne prirent congé de la bonne Marianne, et quittèrent le village. Marianne

p106

les avait prévenus qu' à cent pas du village, ils passeraient devant l' hermitage que le fidèle et généreux Tobie avait donné à Justine. Les deux frères d' armes s' arrêtèrent en face de la colline, pour contempler cette humble demeure. Pauvre Tobie ! Dit Isambard, combien il a souffert dans cette petite maison ! Lorsque, solitaire et déguisé, il passait les jours à regarder dans l' éloignement la chaumière de la femme de Robin ! Ah ! Je ne puis le plaindre, s' écria Olivier, il n' avait point de remords, et celle qu' il aimait existait ; elle vivait paisible, heureuse ! ... Isambard ! Te rappelles-tu les derniers vers de la romance de Zoé ; ils ont retenti jusqu' au fond de mon coeur ; les voici :
puisque je trouve dans mon ame
et l' innocence et la vertu,
le bonheur peut m' être rendu.
Ces paroles, si terribles pour moi, ont fait couler mes pleurs ! ... oh ! Quand nos maux sont notre propre ouvrage, quand un remords affreux nous déchire et nous obsède dans tous les instans, c' est alors que la douleur n' a de mesure ni dans son

p107

excès, ni dans sa durée. Le temps, je le sais, détruit les impressions les plus profondes ; les passions meurent, mais le remords vit toujours ; il ne permet pas que le souvenir de l' action qui le cause puisse s' effacer de la mémoire, ou même s' affaiblir ; et jusque dans cet instant où tous nos desirs, toutes nos affections nous abandonnent jusque sur le bord de la

tombe, le remords, avec une force nouvelle, nous poursuit et nous épouvante.

En achevant ces mots, Olivier, poussant son cheval, continua sa route. à midi, les chevaliers s'arrêtèrent dans une ferme ; où ils dînèrent ; après le dîner, ils passèrent dans un verger, et s'asseyant au pied d'un arbre, Olivier reprit son histoire en ces termes :

la fille de Vitikind étoit attendue à la cour... le bruit de sa beauté, la réputation de son père, les moeurs sauvages de son pays, tout concouroit à exalter la curiosité qu'on avoit de la voir ; pour moi, j'étois livré à des bizarreries inconcevables... je ne pouvois entendre prononcer son nom sans tressaillir, et sans éprouver je ne sais quel sentiment vague

p108

et pénible, dont j'attribuois la cause au dernier entretien que j'avois eu avec Charlemagne ; car cette conversation fatale avoit produit sur mon coeur et sur mon imagination une impression ineffaçable... un jour que j'étois avec Armoflède, on vint me chercher de la part de la princesse Emma ; je me rendis sur-le-champ à ses ordres. En entrant dans son appartement, je vis un groupe de dames, qui toutes étoient debout : tout à coup Vitikind sort du centre de ce groupe, vient à moi, et me prend par le bras ; il me guide. Dans cet instant, j'aperçois une jeune personne dont l'habit étranger excite en moi la plus vive émotion... je ne pouvois voir son visage, elle me tournoit le dos... je ne voyois que sa taille ravissante et ses deux longues tresses de cheveux blonds... mon trouble croissoit à chaque pas... mais que devins-je, ô ciel ! Quand elle se retourna ! ... Vitikind me conduisit près d'elle, et en me présentant, lui expliqua qui j'étois, et ce qu'il me devoit ; je n'entendis pas son

p109

discours, mais l' expression du visage de sa fille peignoit, de la manière la plus touchante, tout ce qu' il lui disoit. Quand il eut cessé de parler, elle fixa sur moi des yeux remplis de larmes, et me tendit la main... je mis un genou en terre pour recevoir cette main divine, que j' osai presser dans les miennes... cette action la surprit ; elle me considéra avec une espèce de saisissement, et je la vis pâlir ! ... ah ! Sans doute, dans cet instant un pressentiment funeste vint troubler son ame timide et sensible ! ... son regard fixe, sa pâleur, l' expression douloureuse de sa physionomie, me frappèrent tellement, que jamais depuis mon imagination n' a pu se représenter son charmant visage que sous cet aspect terrible et touchant... en sortant de chez la princesse Emma, je courus précipitamment à ma maison, je montai dans ma chambre, et je m' y enfermai : là, sans témoins, seul avec mon coeur et mon ardente imagination, j' éprouvai une espèce de terreur que je ne puis dépeindre ; je craignois de m' interroger moi-même ; j' étois effrayé du trouble violent de mon ame ; j' envisageois

p110

confusément un avenir orageux... un sentiment insurmontable m' offroit une nouvelle destinée ; j' entrevoyois des persécutions, des obstacles invincibles... mille idées noires et sinistres se mêloient aux premiers transports d' une passion naissante, mais déjà sans bornes... il étoit inutile de chercher à me déguiser que non seulement j' aimois avec frénésie, mais que je pourrois être aimé... ce visage, plus ravissant encore, s' il est possible, par l' expression que par la beauté, ce visage enchanteur m' avoit tout dit : mon sort venoit d' être irrévocablement fixé ; mais le sien ! ... mais devois-je me livrer au coupable espoir de lui plaire et d' obtenir son coeur, quand sa main étoit promise ? ... devois-je troubler le calme de sa vie ? Oserois-je abuser de sa candeur et de sa sensibilité, pour lui faire trahir son devoir et lui ravir à la fois l' innocence, la paix et le bonheur ? ...

non, non, m' écrivois-je, non ; je puis être un insensé, mais je ne serai point un vil séducteur ! Eh ! Qu' importe ma destinée, pourvu que la sienne soit heureuse ! ... ces idées et ces réflexions m' occupèrent

p111

uniquement le reste du jour et la plus grande partie de la nuit ; je me promis à moi-même de renfermer à jamais dans le fond de mon coeur le sentiment impérieux qui le remplissoit tout entier. Pour me livrer sans remords à ma passion, je sus me persuader que je renonçois à l' espérance ; et satisfait d' une générosité chimérique, fermant les yeux sur l' avenir, repoussant les conseils sévères de la raison, je m' abandonnai sans réserve à l' amour. J' appris le lendemain que Célanire... étoit entrée dans un monastère ; qu' elle y passeroit quatre mois, afin de s' y instruire des vérités de la religion chrétienne, et qu' ensuite elle reviendrait à la cour : j' appris encore qu' Albion, retenu en Saxe par des affaires importantes, ne devoit arriver en France que dans six mois. Emma avoit pris pour Célanire la plus vive amitié ; elle alloit sans cesse la voir dans son monastère, elle parloit souvent d' elle, et j' allois chez la princesse Emma avec plus d' assiduité que jamais ; je lui entendois dire que Célanire apprenoit la langue française avec une ardeur extraordinaire, et qu' elle y faisoit des progrès surprenans ; de mon côté,

p112

j' apprenois le saxon, et j' employois à cette étude tout le temps dont je pouvois disposer. Cependant Armoflède, qui m' observoit attentivement, fut frappée du changement qu' elle remarqua dans ma conduite et dans mes manières. J' étois devenu distrait et rêveur ; je fuyois le grand monde et les assemblées bruyantes ; je passois une partie de ma vie chez Emma ; cette princesse avoit l' air de me distinguer. Armoflède imagina que j' en étois amoureux : son dépit

en fut extrême, d' autant plus qu' Emma, depuis long-temps, montrait pour Armoflède une aversion décidée. Comme cette dernière croyoit que j' avois eu pour elle une grande passion, et qu' elle avoit fait confiance de ce prétendu secret à toute la cour, elle pensa qu' Emma ne la haïssoit, que parce qu' elle la regardoit comme une rivale dangereuse. Tu revins à la cour dans ces entrefaites ; tu m' avois vu, avant ton départ, très-occupé d' Armoflède ; tu me demandas s' il étoit vrai que j' eusse une passion nouvelle pour Emma ; je t' assurai du contraire, et tu fus persuadé par cette seule réponse que j' avois conservé pour Armoflède mes premiers sentimens. Cependant

p113

Célanire sortit de sa retraite ; je la revis chez Emma : aussitôt qu' elle m' aperçut elle vint à moi, et me dit qu' elle éprouvoit une vive satisfaction de pouvoir s' exprimer dans la langue de mon pays, afin de m' assurer qu' elle partageoit toute la reconnoissance que me devoit son père. Ces paroles, le son touchant de sa voix, le plaisir de l' entendre parler, me causèrent une si violente émotion, que je n' essayai même pas de lui répondre ; elle ne me parloit plus, et je l' écoutois toujours, je l' entendois encore... elle me regardoit avec intérêt et curiosité, et s' apercevant que mes yeux se remplissoient de larmes : Olivier, me dit-elle, combien je suis touchée de votre tendresse pour mon père ! Ah ! J' avois cru jusqu' ici qu' une femme seule pouvoit être aussi sensible que vous paraissez l' être. ô Célanire ! M' écriai-je à mon tour, ne jugez point de ma sensibilité, vous ne la connoîtrez jamais ! ... ces paroles l' étonnèrent d' autant plus, que je les prononçai dans sa langue. Et depuis quand, dit-elle, apprenez-vous le saxon ? ... depuis que je vous ai vue. à ces mots, une vive rougeur colora son visage ; elle

p114

tressaillit ; un rayon de joie brilla dans ses beaux yeux : mais aussitôt la réflexion cruelle réprimant ce mouvement involontaire, elle soupira, baissa tristement la tête, et tomba dans une profonde rêverie. Je la contemplois en silence, je lisois mieux dans son ame, que si elle eût voulu me dépeindre ce qui s' y passoit ; nul discours n' auroit pu donner une juste idée de ce coeur si tendre, si délicat et si sincère ; son visage seul pouvoit exprimer ses sentimens. Je la regardois avec un ravissement qui suspendoit en moi toute autre idée ; j' oublois que nous étions environnés d' un cercle nombreux, qu' on pouvoit nous observer, et que si l' on eût jeté les yeux sur moi, l' on eût infailliblement découvert le secret que j' avois tant d' intérêt de cacher. Enfin un grand mouvement, qui se fit tout à coup dans la chambre, nous rendit à nous-mêmes ; c' étoit l' empereur qui entroit avec Vitikind. En les apercevant, nous nous éloignâmes brusquement l' un de l' autre. Hélas ! Le même sentiment nous avoit rapprochés, et la même pensée nous sépara ! Il faut avoir connu le charme et le tourment d' une

p115

grande passion, pour se faire une idée de cette étonnante et rapide succession de sensations déchirantes et délicieuses qui agitent continuellement un coeur qui s' est livré tout entier. Je venois de goûter le bonheur le plus pur, et le seul aspect de Charlemagne et du héros saxon me ravit une illusion si chère, et me plongea dans la plus profonde tristesse. Je ne pouvois regarder ces deux hommes, que j' avois tant aimés, sans éprouver un sentiment d' une amertume inexprimable : ils m' avoient défendu d' aspirer à Célanire, je ne voyois plus en eux que des tyrans ; leur présence m' imposoit une mortelle contrainte, et réveillait en moi des idées accablantes ; leurs caresses même m' étoient à charge ; ils me refusoient le seul bien qui pût me rendre heureux, et je ne trouvois qu' une fausseté cruelle dans les plus touchans témoignages de leur amitié pour moi. Je sortis bientôt de chez la princesse,

et descendant au même instant dans
les jardins, je m'enfonçai dans le bois de
sapins et de cyprès, afin de me livrer sans
distraction à la seule pensée qui pût occuper
mon coeur et mon imagination. Mille

p116

réflexions douloureuses s'offroient confusément
à mon esprit ; je les repoussai
toutes ; je voulois me retracer, dans tous
ses détails, le bonheur fugitif dont je venois
de m'enivrer ; je voulois, pour ainsi
dire, en jouir encore une seconde fois. Je
me rappelai si vivement ce que m'avoit
dit Célanire, le son de sa voix, ses inflexions,
son accent ; je me représentai si
bien sa figure céleste et jusqu'au moindre
mouvement de sa physionomie, que j'éprouvois
presque autant d'émotion et de
crainte qu'on ne vînt m'interrompre, que
si j'eusse été tête à tête avec elle. Mais enfin,
quand j'eus épuisé ce délicieux souvenir,
je ne trouvai plus au fond de mon ame
qu'un abattement et des remords que je
m'efforçois en vain d'étouffer. Hélas ! Ces
remords ne pouvoient ni me guérir ni
m'éclairer ; ce n'étoit pas la vertu qui me
les inspiroit ; tout ce qui étoit étranger à
mon amour avoit perdu le droit de m'affecter
vivement : cette inconcevable passion,
en remplissant mon ame toute entière,
sembloit en avoir effacé tout autre
sentiment ; je ne voyois plus dans la gloire
qu'un moyen de me rendre digne de

p117

Célanire. J'aimois encore la vertu, parce que
l'idée de la perfection étoit pour moi
inséparablement unie à celle de Célanire ; je
pouvois encore être généreux, car son
bonheur m'étoit infiniment plus cher que
le mien ; enfin je n'éprouvois rien que par
elle, ou relativement à elle. Aussi, en me
rappelant la résolution que j'avois prise de
lui cacher à jamais mes sentimens, je ne me
repentis de ma foiblesse que par la crainte
d'avoir détruit sa tranquillité, peut-être

sans retour. Cette idée me rendoit à mes propres yeux le plus coupable de tous les hommes. Et quoi ! M' écriai-je, nul espoir ne m' est permis ; je sais qu' il est impossible que je puisse jamais obtenir sa main ; sa sensibilité ne pourroit qu' augmenter mes maux, et cependant j' ai parlé ; le premier mot qu' elle ait entendu sortir de ma bouche étoit l' aveu d' un amour qu' elle ne peut partager qu' en manquant à tous ses devoirs, et en s' exposant aux plus cruelles persécutions. Malheureux ! Voudrois-je la séduire ! ... cette pensée me fait horreur... non, il me suffit d' entrevoir qu' elle pourroit m' aimer ; il me suffit qu' elle connoisse une partie de mes sentimens... je veux

p118

qu' elle en ignore à jamais la violence ! ... si elle lisoit dans mon ame, combien la sienne seroit troublée ! ... ô Célianire ! Je vous épargnerai une pitié déchirante et dangereuse ; n' ayant pu vous dérober mon secret, du moins vous ne le connoîtrez jamais tout entier... je ferai plus, j' aurai le courage de m' éloigner de vous ! La sensibilité que vous m' avez montrée m' en impose la loi ! ... pour votre repos, je vous fuirai, et demain vous recevrez mes adieux. Cette dernière résolution, en me raccommoiant avec moi-même, remit un peu de calme dans mon ame ; je trouvois même une sorte de douceur à me représenter l' effet que produiroit sur Célianire un si douloureux sacrifice : je me flattois qu' il m' obtiendrait son estime, et uniquement occupé de cette idée, je ne pensois que vaguement aux peines que me causeroit son absence. Les grandes passions n' aveuglent pas, comme on le dit, mais elles fixent entièrement l' imagination sur le moment présent ; l' esprit s' attache à la pensée qui le flatte, et devient incapable de s' appliquer à tout autre ; et c' est ainsi que, loin d' être épouvanté du projet de

p119

quitter Célianire, je ne pensais qu' au bonheur de lui paroître généreux, et d' obtenir son estime. Le lendemain, en attendant l' heure où l' on s' assembloit chez la princesse Emma, je retournai dans le bois de sapins ; arrivé dans la partie la plus sombre, j' aperçus de loin, au pied d' un cyprès, une femme assise et seule ; malgré la distance et l' obscurité, je ne pus la méconnoître : c' étoit en effet Célianire. Je me précipitai vers elle : alors elle fit un mouvement pour se lever, et elle retomba sur le gazon. Cette espèce de chute me fit tressaillir ; mais mon trouble fut à son comble, lorsque je pus discerner l' extrême pâleur de son visage ; je perdis tout à fait la tête, et ne pouvant exprimer ce que produisoit en moi et cette rencontre inopinée et l' état où je la voyois, je me jetai à ses pieds. Elle ne témoigna nulle surprise, me regarda tristement, et me fit signe de m' asseoir à côté d' elle. J' obéis sans proférer une parole, et après un long silence : Olivier, me dit-elle, votre vue m' a causé beaucoup d' étonnement... et vous-même vous en avez sans doute de me trouver seule ici... je me promenois avec la princesse Emma ;

p120

on est venu la chercher de la part de l' empereur ; elle m' a quittée, en me priant de l' attendre au pied de cet arbre ; elle reviendra sûrement dans une heure au plus tard. Je ne répondis rien à cette explication ; non seulement il m' étoit impossible de parler, mais j' avois à peine la faculté de penser ; je ne pouvois que regarder Célianire, soupirer et sentir le bonheur d' être loin de tous les yeux, assis à côté d' elle. Remise de son trouble, elle avoit repris sa carnation naturelle : la mélancolie répandue sur tous ses traits augmentoit encore la douceur enchanteresse de sa physionomie. Dans le mouvement que j' avois fait en tombant à ses genoux, mon écharpe s' étoit détachée, et se trouvoit à ses pieds ; elle s' en aperçut la première, et la ramassant avec empressement : voilà votre écharpe, me dit-elle, cette écharpe que j' ai brodée... et que je ne regarde jamais sans attendrissement, en songeant par qui

et pourquoi elle vous fut donnée. En achevant
ces mots, elle étendit vers moi la
main qui tenoit mon écharpe ; je saisis
avec transport et la main et l' écharpe, et
les appuyant contre mon coeur palpitant,

p121

je levai au ciel des yeux baignés de larmes,
et je restai ainsi quelques minutes dans un
ravisement dont rien ne peut donner l' idée.
Enfin Célianire retira doucement sa
main, et d' une voix foible et tremblante,
dont le son touchant retentit encore à mon
oreille, elle prononça ces paroles : et moi
aussi, Olivier, je vous aime, mais...
qu' entends-je, m' écriai-je, ô Célianire !
Est-il possible ? ... eh ! Quoi donc, dit-elle,
ne le saviez-vous pas ? ... pour toute
réponse, je me prosternai à ses pieds...
ah ! Pourquoi cet instant d' un immortel
souvenir ne fut-il pas le dernier de ma vie !
J' eusse expiré dans le sein du bonheur le
plus pur, et j' étois digne alors d' exciter les
regrets de l' amour et ceux de l' amitié...
les momens nous sont chers, reprit Célianire ;
écoutez-moi, Olivier, je vous aime ;
cependant un obstacle invincible nous sépare...
avant de vous connoître, j' ai pris
un autre engagement ; Albion a reçu ma
parole ! ... croyez que si je pouvois encore
disposer de moi-même, ni le respect et
l' affection que j' ai pour mon père, ni
l' autorité de l' empereur, ne pourroient
m' arracher un consentement qui m' empêcheroit

p122

d' être à vous : mais j' ai promis,
mon sort est fixé... si nous n' avons pu
surmonter un penchant involontaire, si
nous ne pouvons le vaincre, n' hésitons pas
du moins à le sacrifier... ! *vaincre* le
sentiment que j' ai pour vous ! Interrompis-je ;
ah ! Célianire, je ne formerai jamais ce
projet insensé ; mais disposez de moi...
-Olivier, il faut vous éloigner... -
hélas ! J' en avois le dessein... hier, dans
ce lieu même, je me promis de m' arracher

d' auprès de vous ; je devois, ce soir, vous faire mes adieux. à ces mots, Célanire, attendrie, jeta sur moi le plus tendre regard, et poussant un profond soupir : ce dessein généreux, dit-elle, il faut l' exécuter sans délai. Ce mot me suffit, répondis-je, fixez vous-même le jour ; fût-ce demain, j' obéirai sans murmure ; mais souffrez que je vous exprime un dernier desir... avant de vous quitter, ne puis-je me flatter de vous revoir encore une fois sans témoins ? Dois-je renoncer au seul espoir qui me soit permis, celui de ne me séparer de vous qu' après vous avoir fait connoître ce coeur infortuné qui peut-être est digne de s' épancher dans le vôtre ? ...

p123

ici je m' arrêtai ; j' étois si ému, qu' il m' auroit été impossible d' articuler un mot de plus. J' attendois en tremblant une réponse, et Célanire, après un instant de réflexion, reprenant la parole : hé bien, dit-elle, j' y consens ; demain au soir je vous verrai comme vous le desirez, comme je le desirois moi-même : mais je ne puis faire une telle démarche qu' avec la certitude que l' adieu que je recevrai de vous sera un éternel adieu. Me promettez-vous, Olivier, de partir en me quittant, et de partir avec l' inébranlable résolution de ne me revoir jamais ? Oui, je le promets, répondis-je en versant un torrent de larmes ; oui, je jure par tout ce que les hommes ont de plus sacré, je jure par mon amour, d' abandonner la France en vous quittant, de fuir à jamais les lieux que vous habiterez... comme j' achevois ces paroles, nous entendîmes du bruit : éloignez-vous promptement, me dit Célanire, revenez dans deux heures chez la princesse, je vous y dirai comment je vous recevrai demain. à ces mots, je mis un genou en terre devant elle, et me relevant aussitôt, je la quittai précipitamment. Je sortis

p124

du bois, et j' errai dans les jardins jusqu' à l' heure où je me rendis chez Emma. Lorsque je parus, je fus frappé du mouvement extraordinaire que je remarquai dans la chambre ; tous les yeux se fixèrent sur moi ; on se parloit à l' oreille en me regardant, et j' entendis plusieurs personnes prononcer à demi-voix les noms d' *éginard* et d' *Armoflède* . Mon embarras étoit égal à ma surprise : vainement je cherchois des yeux Célianire, elle étoit enfermée avec la princesse dans un cabinet voisin. Enfin j' aperçus Angilbert et Lancelot : je m' avançai vers eux, et je les priai de m' instruire de ce qui venoit d' arriver. Les secrets des princes, me répondit Lancelot en souriant, sont bientôt découverts ; la vanité des confidens ne leur permet guère d' être discrets : on sait déjà tout ce qui s' est passé entre l' empereur et la princesse. *éginard* et *Armoflède* étoient ici quand cette nouvelle s' est répandue ; le premier n' a pu cacher son trouble et son désespoir ; il est sorti brusquement, baigné de pleurs, et c' est ainsi qu' il a trahi une passion que personne ne soupçonnoit. Pour *Armoflède*, elle s' est évanouie ; on venoit de l' emporter

p125

quand vous êtes entré. à présent, ajouta Lancelot, permettez que je sois le premier à vous féliciter d' un événement si heureux pour vous, puisqu' il doit remplir tous les voeux de l' ambition et de l' amour. Pendant ce discours je respirois à peine ; je ne doutois point que la princesse, qui témoignoit tant d' amitié à Célianire, et qui me montrait tant de bonté et d' intérêt, n' eût pénétré mes sentimens, et obtenu le consentement de l' empereur. Mais Vitikind cèderoit-il au desir de Charlemagne ? Célianire elle-même romproit-elle un engagement qui lui paroissoit si sacré ? Ces réflexions troubloient cruellement ma joie ; cependant la protection de l' empereur aplanissoit tant de difficultés, qu' il m' étoit impossible de ne pas livrer mon ame toute entière aux plus séduisantes espérances. Agité de ces diverses pensées, j' étois resté debout à côté de Lancelot, et enseveli dans une profonde rêverie ; je ne

vois et n'entendois plus rien de ce qui se passait autour de moi, lorsque tout à coup une porte s'ouvrit, et la princesse parut : elle étoit seule, et après avoir fait quelques pas, ses yeux tombèrent sur moi ; je crus

p126

voir dans ce regard tant de douceur et d'obligeance, et en même temps sa physionomie exprimoit une si vive satisfaction, que je fus entièrement confirmé dans mes conjectures : elle s'approcha de deux personnes qu'elle tira à l'écart, et avec lesquelles elle s'entretint tout bas pendant plus d'un demi-quart d'heure. Comme je suivais attentivement tous ses mouvemens, je vis clairement qu'elle faisoit plusieurs questions, et qu'on lui parloit d'éginard et d'Armoflède ; elle sourioit malignement, et ses yeux se tournoient souvent de mon côté. Après cette conversation, elle s'avança au milieu du cercle nombreux qui remplissoit son appartement ; elle dit avec distraction deux ou trois choses indifférentes, ensuite elle m'appela et me conduisit dans l'embrasement d'une fenêtre. Eh bien, Olivier, me dit-elle, il vient de se passer d'étranges scènes ! Ce pauvre éginard ! J'ignorois absolument sa folie... je le plains, car je crois ses larmes plus sincères que l'évanouissement d'Armoflède. Mais, poursuivit-elle, en me regardant fixement, que pensez-vous de tout ceci ? Ah ! Madame, répondis-je, il m'est absolument

p127

impossible de *penser* ; je n'ai pas une idée distincte. Oserois-je espérer que vous daignerez m'expliquer un mystère qui me paroît incompréhensible ? Rien de plus juste, reprit Emma, mais ce sera Célanire qui vous donnera cette explication : elle vous attend dans mon cabinet ; allez la trouver, et après cet entretien ne rentrez point ici, trop de témoins nous environneroient ; revenez demain au soir, vous ne trouverez chez moi que Célanire :

je veux seulement, dans ce moment, que vous appreniez de sa bouche que vous avez le droit de tout espérer ; Célanire vous dira le reste. En achevant ces mots, elle me quitta précipitamment ; la surprise, le saisissement et la joie me rendirent immobile pendant quelques instans. Enfin je sortis, et je volai vers le cabinet qui m' étoit indiqué. Quand je fus près de la porte, je m' arrêtai : ô dieu ! M' écriai-je, quand j' aurai franchi cette porte, je connoîtrai mon sort ; et si je m' abusois ! ... si cet espoir dont je m' enivre n' étoit fondé que sur une erreur ! ... cette idée me fit frémir ; cependant, ne pouvant supporter une telle incertitude, j' ouvris la porte

p128

fatale, et j' entrai dans le cabinet. En jetant les yeux sur Célanire, je fus frappé de l' air de tristesse et d' abattement répandu sur toute sa personne ; je m' approchai d' elle en tremblant, et je n' osois la questionner. Après m' avoir regardé un moment en silence : êtes-vous instruit ? Me demanda-t-elle. Je ne sais rien, répondis-je, mais l' on m' a dit que j' avois *le droit de tout espérer* ; et vos yeux, hélas ! Démentent ce langage ! Eh, quoi donc ! Emma m' auroit-elle trompé ? Non, reprit Célanire, mais vous avez mal compris ses discours : elle vous aime, Olivier, et l' empereur approuve ses sentimens. à ces mots, qui détruisoient sans retour toutes mes espérances, je ne pus retenir mes larmes ; je vis couler celles de Célanire, qui, au bout de quelques minutes, reprenant la parole : comme vous, dit-elle, j' ignorois cette passion, qui n' étoit un secret que pour nous : presque tous les courtisans l' avoient pénétrée. L' un d' eux, jaloux de voir votre faveur s' augmenter chaque jour, et croyant vous perdre en éclairant l' empereur sur le penchant de la princesse, lui apprit qu' elle vous aimoit : aussitôt Charlemagne voulut

p129

interroger sa fille, et c' est aujourd' hui même que, dans un long entretien, la princesse a tout avoué à son père. Il n' a montré ni surprise ni mécontentement ; mais il a demandé si vous n' aviez pas un ancien attachement pour Armoflède. La princesse a protesté qu' elle étoit sûre que vous n' aviez pris aucun engagement ; et abusée par son coeur et par vos assiduités, elle a ajouté qu' elle étoit certaine d' être aimée de vous, quoique vous n' eussiez jamais eu la témérité de le lui dire. Alors l' empereur lui a déclaré qu' il vous devoit une récompense, et que la main de la princesse seroit le prix de vos services et des sacrifices qu' il a exigés de vous. ô prodige d' orgueil ! M' écriai-je, il croit me dédommager de la perte de Célanire en me donnant Emma, parce qu' elle est sa fille ! ... je sais, interrompit Célanire, qu' il ne vous est pas possible d' accepter sa main, puisque vous ne pouvez lui donner votre coeur ; mais en la refusant, vous vous perdez. Eh ! Qu' ai-je à craindre encore, répondis-je, quand vous êtes perdue pour moi ? à ces mots, Célanire leva les yeux au ciel en soupirant, et nous fûmes quelques instans sans parler ;

p130

ensuite elle me dit qu' Emma, qui s' étoit décidée à lui faire cette confidence en revenant de chez son père, avoit ajouté que l' empereur m' enverroit chercher le lendemain matin, pour m' annoncer lui-même sa décision et ses volontés. Je convins avec Célanire, qu' en me quittant elle diroit à la princesse, ce soir même, que j' avois montré le plus grand étonnement en écoutant tout ce qu' elle étoit chargée de m' apprendre, et que j' avois seulement répondu que je me rendrois aux ordres de l' empereur ; et après avoir instruit Célanire de ce que je dirois à Charlemagne : songez, poursuivis-je, qu' après demain je quitte la France, et que je m' arrache d' auprès de vous pour toujours... cet entretien, où je n' ai pu ni vous ouvrir mon ame, ni vous parler de mes sentimens, sera-t-il le dernier ? Est-ce ainsi que vous m' aviez promis de recevoir mes adieux ? Des adieux éternels ! ... je tiendrai ma promesse, répondit

Célanire, j' irai demain à la maison
de campagne de mon père, vous la connoissez ;
j' y serai seule : trouvez-vous à
dix heures du soir à la petite porte du
jardin qui donne dans l' allée des saules.

p131

Il m' est doux, poursuivit-elle, avant de
me séparer de vous pour jamais, de vous
donner cette preuve de mon estime ; c' est
l' unique témoignage que vous en recevrez :
mais du moins il doit vous prouver
une confiance sans bornes. En achevant
ces paroles, elle se leva pour aller rejoindre
la princesse ; je l' arrêtai pour lui dire tout
ce que la reconnaissance peut inspirer de
plus passionné, et ensuite nous nous séparâmes.
Il étoit déjà nuit, je retournai
sur-le-champ dans le bois de sapins : en y
entrant, j' éprouvai une sensation délicieuse ;
Célanire avoit parcouru ce même lieu
quelques heures auparavant ; je suivais la
trace de ses pas : j' arrivai bientôt dans le
bosquet où nous nous étions entretenus ;
l' obscurité y étoit profonde, je cherchai
en tâtonnant le cyprès au pied duquel j' avois
trouvé Célanire ; le siège de gazon me
le fit reconnoître, je m' assis à la place
qu' elle avoit occupée. Avec quel transport
j' embrassai cet arbre contre lequel elle
étoit appuyée, lorsque pendant quelques
minutes je pressai sa main tremblante
contre mon coeur ! Avec quel délice je me
retrouvai dans le lieu où mon oreille avoit

p132

été frappée du son enchanteur de ces paroles :
et moi aussi, Olivier, je vous
aime ! Aveu plein de charmes et de candeur,
qu' avant ce jour aucun amant peut-être
n' entendît prononcer dans cette cour
fastueuse, où la corruption des moeurs
force à déguiser tous les sentimens. Inconcevable
pouvoir de l' amour ! Je devois,
dans quelques heures, quitter pour jamais
un objet adoré, et cependant je me trouvois
heureux ! Ah ! Je l' étois sans doute !

Elle existoit, elle m'aimoit, j'étois digne alors de sa tendresse ; le repentir amer, le dévorant remords, ne flétrissoient point mon ame ; j'étois certain qu'un coeur semblable au mien conserveroit éternellement mon souvenir ; j'étois certain de n'aimer qu'elle jusqu'au dernier instant de mon existence ; je voyois ma vie entière animée par le plus grand intérêt ; il falloit justifier le choix secret de Célianire ; cette idée me faisoit jouir de mon malheur même, puisque mon départ me valoit toute son estime. D'ailleurs je ne pouvois sentir encore toute l'amertume d'une telle séparation ; mon esprit et mon coeur étoient trop fortement préoccupés de l'idée du tête à

p133

tête qui m'étoit promis ; j'aurois acheté du reste de ma vie cette félicité de quelques heures, que j'étois si loin d'espérer le matin de ce jour même : tout l'avenir pour moi sembloit être borné au lendemain ; je n'y voyois distinctement que ce rendez-vous si passionnément souhaité ; mon imagination s'arrêtoit là, et je me fixois à cette pensée dominante, comme à l'objet de tous mes desirs, et au seul but de mes projets et de toutes mes espérances. Je passai la nuit entière profondément enseveli dans cette attachante rêverie : aux premiers rayons du jour j'éprouvai un sentiment d'une douceur inexprimable, lorsqu'il me fut possible de distinguer les objets qui m'entouroient, cette salle de verdure, ce cyprès, ce siège de gazon, et mon écharpe ; cette écharpe brodée par elle, et devenue un don de sa main ! ... il fallut à la fin m'arracher de ce lieu plein de charmes ; je retournai au palais attendre le réveil de l'empereur, et au bout d'une heure, on vint me chercher de sa part. Il étoit seul, et aussitôt qu'il m'aperçut : Olivier, me dit-il, je vous ai promis une récompense, et, sans préambule et sans détour, je vais

p134

vous l' offrir. Est-il vrai que vous aimez ma fille ? Moi ! Seigneur, répondis-je, comment aurois-je eu la témérité ? ... parlons sans déguisement, interrompit l' empereur ; ce n' est point un piège que je vous tends : vous connoissez ma franchise... vous m' êtes cher, Olivier, poursuivit-il, et plus que vous ne pensez : je vous ai vu à l' armée, je vous ai vu à la cour, et dans ces différentes situations, votre conduite vous a valu toute mon estime ; il me sera doux, en faisant le bonheur de ma fille, de récompenser le mérite d' une manière éclatante ; c' est le plus noble emploi de la suprême puissance, et c' est justifier le sort qui me l' a donnée.

D' ailleurs, cette alliance qui vous élève, ne peut abaisser ma fille ; et j' ai l' orgueil de croire qu' à tous les yeux un simple chevalier, choisi par Charlemagne, vaudra bien un prince qu' il n' auroit pu connoître : ainsi donc, oubliez que c' est votre souverain qui vous interroge, et répondez à votre ami. Je te l' avoue, Isambard, j' étois venu avec l' intention de braver l' empereur ; il m' avoit défendu d' aspirer à Célianire, et refuser sa fille avec toute la sécheresse que le respect pouvoit

p135

permettre, me paroissoit une sorte de vengeance dont l' idée flattoit mon dépit et ma douleur : mais quand j' entendis ce grand homme me parler avec tant de bonté, quand je vis sur son visage auguste l' expression la plus touchante de la bienveillance et de l' amitié, je me sentis profondément ému, et l' attendrissement et la confusion succédèrent à la colère. Cependant il falloir répondre ; et faisant un effort sur moi-même : ah ! Seigneur, lui dis-je, quel seroit mon bonheur, si je pouvois profiter d' un excès de bonté qui n' eut jamais d' exemple ! Mais je ne suis pas né pour tant de gloire et de félicité... comment, interrompit Charlemagne, vous refusez ma fille ? Le ton impérieux et l' air menaçant avec lesquels ces paroles furent prononcées, loin d' achever de m' intimider, me rendirent une partie de mon courage. Seigneur, repris-je, vous daignez me

donner la plus glorieuse marque d' estime
qu' un sujet puisse recevoir de son souverain,
et je ne puis la justifier qu' en vous
déclarant sans détour que je serois parjure
et vil, si j' osois accepter cette faveur
éclatante. Mon coeur n' est plus à moi ; un

p136

engagement sacré... c' en est assez, s' écria
l' empereur, d' une voix tonnante ; sortez.
Je ne me fis pas répéter cet ordre ; je
m' inclinai profondément, et je m' avançai vers
la porte : il me rappela aussitôt, et me
regardant avec des yeux étincelans : êtes-vous
marié ? Me demanda-t-il. Non, seigneur,
répondis-je. Cette réponse parut le
surprendre et l' adoucir un peu. Il rêva un
moment, et reprenant la parole : songez-vous,
Olivier, dit-il, à la criminelle imprudence
de votre conduite ? Vos assiduités
ont dû persuader à la princesse que
vous l' aimiez, et toute la cour le pensoit.
Non, seigneur, repris-je, toute la cour pensoit
que j' aimois Armoflède, et personne
n' a pu imaginer que j' eusse l' insolente
témérité d' élever mes voeux jusqu' à la
princesse. Je veux croire, dit l' empereur,
que je dois sur-tout attribuer ce mal-entendu
à l' imprudence naturelle d' Emma ;
mais enfin, Olivier, vous êtes libre encore,
elle vous aime, ce sentiment a éclaté, et
je n' imagine pas qu' avec un instant de
réflexion, vous puissiez balancer entre
Armoflède et ma fille. Mais, seigneur,
répondis-je, il ne m' est plus permis de

p137

choisir, ma parole est donnée ; elle est
inviolable. à ces mots, je vis sur le visage
de l' empereur une telle altération, que je
crus qu' il alloit se porter aux plus étranges
extrémités. Oui, s' écria-t-il, j' ai le sort
commun à tous les princes ; celui de ne
trouver que des ingrats. Ah ! Seigneur,
repris-je, c' est l' ambition seule qui fait
les ingrats, et si j' étois ambitieux, je vous
sacrifierois avec transport mes premiers

engagements. Mais, souffrez que je le dise, je vous aime pour vous-même, la pompe qui vous environne ne m' en impose pas ; votre gloire même ne pourroit m' éblouir, si elle n' étoit pas unie à cette grandeur d' ame, à cette magnanimité, qui vous ont gagné jusqu' à vos ennemis même. Vous le savez, seigneur, vos bienfaits m' ont toujours prévenu, je n' ai jamais sollicité de graces, je n' en desirois point ; servir sous vos ordres, vivre sous vos yeux, suffisoit à mon bonheur : jugez donc de la douleur que je dois éprouver dans cet instant où l' honneur, en exigeant de moi le plus grand de tous les sacrifices, m' ordonne de vous résister ! Pendant ce discours, l' empereur se promenoit à grands pas ;

p138

quand j' eus cessé de parler, il garda un moment le silence ; ensuite se rapprochant de moi : non, dit-il, je ne serai point un tyran... Olivier ! Soyez toujours fidèle à l' honneur ; il fut le guide jusqu' ici de toutes les actions de ma vie ; je ne vous punirai point de suivre ce qu' il vous commande : ne craignez ni l' exil ni ma disgrâce. Heureux le monarque qu' on estime assez pour lui résister sans crainte ! Vous ne pouvez accepter la récompense que je vous offrois ; je reste chargé de ma dette, et je tâcherai de l' acquitter : en attendant, vous êtes libre d' épouser celle que vous aimez ; j' exige seulement que ce soit en secret, et que vous ne déclariez votre mariage que dans un an. Je vous demande encore de vous éloigner de la cour dans ce moment, et de faire un voyage de quelques mois : au bout de ce temps, revenez avec la confiance que vous devez à mon caractère. à ces mots, je tombai aux pieds de l' empereur, je ne trouvois point d' expression qui pût rendre la reconnaissance et l' admiration que tant de bontés m' inspiroient. Ce grand homme connut aisément tout ce qui se passoit dans mon coeur, il en parut

p139

vivement touché ; et dans le reste de cet entretien, qui fut assez long, il me montra plus de bienveillance que jamais. Cette conversation mit le comble à mon attachement pour lui ; d' ailleurs les choses qu' il m' avoit prescrites s' accordoient parfaitement avec mes projets, et son erreur sur mes sentimens pour Armoflède, me donnoit l' heureuse certitude que mon secret le plus cher et le plus important seroit à jamais ignoré. Mais je ne m' arrêtai pas long-temps à ces réflexions ; j' oubliai bientôt et l' empereur et l' univers entier, pour ne m' occuper que d' une espérance qui effaçoit toute autre idée de ma mémoire. C' étoit le soir de ce jour même, que Célianire devoit recevoir mes adieux. Je devois, dans quelques heures, me trouver seul avec elle. Décidée à m' accorder cet unique rendez-vous, elle n' avoit pas imaginé que le choix du lieu et de l' heure pût être de quelque importance : son innocence alloit me donner tous les droits de l' amour heureux ; elle alloit m' introduire chez elle quatre heures après la fin du jour, je passerois tête à tête avec elle une partie de la nuit ! Mais à quoi devois-je

p140

ces marques d' une confiance sans réserve ? à la tendresse la plus pure, fondée sur la plus parfaite estime. Une telle idée pouvoit seule rendre ma passion digne de son objet. Cependant ce moment attendu avec la fièvre brûlante de l' impatience d' un amant ; ce moment où je devois me rendre chez Célianire, arriva enfin : je partis à sept heures du soir. Nous étions vers le milieu de l' automne, il faisoit déjà nuit. Je pris un chemin détourné, et, à l' entrée de la forêt, je mis pied à terre ; je laissai mes chevaux dans un village, en donnant ordre à mon écuyer de m' y attendre. Il falloit traverser une petite partie de la forêt, et l' obscurité y étoit telle que je craignis plus d' une fois de m' y égarer : mais bientôt j' entendis dans le lointain le bruit des écluses de la rivière ; ce bruit, qui m' annonçoit que j' étois près de la maison, me causa une joie inexprimable.

Je hâtai ma course, et, au bout
de quelques minutes, quittant la forêt et
sortant des ténèbres, j' aperçus, à la douce
lueur du plus brillant clair de lune, et
le pont, et l' allée de saules et la maison.
Il étoit neuf heures : je m' élançai sur le

p141

pont, et le traversant, ainsi que l' allée
de saules, avec la rapidité d' un éclair, je
me trouvai enfin au terme de ma course,
à la petite porte du jardin. Il falloit encore
attendre une heure ; cependant, plus de la
moitié de ce temps s' écoula pour moi
d' une manière délicieuse ! J' étois si heureux
de me sentir appuyé contre cette
porte, de penser que bientôt elle me seroit
ouverte ! La joie si pure dont j' étois
pénétré, me causoit un attendrissement
qui suspendoit en moi tout sentiment
violent et tumultueux ; j' éprouvois un
calme enchanteur. Mais à cet état si doux
succéda rapidement la plus vive agitation,
quand j' imaginai que l' instant désigné
pour le rendez-vous s' approchoit ; alors,
l' oreille collée contre la porte, j' écoutois
avec une telle attention, que j' osois à peine
respirer : le moindre bruit, la chute d' une
feuille, me faisoient tressaillir ; je croyois
toujours entendre marcher ; et, après
deux ou trois méprises de ce genre, je
commençai à me livrer aux plus cruelles
inquiétudes. Je prenois mes craintes mortelles
pour des pressentimens : chaque
minute augmentoit cette affreuse anxiété,

p142

lorsque tout à coup j' entendis de loin,
mais distinctement, le pas léger d' une
personne qui marchoit très-vîte, en côtoyant
le mur. Ma joie fut aussi impétueuse
que si la cause en eût été imprévue.
Ce ravissement et cette surprise jetèrent
un tel désordre dans mes sens, qu' il
se fit subitement en moi la plus étrange
révolution. Cette passion si pure, qui
m' avoit animé jusqu' alors, ne me parut

plus, dans ce moment, qu' une folie romanesque ;
l' amour, avec toute son audace
et ses bouillans emportemens, vint
remplir mon ame toute entière ; mon
imagination égarée me livra sans réserve
à des espérances dont, jusqu' à cet instant,
la seule idée m' eût semblé un crime ; et
me flattant de tout obtenir, je me décidai
à tout oser. Enfin la porte s' entr' ouvre
avec lenteur ; je la pousse doucement, je
me glisse dans le jardin, et je me trouve
en face de Célanire. Le lieu où nous
étions n' étoit ombragé d' aucun arbre,
tous les rayons de la lune paroissoient
se réunir sur la figure de Célanire ; cette
clarté douce et mystérieuse sembloit faite
pour éclairer sa beauté céleste et

p143

touchante : je ne la vis jamais si belle ; son
maintien modeste et noble, loin d' exprimer
le moindre embarras, annonçoit au
contraire une sérénité qui me frappa et
m' en imposa tellement, que je restai immobile,
les yeux fixés sur elle sans pouvoir
proférer une parole. Elle ferma la
porte ; ensuite, s' appuyant sur mon bras :
venez, dit-elle, je vais vous conduire ;
et elle prit le chemin d' une allée couverte
qui étoit à cent pas de nous. J' étois éperdu,
transporté ; mille idées différentes et contraires
s' offroient à mon imagination, et
excitoient en moi les plus violens combats :
cependant, sentant combien mon
silence étoit ridicule, je prononçai au
hasard quelques mots entrecoupés qu' elle
n' entendit pas ; elle me regarda, et avec
un air et un ton d' une ingénuité ravissante :
vous tremblez ! Me dit-elle. En effet,
ce bras tremblant qu' elle tenoit, et qui
n' osoit presser le sien, déceloit assez
l' inconcevable agitation que j' éprouvois. Je
lis dans votre ame, continua-t-elle ; cette
ame délicate autant qu' elle est sensible,
se reproche en secret d' avoir exigé de moi
une démarche que vous trouvez

p144

imprudente ; mais rassurez-vous, j' ai pris toutes les précautions nécessaires pour que ce rendez-vous soit à jamais ignoré. Comme elle achevoit ces paroles, nous entrâmes dans une longue allée de maronniers qui formoient un ombrage si touffu, qu' aucun objet n' y pouvoit être distingué ; je tressaillis en me trouvant seul avec elle dans cette obscurité profonde ; je me sentis moins contraint en cessant de voir cette angélique figure que l' ascendant suprême de la vertu rendoit si imposante ; ces yeux touchans, dont le regard plein d' expression et d' innocence, en pénétrant jusqu' au fond de mon coeur, en y portant tous les sentimens, y réprimoit tous les desirs... je ne sais quel effet produisirent sur elle ces épaisses ténèbres qui nous environnoient, mais elle cessa de parler et précipita sa marche. Le trouble que je lui supposai m' enhardit encore ; cependant il me fallut faire sur moi-même un effort prodigieux pour oser tout à coup saisir le bras qu' elle avoit passé sous le mien, en lui disant d' une voix étouffé : ah, Célanire ! Arrêtons-nous ici. Non, répondit-elle aussitôt, non, Olivier ! Je veux vous

p145

écouter et vous parler à la face du ciel. Le ton ferme dont elle prononça ces paroles, et le son de cette voix si chère, me rendirent à moi-même. Je frémis, en pensant que peut-être, malgré son innocence, je venois de lui causer un mouvement d' effroi, et qu' elle pouvoit être irritée : cette idée effaça toutes les autres de mon imagination ; la confusion et l' inquiétude douloureuse qu' elle m' inspira, me firent sentir que rien ne pourroit vaincre en moi la crainte affreuse de lui déplaire et de l' offenser. Je ne songeai plus qu' à la dissuader des soupçons vagues qu' elle avoit pu concevoir. Nous étions au bout de l' allée ; aussitôt que Célanire aperçut la clarté de la lune, elle ralentit un peu son pas, et tournant doucement la tête de mon côté, elle me regarda avec une sorte de timidité que je ne lui avois jamais vue. J' avois composé

mon visage de manière qu' elle n' y remarquât
aucune trace d' embarras. J' espère,
dis-je, que nous allons enfin nous arrêter ;
il est impossible de s' entretenir en marchant
aussi vite, et mon coeur est si plein !
Il a tant de choses à vous dire ! ... ce peu

p146

de mots fit tout l' effet que je pouvois desirer ;
Célanire, délivrée d' un doute inquiétant
et pénible, reprit sa douce sécurité :
elle me sut si bon gré de la lui rendre,
qu' elle en devint mille fois plus tendre.
Dans l' espèce d' inquiétude qu' elle avoit
ressentie, elle s' étoit machinalement éloignée
de moi, de telle sorte qu' il se trouvoit
une assez grande distance entre nous,
et que sa main seule étoit engagée sous
mon bras ; mais tout à coup elle se rapprocha,
je la sentis s' appuyer sur mon
épaule, et une boucle de ses beaux cheveux
vint flotter sur mon visage. En me
rendant sa confiance, elle fit passer dans
mon ame tous les sentimens de la sienne ;
ce n' étoient plus des transports impétueux
que j' éprouvois, c' étoit un attendrissement
profond, et pur comme son objet ; mes
larmes couloient doucement ; je sentois
que sa beauté ravissante, ses graces et les
charmes de son esprit, n' eussent jamais
produit en moi cette passion insurmontable
sans sa vertu, sa candeur, son innocence :
et je jouissois avec délices du bonheur
de me retrouver digne d' elle. Nous
nous arrêtâmes sur le bord d' un canal

p147

qui séparoit le jardin d' une vaste prairie.
Célanire me conduisit vers un banc entouré
d' orangers, et elle me fit asseoir à
côté d' elle : l' air étoit embaumé du parfum
des fleurs qui nous environnoient ; la
lune, en se répétant dans l' immense pièce
d' eau qui couloit à nos pieds, formoit une
double clarté aussi vive et plus pure que
celle du jour naissant, et qui réfléchissoit
un tel éclat sur les vêtemens blancs et sur

toute la personne de Célanire, qu' il sembloit que cette lumière si douce vînt de cette figure brillante et divine. à peine étions-nous assis, que, se tournant vers moi : Olivier, me dit-elle, cet entretien est le dernier que nous aurons ensemble ; dans quelques heures nous allons nous séparer pour jamais ! Combien est précieux cet espace de temps si court qui nous reste ! ... j' ignore si la démarche que je fais pour vous blesse les moeurs de votre pays, j' ignore si vos lois m' autoriseroient à recevoir votre foi, quand j' ai promis ma main. Je n' ai consulté que mon coeur ; il m' a dit qu' un premier serment est sacré ; il m' a dit que je ne pouvois me donner à vous sans cesser d' être digne de vous ; il

p148

m' a dit même que j' aurois dû vous éviter, vous fuir aussitôt que j' ai connu mes sentiments pour vous : je n' en ai pas eu la force... voilà le tort que je me reproche ; voilà ce qui me semble une foiblesse condamnable, et non de vous recevoir ici. Après avoir laissé naître votre amour, après avoir montré le mien, en exigeant le sacrifice qui nous sépare sans retour, je vous devois des consolations et des conseils, et je devois vous entendre. ô Célanire ! M' écriai-je, s' il existe pour moi des consolations, vous seule, en effet, pouvez me les offrir : l' ambition, l' amour de la gloire, tous les brillans prestiges qui séduisent les hommes, ne sont plus à mes yeux que de vaines chimères : un coeur qui s' est donné à vous ne peut être qu' à vous seule ; malgré votre volonté qui m' exile, rien ne peut rompre le noeud sacré qui m' unit à vous. Hélas ! Vous avez le courage de séparer votre sort du mien ; un autre en deviendra l' arbitre ! Je ne serai désormais ni le but de vos actions, ni le motif de vos desseins, ni l' objet de vos espérances ; je n' aurai nulle influence sur votre destinée ; mais la mienne vous appartient. Ah !

p149

Je suis sans doute le moins à plaindre ! Je puis conserver une chaîne adorée, je puis vous obéir ! Vos conseils vont devenir les seules lois que je veuille et que je puisse suivre ! Parlez ! Tracez-moi la carrière que vous voulez que je parcoure ; elle me deviendra chère, quand votre volonté m' en ouvrira l' entrée. à ces mots, Célanire leva les yeux au ciel avec l' expression du plus profond attendrissement : elle fut un moment sans parler ; ensuite, reprenant la parole : soyez toujours, dit-elle, ce que vous avez été jusqu' ici, généreux autant que brave, le défenseur de l' infortuné, et le protecteur d' un ennemi vaincu ! Songez, Olivier, que désormais la renommée seule entretiendra de vous la triste Célanire ! Que sa voix vous représente toujours sous les traits chéris qui m' ont fait aimer le libérateur de Vitikind, avant même, hélas ! Que son nom me fût connu... car, je vous l' avouerai, poursuivit-elle, quand mon père, de retour en Saxe, me conta l' histoire de sa délivrance, tout mon coeur s' émut en faveur de cet inconnu généreux ; j' aimois à me faire dépeindre ses traits, je tâchois de me former une idée de sa figure ;

p150

l' admiration et la reconnoissance m' en composèrent une image si touchante, que si je vous eusse rencontré, Olivier, j' aurois pu vous reconnoître. Je vous vis chez Emma pour la première fois, mais depuis long-temps vous remplissiez mon coeur et mon imagination ; et maintenant que je vous connois, maintenant que je suis aimée, il faut que je renonce à la douceur de m' occuper uniquement d' un si cher souvenir ! ... eh quoi, Célanire ! Interrompis-je, vous ferez-vous un devoir d' oublier le malheureux Olivier ? ... vous oublier, reprit-elle, ah ! Si ce sentiment qui remplit mon ame n' étoit pas immortel, comme il est insurmontable, comment pourrois-je justifier à mes propres yeux la foiblesse qui vous en fait l' aveu, et la confiance qui vous admet ici ? Non, Olivier, je vous aimerai jusqu' au tombeau, ma tendresse est fondée sur une base inébranlable ;

je crois votre coeur semblable au mien,
je crois que vous aimez mieux me perdre
que m' avilir ; c' est la vertu sur-tout qui
nous unit, c' est elle qui nous sépare...
oui, m' écriai-je, en tombant à ses pieds,
il n' est pas plus nécessaire à mon bonheur

p151

d' être aimé de vous, que de vous admirer,
que de vous contempler comme un être
unique dans la nature : non, je ne suis
point né semblable à vous ; non, Célanire,
perdez cette illusion, je ne pense et je
n' existe que par vous ; c' en est assez pour
vous égaler, c' en est assez pour tout sacrifier
à la vertu, puisqu' elle est votre idole
et que vous êtes la mienne. Mais, au nom
du ciel, avant de prononcer sans retour
l' arrêt affreux qui doit nous séparer,
daignez réfléchir au devoir qui vous le
commande ! Oh ! Si vous vous exagériez cette
obligation cruelle ! Si la vertu, loin de vous
prescrire d' épouser celui que vous n' aimez
point, désapprouvoit cette union fatale ! ...
eh quoi ! Devez-vous donner votre foi,
quand votre coeur n' est plus à vous ? ...
-je ne lui promis jamais de l' amour...
-en ne partageant point celui de votre
époux, serez-vous sans remords ? -l' ame
altière d' Albion ne connoît que l' ambition,
et ne peut aimer que les combats
et la gloire des armes ; la politique seule
formera cet hymen, on n' exigera de moi
que de la fidélité ; je ne ferai que des
sermens que je pourrai tenir. -ainsi donc

p152

vous sacrifiez votre amant, vous renoncez
à celui qui vous adore, pour un homme
qui vous perdrait sans désespoir ! ... -mais
songez que si je romps cet engagement, je
manque à ma parole, j' attire sur ma tête
le redoutable courroux d' un père justement
irrité, puisqu' il a reçu ma promesse ;
songez, Olivier, qu' Albion furieux ne
respireroit que la vengeance ; il sera le rival
et l' ennemi de Vitikind, s' il ne devient

pas son fils : alors il rallumerait la guerre dans mon pays ; ses talens et son nom lui formeroient bientôt un parti puissant ; je deviendrais la funeste cause de tout le sang qui seroit versé : accablée sous le poids de la malédiction paternelle, j' aurois à me reprocher un parjure, et tous les fléaux qui désoleroient ma malheureuse patrie... ce discours me perça le coeur ; je croyois n' avoir plus d' espérances, mais j' en conservois encore, puisque cette peinture cruelle, qui détaillait tous les obstacles invincibles qui s' opposoient à notre amour, me causa la douleur la plus profonde et la plus violente. J' étois toujours aux genoux de Célianire ; je me levai avec emportement : arrêtez, lui dis-je

p153

d' une voix tremblante et avec une fureur concentrée, arrêtez, c' en est assez ; il faut me sacrifier, vous le devez ; ma vie, en effet, ne vaut pas un seul des intérêts si chers auxquels vous m' immolez... adieu, soyez heureuse ! La vertu, la tendresse filiale, l' amour de la patrie, tant de sentimens qui partagent votre ame, pourront bientôt la remplir toute entière ! Pour moi, je n' ai que mon amour, je n' emporte que cette unique passion ; je ne veux ni la vaincre, ni m' en distraire, et son excès saura bien mettre un terme aux maux affreux qu' elle me prépare ! ... en achevant ces paroles, je m' éloignai brusquement ; j' ignore moi-même quel étoit mon dessein, mais Célianire, qui me vit précipiter mes pas vers le canal, fit un cri perçant en prononçant mon nom : il y eut dans cette exclamation un accent si plaintif et si douloureux, que toute mon ame en fut ébranlée ; je me retournai en tressaillant, et je vis, (ô touchante image, qui ne sortira jamais de ma mémoire !) je vis Célianire se lever, me tendre les bras, et retomber sur le banc... je m' élançai vers elle, je me prosternai à ses pieds, je

p154

saisis ses mains tremblantes et glacées,
je les arrosai de mes pleurs ; l' état de
saisissement où je la voyois me pénétrait d' un
remords si déchirant, qu' il m' élevoit au-dessus
de moi-même : je lui promis de
vivre, d' aimer la vie, de me soumettre à
nos destins ; je lui dis tout ce que l' amour
le plus exalté peut inspirer de tendre et de
généreux. Je fis enfin renaître le calme
dans cette ame incomparable : elle se
ranima, je sentis ses mains presser doucement
les miennes, et ses larmes tomber
sur mon visage ! Non, tous les transports
de l' amour heureux ne peuvent se comparer
au bonheur que je goûtai dans cet
instant, à cette réunion de sentimens
passionnés, profonds et purs ! à ce mélange
d' attendrissement, de mélancolie, de joie
délicieuse, d' admiration et d' amour ! ...
si jamais je fus digne d' elle, ce fut dans
ce moment, où son innocence me donnoit
des témoignages de tendresse si touchans...
nous gardions le silence, je
m' enivrais du plaisir de la regarder, de
la voir presque dans mes bras, sans crainte
et sans défiance ; son visage étoit penché
vers le mien, je respirois sa douce

p155

haleine, je recueillois ses soupirs ; nos pleurs
se mêloient ensemble, et, par un enchantement
qu' elle seule pouvoit produire,
les plus chers desirs de mon coeur étoient
pleinement satisfaits, ou, pour mieux
dire, je jouissois d' une félicité dont jamais
mon imagination n' avoit pu me donner
l' idée. Eh ! Quel autre, aimé de Célánire,
n' eût pas été réprimé par le charme inconcevable
qui me subjugoit ! Il est vrai,
Célánire se livroit à moi, je lisois dans
ses yeux tout l' amour qu' elle m' inspiroit ;
mais loin d' y trouver l' émotion qui peut
enhardir, j' y voyois tout le calme du bonheur
le plus pur, et la douce sérénité de
la vertu ; je la voyois s' applaudir de la
réserve et du respect idolâtre de son amant.
Pouvois-je concevoir la pensée de m' exposer
à perdre sans retour sa confiance
et son estime ? Je frémissais à la seule idée
de voir ses beaux yeux, dont le regard étoit

si doux, changer tout à coup d' expression
et peindre l' effroi, la colère et le mépris...
eh ! Quels sacrifices pouvoient me coûter,
quand ils assuroient son repos, quand sa
tendresse et sa reconnoissance en étoient
le prix ! ... enfin, recouvrant l' usage de

p156

la voix : objet adoré, lui dis-je, ô ma
Célanire ! Est-il possible qu' un tel sentiment
puisse jamais devenir un crime !
ô pourquoi me bannir ! à quoi nous servira
l' absence ? Nous n' avons ni l' espoir,
ni le desir de nous oublier, pourquoi nous
priver de ces entretiens délicieux ? ... j' ai
promis de partir, je tiendrai mon serment,
si Célanire l' exige ; mais loin de toi,
serai-je plus vertueux ? Ah ! Ne t' en flatte pas ;
ce triste coeur sera livré aux regrets dévorans,
et à tous les vains desirs que peuvent inspirer
la plus violente des passions et une
imagination ardente ; mais près de toi je
suis calme, parce que je suis heureux :
près de toi mon ame se pénètre de tous les
mouvemens de la tienne ; j' adore l' innocence,
parce qu' elle t' environne et t' embellit,
et seul avec toi dans la tranquillité
profonde de la nuit, le délire de l' amour
n' est pour moi que l' enthousiasme de la
vertu. Non, s' écria Célanire, je ne craindrai
jamais ce que j' aime ; mais l' épouse
d' Albion ne pourroit sans crime renouveler
cet entretien si doux ; ... et je ne suis
excusable de l' avoir accordé, que par la
persuasion où j' étois qu' il seroit le

p157

dernier... hé bien, il le sera, interrompis-je ;
mais pourquoi m' exiler à jamais, pourquoi
me chasser des lieux que vous habitez ?
Quoi ! Le jour commencera sans que je
puisse avoir l' espérance de vous rencontrer !
Je le verrai finir sans desirer le lendemain !
Des mois entiers, des années ;
s' écoulent ainsi ! ... nous rencontrer !
Reprit Célanire ; eh ! Comment alors ne pas
trahir le secret de nos coeurs ! Non, Olivier,

vous n' attendez pas de moi cet effort, vous savez trop à quel point je suis incapable de feindre ! ... mais je veux remettre en vos mains l' intérêt de ma réputation et de ma gloire ; ah ! J' aime mieux m' en rapporter à ton amour qu' à ma prudence...
oh ! C' en est donc fait, m' écriai-je, en répandant un déluge de pleurs ; dans quelques minutes je vais vous quitter pour jamais ; oui, je vais partir ; ... oui, je le dois, et je dois sur-tout vous donner l' exemple du courage : ah ! Que le vôtre ne soit point affoibli par ces larmes que je n' ai pu retenir ; c' est la reconnaissance qui les fait couler ! ... vous daignez vous confier à ma générosité, vous ne serez point trompée dans votre attente, et j' emporte

p158

au moins l' idée si consolante et si chère que Célanire, au fond de son coeur, pensera toujours qu' Olivier n' étoit pas indigne d' elle ! Ici je m' arrêtai, les sanglots me suffoquoient : Célanire ne me répondit que par de profonds gémissemens, et bientôt l' excès de sa douleur me fit oublier la mienne. Oh ! Combien l' expression de la douleur étoit pathétique et déchirante sur ce visage enchanteur ! Cette expression donnoit à sa beauté un caractère sublime et si touchant, que j' aurois voulu pouvoir diminuer sa peine aux dépens même de son amour ! La voir souffrir étoit pour moi un supplice au-dessus de tout mon courage ! Je ne songeai plus que dans peu d' instans j' allois être le plus infortuné des hommes, je ne voyois plus que son abattement et son désespoir ; et dans ce moment j' aurois donné ma vie pour en être moins aimé ! J' essayai mes larmes, et tâchant de prendre un air plus tranquille : oh ! Calmez-vous, ma Célanire, lui dis-je, calmez-vous, si le bonheur d' Olivier vous est cher ! Oui, le bonheur, j' y puis prétendre encore, malgré le sort qui nous arrache l' un à l' autre ! Aimé de vous, mon

p159

destin n' est-il pas encore plus doux et plus glorieux que celui de l' époux même qui vous est destiné ! ... quel intérêt va jeter sur ma vie entière le desir ardent de justifier le choix secret de votre coeur ! Vous desirez que la renommée vous entretienne de moi ; ah ! N' en doutez pas, elle vous en parlera ; ce seul mot sorti de votre bouche doit faire un héros de votre amant : mais quand vous apprendrez de lui quelque action éclatante ou généreuse, dites-vous bien alors : *c' est un hommage qu' il m' a rendu, et le suffrage de Célanire est la seule gloire qu' il ambitionne* ... cher et malheureux Olivier, interrompit-elle, et dans quel pays irez-vous ? -dans quel pays ! Ne le devinez-vous pas ? Forcé d' abandonner celui que vous habitez, j' irai dans les lieux sacrés pour moi qui vous ont vu naître, j' irai respirer l' air que vous avez respiré dans votre enfance, et je me croirai dans ma patrie ! Oh ! S' écria Célanire, faut-il ne connoître à quel point je suis aimée, que dans l' instant où nous allons nous quitter pour toujours ! ... ah ! Dans cet instant affreux, du moins qu' il me soit permis de te montrer toute

p160

mon ame ! ... ô, mon Olivier, le ciel a formé mon coeur pour le tien ! Non, je ne puis croire qu' il nous sépare sans retour ! Je ne puis vivre que pour toi ; eh ! Sans toi, que seroit pour moi la vie ! ... quoi ! Peux-tu penser que tu ne reverras jamais Célanire, que jamais tes regards ne rencontreront les siens ! Quoi ! Je ne te redirai jamais que je t' aime, que je ne puis aimer que toi ! En me quittant tu disparaîtrois pour jamais à mes yeux ! ... cette idée confond mon imagination, elle est incompréhensible comme l' éternité ! ... en achevant ces mots, elle laissa tomber sa tête sur son sein, et elle cessa de parler. Je l' avois écoutée avec ravissement ; ce discours si tendre venoit de ranimer dans mon coeur l' espérance éteinte : Célanire ne pouvoit concevoir notre éternelle séparation, et je cessois moi-même de la croire possible ; j' adoptai son idée avec

transport, et je lui dis tout ce qui pouvoit
fortifier en elle cet heureux pressentiment.
Elle me prêtoit une oreille attentive,
lorsque tout à coup je la vis tressaillir ;
ses yeux s' étoient tournés vers l' horizon,
et elle apercevoit les premiers rayons

p161

du jour ! à cet aspect, je fus frappé d' un
saisissement aussi grand que si l' aurore
n' eût jamais dû paroître ; il ne m' étoit
plus permis de différer d' un seul instant
ce douloureux départ, et tout mon bonheur
venoit de s' évanouir comme les ombres
fugitives de la nuit. Je rassemblai
toutes mes forces, je me levai ; Célanire,
pâle et tremblante, eut besoin de mon
bras pour la soutenir ; nous n' osions
parler, nous fîmes quelques pas en silence ;
ensuite je me retournai pour regarder
ce banc que nous venions de quitter :
Célanire cacha son visage sur ma poitrine
et fondit en larmes ; je lui répondis par
des gémissemens qui partoient du fond
de mon coeur, et nous continuâmes notre
marche. Enfin nous arrivons à la porte
du jardin : Célanire s' arrête ; elle veut
parler, la parole expire sur ses lèvres : elle lève
vers le ciel ses mains jointes, ensuite elle
les laisse tomber sur mes épaules, et elle
appuie sa joue sur la mienne. Que devins-je
alors en serrant pour la première fois
dans mes bras et contre mon sein cet
objet adoré, dans l' instant même où nous
allions nous séparer pour toujours, et

p162

devant la porte fatale qui alloit s' ouvrir
et se refermer sur moi ! ... Célanire, faisant
un violent effort sur elle-même, s' arrache
de mes bras, s' élance vers la porte
et l' entr' ouvre : mais dans ce moment je
la vois pâlir et chanceler, et elle tomba
sans connoissance à mes pieds. à cette vue,
toute ma raison m' abandonne, l' amour
seul se fait entendre à mon coeur éperdu ;
j' enlève Célanire dans mes bras, et

franchissant la porte avec impétuosité, je sors du jardin, et je précipitois mes pas vers la forêt, lorsqu' à l' entrée du pont, Célanire ouvrit les yeux, et regardant autour d' elle avec effroi : juste ciel ! S' écria-t-elle, où suis-je ? ... à ces mots, je m' arrêtai ; le son de sa voix et son regard fixé sur moi me firent perdre toute mon intrépidité ; la crainte et le remords succédèrent à l' emportement, et mille fois plus tremblant qu' elle, je la posai sur une roche qui se trouvoit au-dessus du torrent, à l' endroit où nous étions. Je mis un genou en terre devant elle, et joignant les mains : ô Célanire, lui dis-je, espérons-nous vivre en nous séparant ? ... pouvois-je vous laisser dans cet état

p163

affreux ! ... elle ne me répondit rien, elle me regardoit fixement et avec une sorte d' attention qui m' enhardit ; je saisis une de ses mains. Ah ! Fuyons nos tyrans, m' écriai-je ; ose suivre un amant, un époux ! ... j' ai des chevaux près de ce lieu ; je connois les détours de la forêt, notre fuite est facile, elle est sûre... comme je prononçois ces paroles, je fus si frappé de l' étonnement qui se peignit dans ses yeux toujours fixés sur les miens, qu' il me fut impossible de poursuivre ; j' appuyai sa main sur mon coeur, dont la palpitation violente m' ôtoit presque la respiration.... Olivier ! Dit-elle, et elle s' arrêta. Mais le ton dont elle prononça ce seul mot me fit connoître tout ce qui se passoit dans son ame ; le plus éloquent discours n' auroit pu me retracer mieux toutes les idées de devoir et de vertu que je venois d' oublier ; je restois immobile en la contemplant avec saisissement et comme un criminel qui attend son arrêt : cependant je ne voyois sur son visage ni ressentiment ni colère ; elle me considéra quelques minutes, et rompant enfin le silence : va, dit-elle, je te pardonne, et n' attribue cet égarement qu' à

p164

l' effroi que je t' ai causé ! ô mon Olivier !
J' ignore en effet s' il est possible que je
puisse vivre sans toi ; nous devons croire
pourtant que l' être suprême proportionne
notre courage à l' étendue des sacrifices
que la vertu nous prescrit ; mais ce que
je sais avec certitude, c' est que Célianire
deshonorée ne pourroit supporter la vie.
Ne perdons plus de temps, poursuivit-elle,
nous sommes dans des lieux où l' on
peut nous surprendre : ce soleil, dont tu
vois les premiers rayons, ne devoit pas
nous trouver ensemble ; si mon bonheur
t' est cher, si tu sais aimer, ne me retarde
plus, et ne me suis pas ; adieu... tant que
j' existerai, tu vivras dans mon souvenir et
dans mon coeur... adieu. -en achevant
ces mots, elle s' éloigna ; je demeurai
anéanti à ma place : je suivis des yeux sa
marche incertaine et chancelante ; je la vis
entrer dans l' allée de saules ; elle se
retourna, me fit un signe avec son mouchoir
qu' elle tenoit près de son visage, et qui,
sans doute, étoit inondé de ses pleurs ; et
au même instant, précipitant ses pas, elle
disparut à ma vue. En cessant de la voir,
j' éprouvai un déchirement de coeur qui fut

p165

bientôt suivi du plus impétueux désespoir.
Je me laissai tomber sur la roche qu' elle
venoit de quitter, et seul avec moi-même,
avec mon amour, n' entendant plus que le
mugissement du torrent qui bouillonoit
avec fracas à mes pieds, je me livrai sans
distraction aux plus accablantes et aux
plus funestes pensées ; mille sentimens
contraires agitoient à la fois mon ame ; le
plus cruel de tous étoit le remords affreux
que m' inspiroit l' idée de la douleur de
Célianire. Je me la représentois dans les
larmes, je la voyois succomber à ses maux,
et la certitude d' être aimé comme j' aimois,
n' étoit pour moi qu' un tourment insupportable ;
je m' accusois de tout ce qu' elle
souffroit ; je ne voyois plus en moi qu' un
séducteur barbare autant qu' insensé ; je
m' abhorrois moi-même en pensant que,
sans mon fatal amour, sa vie entière eût
été aussi paisible, aussi fortunée que

brillante... hélas ! J' entrevoyois l' abyme
horrible où je devois l' entraîner ! ... et
cependant, au milieu de ces vains regrets, je me
repentois de mon obéissance aveugle, et
de ne l' avoir pas enlevée... je ne pouvois
concevoir que j' eusse consenti à cette

p166

éternelle séparation, que je l' eusse laissée
s' éloigner de moi pour toujours ! ... juste
ciel ! M' écriai-je, il y a quelques instans
qu' elle étoit là ; je l' entendois, je la voyois,
j' étois le maître de nos destins ; eût-elle
résisté à mes larmes, à mon désespoir ! ...
elle m' eût suivi ! ... j' aurois dû l' y forcer ;
elle ne pourra vivre sans moi... c' en est
fait ! Elle a disparu, je ne la reverrai
jamais ! ... en proférant ces paroles, je
regardois en frissonnant la trace de ses pas,
de cet espace si court qu' elle venoit de
parcourir, et qui maintenant mettoit entre
elle et moi une insurmontable barrière...
tout à coup je fus saisi de l' idée que
peut-être elle n' avoit pas eu la force de gagner
sa demeure ; que peut-être elle étoit évanouie
à quelque distance du jardin ! ... au
même instant je me lève, je vole vers l' allée
de saules, je dirige ma course vers la maison,
et j' arrive à la porte fatale ; elle étoit
fermée ! ... je devois m' y attendre, et cependant
à cette vue je sentis mon coeur se
briser ; il me sembla que je subissois le
supplice d' une seconde séparation ! ... je
versois un déluge de larmes, en considérant
cette porte auprès de laquelle j' avois

p167

passé la veille deux heures si délicieuses...
l' amour et la douleur exaltant ma tête et
troublant ma raison, je concevois confusément
mille projets insensés ; je mesurois
de l' oeil la hauteur des murs, j' étois tenté
d' essayer de les franchir ; j' aurois donné
la moitié de ma vie pour me retrouver
encore quelques minutes dans l' enceinte
qui renfermoit Célanire ! ... j' allois
certainement hasarder quelque entreprise

extravagante, lorsque j' entendis dans le lointain un bruit d' hommes et de chevaux : je revins enfin à moi-même, je frémis en songeant combien j' exposois la réputation de Célanire ; et l' amour même me rendant tout le courage qu' il m' avoit ravi, je m' éloignai précipitamment, et bientôt je me retrouvai dans la forêt.

Mais je m' aperçois, poursuivit Olivier, que j' ai prolongé ma narration beaucoup plus tard qu' à l' ordinaire ; il est temps de la terminer.

p168

Chapitre xiii.

l' antique générosité française.

les deux amis passèrent la nuit dans la ferme ; le lendemain matin, ils retournèrent dans le verger, et Olivier reprit ainsi la suite de son histoire : je ne détaillerai point ce que j' éprouvai en me retrouvant sur la route que j' avois parcourue la veille pour aller chercher Célanire... j' arrivai au palais ; je me rendis sur-le-champ dans mon appartement ; je t' y trouvai, mon cher Isambard. Tout le monde me croyoit disgracié, exilé, et tu venois me conjurer de t' emmener avec moi ; je voulus vainement te dissuader de me suivre ; je n' oublierai jamais ta réponse : je ne veux point pénétrer ton secret, me dis-tu, mais on assure que l' empereur est irrité contre toi :

p169

l' amitié me donne le droit de t' accompagner dans ta fuite, et l' honneur me le commande. Il fallut bien céder à tes instances ; mais nous convînmes que nous nous séparerions aux frontières. Nous partîmes ensemble, laissant toute la cour persuadée qu' Armoflède étoit la seule cause de ma disgrâce, et que je n' avois sacrifié une fortune éclatante et l' ambition qu' à ma passion pour elle. La vanité d' Armoflède, comme tu le verras par la suite, acheva de confirmer le public dans cette opinion. Arrivés aux frontières, je te

déterminai enfin à borner là ton voyage ; tu retournois à la cour, et il me fut doux de penser que Célianire éprouveroit une satisfaction secrète en revoyant celui qui venoit de me quitter. Je pris sans délai la route de la Saxe, et là je m'informai du lieu qu'avoit habité Vitikind : j'appris avec chagrin que son ancienne demeure se trouvoit précisément dans un canton dont s'étoit emparé le petit nombre de saxons qui n'avoient pas voulu ployer sous le joug de Charlemagne ; je sentis qu'un chevalier français n'y seroit pas reçu ; je me décidai à y aller en cachant mon nom

p170

et mon pays ; et dans ce dessein, je quittai mon armure, et je pris un bouclier sans devise. Je continuois ma route, lorsqu'en traversant une forêt, j'entendis un grand cliquetis d'armes : j'étois seul, j'avois envoyé mon écuyer en avant, il étoit trop éloigné pour le rappeler ; je courus du côté où j'entendois le bruit, et bientôt je découvris à travers les arbres un homme seul attaqué par quatre scélérats ; je tressaillis en apercevant ce guerrier que j'avois vu tant de fois dans les combats ; son armure aurore et noire, son air altier et menaçant, et sur-tout sa rare valeur, me firent dans l'instant reconnoître le fier Albion. ô Célianire ! M'écriai-je, voici l'action la plus généreuse que je puisse faire : c'est toi seule que j'invoque. En disant ces mots, je poussai impétueusement mon cheval, et je fondis sur les brigands : ma surprise fut extrême en voyant parmi eux un homme qui paroissoit leur chef, et qui étoit revêtu des marques honorables de la chevalerie ; mais son bouclier n'offroit ni emblème ni devise. Albion, blessé, avoit grand besoin de secours ; mais quand il se vit secondé, il parut reprendre toute

p171

sa force, et nous eûmes bientôt mis en fuite ses lâches adversaires. Je voulois les

poursuivre, pour forcer leur chef à lever la visière de son casque, afin de connaître cet indigne chevalier ; mais Albion me rappelant : arrêtez, seigneur, me cria-t-il, laissez fuir ces vils assassins ; un objet plus intéressant réclame vos secours et les miens. En prononçant ces paroles, il descendit de cheval, et après avoir arrêté avec son mouchoir le sang qui couloit de ses blessures, il me conduisit au pied d' un arbre où je trouvai le spectacle le plus inattendu et le plus touchant : c' étoit une jeune personne étendue sur l' herbe, et plongée dans un profond évanouissement : ses habits étoient souillés de sang, et sa main tenoit encore un poignard ensanglanté. ô malheureuse Ordalie ! S' écria Albion : il n' en put dire davantage, et je vis quelques larmes s' échapper de ses yeux... cette exclamation et cet attendrissement me parurent un trait de lumière, qui fit passer dans le fond de mon coeur la plus douce espérance ! Cette jeune personne respiroit encore ; malgré sa pâleur, on distinguoit sur son visage la plus rare beauté. Albion la

p172

connoissoit, venoit de livrer un combat pour elle ; il paroissoit profondément touché, je venois de voir couler ses pleurs ! ... ah ! S' il étoit possible qu' une ame insensible pour Célanire fût susceptible d' éprouver une passion, sans doute Albion aimoit cette inconnue... toutes ces idées me saisirent à la fois, et me causèrent le seul mouvement de joie que j' eusse éprouvé depuis mon entrevue avec Célanire. Cependant je secondois Albion dans les soins qu' il rendoit à la jeune infortunée, qui étoit toujours sans connoissance ; il m' apprit que, croyant ne pouvoir échapper à ses ravisseurs qu' en attendant à sa vie, elle s' étoit donné un coup de poignard ; la blessure étoit dans le côté, et ne me parut pas dangereuse ; nous étanchâmes le sang de notre mieux, et enfin tout à coup elle parut se ranimer, et rouvrit les yeux : en apercevant Albion, elle fit éclater une joie qui confirma toutes mes espérances. Albion me présentant à elle : Ordalie, lui dit-il, voilà votre vrai libérateur et le mien.

Seigneur, poursuivit-il en se tournant vers moi, votre nom doit être célèbre, si j' en juge par la valeur et la générosité que vous

p173

nous avez montrée ; mais il m' est permis de vous le demander, puisque vos armes et votre écu ne présentent aucun signe qui puisse vous faire reconnoître. Les infortunés, répondis-je, ne doivent chercher que l' obscurité, et ne peuvent desirer que l' oubli ; tout ce qu' il m' est possible de vous dire, seigneur, c' est que vous voyez en moi l' admirateur le plus exalté du grand Vitikind, et si jamais vous lui parlez du service que j' ai eu le bonheur de vous rendre, il saura me reconnoître à ces traits, et pourra vous dire qui je suis. Au nom de Vitikind, la belle Ordalie fit un mouvement de surprise en regardant Albion ; ensuite elle leva les yeux au ciel en poussant un profond soupir, et Albion reprenant la parole : il faut, seigneur, dit-il, que vous mettiez le comble à vos généreux procédés, en vous chargeant de reconduire Ordalie dans la maison paternelle ; sa demeure est à deux journées d' ici... je ne puis paroître dans les lieux qu' elle habite... mais je n' aurai nulle inquiétude sur elle en la sachant sous la protection d' un chevalier tel que vous. J' acceptai sans balancer cette proposition : Albion prit congé

p174

de nous, et partit aussitôt. Je demandai à Ordalie quel chemin nous devons prendre ; j' appris avec plaisir que c' étoit précisément la route que je m' étois proposé de suivre, et qui devoit me conduire à l' ancienne demeure de Vitikind. Je pris Ordalie en croupe sur mon cheval, et nous nous mîmes en marche. Ordalie étoit affoiblie par la quantité de sang qu' elle avoit perdue ; mais sa blessure étoit extrêmement légère, et le mouvement du cheval, loin de lui être nuisible, parut ranimer ses forces. Comme la nuit s' approchoit, je lui proposai

de s'arrêter à une maison que nous
rencontrâmes à une lieue de la forêt ; elle
y consentit : nous convînmes qu' elle s' y
reposerait et y passerait la nuit, et que
nous nous remettrions en route à la pointe
du jour. En effet, nous partîmes le lendemain
au lever de l' aurore, Ordalie m' assurant
que la douleur que lui causait sa
blessure étoit infiniment diminuée. Je hasardai
quelques questions sur Albion, car
je brûlois d' acquérir des lumières certaines
à cet égard ; je lui témoignai combien j' étois
surpris qu' avec le sentiment qu' Albion
montrait pour elle, il eût chargé un inconnu

p175

du soin de la ramener à sa famille.
Hélas ! Seigneur, dit Ordalie, le brave et
généreux Albion est proscrit dans le séjour
où vous me conduisez. Vous avez sans
doute entendu parler de ce despote insolent
et barbare, de ce tyran impie qu' on
appelle Charlemagne ; vous savez, seigneur,
qu' il a subjugué mon malheureux
pays ; Vitikind (si grand jadis ! Et maintenant
le traître), Vitikind a subi ce joug
infâme : l' infidèle Albion a suivi son
exemple ! ... cependant il est encore parmi
nous des coeurs nobles et généreux ; mes
parens sont de ce nombre ; ils sont à la
tête d' un parti qui s' accroît chaque jour,
et nous espérons qu' à la fin nous verrons
triompher la cause sacrée de la justice et
de la liberté. Eh quoi ! Belle Ordalie,
reprends-tu, se peut-il qu' une bouche aussi
pure que la vôtre appelle Charlemagne un
tyran barbare, et Vitikind un traître !
J' avoue que jusqu' ici la renommée m' a
donné sur ces deux hommes illustres des
idées bien différentes ! ... elle m' a dit que
Vitikind, chef des saxons, défendit son
pays avec une valeur héroïque contre
toutes les entreprises belliqueuses de

p176

l' empereur ; il ne considérait alors ce prince
que comme un conquérant ; mais lorsqu' il

vit en lui le premier législateur du monde,
et le plus grand homme de son siècle ;
lorsqu' il fut éclairé (souffrez que je le dise)
sur la barbarie de vos moeurs et de vos
lois ; lorsque l' humanité, la magnanimité
de Charlemagne, lui firent sentir toute
l' horreur des sacrifices humains et de tant
d' autres cruautés exercées parmi vous ;
lorsqu' enfin il eut connu la sublimité de
la morale évangélique, il traita de la paix,
mais avec le consentement unanime de sa
nation. Quelques révoltés, il est vrai,
refusèrent de ratifier le traité ; mais quel
poids pouvoient avoir leurs réclamations
après le voeu contraire, exprimé librement
par la masse entière du peuple ! ... seigneur,
dit Ordalie, je vous dois l' honneur
et la vie, et j' ai besoin de m' en souvenir
en écoutant un pareil discours... je
vois avec douleur que mon libérateur est
un partisan des rois... je sais comme
vous, interrompis-je, que les rois, en général,
ne se croient grands et puissans
qu' autant qu' ils sont absolus, c' est-à-dire
despotes. Charlemagne reçut la couronne

p177

avec une autorité sans bornes ; il eut assez
de génie et de grandeur d' ame pour sentir
qu' un pouvoir arbitraire est aussi fragile
qu' illégitime ; il voulut ne régner que par
les lois ; il falloir les faire, il n' en
existoit point : lui seul, dans ses vastes états,
étoit capable de composer ce grand
ouvrage ; mais en se dévouant à cette
entreprise, il ne s' en réserva que les pénibles
travaux, et voulut en donner toute la
gloire à la nation. Il appela près de lui
des députés de toutes les provinces : le
peuple, jusqu' alors avili, et dont aucun
roi de France n' avoit daigné compter le
suffrage, fut invité par lui à produire
aussi ses représentans. Charlemagne, ainsi
entouré de ses sujets, leur demanda leurs
conseils, leur proposa ses lois, les discuta
avec eux, ensuite se retira des assemblées
pour leur laisser l' entière liberté
de les modifier, de les rejeter ou de les
approuver ; et lorsque les lois eurent
passé à la pluralité des suffrages, il les
fit promulguer au nom de la nation

entière, représentée par les députés de
tous les ordres de l' état ; et c' est
un tel prince que vous appelez un

p178

tyran ! ... -seigneur, quoi que vous
en disiez, les peuples qui obéissent aux
rois sont toujours des esclaves. -non,
quand le trône est fondé sur les lois : enfin,
comme le peuple forme la classe la plus
nombreuse de l' état, les lois doivent être
faites pour lui sur-tout ; la législation doit
avoir pour but principal d' assurer son
bonheur et sa prospérité ; mais, privé
d' éducation et de lumières, le peuple ne peut
gouverner lui-même, il lui faut des chefs ;
et qu' importe à sa félicité les titres et les
noms de ses chefs ? Qu' importe sa dénomination ?
Le magistrat d' une république
peut être un tyran, et le souverain d' un
grand empire peut en être le plus digne
citoyen. Mais, belle Ordalie, continuai-je,
revenons à un objet plus intéressant pour
vous : parlons d' Albion, et daignez m' apprendre

p179

par quelle étrange aventure vous
étiez tombée entre les mains des brigands
dont sa valeur vous a délivrée. Seigneur,
répondit Ordalie, j' ignore le nom de mon
indigne ravisseur ; tout ce que je puis vous
dire, c' est que, dans une de nos solennités
religieuses, des étrangers s' introduisirent
dans le temple où j' étois : je remarquai
celui qui paroissoit le maître des autres,
parce qu' il me regardoit avec une affectation
qui me frappa. Peu de jours après,
mon père étant absent, et me trouvant
avec peu de domestiques dans une habitation
isolée, au milieu des bois, j' entendis
un soir le bruit des chevaux de plusieurs
cavaliers qui traversoient le bois : au bout
de quelques minutes, on frappa doucement
à la porte ; je ne doutai point que
ce ne fût mon père. On ouvrit la porte ;
mais que devins-je en voyant entrer quatre
inconnus armés de toutes pièces, qui

m' enlevèrent malgré mes cris et mon désespoir ; ils me conduisirent par des chemins détournés ; nous allions avec une extrême vitesse ; l' étranger que j' avois vu dans le temple me tenoit sur son cheval : aux premiers rayons du jour, il avoit levé

p180

la visièrre de son casque pour me montrer son odieux visage... il y avoit plus de quinze heures que nous marchions sans nous arrêter, lorsque, regardant toujours de tous côtés, j' aperçus enfin dans l' éloignement un homme à cheval : alors je fis des cris perçans ; au moment même ce cavalier vint à bride abattue de notre côté, et bientôt je reconnus le vaillant Albion ! ... il défia au combat l' inconnu qui me tenoit ; le défi fut accepté. On me mit à terre au pied d' un arbre, et mon lâche ravisseur, appelant ses trois domestiques, fondit avec eux sur Albion... à cette vue, je sentis mes forces défaillir ; cependant je conservai assez de présence d' esprit pour connoître toute l' horreur de ma situation ; je vis qu' il m' étoit impossible de fuir (un tremblement universel m' ôtoit l' usage de mes jambes), je crus la perte d' Albion certaine ; et, pour ne pas retomber au pouvoir du plus vil de tous les scélérats, je me décidai à me donner la mort. J' avois, suivant notre coutume, un poignard caché sous ma ceinture, dont je n' avois pu faire d' usage jusqu' alors, car on m' avoit lié les mains ; mais en descendant de cheval, ce

p181

lien s' étoit dénoué sans qu' on s' en fût aperçu, dans ce moment de trouble et de terreur. Ainsi, pouvant disposer de moi-même, je tirai mon poignard, et je m' en frappai ; mes yeux se fermèrent, et je crus qu' ils ne se rouvroient jamais... vous savez le reste, seigneur... je ne conçois pas, repris-je, qu' Albion ait pu vous quitter sans vous demander des détails sur votre enlèvement et votre ravisseur...

vous me parlez toujours d' Albion, répondit
Ordalie ; je vois quelle est votre erreur,
et je vais vous éclairer sur ce point. Avant
nos funestes dissensions, ma famille étoit
étroitement unie à celle de Vitikind ; je fus
élevée avec sa fille... pardonnez, seigneur,
aux larmes qu' un souvenir si cher m' arrache
encore... ici Ordalie s' arrêta...
tu peux juger de l' émotion que me causa
ce peu de mots, et avec quel intérêt
j' attendois la fin de cette nouvelle confiance !
Ordalie reprenant la parole : d' après
vos discours, dit-elle, il m' a semblé
que vous connoissez Vitikind ; mais avez-vous
vu Célanire ? Ce nom me fit tressaillir
jusqu' au fond de l' ame ; je fus excessivement
troublé d' une question si simple ;

p182

cependant je répondis que Célanire m' étoit
inconnue, espérant qu' alors Ordalie m' en
parleroit avec plus de détail. Je ne me
trompois pas, elle me la dépeignit avec
tout le sentiment de l' amitié la plus tendre
et la plus exaltée ; en me parlant d' elle,
ses pleurs couloient toujours ; je ne pouvois
la voir, puisqu' elle étoit placée sur
mon cheval derrière moi, mais sa voix
entrecoupée me faisoit assez connoître
l' excès de son attendrissement. Combien
cette voix qui me parloit ainsi de Célanire
me paroissoit touchante ! Ordalie, l' amie
la plus tendre de Célanire, devenoit une
autre personne pour moi ; j' éprouvois le
desir de revoir son visage, comme s' il
m' eût été inconnu ; et si le mien n' eût pas
été couvert de larmes, je me serois retourné
pour la regarder... Ordalie poursuivant
son discours : telle est, dit-elle,
l' amie que j' ai perdue ; je l' aimois de
préférence à tout... je m' enorgueillissois de
la gloire de Vitikind, parce qu' il étoit son
père ; Albion m' étoit cher, parce qu' il
devoit être son époux... et maintenant
nous sommes désunies pour toujours...
ah ! Seigneur, si vous saviez combien il

p183

est affreux de se voir séparé sans retour de l' objet de sa plus vive affection, à quel point vous me plaindriez ! ... ô chère et sensible Ordalie ! M' écriai-je, qui peut vous plaindre mieux que moi ! ... comme j' achevois ces mots, nous aperçûmes une troupe de gens armés qui venoient à nous ; Ordalie, qui avoit encore l' imagination troublée par le souvenir de son enlèvement, témoigna d' abord quelque frayeur, mais bientôt elle reconnut que cette troupe n' étoit composée que de ses compatriotes. Lorsque nous en fûmes à portée, nous nous arrêtâmes ; ces guerriers témoignèrent la joie la plus vive en la voyant ; ils se chargèrent de la ramener dans sa famille : nous nous fîmes de tendres adieux, et je la remis dans leurs mains ; ils prirent un chemin différent de celui que nous suivions ; je les perdis bientôt de vue, et je continuai ma route. Je fis les voeux les plus sincères pour le bonheur de cette charmante Ordalie, qui, malgré ses préjugés et l' esprit de parti, restoit si fidèle à l' amitié. Son dernier récit m' avoit désabusé de l' idée que j' avois conçue des sentimens d' Albion pour elle ; je m' en affligeai

p184

profondément, car c' étoit renoncer à une illusion à laquelle je m' étois livré avec transport, et dont la perte achevoit de m' ôter toute espérance. En finissant ces mots, Olivier se leva en apercevant le jeune Zemni qui venoit l' avertir que ses chevaux étoient prêts. Comme les chevaliers se proposoient de faire une assez longue journée, ils partirent aussitôt.

p185

Chapitre xiv.

l' absence et le secret.

les chevaliers du cygne arrivèrent avant la fin du jour dans une petite ville où ils couchèrent. Suivant leur coutume, ils se remirent en route le lendemain ; mais

après une heure de marche, ils se sentirent si appesantis par la chaleur qui étoit

p186

excessive, et se trouvèrent dans un lieu si charmant, qu' ils résolurent de s' y arrêter. Ils étoient sur le bord d' un superbe lac entouré de rochers et de montagnes majestueuses, couvertes de sapins ; le lac, qui étoit d' une grande étendue, avoit très-peu de largeur en cet endroit, d' autant mieux qu' il paroissoit coupé par une petite île ombragée de peupliers qui s' avançoit dans les eaux, et formoit en face de nos chevaliers un point de vue délicieux. Ils conjecturèrent que cette île étoit habitée par des pêcheurs, car ils virent sur sa rive des filets et un petit bateau. Le ciel étoit obscur et couvert, on voyoit déjà quelques éclairs ; cependant on ne sentoit pas la moindre haleine de vent ; l' air étoit brûlant et calme, les feuilles des arbres paroissoient immobiles, et l' on n' apercevoit sur la surface des eaux que l' ondulation apparente qu' y formoient les nuages, en changeant de formes et en s' y réfléchissant. Isambard et son ami s' assirent sur un rocher qui dominoit le lac, et qui se trouvoit exactement en face de la petite île, et le malheureux Olivier reprit ainsi la suite de son histoire.

p187

Le soir du jour où je me séparai d' Ordalie, je retrouvai mon écuyer à peu de distance du lieu où je devois séjourner. Inquiet de ne pas me voir arriver, il revenoit sur ses pas au-devant de moi ; il m' apprit que l' habitation de Vitikind avoit été détruite par les révoltés, et que ses jardins formoient une promenade publique. Mon écuyer ajouta qu' il m' avoit retenu un logement dans une petite maison située tout auprès de l' ancienne demeure de Vitikind. Comme il achevoit de me donner ces informations, nous nous trouvâmes à l' entrée d' un bois. Nous ne pouvons,

me dit mon écuyer, entrer ici à cheval,
ces plantations sont ce que les gens du
pays appellent un bois sacré ; il n' est pas
permis d' y faire passer d' animaux. Mais,
poursuivit-il, votre maison est au bout
de cette avenue. à ces mots, je mis pied
à terre ; je donnai mon cheval à mon
écuyer, qui prit un autre chemin, et j' entrai
seul dans le bois. Ce lieu consacré
offroit un coup d' oeil singulier et nouveau
pour moi ; presque tous les arbres
étoient chargés d' offrandes et d' inscriptions :
ici les rameaux flexibles d' un peuplier

p188

ployoient sous le poids des guirlandes
de fleurs ; là, sur la cime d' un sycomore,
on apercevoit un trophée d' armes ; plus
loin, du milieu des branches touffues
d' un laurier, on voyoit s' élever et flotter
au gré des vents un drapeau victorieux
sans doute, ou conquis sur l' ennemi ;
souvent, au pied d' un chêne ou d' un
tilleul hérissé de piques, de lances et de
javelots, on trouvoit un arbuste odoriférant,
paré de plus douces offrandes ; un
rosier où l' on avoit attaché une corbeille
légère remplie de fruits, ou bien une couronne
formée de simples fleurs des champs :
j' admirai sur-tout, à côté d' un superbe
sapin qui portoit des carquois et des
cymbales, deux jeunes myrthes, sur l' un
desquels on avoit placé un flageolet, et sur
l' autre un nid de tourterelles artistement
entouré de festons de lys et de roses.
Plusieurs personnes se promenoient dans
ce bois ; on s' aperçut facilement que j' étois
un étranger, et deux ou trois hommes
s' approchant de moi, nous entrâmes en
conversation. Ils m' apprirent que la plus
grande partie de ces arbres étoit consacrée
aux divinités, objet de leur culte religieux,

p189

et que les autres arbres l' étoient
à la gloire des citoyens morts ou vivans
qui avoient mérité cet honneur par leurs

vertus ou leurs exploits. Comme l' un de ces hommes me donnoit cette explication, nous nous trouvâmes auprès de deux arbres nouvellement coupés ; et le saxon poursuivant son discours : voyez-vous ces deux souches, me dit-il, c' étoient, il y a quelques mois, deux ormes majestueux, dont les têtes altières s' élevoient au-dessus de tous les arbres de cette enceinte : une guirlande de lauriers les unissoit l' un à l' autre ; vous eussiez alors admiré les ornemens qui les décoroient, les cuirasses, les boucliers, les étendards, dépouilles glorieuses ravies aux françois ! ... enfin ces deux arbres étoient consacrés à Vitikind et à son lieutenant... tournez les yeux de ce côté, continua-t-il, ce grand espace que vous apercevez, et qui n' est séparé de ce bois que par une haie, c' étoient les jardins de Vitikind ; maintenant ils appartiennent au public... ici je terminai cet entretien : en reprenant ma promenade, mes saxons me quittèrent ; je sortis du bois, et je fus prendre possession

p190

de mon nouveau logement. Le lendemain, à la pointe du jour, je me rendis au jardin de Vitikind, me flattant qu' à cette heure j' y serois seul, et que j' y pourrais rêver en liberté. En effet, je n' y trouvai personne ; j' éprouvai la plus vive émotion en entrant dans cet enclos que Célanire avoit parcouru tant de fois ; je regardois avec attendrissement tous les objets qui m' entouraient, les arbustes, les fleurs que peut-être elle avoit plantées ou cultivées ; je la voyois par-tout, je croyois retrouver et suivre la trace de ses pas ; ... elle a passé là, disois-je, elle s' est assise sur ce banc, elle s' est reposée sous cet ombrage ! Hélas ! Ses jours couloient alors dans une douce tranquillité ! Les sentimens de la nature, la tendre et paisible amitié suffisoient à son bonheur ! ... ici, l' inquiétude dévorante, les regrets amers, les combats déchirans d' une passion impétueuse, n' agitèrent jamais son ame... elle ne me connoissoit pas... elle fut heureuse ici... et maintenant... elle souffre, elle gémit, et tous ses maux

sont mon ouvrage ! ... je déplorais ainsi
son sort et le mien, lorsque tout à coup,

p191

au détour d' une allée, je vis paroître un
vénérable vieillard qui fixa sur lui toute
mon attention ; d' une main, il tenoit un
long vase, et de l' autre un arrosoir. En
m' apercevant, il fit un mouvement de
surprise, et son visage exprima une sorte
de frayeur qui me frappa. Il parut vouloir
se retirer ; je m' avançai vers lui ; et je
lui demandai d' où pouvoit venir l' espèce
de crainte que je semblois lui inspirer.
Il vit, à mon accent, que j' étois étranger,
et il eut l' air de se rassurer. Je viens, me
dit-il, cultiver ce jardin ; nos nouveaux
chefs me l' ont permis ; ils m' ont laissé
cet emploi, que j' exerce depuis soixante
ans... depuis soixante ans ! Interrompis-je
vivement : quoi ! Respectable vieillard,
vous étiez donc ici lorsque cette maison
appartenoit au grand Vitikind ? ... à cette
question, je vis les yeux du vieillard se
remplir de larmes ; il fut un moment sans
répondre ; ensuite, reprenant la parole :
Vitikind ! Dit-il, je l' ai vu naître ; je fus
jardinier de son père, je fus le sien...
ces foibles bras, appesantis par l' âge, ont
porté plus d' une fois ce grand guerrier
dans sa première enfance... et sa fille !

p192

Combien de fois, dans son berceau, n' a-t-elle
pas dormi sur mes genoux ! ...
ô mon père, m' écriai-je, en me jetant
au cou du vieillard. Je n' en pus dire davantage,
mes pleurs me coupèrent la parole.
Le bon jardinier, étrangement surpris de
ce transport, me regardoit, me questionnoit
et pleuroit avec moi. Enfin, je lui dis
que je connoissois Vitikind, et que j' avois
pour lui autant de tendresse que d' admiration.
Pendant ce discours, la joie brilloit
dans les yeux du vieillard ; cependant il
m' exhorta à ne pas montrer de tels sentimens
dans des lieux qui n' étoient remplis

que des ennemis de Vitikind. Je voulois lui faire encore quelques questions ; mais il me quitta, en me disant que, si, dans ce moment, il étoit surpris par un habitant du pays, il courroit beaucoup de dangers. Je n' en pus savoir davantage. Cette découverte m' enchantait ; il m' étoit si doux de trouver un homme qui avoit vu Célanire dans son enfance et dans sa première jeunesse, avec qui je pouvois parler d' elle, qui m' instruiroit de tous les détails qui pouvoient m' intéresser ! ... j' attendis la fin du jour avec impatience, espérant que le

p193

vieillard reviendrait le soir dans le jardin. En effet, je l' y retrouvai ; mais comme il y avoit du monde, je remarquai que la crainte d' être observé le gênoit beaucoup. Je lui demandai où étoit sa demeure ; il me répondit qu' il habitoit une petite chaumière située à l' extrémité du jardin, et qu' il s' appeloit Topal. Avec ces renseignements, je me rendis le lendemain matin chez lui, environ une heure après le lever du soleil. Il revenoit du jardin, et parut me voir avec plaisir. Je le priai d' abord de m' expliquer quelle espèce de risque il auroit pu courir la veille, dans la matinée, si l' on nous eût surpris ensemble. Ce n' est point, répondit-il, parce que j' étois avec vous ; car si j' eusse été seul, je me serois trouvé dans le même danger, parce que j' avois passé l' heure où je pouvois sans risque être dans cette situation. Et quelle situation ? Interrompis-je ; il m' est impossible de vous comprendre. Je le crois bien, reprit-il en souriant, c' est un mystère que je ne puis vous révéler. Ces paroles excitèrent en moi la plus vive curiosité ; mais Topal fut inébranlable, et refusa positivement de m' expliquer cette

p194

énigme. D' ailleurs il répondit franchement à toutes mes questions, voyant, disoit-il, qu' en effet j' aimois son maître. Comme je

savois qu' on traitoit avec la plus grande rigueur tous ceux qui avoient été attachés à Vitikind, je demandai à Topal comment il avoit pu se soustraire à ce sort commun. J' ai quatre-vingts ans, me répondit-il ; on n' a rien à redouter d' un vieillard sur le bord de sa tombe. J' ai dit qu' il n' auroit tenu qu' à moi de quitter ce canton à la première nouvelle des progrès des révoltés ; que j' aurois pu vendre avec avantage mon petit bien, et cela étoit vrai ; mais que j' étois attaché à cette terre que je cultive depuis tant d' années, et que je desirerois y mourir. J' ai deux petits-fils dans l' armée des révoltés ; ils ont rendu de grands services à leur parti, et par considération pour eux et pour mon âge, on m' a traité avec humanité, on m' a conservé la direction du jardin de Vitikind, et on me laisse paisible dans ma chaumière. Mais, poursuivit le vieillard, il n' y a plus de bonheur pour moi. J' ai vu couper les arbres consacrés à mon bienfaiteur ; j' ai vu de même abattre, dans son jardin, ceux

p195

qu' il avoit consacrés lui-même à ses amis, à ses parens, dans son propre enclos, suivant l' usage du pays ; j' ai vu démolir sa maison. ô quelles larmes j' ai versées en voyant tomber ce toit hospitalier, sous lequel l' étranger, le voyageur et le pauvre furent toujours également accueillis ! ... enfin, j' ai la douleur de ne rencontrer que des ennemis de Vitikind. Sa gloire et son éloge ont retenti pendant trente ans à mes oreilles : tout ce pays étoit couvert de ses trophées et des monumens de ses victoires ; et maintenant je n' entends plus que la voix de la haine et de la calomnie... et je suis forcé de me taire... ah ! J' aimerois mille fois mieux vivre au fond d' un désert... hé bien, mon cher Topal, interrompis-je, qui vous empêche de quitter ce pays ? Manquez-vous de moyens et d' argent ? Je vous en fournirai. N' avez-vous personne pour vous accompagner, pour vous aider à former ailleurs

p196

votre établissement ? Je vous conduirai ;
je me charge de tout... fidèle serviteur
de Vitikind, digne ami de sa famille,
parlez librement, et disposez de moi.
à ces mots, le sensible vieillard me prit
la main, et me la serrant avec un profond
attendrissement : ô bon jeune homme !
Me dit-il, vous me donnez les premières
consolations que j' aie reçues depuis six
mois... mais je ne puis profiter de vos
offres ; il faut que je meure ici... -et
pourquoi ? Craignez-vous la fatigue d' un
voyage ? -non, j' aurois encore assez de
vigueur pour fuir les ennemis de mon
bienfaiteur. -vous ne pouvez donc vous
résoudre à quitter le canton qui vous a
vu naître ? -tous mes amis ont disparu
de cette terre : les hommes qui les ont
chassés sont violens et cruels ; ils parlent
de liberté, mais ils agissent en tyrans :
oh ! Sans doute, je quitterois sans peine
des lieux que je ne reconnois plus ! ...
pourquoi donc y voulez-vous rester ? -
pour remplir un devoir sacré. -quel devoir ?
-ne m' interrogez plus, je ne pourrois
vous répondre. Ces mots mirent le
comble à ma curiosité, d' autant plus que,

p197

d' après l' attachement passionné de ce vieillard
pour Vitikind, j' étois sûr que ce devoir
mystérieux étoit relatif à son maître.
Je n' essayai point de l' engager à me confier
cet incompréhensible secret : ma première
tentative m' avoit trop fait connoître que
toutes mes prières à cet égard seroient inutiles ;
je tournai la conversation sur Célanire,
dont je n' avois encore osé prononcer
le nom. Je lui dis que je la connoissois
aussi ; et quand il sut que je venois de la
quitter, il m' accabla de questions à son
tour. Combien s' accrut mon intérêt pour
ce respectable vieillard, en voyant la vive
affection qu' il conservoit pour la fille de
son bienfaiteur ! Je lui demandai s' il avoit
eu avec elle quelque relation particulière.
C' étoit moi, répondit-il, qu' elle chargeoit
du soin de découvrir les infortunés du
canton. Je l' ai mille fois conduite dans la
chaumière du pauvre : oh ! Si vous aviez

vu comme elle savoit secourir et consoler
les malheureux ! D'abord, elle pleuroit
avec eux, et pleuroit encore quand elle
avoit tari leurs larmes... elle venoit souvent
dans ma cabane. Vous voyez comme
l'intérieur en est joli ; c'est elle qui s'est

p198

plu à l'embellir : ces belles nattes de jonc,
ces corbeilles d'un osier si fin, ces vases
de libations, tous ces meubles enfin, sont
des dons de Célanire. Elle a doté mes
petites-filles ; c'est elle qui les a mariées...
et quand j'étois malade, elle m'apportoit des
simples qu'elle avoit cueillis et préparés
pour moi... elle avoit un petit jardin particulier
à l'extrémité de celui de son père ;
là, chaque jour, je cultivois avec elle ses
plantes et ses fleurs... -ici j'interrompis
Topal, pour lui demander si ce jardin de
Célanire n'étoit pas un enclos entouré d'une
haute palissade, que j'avois remarqué en
me promenant. C'est justement cela, me
répondit-il. ô mon cher Topal, repris-je,
conduisez-moi dans cette enceinte, je vous
en conjure... puisqu'elle est fermée et
qu'elle vous appartient, j'aimerois bien
mieux m'y promener que dans le jardin
de Vitikind, qui est devenu public. à ces
mots, Topal secoua la tête, en me regardant
tristement. Vous m'affligez, dit-il ;
c'est une vraie peine pour moi de vous
refuser une chose qui paroît si simple ;
mais je ne puis vous conduire dans ce
lieu... et vous me causeriez un véritable

p199

chagrin si vous insistiez là-dessus.
Quel étonnant mystère ! M'écriai-je...
écoutez, reprit Topal, je n'ai déjà eu que
trop de confiance en vous, car je n'aurois
jamais dû vous laisser soupçonner qu'il y
a des secrets que je dois garder ; si vous
disiez seulement le peu qui m'est échappé,
vous me perdriez... quoi ! Topal, lui
dis-je, doutez-vous de ma discrétion ? ...
non, répondit-il ; mais du moins je

dois l' éprouver avant de me livrer entièrement à vous. Cette réponse me donna l' espoir d' obtenir, avec un peu de temps, un secret que je brûlois de savoir. J' assurai Topal que je ne l' importunerois plus de questions, et je le quittai l' esprit et le coeur également remplis de tout ce que je venois d' entendre. Je passai près d' un mois de la sorte, voyant tous les jours ce vieillard, lui apportant sans cesse tous les présens qui pouvoient lui être agréables. Il paroissoit touché de mes soins, de mes attentions ; il étoit bien convaincu que j' avois pour Vitikind tous les sentimens d' un fils : cependant je ne faisois aucun progrès dans sa confiance ; et lorsque je hasardois une question, il me rappeloit

p200

ma promesse et refusoit positivement de me répondre. Enfin, ne pouvant plus supporter cette incertitude et l' excès de ma curiosité, je pris le parti d' essayer de surprendre le secret qu' on ne vouloit pas me confier. Ce que je desirois le plus, c' étoit de pouvoir pénétrer dans le jardin qui avoit appartenu à Célanire. Je savois que le vieillard y alloit tous les matins, à la pointe du jour ; lui seul en avoit la clé : cette précaution n' avoit rien de surprenant ; c' étoit une ancienne habitude du temps même de Célanire. Personne n' entroit dans ce jardin que Topal et sa jeune maîtresse. Je me rendis, au milieu de la nuit, auprès de cette haute palissade, dont mes yeux, tant de fois, avoient mesuré l' élévation. à côté de la porte étoit un épais buisson de laurier ; je me cachai derrière, et là j' attendis Topal avec autant d' impatience que d' inquiétude. à peine une foible clarté commençoit à dissiper les ténèbres, que j' entendis le pas tardif et pesant du bon jardinier : mon trouble étoit extrême ; je me reprochois vivement d' avance celui que j' allois causer à ce vieillard... il s' avança lentement et ouvrit la

p201

porte : au moment, même je me glissai derrière lui, et j' entrai avec lui dans le jardin. Il tressaillit en m' apercevant ; et, dans son effroi, il laissa tomber un vase plein de vin qu' il tenoit. ô jeune homme, s' écria-t-il, quelle action faites-vous là ! ... sans doute elle est condamnable, lui dis-je ; mais, cruel Topal, vous refusez de me confier votre secret, apprenez les miens. J' ai sauvé la vie de Vitikind, et j' adore sa fille... je l' adore en vain ; elle ignore cet amour malheureux... j' ai dû la fuir... je ne suis venu dans ce pays que parce qu' il fut le sien... je suis sûr que le mystère que vous me cachez regarde Célianire ou son père ; jugez s' il doit m' intéresser ! ... pendant ce temps, le vieillard immobile paroissoit frappé du plus profond étonnement ; comme il gardoit le silence, je repris la parole : je ne suis entré dans ce jardin, lui dis-je, que dans l' espoir de te fléchir ; ne crains point que j' y pénètre malgré toi : parles... si tu l' exiges, j' en vais sortir à l' instant même... est-il possible, dit enfin le vieillard, que vous soyez ce guerrier généreux qui sauva les jours de mon maître ? Tiens, répondis-je, en tirant

p202

de mon sein ma précieuse écharpe, la reconnois-tu cette écharpe, ouvrage de Célianire ? ... ô c' en est assez, s' écria le vieillard, en versant des larmes de joie ! Je sais qu' en effet cette écharpe fut donnée... je la reconnois ; j' ai vu ma jeune maîtresse y travailler ; j' ai vu Vitikind la recevoir de la main de sa fille... viens, poursuivit-il avec transport, viens, suis-moi ; je vais aussi te récompenser. En achevant ces mots, il m' entraîna ; le sentiment et la joie ranimèrent ses forces. Nous traversâmes rapidement une allée couverte, au bout de laquelle il s' arrêta brusquement. Regarde, me dit-il, regarde cet arbre consacré par Célianire ! Alors je vis un sorbier d' une élévation prodigieuse, et couvert de ces belles grappes d' un pourpre brillant, qui font ressortir avec tant d' éclat la verdure foncée de son feuillage. Je m' en approche, et je découvre, suspendues à l' une de ses

branches, une chaîne d' or et une longue
tresse de cheveux blonds... ô généreux
jeune homme ! S' écria le vieillard d' une
voix entrecoupée, jette les yeux sur
l' inscription... que devins-je, Isambard, en
lisant, sur l' écorce de l' arbre, ces mots,

p203

tracés de la main de Célanire : au libérateur
de mon père... je tombai sur mes
genoux, en élevant les bras vers ce respectable
monument de tendresse filiale et
d' amour : mon coeur, pénétré d' admiration
et de reconnaissance, étoit en même
temps brisé de douleur. Le sentiment profond
et déchirant d' une perte irréparable,
me ravissoit toute la douceur d' une
découverte si touchante... cependant je ne
pouvois m' arracher de cet arbre chéri,
que je tenois étroitement embrassé : les
craintes de Topal ne lui permettant pas
de rester plus long-temps dans ce lieu, il
fallut céder à ses instances et sortir avec
lui. Nous rentrâmes dans sa maison, et là
ce bon vieillard me donna l' explication
de toute sa conduite. Il m' apprit que
Célanire avoit consacré cet arbre aussitôt après
le retour de son père, que l' on avoit cru
tué ou fait prisonnier. Célanire, poursuivit-il,
voulut, je ne sais pourquoi, que
cette action fût ignorée. J' ai toujours
soupçonné, ajouta le vieillard, qu' elle craignît
peut-être qu' Albion n' en fût jaloux, car
elle n' avoit jamais rien fait de semblable
pour lui. Quoi qu' il en soit, elle me mit

p204

seul dans cette confidence : on venoit rarement
dans son jardin particulier ; mais,
pour mieux assurer son secret, elle me le
donna, et de ce moment, cessant tout à
fait de s' y promener, et moi, de mon côté,
ayant toujours le soin d' en emporter la clé,
personne n' y vint plus, et ce petit enclos
fut bientôt oublié. Ce fut la nuit, au clair
de la lune, qu' elle consacra son arbre ;
c' étoit au commencement de l' été : seul je

fus témoin de cette cérémonie religieuse.
Après avoir, selon l' usage, invoqué à haute
voix les dieux tutélaires des bois et des
vergers, elle se tourna vers l' orient, et fit une
prière secrète. Cette prière fut longue ; la
lune brilloit et donnoit sur son visage, et
je remarquai qu' elle pleuroit... tout à
coup le temps s' obscurcit ; bientôt le
tonnerre se fit entendre... Célianire se
rapprocha de moi ; je lui présentai les vases
qui contenoient des libations sacrées ; elle
répandit le lait et le vin au pied de l' arbre,
puis joignant les mains : ô toi ! Dit-elle,
dont je ne connois que l' ame et la générosité,
toi qui, sans doute, ignore jusqu' à
l' existence de Célianire, magnanime guerrier,
ma bouche ne t' exprimera jamais ce

p205

que je sens... mais du moins elle te bénira
chaque jour... par ta vertu, semblable
aux dieux immortels, et comme
eux inconnu, tu seras l' objet de mon culte
secret... puisse-tu jouir d' un sort prospère !
Et si ton coeur sensible s' est donné,
puissent tes voeux être entendus ! ... pendant
ce discours, l' obscurité devint si
grande, que je ne voyois plus Célianire
qu' à la lueur des éclairs.
Quand elle eut cessé de parler,
elle grava l' inscription
sur le tronc de l' arbre ; ensuite elle ôta la
chaîne d' or qu' elle avoit à son cou, et la
nouant à une de ses tresses de cheveux
qu' elle coupa, elle attacha cette offrande
à une branche de feuillage. Dans ce moment,
l' orage redoublant et le tonnerre
éclatant avec violence, le jardin parut
tout en feu. Célianire, saisie d' effroi, se
laissa tomber dans mes bras : ô Topal,
s' écria-t-elle, quels sinistres présages ! ...
c' étoit la fin de la tempête ; bientôt les
nuages se dissipèrent, le ciel redevint
serein, et je conduisis Célianire jusqu' à la
porte de la maison. Depuis ce jour, Célianire
n' a jamais manqué de venir, chaque
matin, au lever de l' aurore, arroser

p206

l' arbre sacré. Enfin, son père l' appelant en France, elle fut obligée de quitter sa patrie. Le jour même de son départ, nous allâmes au petit jardin, comme à l' ordinaire. Elle étoit attendrie, et je pleurois : après avoir fait les libations accoutumées, elle resta debout et immobile devant l' arbre, en le regardant fixement ; et après un long silence : adieu, Topal, me dit-elle ; et ses larmes étouffèrent sa voix... mais tout à coup, se rapprochant de moi : écoute, me dit-elle, je connois ton attachement et ta fidélité... cet arbre m' est cher ; il m' est douloureux de l' abandonner ; jure-moi de ne quitter jamais ta chaumière, et de me suppléer chaque jour dans ce devoir religieux. J' en fis le serment (et chez nous un serment est inviolable et sacré). Je lui promis que je mourrois ici ; que, jusqu' à mon dernier soupir, je cultiverois cet arbre ; et que, lorsque je sentirois ma fin approcher, j' en détacherois son offrande que je renfermérois dans une cassette pour la lui faire remettre après ma mort. Elle parut satisfaite ; elle m' embrassa et me força d' accepter une bourse pleine d' or... tels furent nos adieux... vous voyez à

p207

présent, continua le vieillard, pourquoi je crains d' être surpris dans ce jardin, et pourquoi j' y vais de si bonne heure. Je serois perdu, si l' on savoit que j' ai dérobé à la haine des ennemis de Vitikind un arbre consacré par sa fille... quand les révoltés s' emparèrent de ce lieu, j' avois, comme ancien serviteur de Vitikind, tout à craindre de leur fureur. Je pouvois fuir ; mais lié par mon serment, je restai ; j' ôtai de l' arbre consacré l' offrande de Célanire ; je la cachai dans la terre ; je couvris l' inscription avec un peu de mousse, et je me tins tranquille dans ma cabane. Les révoltés arrivèrent : heureusement pour moi, mes petits-fils vinrent avec eux ; ils m' obtinrent un traitement favorable : cependant on me demanda la clé du petit jardin, pour voir s' il ne contenoit pas quelque arbre consacré ; (comme je vous l' ai dit, on les abattit tous). On visita ce

jardin ; on n' y vit rien de suspect : on me rendit ma clé ; et, depuis ce temps, personne n' a demandé à y entrer. Je fus effrayé en vous voyant la première fois, parce que je portois, outre mon arrosoir, un vase de libations, et qu' un habitant du

p208

pays auroit pu remarquer qu' on n' emploie ces vases que pour des arbres consacrés. Tu peux juger, Isambard, de l' impression que produisit sur mon coeur un tel récit... je ne cachai point à Topal que n' ayant vu l' arbre de Célanire qu' un instant, j' avois un desir passionné de le revoir ; et je le conjurai de me permettre de passer la nuit suivante dans le jardin et de m' y enfermer le soir même. Je lui proposai d' en sortir le lendemain matin, aussitôt qu' il viendrait me chercher, et j' ajoutai que jamais je ne renouvellerois cette prière. Topal fit d' abord quelques difficultés ; mais enfin j' obtins son consentement. Trois heures après le coucher du soleil, je me rendis chez le vieillard, et il me conduisit dans le petit jardin ; ainsi que nous en étions convenus, il m' y enferma, et emporta la clé. Nous touchions aux derniers jours de l' automne ; le temps étoit frais, mais serein ; le scintillement des étoiles, la clarté de la lune, le calme profond qui m' environnoit, le parfum des fleurs, la nuit, l' heure, le mystère, tout rappeloit à mon coeur un souvenir délicieux et déchirant... les idées si chères

p209

que me retraçoit l' imagination n' agissoient que sur mes sens ; enivré, éperdu, je n' en étois que plus infortuné. Au milieu des plus douces et des plus vives sensations, un poids affreux oppressoit mon ame ; je ne retrouvais l' image du bonheur que pour mieux en sentir la perte ; et l' enchantement irrésistible des illusions qui m' entouraient ne servoit qu' à rendre plus amers et plus profonds les regrets d' un

amour sans espérance. Le trouble inconcevable que j' éprouvois me causoit une telle distraction, que je fis deux ou trois fois le tour du jardin avant de rencontrer l' arbre consacré. Enfin je l' aperçus ; je m' arrêtai en tressaillant... je ne sais quelle idée confuse me faisoit craindre d' en approcher... je pressentois vaguement tout ce que j' allois ressentir ; je me redoutois moi-même. Cependant je m' avançai avec un saisissement inexprimable ; j' entendois le bruit léger de la chaîne d' or suspendue aux branches, et doucement agitée par le vent. Ce foible son retentit jusqu' au fond de mon ame... j' aperçus la longue tresse de cheveux... je m' approchai ; je me mis à genoux sur un petit

p210

siège de gazon qui se trouvoit au pied de l' arbre. Dans ce mouvement les cheveux, qui se balançoient mollement dans les airs, vinrent toucher mon visage... ô superstition de l' amour ! ... cet effet si simple du hasard fut un prodige pour moi ; il me sembla qu' un pouvoir surnaturel animoit ces cheveux, et que la sympathie leur donnoit la vie et le sentiment... je les saisis avec un tel tremblement et une si violente palpitation de coeur, que j' étois près de m' évanouir : je les arrosai de larmes, et je restai long-temps dans cet état, privé de la faculté de penser, de réfléchir, avec une demi-connoissance, mais profondément pénétré, n' existant que pour aimer, et n' ayant conservé que deux idées distinctes, celle d' un amour insurmontable et d' une absence éternelle. Enfin, reprenant peu à peu ma raison et mes sens, je fixai sur l' arbre mes yeux inondés de pleurs. ô Célianire ! M' écriai-je, c' est ici, c' est la nuit, c' est à cette heure même que vous avez consacré cet arbre ! ... cette chaîne d' or, détachée de votre sein, ces cheveux sont les vôtres ; ce fut votre main qui suspendit ces précieuses

p211

offrandes... ici la piété filiale et la reconnaissance
ouvrirent votre coeur à l' amour ; ...
ici vous invoquiez le ciel pour moi ; ...
ici vos pleurs ont coulé, je les faisais
répandre ; vous m' appeliez en vain ; votre
voix, vos vœux et vos regrets, se perdoient
dans les airs... et moi, que faisais-je
alors ? ... ô pensée qui confond mon
imagination ! Pensée insupportable ! Vous
m' aimiez, et j' étois insensible pour vous ! ...
ici vous n' étiez occupée que de moi, et
j' ignorais votre existence, et mes desirs
égarés se portoient vers un autre objet ! ...
ah ! Sans doute, je n' aimai jamais avant
de vous connoître ! ... mais je profanois
le nom de l' amour, je croyois parler son
langage, et je ne vous avois jamais vue ! ...
ô ma Célanire ! Malgré tout ce qui nous
séparoit, malgré la haine et les sanglantes
divisions de nos nations ennemies, le sort
a voulu réunir deux coeurs formés l' un
pour l' autre... il nous a rapprochés, nos
ames se reconnurent et se confondirent
ensemble pour jamais, et ce fut en vain !
Tu m' as banni, et j' ai pu t' obéir ! ... si du
moins il m' étoit possible d' espérer que le
temps et l' absence pussent te rendre le

p212

calme et la tranquillité ! ... mais toi qui
consacras cet arbre, toi qui fus capable
d' un sentiment si exalté pour un objet
inconnu, l' oublieras-tu cette nuit qui
s' écoula si rapidement, cette nuit que tu
peux te rappeler sans remords, cette nuit
où ton amour obtint du mien tous les
genres de sacrifices ? ... non, ce souvenir
te poursuivra par-tout ; je dois juger de
toi par moi-même : non, tu te consumeras
en regrets superflus... maintenant,
à cette heure consacrée au repos, où es-tu ? ...
ah ! J' en suis trop certain, loin de
goûter les charmes d' un paisible sommeil,
tu veilles pour souffrir ! ... je t' entends,
tu me réponds ! ... tu pleures, tu gémiss,
tu m' appelles sans espérance ! ... et ce
trait mortel, enfoncé dans mon coeur,
déchire aussi le tien ! ... ce tourment que
j' endure, ce supplice affreux que chaque
instant accroît, tu l' éprouves aussi ! ...

cette idée cruelle me frappa si vivement,
qu' elle me plongea dans un véritable
désespoir ; je me levai, j' errai dans le jardin
comme un insensé : ma tête s' échauffant
de plus en plus, je me représentai Célianire
mourante, me demandant en vain,

p213

se plaignant de ma funeste obéissance...
à cette horrible image se joignoit l' accablante
réflexion de la distance qui nous
séparoit... je voulois retourner en France,
je voulois partir sans délai, aussitôt que
Topal viendrait ouvrir la porte. Dans
d' autres instans, prenant les fantômes de
mon imagination troublée pour des pressentimens
certains : il n' est plus temps,
m' écriai-je ! Oui, l' état où je suis, cette
terreur surnaturelle que j' éprouve, m' annoncent
le dernier des malheurs ! ...
alors mes gémissemens étouffoient ma
voix, j' enfantois mille projets sinistres...
et je passai dans cet affreux delire une
partie de la nuit ; ensuite je tombai dans
un profond accablement ; je vins m' asseoir
au pied de l' arbre : là mes larmes
recommencèrent à couler, mais sans violence ;
abattu, épuisé, je n' avois plus la
force de penser d' une manière distincte ;
mon imagination éteinte ne m' offroit plus
que des tableaux vagues et, pour ainsi
dire, effacés ; l' attendrissement disposant
mon ame à des impressions plus douces,
la mélancolie vint par degrés la remplir
toute entière. état plein de charmes pour

p214

les coeurs infortunés ! Rêverie profonde,
indécise, où la douleur se confond avec
mille sensations délicieuses, où l' on ignore
si les larmes que l' on verse sont arrachées
par la tristesse ou par le sentiment ! ...
aussitôt que parut l' aurore, Topal vint
me tirer de cette espèce de léthargie, et
lorsqu' il eut rempli le devoir qu' il s' étoit
imposé, nous sortîmes ensemble. Le bon
jardinier ne voulut jamais renouveler la

permission de me laisser passer la nuit dans ce jardin ; il me rappela que j' avois promis de ne plus faire cette demande, et il fut inexorable à cet égard. Ce vertueux vieillard, plein de bon sens et de droiture, étoit, comme sont en général tous ceux de sa nation, d' une fidélité à toute épreuve dans ses engagements, et, par une conséquence naturelle de ce caractère, il étoit inflexible dans ses refus. Il consentit à me mener les matins avec lui dans le petit jardin, mais seulement de temps en temps et jamais deux jours de suite. Dans ces promenades, mes desirs, qui varioient au gré d' une imagination et d' une passion également impétueuses, se portèrent tout à coup sur un objet qui

p215

fixa toutes mes idées ; il me sembla que cette offrande si précieuse, ces cheveux de Célanire, m' appartenoient ; ils m' avoient été consacrés et j' étois aimé ! Quels droits plus incontestables ! Mais comment décider Topal à me faire un tel don ? J' avois bien pu lui confier le secret de mon coeur, je ne pouvois lui révéler celui de Célanire ; il reconnoissoit en moi le libérateur de Vitikind, mais ses lumières naturelles (et il en avoit beaucoup) lui feroient sentir que la piété filiale avoit consacré les cheveux, et que l' amour seul pouvoit déterminer à les donner. Cependant j' essayai de l' amener à ce que je souhaitois avec tant d' ardeur, et je mis à cette tentative toute l' adresse dont j' étois capable. Je lui parlois sans cesse de Célanire ; cet entretien lui plaisoit ; je remarquai même qu' il me savoit gré de la passion que j' avois pour elle, et qu' il m' en aimoit davantage ; cette disposition me parut d' un favorable augure, et après beaucoup de préparations, je hasardai ma demande. Il m' écouta d' un air calme et sévère, et quand j' eus cessé de parler : non, me dit-il, jamais ! J' ai fait le serment de garder ces

p216

offrandes ; j' ai risqué ma vie, et je l' expose tous les jours pour les conserver ; je ne dois et je ne puis les rendre qu' à Célanire elle-même. Vous devez sentir, poursuivit-il, que je ferois une action doublement criminelle de les laisser prendre à celui qui a pour Célanire un amour qu' elle ne peut partager, puisqu' elle a donné sa foi à un autre : ainsi ne m' en parlez plus, vous savez que ce dépôt religieux m' est plus cher que mon existence, et que rien dans l' univers ne pourroit me faire trahir l' engagement sacré que j' ai pris. Ce refus ferme et positif ne me laissa nulle espérance, mais je n' en conservai pas moins le desir ardent de devenir possesseur, à quelque prix que ce fût, d' une chose inestimable à mes yeux, et le seul bien auquel je pusse désormais prétendre. J' avois prévu la réponse de Topal, et cependant elle m' aigrit, me révolta ; je trouvai sa rigidité injuste et barbare ; mais je dissimulai, et je ne m' occupai plus que des moyens de ravir ce qu' il me refusoit si impitoyablement. Après beaucoup de réflexions, je me décidai à escalader la palissade du petit jardin pendant la nuit ; cette entreprise n' étoit

p217

pas sans difficultés et sans péril ; mais j' avois la tête trop exaltée sur ce point pour que rien pût m' arrêter. Je me munis d' échelles de cordes, je me rendis à minuit à la porte du petit jardin, je jetai mes échelles, tout me réussit ; je passai avec beaucoup plus de facilité que je ne l' avois imaginé ; je volai à l' arbre consacré, j' en détachai avec transport la tresse de cheveux. Dans ce premier moment, ce succès, cette conquête, me causèrent un mouvement de joie inexprimable ; je revins sur-le-champ à la palissade, que j' escaladai tout aussi heureusement, et sans perdre de temps, je rentrai dans ma maison. Là, moins troublé, moins ému, tranquille possesseur de ce que j' avois si passionnément désiré, je fus étonné de la révolution subite qui se fit en moi ; un sentiment pénible, une inquiétude vague, amortissoient toute ma joie : Topal me revenoit à l' esprit,

je repoussais en vain l' importun souvenir
de ce vieillard, il m' étoit impossible
de m' en distraire. Que diroit-il, lorsqu' au
lever du soleil il apercevrait cet arbre
révéré, objet de tous ses soins, dépouillé
de son plus précieux ornement ? Comment

p218

soutiendrais-je ses reproches, et sur-tout
sa douleur ? Prendrais-je le parti de m' y
dérober, de fuir et d' abandonner l' asile si
cher que j' avois choisi ? Mais comment
laisser ce malheureux vieillard accablé de
chagrin ! ... car je ne pouvois me
dissimuler que sa superstition et sa fidélité à
son serment exciteroient en lui le plus
violent désespoir. Quels droits devoient
lui donner sur mon coeur, son âge, sa
vertu, la confiance qu' il m' avoit montrée,
et son attachement pour Célanire ! ... et
cependant j' allois porter la désolation dans
son ame, j' allois le forcer de maudire celui
auquel l' arbre de Célanire étoit consacré ! ...
et Célanire elle-même, si elle
connoissoit cette action, l' approuveroit-elle,
pourroit-elle même l' excuser ? Ces
réflexions me pénétrèrent ; je ne pouvois
concevoir qu' elles ne se fussent pas présentées
plus tôt à mon imagination, et bientôt
elles fixèrent toutes mes incertitudes.
Deux heures avant le jour je sortis, et je
me rendis dans la cabane de Topal ; je
frappai doucement à sa porte, le bon
vieillard dormoit encore ; mais sa servante,
reconnoissant ma voix, vint

p219

ouvrir : je pris la lampe qu' elle tenoit, et
j' entrai dans la chambre de Topal, que je
trouvai dans son lit. Surpris de me voir à
une telle heure, il me faisoit mille questions
à la fois ; je m' approchai de lui, et
mettant un genou en terre : ô respectable
vieillard ! Lui dis-je, les passions ne
dérangent point le cours uniforme de ta vie
innocente et paisible, les remords ne troublent
point ton sommeil... tu dormois...

et je veillois... chaque soir ton coeur
s'applaudit de l'emploi d'une journée consacrée
à la vertu, et le mien se reproche
une mauvaise action... je viens la réparer.
Tiens, poursuivis-je en lui présentant
la tresse de cheveux ; tiens, excuse
la jeunesse, et pardonne à l'amour. à ces
mots, la surprise et le saisissement rendirent
le vieillard immobile ; il regardoit
fixement les cheveux, et ne répondit rien ;
mais j'aperçus quelques larmes qui couloient
doucelement sur ses joues ; enfin,
levant les yeux sur moi : jeune insensé,
me dit-il, connois toute l'étendue de ta
faute ! Si j'eusse trouvé mon sorbier
dépouillé, et par toi... ce jour seroit le
dernier de ma vie, et tout mon sang, versé

p220

de ma propre main au pied de l'arbre, eût
été ma dernière libation. Ces paroles me
glacèrent d'un tel effroi, qu'elles m'arrachèrent
un cri lamentable. Topal attendri,
me tendit les bras ; je m'y précipitai en
pleurant, et j'y reçus avec délices et mon
pardon et les bénédictions de ce vieillard
vénérable.

Olivier, dans cet endroit de son récit,
s'arrêta, parce que le bruit causé par la
tempête qui s'élevoit en croissant toujours
depuis quelques instans, permettoit à
peine de s'entendre ; le ciel étoit couvert
de nuages d'un rouge foncé, qui, en se
réfléchissant dans le lac, donnoit à ses
eaux l'aspect affreux d'un fleuve de sang ;
cette onde, si tranquille une heure auparavant,
étoit alors violemment agitée ; elle
mugissoit comme la mer ; à ce bruit lugubre
s'unissoient les sifflemens aigus d'un
vent impétueux, et de longs éclats de tonnerre
prolongés encore par les échos des
rochers ; de brillans éclairs, qui sillonnoient
les cieus, répétés dans les eaux,
effroient à chaque instant l'image de la
foudre tombant dans le lac... mais
un spectacle plus intéressant vint fixer

p221

toute l' attention de nos deux voyageurs,
comme nous le verrons dans le chapitre
suivant.

Chapitre xv.

le naufrage.

les deux frères d' armes, jetant les yeux
sur la petite île qui étoit vis-à-vis d' eux,
virent à travers les saules qui ombrageoient
la chaumière, paroître tout à coup
des femmes éplorées, suivies de plusieurs
enfants qui pousoient des cris lamentables.

Cette petite troupe s' approcha du
rivage en regardant vers l' orient, et les
chevaliers du cygne connurent par leurs
gestes qu' ils apercevoient de ce côté une
barque près d' être submergée. En effet,
Zemni accourut vers Olivier, lui dit qu' il

p222

y avoit, assez près du bord où ils étoient,
un bateau chargé de deux hommes qui se
trouvoient en danger de périr.
Comme les deux amis nageoient parfaitement
bien, ils n' hésitèrent pas à voler
au secours de ces infortunés. Ils se
débarrassèrent promptement de leurs armes,
de leurs cuirasses et de leurs boucliers, et
suivirent Zemni, qui les conduisit à l' endroit
d' où il venoit : là, les deux amis
virent distinctement cette fragile nacelle
luttant contre les flots, et contenant un
vieillard qui paroissoit être un pêcheur, et
un jeune homme de la figure la plus intéressante,
et décoré des marques de la chevalerie.
Olivier lui cria de jeter son armure
dans le lac ; mais, dans ce moment même,
un coup de vent renversa la barque, et le
chevalier inconnu et son conducteur, qui
ne savoient nager ni l' un ni l' autre, alloient
être engloutis, si les généreux amis ne se
fussent précipités dans le lac avec une
telle rapidité, qu' ils atteignirent presqu' au
même instant les deux malheureux prêts
à périr. Isambard saisit le vieillard, et le
ramena promptement à bord. Olivier fut
au secours du jeune homme, et eut beaucoup

p223

plus de peine, parce que la pesanteur de son armure l'entraînoit, malgré ses efforts. Isambard, qui avoit remis le vieillard entre les mains des écuyers, voyant l'embarras d'Olivier, se jeta une seconde fois dans le lac, et fut l'aider à sauver l'inconnu, qu'ils amenèrent enfin heureusement sur la rive. Dans ce moment, les cris redoublés qui partoient de la petite île firent retourner les deux amis, et ils virent les femmes et les enfans à genoux qui leur tendoient les bras, et sembloient les remercier avec l'expression de la plus touchante reconnaissance. Zemni leur dit qu'il les avoit vus dans cette attitude depuis l'instant où les chevaliers s'étoient précipités dans le lac. Le vieux batelier avoit repris sa connoissance en touchant à terre ; mais le chevalier inconnu étoit encore évanoui. Enfin, au bout d'un demi-quart d'heure, il ouvrit les yeux, et bientôt il fut en état d'exprimer à ses libérateurs toute sa reconnaissance. Le vieux batelier leur avoit déjà témoigné la sienne. Les écuyers et Zemni détachent leurs valises, en tirent du linge et des habits, dont ils revêtirent le batelier et le jeune homme.

p224

Ensuite on s'assit sur l'herbe, en attendant que l'orage, qui commençoit à se calmer, fût tout à fait passé ; et le chevalier inconnu prenant la parole : seigneurs, dit-il, je bénirai à jamais un accident qui me fait jouir du bonheur de connoître deux chevaliers aussi généreux, qu'ils sont célèbres par leurs exploits et leur fidèle amitié. La vie m'est odieuse depuis long-temps ; mais elle me sera moins à charge en me rappelant que vous avez exposé la vôtre pour me la conserver. Je m'appelle Giaffar : je suis sujet d'un prince de la Germanie, l'aimable et vaillant Gerold, comte de Bavière. Mes malheurs et un devoir sacré m'obligent à parcourir l'Europe, guidé par une foible espérance et par un sentiment qui remplit toute mon ame ; je suis toujours errant. En passant dans ce lieu, j'ai voulu visiter cette petite île ; j'y ai trouvé tout ce que la vertu et l'hospitalité

peuvent offrir de plus intéressant. J' y suis arrivé hier, et je ne comptois en partir que demain. Ce matin, les deux fils de ce respectable vieillard m' ont proposé une promenade dans une forêt, à deux lieues d' ici : nous sommes partis tous ensemble

p225

dans deux bateaux. Après une heure de promenade, je les ai laissés dans la forêt, et je suis revenu seul avec leur père. Comme nous approchions de l' île, l' orage nous a surpris... ici le batelier, interrompant Giaffar, conjura les trois chevaliers de venir passer la nuit dans sa chaumière. Mes fils, poursuivit-il, vont sans doute bientôt arriver ; ajoutez à vos bienfaits, seigneurs, celui de procurer à ma famille réunie le bonheur de recevoir nos libérateurs. Les chevaliers du cygne y consentirent, et ne purent s' empêcher de témoigner leur étonnement, de la manière dont s' exprimait ce batelier. Comme ils lui firent beaucoup de questions, le vieillard reprenant la parole : ma naissance, dit-il, est assortie à mon état ; mais il est vrai que l' éducation et la fortune m' avoient mis dans une situation au-dessus de celle où je me trouve. Je suis né dans la fertile Aquitaine, d' une famille de cultivateurs qui fut la plus riche de cette contrée. Mon père me fit faire des études, dont je profitai ; car plus j' acquis de lumières, plus j' aimai l' état où le ciel m' avoit placé ; et, pouvant en embrasser

p226

un autre, je m' y fixai par choix. à trente ans, possesseur de nombreux troupeaux et d' un vaste héritage, j' épousai la fille d' un laboureur, et je restai dans ma ferme ; mais je donnai à mes deux fils l' éducation que j' avois reçue moi-même, et ils adoptèrent mes sentimens et ma manière de penser. Aussitôt qu' ils furent en âge d' être établis, je les mariaï, et nous restâmes tous ensemble sous le même toit. Au sein

d' une famille vertueuse et chérie, je goûtois le bonheur le plus pur, lorsqu' une révolution funeste vint, sinon le détruire, du moins le troubler pour long-temps. Notre souverain (l' infortuné Hunaud) vaincu depuis par Charlemagne, et dépouillé de ses états), exerçoit un pouvoir arbitraire dont on commençoit à se lasser. Il étoit despote par habitude, et non par caractère ; il avoit des moeurs et des vertus, mais il manquoit de lumières, et il se laissoit gouverner. Changeant souvent de

p227

conseillers et de ministres, et toujours guidé par eux, il fit une infinité de démarches d' autant plus dangereuses, qu' elles n' avoient aucune liaison entre elles, et que souvent même elles étoient contradictoires. L' épuisement de ses finances lui donna l' idée de former de nombreuses assemblées de ses sujets, pour leur exposer ses besoins et leur offrir des réformes. Il proposoit des lois, mais il demandoit de l' argent. Un souverain législateur, véritable image de la divinité, qui se montre sur la terre pour éclairer les hommes, doit se présenter sous les traits augustes d' un bienfaiteur désintéressé : alors il est écouté, accueilli avec transport ; tout se réforme à sa voix puissante ; il a le droit sublime de rétablir l' ordre, la paix, de changer les moeurs ; il commande la vertu, et il est obéi. Il n' en fut pas ainsi du malheureux Hunaud ; on méconnut ses intentions, on dénatura ses motifs. Il offroit l' abandon de quelques-uns de ses droits, et bientôt on voulut les lui ravir tous, parce qu' on n' avoit attribué ses sacrifices qu' à la nécessité, et qu' on douta toujours de sa bonne foi. Des factions se

p228

formèrent ; il en fut la victime... mais avant cette époque sanglante, que les amis de la justice et de l' humanité déploreront à jamais, les bons citoyens (sur-tout dans

le commencement de la révolution) se livrèrent à l' espérance de voir s' établir un meilleur gouvernement. Pour moi, dans ma retraite, je formois des voeux sincères pour le bonheur du peuple, de ma patrie et de mon souverain ; mais, étranger aux affaires ainsi qu' aux factions, je n' étois occupé que de ma famille, de mes enfans et de mes paisibles travaux. Je tolérai sans peine la diversité d' opinions ; en même temps je témoignai une constante horreur pour l' intrigue, la perfidie et la cruauté ; et cette impartialité, qui ne s' est jamais démentie, me valut la haine de tous les partis. Le temps des factions est celui de l' injustice et de la calomnie, je l' éprouvai ; je prévis enfin les maux qui devoient accabler mon malheureux pays. Cependant l' infortuné Hunaud régnoit encore, quand je pris le parti de m' éloigner de ma patrie. Quelque temps après mon départ, on me proscrivit, et l' on confisqua tous mes biens. Alors je me retirai avec ma famille,

p229

qui m' avoit suivi dans cette petite île, dont nous sommes les seuls habitans : là, dans le sein d' une douce union, loin des persécuteurs et des méchans, nous ne regrettons de la fortune dont on nous a dépouillés que le pouvoir de soulager les malheureux ; et chaque jour nous affermit dans la pensée que l' amitié, la paix et la vertu, sont les seuls biens réels. Comme le vieillard finissoit ce récit, il aperçut un bateau sur le lac, dans lequel il reconnut ses deux fils ; il leur fit signe d' aborder sur la rive où il étoit ; ils y vinrent aussitôt, et l' on peut juger de la joie et de l' attendrissement qu' ils éprouvèrent en apprenant le danger qu' avoit couru leur père, et l' action bienfaisante des chevaliers du cygne. Comme la tempête étoit entièrement dissipée, on ne songea plus qu' à passer le lac, pour se rendre dans l' île. On n' avoit de ce côté qu' un bateau qui ne pouvoit contenir que trois personnes ; et les chevaliers voulurent que les deux jeunes gens emmenassent d' abord leur père. Nos chevaliers eurent le plaisir de le voir aborder dans l' île, où sa famille, qui l' attendoit sur la rive, le reçut

avec les transports de joie les plus

p230

touchans. Les jeunes bateliers, revenant avec deux bateaux, passèrent ensuite les chevaliers : on envoya Zemni et les écuyers dans un lieu qu' on leur désigna, où Giaffar avoit laissé la veille son écuyer et ses chevaux. Aussitôt que les chevaliers eurent débarqué, ils se trouvèrent au milieu de l' intéressante famille du vieillard. Les jeunes femmes exprimoient leur reconnaissance avec cette éloquente effusion que le coeur seul peut inspirer. Cinq enfants d' une beauté ravissante, et dont le plus âgé n' avoit que dix ans, entouraient les deux amis ; les plus jeunes baisoient leurs mains ; les plus grands s' étoient jetés, en pleurant, dans leurs bras. L' un d' eux s' étoit élancé au cou d' Olivier, qu' il tenoit étroitement embrassé ; et le vieillard et ses deux fils, baignés de larmes, considéroient ce spectacle en levant les mains au ciel, et en comblant de bénédictions les généreux chevaliers. Quand ces premiers transports furent calmés, Giaffar proposa une promenade, qui fut acceptée. On parcourut la petite île, dans laquelle se trouvoit une prairie, un verger et un joli jardin ; la maison étoit petite, mais commode et

p231

propre, et l' intérieur en étoit arrangé avec une élégante simplicité. On servit le souper dans une salle tapissée de nattes de jonc, au milieu de laquelle étoit une grande table couverte d' excellens poissons, de laitage, de légumes et de fruits. Les chevaliers et toute la famille se mirent à table, à l' exception des deux enfans aînés qui servirent les convives. Giaffar se plaça entre Isambard et Olivier ; Giaffar inspiroit un vif intérêt à Olivier, et sur-tout parce qu' il paroissoit plongé dans une profonde mélancolie. Olivier avoit examiné avec une curiosité qu' il avoit rarement depuis ses malheurs, la devise de

son bouclier, sur lequel on voyoit une plante étrangère qui s' élevoit sur le haut d' une montagne parmi les rochers ; autour de cet emblème on lisoit ces mots : *la trouver ou mourir* ! Olivier n' osa en demander l' explication, mais il fit plusieurs questions à Giaffar ; il s' informa du lieu où il comptoit aller en quittant l' île. Je suis obligé, répondit Giaffar, de suspendre pendant quelque temps mes voyages, parce que les ordres de Gérold, mon souverain, m' appellent dans le duché de

p232

Clèves, où je resterai tant qu' il aura besoin de moi. Olivier et Isambard, qui avoient entendu parler confusément de cette entreprise, prièrent Giaffard de leur donner quelques détails à cet égard ; et Giaffar s' empressant de les satisfaire : vous savez, seigneurs, dit-il, que Gérold devoit épouser Béatrix, duchesse de Clèves : le père de cette princesse, avant de mourir, avoit arrangé ce mariage, qui ne fut d' abord formé que par la politique. Béatrix, seule héritière des états de son père, respecta ses dernières volontés, ratifia ce traité, et reçut Gérold à sa cour comme celui qui devoit être son époux. Ce prince ne l' avoit jamais vue avant cette époque : il savoit qu' elle étoit la plus belle princesse de l' Europe ; mais il la trouva tellement au-dessus de sa réputation, qu' il prit pour elle une passion dont jusqu' alors on ne l' avoit jamais cru susceptible ; car il étoit malheureusement aussi célèbre par ses caprices et son inconstance en amour, que par sa valeur et les agrémens de son esprit et de sa figure. L' amour, qu' il n' avoit jamais traité sérieusement, se vengea cruellement de lui. Ce jeune prince, qui feignit si souvent

p233

des sentimens qu' il n' éprouvoit pas, trouva dans Béatrix autant de froideur que d' incrédulité sur sa passion. La duchesse, prévenue contre lui, l' écoutoit avec indifférence,

et se contentoit de répondre qu' elle seroit fidèle à ses engagements s' il persistoit dans le desir de l' épouser ; mais elle ajouta que, craignant la légéreté naturelle dont il avoit donné tant de preuves, elle exigeoit qu' il s' éloignât d' elle pendant une année entière, et qu' au bout de ce temps, s' il revenoit avec les mêmes sentimens, alors elle l' épouserait sans délai. Gérold combattit vainement cette résolution, il fallut s' y soumettre : il partit, et voyagea pour se distraire. On dit que l' éloignement et l' absence ne firent qu' augmenter sa passion ; il envoyoit sans cesse des courriers dans le duché de Clèves ; il ne parloit que de Béatrix, et ne parut occupé d' aucun autre objet : mais sur la fin de cette année d' épreuve, on le vit tout à coup plongé dans la plus profonde douleur, et il écrivit à la duchesse pour lui déclarer qu' il cessoit de prétendre à sa main, sans lui expliquer les raisons d' un changement si subit et si étrange. Ce qu' il y eut de plus

p234

extraordinaire, c' est que, quinze jours après, Gérold se rendit à la cour de Béatrix, fut se jeter à ses pieds, et implora son pardon avec toutes les démonstrations de la passion la plus sincère. Béatrix le reçut avec dédain, lui dit qu' il l' avoit dégageé lui-même, qu' elle étoit libre, et qu' elle renonçoit pour toujours à l' hymen. Quand Gérold eut perdu l' espoir de la fléchir, il se livra à toute l' impétuosité de son caractère, et ne pouvant plaire à celle qu' il aimoit, il résolut de conquérir par la force l' objet qu' il ne pouvoit obtenir par la séduction : il retourna dans ses états, afin d' y rassembler des troupes. Pendant ce temps, les princes voisins de Béatrix, sachant que son mariage étoit rompu, s' empressèrent de lui offrir des hommages et des voeux qui ne furent pas mieux écoutés que ceux de Gérold. La plupart de ces princes rebutés témoignèrent un vif ressentiment, et l' indifférente et fière Béatrix, dédaignant et écartant tous les amans, se vit bientôt entourée d' ennemis puissans et dangereux. Dans ces entrefaites, Gérold arriva avec une petite

armée : son intention étoit d' assiéger la

p235

duchesse dans son château, mais les princes ses rivaux s' y opposèrent : il y eut plusieurs combats entre eux. Alors la duchesse écrivit à Gérold et aux principaux chefs pour demander une trêve de six mois ; ne s' engageant point à prendre l' un d' eux pour époux au bout de ce temps, mais promettant d' y penser, et de rendre à ce sujet une réponse positive. Cette lettre, qui donnoit quelque lueur d' espoir à ses amans, produisit l' effet qu' elle en attendoit : la trêve fut accordée, et chacun se retira ; mais on sut bientôt que la duchesse faisoit augmenter les fortifications de son château, et qu' elle y recevoit beaucoup d' étrangers : alors se forma contre elle une ligue puissante, dont Gérold est le chef. Il convint avec ses rivaux qu' au bout du temps prescrit on se rendroit avec des troupes réunies dans le duché de Clèves ; qu' on sommeroit Béatrix de faire un choix parmi les princes et chevaliers confédérés ; que, dans le cas de refus, on assiègeroit le château ; et que, lorsque Béatrix seroit vaincue, on la forceroit à nommer un époux, mais en lui laissant toujours la liberté du choix. Tous les confédérés ont

p236

fait le serment de respecter ce choix, quel qu' il soit, et de s' y soumettre sans murmure. Gérold, distingué par tant de brillans avantages, se flatte que Béatrix, réduite à cette extrémité, ne balancera pas entre ses rivaux et lui. La trêve expire dans deux mois : appelé par mon prince, je dois me rendre à cette époque dans le duché de Clèves ; j' y resterai tout le temps du siège, et ensuite je reprendrai mes voyages. Eh quoi ! Seigneur, dit Isambard, vous irez grossir le nombre des ennemis de cette illustre princesse ? Je conviens, répondit Giaffar, que l' entreprise de Gérold est injuste ; cependant il avoit reçu la foi de

Béatrix, un moment d' erreur pouvoit-il
la dégager d' une parole si solennellement
donnée ? Le procédé de Gérold fut sans
doute offensant, mais la cause en est ignorée ;
et ce qui est certain, c' est qu' il n' a
jamais cessé d' adorer Béatrix, et l' aime
éperduement ; l' amour excuseroit à mes
yeux de plus grands torts que les siens :
d' ailleurs, je connois sa générosité ; je suis
sûr que Béatrix, humiliée et vaincue, disposera
souverainement de lui, et que Gérold
mettra sa gloire à la laisser maîtresse

p237

absolue de son sort ; il ne veut pas être
rejeté, mais il est assez grand pour se
sacrifier lui-même. Cet entretien se prolongea
jusqu' à l' instant où l' on alla se coucher :
on conduisit les chevaliers du cygne dans
la petite chambre qu' on leur avoit préparée,
et lorsqu' ils furent seuls, Isambard
voyant son ami retomber dans son accablement
ordinaire : cher Olivier, lui dit-il,
voilà une journée qui sans doute a
suspendu le sentiment de tes maux ; deux
hommes nous doivent la vie, et deux
hommes intéressans ! Une famille vertueuse
te bénit ! Tu as fait une bonne action.
Moi ! Interrompit Olivier, une bonne
action en exposant mes jours ! ... grand
dieu ! ... crois-moi, quand nous nous
jetâmes dans le lac, tu fus seul généreux,
toi dont la vie est si pure ! ... Olivier,
reprit Isambard, la tienne est précieuse
encore, puisque tu peux en faire un emploi
si bienfaisant, et que celle d' un ami
s' y trouve attachée ! Ton coeur n' a pu être
insensible aux scènes touchantes dont nous
avons été témoins ; j' ai vu couler tes
larmes... -oui, j' ai pleuré en embrassant
cet étranger rendu à la vie, j' ai pleuré ! ...

p238

je pensois à elle... je me disois, si elle
existoit, je m' enorgueillirois d' avoir bravé
un tel danger, elle l' apprendroit... et elle
m' en eût aimé davantage ! ... -songe,

mon ami, songe au moment où nous sommes
entrés dans cette île, où ces charmans
enfants nous entouraient et nous prodiguoient
leurs innocentes caresses... -ah !
Que me rappelles-tu ! Si tu savais ce que
je souffrois en serrant contre mon sein ce
jeune enfant ! Le croirois-tu ? La vue d' un
enfant me perce le coeur ! ... je fus époux,
si du moins il me restoit d' elle un tel gage ! ...
mais il ne survit d' elle que sa juste
vengeance ! ... le crime, le remords, le
châtiment et le désespoir ; voilà tout ce que
l' amour m' a laissé ! ... Isambard,
l' attendrissement, les douces émotions sont faites
pour ton âme, mais il n' en est plus pour
ton malheureux ami ! Je suis dans cet état
funeste où le poids d' une souffrance
insupportable ne permet plus de se distraire
un seul instant de soi-même. C' est le juste
supplice des coupables de ne pouvoir se
fuir, de ne pouvoir s' oublier un moment...
je rapporte tout à moi-même, et comparant
tout à ma situation, les plus

p239

touchantes images de la vertu, de la paix et
du bonheur, ne m' offrent que des contrastes
accablans ; j' envie jusqu' au destin
des hommes qui se trouvent les plus malheureux.
Hélas ! Quelle infortune peut approcher
de la mienne ! Par exemple, cet
étranger qui se plaint si amèrement de son
sort, il a, dit-il, *une foible espérance* , et
il gémit ! ... après avoir ainsi exhalé sa
douleur, Olivier tomba dans une profonde
et sombre rêverie, qui précédoit toujours
d' une heure ou deux le moment où il devoit
se mettre au lit : alors ses larmes
s' arrêtoient tout à coup, une attente horrible
faisoit succéder la terreur stupide aux
bruyans éclats du désespoir ; il paroissoit
ne plus entendre, ne plus voir Isambard...
Isambard, immobile comme lui, loin de
s' accoutumer à un tel spectacle, en étoit
chaque jour plus frappé et plus profondément
attendri : il le regardoit en silence,
il pleuroit, il invoquoit le ciel pour lui ;
et c' est ainsi que se passaient toutes les
soirées.

Chapitre xvi.

le peuple.

les chevaliers du cygne, malgré les vives instances de leurs hôtes, ne voulurent pas prolonger leur séjour dans l'île ; Giaffar en partit avec eux, et les accompagna jusqu'au lieu où ils devoient trouver leurs écuyers et leurs chevaux : là, après avoir renouvelé les plus tendres protestations de reconnaissance et d'amitié, Giaffar les quitta, et les deux amis poursuivirent leur route. L'histoire de Béatrix avoit vivement intéressé Isambard ; il en reparla à Olivier ; et ce dernier, voyant qu'il éprouvoit un extrême desir d'aller offrir ses services à cette princesse, lui dit qu'il iroit volontiers avec lui. Cette proposition ravit Isambard, et il fut convenu qu'ils s'y rendroient avant

l'expiration de la trêve, et qu'ils dirigeroient leurs voyages en conséquence. à midi, nos chevaliers s'arrêtèrent dans une maison de paysan, qu'ils trouvèrent sur le grand chemin. Après y avoir fait un repas frugal et champêtre, ils allèrent dans un petit bois, où Olivier reprit ainsi la suite de son histoire.

J'en suis resté au sacrifice que je fis à Topal, de la tresse de cheveux que j'avois enlevée du petit jardin ; de ce moment le bon vieillard me témoigna une affection et une confiance sans bornes ; car, le jour même, il me donna une clé du jardin : je la reçus avec transport, me promettant bien d'aller passer toutes les nuits au pied de l'arbre consacré ; et, en effet, chaque matin, Topal, en venant l'arroser, m'y trouvoit encore. Un jour que, suivant ma coutume, je rentrois chez moi au lever de l'aurore, pour prendre quelques heures de repos, je fus étrangement surpris de voir ma maison investie par une troupe de gens armés : aussitôt qu'on m'aperçut, on s'écria : *le voilà ! Le voilà !* Et en même temps l'on vint à moi. J'étois seul et sans armes, je n'avois nul

p242

moyen de défense : on me saisit, on me charge de chaînes, et l' on m' entraîne loin de ma demeure. Le tumulte étoit si grand, qu' il me fut impossible de me faire entendre et de savoir pourquoi l' on me traitoit ainsi. On me conduisit dans une vaste enceinte remplie de peuple, et là nous nous arrê tâmes, et je compris que ce lieu étoit le tribunal public où se rendoit la justice : j' aperçus sur une estrade très-élevée un vieillard assis, d' un aspect farouche et sévère, qui imposa silence à la bruyante assemblée, et me fit approcher. étranger, me dit-il, quel est votre pays, quel est votre nom ? Par quel droit m' interrogez-vous ? Repris-je. -comme magistrat et chef de ce canton, répondit-il, et comme votre juge. -dans ce cas, je dois vous déclarer la vérité, répondis-je : mon nom est Olivier, la France est ma patrie. à ces mots, une clameur universelle s' éleva : *c' est un espion* , s' écrioit-on de toutes parts ; *c' est un agent de Charlemagne et de Vitikind* . Le magistrat fit cesser cette rumeur, en frappant trois fois dans ses mains ; et se tournant vers moi : étranger, me dit-il, tu viens toi-même

p243

de prononcer ta propre condamnation ; un français caché dans ces lieux doit subir la mort, et la justice populaire et nationale t' y condamne par ma voix. Comme il achevoit de prononcer ces paroles, tous les spectateurs agitèrent leurs armes en les frappant à grands coups, et en mêlant à ce bruit belliqueux des cris aigus et redoublés, car c' est ainsi que ce peuple sauvage exprime son approbation et sa joie. Plus surpris d' une telle férocité que de la sentence même, je restai un instant immobile, ensuite je demandai la parole : je l' obtins ; et m' adressant à la multitude qui m' environnoit : eh quoi ! Dis-je, vous prétendez aimer la liberté, vous combattez pour elle, et vous violez les droits les plus sacrés de la justice et de l' hospitalité ! Vous traitez un homme qui vous est suspect,

comme s' il étoit convaincu d' un crime ! Vous arrêtez, vous chargez de fers un étranger, sur une simple délation et sur des soupçons vagues, vous le condamnez à la mort ! Que feroient de plus les despotes et les tyrans ? Vous pensez que les troubles et les factions autorisent de tels excès ! Ainsi donc, selon vous, le

p244

péril et la crainte justifient tous les crimes ! Ainsi donc, pour secouer le frein des lois, il suffira parmi vous de supposer des complots imaginaires, ou d' éprouver des terreurs sans fondement ! Eh ! De quel usage seront donc les plus précieuses des vertus, la sainte humanité, la générosité, la clémence, si l' on y renonce dans les temps orageux, puisqu' elles ne peuvent briller avec éclat qu' au milieu des dangers et dans les vicissitudes des succès et des revers ? J' allois continuer ce discours, car j' avois encore beaucoup de choses à dire, lorsque je remarquai dans l' assemblée un mouvement extraordinaire, et dont je n' étois point l' objet ; tous les regards se tournèrent du côté de la porte d' entrée, et bientôt je vis la multitude se presser, s' ouvrir et donner passage à une jeune personne qui s' avançoit avec précipitation : en jetant les yeux sur elle, je la reconnus à l' instant ; c' étoit la belle Ordalie ; elle alla se jeter aux pieds du vieillard, en s' écriant : ô mon père ! Quand je me suis retrouvée dans vos bras, vous avez béni le généreux inconnu qui avoit sauvé l' honneur et les jours de votre fille ; hé bien, le voilà ; cet

p245

étranger est mon libérateur : je répons de lui, poursuivit-elle, en s' adressant au peuple ; je sais que, malheureux dans son pays, il n' est venu chercher ici que la solitude et l' obscurité : il est innocent, il est vertueux ; je demande qu' on lui rende la liberté, et c' est n' implorer pour lui que la justice. à ces mots, le vieillard se levant :

peuple ! Dit-il, si vous l' approuvez, j' absous cet étranger. *oui, oui* , s' écria-t-on unanimement. Au même instant on s' empresse autour de moi, on délie mes chaînes, on m' enlève, et l' on me porte en triomphe hors de l' enceinte : au bruit de mille acclamations et d' applaudissemens universels, on me conduisit ainsi jusque dans ma maison. Quand la foule se fut retirée, je vis tout à coup entrer Topal dans ma chambre, qui se jeta à mon cou en pleurant, et m' apprit que c' étoit lui qui avoit instruit Ordalie du danger où j' étois : il savoit qu' elle étoit revenue la veille de sa maison de campagne ; et quoiqu' il ignorât mon aventure avec elle, il s' étoit flatté de l' intéresser au sort d' un étranger si cruellement opprimé : aussitôt qu' il m' eut dépeint, elle ne douta

p246

pas que cet étranger ne fût son libérateur, et elle se rendit sans délai au tribunal. Elle étoit adorée de son père, qui avoit tout pouvoir sur ce peuple, qu' il gouvernoit despotiquement : ainsi Topal fut rassuré sur moi dès qu' il la vit décidée à faire la démarche qu' il sollicitoit. Elle est venue dans ma chaumière, poursuivit Topal, m' annoncer elle-même votre délivrance ; mais en même-temps elle m' a chargé de vous engager à quitter des lieux où règnent le trouble et la défiance, et dans lesquels vous ne pourriez séjourner davantage sans vous exposer à de nouveaux périls. D' après cet avertissement, il fallut bien me déterminer à chercher un autre asile ; et ne voulant pas différer un départ nécessaire, je retournai le soir, pour la dernière fois, dans le petit jardin. Au point du jour, Topal vint y recevoir mes adieux : ce vertueux vieillard étoit si ému, qu' il lui fut impossible de proférer une seule parole ; mais il s' approcha de l' arbre consacré, il en coupa une petite branche, et me la présenta ; je la reçus avec attendrissement : j' embrassai le bon vieillard, il me tint long-temps serré contre sa poitrine ; enfin

p247

je m' arrachai de ses bras, je sortis précipitamment du jardin ; j' allai retrouver mon écuyer, nous montâmes à cheval et nous partîmes à l' instant même. En traversant la grande place, j' y vis les funestes apprêts d' une exécution sanguinaire qu' on y devoit faire dans la matinée : on élevoit un bûcher, et déjà le peuple, avide de cet affreux spectacle, accouroit de tous les côtés pour en être le témoin. Mon écuyer m' apprit que les malheureuses victimes qu' on alloit immoler étoient une femme et son fils, âgé de dix-sept ans : il ajouta que ces infortunés, accusés d' avoir conspiré, s' étoient sauvés ; que, depuis leur fuite, on avoit prononcé contre eux la sentence de proscription, et qu' enfin ils étoient retombés entre les mains de leurs persécuteurs ; qu' on les amenoit, et qu' ils alloient subir le jugement qui les condamnoit à mort. Comme mon écuyer achevoit ce triste détail, nous nous trouvâmes aux portes de la ville ; en les passant, le bon Topal s' offrit à ma pensée, et je soupirai en songeant que je le laissois au milieu d' un peuple égaré, auquel d' ambitieux chefs avoient persuadé que le

p248

règne de la liberté ne peut s' établir que par l' intolérance et la terreur ; que l' indulgence et l' humanité sont des foiblesses, et que l' implacable vengeance, l' ingratitude et l' impiété, sont des vertus républicaines. Nous prîmes le chemin qui devoit nous conduire le plus promptement hors de ce canton : nous avons déjà fait quatre lieues lorsque nous aperçûmes une petite troupe qui venoit à nous, et nous distinguâmes bientôt une douzaine de gens armés et à cheval, qui conduisoient une femme et un jeune homme, qui l' un et l' autre étoient chargés de fers : il ne me fut pas difficile de deviner que c' étoient là les malheureuses victimes qu' on alloit livrer à la mort. Je m' approchai de cette escorte, et j' interrogeai un des conducteurs, qui me répondit brusquement que l' on conduisoit ces deux conspirateurs au supplice. Conspirateurs ! M' écriai-je, un

enfant de dix-sept ans ! ... hélas ! Seigneur,
reprit le jeune homme, ma mère n' est pas
plus coupable que moi ; tout son crime est
d' avoir nourri et élevé la fille de Vitikind...
qu' entends-je, m' écriai-je : oh ! Jeune homme,
rassurez-vous, votre mère ne périra

p249

pas ! ... à ces mots, je m' adressai aux
conducteurs, en leur ordonnant de rendre
au moment même la liberté à leurs prisonniers ;
ne voyant que deux hommes contre
douze, ils ne me répondirent que par des
menaces : alors je m' élançai sur eux, et,
secondé vaillamment par mon écuyer, j' en
renversai plusieurs, et les autres, saisis
d' épouvante, poussèrent leurs chevaux en
avant. Le jeune captif, qui étoit à cheval,
se trouvant débarrassé de son guide, s' approcha
de moi ; je déliai ses chaînes et je
lui donnai une épée : dans ce moment,
la troupe, qui s' étoit ralliée, se retourna
et vint fondre sur nous ; le jeune homme
fit des prodiges de valeur, il tua trois de
nos adversaires, qui s' étoient à la fois
jetés sur lui ; mon écuyer et moi nous
en terrassâmes cinq, le reste prit la fuite.
Aussitôt que le combat fut fini, le jeune
homme courut se jeter dans les bras de
sa mère, qu' on avoit déposée et attachée
au pied d' un arbre ; ensuite la mère et le
fils vinrent se jeter à mes genoux ; je les
embrassai avec autant de joie que d' attendrissement,
et sur-le-champ je les fis monter
sur un des chevaux de nos ennemis

p250

vaincus, et nous partîmes sans différer.
Nous marchâmes avec toute la vitesse possible
jusqu' à l' approche de la nuit, où
nous nous trouvâmes hors du canton des
rebelles : alors, n' ayant plus rien à craindre,
nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie,
où nous fumes obligés de rester plusieurs
jours, car mon écuyer étoit assez
grièvement blessé. Le jeune homme (qui
est ce même Zemni, maintenant mon

page) me conta que sa mère, attachée à sa patrie, et riche des bienfaits de Célanire, n'avoit pas voulu la suivre en France ; que lorsque les rebelles s'étoient emparés du canton, elle en avoit d'abord été oubliée dans la paisible retraite qu'elle habitoit ; que peu de temps après, elle fut avertie qu'on alloit l'arrêter ; qu'elle prit le parti de se cacher au lieu de fuir, mais que l'on découvrit enfin son asile, comme je l'ai déjà dit. Je trouvois un charme inexprimable dans l'entretien de Zemni ; ce jeune homme, d'une figure si aimable, joint à beaucoup d'esprit naturel une extrême sensibilité, le courage le plus brillant et une ingénuité pleine de graces : sa mère et lui me contoient mille détails intéressans de

p251

l'enfance de Célanire, et je ne me lassois pas de les leur faire répéter. Zemni me témoigna le desir qu'il avoit de s'attacher à moi ; je le partageois, et nous convînmes qu'il conduiroit sa mère en France, auprès de Célanire, qu'il instruiroit de son aventure, et qu'ensuite il reviendrait me retrouver pour ne plus me quitter, dans un lieu que je lui désignai. En effet, tout s'exécuta de la sorte : je donnai à Zemni et à sa mère l'argent qui leur étoit nécessaire pour leur route ; ils partirent aussitôt, et moi je me rendis dans le nouvel asile que je m'étois choisi, emportant la douce idée que Célanire me sauroit gré d'avoir sauvé les jours de sa nourrice et de l'intéressant Zemni, et que sous deux mois je recevrais de ses nouvelles par ce jeune homme. Olivier termina là son récit, et le reprit le lendemain, comme nous le verrons dans le prochain chapitre.

p252

Chapitre xvii.

une lettre.

nos chevaliers, le jour suivant, ayant pris des provisions avec eux, dînèrent dans un pré voisin d'une vaste forêt ; ils s'assirent

sur l' herbe au bord d' un ruisseau, et après le dîner, Olivier reprenant sa narration : quelques jours après le départ de Zemni, dit-il, j' arrivai dans le lieu où je voulois m' établir ; là j' attendis le retour de Zemni avec une impatience que chaque instant sembloit accroître ; je comptois les jours, les momens ; je ne pouvois ni m' occuper ni me distraire d' une idée qui me dominoit entièrement. Je passai de la sorte deux mortels mois, et Zemni ne revenoit point ; alors le tourment de l' inquiétude se joignit aux agitations de l' impatience ; j' allois tous les matins sur le chemin par lequel devoit arriver Zemni ; quoique nous fussions au

p253

milieu de l' hiver, j' y restois jusqu' à la nuit, et chaque soir j' en revenois désespéré. Ne pouvant plus supporter un tel état, j' étois presque décidé à partir moi-même pour la France, et à m' y rendre secrètement ; lorsqu' un matin je vis tout à coup entrer Zemni dans ma chambre. Mon premier mouvement fut de m' élancer vers lui ; cependant, craignant de trahir mon secret, j' eus la force de me contenir, et, d' un ton assez tranquille, de lui demander des nouvelles de sa mère. Seigneur, me répondit Zemni avec un air de tristesse qui me frappa, je l' ai laissée avec Célanire, qui m' a chargé de vous remettre cette lettre. En prononçant ces paroles, il tire une lettre de sa poche, me la donne et sort à l' instant : je restai pétrifié ; je tenois dans mes mains une lettre de Célanire, et cependant une terreur invincible, un pressentiment secret, m' empêchoient de l' ouvrir ! Cet écrit devoit fixer mon sort, je le sentois, j' en étois certain. Célanire, qui m' avoit expressément défendu de lui écrire, n' avoit pas fait une telle démarche sans une cause extraordinaire et nouvelle : mille idées sinistres s' offroient

p254

à mon imagination et me glaçoient le

sang... enfin, sortant de la stupeur où la surprise et le saisissement m'avoient plongé, je romps le sceau fatal, j'ouvre la lettre en frémissant... la voilà, cette lettre, poursuivit Olivier en la tirant d'un portefeuille ; lisez-la, mon cher Isambard, et jugez de l'impression qu'elle dut produire sur mon cœur. à ces mots, Isambard prit des mains d'Olivier, la lettre de Célanire, et lut ce qui suit :

" c' en est fait, Olivier, je touche au moment où s'évanouissent toutes les vaines frayeurs qu'inspire la prudence humaine ; je n'ai plus rien à ménager, je n'ai plus rien à craindre, je me meurs ! ... l'état où je suis me rend à moi-même ; prête à quitter la vie, je reprends ma liberté, et je veux te consacrer les derniers instans de mon existence. Hâte-toi, reviens, Célanire te rappelle, elle est mourante ; oh ! Reviens, qu'elle puisse expirer sur ton sein ! ... ne gémiss point sur mon sort ; je n'aurois pas vécu pour toi, et je mourrai dans tes bras ! ... mes yeux se fixeront encore sur les tiens, ta main pressera la mienne ! ... je pourrai

p255

te répéter encore que je t'aime, j'oserai même alors le déclarer publiquement... alors plus de respect humain, plus de craintes frivoles, plus d'odieus mystères ! La liberté sur la terre proscrite et fugitive, trouve au moins un refuge sur le bord de la tombe... débarrassée des chaînes pesantes de la vie, je pourrai donc avouer cet inconcevable sentiment qui remplit toute mon ame ! Je ne serai plus forcée de cacher ton amour, qui faisoit tout mon orgueil ! Je dirai : Olivier était mon amant, je l'adorois, il n'aimoit que moi ! ... oh ! Si je pouvois emporter le titre glorieux de ton épouse ! ... oui, c'est dans l'instant où les vastes champs de l'éternité s'ouvriront pour moi, que je dois promettre solennellement au créateur de t'aimer toujours ! Oui, c'est alors, c'est ainsi que cette ame immortelle qui, fut formée pour toi, doit prendre un tel engagement. Viens donc, ô mon Olivier, viens recevoir ce serment sacré ! Ne diffère

pas, songe que les jours de Célanire
sont comptés... et que jusqu' à ton retour
elle en passera toutes les heures à t' invoquer,
te desirer et t' attendre ! "

p256

à peine Isambard avoit-il fini la lecture
de cette lettre, qu' il entendit des cris perçans
qui partoient de la forêt ; aussitôt les
deux amis se levèrent, ils appelèrent leurs
écuyers, ils remontèrent à cheval et entrèrent
dans la forêt. Nous verrons dans
le chapitre suivant ce qu' ils y trouvèrent.

Chapitre xviii.

minuit.

les chevaliers du cygne dirigèrent leur
course du côté d' où partoient les cris, qui
continuoient toujours, et qui paroisoient
être ceux d' une femme ; bientôt ils aperçurent
de loin plusieurs hommes autour
d' un arbre ; mais à leur approche, ces

p257

hommes s' enfuirent et se perdirent dans
l' épaisseur du bois, et les chevaliers virent
alors une femme que ces brigands avoient
attachée à l' arbre qu' ils venoient de quitter.
Olivier et son ami descendoient précipitamment
de cheval pour aller délivrer
cette infortunée ; mais à peine Olivier eut-il
jeté les yeux sur le visage de cette femme,
qu' il recula en frémissant. Isambard,
s' écria-t-il, secourez-la. En disant ces
paroles, Olivier s' éloigne brusquement,
ordonne aux écuyers de rester avec Isambard,
s' élance sur son cheval, et, suivi du seul
Zemni, il disparoît à l' instant même. Cette
action ne pouvoit surprendre Isambard,
puisqu' il venoit lui-même de reconnoître
Armoflède : c' étoit elle en effet. Isambard
s' approcha, lui délia les mains, et d' un
air et d' un ton respectueux, mais très-froid,
lui offrit ses services, et lui demanda
ses ordres. Armoflède, malgré la joie que
lui causoit sa délivrance, n' étoit pas
encore remise du trouble affreux où l' avoit
jetée la vue inopinée d' Olivier. Elle fut un

instant sans répondre ; mais bientôt, reprenant toute son audace naturelle, elle pria Isambard de la conduire dans une

p258

hôtellerie où elle avoit passé la nuit précédente, et dont elle lui indiqua le chemin.

Tandis qu' elle parloit, Isambard, qui la regardoit fixement, ne pouvoit s' empêcher d' être fâché qu' une figure si remplie de graces cachât une ame qu' on lui avoit dépeinte si artificieuse et si noire. Le désordre de son habillement ajoutoit encore à ses charmes ; ses longs cheveux, plus noirs que l' ébène, étoient détachés et flottoient sur ses épaules ; ses bras nus, d' une blancheur éblouissante, portoient encore la marque des liens dont on venoit de la délivrer ; et la vive rougeur, qu' une émotion violente avoit laissée sur ses joues, donnoit à son teint l' éclat le plus brillant. Isambard, appelant les écuyers, fit approcher son cheval, qu' il monta en prenant Armoflède en croupe derrière lui. Il falloit faire trois lieues, avant d' arriver à l' hôtellerie ; mais Armoflède fit d' abord presque seule les frais de la conversation. Elle conta qu' Adalgise l' avoit enlevée six mois auparavant ; qu' elle s' étoit échappée de ses mains ; que depuis ce temps elle voyageoit ; qu' en passant le jour même dans la forêt, elle avoit été attaquée par des

p259

voleurs, et que ses gens avoient pris la fuite. Elle termina ce récit en renouvelant ses remerciemens à Isambard, et avec les expressions de la plus vive et de la plus tendre reconnoissance. Comme Isambard ne répondit rien : je vois trop, seigneur, reprit Armoflède, qu' on vous a prévenu contre moi : cependant, si vous saviez la vérité ! ... de grace, madame, interrompit Isambard, ne me parlez ni d' Olivier, ni de ce qui peut le regarder. Ce seul point excepté, je vous écouterai avec le respect qu' on doit à votre sexe ; mais je me suis

imposé la loi de ne jamais souffrir que ceux qui sont brouillés avec mon ami, me parlent de lui, alors même qu' ils m' assurent qu' ils n' en veulent pas dire de mal. à ces mots, Armoflède garda un profond silence. Isambard crut l' entendre pleurer ; elle retira une de ses mains qu' elle avoit passée autour du corps d' Isambard. Il s' imagina, au mouvement qu' elle fit, qu' elle essuyoit ses larmes. Au bout d' un moment, il vit reparoître cette main sur laquelle ses yeux se fixèrent malgré lui ; car elle étoit d' une délicatesse remarquable et d' une beauté parfaite. Cependant

p260

Armoflède soupiroit et se taisoit toujours ; et le bon Isambard, craignant de l' avoir traitée trop durement, crut devoir relever la conversation. Il lui fit une question indifférente. Armoflède répondit brièvement avec un son de voix si doux et si plaintif, qu' Isambard, pour n' en être pas attendri, eut besoin de se rappeler l' histoire d' Olivier. En même temps, il fit la réflexion qu' Olivier ne lui avoit pas encore détaillé ses sujets de plaintes contre Armoflède ; et qu' étant aussi malheureux, il s' exagéroit peut-être ses torts, ou que même il s' abusoit sur sa conduite et sur son caractère. Ces réflexions et les soupirs d' Armoflède changèrent insensiblement le ton d' Isambard, et peu à peu l' entretien se ranima. Armoflède trouva moyen de dire à Isambard mille choses fines et flatteuses. Le jeune et loyal chevalier ne s' avouoit pas le plaisir secret qu' il goûtoit à l' entendre, mais il répondoit avec une politesse qui ressembloit souvent à la galanterie : elle lui montrait tant d' esprit, qu' il ne pouvoit résister au desir de lui donner bonne opinion du sien ; et l' envie de plaire étant presque réciproque des deux côtés, la

p261

conversation devint bientôt très-animée. On se rappela des anecdotes de la cour de

Charlemagne ; on se ressouvint des fêtes
et des tournois où l' on s' étoit trouvé
ensemble. Armoflède n' avoit oublié aucun
des exploits par lesquels Isambard s' étoit
signalé dans ces jeux guerriers ; elle les
détailloit tous ; ensuite elle s' affligeoit
qu' Isambard n' eût jamais été de sa société
particulière ; elle ajoutoit que ce regret
n' étoit pas nouveau, et qu' il n' en pouvoit
douter, s' il avoit remarqué le plaisir
extrême qu' elle avoit toujours éprouvé en
le rencontrant. En causant ainsi, le chemin
parut très-court, quoiqu' Isambard
eût extrêmement ralenti le pas de son
cheval. On n' étoit plus qu' à une petite
demi-lieue de l' hôtellerie, lorsqu' à l' entrée
d' un bois, on vit tout à coup paroître un
chevalier, armé de pied en cap, ayant la
visière de son casque baissée. Il n' eut pas
plutôt jeté les yeux sur l' armure du chevalier
du cygne, et aperçu Armoflède,
qu' il poussa un cri terrible ; et s' approchant,
la lance en arrêt : ô le plus déloyal
de tous les chevaliers, s' écria-t-il, vil
imposteur ! C' est donc ainsi que tu n' avois

p262

nulle liaison avec cette femme ingrate et
perfide ! ... à cette action, à cette voix,
Armoflède ne put méconnoître le fougueux
Adalgise. Isambard lui dit de monter
sur le cheval d' un des écuyers, de
fuir sans délai, et qu' il alloit combattre le
prince lombard. Si je suis vaincu, ajouta-t-il,
du moins vous serez sauvée. Armoflède
suivit ce conseil. Adalgise voulut s' avancer
pour la saisir ; mais Isambard l' en empêcha,
et le combat le plus opiniâtre s' engagea
aussitôt entre eux. Adalgise, animé
par la fureur et par le souvenir de sa
défaite à la cour d' Irène, se battoit avec le
courage désespéré d' un homme qui veut
à la fois rétablir sa gloire flétrie, et se
venger d' un rival odieux. Le combat dura
jusqu' au déclin du jour ; enfin Isambard
désarma son ennemi, qui n' avoit reçu
qu' une légère blessure. Prince, lui dit-il,
votre lance est rompue, et votre épée est
entre mes mains ; c' est pour la seconde
fois qu' elle s' y trouve, et pour celle-ci, je
la garde ; car, en vous la rendant, vous

voudriez recommencer un nouveau combat,
qui seroit désavantageux pour
vous, puisque vous êtes blessé, et que je

p263

ne le suis pas. Je vous exhorte à vous défier
à l' avenir des apparences ; elles vous ont
encore abusé aujourd' hui. Je ne suis point
un imposteur ; je n' ai jamais été l' amant
d' Armoflède ; des brigands l' avoient attaquée ;
j' ai dû voler à son secours, la prendre
sous ma garde, et ensuite la soustraire
à votre fureur : d' ailleurs, je n' ai nulle
prétention sur elle, et je vous en renouvelle
ma parole la plus sacrée. Après ce
discours, Isambard laissa le malheureux
Adalgise, et prit le chemin de l' hôtellerie,
comptant bien qu' il y retrouveroit Armoflède,
et desirant lui rendre compte de
l' issue du combat qu' il venoit de soutenir
pour elle ; mais, en poursuivant son chemin,
le souvenir d' Olivier revint à sa
mémoire. La séduisante Armoflède n' étant
plus à côté de lui, il se rappela tout ce qu' il
lui avoit dit d' elle ; il frémit en songeant
qu' Olivier lui avoit mille fois répété que
cette femme artificieuse étoit la cause de
tous ses malheurs, et il pensa qu' il suffisoit
qu' Olivier en fût persuadé, pour que
son ami ne dût avoir aucune espèce de
liaison avec elle. Isambard, dont l' amitié
fut toujours la première passion, se reprocha

p264

même d' avoir pu trouver tant de
charmes dans l' entretien d' une personne
qu' Olivier regardoit comme sa plus mortelle
ennemie ; et il se promit de s' enfermer
dans sa chambre en arrivant à l' hôtellerie,
de s' y reposer quelques heures,
d' en partir avec le jour pour aller chercher
son ami, non seulement sans s' informer
d' Armoflède, mais en évitant même de la
voir, si elle étoit dans ce lieu. En effet,
Isambard fut fidèle à cette résolution ; à
un quart de lieue de la petite ville où étoit
l' auberge, il rencontra l' écuyer qui avoit

suivi Armoflède, et qui, envoyé par elle, revenoit au-devant de lui : il dit qu' Armoflède, établie dans l' hôtellerie, éprouvoit les plus vives inquiétudes sur Isambard ; et que, malgré l' excès de sa fatigue, elle n' avoit pas voulu se coucher avant de savoir de ses nouvelles. En arrivant, Isambard lui envoya son écuyer, et fut aussitôt, suivant l' engagement qu' il avoit pris avec lui-même, s' enfermer dans la chambre où son hôte le conduisit. Au bout d' un quart d' heure, l' écuyer revint, et dit qu' Armoflède, en apprenant qu' Isambard venoit d' arriver et n' étoit pas blessé, avoit fait

p265

éclater la joie la plus vive et la plus touchante. Elle s' est trouvée mal, continua l' écuyer ; ensuite elle a versé un torrent de larmes ; et enfin elle m' a forcé d' accepter ce rubis, qu' elle a tiré de son doigt, et qu' elle m' a offert avec tant de grace, que je n' ai pu le refuser d' une si belle main... il suffit, interrompit Isambard ; dites qu' on m' apporte à souper dans ma chambre, et que mes chevaux soient prêts à trois heures du matin ; je partirai avant le jour. Il étoit sept heures du soir ; pendant son souper, Isambard fut d' une distraction qui ne lui étoit pas ordinaire. Comme on alloit et venoit, et qu' on ouvroit souvent la porte, il avoit toujours les yeux de ce côté, comme s' il eût attendu quelqu' un ; et les écuyers, qui étoient tous les deux avec lui, s' étonnoient de le voir, pour la première fois, brusque et taciturne. à huit heures, il renvoya tout le monde ; et lorsqu' il fut seul, il se jeta dans un fauteuil ; ensuite il se leva, se promena avec agitation, et puis s' assit encore. Il étoit triste et mécontent, et il s' efforçoit d' attribuer sa mauvaise humeur à l' inquiétude que lui causoit Olivier, et au chagrin de s' en

p266

trouver séparé. Armoflède, malgré lui, se mêloit à ces différentes pensées ; ce récit

lui avoit paru si vrai, si naïf ! ... Armoflède s' étoit évanouie ; elle avoit versé un torrent de larmes... après avoir su ce détail, n' auroit-il pas dû aller lui faire une visite, et lui demander s' il pouvoit lui être encore utile ? N' étoit-ce pas même un devoir de bienséance ? ... toutes ces idées tourmentoient Isambard ; mais bientôt, fixant sa pensée sur Olivier, il ne fut plus occupé que de lui, en songeant à la nuit qu' il alloit passer, et qu' il auroit une nouvelle raison de maudire Armoflède, qui le privoit de son ami dans les momens affreux où sa présence lui étoit devenue si nécessaire. à dix heures, Isambard, excédé de lassitude, se décide enfin à prendre quelque repos, mais avec la certitude qu' il ne pourroit s' y livrer que jusqu' à minuit, et qu' aussitôt qu' il entendroit sonner cette heure fatale, l' image du spectre et du malheureux Olivier ne lui permettroit pas de fermer la paupière. Il alloit se jeter sur son lit, lorsqu' il entendit, dans un cabinet voisin, un fracas si extraordinaire, qu' il crut que le mur étoit écroulé. Une porte de ce

p267

cabinet, qui lui avoit paru condamnée, donnoit dans sa chambre ; il prit une lumière, et vit avec étonnement que la secousse avoit fait entr' ouvrir la porte : au même instant il entendit des gémissemens. Plein de trouble et d' émotion, il pousse la porte, il entre... quelle fut sa surprise, en voyant sur un lit fracassé, et au milieu des débris d' un plafond enfoncé, Armoflède couchée, presque nue, et paroissant mourante ! En l' apercevant, elle entr' ouvrit languissamment les yeux ; et d' une voix éteinte : ô ciel ! Dit-elle, par quel miracle venez-vous encore à mon secours ? Ah ! Seigneur, tirez-moi d' ici... je suis brisée... je me meurs... j' étois couchée au-dessus de ce cabinet ; le plafond tout à coup s' est écroulé... jugez de l' état où je dois être ! ô tirez-moi d' ici ! ... à ces mots, Isambard s' avance vers Armoflède, qui lui tend les bras. Il la prend dans les siens, la porte dans sa chambre, et la pose sur son lit... Armoflède alors eut l' air de s' apercevoir avec effroi qu' elle n' avoit pour

tout vêtement qu' une simple chemise. Elle tira la couverture du lit pour s' en couvrir ; mais elle étoit si foible, si souffrante, et

p268

elle mit à cette action une telle mal-adresse, que ses deux jambes nues restèrent entièrement découvertes... Isambard, plus troublé que jamais, étoit debout et immobile à côté d' elle. Ah ! Seigneur, lui dit Armoflède, ce que je souffre est inconcevable ! Je crois avoir la jambe droite cassée... ô ciel ! S' écrit Isambard, seroit-il possible ! ... en disant ces paroles, il se mit à genoux pour y regarder mieux, et se rassure en examinant de près la plus belle jambe du monde. Armoflède se plaignoit toujours, et portant la main derrière sa tête : je suis sûre, dit-elle, que je suis blessée là ; de grace, regardez-y. Isambard détache le bonnet de nuit d' Armoflède : aussitôt ses beaux cheveux se dénouent, et se déployant sur le bord du lit, tombent jusqu' à terre. Isambard les partage en les écartant doucement, et ne voit qu' un cou charmant qui, se découvrant au milieu de deux longues mèches de cheveux d' un noir luisant et foncé, offroit une blancheur plus éclatante que l' albâtre. Cependant, Isambard aperçoit sur le mouchoir qui couvre le sein d' Armoflède quelques taches de sang, et il ne

p269

douta point qu' elle n' eût en effet une blessure à la tête. Aussi touché qu' ému, il proposa d' aller chercher des secours. Non, non, répondit Armoflède, je n' en trouverois point ici ; et le meilleur de tous pour moi, c' est la compassion du généreux Isambard... alors, se livrant à l' effusion de sa reconnaissance, elle lui dit les choses les plus tendres. Mes douleurs se calment, poursuivit-elle ; je me flatte à présent que cette horrible chute ne sera pas mortelle ; mais je me croyois expirante, quand vous êtes venu à mon secours, et il m' étoit

doux de penser que celui qui a été deux
fois mon libérateur dans ce jour, recevrait
mon dernier soupir... vous partez
dans quelques heures... et vraisemblablement
je ne vous reverrai jamais...
souffrez donc que mon coeur se déploie...
j' ai eu des égarements et des torts, mais je
suis incapable de feindre et de trahir...
et je sais aimer... Armoflède parloit d' un
ton qui paroissoit si vrai, ses yeux étoient
animés d' un feu si brillant et si expressif,
elle étoit si jolie, que peu d' hommes, à
la place d' Isambard, eussent été incroyables ;
et lui, dont la tête étoit si vive

p270

et le coeur si tendre, devoit l' être moins
que tout autre : aussi la sensibilité se
joignant à son émotion, il répondit de manière
à lui faire connoître toute l' impression
qu' elle produisoit sur lui. Il étoit
resté à genoux, et sembloit s' être oublié
dans cette attitude ; il parloit peu, mais
ses yeux étoient fixés sur Armoflède, et
ses regards exprimoient assez le trouble
de son ame et le désordre de son imagination.
L' entretien devenant toujours plus
tendre, Armoflède reparla du départ prochain
d' Isambard ; elle soupira, et quelques
larmes s' échappèrent de ses yeux ;
elle eut l' air de vouloir les cacher ; Isambard
saisit une de ses mains, et la serrant
dans les siennes : je ne vous abandonnerai
point dans l' état où vous êtes, dit-il, et je
ne partirai que lorsque je serai parfaitement
rassuré sur votre santé. Oh ! Puissé-je
ne jamais guérir, s' écria Armoflède !
à ces mots, Isambard, vivement attendri,
baisa avec transport la main qu' il tenoit...
ô mon cher Isambard ! Reprit Armoflède
d' une voix étouffée et tremblante, si vous
pouviez lire dans mon coeur ! ... ces paroles
achèvent d' enivrer Isambard. Armoflède

p271

le voit éperdu ; elle laisse tomber sa
tête sur son épaule, et elle se trouve dans

ses bras... dans ce moment, on entendit sonner minuit... Isambard frémit ; et se relevant brusquement, d' un air égaré : oh, son funèbre ! S' écria-t-il, ô malheureux ! ... il n' achève pas, mais il court se précipiter dans un fauteuil à l' autre extrémité de la chambre, en mettant ses deux mains sur son visage. Armoflède, pétrifiée d' étonnement, garde quelque temps le silence ; ensuite elle le questionne, elle le rappelle, mais en vain ; le charme étoit détruit. Isambard, rendu à lui-même, ne l' écoutoit plus ; l' amitié fidelle offroit à son imagination le spectacle horrible des tourmens d' Olivier. Hélas ! Se disoit-il en lui-même dans ce moment affreux, mon malheureux ami me regrette... et j' étois aux pieds de la dangereuse syrène qu' il croit l' auteur de son supplice ! ... cette réflexion fit couler ses larmes. Armoflède, qui le considéroit avec une surprise que chaque instant augmentoit, n' osoit plus lui parler, mais elle s' agitoit, se plaignoit, et tâchoit, par ses gémissemens, de ramener sur elle l' attention d' Isambard ; tous

p272

ses efforts furent inutiles. Isambard, absorbé dans une douloureuse rêverie, se croyoit au chevet du lit d' Olivier, et rien ne put le distraire de cette funeste image. La nuit entière se passa de la sorte. Enfin, Isambard, qui comptoit toutes les heures, aperçut les premiers rayons du jour : alors il crut voir le spectre s' évanouir dans les airs ; il vit Olivier délivré, et il respira. Il se leva ; et, paroissant sortir d' un songe pénible, il se rapprocha d' Armoflède avec embarras, et, d' un air contraint, balbutia quelques mots entrecoupés. Armoflède, dominée par le dépit et par la plus violente colère, alloit éclater, lorsqu' on entendit frapper à la porte à coups précipités, ce qui parut très-extraordinaire d' aussi bonne heure. Armoflède avoit compté pouvoir sortir de la chambre avant qu' on fût levé dans l' auberge, et elle défendit à Isambard de répondre. Cependant les coups redoublant avec une extrême violence, on enfonce la porte ; et au même instant un homme armé s' élance dans la chambre,

et l' on reconnoît Adalgise qui s' écrie :
vous pérez, couple parjure ! ... Armoflède
pousse un cri perçant, et, au grand

p273

étonnement d' Isambard, elle saute légèrement
du lit, court vers le cabinet, y entre,
et en ferme la porte sur elle. Isambard,
qui avoit pris ses armes, se place devant
la porte pour défendre ce passage contre
Adalgise, qui, bouillant de fureur, met
l' épée à la main. Isambard veut entrer en
explication ; mais Adalgise, sans l' écouter,
se précipite sur lui, et le combat commence.
Isambard ne se battoit qu' à regret ;
il sentoit qu' en effet les plus fortes
apparences étoient contre lui ; d' ailleurs, il
savait qu' Adalgise étoit blessé ; et,
plaignant ce malheureux prince, il ne songeoit
qu' à parer les coups, et il évitoit
d' en porter. Il y avoit plus d' un quart
d' heure que ce combat duroit, quand
Isambard entendit plusieurs personnes
qui accouroient au bruit ; et bientôt il vit
paroître l' hôte, qui fit de vains efforts
pour les séparer. L' hôte comprit, par le
discours d' Adalgise, le motif de sa fureur,
et lui cria plusieurs fois qu' il étoit dans
l' erreur ; que le chevalier du cygne *n' étoit
pas coupable* , et que ce *n' étoit pas lui
qu' il falloir accuser* . Au milieu de ce
tumulte, tout à coup on vit entrer un

p274

chevalier, qui se jeta entre les deux
combattans : (qu' on juge de la joie d' Isambard !)
c' étoit Olivier. L' impétueux Adalgise
s' échappe, et s' élance encore sur son
adversaire ; mais, dans ce moment, la blessure
qu' il avoit reçue la veille se rouvre ; on
voit couler son sang, et il tombe évanoui
dans les bras d' Olivier, qui le porte sur le
lit, et ensuite sort de la chambre avec son
ami qu' il emmène. Isambard, avant de
quitter l' auberge, voulut interroger l' hôte ;
il le prit à part, et lui demanda ce qu' il
avoit prétendu dire, en assurant Adalgise

qu' il *étoit dans l' erreur* . L' hôte parut embarrassé ; mais Isambard vainquit ses scrupules en lui donnant quelque argent. Alors il découvrit le plus surprenant stratagème ; il conta que le cabinet voisin de la chambre d' Isambard, et qui se trouvoit au-dessous d' un grenier, étoit écroulé depuis plus de huit jours ; qu' Armoflède avoit couché la surveillance dans cette même chambre que venoit d' occuper Isambard, et qu' elle avoit remarqué ce cabinet ; qu' en revenant dans l' hôtellerie, elle avoit engagé l' hôte à loger *le chevalier aux armes blanches* (qu' elle attendoit) dans cette

p275

chambre ; qu' en même temps, ayant fait mettre un lit brisé dans le cabinet, elle s' y étoit établie, en prenant la précaution de fermer la porte de son côté, et de faire dresser contre le mur quelques planches, qui, jetées par elle, devoient produire le bruit qu' Isambard avoit entendu. L' hôte termina ce récit, en priant Isambard de lui bien garder le secret ; car il avoit, disoit-il, promis à la jeune dame de ne jamais le révéler.

Cette découverte excita la gaieté d' Isambard, et en même tems le confondit. Il ne concevoit pas qu' on pût pousser aussi loin l' imprudence, l' artifice et l' imposture ; et en effet, dans le siècle où il vivoit, un tel caractère n' étoit pas commun. Isambard bénit le ciel et l' amitié qui l' avoient préservé des pièges de cette femme, aussi méprisable que séduisante et dangereuse : il fut retrouver Olivier, et tous les deux quittèrent aussitôt l' hôtellerie.

p276

Chapitre xix.

le retour.

les chevaliers du cygne reprirent la route du duché de Clèves ; et durant le chemin, Olivier apprit à Isambard qu' après la rencontre d' Armoflède dans la forêt,

il avoit regagné la grande route, et étoit arrivé à la ville où ils avoient couché ; que là, imaginant qu' Isambard y conduiroit Armoflède et y passeroit la nuit, il s' y étoit arrêté, mais n' avoit pas voulu loger dans la meilleure hôtellerie, pensant bien qu' Armoflède choisiroit celle-là ; qu' il s' étoit enfermé dans un mauvais cabaret où il avoit passé la plus affreuse de toutes les nuits, et qu' une demi-heure après la naissance du jour, il s' étoit rendu à l' hôtellerie. Après ce détail, Olivier ne fit aucune question à Isambard sur son combat avec Adalgise, dans la crainte

p277

d' entendre parler d' Armoflède ; et Isambard, qui pénétra facilement sa pensée, garda un profond silence sur toute cette aventure. à dix heures, les chevaliers s' arrêterent dans un petit bois : là, Olivier, cédant aux desirs de son ami, reprit de la sorte la suite de son histoire. Nous en sommes restés à la lettre de Célanire, que me remit Zemni. Tu l' as lue, cette lettre si énergique et si touchante ; tu peux avoir quelque idée de l' état où je fus après cette lecture... aussitôt, sans perdre un seul instant, j' appelle mon écuyer, je demande mes chevaux, et je pars sans différer. Zemni étoit à côté de moi, et je n' osois le questionner ; je redoutois ses réponses, et je craignois de trahir aussi un désespoir dont chaque réflexion accroissoit la violence. Cependant je crus devoir lui dire que Célanire m' avoit chargé de commissions secrètes pour quelques amis qu' elle avoit en Saxe ; que j' avois des choses importantes à lui dire de leur part, et que tel étoit le motif de mon voyage. Hélas ! Seigneur, reprit Zemni en soupirant, hâtons-nous donc, car... il n' acheva pas ; il baissa tristement la tête, et je vis couler ses

p278

larmes. Je frémis... ce peu de mots mettoit le comble à mes craintes mortelles ; et ne

pouvant ouvrir mon coeur, je poussai mon cheval en avant, afin de m' éloigner de Zemni, dont il m' étoit impossible de soutenir la vue. Après quatorze heures de marche, la lassitude de nos chevaux nous obligea de nous arrêter. Je m' enfermai dans une chambre ; et là, sans témoins, je m' abandonnai à tout l' excès de ma douleur. Je repris cette lettre funeste et touchante, je la relus à genoux en versant des torrens de larmes. ô toi ! M' écriai-je, toi dont l' existence m' est plus précieuse, dont le bonheur m' est plus cher que ton amour même, tu m' appelles, et je suis forcé de m' arrêter ! ... tu m' appelles ; et, sur le chemin qui conduit vers toi, je suis condamné à rester immobile ici pendant quelques heures ! ... ces heures d' une mortelle longueur, ces heures perdues vont s' écouler sans me rapprocher de toi ! ... cette idée me désespéroit ; je comptois tous les momens : tantôt je marchois à grands pas dans la chambre ; tantôt je sortois pour m' informer de l' heure ; et trouvant tout le monde couché, je

p279

rentrais, je me jetois sur une chaise, je relisais sa lettre, je la baignois de pleurs ; mais au milieu de ces horribles anxiétés et de ces inquiétudes déchirantes, jamais je n' arrêtai mon imagination sur l' idée du danger où étoit sa vie ; cette affreuse pensée étoit, pour ainsi dire, concentrée au fond de mon coeur ; j' en sentois le poids insupportable, dans tous les instans ; mais je la repoussois avec une sorte de superstition que je ne puis définir ; je n' osois m' articuler à moi-même ces mots terribles : *elle n' est plus ; peut-être elle mourra ! ...* j' aurois cru prononcer un blasphème, et confirmer mon malheur. Je versois des larmes de sang ; j' avois le tremblement et le battement de coeur inégal et convulsif du désespoir ; et je me répétois qu' elle s' abusoit sur son état... on s' exagère souvent de légers chagrins ; mais dans des maux extrêmes, on cherche à se tromper ; et c' étoit sur-tout ce sentiment si naturel qui me rendoit la présence de Zemni si pénible. Non seulement son air si profondément

affligé me perçoit l' ame, mais il
m' inspiroit encore une sorte de colère que
je pouvois à peine contenir. Je voulois me

p280

faire illusion, et tout ce qui la détruisoit
m' irritoit et m' étoit odieux. C' est ainsi que
je passai tout le temps de ce cruel voyage,
que je fis avec une inconcevable rapidité.
à mesure que j' approchois des lieux qu' habitoit
Célanire, je sentois s' accroître mon
impatience et mes inquiétudes ; je desirois
et je craignois également d' arriver, et cette
contrariété de sentimens me jetoit dans un
trouble et dans une perplexité inexprimables.
Nous arrivâmes au commencement
de la nuit. Ne voulant point paroître avant
d' avoir fait prévenir l' empereur, je descendis
dans une auberge, et j' envoyai Zemni
au palais ; je m' enfermai en l' attendant, et
je restai jusqu' à son retour dans un état
impossible à décrire... enfin, au bout
d' une heure, j' entendis sa voix au bas de
l' escalier, et ce son de voix, qui me parut
ferme et naturel, suffit pour me rassurer,
ou du moins pour ranimer toutes mes
espérances. Je m' élance vers la porte, je
me trouve sur l' escalier, j' aperçois Zemni,
qui me crie : *elle vit, elle est beaucoup
mieux !* ... à ces mots, pénétré d' attendrissement,
éperdu de joie, je tressaille,
je chancelle, et je tombe sans connoissance

p281

sur la rampe de l' escalier. Zemni me
prend dans ses bras, et m' emporte dans
ma chambre. Je repris bientôt mes sens,
et mon premier soin fut de tâcher d' éloigner
les soupçons qu' une telle foiblesse
devoit donner à Zemni ; mais il m' interrompit,
en me disant : je ne veux point
pénétrer vos secrets ; mais qui pourroit
les mieux cacher que celui qui vous doit
la vie, la liberté et le sort le plus doux ? ...
il prononça ces paroles avec la sensibilité
la plus touchante et la plus vraie, et depuis
ce jour, sans lui ouvrir entièrement mon coeur,

je cessai de me contraindre
avec lui ; jamais je ne lui ai fait de
confidences, jamais il ne m' a fait de
questions, mais je ne cherchai plus à lui
dissimuler mes sentimens, et j' ai trouvé
constamment en lui autant de fidélité que
de réserve et de discrétion. Il m' apprit
que Célanire l' avoit chargé de me dire
qu' elle me verroit le lendemain, sur le
soir, chez Armoflède. Ce rendez-vous me
surprit ; mais Zemni m' apprit que Célanire
étoit intimement liée avec Armoflède :
il ne put d' ailleurs me faire aucun autre
détail. Comme tu n' étois pas à la cour dans

p282

ce moment, j' allai chercher Lancelot, que
je priai d' instruire l' empereur de mon arrivée.
Ce prince ne m' avoit prescrit qu' un
voyage de quelques mois, je me flattai
qu' il ne désapprouveroit pas mon retour :
en effet, Lancelot revint promptement me
dire de sa part, qu' il me recevrait le lendemain
matin, et me reverroit avec plaisir.
Lancelot me mit au fait des nouvelles
de la cour ; il me conta qu' on ne parloit
que de la passion d' éginard pour Emma,
et qu' on assuroit que la princesse, guérie
des sentimens qu' elle avoit montrés pour
moi, partageoit enfin ceux d' éginard. Ici
j' interrompis Lancelot, pour lui protester
que jamais Emma n' avoit songé à moi ;
mais je ne le persuadai nullement, et reprenant
son discours : tout le monde sait,
dit-il, que vous avez sacrifié la fortune et
l' ambition à la charmante Armoflède ; elle-même
n' en fait pas un mystère, et je connois
plusieurs personnes auxquelles elle en
a fait l' aveu. Vous concevez, poursuivit-il,
que cette découverte n' a pas diminué l' ancienne
inimitié qui régnoit entre elle et la
princesse Emma : aussi cette dernière est-elle
très-refroidie pour la fille de Vitikind,

p283

qu' elle aimoit tant, et uniquement à cause
de sa nouvelle liaison avec Armoflède.

Mais, repris-je, comment s' est formée cette liaison ? D' une manière fort simple, répondit Lancelot ; Armoflède connoissoit votre attachement pour Vitikind, et, touchée de l' amitié que ce grand homme a pour vous, elle a cru faire une chose qui vous seroit agréable en rendant les plus tendres soins à sa fille, tombée dans une maladie de langueur qui a fait craindre pour sa vie. Armoflède a déclaré ingénument le motif qui la portoit à rechercher Célanire ; elle l' a même dit à Vitikind, et bientôt, connoissant mieux l' intéressante et belle Célanire, elle l' a aimée pour elle-même. Ce récit me causa un extrême surprise, mêlée d' une inquiétude vague et pénible. Il étoit évident qu' Armoflède, en prévenant, en recherchant Célanire avec tant de suite et de soins, avoit obtenu d' elle la confiance de tous nos secrets. Je voyois bien, à la vérité, que ces secrets n' avoient pas été trahis, et que même Armoflède prenoit les précautions les mieux combinées pour les cacher ; mais je trouvois dans cette conduite un excès de

p284

générosité qui, malgré moi, m' étoit suspect. Armoflède avoit eu mes premiers hommages ; brouillé avec elle par sa légèreté, ensuite rapproché d' elle par ses artifices, elle m' avoit vu prêt à renouer l' engagement de notre première jeunesse, lorsque tout à coup je m' étois éloigné d' elle sans retour : je n' avois remarqué en elle ni dépit, ni aigreur, ni colère ; ainsi je ne pouvois attribuer un tel calme qu' à l' indifférence ou à la dissimulation. Si elle ne m' avoit jamais aimé, les objets de mon attachement ne pouvoient avoir de droits sur son coeur ; et si elle me regrettoit, si mon changement l' affligeoit, que devois-je penser de la tendresse qu' elle témoignoit à sa rivale ? Ces réflexions jetèrent dans mon esprit tous les soupçons, tous les tourmens d' une défiance qui n' étoit que trop fondée, et corrompirent la joie que j' éprouvois de me retrouver près de Célanire, d' être rappelé par elle, et de ne plus craindre pour ses jours ; car Lancelot m' avoit confirmé le rapport de Zemni, en

m'assurant qu'on n'avait plus d'inquiétude sur sa vie. Je passai une partie de la nuit à relire sa lettre ; cette lettre, qui m'avait

p285

fait verser tant de larmes, ne contenoit pas un mot qui ne dût alors augmenter mon bonheur : Célanire m'aimoit plus que jamais ; elle ne pouvoit vivre sans moi, elle étoit décidée à me tout sacrifier, à tout braver, tout risquer pour moi ! ... mais devois-je abuser de cet ascendant suprême que l'amour me donnoit sur elle ? ... sans doute elle alloit mettre sa destinée entre mes mains ; je devois donc m'oublier moi-même, ne voir qu'elle, et lui donner tous les conseils de la raison et de la prudente amitié. Je m'arrêtai à cette résolution, et je me promis sur-tout de l'engager à ne prendre un parti décisif qu'après une mûre et longue réflexion.

Le lendemain matin, je me rendis chez l'empereur, qui me reçut avec une bonté qui confondit plus d'un courtisan, car la cause de mon départ et une absence de six mois avoient fait présumer ma disgrâce certaine et sans retour. L'empereur me parla d'un tournoi dont il vouloit donner le spectacle à l'illustre Egbert, ce roi fugitif qu'il avoit si généreusement accueilli dans sa cour, et qui se dispoit à partir pour l'Angleterre. L'empereur

p286

ajouta qu'il comptoit que je me mettrois sur la liste des combattans, desirant, dit-il, que ce jour de fête en fût un de succès et de gloire pour tous ses amis. Enfin, après m'avoir traité avec cette aménité pleine de grace et de franchise qui le rend le plus aimable de tous les princes, il me congédia : j'allai m'enfermer chez moi ; et là, seul avec la lettre de Célanire, n'ayant qu'un desir et qu'une pensée ; j'attendis l'heure du rendez-vous, et aussitôt que la nuit fut tombée, je me rendis chez Armoflède. On me fit monter un escalier

dérobé qui me conduisit à une petite porte que mon guide ouvrit ; j' entrai, et je me trouvai dans un cabinet où l' on me pria d' attendre seul un instant. J' étois si tremblant et si troublé, que je fus obligé de me jeter dans un fauteuil, car je ne pouvois me soutenir. Au bout de quelques minutes, j' entendis marcher, et je distinguai le bruit léger d' une robe de femme ; je me levai en tressaillant, et je vis paroître Armoflède ; elle s' avança vers moi d' un air ouvert et attendri, et me prenant la main, elle me considéra un moment en silence avec l' expression de la plus vive sensibilité.

p287

Malheureux Olivier, dit-elle, comme on voit sur vos traits l' empreinte de la souffrance ; mais, hélas ! Poursuivit-elle, en essuyant quelques larmes qui mouilloient ses paupières, vous allez voir un tableau plus frappant encore des ravages cruels causés par la douleur ; à peine pourrez-vous reconnoître votre intéressante amie... où est-elle ? Interrompis-je ; daignez me conduire à ses pieds... venez, mon cher Olivier, reprit Armoflède, venez, vous allez la voir. En disant ces paroles, elle me guide ; je la suis, et après avoir traversé plusieurs pièces, elle s' arrêta devant une porte entr' ouverte. Entrez dans cette chambre, me dit-elle, dans une heure, je reviendrai vous chercher. à ces mots, Armoflède me quitta ; je pousse la porte, et j' aperçois, au bout de cette vaste chambre, Célanire couchée sur un canapé : l' entrevoir et me trouver à ses genoux, ne fut pour moi qu' une même chose. Mais, ô ciel ! Quel fut mon saisissement, lorsqu' en jetant les yeux sur cette figure adorée, je ne retrouvai plus en elle que l' ombre de Célanire ! ... une maigreur excessive, une pâleur effrayante, sans défigurer

p288

ses traits, donnoient à sa physionomie la plus touchante expression de souffrance

et de mélancolie ; elle n'avoit plus l'éclat
et la fraîcheur de la jeunesse, mais le
sentiment qui animoit son visage y conservoit
le caractère sublime de sa beauté :
sans la connoître, il eût suffi de jeter les
yeux sur elle pour être certain que les
peines de l'ame causoient seules sa langueur
et son abattement. Je la regardois
avec un sentiment inexprimable, mêlé
de pitié, de tendresse, de remords et de
reconnoissance ; elle m'examinoit aussi
avec attendrissement ; et rompant le silence
la première : ô mon Olivier, me
dit-elle, combien nous avons souffert ! ...
je ne sais quelle fut ma réponse ; je me
ressouviens de ces premières paroles
qu'elle prononça, car j'avois été privé
si long-temps du bonheur de l'entendre,
que le son de cette voix chérie me frappa
tellement, qu'il grava dans ma mémoire
ces premiers mots que j'entendis articuler :
mais mon émotion étoit si violente, j'avois
si peu ma tête, qu'il ne m'est pas resté la
moindre idée de notre entretien pendant
la première demi-heure que nous passâmes

p289

ensemble. Quand ce trouble extrême fut
un peu calmé, je lui fis part de mes résolutions,
et je lui déclarai que je revenois
avec les sentimens de résignation et de
soumission qu'elle m'avoit vus en la quittant ;
que non seulement je n'exigeois
d'elle aucun sacrifice, mais que, si elle
vouloit m'en faire, je la conjurois de ne
rien précipiter, et de ne prendre un parti
qu'après une longue délibération. Il n'est
plus temps, Olivier ! Me répondit-elle, il
n'est plus temps ! ... je n'aurois même pu
profiter d'un tel conseil le jour où nous
nous séparâmes : je m'abusois alors ; après
avoir livré mon coeur tout entier, après
avoir reçu tes sermens, j'osai me croire
encore quelques vertus étrangères à
l'amour ; j'osai croire que la piété filiale,
l'amour de la patrie, l'honneur et mes
promesses, l'emportoient enfin sur une
passion coupable : près de toi, dans tes
bras, c'est ainsi que je pensois ; ton amour
et ton estime me sembloient des garans
certains de ma vertu ; ta présence m'élevoit

au-dessus de moi-même. En me quittant, tu m'as ravi cette illusion de ma tendresse ; je descendis en frémissant

p290

au fond de mon coeur, je n'y trouvai que toi... la vie me devint odieuse, insupportable ; j'en vis sans effroi le terme prochain ; la mort m'affranchissoit d'un engagement abhorré que je respectois encore... mais un événement inattendu fixa bientôt ma destinée. Un écuyer d'Albion vint apprendre à mon père les détails de ce combat, dans lequel Albion dut la vie à la vaillance du plus généreux des chevaliers français : ton nom ne fut pas prononcé ; mais mon père, dans cet inconnu qui se disoit l'ami de Vitikind, reconnut facilement son libérateur, et mon coeur ne pouvoit s'y méprendre. L'écuyer d'Albion ajouta que son maître avoit reçu dans ce combat, des blessures dangereuses qu'il avoit négligées d'abord, et qui, s'étant rouvertes, donnoient les plus grandes inquiétudes sur sa vie ; que ce mal, s'il n'étoit pas mortel, seroit au moins très-long, et qu'ainsi l'arrivée d'Albion en France seroit excessivement retardée. Mon père, en me contant ces détails, me parut beaucoup moins occupé de l'état d'Albion que de sa reconnaissance pour le généreux Olivier ; et quelques mots qui lui échappèrent

p291

me firent connoître clairement que les sentimens secrets de son coeur s'accordoient avec les miens. Ce fut alors que tous mes scrupules s'évanouirent, ou, pour mieux dire, que je me décidai à les sacrifier. Il me sembloit que mon amant, en sauvant les jours de son rival, m'avoit dégagée de ce lien affreux que la mort auroit rompu sans sa générosité ; du moins je pensai que cette action sublime justifieroit toute ma faiblesse. D'ailleurs je me croyois mourante, et je ne repoussois point cette idée, qui achevoit de me

donner à mes yeux le droit de te rappeler.
Cependant, quoique déterminée au fond
de l' ame, j' étois encore combattue et sur-tout
embarrassée sur le choix des moyens
que je devois employer pour faire une
telle démarche. Lorsque Zemni et sa mère
arrivèrent ici, je ne dépeindrai point ce
que j' éprouvai en écoutant le récit qu' ils
me firent, le jour même j' écrivis la lettre
dont je chargeai Zemni... il partit...
et bientôt l' espoir de te revoir me rendit
à la vie. Enfin, Olivier, après tout ce que
j' ai souffert, après tout ce que vous avez
fait pour moi, vous n' avez plus le droit

p292

de me parler encore le froid langage de la
raison ; vous savez assez que Célanire est
à vous, qu' elle ne peut être qu' à vous...
hélas ! En me donnant à toi, je ne te
promets pas le bonheur : en est-il pour
qui trahit ses devoirs ? ... en prononçant
ces paroles, elle ne put retenir ses larmes.
Pour moi, frappé seulement d' une décision
qui combloit tous mes voeux, et débarrassé
du rôle pénible que je m' étois
imposé, je montrai, sans contrainte,
l' excès de ma reconnaissance et de ma joie.
Alors elle me déclara qu' elle étoit déterminée
à m' épouser, aussitôt que ses forces
lui permettroient de marcher et de sortir :
elle me chargea de chercher un prêtre qui
consentît à nous unir en secret dans le lieu
que je choisirois. Elle me fit donner ma
parole de ne mettre qui que ce fût au
monde dans notre confidence, me promettant
la même discrétion de son côté.
L' amitié d' Armoflède, ajouta-t-elle, a su
m' arracher le secret de mon coeur ; mais je
lui ai dissimulé mes desseins : elle pense
qu' il est impossible que je puisse rompre
mon premier engagement ; je la laisserai
dans cette erreur. Le don funeste de ma

p293

main causeroit votre perte, si cet important
mystère se découvroit ; je dois donc

mettre tous mes soins à le cacher. Comme elle achevoit ces mots, nous entendîmes du bruit ; c' étoit Armoflède, qui entra au même instant et vint s' asseoir sur le canapé de Célanire. Sa présence, si importune pour moi, sur-tout dans ce moment, me causa une humeur qu' il me fut impossible de réprimer ; Armoflède fit seule presque tous les frais de la conversation : au bout d' une demi-heure, Célanire me congédia ; j' attendois ce moment avec impatience, car n' étant plus tête à tête avec elle, j' éprouvois un besoin extrême de me trouver seul, afin de penser, sans distraction, à tout ce que je venois d' entendre. Avant d' avoir vu Célanire, je ne doutois pas qu' en effet elle ne fût déterminée à rompre ses engagemens avec Albion ; mais je n' avois pas prévu une décision aussi ferme, et bien moins encore la résolution de me donner sa main sans délai. J' avois pu être généreux quand je n' avois qu' une espérance éloignée, quand je ne croyois pas possible que Célanire pût consentir à unir son sort au mien avant

p294

deux ou trois ans ; mais l' idée qu' elle seroit à moi dans quelques jours bouleversoit absolument ma raison et anéantissoit tous mes principes. Je n' avois plus ni prévoyance, ni inquiétude, ni remords ; je ne pouvois que me répéter : *elle est à moi !* ... je trouvai facilement un prêtre qui consentit à me marier en secret. Comme il avoit entendu parler de mes prétendus engagemens avec Armoflède, il imagina qu' elle étoit la personne que je devois épouser : je ne le dissuadai point de cette idée ; mais je le prévins que cette personne, ne voulant pas même être connue de lui, seroit cachée sous un voile pendant la cérémonie. Il n' opposa nulle difficulté à tout ce que je proposai, et me promit le plus inviolable secret. Il ne s' agissoit plus que de trouver un lieu où Célanire pût se rendre facilement, et dans lequel il fût impossible d' être surpris. Je me rappelai qu' il y avoit un souterrain fameux près de la maison de campagne de Vitikind, et qui même communiquoit

à une partie de son jardin. La tradition nous apprend que ce souterrain servoit jadis de retraite et d' asile à de pieux

p295

personnages persécutés pour la religion ; que plusieurs même y sont enterrés. Au fond de cette vaste caverne, remplie de tombes révérees, est une chapelle antique où l' on célèbre encore la messe, une fois l' an, en mémoire des saints qui l' ont habitée. Après avoir consulté Célanière, je me décidai pour ce lieu, car il étoit impossible qu' un mariage secret pût se faire à la cour : ainsi, il fallut me soumettre à voir mon bonheur différé d' un mois, Célanière ne pouvant quitter la cour que sur la fin du printemps.

En attendant ce jour si passionnément désiré, je goûtois le plaisir de voir la santé de Célanière se rétablir d' une manière si rapide, qu' elle fut en état de paroître au tournoi dont l' empereur vouloit donner le spectacle au prince Egbert. Célanière, qui jouissoit à la cour des honneurs que l' on rendoit aux princesses, fut placée dans leur tente, afin d' y distribuer avec elles les prix destinés aux vainqueurs. Tu étois à cette fameuse fête, qui fut même l' époque de ta disgrâce, par l' intérêt innocent peut-être, mais trop tendre, que la reine Hermengarde montra pour toi.

p296

On prétend qu' on l' entendit dire, en te donnant l' un des prix : *soyez aussi fidèle que vaillant* . Je recueillis les discours de la calomnie et de la haine ; je vis l' empereur s' inquiéter et s' émouvoir ; je te conseillai de prévenir l' éclat fâcheux d' un exil : nous trouvâmes les moyens de motiver d' une manière simple un départ précipité, et tu partis une heure après les jeux. Tu sais qu' après avoir vaincu Ogier Le Danois, Angilbert et Rotbold, je fus défié par éginard, qui vint me soutenir que sa dame surpassoit la mienne

en vertu et en beauté : je lui répondis
que ce défi si commun étoit sur-tout
déplacé de lui à moi, puisque j'ignorois
le nom de sa dame, et qu'il ne connoissoit
pas la mienne. D'ailleurs, ajoutai-je,
en ne pouvant aimer que celle que je sers,
j'honore toutes les personnes de son sexe
et n'en veux offenser aucune : mais je
soutiens, éginard, que vous n'êtes capable
ni de la passion, ni de la constance
dont j'ai donné des preuves. Cette réponse
fut très-applaudie ; tous les yeux se
tournèrent sur Armoflède et se portèrent
ensuite sur la princesse Emma, qui ne put

p297

dissimuler son embarras et son dépit.
éginard étoit furieux, et combattit avec
un extrême emportement : je lui donnai
un coup de lance qui fit cabrer son cheval
et le renversa sur l'arène ; mais au
moment même, il se releva avec ses armes ;
et, comme il en avoit le droit, il
me demanda le combat à pied. Dans cet
instant l'empereur fit donner le signal de
la clôture des jeux, et il fallut se retirer.
éginard, outré, s'approcha de moi, et
me dit tout bas : il faut céder à l'autorité,
mais ce combat m'étoit dû, et je vous
le demande pour demain, à la pointe du
jour, sans témoins et dans le bois de cyprès.
J'acceptai ce rendez-vous, et je le quittai
pour aller recevoir des mains de sa dame
un bracelet d'or, qu'Emma, pâle et tremblante,
donna au vainqueur d'éginard avec autant de
colère que de chagrin.
Olivier, dans cet endroit de son récit,
fut interrompu par les écuyers qui apportèrent
des corbeilles de fruits et quelques
rafraîchissemens qui firent le dîner des deux
voyageurs. Après ce frugal repas, Olivier
reprit son récit, comme on le verra dans
le chapitre suivant.

p298

Chapitre xx.
un monarque sans préjugés.

tu partis après le tournoi, mais la fête dura encore plus de trois heures, et fut terminée par un repas splendide, après lequel le prince Egbert prit congé de l'empereur. Ce dernier lui fit présent d'une superbe épée : prince, lui dit-il, puisse cette épée vous servir utilement contre vos ennemis ; mais, malgré la gloire attachée au succès des armes, soyez assez grand pour préférer toujours la paix à la guerre. Vous allez trouver, dans vos propres états, tous les germes funestes des discordes civiles : opposez aux factieux, le courage, la droiture et la clémence ; telle est la véritable politique. Vous fûtes offensé, persécuté :

p299

si l'on vous croit dissimulé et vindicatif, vous êtes perdu sans retour : ce sont les vains artifices, la mauvaise foi, l'orgueil et la frivole ambition de régner despotiquement, qui perdent les souverains. Pour vous, prince, vous êtes trop éclairé pour ne pas sentir qu'il n'existe de roi légitime que celui qui ne commande qu'au nom sacré de la loi ; qu'il n'y a ni habileté, ni grandeur, ni sûreté à conduire de stupides esclaves ; et que parmi tous les hommes avilis de la nation dégradée qui se soumet au joug honteux de la tyrannie, l'être le plus méprisable est celui qui s'enorgueillit de gouverner un tel peuple. Ce discours parut faire une profonde impression sur le jeune prince ; et, en effet, jusqu'ici il a montré toutes les vertus qu'on devoit attendre d'un disciple de Charlemagne. Ce soir même, l'empereur, qui avoit été très-frappé de la conduite de la reine Hermengarde et de l'intelligence qu'il supposoit entre elle et toi, voulut me questionner à cet égard, et m'ordonna de le suivre dans son appartement. Je lui parlai, comme nous en étions convenus, et je parvins, sinon à détruire, du moins

p300

à calmer ses craintes. Ce prince, si

communicatif avec ceux qu' il aime, m' ouvrit son coeur sur tous ses chagrins domestiques, et me confia qu' il s' étoit aperçu de la passion d' Angilbert pour la princesse Berthe, et de celle d' éginard pour Emma. Ensuite il m' interrogea sur la Saxe, sur les dispositions et les forces des rebelles, et sur-tout sur le caractère d' Iliska, leur chef, le père d' Ordalie, qui m' avoit fait arrêter et condamner à la mort. Je lui dis que cet homme gouvernoit en despote, que, sans talens, sans aucun des dons extérieurs qui paroissent faits pour séduire, il avoit pris un suprême ascendant sur la multitude ; mais qu' il en abusoit avec autant d' insolence que de cruauté ; qu' il adoptoit toutes les odieuses maximes des tyrans, et sur-tout celle qui prescrit de *régner par la terreur* ; règne en effet absolu, mais qui ne peut être long. Croiriez-vous, reprit l' empereur, qu' on a osé me conseiller de mettre à prix la tête de cet homme sanguinaire ? Je sais que l' exemple donné par plusieurs gouvernemens paroît autoriser un tel avis ; mais rien à mes yeux ne peut consacrer une

p301

lâcheté. La main d' un souverain, dispensatrice des graces, n' est plus digne d' offrir des prix à la vertu, lorsqu' elle promet une récompense au crime ; et quiconque invite au meurtre, n' est lui-même qu' un vil assassin. L' empereur me parla ensuite de l' entreprise qu' il méditoit contre les révoltés saxons, et dont il devoit confier l' exécution au comte Thédéric ; et il termina cet entretien en me donnant le brevet d' une place briguée depuis long-temps par tout ce qu' il y avoit de plus illustre à sa cour ; place à laquelle je n' avois jamais songé, et qui m' attachoit immédiatement à sa personne. Notre conversation s' étoit tellement prolongée, que le jour commençoit à paroître lorsque ce prince me congédia. Nous étions au mois d' avril, et cependant le froid étoit excessif. Je me disposois à quitter l' empereur pour me rendre au bois de cyprès, où je devois trouver et combattre éginard. L' empereur étoit debout, et fit avec moi quelques pas

qui l'approchèrent d' une fenêtre fermée,
donnant sur la grande pièce de gazon qui
entoure son pavillon et celui de la princesse
Emma ; il jeta les yeux à travers les vitres,

p302

sur le jardin, et fut très-surpris de voir
dans la saison où nous étions le gazon et
les fleurs entièrement cachées par la neige
qui étoit tombée durant la nuit. Je
m'avançai dans l'embrasure de la fenêtre : dans
ce moment je vis l'empereur tressaillir et
pâlir ; il regardoit le pavillon d' Emma, qui,
comme tu sais, est auprès du sien : je
tournai les yeux de ce côté ; mais quel fut
mon étonnement en voyant distinctement
sur le perron la princesse et éginard...
aussitôt je fis un mouvement pour m' éloigner ;
mais Charlemagne, sans proférer
une parole, me retint en me prenant fortement
la main ; la sienne étoit tremblante,
l'altération de ses traits et l' expression
de sa physionomie avoient quelque
chose de terrible et d' effrayant : il fit
passer dans mon ame le trouble affreux qu' il
éprouvoit, et ce fut avec une violente
émotion que je considérai l' étrange scène
que je vais décrire. éginard et la princesse
regardoient la neige dont le parterre étoit
couvert, et paroissoient délibérer sur le
parti qu' ils devoient prendre. Tu te rappelles
que ce parterre, absolument en
gazon parsemé de fleurs, d' arbres et

p303

d' arbustes, est entouré de hautes murailles,
et forme un jardin particulier pour l' empereur
et les princesses, et que les hommes
n' y entrent jamais, à moins d' y être à la
suite de l' empereur ; les princesses, ainsi
que lui, ont des clés de la petite porte de
cet enclos dans lequel Emma avoit fait
entrer son amant par cette porte, afin
d' éviter toute rencontre des domestiques.
Mais la neige qui couvroit totalement le
parterre formoit un incident aussi inquiétant
qu' imprévu ; l' empereur, à son

réveil, pourroit voir dans cette enceinte solitaire la trace des pas d' un homme... telles étoient les craintes et l' embarras que les gestes d' Emma exprimoient parfaitement. Cependant il n' y avoit point de temps à perdre, il falloit se décider sans délai. La princesse, qui avoit réfléchi un moment, paroît avoir trouvé un expédient qu' elle propose vivement, et qu' éginard rejette : elle insiste, il a l' air de céder, et tout à coup elle descend le perron ; éginard la suit, mais s' arrête sur l' avant-dernière marche. Emma passe devant lui, descend tout l' escalier, tourne le dos, s' incline doucement, et reçoit éginard sur ses

p304

épaules ; ensuite, pouvant à peine marcher et se soutenir, elle prend le chemin de la longue allée de sycomores qui conduit à la porte du jardin. à cette vue, l' empereur, laissant tomber le bras qui tenoit le mien, s' appuya contre le mur, et mit ses deux mains sur son visage ; un instant après, il s' éloigna de la fenêtre, et alla se jeter dans un fauteuil. Il m' appela, et me fit signe de m' asseoir près de lui. Il gardoit le silence ; mais je vis, par la rougeur et l' expression de son visage, que ses réflexions lui rendoient toute la colère que l' attendrissement avoit calmée un moment. Enfin, prenant la parole : Olivier, me dit-il, j' ai su me préserver des préjugés absurdes que l' éducation, la flatterie et l' orgueil, inspirent communément aux souverains ; celui qui, le seul de vos rois, depuis les premiers successeurs de Clovis, admit le peuple aux assemblées législatives ; celui qui, dans les écoles d' éducation nationale, sans égard à la naissance, ne distribuant les prix et les emplois qu' au mérite et aux vertus, donne souvent un blâme public à l' héritier d' un grand seigneur, et couronne dans son concurrent

p305

le fils d' un simple artisan ; celui qui, dans

l' académie littéraire qu' il a fondée, a rejeté pour lui toute espèce de distinction particulière ; celui qui vouloit, il y a quelques mois, marier sa fille à l' un de ses sujets ; celui-là, dis-je, a bien prouvé qu' il n' attache aucun prix à la naissance. Ainsi les motifs de mon ressentiment sont légitimes et fondés sur la raison. L' indigne suborneur de ma fille me doit tout, son éducation, sa fortune, et même la vie. Vous savez que, dans une bataille, je sauvai ses jours en exposant les miens. Parlez, Olivier, quelle punition mérite une telle ingratitude ? -la plus grande, seigneur, s' il étoit possible de la dénoncer devant un tribunal. -et pourquoi ne pas livrer un coupable à la rigueur des lois ? -et le soin de la gloire de la princesse ? D' ailleurs, seigneur, vous êtes l' offensé : pensez-vous que votre indignation et votre colère n' eussent aucune influence sur l' arrêt que prononceroient les juges ? Non, Charlemagne irrité ne peut demander justice ; car la cause du coupable ne seroit ni défendue avec force, ni jugée avec impartialité. C' est pourquoi, seigneur, un

p306

prince ne peut jamais se venger légitimement ; c' est pourquoi il doit (comme jusqu' ici vous en avez donné l' exemple) punir les crimes qui intéressent l' état et la société, et pardonner toutes ses injures personnelles. -ainsi donc, dit Charlemagne, on peut toujours outrager impunément un prince ? Ah ! Seigneur, repris-je, le grand nombre des hommes a tant d' intérêt à lui plaire, que lorsque l' état est tranquille, il a bien plus à redouter la flatterie que des outrages. N' est-il pas juste que celui qui ne peut être offensé que par des insensés, soit obligé de pardonner toujours ? L' empereur ne répondit rien ; il me fut impossible de deviner quel sentiment dominoit dans son ame. Après quelques minutes d' un morne silence, il prit une écriture, écrivit quelques lignes, ferma le billet, et me le donnant : tenez, Olivier, me dit-il, portez cet écrit à éginard. Cet ordre m' embarrassa tellement, que je ne pus me dispenser d' avouer à

l' empereur que j' avois reçu d' éginard un
cartel, et que j' allois me battre avec lui.
Vous voyez, seigneur, ajoutai-je, que si
ce billet est l' arrêt de sa perte, il seroit

p307

affreux qu' il le reçût de la main de son
ennemi ; et si, au contraire, seigneur,
vous daignez faire grace, je ne puis porter
une telle nouvelle à celui qui m' attend
avec le desir de m' ôter la vie ; il croiroit
peut-être que j' ai brigué cette commission,
afin d' éviter le combat ; car certainement
alors il abjureroit son ressentiment contre
moi. Il suffit, dit l' empereur, je conçois
vos raisons, et je les approuve ; rendez-moi
ce billet : allez, Olivier, où l' honneur
vous appelle ; je ne dois plus vous retenir.
à ces mots, je me retirai et me rendis sans
délai dans le bois de cyprès. J' y trouvai
éginard ; nous nous enfonçâmes dans l' épaisseur
du bois, et nous mîmes l' épée à
la main ; mais à peine le combat étoit-il
engagé, que nous entendîmes un léger
bruit, qui nous fit suspendre nos coups.
Nous prîmes le parti de nous éloigner ;
mais quel fut notre étonnement, lorsqu' au
détour d' une allée, nous nous trouvâmes
vis-à-vis de l' empereur, et à dix pas de
lui ! Nous restâmes immobiles. Ce prince,
avec une contenance sévère et majestueuse,
s' approche d' éginard, et lui présentant
un papier : lisez ce billet, lui

p308

dit-il, et ensuite vous terminerez votre
combat, si vous voulez ; je n' y mettrai
point d' obstacle. éginard, interdit et
tremblant, prend le billet et l' ouvre. Aussitôt
qu' il a jeté les yeux sur la première ligne,
il pâlit, il chancelle ; cependant il le
parcourt précipitamment, et tout à coup il
tombe évanoui aux pieds de l' empereur.
Alors Charlemagne s' éloigna brusquement ;
je le perdis bientôt de vue, et je me
retrouvai seul avec éginard, étendu à
terre et sans connoissance. Je le relevai,

et je le portai sur un siège de verdure : il reprit l' usage de ses sens ; et en voyant que je le soutenois dans mes bras, il m' embrassa en fondant en larmes. Le billet de l' empereur étoit tombé sur le gazon ; il le ramassa, il me le donna en me priant de le lire ; il étoit à peu près conçu en ces termes : " je ne me suis point couché cette nuit, que j' ai passée toute entière avec Olivier, dans mon appartement. Je sais tout... j' ai tout vu de la fenêtre du cabinet où nous étions. Dans ce premier moment de surprise et d' indignation, j' ai entendu de la bouche d' Olivier tout ce qui pouvoit disposer mon esprit et mon coeur à

p309

la clémence... je suis votre souverain, votre bienfaiteur, j' étois votre ami ; jugez-vous ! ... je pouvois m' honorer d' un gendre vertueux, quelle que fût sa naissance ; j' aurois célébré publiquement les noces de ma fille et d' Olivier... mais je n' avouerai point pour mon fils celui qui a trahi les devoirs les plus sacrés de la probité et de la reconnaissance. Cependant je donne mon consentement à votre union secrète avec ma fille, et je vous ordonne à tous deux de ne pas la différer. Je vous ôte la place que vous aviez près de moi, et je double les appointemens que j' y avois attachés. Restez à la cour, ne me voyez qu' en public, faites le bonheur d' Emma, et avec le temps je pourrai vous rendre mon estime et mon amitié. "

cette lettre magnanime fit sur éginard et sur la princesse tout l' effet qu' elle devoit produire ; la félicité dont ils jouissent, leur conduite et leur reconnaissance, récompensent aujourd' hui l' empereur de sa clémence et de sa générosité.

Ici Olivier termina sa narration, qu' il reprit le jour suivant en ces termes.

p310

Chapitre xxi.

un mariage clandestin.

la santé de Célanire étant enfin absolument rétablie, elle partit pour la campagne : ce fut sur la fin du mois de mai.

Au comble de mes vœux, enivré d' amour et de joie, je me rendis dans ce lieu trois jours après elle. J' établis le prêtre que j' avois choisi dans une chaumière qui se trouve à un demi-quart de lieue du souterrain dont je t' ai parlé. Cette grotte immense a deux issues qui ne sont jamais fermées ; l' une donne dans les champs, l' autre communique à la maison de Vitikind par une vaste prairie qui dépend de la maison, et qui tient à son jardin. Je convins avec le prêtre qu' il se rendroit par les champs dans la caverne, et qu' il s' y trouveroit la nuit même à minuit précise.

p311

à dix heures du soir je pris un chemin détourné, qui me conduisit à l' une des portes du jardin de Vitikind ; j' en avois la clé, j' entrai, je refermai la porte ; ensuite je traversai rapidement une longue allée de tilleuls, au bout de laquelle je découvris le petit pavillon où m' attendoit Célanire. Je fus transporté en apercevant la lumière qui éclairoit la salle au rez-de-chaussée ; je me précipite vers la porte vitrée qu' on avoit laissée entr' ouverte, et je me trouve aux pieds de Célanire, qui étoit assise auprès d' une table. Aussitôt qu' elle m' aperçut, elle voulut se lever ; elle n' en eut pas la force, elle retomba sur sa chaise en me tendant les bras. ô ma Célanire, m' écriai-je, vous êtes donc à moi ! à ces mots, elle tressaillit, et je vis couler ses larmes ; je repris la parole pour lui dire tout ce que l' amour peut inspirer de passionné ; ses larmes s' arrêtèrent, elle m' écouta en silence en me regardant fixement, et ne me répondit que par de profonds soupirs. Je connoissois trop sa délicatesse et sa vertu pour ne pas lire facilement tout ce qui se passoit dans son ame, et pour n' être pas certain que dans

p312

cet instant le plus pressant remords agitoit violemment son coeur. J' avois prévu ce combat si pénible ; mais je me flattois que l' amour, qui obtenoit le sacrifice de ses scrupules, finiroit bientôt par les anéantir. D' ailleurs, depuis un mois, enivré de la certitude de posséder l' objet adoré de tous les desirs de mon coeur, nulle autre idée n' avoit pu s' allier dans mon imagination à cette idée dominante. Jusqu' alors je l' avois aimée pour elle, et depuis cette époque, mon amour, plus violent et moins tendre, avoit perdu toute sa générosité ; il n' étoit plus qu' une fureur insensée, et j' eusse été incapable de sacrifier à son repos le bonheur dont elle m' avoit donné l' espérance. Je la pressai de quitter le pavillon, en lui proposant d' attendre dans le jardin l' heure que j' avois indiquée au prêtre. Elle se laissa conduire ; nous sortîmes du pavillon, et après avoir traversé le parterre, nous entrâmes dans la grande allée de marronniers. Je fus saisi d' un transport inexprimable en me retrouvant dans cette même allée, où huit mois auparavant j' avois été forcé de contenir et de dissimuler des sentimens auxquels il m' étoit

p313

enfin permis de me livrer sans contrainte. Je m' arrêtai, je la pressai dans mes bras et contre mon coeur, à cette même place où j' avois excité sa défiance et sa colère, pour avoir osé lui proposer de ralentir un moment sa marche ! ... au bout de l' allée, nous prîmes le chemin du bois de peupliers, qui nous approchoit du souterrain, et, choisissant l' endroit du bois le plus touffu, nous nous assîmes sur une des roches couvertes de mousse, dont ce lieu est rempli. L' excès de ma joie, l' ivresse de mon bonheur, avoient insensiblement calmé les remords de la timide et sensible Célianire ; elle me répondoit ; chaque minute ajoutoit un charme de plus à l' expression de sa tendresse, lorsque tout à coup le temps s' obscurcit d' une manière surprenante : au plus beau clair de lune succédèrent subitement les plus épaisses ténèbres. Célianire, épouvantée, se

précipita sur mon sein. ô mon ami ! Me
dit-elle d' une voix étouffée, le jour où
j' attachai mes offrandes à l' arbre que je
t' avois consacré, un orage semblable vint
porter la terreur au fond de mon ame !
Oui, le ciel condamne mon amour et

p314

réprouve notre union ! ... ce tonnerre
menaçant nous annonce sa colère vengeresse...
oh ! Il en est temps encore, Olivier,
prends pitié de mon effroi, de mes
remords ! ... ces remords affreux sont
insurmontables, ils me poursuivent dans
tes bras ! ... oh ! Rends Célanire à la vertu,
à son père... répare mon imprudence,
expie ma foiblesse par ton courage et ta
générosité ! ... ce discours me fit frémir,
sans m' émouvoir ; je lui rappelai avec
véhémence l' entretien dans lequel elle avoit
elle-même fixé notre destinée. Hélas !
Dit-elle, étois-je à moi-même ! Je te revoyois
après une longue absence ! ... mais c' en
est fait, poursuivit-elle, c' est en vain que
je vois le profond abyme que j' ai creusé
moi-même ; nulle main secourable ne
m' empêchera d' y tomber ! ... ces dernières
paroles me causèrent un si violent
mouvement de fureur et de désespoir,
que je fus tenté de m' arracher la vie et
de m' immoler à ses pieds ; j' éclatai avec
tant d' emportement, qu' elle ne songea
plus qu' à me calmer ; elle ne me répondit
d' abord que par des sanglots, ensuite
passant ses deux bras autour de mon cou :

p315

pardonne, me dit-elle, pardonne les derniers
gémissemens de ce coeur combattu ;
désormais ton épouse ne connoîtra plus
qu' un devoir, celui de te rendre heureux.
Viens, continua-t-elle en se levant, il est
minuit, mes vaines frayeurs sont évanouies ;
l' amour m' a rendu tout mon courage,
et saura me le conserver. En parlant
ainsi, elle ne pouvoit se soutenir sur ses
jambes tremblantes ; je la pris dans mes

bras, et je l'entraînai hors du bois : nous marchions à la seule lueur des éclairs, qui de temps en temps me faisoient entrevoir Célianire pâle, échevelée, agitée de mouvemens convulsifs et paroissant mourante... arrivés à l'entrée de la caverne, je frappai trois coups, comme j'en étois convenu avec le prêtre ; une minute après nous l'aperçûmes au fond de la grotte, il tenoit un flambeau allumé : dans cet instant, je jetai sur Célianire un voile qui la couvrit presque entièrement, mais qui ne pouvoit l'empêcher de voir, et nous nous acheminâmes lentement vers le flambeau qui nous servoit de guide. Après avoir fait quelques pas, Célianire, apercevant les tombes dispersées dans la

p316

caverne, s'arrête en frissonnant. Juste ciel ! Dit-elle avec un son de voix qui me glaça, vous me conduisez dans le séjour de la mort ! ... je lui avois dépeint cette caverne, et quoiqu'elle n'y eût jamais été, elle en avoit entendu parler mille fois ; mais elle étoit tellement dominée par la terreur, que tous les souvenirs étoient effacés de son imagination, excepté ceux qui pouvoient augmenter ses remords et son effroi... je ne répondis rien, et elle se remit en marche. Lorsque nous fûmes près du prêtre et sur les marches de l'autel, ses yeux s'arrêtèrent et se fixèrent sur un sépulcre plus grand que les autres, qui se trouve au fond de cette chapelle. Olivier, me dit-elle, où donc est l'autel nuptial ? Je ne vois qu'un tombeau ! ... ces paroles avoient quelque chose de si frappant, qu'elles firent sur mon coeur une impression superstitieuse dont ma raison ne put me garantir... cependant je montrai le prêtre et l'autel à Célianire ; nous nous mîmes à genoux, et la cérémonie commença. Je vis, à l'agitation de Célianire, qu'elle pleuroit ; je tenois sa main froide et tremblante ; plusieurs fois elle serra la

p317

mienne, et je remarquai avec plaisir que l' extrême attention et le recueillement qu' elle apportoit à la cérémonie lui rendoient une partie de ses forces. Elle répondit d' une voix assez ferme aux interrogations du prêtre ; mais à peine eûmes-nous prononcé les mots sacrés qui nous engageoient pour toujours, que le seul flambeau que nous eussions dans ce vaste souterrain, le cierge que le prêtre avoit posé sur l' autel, s' éteignit tout à coup, et nous nous trouvâmes dans une totale obscurité. ô Dieu ! S' écria douloureusement Célanire, quel horrible présage ! ... elle n' en put dire davantage ; elle tombe évanouie dans mes bras... ce que j' éprouvai alors est inexprimable ; les paroles qu' elle avoit prononcées en entrant dans la caverne et en approchant de l' autel me revinrent à l' esprit ; je la crus morte... décidé à ne lui survivre que le temps qu' il me falloit pour acquérir l' entière certitude de mon malheur, je restai immobile à ma place, en attendant que le prêtre, qui s' étoit muni de toutes les choses nécessaires à cet effet, eût rallumé le flambeau. Aussitôt que la lumière reparut, Célanire soupira

p318

et me rendit à la vie ; assuré qu' elle existoit, mes sinistres pressentimens s' évanouirent, je n' eus plus qu' une seule pensée, celle que la destinée de Célanire étoit irrévocablement unie à la mienne. Je me hâtai de l' emporter hors du souterrain ; le grand air acheva de lui rendre l' usage de ses sens : l' orage étoit dissipé, le temps étoit redevenu calme et serein, et la lune et les étoiles répandoient sur toute la campagne la plus douce lumière. Nous étions dans la prairie, à cent pas de la grotte, lorsque Célanire, d' une voix foible et tendre, prononça mon nom ; je la posai au pied d' un saule. ô Célanire ! M' écriai-je, ôte ce voile qui couvre ta tête ; oh ! Que je revoie le visage adoré de mon épouse ; nous sommes pour jamais unis l' un à l' autre ; et depuis cet instant mes yeux n' ont point rencontré ton doux regard ! ... à ces mots, elle se débarrassa de son voile, et

découvrit son charmant visage ; je la regardai comme si je la voyois pour la première fois ; je contemplois avec délices, avec extase, cette figure enchanteresse, en me répétant : *c' est Célianire, c' est mon épouse* ! ... mais à ce ravissement succéda

p319

bientôt une mortelle inquiétude ; je tenois ses mains, qui étoient brûlantes, et elle se plaignoit du froid ; je connus qu' elle avoit de la fièvre ; je la conduisis sans délai dans le pavillon, où mes craintes augmentèrent, lorsque je vis à la lumière l' extrême rougeur de son visage et l' égarement de ses yeux : elle n' avoit plus sa tête, elle me demandoit d' où elle venoit, et ne proféroit pas une parole qui ne me perçât le coeur. Ma situation étoit affreuse ; il m' étoit impossible de la laisser seule dans cet état, et en restant encore deux ou trois heures, nous pouvions être surpris par ses femmes. Cependant, au bout d' une demi-heure, ses idées revinrent ; je saisis cet instant pour l' engager à aller prendre le repos dont elle avoit tant de besoin ; je la menai dans sa chambre, et je me retirai sans perdre de temps. Permettez-moi, cher Isambard, dit Olivier dans cet endroit de son récit, de terminer ici aujourd' hui ma triste narration ; maintenant ce qui me reste à vous conter est si funeste, que j' ai besoin de reprendre haleine, et de m' armer d' une force nouvelle pour continuer cette déplorable

p320

histoire. En disant ces paroles, Olivier se leva ; Isambard attendri le suivit en silence : les deux chevaliers, qui étoient sur la lisière d' un petit bois, remontèrent à cheval, et entrèrent dans le bois. Ils alloient au pas ; Olivier étoit plongé dans la plus sombre rêverie ; Isambard, derrière lui, causoit à voix basse avec Zemni, lorsque, arrivés à l' extrémité du bois, ils entendirent le son d' une musette, et bientôt

après celui d' une voix jeune et douce qui
chanta avec grace et justesse la chanson
qu' on trouvera dans le chapitre suivant.

p321

Chapitre xxii.

une reconnaissance.

Isambard, jetant les yeux de tous côtés,
aperçut à trente pas un jeune pâtre assis
au pied d' un chêne. Il étoit tourné de
manière qu' on ne pouvoit voir son visage ;
il tenoit la musette dont il venoit de jouer,
et il chantoit une romance dont le refrain
s' est perpétué jusqu' à nos jours. Mais voici
les anciennes paroles du petit pâtre :
romance.

Quel insupportable tourment,
d' être traité comme un enfant !
C' est ce qui me désole... etc.

p323

Cette chanson intéressa Isambard ; il voulut
voir le jeune pâtre : il s' approcha de lui,
et fut charmé de sa figure et de son maintien.
Le berger répondit à ses questions avec
une politesse pleine de graces, et l' invita
à venir se reposer dans la chaumière de
son maître, qui n' étoit qu' à cinq cents pas
de là. Comme le jour commençoit à baisser,
Isambard fit aisément agréer cette
proposition à son ami. Le berger rassembla
ses chèvres qui brotoient dans le
bois, ensuite il prit le chemin de la maison,
et les chevaliers le suivirent. Ils aperçurent
bientôt la chaumière, située sur
une grande pelouse, faisant partie d' un
vaste jardin rempli de fleurs, d' arbustes
rares et d' arbres fruitiers ; le tout
environné d' une simple haie d' églantiers. Le
berger fit entrer les chevaliers dans cette
habitation champêtre, dont l' intérieur surprit
étrangement les deux amis, par sa

p324

recherche et son élégance : le salon étoit entièrement revêtu de marbre blanc ; on voyoit dans le fond de cette pièce, vis-à-vis la porte d'entrée, un tableau allégorique représentant la sagesse foulant aux pieds les attributs de l'amour, et s'arrachant des bras de la gloire pour s'élancer vers la paix et la vertu, qui sembloient l'inviter à les suivre. On avoit attaché à l'un des côtés de ce tableau un trophée d'armes rouillées, et de l'autre côté, un ruban lioit ensemble et tenoit suspendus un luth, une pannetière, une houlette et quelques outils de jardinage, d'un travail précieux. Isambard chercha dans le trophée d'armes la devise du bouclier ; mais elle étoit effacée. Mon maître, dit le jeune berger, n'est point encore revenu des champs, mais il reviendra bientôt avec ses brebis ; je vous prie, seigneur, de ne point lui parler de la chanson que vous m'avez entendu chanter, car je l'ai composée à son insu... et pourquoi, dit Isambard, ne voulez-vous pas qu'il le sache ? Ah ! Seigneur, reprit le pâtre en soupirant, c'est que cette chanson contient mon histoire... et cet Iphis dont elle

p325

parle est mon maître... eh quoi ! Votre maître est votre rival ? -il assure qu'il n'est pas amoureux ; mais je vois bien le contraire... -ainsi votre maître s'appelle Iphis ; voilà un nom aussi pastoral que cette maison est romanesque. -oh ! Oui, mon maître aime ces noms-là : Chloé s'appeloit *Nanette*, il veut qu'on l'appelle Chloé, et moi il m'a nommé *Sylvain* ... mais, paix ! Je crois l'entendre... à ces mots, les deux chevaliers, dont chaque instant augmentoit l'étonnement et la curiosité, entendirent le son d'un flageolet. C'est lui, dit Sylvain ; il va conduire ses brebis à l'étable, ensuite il se reposera près d'ici, sur le bord de la fontaine, et il chantera : il n'aime pas alors qu'on l'interrompe ; mais quand il aura fini sa chanson, nous irons le retrouver. En effet, au bout de quelques minutes, on entendit une voix forte et un peu rauque qui chanta ces

couplets :
dans cette aimable solitude,
je puis donc enfin pour toujours,
libre de toute inquiétude,
terminer de paisibles jours... etc.

p328

Ici la voix cessa de chanter ; Sylvain
invita les chevaliers à venir trouver son
maître, et il les conduisit dans le verger ;
ils passèrent sous un berceau de vigne,
au bout duquel ils aperçurent le berger
nonchalamment couché sur l' herbe. Isambard,
impatient de voir ce singulier personnage,
précipita sa marche, et lorsqu' il
fut à quelques pas de lui : que vois-je ?
S' écria-t-il, c' est Ogier Le Danois ! à cette
exclamation, Ogier (car c' étoit en effet
lui-même) se leva et courut embrasser les
deux chevaliers. Seigneur, dit-il à Olivier,
nous ne nous sommes point revus depuis
le tournoi que Charlemagne donna au
prince Egbert, et dans lequel vous me
vainquîtes ; à cette époque je quittai la cour :
détestant les hommes et le monde, maudissant
les femmes, renonçant à l' amour,
à la guerre, à la société, je vins me fixer
ici, et sans doute j' y terminerai paisiblement

p329

ma carrière. Je n' en répondrais pas,
reprit Isambard, car les couplets que nous
venons d' entendre n' annoncent ni un guerrier
entièrement désabusé, ni un amant
bien guéri. à ces mots, Ogier soupira, et
changeant d' entretien, il conjura les
chevaliers de s' arrêter quelque temps chez
lui, ce qu' ils n' acceptèrent que pour le
reste du jour et une partie du lendemain.
Ogier, guerrier, philosophe, amant romanesque,
ami sûr et fidèle, plein de
franchise et de générosité, avec une raison
supérieure, avoit l' imagination trop vive
et une trop grande sensibilité, pour que
sa conduite fût toujours d' accord avec ses
lumières et ses principes ; il prenoit
facilement des partis extrêmes, et souvent

y renonçoit avec une étonnante légèreté.
Dominé par ses sensations et par ses premiers
mouvemens, son esprit et sa réflexion
lui faisoient aisément connoître
les erreurs dans lesquelles il étoit tombé,
et ne lui servoient jamais à l' en garantir.
Il étoit facile sans être foible ; il n' y avoit
de moyens de le séduire que par l' enthousiasme :
on pouvoit l' entraîner, et non le
mener. Admirateur ardent des talens et

p330

des arts, les agrémens frivoles avoient
trop d' empire sur lui ; il étoit disposé
naturellement à se passionner pour la vertu ;
mais cependant le vice, en cachant sa
perversité sous une forme originale et piquante,
pouvoit du moins, pour un temps,
lui plaire et le subjuguier. Rempli de
discernement (lorsqu' il étoit de sang froid),
il n' avoit aucun des préjugés de son siècle ;
il pensoit toujours avec profondeur, et
se conduisoit souvent avec étourderie :
enfin, malgré ces inégalités, on l' aimoit ;
il étoit impossible de ne le pas trouver
aimable et même attachant, parce qu' il
portoit toujours dans la société un coeur
sensible, de la droiture et un fonds de
gaieté que ses passions et ses chagrins
n' avoient pu détruire. Il avoit toujours
eu beaucoup de goût et d' inclination pour
Isambard, dont le caractère lui convenoit
mieux que celui d' Olivier. Isambard
brûloit de le questionner sur ses aventures :
Ogier, de son côté, desiroit l' entretenir
en particulier ; et comme le malheureux
Olivier se levoit fort tard, et qu' Isambard
sortoit de sa chambre au point du jour,
ils se donnèrent rendez-vous pour le

p331

lendemain, à sept heures du matin. En effet,
le jour suivant Isambard se rendit à l' heure
convenue dans le cabinet d' Ogier, qui,
consentant à satisfaire pleinement la
curiosité d' Isambard, lui conta sa singulière
histoire.

p1

Chapitre premier.

histoire d' Ogier Le Danois.

vous avez été témoin, mon cher Isambard, de quelques-unes de mes folies, mais vous n' en connoissiez que très-confusément la cause ; et puisque vous voulez savoir les véritables motifs qui m' ont fait abandonner la guerre et le monde, il faut que je vous fasse connoître mon caractère,

p2

mes opinions et toutes mes erreurs, et que par conséquent je vous conte mon histoire entière.

Je naquis sous le règne du sage Sigefroy ; je fus élevé dans un vieux château, loin de la cour ; et mon père, l' homme le plus savant du Danemarck, fut mon seul instituteur.

Je montrai dès mon enfance un goût passionné pour la gloire, c' est-à-dire pour la guerre ; car, dans le siècle où nous sommes, ces deux idées sont malheureusement inséparables ; mais mon père les rectifia en me donnant la définition de la véritable valeur : *c' est, me disoit-il, la vertu combattant pour la justice .*

J' ai tâché de faire de cette maxime la règle de ma conduite. Sigefroy tira mon père de sa solitude, l' appela près de lui, et le fit son ministre. Le Danemarck applaudit à son choix, et parut sentir vivement le bonheur si rare d' être gouverné par un bon roi et par un ministre éclairé et vertueux.

J' avois alors seize ans : peu de mois après j' entendis parler de la guerre qui s' étoit

p3

élevée entre Charlemagne et Didier, roi des lombards. Didier me parut malheureux et opprimé ; j' obtins la permission d' aller combattre pour sa cause, et je me

rendis en Lombardie. Je fis aussi mes premières armes avec le prince Adalgise, qui n'avoit alors que dix-sept ans. Vous savez, Isambard, qu'au commencement d'une bataille j'eus l'audace de défier Charlemagne, qui me demanda mon nom : ce nom, lui répondis-je, est encore inconnu ; mais il ne tient qu'à vous, seigneur, de le rendre à jamais célèbre, si vous acceptez mon défi. Hé bien, j'y consens, dit Charlemagne, et il s'avança. Il quitta ses rangs, et vint à moi la lance en arrêt. Le combat commença ; mais à peine étions-nous aux mains, qu'Adalgise, suivi de plusieurs soldats, vint fondre sur Charlemagne, et, lui donnant un coup de lance dans le côté, le renverse par terre. Aussitôt son armée, justement indignée, s'élance vers lui ; mais elle n'auroit pu empêcher que Charlemagne n'eût été fait prisonnier, si j'eusse secondé la trahison d'Adalgise et de ses lâches compagnons. Transporté de fureur, je les écarte d'une main avec mon

p4

épée, tandis que de l'autre je relève Charlemagne. En voyant ce héros debout, ils prennent la fuite et entraînent de force Adalgise, qui, n'ayant pu assassiner son ennemi, vouloit se faire tuer. Après la bataille, que nous perdîmes, Charlemagne, qui avoit appris mon âge avec quelque surprise, m'envoya, par un hérault d'armes, une magnifique armure que j'ai toujours portée depuis. Cette aventure m'attira la haine d'Adalgise : ce prince, d'un naturel farouche, impétueux et vindicatif, a montré souvent un courage téméraire, mais presque toujours souillé par une violence et une férocité qu'il annonçoit déjà, malgré son extrême jeunesse. Cette guerre me fit connoître toutes les grandes qualités de Charlemagne ; j'admirai sa valeur héroïque, son activité, son génie, et sur-tout sa générosité ; je le vis après chaque victoire offrir constamment la paix, et je le trouvois alors plus grand que dans les combats. Didier, dominé par la haine, courroit en

aveugle à sa perte : tous les ennemis de la France, assemblés autour de lui, aigrissoient chaque jour ses ressentimens ; leurs pernecieux conseils l' engagèrent à continuer la guerre ; il en fut la victime. Je m' enfermai avec lui dans Pavie, assiégée par les français ; mais le peuple, las d' une guerre sanglante prolongée par le vain desir de la vengeance, ouvrit les portes de Pavie à Charlemagne, et lui livra le malheureux Didier et cette même Hermengarde, dont le divorce avoit causé la guerre ; et ce fut ainsi qu' elle revit ce monarque redoutable, autrefois son époux et maintenant son ennemi et son vainqueur ! Je fus fait prisonnier avec toute la suite de Didier. Charlemagne m' envoya chercher : aussitôt que ce prince m' aperçut, il s' avança vers moi, et m' embrassant : Ogier, me dit-il, en acceptant l' armure que je vous ai envoyée, vous êtes devenu chevalier français ; mais il est bien juste que je respecte la liberté de celui qui m' a si généreusement conservé la mienne ; je desire vous fixer dans ma cour, cependant vous êtes le maître de la quitter ; mais n' oubliez pas que la France sera toujours

pour vous une seconde patrie, et Charlemagne un ami reconnoissant et fidèle.
 -quand les rois savent parler ainsi, combien ils étendent et affermissent leur empire !
 Ce prince, éclairé autant que magnanime, respecta chez les lombards la forme de gouvernement qu' il trouva établie ; il ne se permit aucun changement qui ne fût absolument nécessaire, aucune précaution qui ne fût indispensable ; il parut se livrer entièrement à la foi des vaincus ; il marchoit au milieu d' eux avec une foible garde ; il leur laissa leurs biens, leurs lois et leurs coutumes. Utile et belle leçon pour les conquérans, s' ils savoient profiter des exemples de justice et de modération !
 Comblé des bontés et des bienfaits de Charlemagne, je quittai Pavie ; malgré mes démêlés avec Adalgise, je crus

devoir à son malheur et au parti que j' avois
soutenu, toutes les preuves d' intérêt
qu' il étoit en mon pouvoir de lui donner ;
je découvris le lieu de sa retraite, je m' y

p7

rendis, je l' accompagnai dans sa fuite, et
je ne me séparai de lui que lorsqu' il n' eut
plus besoin de mes soins et de mes services.
Je voyageai près d' un an, ensuite je
retournai en Danemarck. J' y trouvai le célèbre
Vitikind, alors chef adoré des saxons,
et défenseur intrépide de leur liberté. Il
venoit de perdre contre Charlemagne une
bataille qui paroissoit décisive ; forcé de
fuir d' un pays occupé par les ennemis, il
s' étoit réfugié à la cour de Sigefroy, qui
se montra digne de la confiance de cet
illustre fugitif. L' émigration fut prodigieuse
en Saxe ; ces amis de la liberté
furent repoussés et même persécutés dans
presque tous les états de l' Europe ; les rois
sembloient craindre ces fiers républicains,
et cette défiance excita celle de leurs peuples,
qui supposèrent qu' une si grande terreur
étoit fondée sur l' intime conviction
que le gouvernement républicain étoit
préférable au régime monarchique. C' est
ainsi qu' une politique intolérante et maladroite
leur apprit à admirer, sans les
connoître, des principes qu' ils n' eussent,
ni goûtés, ni même discutés, si l' on n' eût
consulté que la générosité, toujours d' accord

p8

avec la raison. Enfin la persécution
produisit deux effets ; elle rendit les opprimés
intéressans, et jeta un éclat éblouissant
sur leurs causes, et de là ces germes de
troubles et de révoltes répandus dans plusieurs
royaumes depuis le commencement
de cette injuste et funeste guerre. Le Danemarck,
grace à la droiture et aux lumières
d' un bon roi et d' un sage ministre, est à
l' abri de ces orages. La douceur et la justice
de son gouvernement assurent sa tranquillité.
Les émigrés saxons y sont reçus avec

humanité, et y vivent en paix. Des réfugiés sur-tout savent respecter les droits sacrés de l' hospitalité ; l' intérêt et la reconnaissance sont les garans certains de leur bonne conduite. J' ai vu avec plaisir, en Danemarck même (dans des lieux habités par la cour), des saxons, dans nos réjouissances publiques, applaudir à l' amour du peuple pour la famille royale, et mêler à nos chants leur fameuse hymne *du grand Arminius* , sans causer d' ombrage à notre ministère. Noble et touchante sécurité, qui semble dire à toute la nation : *je m' occupe trop de votre bonheur, pour ne pas compter sur votre gratitude* . En effet, les

p9

danois s' intéressent au sort de la Saxe, mais n' en chérissent pas moins leur gouvernement monarchique. Ce sont les impôts et le despotisme qui font les révolutions ; un peuple heureux sera toujours fidèle à son chef. Cependant je cherchai toutes les occasions de voir Vitikind ; les entretiens de ce grand homme m' inspirèrent le plus vif intérêt pour sa cause ; mon admiration pour Charlemagne ne m' empêcha pas de sentir combien la guerre qu' il faisoit aux saxons étoit injuste : enfin, exalté par les discours de Vitikind, je lui promis de combattre sous ses ordres, s' il pouvoit parvenir, comme il s' en flattoit, à rallier son parti dispersé. En effet, quelques mois après il partit pour la Saxe, je le suivis : bientôt les saxons subjugués se révoltèrent de nouveau ; Vitikind se trouva à la tête d' une nombreuse armée, et la guerre recommença. Je fis la campagne entière, qui fut heureuse et brillante pour les saxons, mais souillée à mes yeux par des dévastations et des cruautés qui m' ôtèrent l' enthousiasme que m' avoient inspiré les entretiens de Vitikind. Le courage, sans générosité, n' est qu' un instinct féroce

p10

autant que haïssable : le mépris de la

mort n' est une vertu que dans une ame compatissante et sensible ; mais celui qui trempe ses mains dans le sang d' un ennemi vaincu qui demande grace, celui qui, dans sa rage meurtrière, ne distingue ni le sexe ni l' âge, et qui croit que la guerre autorise les massacres et les assassinats ; celui-là, quels que soient ses exploits, n' est qu' un monstre sanguinaire, un infame brigand, l' opprobre et le fléau de l' humanité. Je vis des villages incendiés ; je vis expirer au milieu des flammes des vieillards et des enfans ; enfin je vis les saxons, dans le délire honteux de leur fureur, prendre l' exécration de ne plus recevoir de prisonniers, et de les égorger tous ! ... Vitikind frémissait de ces horreurs, mais n' avait pas le pouvoir d' en arrêter le cours ; il parut même suspect en essayant de s' y opposer... alors la guerre me devint odieuse ; j' étois venu chercher la gloire, et je me trouvois le complice des crimes les plus atroces. On fit une trêve, je me retirai, et je commençai de nouveaux voyages. J' entendis parler des lois admirables que Charlemagne donnoit à ses sujets ; je voulus

p11

voir un spectacle si nouveau : j' allai en France. C' est alors que j' eus l' idée de la véritable gloire, en voyant Charlemagne dans ces fameuses assemblées législatives. Homme sublime ! M' écriai-je ; oui, l' équitable postérité te pardonnera d' avoir été un conquérant ! Oui, dans cette enceinte auguste, tu expies tous tes exploits guerriers ! ... je m' attachai tellement à ce prince, que je résolus de me fixer en France, et de vivre sous ces lois que j' avois entendu discuter et décréter. Mais je n' aimois pas la cour, et je ne voulus point y rester. J' achetai des terres et un vieux château dans cette province, et je vins m' y établir. Pendant plusieurs années, je n' en sortis que pour suivre Charlemagne dans les expéditions guerrières, qui ne me parurent pas contraires à la justice, c' est-à-dire, lorsque ses ennemis l' attaquèrent sans avoir été provoqués ; car j' en étois venu à penser que la guerre défensive est la seule légitime : aussi n' a-t-il jamais pu

m'engager à prendre les armes contre les saxons. Je passai dans mon château une partie de l'année qui précéda celle où se fit le traité d'alliance de Charlemagne et

p12

de Vitikind : sur la fin de l'été, j'étais un soir enfermé dans mon cabinet, lorsqu'on vint me dire qu'une jeune dame inconnue, qui s'était égarée dans le bois, me faisait demander l'hospitalité pour cette nuit ; on ajouta qu'elle était arrivée sur un palefroi, et qu'elle était seule. Je m'empressai d'aller la recevoir ; je la trouvai dans mon jardin, sous une allée d'ormes : en m'entendant marcher (car l'obscurité était telle, qu'on ne pouvait distinguer les objets), elle vint à moi, et me fit beaucoup d'excuses sur l'importunité qu'elle craignait de me causer : le son de sa voix me prévint en sa faveur, et m'inspira beaucoup de curiosité de la voir. Après les premiers compliments, je lui proposai de la conduire dans son appartement : mais elle loua la fraîcheur et la beauté de la nuit, et nous restâmes dans le jardin ; elle accepta mon bras, et nous nous mîmes à marcher. J'avois l'intention de la conduire hors de cette allée dans un lieu découvert, où, malgré l'obscurité de la nuit, j'aurais pu entrevoir un peu sa figure ; mais à la moitié de l'allée, elle s'approcha d'un banc et s'assit, et je me mis à côté d'elle. Nous causâmes

p13

ainsi environ une heure, et je fus aussi surpris qu'enchanté de tout l'esprit qu'elle me montra. Nous nous fîmes beaucoup de questions ; elle éluda toutes les miennes ; mais les siennes étaient flatteuses, et prouvaient qu'elle me connaissait de réputation. Enfin il fallut rentrer au château : plus je trouvais de charmes dans son entretien, plus je desirais la voir ; cependant je conjecturai qu'elle n'était pas jolie, puisqu'elle avait si peu d'empressement de se montrer, et cette pensée me

fut désagréable. Je me levai en lui offrant mon bras ; elle soupira, et posa sa main sur la mienne : cette main étoit douce et si délicate, que je ne doutai pas qu' elle ne fût charmante ; mais je m' aperçus qu' elle trembloit : je me sentis ému ; je ne concevois rien à cette aventure, et le trouble commençoit à se joindre à l' étonnement... l' inconnue se taisoit, et à mesure que nous approchions du château, son agitation sembloit augmenter : ne sachant plus que penser, tout à coup j' imaginai que non seulement elle étoit laide, mais qu' elle avoit dans sa personne quelque difformité choquante et monstrueuse : cette idée me

p14

fit venir les larmes aux yeux. L' inconnue me paroissoit si aimable et si intéressante, que je m' affligeois sincèrement du malheur que je lui supposois, et que je partageois son embarras. à la porte du château, quelques domestiques vinrent au-devant de nous avec des flambeaux : je jetai, en tremblant, les yeux sur mon inconnue ; mais je ne pus voir son visage, il étoit entièrement caché sous une gaze épaisse, circonstance qui acheva de me confirmer dans mes conjectures. Nous arrivâmes dans l' appartement que je lui avois destiné ; au milieu de cette chambre étoit une table couverte de rafraîchissemens : les domestiques posèrent les lumières sur la table, et sortirent. Quand nous fûmes seuls, l' inconnue se tourna vis-à-vis de moi, et parut me regarder fixement et avec beaucoup d' attention, car elle pouvoit voir à travers sa gaze. Pendant cet examen, j' admirois l' élégance et la légèreté de sa taille, et la beauté de ses mains ; la curiosité, la surprise, l' émotion, me rendoient immobile. Après un assez long silence, elle s' écria : *ô funeste imprudence !* ... en disant ces mots, elle chancelle, veut s' appuyer sur la table ; sa

p15

main défaillante ne la peut soutenir, elle

tombe étendue sur le parquet. Mon saisissement fut inexprimable ; je me précipitai vers elle, et je vis qu' elle étoit sans connoissance ; il falloit nécessairement, pour la secourir, ôter le voile qui, en lui couvrant le visage, devoit gêner sa respiration... cependant j' hésitois, je craignois de voir ce visage, que d' ailleurs elle vouloit cacher ; quel que fût son motif, je devois le respecter, et sur-tout ne pas profiter de l' état où elle étoit, pour surprendre cette espèce de secret. Mais enfin, comme je ne l' entendois plus respirer, et qu' elle ne donnoit aucun signe de vie, l' effroi l' emporta sur la délicatesse ; j' arrachai le voile qui couvroit sa tête et une partie de sa taille... mais quel fut alors ma surprise, en voyant une jeune personne d' une figure ravissante ? ... le désordre où l' avoit mise sa chûte ajoutoit encore à ses charmes ; ses beaux et longs cheveux noirs étoient abattus... le mouchoir, fait pour cacher son sein, s' étoit détaché, et laissoit voir entièrement la plus belle gorge du monde... si l' esprit et les graces de cette dangereuse inconnue

p16

avoient eu le pouvoir de m' intéresser vivement, avec l' idée que je m' étois formée de sa figure, jugez, mon cher Isambard, de ce que me fit éprouver la scène que je viens de vous dépeindre ! ... en contemplant la belle inconnue, j' oubliais de la secourir ; ses yeux étoient fermés, mais elle avoit tant d' éclat et de fraîcheur, qu' elle paroissoit plutôt endormie qu' évanouie. J' étois à genoux près d' elle, soutenant sa tête sur mon bras... enfin je l' enlevai doucement, je la portai sur un canapé, et me remettant à genoux, je lui fis respirer une eau spiritueuse, et au bout de quelques minutes, elle ouvrit les yeux. Ce premier regard me fit tressaillir ; je tenois sa main, je la baisai avec transport, mais je remarquai dans son maintien tant de confusion et un embarras si naturel et si modeste, que je fus contraint de renfermer au fond de mon ame tout ce que je ressentais si vivement. Cependant je hasardai quelques questions ; je ne pus

obtenir de réponses ; l' inconnue mit ses
deux mains sur son visage, et garda un
obstiné silence. Au bout d' une demi-heure,
elle me conjura d' une voix foible

p17

et tremblante de la laisser seule ; j' obéis,
et je me retirai le plus étonné et le plus
amoureux de tous les hommes. Je ne fermai
pas l' oeil de la nuit ; je me levai avec
le jour, et j' attendis avec une vive impatience
le réveil de l' inconnue : enfin à dix
heures j' obtins la permission d' entrer chez
elle. Je la trouvai mille fois plus jolie encore
que la veille ; un air d' abattement et
de mélancolie donnoit un nouveau charme
à sa figure piquante ; elle parut embarrassée
en m' apercevant, mais après un
moment de silence, prenant la parole :
je dois pourtant, seigneur, me dit-elle,
vous expliquer (du moins en partie) la singularité
de ma conduite. J' implore votre
indulgence, j' en ai grand besoin... ici
elle soupira, et sans me laisser le temps de
répondre : je suis née, poursuivit-elle,
avec une imagination très-vive, une fort
grande étourderie et un coeur beaucoup
trop sensible... depuis deux ans j' entends
continuellement parler de vos aventures,
seigneur, et de vos exploits... je trouvois
dans le caractère d' Ogier Le Danois, tout
ce qui pouvoit exciter mon intérêt et mon
admiration, et j' y trouvois encore une originalité

p18

qui piquoit vivement ma curiosité...
enfin, seigneur, je brûlois du desir
de vous connoître... vous l' avouerai-je ?
Sachant que vous viviez dans cette solitude,
j' ai fait un assez long voyage, uniquement
pour vous voir... j' ai profité de
quelques instans de liberté que le hasard
m' a donnés, car je suis sous la garde austère
d' un tuteur farouche qui me tyrannise ;
mais j' ai pu m' échapper, et, sous un
prétexte plausible, je puis rester encore
ici trois jours ; au bout de ce temps je

serai forcée... non, non, interrompis-je
en me jetant à ses pieds, si ce que j'entends
n'est point une illusion, vous ne quitterez
point ces lieux, dont vous êtes la souveraine ;
vous avez daigné vous intéresser
à moi, lorsque vous ne connaissiez de
moi que mon nom ; et moi, madame,
sans savoir le vôtre, je vous adore et vous
rends l'arbitre de ma destinée... ô généreux
Ogier ! Reprit-elle en versant quelques
pleurs, croyez que mon cœur, qui
vous a prévenu, sait répondre au vôtre ;
mais un obstacle invincible... eh quoi !
M'écraiai-je avec effroi, ne pouvez-vous
disposer de votre main ? ... je suis libre,

p19

répondit-elle, et je serai maîtresse absolue
de mon sort et d'une grande fortune dans
huit mois ; jusque là un destin bizarre,
l'honneur, des engagements sacrés et la
reconnaissance m'obligent à vous cacher
qui je suis, et à vous quitter dans trois
jours : ne m'en demandez pas davantage,
vous saurez tout avec le temps ; mais je
serois indigne de votre estime, si, dans cet
instant, je vous expliquois ce surprenant
mystère. Ah ! Si vous m'aimez, répliquai-je,
que m'importe le reste ! -si je vous
aime ! Après mon imprudente démarche,
après l'état où vous m'avez vue, seriez-vous
assez ingrat pour en douter ? -cependant
vous me quitterez dans trois
jours ! ... -oui, mais je reviendrai dans
huit mois vous consacrer ma vie. -oh !
N'est-ce point un songe qui m'abuse ; est-il
bien vrai... prenez-vous cet engagement ? ...
-oui ! J'en jure par l'amour et
par la folie, qui, en me conduisant ici,
m'a mieux guidée que la raison n'aurait
pu le faire. Elle prononça ces mots avec
autant de sentiment que de grace ; cependant
cette espèce de serment ne me parut
pas assez sérieux pour me rassurer. Je

p20

m'en plaignis, et elle me répondit d'une

manière si tendre, qu' elle acheva de me tourner entièrement la tête. Mais ce fut en vain que je renouvelai mes questions, et que je la conjurai de me parler avec confiance sur sa situation ; elle fut inébranlable dans ses refus à cet égard ; seulement elle m' avoua qu' ignorant, en arrivant chez moi, si mon esprit et ma personne répondoient à l' idée qu' elle s' en étoit formée, elle avoit ordonné à celui de ses gens qui l' avoit accompagnée jusqu' à deux cents pas du château, de retourner au lieu où elle avoit couché la veille, et de l' y attendre avec le reste de sa suite, en ajoutant que, dans le cas où elle n' iroit pas les rejoindre le lendemain matin, il revînt la chercher au bout de quatre jours. Car, poursuivit-elle, si la sympathie n' eût pas fixé notre sort, vous n' auriez jamais connu ma folie ; dès le soir même de mon arrivée je vous aurois demandé un guide, et je serois partie le lendemain à la pointe du jour. J' écoutois mon inconnue, et je la regardois avec une surprise et un ravissement qui devoient me donner l' air stupide ;

p21

je croyois rêver. Ce fut en effet un songe, mais malheureusement il produisit sur mon coeur une impression qui ne s' effacera peut-être jamais. L' inconnue m' assura qu' elle ne pouvoit me dire le nom de sa famille, mais elle me protesta qu' elle s' appeloit Aminte, et que personnellement on ne lui avoit jamais donné d' autre nom. à l' embarras qui avoit paru la dominer d' abord, succédèrent une confiance et une gaieté douce qui lui donnèrent de nouveaux agrémens ; j' admirois l' inépuisable variété de son esprit ; et j' avoue que j' étois un peu effrayé de cette étonnante mobilité de caractère qui la rendoit si piquante, mais qui, malgré moi, m' inspiroit je ne sais quelle défiance que toutes ses protestations ne pouvoient dissiper. Cette journée s' écoula avec une inconcevable rapidité. Le soir, après souper, nous descendîmes dans le jardin : la beauté du clair de lune lui donna l' envie de se promener dans les champs, et je la conduisis sur la

pelouse qui environne cette chaumière,
qui n' existoit pas alors. Nous nous assîmes
sur un lit de verdure entouré d' arbres
fruitiers, et situé à trente pas de la fontaine

p22

où vous m' avez trouvé hier : il étoit près
de minuit. Aminte, dont la vivacité et la
gaieté charmante avoient paru s' augmenter
à chaque instant depuis le déclin du
jour, tomba subitement dans une langueur
touchante... tout dort dans ces paisibles
lieux, me dit-elle, et les domestiques du
château et les habitans du village ; il me
semble que nous sommes seuls dans l' univers :
douce et dangereuse illusion ! ...
le ton ému dont elle prononça ces paroles
porta dans mon imagination et dans mes
sens un trouble que je n' avois point encore
éprouvé... Ogier, reprit-elle, rentrons
au château... eh, pourquoi ? M' écriai-je
en la saisissant dans mes bras...
ah ! Répondit-elle, parce que l' amour peut
ici tout oser. égaré par cette réponse ingénue,
j' oubliai que je m' étois promis de
respecter et sa jeunesse et sa confiance,
et les droits si saints de l' hospitalité ! ...
Aminte n' opposa nulle résistance à mon
heureuse audace... sa foiblesse me la
rendit plus chère ; j' en crus voir la cause et
l' excuse dans le sentiment le plus tendre
et la passion la plus impétueuse. Aminte,
suivant sa promesse, resta deux jours encore,

p23

mais elle partit au commencement
du quatrième, malgré l' excès de mon
amour et de mes regrets ; elle s' obstina à
me cacher tous ses secrets, et je n' obtins
d' elle que de touchans adieux et des sermens
trompeurs. Je la conduisis moi-même
dans une prairie qu' elle m' indiqua,
et qui est à deux lieues d' ici ; elle exigea
ma parole d' honneur que je ne la suivrois
point secrètement, et qu' en la quittant je
retournerois sur le champ dans mon château :
je remplis scrupuleusement cet engagement.

Ce fut ainsi que nous nous séparâmes.
Huit mois s'écoulèrent, et ensuite quatre
autres, sans que j'entendisse parler
d'Aminte ; je l'aimois avec passion, et je
ne renonçai qu'avec une douleur inexprimable
à l'espérance de la revoir. Rappelé
en Danemarck par mon père, j'y retournai.
Sigefroy n'existoit plus, Godefroy venoit
de lui succéder ; mais je retrouvai la même
tranquillité dans le royaume, parce que
la politique et les principes de la cour
étoient les mêmes. Vitikind, par ses agens
et par ses lettres, avoit essayé vainement
d'engager le sage Godefroy à rompre la

p24

neutralité, car les saxons s'étoient encore
révoltés : la dernière réponse de Godefroy
me parut si belle, et je la relus tant de
fois, qu'elle s'est pour jamais gravée dans
ma mémoire : je suis certain que vous serez
charmé de la connoître ; la voici :
réponse du roi de Danemarck
à Vitikind.

" non, Vitikind, je n'ai point oublié
notre ancienne amitié ; je n'ai changé
ni de sentimens, ni d'opinions ; j'ai toujours
pensé que la guerre entreprise
contre les saxons étoit injuste ; j'ai blâmé
les excès dans lesquels sont souvent tombés
ces peuples belliqueux. Mais doit-on
blâmer moins ceux qui, en voulant attenter
à leur liberté, ont porté sur leur
territoire la flamme et le fer, et excité
parmi eux tant de troubles et de factions ?
Enfin lassé d'une guerre sanglante,
et révolté des crimes que la haine et
la vengeance ont fait commettre à vos
compatriotes, vous avez engagé la nation
dont vous étiez le chef, à ployer
sous le joug de l'empereur : cette nation

p25

plongée dans la plus affreuse barbarie,
étoit indépendante, mais elle manquoit
des principes et des lumières qui peuvent
fonder une liberté durable : elle n'avoit

point de lois ; le plus grand homme de son siècle vous en offroit d' admirables. Voilà, Vitikind, ce qui vous servira d' excuse aux yeux de la postérité : vous ne pouviez céder qu' à l' admiration ; vous avez cru que la Saxe entière partageoit votre enthousiasme pour l' empereur : vous vous êtes trompé, elle se soulève de nouveau, et la guerre que vous vous étiez flatté de terminer, recommence avec plus de fureur que jamais. Vous me pressez de rompre la neutralité que j' ai gardée jusqu' ici ; je ne le puis, car, je vous le répète, mes opinions sont les mêmes. Vous me dites que maintenant la cause de l' empereur est devenue celle de tous les rois, et que si la Saxe triomphe, tous les souverains doivent trembler. Je pourrais me contenter de vous répondre que je préfère la justice à ma couronne : mais j' ajouterai que, dans ce cas, la politique seule me décideroit au parti que je prends. Il me semble que

p26

les princes qui veulent conserver leur autorité font une étrange folie de prendre part à la guerre, et par conséquent de dégarnir de troupes leurs états, d' épuiser leurs finances et d' accabler leurs peuples d' impôts. Est-ce en ruinant sa nation, en faisant une multitude innombrable de mécontents, en prodiguant l' or et le sang de ses sujets, qu' on peut raisonnablement se flatter de prévenir une révolution ? Conserver dans ses états la paix et l' abondance, y faire fleurir le commerce et les arts, gouverner avec justice, se montrer humain, généreux, populaire, voilà, croyez-moi, la véritable politique des rois ; ce sera la mienne jusqu' à mon dernier soupir. Vous gémissiez des cruautés et des crimes qui souillent la cause du parti que vous combattez : ah ! S' il est vrai, gardez-vous de les imiter ; ou ne les reprochez point à vos ennemis, ou ne les justifiez point par d' affreuses représailles ! ... je vous parle avec franchise, et je soutiendrai cette réponse avec fermeté. Je ne violerai point les droits de l' hospitalité en

chassant de mes états des réfugiés qui

p27

n' y commettent aucun désordre ; je n' ai d' ennemis que ceux de mon pays, et je ne prendrai les armes que pour défendre la patrie : la crainte et les terreurs sont le partage des tyrans ; je suis sans défiance et sans ombrage, parce que je hais le despotisme, et que ma conduite, mes sentimens et la pureté de mes intentions me répondent de l' amour et de la fidélité de mes sujets. "

telle fut la réponse du sage Godefroy à Vitikind. Vous savez qu' en effet sa conduite n' a point démenti ces nobles sentimens, et que le Danemarck conserve toujours une parfaite neutralité. Je ne passai que quelques mois auprès de mon père ; l' agitation et l' inquiétude insurmontable que me causoit une passion aussi insensée que malheureuse, me ramenèrent bientôt en France. Imaginant que je trouverois peut-être mon inconnue à la cour de Charlemagne, je me rendis à Aix-La-Chapelle. J' arrivai le jour même où l' empereur donnoit une audience publique aux ambassadeurs du calife Aaron, ce despote célèbre qui, grace aux vertus

p28

et aux talens de son grand visir, l' illustre Barmécide, gouvernoit avec justice et avec gloire, mais qui a terni depuis tout l' éclat de son règne par le meurtre affreux de ce même Barmécide, dont la mort a plongé tout l' orient dans le deuil et la consternation. Le lendemain de mon arrivée, je fus chez la reine Hermengarde, où je savois que toutes les dames de la cour étoient assemblées. Jugez de ma surprise et de mon saisissement, lorsqu' au bout de quelques minutes je découvris ma trompeuse Aminte, assise à côté de la belle Célanire... je changeai tellement de visage, qu' Angilbert, qui me parloit dans ce moment, crut que je me trouvois

mal... je lui montrai la personne qui me causoit une émotion si vive, en lui demandant son nom ; il me répondit qu' elle s' appeloit Armoflède... dans cet

p29

endroit de l' histoire d' Ogier, Isambard ne put s' empêcher d' éclater de rire ; il pria Ogier de lui pardonner cette interruption, et le conjurant de continuer son récit ; Ogier le reprit en ces termes. Mes yeux rencontrèrent ceux d' Armoflède, qui me regarda fixement sans montrer le moindre trouble ; je la vis même demander qui j' étois, comme si ma figure lui eût été totalement inconnue. Je m' approchai d' elle, et saisissant un instant où nous n' étions point observés, je lui demandai tout bas de m' accorder un entretien particulier ; elle parut très-surprise de cette demande : cependant elle me répondit qu' elle me recevrait le lendemain chez elle à cinq heures du soir. Cette promesse me réconcilia presque avec elle, quoique je fusse indigné et confondu de l' excès de sa dissimulation ; mais mon coeur l' excusoit encore, et je me répétois que je ne devois pas la condamner sans l' entendre. Je me retirai, car je ne pouvois supporter son air calme et serein, et la froideur de ses regards. Vous croyez bien que je ne passai pas une nuit fort tranquille, et que le lendemain avant cinq heures j' étois à

p30

la porte d' Armoflède. On me fit entrer dans un grand cabinet, où je la trouvai seule : mon premier mouvement fut de voler vers elle les bras ouverts, mais elle s' élança à l' autre extrémité de la chambre, avec une expression de surprise et de frayeur qui me pétrifia. Elle s' étoit réfugiée derrière une table, et restoit debout en me regardant fixement ; l' étonnement me rendoit immobile et muet ; enfin, rompant le silence : eh quoi ! M' écriai-je, est-ce ainsi qu' Aminte devoit recevoir

Ogier ! ... Aminte ! Reprit-elle, en me regardant toujours avec la plus grande attention ; eh, bon dieu ! Seigneur, que voulez-vous dire ? Elle prononça ces mots avec une telle naïveté, que j' en fus interdit... je ne répondis rien, mais voyant qu' elle regardoit la porte et qu' elle avoit le dessein de s' échapper, je m' avançai et je la retins par sa robe ; elle pâlit, elle rougit, et tombant dans un fauteuil : ô dieu ! Dit-elle, sa tête est aliénée, que vais-je devenir ! ... elle dit ces paroles avec un naturel qui me frappa et me glaça ; le plus étrange doute vint s' offrir à mon esprit et me causa le plus violent

p31

battement de coeur que j' aie jamais éprouvé. Aminte, lui dis-je en balbutiant, oseriez-vous soutenir que vous n' êtes point Aminte ? Hélas ! Seigneur, répondit-elle, je suis tout ce que vous voudrez, je ne veux ni vous déplaire, ni vous contrarier, mais permettez-moi de sortir un moment. Je vous l' avoue, Isambard, je ne savois plus que penser, je trouvois dans les mouvemens de son visage et dans les inflexions de sa voix une si parfaite vérité, que chaque instant augmentoit mes doutes ; je la considérois d' un air stupide, et, soit prévention, soit réalité (car je suis encore à cet égard dans une sorte d' incertitude), je remarquois plusieurs différences entre elle et mon Aminte ; il me sembloit qu' Armoflède étoit plus grande, avoit un air plus noble, une physionomie moins piquante et moins spirituelle, et moins de charmes et de vivacité dans les manières. J' avois souvent entendu parler de ressemblances miraculeuses ; il ne me paroissoit donc pas impossible qu' Armoflède ne fût pas mon inconnue : cependant je lui cachai mes doutes, mais j' entrai en explication en rappelant tout ce qui s' étoit

p32

passé entre nous. La surprise la plus naïve

se peignit sur son visage ; et quand j' eus
cessé de parler : en vérité, seigneur, me
dit-elle, malgré cette inconcevable ressemblance
qui a pu vous abuser, j' ose
dire que si vous eussiez pris quelques informations
sur mon caractère et sur ma
conduite, vous n' auriez pu me confondre
avec la personne que vous venez de me
dépeindre. Cette réponse, faite du ton le
plus noble et le plus fier, redoubla mon
embarras. Après quelques minutes de silence :
au moins, madame, repris-je,
daignez songer que, pour vous croire,
il faut que je démente le témoignage de
mes yeux... j' avoue ; seigneur, interrompit
Armoflède, que je n' ai jamais cru
aux ressemblances parfaites, malgré tous
les exemples que l' histoire en rapporte ;
et je suis persuadée que si vous m' examiniez
sans prévention, vous me trouveriez
très-différente de votre Aminte. Ah ! M' écriai-je,
plus je vous regarde, et plus je
m' attache à mon erreur... si c' en est
une ! ... écoutez, seigneur, reprit-elle, je
vois qu' en effet vous êtes de très-bonne
foi, et alors je dois vous plaindre et vous

p33

ôter une illusion aussi pénible pour vous
qu' offensante pour moi : l' histoire de ma
vie pourra vous désabuser ; la voici en
deux mots. J' aime avec passion depuis
mon enfance, et je suis aimée de même.
L' aimable et généreux Olivier a refusé
pour moi la main de la princesse Emma ;
enfin, seigneur, un lien secret m' unit à
lui depuis huit mois... par égard pour
la princesse, je ne porte pas encore le
nom de mon époux ; mais cet hymen n' est
plus un mystère, et tout le monde pourra
vous confirmer la vérité de cette confidence.
Ce discours fut un coup de foudre pour
moi, et dans cet instant me convainquit
entièrement qu' Armoflède n' étoit point
Aminte. Je terminai promptement ce cruel
entretien, et je me retirai avec autant de
confusion que de chagrin. Je pris des informations
sur Armoflède : on me conta
l' histoire d' Olivier et d' Emma, et l' on
m' assura qu' en effet Armoflède étoit l' épouse
d' Olivier. Comment croire alors

qu' une femme aimée ainsi d' un chevalier
si jeune, si beau, si distingué par les
agrémens de son esprit et célèbre par tant
d' exploits, eût été infidèle et parjure, et

p34

pour un homme qu' elle ne connoissoit
pas ! ... malgré tous ces raisonnemens,
quand je revis Armoflède, je retombai
dans l' incertitude : cependant je dois
convenir que plus je l' observois, moins
je lui trouvois les manières et le tour
d' esprit d' Aminte ; mais je retrouvais si
parfaitement sa figure, qu' après l' avoir
regardée fixement quelques instans, je ne
doutois plus qu' Armoflède ne fût Aminte.
Alors j' éclatois et je faisais beaucoup de
scènes ridicules, dont plusieurs ont été
publiques. Armoflède, sans éprouver jamais
le moindre embarras, tantôt plaignoit
ma folie, et tantôt s' en moquoit ;
et son maintien, sa sécurité, ses discours,
m' en imposaient, tellement que je finissois
toujours par convenir que j' extravaguais.
La passion qu' elle montrait pour Olivier
me perçoit l' ame : amoureux à perdre la
tête, d' une femme qui prétendoit ne pas
me connoître ; jaloux jusqu' à la fureur,
sans oser le paroître ; trahi sans pouvoir
me plaindre, je jouais un rôle aussi triste
que ridicule ; mais un desir secret me retenoit
à la cour. On préparoit un tournoi
dont on vouloit donner le spectacle au

p35

prince Egbert, et j' avois l' intention d' y
combattre Olivier. Je ne recueillis dans
ce combat, comme vous savez, ni gloire,
ni vengeance, je fus vaincu ; et prenant
enfin mon parti, je fis dans la même nuit
tous les préparatifs de mon départ, et je
quittai la cour le lendemain, en me promettant
bien de n' y revenir jamais. J' entrepris
un long voyage, durant lequel je
passai dans ce village dont vous m' avez
parlé hier ; là, je vis l' intéressante Zoé et
son fidèle Tobie ; là, je trouvai la vertu et

le bonheur, que j' avois vainement cherchés
dans les camps, dans les cités et dans
les cours ; je me passionnai pour la vie
champêtre ; je revins ici, j' abandonnai
mon château, je me fis l' égal des paysans
dont j' avois été le seigneur, j' adoptai leurs
moeurs et leur genre de vie, je bâtis cette
chaumière sur cette même pelouse où la
trompeuse Aminte parut partager mon
amour... mon écuyer, qui n' étoit détrompé
ni du monde, ni de la gloire, me
quitta, je ne gardai que mon petit page,
que je métamorphosai en pâtre ; je me
fis berger avec lui, et voulant me fixer
dans l' état que je choisissois, je formai le

p36

projet de me chercher une compagne parmi
les bergères de ce canton. Je trouve
dans la fille d' un de mes anciens fermiers
tout ce qui pourroit fixer un coeur libre ;
innocence, vertu, graces, beauté, Chloé
possède tous ces dons heureux de la nature ;
mais je ne me sens pas encore digne d' elle,
et j' attends pour l' épouser, que le souvenir
d' Aminte soit entièrement effacé de ma
mémoire.

Chapitre ii.

un philosophe amoureux.

lorsqu' Ogier eut fini son histoire,
Isambard alla chercher Olivier, qui étoit
levé depuis une heure, et qui se promenoit
dans le jardin. à quel point le malheur
rend souvent injuste ! Olivier, en passant
sous les fenêtres du cabinet d' Ogier, avoit

p37

entendu rire Isambard, et cet éclat de rire
lui avoit donné un mécontentement et
une humeur que sa raison ne pouvoit
maîtriser ; il s' étoit engagé la veille à ne
reprendre son voyage qu' après le dîner ;
mais, malgré toutes les instances d' Ogier,
il voulut partir sur-le-champ. Il fut le
reste du jour et le lendemain aussi taciturne
que sombre et mélancolique, et le
généreux Isambard n' osa le presser de

continuer sa déplorable histoire. Laissons-les poursuivre leur route, et retournons à Armoflède, que nous avons laissée s' évadant de l' hôtellerie où l' impétueux Adalgise avoit troublé son tête-à-tête avec Isambard. On se rappelle qu' elle étoit à cheval et qu' elle avoit pris un guide. Elle se ressouvint que le château d' Ogier étoit dans ce canton, et qu' il ne lui falloit que deux ou trois journées pour s' y rendre. Craignant mortellement de retomber entre les mains d' Adalgise, elle n' hésita point à s' aller mettre sous la protection du brave chevalier danois. Elle l' avoit vu si crédule, si généreux et si amoureux, qu' elle ne douta pas du succès de cette démarche. Mais l' espèce de goût qu' elle avoit eu pour

p38

lui, étoit depuis long-temps épuisé ; d' ailleurs dans ce moment l' aimable Isambard occupoit seul son ardente imagination ; elle croyoit avoir pour lui la passion la plus vive : ainsi elle ne voulut point reprendre le rôle d' Aminte, et se décida à ne reparoître chez Ogier que sous son véritable nom. Elle arriva au château d' Ogier environ deux heures après le départ des chevaliers. Elle fut étrangement surprise de trouver le château désert et en ruines. Mais un paysan qu' elle rencontra lui apprit que la nouvelle demeure d' Ogier étoit à cinq cents pas de là : elle s' y rendit ; elle reconnut la pelouse, elle ne vit pas sans quelque émotion à quel point l' amoureux Ogier s' étoit plu à orner ce lieu ; son étonnement fut extrême en entrant dans l' élégante chaumière : Ogier n' y étoit pas, Sylvain alla le chercher, et il parut au bout de quelques minutes. Il resta pétrifié en apercevant Armoflède, qui, de son côté, ne fut pas médiocrement surprise de voir Ogier en habit de berger. Ce travestissement lui parut si original et si plaisant, qu' elle ne put s' empêcher d' éclater de rire. Ogier, indigné,

p39

l' accabla de reproches ; Armoflède rioit toujours. Ogier, avec sa panetière et sa houlette, lui parlant du ton le plus tragique, lui sembloit si comique et si ridicule, qu' elle oublia totalement le roman qu' elle avoit composé et qu' elle s' étoit promis de débiter ; elle ne pouvoit que le considérer, l' écouter et rire de la manière la plus inconsidérée et la plus bruyante. Ogier, la prenant brusquement par la main, la conduisit à une fenêtre qui donnoit sur la campagne. ô ! La plus audacieuse et la plus ingrate des femmes, lui dit-il, jetez les yeux sur cette pelouse, ne la reconnoissez-vous pas ? Pour toute réponse, Armoflède se saisit d' un luth qui se trouvoit sur une table auprès d' elle ; et, renonçant à sa première résolution, pour se livrer à la gaieté qui l' inspiroit dans ce moment, elle chanta la chanson suivante : (...).

p40

Armoflède avoit une voix charmante, et chanta cette chanson avec une grace qui auroit pu tourner une meilleure tête que celle d' Ogier. ô véritable syrène ! S' écria-t-il, séduisante, audacieuse et parjure...

p41

en vérité, seigneur, interrompit Armoflède, vous sortez absolument du genre pastoral ; tous ces grands mouvemens seroient très déplacés dans une églogue ou dans une idylle ; et si vous voulez continuer sur ce ton tragique, de grace, quittez votre houlette, et reprenez votre armure. Non, répondit Ogier, j' ai renoncé sans retour à toutes les erreurs qui m' ont séduit jadis. Et cette belle devise qui vous étoit si chère, dit Armoflède, *la gloire et l' amour*, y renoncez-vous aussi ? La gloire, reprit Ogier, n' est plus à mes yeux qu' une chimère ; et pour l' amour, il seroit en moi une foiblesse si méprisable ! ... mais que dis-je ? ... non, je puis,

sans rougir, être amoureux encore, j' ai fait un autre choix. -c' est une bergère, sans doute ? -précisément, et elle a dix-huit ans, et elle est belle, ingénue et sensible. -et l' on appelle ce rare objet ? -Chloé. -ce nom vous paroît-il aussi joli que celui d' Aminte ? -Aminte est oubliée, je ne me souviens que d' Armoflède : jugez si je suis guéri. Ici Armoflède changea absolument de visage, et prit un air stupéfait : Ogier, les yeux fixés sur elle, la

p42

regardoit avec étonnement ; et après un moment de silence, reprenant la parole : je crois, dit-elle, qu' il y a ici du mal-entendu. J' ai cru d' abord que toute votre colère ne venoit que de ma longue absence ; mais il me semble que vous voulez me persuader que vous me prenez pour Armoflède ? à ces mots, Ogier, souriant dédaigneusement : vous êtes donc Aminte ? Répliqua-t-il. Osez-vous me soutenir, s' écria impétueusement Armoflède, que vous pensez encore qu' Aminte et Armoflède ne sont pas deux personnes différentes ? Et vous même, dit Ogier, si vous êtes Aminte, comment pouvez-vous savoir mes aventures avec Armoflède ? Se peut-il donc, reprit-elle, que vous ignoriez ce qui a fait tant de bruit ? Est-il possible que vous ne sachiez pas qu' après vous avoir cherché inutilement ici, j' ai été à la cour de Charlemagne ; que là tout le monde a vu Aminte et Armoflède ensemble ; qu' en effet cette ressemblance est frappante, mais non pas telle cependant qu' un amant puisse être excusable d' avoir pu s' y méprendre. L' indolente, l' insipide Armoflède, est beaucoup plus grande que moi ; elle a

p43

les cheveux moins noirs, un regard et un son de voix tout à fait différens ; enfin, elle est plus âgée que... quel conte me faites-vous donc là ? Interrompit Ogier ; toute la cour de Charlemagne a été témoin

de ce prodige, et je viens de voir les chevaliers
du cygne qui ne m' en ont rien
dit. Cela est tout simple, reprit Armoflède,
ils voyagent depuis huit mois, et je suis
arrivée à la cour quelques jours après leur
départ. Mais vous ne me parlez point d' Angilbert,
vous l' avez vu pourtant depuis
cette époque ? -non, je vous jure.
-vous me trompez, car je l' ai vu partir
pour se rendre en ce lieu, et certainement
il vous a parlé d' Armoflède et d' Aminte.
Je ne voulus point le suivre, j' étois outrée
que vous eussiez pris Armoflède pour
moi... j' ai voulu vous oublier, je suis
venue ici pour vous braver, je vous l' avoue...
je vous trouve infidèle, je m' y
attendois ; mais du moins ne joignez pas
la mauvaise foi à l' inconstance, et ne feignez
pas de méconnoître la malheureuse
Aminte. En achevant ces paroles, elle fondit
en larmes. Oh ! Qui peut douter de la
sincérité des pleurs de ce qu' on aime !

p44

Ogier vaincu, subjugué, tombe aux pieds
d' Armoflède, qui le reçut dans ses bras...
dès cet instant elle reprit son ascendant
suprême ; Ogier, heureux et passionné,
devint d' une crédulité sans bornes, et
l' artificieuse Armoflède disposa souverainement
de lui. Elle étoit venue chez lui
avec le projet de ne pas renouer un engagement
qui n' avoit plus d' attrait pour
elle, mais un instant de folie et de gaieté
lui avoit fait oublier son dessein ; ensuite,
trouvant l' indignation d' Ogier plus forte
que sa passion, et entendant parler d' une
rivale, elle sentit qu' elle ne pouvoit reprendre
tous ses droits sur son esprit et
sur son coeur, qu' en employant toutes les
séductions de l' amour, et elle se détermina
à redevenir Aminte. L' écuyer d' Isambard,
questionné par elle, lui avoit appris qu' Isambard
alloit dans le duché de Clèves, se
mettre au nombre des défenseurs de Béatrix,
et c' est là qu' Armoflède vouloit se
rendre. Lorsqu' une idée s' emparoit de son
imagination, elle n' en calculoit ni les inconvéniens
ni les difficultés ; elle desiroit
passionnément revoir Isambard, et triompher
de ses préventions contre elle : ainsi

p45

elle ne songea qu' à décider Ogier à la conduire chez la duchesse. Il ne lui fut pas difficile de l' intéresser en faveur de cette princesse, et de ranimer en lui l' amour de la gloire. Ce n' est point Iphis, dit-elle, qu' Aminte est venue chercher, c' est un héros qu' elle aimoit ; Ogier Le Danois peut seul justifier son amour et sa foiblesse. Rendez-moi mon amant, et pour défendre l' innocence et la beauté, reprenez vos brillantes armes ; il est juste que celle qui vous engage à voler au secours d' une femme opprimée, ait l' honneur de vous armer chevalier. En parlant ainsi, Armoflède détachoit les armes du trophée suspendu sur le lambris, et présentoit à Ogier sa lance et son bouclier. Il consentit à tout ; le départ fut fixé pour le lendemain. Le jeune Sylvain quitta sans peine ses vêtemens champêtres ; Armoflède lui emprunta un habit, et s' habilla en page comme lui ; car ce fut sous ce déguisement qu' elle voulut suivre Ogier. Le lendemain, à la pointe du jour, Ogier, accompagné de ses deux jolis pages, abandonna sans regret sa paisible retraite, et prit la route du duché de Clèves.

p46

Chapitre iii.

la piété.

la première journée du voyage d' Ogier se passa très-gaiement. Armoflède ne laissa pas languir la conversation, et s' occupa beaucoup du jeune Sylvain ; elle remarqua qu' il étoit triste, et qu' il soupiroit souvent ; elle apprit qu' il aimoit Chloé. Sylvain étoit beau, vif, ingénu. Armoflède, pour charmer l' ennui d' une route longue et pénible, forma le projet de le consoler. On comptoit aller coucher dans

p47

une petite ville nommée Altendorf ; mais,

arrivés au pied du mont étrel, on aperçut une jolie maison sur le sommet de la montagne. Armoflède étoit très-fatiguée ; on interrogea un paysan qui passoit : il assura que le maître de cette maison étoit un saint personnage qui jamais ne refusoit l' hospitalité, et les trois voyageurs se décidèrent à passer la nuit dans ce lieu. On gravit la montagne ; on arrive à la porte de la demeure du saint, et l' on voit alors que ce qu' on avoit pris pour l' habitation étoit une belle chapelle ; et que la maison, située derrière cette chapelle, n' étoit qu' un simple hermitage. On frappe à la porte ; un enfant de dix ou douze ans vient ouvrir. Il fait entrer les voyageurs dans un joli petit salon, et les quitte en disant qu' il va chercher son maître. On s' attendoit à voir paroître un vénérable vieillard, avec une longue barbe blanche. Quelle fut la surprise d' Armoflède et de ses compagnons, en voyant entrer un beau jeune homme de la figure la plus noble, et que sa pâleur et la profonde mélancolie répandue sur tous ses traits rendoient plus intéressante encore ! Ogier se nomma, et lui présenta

p48

Armoflède, sous le nom de Philène, comme un de ses pages. Au nom d' Ogier Le Danois, l' inconnu s' avança vers lui, l' embrassa, et parut charmé de recevoir un tel hôte. Après les premiers compliments, on se fit réciproquement quelques questions. Ogier dit qu' il alloit dans le duché de Clèves, au secours de la duchesse assiégée par Gérold et les autres princes confédérés. à ces mots, le jeune et beau solitaire se troubla, et quelques larmes mouillèrent ses paupières, ce qui excita tellement la curiosité d' Ogier, qu' il le conjura de lui apprendre quel intérêt il prenoit à cet événement. Nulle raison, reprit le solitaire, ne m' oblige à cacher et mes malheurs et qui je suis ; et, si j' en faisais un mystère, je trouverois doux de les confier à un héros aussi célèbre par sa loyauté et ses vertus que par ses exploits. Ainsi, seigneur, je vous conterai ma triste histoire après le souper frugal que je vais vous offrir. Ce récit vous apprendra la véritable cause de la conduite bizarre de

Gérolde, conduite dont Béatrix elle-même ignore encore le motif, et qui entraîna la guerre où vous allez prendre part. Comme le solitaire prononçait ces mots, un vénérable

p49

ecclésiastique entra dans la chambre ; le solitaire le présenta à Ogier, en lui disant que ce vieillard l' avait élevé. C' est le seul ami qui me reste, poursuivit-il ; il me tient lieu de tout ce que j' ai perdu... en parlant ainsi, le solitaire eut l' air d' être vivement ému ; et après un moment de silence, reprenant la parole : généreux Ogier, dit-il, vous paraissez attendri ; cependant je ne suis point à plaindre : des souvenirs douloureux me troublent encore quelquefois ; mais mon ame est calme et paisible. La religion et la tendresse paternelle de cet homme vertueux ont enfin guéri les profondes blessures de mon coeur. Chaque mot que prononçait le solitaire augmentait en sa faveur l' intérêt du bon Ogier et la vive curiosité d' Armoflède. On se mit à table. Le solitaire se plaça entre Ogier et Armoflède, qui, plus d' une fois, fixa sur elle son attention par sa charmante figure, son air enfantin et naïf, et la manière pleine de sensibilité dont elle paroissait l' écouter. Après le souper, le solitaire conta l' histoire qu' on trouvera dans le chapitre suivant.

p50

Chapitre iv.

histoire de Meinrad.

je m' appelle Meinrad. Bertold, mon père, de la maison des comtes d' Hohenzollern... me donna une excellente éducation, et fit tout pour moi à cet égard, en me choisissant pour instituteur Oswald, cet homme respectable que vous voyez ici, et qui partage aujourd' hui ma solitude. Je me liai, dès mon enfance, de la plus intime amitié avec Gérolde, comte de Bavière, ce même prince, amant et persécuteur de la duchesse de Clèves. Il n' y avait nulle conformité

dans nos caractères et dans nos principes ;
mais Gérold, malgré ses erreurs et ses fautes,
est né avec une ame sensible et généreuse,
et je m' attachai passionnément à lui.
Pendant toute notre première jeunesse,

p51

confident de ses foiblesses et de ses égaremens,
je le fus enfin d' un sentiment que la
raison approuvoit. Sa passion pour Béatrix
étoit sincère et violente ; il l' aimoit éperduement,
et l' amour, en remplissant toute
son ame, parut perfectionner son caractère,
et changea totalement ses moeurs.
Pendant qu' il étoit encore à la cour de
cette princesse, j' étois pour la première
fois dans un château que mon père venoit
d' acheter. Un jour, que je me promenois
aux environs, je passai près d' une petite
maison isolée, dont l' élégante simplicité
me frappa. Comme je la considérois, j' entendis
tout à coup les sons d' une voix ravissante ;
je m' approchai doucement d' une
salle basse dont les fenêtres et les rideaux
étoient fermés. On chantoit dans cette salle ;
je distinguai parfaitement alors la voix
d' une très jeune personne qui s' accompagnoit
du théorbe ; la légéreté, la beauté
incomparable de sa voix et l' expression de
son chant, me causèrent une émotion que
je n' avois jamais ressentie... quand elle
eut fini sa romance, je l' entendis soupirer ;
et après un moment de silence : hélas !
S' écria-t-elle, je ne chanterai plus dans

p52

quinze jours, je serai alors trop malheureuse ! ...
et pourquoi, reprit une autre
femme, avez-vous donné votre consentement ? ...
oh ! Je ne l' ai pas donné, répondit
la première voix ; mais il faut bien
céder à l' autorité, à la violence ; j' obéirai...
je mourrai... et excepté toi, ma bonne
Magdeleine, personne ne plaindra la pauvre
Maria. Ici, elles cessèrent de parler, et
je n' entendis plus que des soupirs et des
sanglots. Dans ce moment, on ouvrit une

porte avec bruit, et je m' éloignai précipitamment,
le coeur et l' esprit uniquement
occupés de ce que je venois d' entendre.
Je ne pus fermer l' oeil pendant toute la
nuit ; je ne pensai qu' à cette infortunée
Maria. Je conjecturai que ses parens vouloient
la forcer d' épouser un homme qu' elle
haïssoit, et qu' elle joignoit à ce malheur
celui d' aimer un autre objet. Je pensai que
l' autorité de mon père pourroit empêcher
une violence si barbare ; et je résolus de
retourner à la petite maison, afin de prendre,
à ce sujet, des éclaircissemens positifs.
En effet, je m' y rendis au déclin du
jour ; je m' approchai sans bruit de la salle
basse, dont les fenêtrés et les rideaux

p53

étoient fermés comme la veille, et bientôt
je reconnus le doux son de voix de Maria,
qui s' entretenoit avec sa Magdeleine ; j' entendis
que cette dernière lui disoit : c' est
vrai, il est bien vieux et bien laid ; et puis
avec cela, il est méchant à ce qu' on dit ;
mais vous serez bien riche, cela console...
oh ! Les richesses, interrompit Maria, c' est
bon pour ma tante ; mais moi, je ne m' en
soucie pas, tu le sais bien... ne pleurez
donc pas comme ça, reprit Magdeleine,
votre tante va venir ; songez comme elle
vous a grondée hier... si tu veux que je
ne pleure pas, dit Maria, enseigne-moi
donc quelque moyen qui puisse me soustraire
à cette cruelle tyrannie. Comme elle
prononçoit ces paroles, j' entr' ouvris le rideau,
en m' écriant : c' est moi qui vous
en donnerai d' infaillibles... à ces mots,
Maria poussa un grand cri, et fit un mouvement
pour s' enfuir ; Magdeleine l' arrêta,
et Maria se retournant en face pour
me regarder, elle me sourit ayant encore
le visage plein de larmes, et elle resta
debout sans parler, et les yeux fixés sur
moi. Imaginez quelle fut ma surprise,
lorsque dans cette intéressante Maria, qui

p54

devoit, dans quinze jours, épouser un
vieillard, je vis une enfant de treize ou
quatorze ans, mais d'une beauté dont il
me seroit impossible de vous donner une
idée. L'innocence et l'ingénuité de la première
enfance ajoutaient un charme inexprimable
à l'éclat de sa brillante figure ;
et, malgré son chagrin, la sérénité de son
regard et la douceur de son sourire donnoient
une expression céleste à sa physionomie :
oui, si les anges daignoient revêtir
une forme mortelle pour apparaître
aux hommes, ce seroit sous les traits de
Maria. J'étois si troublé, si étonné, si
attendri, que je ne pouvois parler. Maria,
après m'avoir examiné un moment, regarda
Magdeleine, qui étoit une petite
fille de dix-sept ans ; et ces deux jeunes personnes
se mirent à rire de tout leur coeur.
Ensuite Maria tourna les yeux sur moi ;
elle remarqua que, loin de partager sa
gaieté, je faisais de vains efforts pour retenir
mes larmes. Alors elle prit un air
sérieux et touché, et faisant quelques pas
vers moi : vous avez donc entendu tout
ce que j'ai dit, me demanda-t-elle ?
Pardonnez-moi, répondis-je, d'avoir surpris

p55

vos secrets ; je n'en profiterai que pour
vous servir. J'ose vous assurer que vous
n'épouserez point l'homme que vous haïssez ;
mais, dites-moi, belle Maria, ne desirez-vous
pas en épouser un autre ? Je
voudrois le savoir, afin de vous être encore
utile à cet égard. à ces mots, Maria
me regarda avec étonnement, sans rien
dire, et je vis qu'elle ne répondoit pas à
ma question, parce qu'elle ne la comprenoit
pas. Magdeleine prenant la parole :
eh, mon dieu ! Dit-elle, comment voulez-vous
qu'elle ait déjà songé à se marier ;
elle n'a que quatorze ans... en effet ;
l'âge de Maria m'avoit bien fait imaginer
que son coeur étoit libre ; mais j'avois
voulu en acquérir l'entière certitude...
dans ce moment nous entendîmes du
bruit : c'est ma tante, dit Maria, allez
vous-en ; car si elle vous voit là, elle
grondera peut-être. Afin d'obéir à Maria,
je fis un grand mouvement pour me retirer ;

mais ayant la tête à la fenêtre, mes cheveux s' accrochèrent aux franges des rideaux. Tandis que je faisais d' inutiles efforts pour m' en débarrasser, la tante de Maria entra dans la chambre. Maria rioit

p56

aux éclats de mon embarras et de ma ridicule figure, entortillée dans les rideaux ; mais sa tante, en m' apercevant, crut découvrir une intrigue, et s' avança avec emportement vers sa nièce. La pauvre Maria, qui connoissoit sa violence naturelle, vint se réfugier dans l' embrasure de la fenêtre où j' étois ; aussitôt je montai sur la fenêtre, et je m' élançai dans la chambre. Gertrude (c' est le nom de la tante de Maria), ne pouvant se saisir de sa nièce, que je tenois dans mes bras, me dit un torrent d' injures, et finit par me demander qui j' étois. Je suis Meinrad, répondis-je, fils de Bertold, votre seigneur, qui ne souffrira pas que cette innocente enfant soit la victime de votre cruauté et de votre avarice. Le hasard m' a fait entendre son histoire, et je vous déclare qu' elle n' épousera pas ce vieillard que vous lui destinez. Cette courte explication calma totalement Gertrude. Je vis que mon nom donnoit le plus grand poids à mes discours : elle se confondit en excuses ; elle me dit qu' elle n' avoit nullement l' intention de contraindre Maria, qu' elle aimoit uniquement ; mais, seigneur, poursuivit-elle,

p57

cette enfant, quoique d' une famille honnête, n' a rien au monde, elle est orpheline ; je l' ai recueillie, c' étoit tout ce que je pouvois faire ; je n' ai point de fortune, et ne puis lui assurer un sort. Un homme riche, et qui n' est point un vieillard, comme le dit Maria, car il n' a pas cinquante ans, s' est présenté pour l' épouser : j' ai désiré pour elle que ce mariage pût se faire ; mais j' ignorois l' excès de sa répugnance pour cet établissement ; et si elle

m' eût parlé avec franchise, je n' aurois pris aucun engagement, et je vais m' occuper des moyens de retirer ma parole et de rompre sans éclat. Ce discours ne me persuada pas que la dissimulation et les torts fussent du côté de Maria ; mais j' eus l' air d' être satisfait de cette apologie. Maria sauta au cou de sa tante, et me remercia avec la naïveté la plus touchante ; ensuite elle alla embrasser Magdeleine, comme pour recevoir son compliment de ce que son mariage étoit rompu. Je restai encore une demi-heure ; et en prenant congé de Gertrude, je lui demandai la permission de revenir la voir, et je sortis de cette maison avec un trouble et une agitation

p58

qui ne me permirent pas de m' abuser sur le sentiment que j' éprouvois. Je n' avois jamais aimé, et j' aimois éperduement une enfant. Cette enfant n' avoit ni fortune ni naissance ; je n' étois que trop certain que mon père ne consentiroit jamais à une telle union : l' idée de profiter de la cupidité de Gertrude, et d' abuser de l' innocence et de la situation de Maria, me faisoit horreur ; mais je sentois que ma destinée étoit pour jamais attachée à la sienne. Maria étoit si jeune, que je ne pouvois songer à l' épouser avant une ou deux années ; et je me flattai que le temps et l' amour sauroient m' inspirer et me donner les moyens, ou de fléchir mon père, ou de me soustraire, sur ce point, à son autorité. Le lendemain matin, j' envoyai à Maria deux grandes corbeilles de fleurs et de fruits, et le soir je me rendis chez elle. Aussitôt qu' elle m' aperçut, elle accourut à moi, et me dit, avec une joie enfantine, qu' elle étoit bienheureuse ; que sa tante étoit bien bonne, car son mariage étoit tout à fait rompu ; ensuite elle me remercia de mes fleurs, et me montra qu' elle en étoit parée. Après une demi-heure de conversation,

p59

Maria tout à coup me laissa avec sa tante, sortit en sautant, et fut courir dans le jardin. J'engageai Gertrude à l'aller rejoindre, et nous la trouvâmes dans le parterre, jouant avec Magdeleine. Je me mis de la partie ; elle m'en sut très-bon gré, et toute la soirée se passa en courses, en danses et en petits jeux. Pour plaire à Maria, je me conduisis ainsi dans toutes mes visites, quoique cette enfance et cette excessive gaieté ne fussent nullement dans mon caractère ; souvent elle me récompensait de ma complaisance en me chantant une romance. Je ne pouvois me lasser d'entendre cette voix ravissante, la plus belle qui soit au monde ; elle chantoit avec tant d'expression et de sentiment, qu'alors seulement elle ne me paroissoit plus une enfant. Cependant quelquefois je fixois sur moi son attention, en lui racontant quelque histoire intéressante ; et même dans ses jeux, malgré son enfantillage et sa vivacité, on démêloit toujours en elle une ame remplie de bonté, d'élévation et de générosité, et le plus heureux naturel. Plus je la voyois, et plus je m'attachois passionnément à elle. Gertrude avoit facilement

p60

pénétré mes sentimens ; mon amour flattoit trop son ambition, pour qu'elle ne mît pas tous ses soins à l'augmenter, s'il étoit possible. Comme elle paroissoit adorer Maria, j'avois beaucoup perdu de mes préventions contre elle, et bientôt elle gagna tout à fait ma confiance. Je lui déclarai ma passion pour sa nièce, et je lui dis que j'étois irrévocablement décidé à l'épouser, si je pouvois me flatter qu'elle partageât mes sentimens ; et j'avouai que j'avois beaucoup de craintes à cet égard. Je ne sais, poursuivis-je, si je suis destiné au bonheur d'être aimé de Maria ; elle est trop jeune encore pour éprouver une passion semblable à celle qu'elle m'inspire ; mais si son coeur devoit s'y livrer un jour, on pourroit déjà le connoître, et je ne vois rien en elle qui l'annonce. Elle me témoigne de l'amitié ; mais elle est si à son aise avec moi ! Elle a une si brillante gaieté, une si parfaite

égalité d' humeur, que rien au monde ne ressemble moins à l' amour que l' espèce de sentiment qu' elle me témoigne. Je crois bien qu' elle m' épouserait sans répugnance ; mais vous devez concevoir que ce ne seroit

p61

pas assez pour son bonheur et pour le mien. Gertrude sourit de mes inquiétudes, s' en moqua avec art, et les affoiblit en me contant plusieurs traits de la sensibilité de Maria pour moi. Gertrude avoit de l' esprit et de l' adresse ; j' étois jeune, sans expérience, et j' aimois passionnément. Il ne lui fut pas difficile de me persuader la chose du monde que je desirois avec le plus d' ardeur. Elle interprétoit d' une manière si adroite et si flatteuse pour moi, les paroles les plus simples et les moindres actions de Maria, que je me livrois sans défiance à des illusions si chères. Six mois se passèrent de la sorte, au bout desquels mon père fit un voyage ; et je fus obligé de quitter Maria pour quelque temps. Environ cinq semaines après mon départ, mon père me déclara qu' il avoit arrangé un mariage pour moi. Je connoissois la personne qu' il me destinoit ; elle étoit sans fortune, mais elle avoit une très-grande naissance ; et d' ailleurs elle étoit à tous égards si disgraciée de la nature, qu' avant même d' avoir connu Maria, je n' aurois pu me résoudre à former un tel lien. Je me jetai aux genoux de mon père, pour

p62

le conjurer de ne pas me donner une femme qu' il étoit impossible d' aimer. Il me répéta que c' étoit la plus grande alliance que nous pussions espérer, et fut inflexible : enfin, il ajouta que sa parole étoit donnée, et que je l' épouserois dans six mois. Je me retirai désespéré, maudissant l' inconcevable et frivole vanité qui faisoit préférer un nom donné par le hasard, à la beauté, aux talens, aux vertus, et qui sacrifioit le bonheur au plus stupide

de tous les préjugés. J' aurois dû, dans la situation critique où je me trouvois, consulter le sage Oswald, ce digne ami qui m' avoit élevé ; il m' auroit donné d' utiles conseils, qui m' eussent préservé des maux affreux que me préparoit ma fatale imprudence. Je manquai de confiance en lui, j' en fus cruellement puni. Je venois de recevoir une lettre du comte de Bavière, qui, d' après l' ordre de la duchesse de Clèves, voyageoit depuis quelques mois. Il me mandoit qu' il me consacrerait les derniers mois de son exil ; et en effet, il arriva au moment où nous retournions dans le château de mon père. Gérold me parla de la duchesse avec enthousiasme ;

p63

il l' adoroit, et n' étoit occupé que d' elle. L' amour l' avoit rendu à la vertu, et lui faisoit mépriser du fond de l' ame les égaremens de sa première jeunesse. Je lui confiai mes peines, et je lui contai toute mon histoire. Il me montra le plus vif intérêt, me dit qu' il n' osoit me donner de conseils ; mais que je pouvois disposer entièrement de lui. Nous arrivâmes dans le lieu qu' habitoit Maria ; elle me reçut avec sensibilité ; je la revis avec transport ; je la trouvai grandie, embellie, et toujours ingénue et aussi gaie. Je déclarai enfin mon amour ; car jusque là, respectant son âge et son innocence, je n' en avois parlé qu' à sa tante. Je lui fis part de la rigueur de mon père et de la résolution que j' avois prise de me soustraire à cette tyrannie, de fuir et de l' épouser en secret. Maria m' écouta avec sa sérénité ordinaire, sans surprise et sans émotion ; mais elle me répondit avec une douceur enchanteresse que je pris pour de l' amour ; et Gertrude, avec son adresse accoutumée, ne manqua pas de me confirmer dans cette erreur. Je menai le comte de Bavière chez Gertrude ; il vit Maria, et la trouva telle que l' amour le

p64

plus passionné l'avoit dépeinte. Gérold, rempli de grace et de gaieté, se prêta sans effort à l'enfance de Maria ; mais je remarquai qu'elle étoit extrêmement réservée avec lui, et qu'elle avoit même une timidité que je ne lui avois jamais vue. Il voulut l'entendre chanter, et je la vis rougir et trembler. Gertrude, le lendemain, me conta, à ce sujet, que Maria lui avoit dit : *j' ai pensé que peut-être cet étranger diroit à Meinrad que je ne chante pas bien* . En tout, ajouta Gertrude, les manières du prince ne lui plaisent pas, et elle a un peu d'éloignement pour lui ; je crois que, sans se l'avouer, elle a une sorte de jalousie de l'amitié que vous avez pour lui. Ces discours, avidement écoutés, m'aveuglèrent totalement sur tout ce qui auroit dû m'éclairer, si j'eusse été sans prévention. Cependant le temps s'écouloit ; mon père s'occupoit déjà des préparatifs de mon voyage : il falloit prendre un parti. Gérold m'offrit un asile dans ses états, je l'acceptai, et il fut décidé que, sous six semaines, je m'y rendrois avec Maria. Mais tout à coup, malgré toutes les précautions que j'avois constamment

p65

prises, mon père découvrit mes assiduités chez Maria, il m'en parla ; je pensai dans l'instant que si je ne détournois pas ses soupçons, il me feroit épier, et qu'il me seroit impossible de fuir avec Maria. En conséquence, je lui répondis que je n'y avois été que par curiosité, pour connoître ce qui pouvoit attirer le comte de Bavière aussi souvent dans cette maison. J'ajoutai que d'après ses engagements avec la duchesse de Clèves, je ne pouvois croire qu'il eût des desseins sur cette jeune personne, mais que cependant mon amitié pour lui me faisoit voir avec peine cette liaison, et que je tâchois de l'engager à la rompre. Ce discours persuada pleinement mon père ; cependant j'appris qu'il faisoit observer mes démarches, alors mon embarras fut extrême. Le comte songeoit à retourner dans ses états, par lesquels (en partant du lieu où nous étions) il falloit passer pour aller chez Béatrix.

L' année d' exil prescrite par cette princesse touchoit à sa fin, et Gérold, au comble de ses voeux, devoit me quitter dans quelques jours. Après mille réflexions sur ma cruelle situation, j' imaginai de

p66

confier Maria à Gérold, et de la confier seule, car sa tante, malade depuis quinze jours, étoit hors d' état de l' accompagner. Je conjurai donc Gérold de se charger de Maria, de la conduire dans ses états, et de l' y laisser en mains sûres, lorsqu' il se rendroit chez la duchesse. Quand vous serez parti, continuai-je, je dirai à mon père que vous avez enlevé Maria : on cessera de m' observer, et je pourrai sous peu de temps m' échapper et vous aller rejoindre, d' autant mieux que je serai seul, et que la fuite alors est toujours facile. Gérold parut très-étonné de cette résolution, et je dois avouer qu' il la combattit et me fit beaucoup d' objections raisonnables ; mais comme je ne voyois que ce seul moyen qui pût m' assurer la possession de Maria, je persistai, et Gérold céda à mes instances. Nous fîmes part de ce projet à Maria, qui n' y consentit qu' avec une peine extrême ; elle pleura beaucoup. Je devois croire que le chagrin de ne pas partir avec moi faisoit couler ses larmes ; aussi je fus sensiblement touché de sa douleur... hélas ! Depuis deux mois je ne doutois point de sa tendresse ; elle étoit totalement changée,

p67

elle avoit perdu toute sa gaieté, et j' étois convaincu que ce changement venoit de l' inquiétude que lui causoit l' embarras cruel de notre situation. Il me paroissoit tout simple que chaque jour augmentât sa tristesse, puisque chaque jour écoulé nous rapprochoit de celui que mon père avoit fixé pour mon mariage. Enfin Maria partit avec Gérold... mon père crut en effet que ce prince l' avoit enlevée ; il ne montra aucun soupçon sur

moi ; je fis en secret tous les préparatifs de ma fuite, et je me décidai à partir le lendemain d' un jour où mon père devoit faire une chasse de sanglier, à laquelle il avoit invité toute la noblesse des environs. Ce jour arrivé, je suivis mon père à cette chasse ; vous jugez que j' y portai une extrême distraction : elle duroit depuis six heures, lorsque mon père, desirant la terminer, voulut, suivant sa coutume, attaquer et tuer le sanglier. Il descendit de cheval, et, armé d' un pieu, fut à sa rencontre : nous restâmes tous à quarante pas de lui : mon père manqua l' animal, qui se jeta sur lui. Aussitôt je vole au secours de mon père, qui avoit déjà

p68

reçu plusieurs blessures ; je me précipite sur l' animal, je suis grièvement blessé moi-même, mais je lui porte un coup mortel : tous les chasseurs nous environnent, mon père tombe évanoui dans leurs bras, on forme une litière avec des branches d' arbres, et je le fis ainsi transporter au château : nous eûmes promptement des secours ; on examina ses blessures, et l' on me déclara qu' elles étoient mortelles. Ce que cet arrêt me fit éprouver, est inexprimable ; je frémis en pensant qu' il favorisoit l' intérêt de mon amour, et que j' éprouvois un sentiment que la mort de mon père pouvoit seule rendre heureux et légitime. Cette situation me parut horrible ; cependant plus j' examinois mon coeur, plus je sentoie que j' aurois donné ma vie pour sauver la sienne. J' étois moi-même très-blessé, mais je ne voulus point me mettre au lit ; je veillai, je soignai mon malheureux père pendant douze jours ; il me donna sa bénédiction, et il expira dans mes bras ! ... les veilles, la douleur, les blessures que j' avois reçues et qui s' étoient cruellement envenimées, me mirent dans un état qui fit tout craindre pour ma vie...

p69

aussitôt qu' Oswald eut appris la maladie de mon père, il quitta sa retraite et vint me rejoindre ; il me trouva mourant et sans aucune connoissance : je fus ainsi plus de trois semaines ; enfin je revins à la vie pour sentir de nouvelles douleurs. En reprenant ma connoissance, je pensai avec un vif chagrin, que Maria, partie depuis près de deux mois, devoit être en proie aux plus cruelles inquiétudes. J' ouvris mon coeur à Oswald, et je le conjurai d' écrire de ma part au comte de Bavière. Il y consentit, et très-peu de jours après je fus en état d' écrire moi-même à Maria. Je commençois à me lever, et ma santé se rétablissoit à vue d' oeil, lorsqu' un matin on m' annonce un courrier de Gérold qui me remit une lettre... ô ! Généreux Ogier, votre ame a sûrement connu l' amour et l' amitié ; jugez donc de ce que j' éprouvai en lisant cette fatale lettre écrite dans le délire du désespoir et des remords, et qui m' apprenoit que Gérold, ayant à la fois trahi et son ami et sa maîtresse, avoit dans un instant d' égarement abusé de l' innocence de l' infortunée Maria... il ajoutoit que, rendu à lui-même, il s' étoit retrouvé

p70

plus passionné que jamais pour Béatrix ; mais que n' ayant plus, disoit-il, que le choix des crimes, il avoit cru devoir sa main à Maria ; qu' il avoit écrit à la duchesse pour lui rendre sa parole et pour rompre sans retour avec elle ; qu' ensuite il avoit promis à Maria de l' épouser publiquement sous huit jours, et qu' en même temps il lui avoit déclaré que son coeur n' étoit plus à lui ; que Maria baignée de larmes ne lui répondit rien ; mais, peu de jours après, s' échappa de son palais, en lui laissant un billet qui ne contenoit que ces mots : *Maria ne veut point être un obstacle au bonheur de Gérold ; on n' entendra jamais parler d' elle : en quittant Gérold, elle se consacre sans effort à l' éternel oubli qui convient à sa situation* . Gérold terminoit sa lettre en disant qu' il avoit fait inutilement chercher Maria, qu' il ignoroit absolument ce qu' elle étoit devenue. Ces affreux détails

firent passer dans mon coeur, avec l' amertume de la plus déchirante douleur, tous les transports insensés de la haine et du ressentiment. Gérold, malgré l' excès de ses remords, ne me paroissoit que le plus

p71

inhumain des hommes ; son plus grand crime, à mes yeux, étoit d' adorer encore Béatrix, après avoir séduit Maria : l' image de Maria errante et désolée m' inspiroit un tel desir de vengeance, que je voulois partir sans délai pour aller trouver Gérold et lui percer le coeur... mais à peine convalescent, l' horrible agitation de mon ame fi uvir mes blessures : une fièvre brûlante me força de me remettre au lit, et les passions même qui me replongeoient dans cet état, me firent prendre soin de ma vie ; je voulois la conserver pour me venger. Un nouvel événement vint changer toutes mes résolutions et produire en moi ce que tous les conseils et les sages exhortations d' Oswald n' avoient pu faire. Un jour on entre dans ma chambre ; on me dit qu' un inconnu qui étoit à cheval a rencontré mon écuyer dans l' avenue de mon château, lui a remis une lettre pour moi, et au même instant s' est éloigné précipitamment : je prends cette lettre avec émotion ; mais, grand dieu ! Que devins-je en reconnoissant l' écriture de Maria... je l' ai conservée cette précieuse et touchante lettre... la voici, lisez-la.

p72

En disant ces paroles, Meinrad présente au chevalier danois ce papier, qui fut tant de fois baigné de larmes. Ogier y lut ce qui suit : " la coupable Maria osera-t-elle écrire au vertueux Meinrad ? ... oui, je le dois ; oui, je connois son coeur ; je veux qu' en apprenant et mon égarement et ma fuite, il sache que j' ai trouvé un asile honorable et sûr... au bout de deux journées et de deux nuits d' une marche pénible, j' ai été admise dans une enceinte respectable,

où l' indulgente vertu accueille et
reçoit tous les infortunés, sans s' informer
si leurs malheurs sont une épreuve
de la providence ou le juste châtement
de leurs fautes... après avoir satisfait
par ce détail votre bonté compatissante,
je dois vous dire encore que c' est moi
sur-tout qui suis criminelle, que c' est
mon coeur seul qui m' a perdue...
l' amitié, la plus tendre reconnoissance,
m' attachèrent à vous, et j' ai cru long-temps
que ces sentimens étoient ce que
vous appeliez de l' amour. Hélas ! Je n' ai
connu la manière dont vous m' aimiez
qu' en voyant Gérold ! ... tout ce que
vous éprouviez pour moi, je l' ai senti

p73

pour lui... j' ai voulu mille fois vous
avouer que je l' adorois, ma tante m' en
empêcha toujours, en me disant que cet
aveu feroit le malheur éternel de votre
vie, et vous brouilleroit avec un ami qui
vous étoit si cher. Je gardai le silence ;
mais ma profonde tristesse et mes pleurs
auroient dû vous éclairer... sans savoir,
hélas ! Ce que j' avois à craindre, je frémis
quand vous me proposâtes de partir seule
avec Gérold ; je m' y opposai vivement...
je n' ai pu dans ce funeste voyage cacher
le sentiment qui me dominoit...
Gérold feignit long-temps de ne pas lire
dans mon ame, mais je trouvois mille
manières de lui prouver que je l' aimois...
enfin c' est moi qui l' ai séduit...
le lendemain du jour où nous arrivâmes
dans son palais, il me tint ce terrible
discours : *je vous dois ma main, elle
est à vous ; dans huit jours je vous
conduirai à l' autel ; mais ne vous flattez
point, Maria, que le criminel Gérold
puisse vous rendre heureuse.
avant de vous connaître, il adoroit
la duchesse de Clèves, et il l' aimera
jusqu' à son dernier soupir. Je vous sacrifie*

p74

*mon bonheur, je vous consacre
ma vie ; mais ne me demandez point
d' amour... je ne répondis que par des
pleurs, et je pris la fuite au milieu de la
nuit... le ciel est juste ; puisque je
n' ai pu partager la tendresse de Meinrad,
je devois trouver Gérold insensible ! ...
j' ai perdu l' honneur, le repos et votre
estime ; j' aime sans espérance, et je n' ai
que quinze ans ! ... combien long-temps je
dois souffrir, si je puis sans mourir supporter
tant de maux ! ... oh ! N' aggravez
point l' horreur de ma destinée ! ... j' ai
perdu tous mes droits près de vous, je le
sais... cependant, généreux Meinrad,
j' ose encore vous adresser une prière...
Maria déshonorée, Maria indigne de
votre amitié, mais Maria au comble de
l' infortune, vous conjure à genoux d' abjurer
tout desir de vengeance, tout ressentiment
contre Gérold... songez que,
malgré ma foiblesse et mon égarement,
je ne suis point ingrate ; le souvenir de
vos bienfaits sera toujours présent à ma
mémoire, et vos plus cruels mépris ne
pourroient affaiblir cette vive et pure
affection que vous m' inspirez, la seule*

p75

vertu qui me reste ! ... ô, Meinrad ! Que
ne suis-je née votre soeur ! ... j' aurois un
ami, je pourrois épancher ma douleur
dans son sein... ah ! Si vous étiez mon
frère, quelle tendre amitié nous eût
unis ! ... combien vous auriez toujours
été satisfait de mon coeur ! ... oui, une
de mes plus grandes peines, c' est de vous
savoir malheureux ; c' est d' avoir la certitude
(d' après mes propres sentimens)
que vous le serez toujours, car on ne
guérit point de l' amour. Hélas ! Je n' en
suis que trop certaine ! ... cependant,
vous n' avez rien à vous reprocher ; votre
conduite fut dans tous les temps aussi
pure que votre ame, j' en bénis le ciel,
vous êtes bien moins à plaindre que
moi... adieu, ô vous qui devez maudire
le jour où vous prîtes pitié de mon
sort ! Vous, mon généreux protecteur,
puissent mon repentir et mon malheur
apaiser votre juste indignation ! ...

mais, quels que soient vos sentimens,
daignez croire que vous serez toujours
l'ami le plus cher de l'infortunée Maria. "
cette lettre, qui me faisoit si bien connoître
l'ame angélique de Maria, ne pouvoit

p76

que redoubler l'amertume de mes
regrets et mon ressentiment contre Gérold ;
mais une prière de Maria étoit pour moi
l'ordre le plus sacré... de toutes les peines
qui déchiroient mon coeur, une des plus
insupportables étoit d'ignorer la retraite
de Maria, et par conséquent de ne pouvoir
lui répondre, ou, pour mieux dire, de ne
pouvoir voler près d'elle ! Oh ! Qu'il m'eût
été doux de lui promettre de vaincre, ou
du moins de taire à jamais un malheureux
amour ! De l'adopter pour ma soeur, de
mériter et d'obtenir sa confiance, d'essuyer
ses larmes et de consacrer ma vie entière
à la consoler ! ... comme elle me mandoit
qu'elle s'étoit réfugiée dans un lieu qui n'étoit
qu'à trois ou quatre jours de marche
de la résidence de Gérold, je fis faire dans
tous ces environs les perquisitions les plus
exactes, mais elles furent inutiles ; je supposai
qu'elle s'étoit retirée dans un monastère,
et je le crois encore ; mais sans
doute un changement de nom et quelques
autres précautions ôtent toute possibilité
de découvrir son asile. Mon courage se
soutint tant que je me flattai de retrouver
Maria ; mais quand j'eus perdu cet

p77

espoir, je tombai dans le découragement
et la plus profonde tristesse. Uniquement
occupé de Maria, je me persuadai que son
intention étoit de renoncer au monde sans
retour, en se consacrant à Dieu. Alors je
formai la résolution d'embrasser le même
genre de vie : ce n'étoit point un sacrifice ;
et que pouvois-je regretter dans l'univers
entier, quand Maria étoit perdue pour moi ?
Au moins, me disois-je, nous serons réunis
par les sentimens, les occupations et les

devoirs : ô, Maria, je partagerai la pénitence austère à laquelle tu te condamnes ; l' un et l' autre, consumés par une passion insurmontable, nous gémirons dans le silence et dans l' obscurité ; l' un et l' autre, aux pieds des autels, nous invoquerons l' être suprême ; nous prierons, nous pleurerons ensemble... hélas ! Tu penseras moins à ton malheureux ami qu' à ton barbare séducteur... et moi, je ne penserai qu' à toi ! ... mais un jour tu sauras que Meinrad en te perdant a tout quitté ; tu sauras qu' il n' étoit attaché qu' à toi, et tu diras, *il méritoit d' être aimé* ! ... je fis part de mon projet à Oswald, qui le combattit vainement. Cependant il obtint

p78

de moi qu' avant de m' enfermer dans un monastère, je passerois un an dans une solitude : il ajouta qu' il m' y suivroit, et que si, au bout de ce temps, je persistois dans ma résolution, il partageroit mon sort, et se fixeroit à jamais dans le couvent que je choisirois. Je ne pouvois refuser ce délai à l' ami fidèle et généreux qui s' associoit ainsi à ma triste destinée. Nous voyageâmes : ce lieu sauvage et retiré nous plut ; j' y fis bâtir la chapelle et l' hermitage, et nous y sommes depuis cinq mois. La religion et les entretiens du sage Oswald ont insensiblement calmé la violence de la passion qui me consumoit. Maria me sera toujours chère ; mais son image intéressante, toujours présente à mes yeux, ne porte plus dans mon coeur l' agitation et le désespoir ; son souvenir m' attendrit sans me troubler... enfin, chaque jour m' affermit dans le dessein de me consacrer entièrement à Dieu ; l' amour seul me le fit former, mais c' est la religion qui m' y confirme, et qui saura me le faire accomplir.

p79

Chapitre v.
le vice humilié.

pendant tout le temps que Meinrad conta son histoire, Armoflède, les yeux attachés sur lui, parut l'écouter avec tant d'intérêt et d'attendrissement, qu'elle causa plus d'une distraction à Meinrad, qui fut vivement touché de sa sensibilité. Lorsqu'on se mit à table, il fit placer à côté de lui ce joli petit page qui montrait un si bon cœur et tant d'ingénuité. Vers le milieu du souper, Ogier, qui depuis deux heures se plaignait d'un grand mal de tête, fut saisi tout à coup d'un violent frisson : on lui tâta le pouls, on lui trouva beaucoup de fièvre, et on le conduisit sur-le-champ dans la petite chambre qu'on lui avait destinée. Il étoit si souffrant et si accablé, qu'il désira rester seul avec Sylvain et se coucher sur-le-champ. Meinrad, emmenant Armoflède, sortit avec elle. Oswald

p80

prit le chemin de sa cellule et alla se coucher, et Meinrad conduisit Armoflède dans sa chambre, en lui disant que cette subite incommodité d'Ogier le dérangeait un peu, parce qu'il avait compté qu'il coucherait avec ses deux pages dans le lit qu'on lui avait préparé. Je n'ai point d'autre lit vacant, continua Meinrad, mais je vous donnerai la moitié du mien, qui est encore moins petit que celui d'Oswald. à ces mots, Armoflède sourit, et refusa cette offre, en assurant qu'elle dormiroit à merveille sur une chaise. Non, non, reprit Meinrad, je veux absolument que vous couchiez avec moi, et je vous assure, sans compliment, que cela ne me gênera point du tout. En parlant ainsi, Meinrad ferme la porte de sa cellule ; ensuite il commence à se déshabiller, et il invite Armoflède à en faire autant. En vérité, seigneur, dit Armoflède, je ne puis m'y résoudre... et je vous assure que si Ogier n'eût pas été

p81

malade, je n'aurois pas partagé son lit ;
l'aurois mille fois mieux aimé passer la nuit

sur le plancher. Armoflède ne disoit pas ceci sans dessein, car elle combinoit déjà un projet de séduction. Meinrad avoit vingt-deux ans ; il étoit beau, sensible ; sa passion malheureuse et sa piété rendoient, aux yeux d' Armoflède, sa conquête plus piquante. Elle croyoit tout possible à ses charmes et à ses artifices. D' ailleurs, l' impression du moment pouvoit tout sur elle ; et dans le court espace d' une nuit, rendre infidèle un amant si passionné, et pervertir un saint, lui paroissoit un projet sublime et le véritable chef-d' oeuvre de la coquetterie. Cependant Meinrad se déshabilloit toujours, et demanda à ce petit page si timide et si respectueux quel âge il avoit. Armoflède, qui pouvoit facilement, sous son déguisement, se rajeunir de sept ou huit ans, répondit qu' elle avoit quinze ans. Hélas ! Ajouta-t-elle, c' est l' âge qu' avoit l' ingrate Maria quand elle vous quitta. Oh ! Ne l' appelez point ingrate, reprit Meinrad ; je fus aveugle, mais elle fut sincère autant que sensible ; je ne dois me plaindre que de moi-même... ah !

p82

Seigneur, interrompit Armoflède, je ne concevrai jamais que celle que vous aimiez ait pu vous abandonner pour un autre, et pour un vil séducteur ! Comment se peut-il que vous ne lui ayez pas fait adorer la vertu ? ... ah ! S' écria Meinrad, avec un coeur si tendre et tant d' innocence, la vertu même peut s' égarer ; Maria en est la preuve. Croyez, Philène, qu' il n' existe pas sur la terre une ame plus pure que celle de Maria ! ... en disant ces paroles, Meinrad se met au lit, et appelant Armoflède : j' exige positivement, lui dit-il, que vous veniez vous coucher ; je ne souffrirai point que vous passiez la nuit sur une chaise. Allons, finissons tous ces compliments, déshabillez-vous et venez. Armoflède résiste encore, en balbutiant d' un air confus quelques mots que Meinrad n' entendit pas. Meinrad, impatienté, insiste d' un ton impératif : l' hypocrite Armoflède déclare qu' elle couchera sur un banc couvert de nattes qui se trouvoit dans la cellule, et rien ne peut vaincre sa modeste

obstination à cet égard. Seulement, comme le banc étoit fort étroit, elle consent à l' approcher contre le lit de Meinrad : ce banc

p83

avoit un dossier de l' autre côté. Armoflède se met à genoux, fait une longue prière avec l' air et le maintien de la plus grande ferveur ; ensuite elle se déshabille en soupirant, et se couche enfin. Meinrad ne s' endormit que fort tard : Armoflède l' entendit soupirer doucement ; mais enfin le sommeil paisible d' une conscience pure vint suspendre ses peines. Cependant l' image de l' infortunée Maria, toujours trop présente à son souvenir, le poursuivoit jusque dans ses songes ; il prononça deux fois d' une voix plaintive ce nom chéri. Armoflède sourit en pensant que le pieux Meinrad n' étoit pas aussi bien guéri de l' amour qu' il le prétendoit.

Au point du jour, Meinrad se sentant un poids assez pesant sur la poitrine, se réveilla ; il connut alors que c' étoit le petit page, dont la respiration annonçoit le plus profond sommeil, qui, en dormant, avoit passé son bras autour de son cou et posé sa tête sur son sein. Respectant le sommeil de cet aimable enfant, Meinrad ne voulut pas le déranger, et essaya de se rendormir dans cette situation ; mais, ne pouvant en venir à bout, il ouvrit les yeux,

p84

et ses regards tombèrent d' abord sur un joli bras nu, et une main charmante, exactement semblable à celle de Maria. Meinrad tressaillit ; et, jetant les yeux sur Armoflède, qu' on se représente sa surprise, lorsque le col entr' ouvert d' une chemise lui fit entrevoir le sein d' une femme ! ... son premier mouvement ne fut pas de s' arracher des bras d' Armoflède, l' étonnement sans doute le rendoit immobile... en se rappelant sa résistance pour se mettre au lit, il se rappeloit aussi sa dévotion, sa naïveté, et sur-tout sa sensibilité, enfin,

son extrême jeunesse ; la parfaite innocence qu' il lui supposoit (car il ne doutoit pas qu' Ogier n' ignorât son sexe), tout disposoit son ame à l' attendrissement le plus dangereux. La piété est si confiante et si crédule ! ... Meinrad devoit donc penser que cette jeune beauté étoit aussi ingénue, aussi pure qu' elle lui paroissoit charmante. Au milieu de ses idées, Meinrad aperçut sur le sein d' Armoflède une chaîne d' or, très-légère, au bout de laquelle étoit attaché un petit médaillon. Il regarde avec curiosité, et il voit que ce médaillon contient des cheveux, avec ces deux mots

p85

tracés en lettres d' or sur la tresse de cheveux : amour et volupté... Armoflède, profondément artificieuse, avoit un grand inconvénient pour une personne de son caractère ; elle étoit distraite et étourdie au suprême degré ; et en préparant la scène qu' on vient de lire, et un roman sublime qu' elle devoit conter à son réveil, elle avoit totalement oublié ce médaillon, dont la chaîne, à la vérité, étoit rivée à son cou, de sorte qu' elle ne l' ôtoit jamais : cependant on croit bien que si elle y eût pensé, elle n' eût pas manqué de briser cette petite chaîne d' or en se mettant au lit, et de soustraire l' indiscret médaillon ; mais la chaîne étoit si fine et si légère, qu' elle s' étoit cachée dans les plis de sa chemise, de manière qu' en s' établissant sur le sein de Meinrad, elle ne l' avoit pas aperçue. Heureusement Meinrad la découvrit : les deux mots qu' il venoit de lire ne laissoient aucun doute sur le caractère et sur les moeurs de celle qui avoit choisi une telle devise. L' indignation et le plus froid mépris rendirent aussitôt Meinrad à lui-même ; il se débarrasse des bras d' Armoflède, jette un manteau sur ses épaules, et se précipite

p86

hors du lit. Armoflède, ignorant la découverte du médaillon, paroît se réveiller ;

elle joue tout à la fois la surprise,
l'effroi, la pudeur ; elle pleure et tombe
aux pieds de Meinrad. Elle alloit débiter
son roman ; mais Meinrad, la repoussant
avec dédain : cessez, lui dit-il, de prolonger
une imposture inutile ; je vous connois,
c'est vous dire que vous avez perdu
tout le charme qui pouvoit vous rendre
dangereuse. Si votre coeur n'est pas corrompu
sans retour, hâtez-vous de sortir
de cette profonde abjection où le vice vous
a plongée ; l'orgueil insensé qui vous égare
doit servir à vous en retirer, car vos succès
passagers ne sont l'ouvrage que du
mensonge et de l'erreur ; songez que vous
ne pourriez séduire l'homme le plus dépravé,
s'il vous voyoit sans illusion et telle
que vous êtes ; songez enfin qu'en persévérant
dans ce honteux dérèglement, après
avoir été l'opprobe de votre sexe, vous
deviendrez dans peu d'années l'horreur et
le rebut du nôtre.

p87

Chapitre vi.

funeste erreur.

le pieux Meinrad ne convertit pas Armoflède,
mais il lui causa la plus cruelle humiliation
qu'elle eut jamais éprouvée. La
vertu de Meinrad donnoit un air de prophétie
à son discours, qui troubla et intimida
l'effrontée Armoflède : elle perdit un
moment toute son audace ; et, pour la
première fois de sa vie, un sentiment qui
ressembloit à la pudeur la força de baisser
les yeux et la fit rougir. Elle se hâta de
sortir de cette chambre où la vérité sévère
venoit de lui donner une si terrible leçon :
elle trouva Ogier réveillé et sans fièvre ;
elle le pressa de partir sans délai. Ils prirent
congé de Meinrad, et se remirent en route.
Laissons-les continuer leur voyage, et
retournons aux chevaliers du cygne. Olivier,

p88

comme nous l'avons vu, avoit beaucoup
d'humeur en quittant la chaumière

d' Ogier ; mais la douceur et la tendresse
d' Isambard avoient enfin dissipé ce nuage ;
et voyant le desir extrême qu' éprouvoit
Isambard d' entendre la fin de son histoire,
il en reprit ainsi la suite :
Isambard, ô mon frère ! ... quelle
preuve d' amitié je vais te donner aujourd' hui
en continuant ce déchirant récit ! ...
me voici arrivé à l' époque fatale depuis
laquelle ma vie n' est plus qu' une longue
et pénible agonie ! ... tu connois mon
supplice, mais tu me plaindras davantage
encore en connoissant le crime qui le
cause ! ...
tu as vu sous quels affreux auspices je
reçus la main de Célanire : hélas ! Tous les
événemens qui suivirent ne s' accordèrent
que trop avec ces sinistres présages ! ...
cette union, dont je m' étois formé une
si ravissante idée, fut pour moi la source
intarissable des peines les plus cruelles.
Célanire, sensible et passionnée, ne put
me rendre heureux. Je voulois, avant tout,
son bonheur, et je la voyois dévorée de
remords qu' elle s' efforçoit vainement de

p89

me cacher ; une caresse de son père suffisoit
pour en redoubler l' amertume avec
une violence qui souvent altéroit sa raison.
Naturellement superstitieuse, tout
étoit devenu pour elle un sujet de craintes
et de terreurs. Son extrême délicatesse et
son imagination troublée lui exagéroient
tellement sa faute et sa foiblesse, qu' elle
ne pensoit pas qu' il existât une personne
plus coupable qu' elle : si dans la
conversation on parloit de vertu, de piété
filiale, d' amour pour la patrie, de fidélité
à sa parole, elle rougissoit, pâlissoit, et
croyoit entendre sa propre condamnation.
Les éloges donnés à son caractère lui causoient
encore plus de peine. Je me rappelle
qu' Angilbert ayant fait des vers pour
Amalberge, dans lesquels, pour louer sa
conduite et sa vertu, il la comparoit à
Célanire, cette dernière ne put les entendre
lire sans répandre des larmes. Jamais
avec moi une plainte réfléchie ne sortit de
sa bouche, et c' étoit pour nous deux un
tourment de plus. La douce confiance étoit

bannie de nos entretiens : je lui cachois à
quel excès elle me rendoit malheureux,
elle vouloit me dérober ses peines ; mais,

p90

incapable de feindre, elle se trahissoit sans
cesse par des mots échappés malgré elle,
et des réponses naïves, faites de premier
mouvement, qui me perçoient le coeur...
jamais son malheureux époux ne la pressa
dans ses bras sans la voir craintive et tremblante ;
jamais elle ne s'endormit sur son
sein sans être agitée de songes effrayans...
souvent, dans l'obscurité de la nuit, je
sentis ses pleurs mouiller mon visage...
j'osai une seule fois m'écrier : oh ! Si tu
sais aimer, de quoi peux-tu gémir en ce
moment ? De n'être plus digne de toi,
répondit-elle ; et c'est ainsi que l'amour
même, loin d'adoucir ses regrets, les aigrissoit
encore. Cependant on n'avoit pas
le moindre soupçon de notre union secrète ;
toute la cour me croyoit l'époux d'Armoflède,
et cette dernière confirmoit tout le
monde dans cette erreur par ses discours
et sa conduite. Elle ne trouvoit rien de
pénible dans un rôle qui flattoit sa vanité ;
c'étoit pour elle un triomphe aussi doux
que flatteur, que l'on crût universellement
qu'elle eût été préférée à la princesse Emma,
qu'elle haïssoit : l'emporter sur la
fille de Charlemagne, fixer les voeux d'un

p91

homme que l'empereur honoroit d'une
faveur particulière, étoient à ses yeux des
titres de gloire préférables à tout le bonheur
que l'amour même peut procurer. Elle attiroit
sur elle l'attention publique ; les sacrifices
éclatans dont on la croyoit l'objet lui
donnoient une grande célébrité ; c'en étoit
assez, sinon pour satisfaire son orgueil
insatiable, du moins pour la consoler de
la passion réelle qu'elle me connoissoit.
D'ailleurs, l'admiration sincère que m'inspiroit
sa fausse générosité, étoit encore
une jouissance pour elle ; enfin, ne sachant

notre secret qu' à moitié, ne connoissant
que notre amour, et ignorant
absolument notre union, elle avoit beaucoup
d' espérances pour l' avenir. Malgré
son esprit et sa finesse, il étoit impossible
qu' elle pût pénétrer le mystère que nous
voulions lui cacher ; elle nous voyoit si
tristes et si malheureux l' un et l' autre,
que toutes ses observations la confirmoient
dans l' idée que nous avions renoncé nous-mêmes
à tout espoir. Plusieurs mois se
passèrent ainsi, au bout desquels Vitikind
annonça à sa fille qu' Albion mourant des
suites de ses blessures, alloit arriver pour

p92

consulter les médecins de France sur son
état. Vitikind ajouta qu' Albion n' avoit
nulle espérance de guérir, et qu' il venoit
sur-tout afin de mourir auprès de son ami.
En effet, Albion arriva peu de jours après
sa lettre : les médecins consultés jugèrent
son état mortel et sans aucune ressource.
Le lendemain du jour où cet arrêt fut prononcé,
je vis Vitikind, et me trouvant
seul avec lui, il me parla du malheureux
Albion. ô mon cher Olivier, ajouta-t-il,
vous seul auriez pu me consoler d' une
telle perte ; mais si j' en crois le bruit public,
il n' est plus en votre pouvoir de
rendre un fils à Vitikind... il prononça
ces mots avec un air de doute et un ton
d' interrogation qui demandoient une réponse ;
mais le mélange confus de mille
sentimens contraires, le saisissement, la
reconnaissance, la confusion, le remords,
me ravissoient entièrement la faculté de
répondre : les yeux remplis de larmes,
je bégayai d' une voix tremblante quelques
mots entrecoupés. Vitikind prit mon
trouble pour l' aveu de mon mariage secret
avec Armoflède. Je vous entends, me
dit-il, mon malheur est entier. En prononçant

p93

ces paroles, il leva les yeux au
ciel en soupirant, et me quitta. Ton coeur

généreux, mon cher Isambard, peut concevoir
tout ce que cette amitié si touchante
de Vitikind dut faire éprouver au séducteur
de Célanire ! Oh ! Combien j' étois vil
à mes propres yeux durant cet entretien
qui m' assuroit cependant du bonheur de
ma vie ! Mais comment goûter le bonheur
quand on a perdu sa propre estime ? Comment
jouir du plus grand des bienfaits lorsqu' on
s' en reconnoît indigne ? L' infortunée
Célanire ne fut que trop pénétrée
de ces cruelles réflexions. Hélas ! S' écria-t-elle
dans l' amertume de ses regrets, la
providence et la tendresse paternelle me
réservoient une félicité qui n' auroit dû être
que le prix de la vertu ! ... oh ! Que deviendrai-je
quand le meilleur des pères me
présentant l' amant pour lequel je l' ai trahi,
me dira : afin de récompenser ta piété
filiale, je te donne Olivier pour époux...
de tels discours me déchiroient le coeur :
en vain je répétois à Célanire que j' étois
seul coupable. Ah ! Répondit-elle, si je
pouvois me faire une semblable illusion,
en serois-je moins à plaindre ?

p94

Cependant Armoflède voyoit avec une
extrême inquiétude Albion sur le bord de
la tombe, certaine qu' après sa mort j' épouserois
Célanire, du consentement de Vitikind
et de l' empereur. Elle prévoyoit avec
un dépit mortel le triomphe d' Emma, en
découvrant que son ennemie n' avoit jamais
été sa rivale ; Armoflède ne pouvoit
se résoudre à perdre sa célébrité et le fruit
de ses artifices : la mort d' Albion non seulement
alloit désabuser d' une erreur qui
flattoit sa vanité, mais en même temps
elle renversoit tous les projets formés par
son ambition. D' ailleurs s' étant persuadée
(malgré le dérèglement de sa vie) qu' elle
avoit une grande passion pour moi, elle
croyoit tout permis à tant de sentimens
réunis, et se disposa à tout oser et tout
risquer pour l' intérêt de sa réputation, de
sa fortune et de son amour. Un hasard
funeste ne seconda que trop ses sinistres
projets. Un jour que Célanire, partant
pour sa maison de campagne, avoit refusé
de m' y recevoir la nuit même, quoique

son père n' y dût pas aller, Armoflède me fit demander un entretien particulier ; je me rendis chez elle. Là, après un long

p95

préambule, elle me tint cet affreux discours :

Célanire vous trompe, elle est infidèle et vous trahit pour un nouvel amant.

J' ai la preuve certaine de sa perfidie. Elle a donné un rendez-vous cette nuit même à celui qu' elle vous préfère : je vous offre de vous conduire ce soir dans sa maison.

J' ai une clé de son jardin, je vous ferai entrer, et vous verrez de vos propres yeux

la vérité du fait incroyable que mon amitié vous dénonce ; mais j' exige votre parole

d' honneur que, quelque chose que vous puissiez voir, vous ne ferez nul éclat : le

mépris doit vous préserver de la colère ; ainsi il faut que vous me fassiez le serment

de vous retirer sans bruit avec moi, quand vous aurez eu la preuve de la trahison

de Célanire. L' exécration Armoflède auroit pu parler beaucoup plus long-temps

sans être interrompue. Pénétré de la plus violente indignation contre elle, et pétrifié

d' étonnement, je ne trouvois nulle expression qui pût rendre l' horreur qu' elle m' inspiroit ;

son discours n' avoit pas élevé dans mon esprit le plus léger soupçon contre

l' angélique créature qu' elle osoit noircir avec tant d' audace : ma première idée fut

p96

de lui répondre que son atroce calomnie faisoit si peu d' impression sur moi, que

je me contenterois d' en instruire Célanire par un billet, et que je n' irois point chez

elle... oh ! Que ne suivis-je ce premier mouvement ! ... mais, poussé par les

furies, entraîné par ma noire destinée, je rejetai ce dessein, je ne voulus pas laisser

à la perfide Armoflède le droit affreux de soutenir, par la suite, son horrible calomnie ;

je voulus la confondre, et je consentis à me laisser conduire par elle chez

Célanire ; car ne voulant pas lui dire que

j' avois une clé du jardin de Vitikind, il falloit bien me résoudre à m' y rendre avec elle. Je ne lui cachai pas le profond mépris que m' inspiroit son infâme dénonciation ; elle en parut peu surprise, et répondit qu' elle s' étoit attendue à me trouver toute l' incrédulité que je lui montrais. Mes sentimens pour vous, ajouta-t-elle, me font braver jusqu' à votre injustice ; mais, je vous le répète, je ne consens à vous introduire ce soir dans la maison de Célanire, que sous la condition expresse qu' aussitôt que vous serez éclairé sur sa conduite, vous sortirez sans chercher à

p97

vous venger, sans attaquer votre rival et sans faire de scène, et j' exige, à cet égard, votre parole d' honneur. Je vous la donne, répondis-je ; et je vous promets de plus que désormais vous serez le seul objet, non de ma colère, vous n' êtes pas même digne de l' exciter, mais de mon mépris le plus profond et le mieux fondé. Nous nous quittâmes ainsi ; et trois heures après, lorsque la nuit fut tout à fait tombée, nous partîmes ensemble. Durant ce funeste voyage, je ne proférai pas une seule parole ; elle essaya plusieurs fois de me parler, mais je ne daignai pas lui répondre. Pendant toute la route, je conservai la même disposition d' esprit, la même certitude de la parfaite innocence de Célanire : seulement, je cherchois à deviner par quelle espèce de fourberie Armoflède prétendoit m' abuser. J' en imaginai plusieurs ; entre autres, je supposai qu' elle me feroit peut-être voir une femme déguisée en homme, artifice si grossier, et dont même, au premier coup d' oeil, il est impossible d' être la dupe ; ou que peut-être je verrois véritablement un homme introduit secrètement par elle dans la maison, et qui,

p98

en ma présence, sortiroit du pavillon de Célanire. Je tâchois par ces réflexions de

me préparer d' avance à la conduite que
je devois tenir pour démasquer entièrement
Armoflède, sans faire un éclat dangereux.
Quand nous fûmes près de la maison,
je ne sais quelle terreur me saisit
tout à coup ; je frissonnai, je me troublai,
et je me rappelai, avec un affreux serrement
de coeur, que Célanire n' avoit pas
voulu me recevoir cette nuit même...
cependant, après avoir côtoyé les murs
du jardin, Armoflède s' arrête devant la
porte fatale ; et, se tournant vers moi :
enfin, dit-elle, vous allez voir si c' est moi
qui vous trompe ; dans quelques minutes
je ne serai que trop vengée de vos cruels
dédains ; mais alors je ne saurai que vous
plaindre, et vous rendrez justice au coeur
d' Armoflède. Le ton assuré dont elle prononça
ces paroles me glaça ; le froid mépris
qu' elle m' avoit inspiré jusqu' à ce moment,
se changea subitement en fureur...
Armoflède, troublant ma sécurité, m' étoit
mille fois plus odieuse que lorsque je n' avois
vu dans ses discours que les plus absurdes
calomnies... ô la plus présomptueuse

p99

de toutes les créatures, m' écriai-je,
pensez-vous que si Célanire étoit coupable,
vous puissiez me consoler ! Non,
non : perdez cette illusion d' un orgueil
insensé ; vous ne seriez alors pour moi
qu' un objet d' horreur ; vous ne pouvez
m' inspirer désormais que le mépris ou
la haine. Elle ne répondit rien ; mais elle
ouvrit brusquement la porte ; ce bruit
me fit tressaillir... avant d' entrer, je me
recueillis un moment ; je voulus rappeler
ma raison égarée ; vains efforts ! Déjà l' enfer
étoit dans mon coeur. Armoflède passa
devant moi ; je la suivis... la nuit...
cette nuit effroyable étoit assez claire...
je passai derrière un banc entouré de
fleurs, sur lequel je m' étois assis mille fois
avec Célanire, et à cette même heure de
la nuit. L' odeur du jasmin et des roses
retraça à mon souvenir ces entretiens si
chers et la présence de Célanire ; je me
représentai si parfaitement sa figure céleste,
que je sentis, en un instant, mes
funestes craintes se dissiper et mes noirs

pressentimens s' évanouir ; je m' enivrais
du parfum de ces fleurs ; je croyais respirer
la douce haleine de Célanire... hélas !

p100

C' est la dernière sensation agréable que
j' aie éprouvée ! ... guidé par la détestable
Armoflède, j' approche du pavillon, et je
frissonne en découvrant que la salle basse
est éclairée... il étoit minuit... j' avance...
je me cache derrière des arbustes, à quarante
pas de la salle dont les deux portes
vitrées étoient ouvertes... maintenant,
me dit tout bas Armoflède, souvenez-vous
de vos promesses, et regardez... à ces
mots, j' écarte en frémissant les branchages
qui me dérobaient la vue du pavillon...
ô mon ami ! Représente-toi, s' il est possible,
l' horreur, le désespoir, dont je fus
saisi en voyant distinctement un jeune
homme, d' une très-grande taille, assis à
côté de Célanire éplorée, et tenant ses
deux mains dans les siennes... ô perfide !
M' écriai-je... en disant ces paroles, je
veux m' élancer vers le pavillon : Armoflède
me retient... Célanire épouvantée,
qui avoit reconnu ma voix, fait évader
le jeune homme par un cabinet voisin...
et pour elle, au lieu de fuir, elle entre
dans le jardin : cependant je m' échappe
impétueusement des mains d' Armoflède.
J' avois mis l' épée à la main : entraîné par

p101

la fureur, je n' entendois, ni ne voyois ;
un nuage affreux couvroit mes yeux ; je
courois du côté du pavillon... Célanire
vient à ma rencontre ; je me précipite
vers elle... ce bras forcené lui plonge
une épée dans le sein... elle jette un cri
lamentable... je la vois étendue à mes
pieds... j' appuie sur la terre le fer teint
de son sang ; je crois en poser la pointe
sur mon coeur ; et pensant me frapper d' un
coup mortel, je tombe évanoui à côté de
l' infortunée victime de ma rage...
en achevant ces mots, le malheureux

Olivier, pâle et tremblant, l'oeil fixe et le front inondé d'une sueur glacée, cacha son visage sur la poitrine de son ami... Isambard le pressoit dans ses bras, et fendoit en larmes... Olivier n'étoit pas en état de continuer ce tragique récit ; mais il le reprit le lendemain, comme on le verra dans le prochain chapitre.

p102

Chapitre vii.

les offrandes.

je fus, comme tu le sais, transporté chez moi, et je ne repris ma connoissance que le troisième jour. Alors j'arrachai l'appareil qu'on avoit mis sur ma blessure ; mais voyant qu'on se disposoit à user de violence pour m'empêcher d'attenter à mes jours, et que l'on vouloit me lier les mains, je feignis de me calmer ; j'attribuai ma fureur au délire causé par la fièvre, je rassurai entièrement ceux qui me gardoient, bien décidé à profiter du premier moment où je ne serois pas observé, pour m'ôter une vie détestée et souillée par le plus horrible forfait. Cependant je ne connoissois pas encore toute l'étendue de mon

p103

crime, je croyois toujours Célianire infidelle. Le soir de ce même jour, un inconnu demande à me parler en secret, disant qu'il a des choses de la plus grande importance à me remettre. Zemni, qui m'avoit veillé trois nuits, étoit couché dans ce moment ; mes domestiques refusent de faire entrer l'inconnu dans ma chambre ; il insiste d'une manière si pressante, qu'on vient me consulter. Dans l'instant même j'eus l'idée que cet homme étoit peut-être chargé de quelque message de la part de l'infortunée Célianire ; car on m'avoit dit qu'elle existoit encore... j'ordonne qu'on introduise cet inconnu, et qu'on me laisse seul avec lui. On obéit ; il entre. Il étoit vêtu de deuil ; il tenoit une cassette et une lettre. Il s'avança lentement, et s'arrêta au

pied de mon lit. En jetant les yeux sur lui,
un souvenir confus me rappela sa figure,
et tout à coup le reconnoissant : infame
suborneur, m' écriai-je... et je voulus me
précipiter sur lui ; mais l' excès de ma foiblesse
me fit retomber sur mon lit... il
avoit jusque là gardé le silence, en me
considérant d' un air sombre et sinistre ;
enfin prenant la parole et me parlant en

p104

saxon : barbare ! Me dit-il, je suis vengé,
ainsi qu' elle ; car, dans cette lettre que je
t' apporte, elle t' ordonne de vivre ! ...
maintenant connois toute l' horreur de ton
crime ; je suis son frère, et elle vient d' expirer ! ...
à ces paroles foudroyantes, je
sentis tout mon sang se glacer dans mes
veines... mes yeux se couvrirent d' un
voile épais, je me crus environné des ombres
du trépas, et je m' abandonnai tout
entier à cet espoir. N' ayant plus l' usage de
la parole, je pensois toujours, je jouissois
de ma défaillance et de l' abandon total de
mes forces et de mes facultés ; occupé de
l' idée consolante que j' allois être délivré
d' une existence abhorrée, je savourois la
mort, et dans l' instant qui précéda celui
où je perdis tout à fait la connoissance, ce
coeur déchiré eut encore une palpitation
de joie, je crus rendre le dernier soupir...
ce fut ainsi que je tombai dans une profonde
léthargie qui dura plusieurs jours.
Des soins inhumains me rappellèrent à la
vie. Zemni avoit ignoré mon mariage, et
ne pouvoit savoir mon crime, mais il connoissoit
mes sentimens. Ayant trouvé sur
mon lit la lettre de la plus vertueuse et de

p105

la plus infortunée de toutes les femmes,
il avoit reconnu son écriture... en reprenant
ma connoissance, je me vis seul avec
lui ; il étoit à genoux au chevet de mon
lit, le visage inondé de pleurs, et tenant
la lettre... vous ne pouvez, me dit-il,
renoncer à la vie avant de connoître ses

dernières volontés ; vous n' avez point ouvert
cette lettre, vous devez la lire... en
achevant ces mots, Zemni me la donna...
depuis l' instant où je l' ai lue, elle a toujours
été fixée sur mon coeur ; je ne puis
que pour vous seul l' en détacher un instant :
la voici... en disant ces paroles,
Olivier tira de son sein la lettre de Célanire
mourante ; Isambard la lut en la baignant
de ses larmes. Elle étoit conçue en ces
termes :
dernière lettre de Célanire.
" je n' existois que pour vous... et je
veux vous consacrer mes derniers momens...
hélas ! ... aurois-je dû prévoir
que, sur le bord de la tombe, je serois
forcée de me justifier à vos yeux ? ...
qu' il seroit nécessaire de vous prouver
que Célanire n' aima jamais que vous ? ...

p106

oh ! Quelle punition de ma foiblesse !
Olivier a pu me croire un instant vile,
parjure, infidèle ! ... il m' a vue sacrifier
à l' amour mon devoir et la vertu, et il a
pensé que la coupable fille de Vitikind
pouvoit être une épouse criminelle ! ...
ah ! Combien cette pensée accablante
aggrave l' horreur de mon repentir ! ...
mais il est juste que l' amour, cause de
mes égaremens, le soit enfin de mes
remords ! ... non, cruel, non, je ne t' ai
point donné le droit affreux de me mépriser ! ...
as-tu donc oublié que, même
dans tes bras, je regrettois la vertu ? ...
je la regrettois, et je croyois avoir conservé
ton estime ! ... as-tu donc oublié
cet inconcevable sentiment qui m' attachoit
à toi ? Est-il un nom qui puisse
l' exprimer ? L' amour le plus passionné
n' en formoit qu' une partie ; l' indéfinissable
sympathie, la pure et sainte amitié,
l' admiration portée jusqu' à l' enthousiasme,
voilà tous les liens qui m' enchaînoient.
Eh ! Qu' avois-je besoin, pour
ne m' occuper que de toi, pour ne voir
que toi dans l' univers, que mon amour
fût consacré par un serment solennel ? ...

p107

je t' aimois comme on aime la vie ; c' étoit
en moi un sentiment si naturel, si profond,
que rien ne pouvoit l' arracher de
mon coeur ; qu' il devoit survivre à tous
les autres, et me dominer encore dans
les bras même de la mort... n' avons-nous
pas souvent pensé que si le ciel
nous eût donné le même sexe, l' ardente
amitié qui nous auroit unis, nous eût
préservés d' une grande passion ? ... j' étois
formée pour t' aimer, pour n' aimer
passionnément que toi... et cependant
tu as pu penser un moment, tu as pu te
dire : *Célanire me trahit* ! ... répondras-tu
que les apparences ont dû t' abuser ? ...
eh quoi ! ... tu as jugé ton amie,
ton amante, ton épouse, sur des apparences ! ...
oh ! Ne devois-tu pas les croire
trompeuses, puisqu' elles déposaient contre
moi ? étoit-il donc plus difficile de
pénétrer, de deviner la vérité, que de
me croire un monstre ? Si la raison t' abandonna
dans ce moment affreux, l' amour
seul ne suffisoit-il pas pour t' éclairer ?
Tu le sais, j' ai placé mon orgueil
et ma gloire dans ta seule opinion... et
si, dans ce délire d' une aveugle fureur,

p108

l' un ou l' autre eût péri sous le fer meurtrier ! ...
idée terrible, mille fois plus
cruelle que la mort ! ... ô crime de l' amour,
en effet alors irréparable ! ... tu
mourais en me méprisant, ou j' emportoais
ma justification dans la tombe...
mais le temps m' est trop cher, pour le
consumer en plaintes superflues... cet
inconnu, ce malheureux objet d' une fatale
erreur, est Diaulas, est mon
frère. Vous savez que Vitikind eut un
fils qu' il chérissoit, et qu' il croit avoir
perdu dans l' un des derniers combats
livrés aux français... mon frère, en
effet, resta blessé et sans connoissance
sur le champ de bataille, et fut ensuite
dépouillé... un chevalier français, le
généreux Angilbert, trouvant en lui
quelques signes de vie, le fit enlever, en
prit soin, et mon frère recouvra la santé ;
mais il cacha sa naissance et son nom à

son libérateur. Ayant obtenu la liberté,
il se rendit en Saxe. Avant que d' arriver
dans la maison paternelle, il apprit que
nous pleurions sa mort, et que Vitikind
traisoit avec Charlemagne... mon frère
aimoit avec enthousiasme la liberté ; décidé

p109

à ne jamais ployer sous le joug de
l' empereur, et à se rejoindre aux mécontents,
l' infortuné prit la résolution de
renoncer à sa famille, et de laisser pour
toujours mon père dans son erreur, afin
d' éviter la malédiction paternelle, si redoutable
et si terrible parmi nous... je
fus seule confidente de ce funeste dessein,
que je combattis vainement... je
m' engageai, par le plus saint des sermens,
à garder fidèlement ses secrets,
et vous savez que j' ai tenu cette promesse...
mon frère changea de nom,
et prit toutes les précautions nécessaires
pour que mon père n' entendît jamais
parler de lui. Depuis mon départ de la
Saxe, j' ignorois sa destinée... un soir,
un saxon inconnu demanda à me parler,
et me remit un billet de l' écriture de
mon frère. Ce billet contenoit ces mots :
j' ai des choses importantes à vous dire.
si vous voulez me voir, laissez-vous
guider par celui qui vous donnera cet
écrit... je sortis à l' instant même...
on me conduisit à un quart de lieue de
la ville, dans la maison d' Angilbert, qui
l' avoit prêtée à mon frère, qu' il ne connoissoit

p110

toujours que sous son nom supposé...
on me mène dans un cabinet
où je trouve mon frère. Aussitôt que
nous fûmes seuls, je me jetai dans ses
bras... dans ce moment, j' entendis un
grand bruit ; je distinguai que les domestiques
ne vouloient pas laisser entrer
une femme dans le lieu où nous étions...
tout à coup la porte s' ouvre, et je vois
entrer Armoflède... elle fut aussi surprise

que moi ; le hasard seul l' amenoit,
ou, pour mieux dire, son inquiétude sur
la conduite d' Angilbert ; car cet incident
me fit connoître leur passion mutuelle...
sanctifiée sans doute par une union secrète...
tandis qu' immobile d' étonnement,
elle me considéroit en silence, je
parlois en saxon à mon frère (langue
qu' elle n' entend pas). Je lui disois que
cette personne étoit mon amie la plus
chère, que je répondois de sa discrétion ;
et qu' il étoit impossible de lui cacher la
vérité, sans me déshonorer à ses yeux...
mon frère s' opposa fortement à cette confiance ;
j' insistai positivement, il céda ;
mais sous la condition expresse que je
donnerois ma parole la plus sacrée de ne

p111

révéler d' ailleurs ce secret à qui que ce
fût au monde... je la donnai... ensuite
j' instruisis de tout Armoflède... après
ces explications, il fallut nous séparer,
l' heure nous y forçoit... mon frère me
demanda un dernier rendez-vous ; il
devoit partir le surlendemain... Armoflède
me conseilla de le recevoir la nuit
dans ma propre maison ; j' y consentis...
dans cette funeste entrevue, il m' apprit
qu' étant retourné dans le lieu qui nous a
vu naître, il y avoit trouvé le vertueux
Topal à la fin de sa carrière... ce respectable
vieillard lui confia une cassette
fermée, en lui disant qu' elle contenoit
les choses les plus précieuses pour moi,
et en lui faisant promettre de la remettre
lui-même entre mes mains ; car mon
frère ne lui cacha pas qu' il desiroit me
voir encore une fois, et me consulter sur
sa situation... cette cassette renferme
la chaîne d' or et la tresse de cheveux,
dont j' ornai l' arbre consacré *au libérateur
de mon père* , à celui que j' aimai
avant même que j' eusse entendu prononcer
son nom... reçois ces offrandes
de la reconnaissance et de l' amour ; elles

p112

t' appartiennent... je sais que les médecins
répondent de tes jours... mais je
connois ton coeur... je sais trop que
désormais la vie ne sera pour toi qu' un
insupportable fardeau... et cependant
je te conjure, je t' ordonne de vivre...
si je n' avois pas embrassé sincèrement
la religion de ton pays, si je pouvois ne
pas croire au Dieu d' Olivier, je te dirois :
hâte-toi de me suivre... mais puis-je
braver la crainte d' une éternité malheureuse,
quand je l' envisage pour toi ? ...
il te reste un ami, tu ne seras pas seul
dans l' univers... j' ai tout prévu... je
joins à cette lettre la copie fidèle de la
déclaration publique que je fis en reprenant
l' usage de mes sens... je croyois
n' avoir que peu d' instans à vivre... on
m' avoit reportée dans la maison ; je dictai
cette déclaration en présence de tous
mes domestiques rassemblés ; elle étoit
écrite quand mon père arriva... c' est
un devoir sacré pour toi de ne jamais la
démentir ; tu ne peux, sans mon aveu,
disposer de mon secret. Je te permets
de le confier à l' amitié ; mais je veux
qu' il soit ignoré toujours de mon père et

p113

du public... je sens que je m' affoiblis...
oh ! Combien je remercie le ciel de m' avoir
permis d' achever cette lettre, commencée
depuis trois jours, et si souvent
interrompue ! ... adieu, mon Olivier...
dans peu d' instans, tout sera fini pour
moi... je gémiss sur ton existence, et
je pleure ma mort, qui te coûtera tant
de larmes... adieu, cher époux...
vis pour la vertu et pour expier nos fautes ;
ce sera vivre encore pour moi... "

p114

chapitre viii.
le châtiment.

après la lecture de cette lettre, les deux
amis furent près d' une heure à ne pouvoir

exprimer que par des larmes ce qu' ils ressentoient
l' un et l' autre ; mais enfin Olivier
reprenant la parole : le conçois-tu,
dit-il, que j' aie pu lire cet écrit sans mourir ? ...
le ciel voulut prolonger mes jours,
afin d' offrir en moi l' exemple terrible du
sort le plus déplorable qui fût jamais...
durant le cours de cette horrible journée,
de fréquens évanouissemens me donnèrent
souvent l' espérance de voir enfin terminer
cette affreuse agonie. La mort, que

p115

j' invoquois, trompant toujours mon attente,
ne se montrait à moi que pour me
faire mieux sentir l' horreur de mon existence...
chaque fois que, rouvrant les
yeux en reprenant ma connoissance, je
revoyois la lumière, j' éprouvois un mouvement
de désespoir et de fureur qui remplissoit
d' épouvante tous ceux qui m' entouraient.
Cependant, respectant l' ordre
sacré que j' avois reçu, je n' eus jamais un
instant la pensée de me délivrer de la vie...
je vis approcher la nuit avec une sorte de
terreur dont je ne pouvois me rendre raison.
En même temps, je sentis le desir et
le besoin d' être absolument seul ; je voulois
me plaindre sans contrainte, et me livrer,
sans aucune distraction, à mon désespoir.
Je consentis à prendre un élixir qui ranima
mes forces physiques d' une manière miraculeuse.
Alors je déclarai que je voulois
passer seul toute la nuit. Zemni, effrayé
de cette résolution, refusoit d' obéir ; mais
je dissipai ses craintes en faisant tous les
sermens qu' il exigea, et sur-tout en l' instruisant
de la dernière volonté de l' infortunée
Célanire... je ne détaillerai point
ce que j' éprouvai en me trouvant livré à

p116

moi-même. On peut rendre compte des
impressions d' une douleur ordinaire ; mais
le plus affreux délire ne laisse qu' un souvenir
vague et confus. Cependant, pourras-tu
le croire ? Cette horrible soirée ne

fut pas celle où j' ai le plus souffert...
j' étois dangereusement malade ; il me paroissoit
absolument impossible de pouvoir,
dans un tel état, résister à des maux semblables ;
et l' idée que la mort m' en délivreroit
bientôt, en tempéroit la violence...
d' ailleurs, la foiblesse de ma tête ne me
permettoit pas de me livrer sans relâche
à mon désespoir ; je tombois de temps
en temps dans une sorte d' anéantissement,
qui, sans suspendre ma douleur, m' ôtoit
du moins la faculté de m' y appliquer et de
réfléchir. J' étois dans un de ces momens
de stupeur, lorsque j' entendis ouvrir une
porte... les rideaux de mon lit étoient
fermés... une seule lampe, prête à s' éteindre,
ne répandoit dans ma chambre
qu' une lueur vacillante et douteuse...
cependant on marche... on approche
lentement... on s' arrête au pied de mon
lit... et tout à coup une voix impossible à
méconnoître prononce distinctement mon

p117

nom... ô laisse-moi me reposer ! ... sur
cette impression terrible et ravissante...
sur cet instant de douleur et d' extase, où
mon oreille fut frappée de ce son enchanteur
qu' elle ne pouvoit plus entendre sans
un prodige... j' éprouvai dans ce moment
tout ce que le coeur et l' esprit humain
peuvent ressentir et concevoir de mouvemens
passionnés, déchirans et délicieux,
et d' idées sublimes... cette voix adorée
inspiroit tout, dévoiloit tout... elle me
montrait l' éternité... elle redoublait
l' horreur de mes remords. Interprète de
l' être suprême, elle réveilloit en moi tous
les sentimens religieux les plus exaltés ;
elle pénétoit mon ame de crainte, de terreur,
de joie et d' espérance ; elle y confondoit
l' adoration due à l' éternel avec
les regrets dévorans et les transports de
l' amour... je voulus me prosterner ;
mais une force invincible et surnaturelle
sembloit me fixer à ma place, et m' y rendre
immobile... dans ce moment, la
voix redoutable et chérie prononça ces
paroles terribles : *je suis condamnée par
la justice éternelle à te poursuivre et
t' obséder en tous lieux... désormais*

*ta résignation et ta vertu peuvent seules
abréger ton châtement et le mien...*
adore, et soumets-toi. à ces mots, mon
rideau s'ouvre, et je vois à travers un
nuage lumineux et bleuâtre un spectre
affreux et sanglant qui s'élançe sur mon
lit, et se place à côté de moi... je n'eus
ni la pensée, ni le desir de fuir, occupé
de cette seule idée : elle souffre, et j'en
suis la cause ! C'étoit là mon véritable supplice ;
l'horreur de la vision n'y pouvoit
rien ajouter, sur-tout dans ces premiers
instans ; et quoiqu'en effet cet effroyable
spectacle ait depuis agi sur mes sens, et
que chaque nuit semble ajouter à la terreur
qu'il m'inspire, j'atteste le ciel que si
j'en avois la possibilité, je ne voudrois
pas me soustraire au châtement qu'elle
partage. Si je fuis des lieux qui me retracent
des images déchirantes, si je cherche
à me distraire, c'est afin de conserver ma
raison, que j'ai senti souvent prête à s'égarer.
Eh quoi ! Si je perdois le sentiment
de mes maux, elle souffriroit seule ; elle
souffriroit, et j'existerois sans remords ! ...
je ne puis supporter cette idée ; non, je
veux et je dois gémir jusqu'au dernier instant

de mon affreuse existence... hélas !
Les regrets et la douleur sont les seuls
noeuds qui nous unissent... tu crois,
sans doute, que j'ai terminé le récit de
mes tourmens : hé bien, il me reste encore
à te peindre une scène déchirante qui ne
s'effacera jamais de mon souvenir et de
mon coeur... par le plus inconcevable
des prodiges, au bout de trente-deux jours,
mes plaies se fermèrent, et la fièvre me
quitta... ayant formé le projet de voyager,
je voulus partir aussitôt qu'il me fut
possible de me lever... ce matin même,
à peine étois-je habillé, que tout à coup
je vois entrer Vitikind dans ma chambre...
je pousse un cri perçant, et je tombe dans
un fauteuil, en me cachant le visage avec
mes deux mains. Il se précipita vers moi,
et me serrant dans ses bras : ô mon fils,

me dit-il, je viens de recevoir le dernier
soupon d' Albion. Je devois être préparé
à cette perte ; je n' ignorois pas que son
état étoit mortel ; mais je n' ai plus d' enfans...
on dit que tu veux partir ? Eh
quoi ! M' abandonneras-tu, toi généreux
défenseur de mon infortunée fille ? ...
à ces mots, je frémis ; je me levai d' un air

p120

égaré... je me trouvois avec horreur
dans ses bras... représente-toi ce malheureux
père, pressant contre son sein le
meurtrier de sa fille, et lui prodiguant les
témoignages de la plus vive reconnaissance ;
et juge de ce qui devoit se passer
dans mon coeur ! ... mais les réflexions
que je fis après cette entrevue mirent le
comble à mes maux. Albion n' étoit plus...
et je savois que Vitikind, dès l' instant où
l' on avoit désespéré de sa vie, m' avoit, au
fond de son coeur, destiné à Célanire...
ainsi donc, si, n' écoutant que la raison,
j' eusse à jamais caché une passion condamnable ;
si, après avoir vu Célanire,
j' eusse quitté sans délai les lieux qu' elle
habitoit, elle m' eût aimé, mais sans manquer
à ses devoirs... la mort d' Albion
l' eût dégagée ; son père alors m' eût rappelé,
et je revenois digne d' elle et du bonheur
qui m' étoit réservé. Oh ! Quelle seroit
aujourd' hui ma félicité, si j' avois eu plus
d' empire sur moi-même ! ... hélas ! Ce
n' est qu' au fond de l' abyme effroyable où
les passions m' ont précipité, que j' ai su
connoître enfin que la vertu, toujours
utile autant que belle, est le meilleur de

p121

tous les guides ; que les sacrifices qu' elle
exige sont aussi nécessaires à notre repos,
qu' avantageux à notre gloire ; qu' il n' est
point de bonheur sans elle, et qu' il n' existe
point avec elle de revers et d' infortune,
sans espérance ou sans consolation.
Chapitre ix.
le voile.

la tragique histoire du malheureux Olivier étant terminée, les deux amis poursuivirent rapidement leur voyage. Ils n' étoient plus qu' à deux journées du duché de Clèves, lorsqu' ils se trouvèrent un matin sur les terres du chevalier Rotbold ; et ils furent très-étonnés de voir dans ce lieu tous les préparatifs d' un tournoi. Ils aperçurent, sur une vaste pelouse, une multitude de personnes qui se promenoient. Parmi cette foule, ils distinguèrent plusieurs chevaliers de leur connoissance ;

p122

et tout à coup Isambard fit une exclamation de joie en reconnoissant Giaffar, ce chevalier auquel ils avoient sauvé la vie, en se précipitant dans un lac, pour aller à son secours. Giaffar accourut vers eux ; et après les avoir embrassés : vous arrivez à propos, leur dit-il, pour être témoins d' un spectacle intéressant. Rotbold, le seigneur de ce lieu, se marie tout à l' heure. Il épouse une étrangère qui est, dit-on, d' une beauté ravissante ; on compte beaucoup de choses extraordinaires sur cet hymen. On prétend que cette belle étrangère n' a consenti à s' unir à Rotbold qu' à condition qu' il assembleroit toute la noblesse des environs, qu' il inviteroit à un tournoi, afin que ses noces fussent célébrées avec autant d' éclat que de publicité. On fait là-dessus beaucoup de raisonnemens et de suppositions... mais, continua Giaffar, j' entends les cymbales et les trompettes. Ce signal nous annonce que Rotbold et sa future épouse sortent du château : ils vont venir ici ; ils traverseront cette pelouse pour se rendre à l' église paroissiale ; nous suivrons leur cortège, et nous tâcherons d' entrer dans l' église, qui

p123

est très-vaste ; et là nous verrons la nouvelle épouse, qui, suivant l' usage de son pays, est couverte d' un voile qu' elle n' ôtera qu' à l' autel. Giaffar parloit encore,

lorsqu' on aperçut de loin le seigneur du château, avec sa nombreuse suite. Les chevaliers s' avancèrent pour les voir passer de près. Rotbold, magnifiquement vêtu, tenoit par la main sa future épouse, dont on ne pouvoit distinguer les traits, car elle étoit entièrement cachée sous un grand voile blanc, orné de franges d' or : mais tout le monde admira la noblesse de sa démarche et de sa taille. Quatre femmes, placées derrière elle, portoient d' élégantes corbeilles, contenant les riches présens destinés à la mariée, et qui, suivant l' usage de ce temps, devoient être bénis à l' église ; ensuite venoient les écuyers et les pages de Rotbold, et la marche étoit fermée par les domestiques et par une troupe de musiciens. Olivier, qui n' étoit plus susceptible de la moindre curiosité, n' avoit nul desir de suivre ce cortège ; mais ils parvinrent à se placer assez près de l' autel où devoit se faire la cérémonie. Olivier, afin de donner à son ami la meilleure

p124

place, se mit derrière un pilier qui lui cachoit absolument les nouveaux mariés ; et, plongé dans une sombre rêverie, il étoit hors d' état de prêter la plus légère attention à ce qui se passoit autour de lui. Cependant tous les chevaliers invités pour la fête remplissent l' église, et tous les yeux se fixent sur l' étrangère que Rotbold conduit au pied de l' autel : là, il l' invita à se débarrasser de son voile. Alors elle se retourna en face des spectateurs ; et détachant son voile, on voit enfin une jeune personne de la beauté la plus éblouissante. Il s' éleva un murmure d' admiration ; et au même instant la belle inconnue faisant quelques pas en avant : chevaliers, dit-elle, je n' ai desiré vous rassembler ici qu' afin de trouver parmi vous un défenseur... à ces mots, Rotbold, furieux, veut s' élancer vers l' étrangère ; mais Isambard et Giaffar se jettent sur lui, et le retiennent ; et tous les spectateurs s' écrient à la fois que la belle inconnue doit achever de s' expliquer. Hé bien, reprit-elle, apprenez donc que ce barbare, qui m' a conduite ici, sait que je suis mariée, et qu' il retient

depuis un an dans le fond d' un cachot

p125

mon malheureux époux. à ces mots, tous les chevaliers entourent l' inconnue, et jurent de la délivrer et de la venger. Tout ce mouvement avoit tiré Olivier de sa rêverie ; il s' avançoit, comme les autres, auprès de l' inconnue ; mais à peine eut-il jeté les yeux sur son visage, qu' il fit un cri perçant. Grand dieu ! Que vois-je, s' écria-t-il ? Ordalie ! ... c' étoit elle en effet, et elle témoigna la plus vive joie en reconnoissant le généreux Olivier. La gloire de vous défendre, lui dit-il, m' appartient, j' ose la réclamer. Oui, seigneur, répondit Ordalie, je vous accepte pour mon chevalier, et ces braves guerriers m' approuveront en apprenant que, dans une autre occasion, vous m' avez déjà sauvé et l' honneur et la vie. Je vais me rendre sur la place, interrompit Olivier. Rotbold, je vous accuse et vous défie ; suivez-moi. En disant ces paroles, Olivier jette son gant aux pieds de Rotbold, et sort aussitôt de l' église. Rotbold, que la rage et l' étonnement avoient rendu muet, ramasse le gant avec fureur, et se précipite sur les pas de son adversaire. Tout le monde le suivit sur la grande place, où l' on avoit

p126

posé des barrières et dressé des échafauds pour les jeux. Suivant l' usage, Olivier, avant de combattre, reçut des mains de celle qu' il alloit défendre son casque, son épée et sa lance. La belle Ordalie, déchirant son voile, en entrelaça les franges d' or sur la cotte d' armes de son chevalier ; et elle lui donna ces mots pour cri de guerre : la vertu, la vengeance. Allez, seigneur, lui dit-elle, allez venger l' innocence opprimée ; c' est là le plus noble emploi de la force et de la valeur. Vous n' aurez pas de peine à triompher d' un ennemi si peu digne de vous, et qui sera vaincu par vous pour la seconde fois ;

car il faut que vous sachiez que ce même Rotbold est celui que vous mîtes en fuite, lorsque vous vîntes au secours d' Albion, attaqué par trois hommes... eh quoi donc ! Interrompt Olivier, est-il possible que Rotbold, que j' ai vu combattre vaillamment dans les champs de la gloire, sous les ordres de Charlemagne, ait été capable d' une telle lâcheté ? ... viens, s' écria Rotbold, et tu verras que ce bras, si funeste aux saxons, ne sera pas moins redoutable pour toi. Pour toute réponse,

p127

Olivier s' élança dans l' arène, et le combat commença. Il fut long et terrible, et fit plus d' une fois frémir Isambard. Tous les spectateurs partageoient le pressant intérêt qu' il prenoit à son frère d' armes. Olivier, affoibli par la langueur que lui causoit une douleur habituelle et déchirante, n' avoit ni la force, ni la vigueur de Rotbold ; mais il conservoit tant de présence d' esprit et tant d' adresse et de souplesse, qu' il sut éviter tous les coups que cherchoit à lui porter son adversaire. Pendant plus d' une heure, il ne s' occupa que du soin de se défendre, laissant son ennemi consumer toutes ses forces par des attaques infructueuses et d' autant plus pénibles, qu' elles étoient faites avec toute l' impétuosité de la colère et de la fureur. Enfin, lorsqu' il vit Rotbold épuisé de fatigue, et forcé de se ralentir, il prit le parti de l' attaquer à son tour avec une activité qui décida bientôt la victoire. Rotbold, étonné, hors d' haleine, chancelle, recule. Olivier se précipite sur lui, et dans le même instant le blesse, le terrasse et lui arrache son épée. Un cri de joie de toutes les voix réunies de tous les spectateurs, et un

p128

applaudissement universel, proclament aussitôt le triomphe d' Olivier. Ce dernier, tenant toujours son ennemi renversé sur la poussière : indigne chevalier, lui dit-il,

toi qui déshonores la valeur, puisque tu
prouves qu' elle peut s' allier avec la cruauté
et la lâcheté, je te condamne à ne jamais
porter les armes ; j' exige de plus que tu
consentes à me rendre le maître absolu de
ton château pendant deux jours entiers :
à ces conditions, je t' accorde la vie...
à ces mots, Rotbold éperdu fit, en frémissant
de rage, le serment qu' exigeoit
son vainqueur ; alors Olivier le laissa sur
le champ de bataille. Isambard, Giaffar
et les autres chevaliers, viennent entourer
et féliciter le vainqueur, et le conduisent
en triomphe dans la tente où s' étoit retirée
la belle Ordalie pendant le combat.
Ordalie ne put d' abord exprimer sa joie et
sa reconnaissance que par ses larmes ; ensuite,
pressant affectueusement les mains
d' Olivier dans les siennes : ah ! Seigneur,
lui dit-elle, il faut que ces mains victorieuses,
qui viennent de me délivrer d' un
odieux persécuteur, me rendent un époux
adoré. Maître du château de Rotbold, vous

p129

pouvez en faire ouvrir les cachots : je connois
celui qui renferme mon époux, daignez
me suivre ; puis-je mieux payer vos
bienfaits qu' en vous offrant les moyens
de faire encore une action vertueuse ? On
juge qu' Olivier ne s' étoit fait remettre les
clés du château de Rotbold, qu' afin de
délivrer les victimes de ce tyran. Suivi
d' Isambard et de Giaffar, il conduisit
sur-le-champ Ordalie au château. Après avoir
traversé une longue suite de vastes appartemens,
Ordalie fit ouvrir une porte de
fer qui découvrit un vestibule voûté, à
l' extrémité duquel se trouvoit un escalier :
là, quoiqu' il fût jour, on se munit de flambeaux,
et après avoir descendu plus de
deux cents marches, on arriva dans un
immense souterrain. Ordalie, une clé à la
main, se précipite vers une grille, l' ouvre,
et s' élance dans un cachot, où les trois
chevaliers qui la suivent, la voient au moment
même dans les bras d' un prisonnier
chargé de fers... ô mon généreux libérateur !
S' écria Ordalie, c' est vous qui devez
briser ses chaînes... Olivier, tenant
un flambeau, s' approche du prisonnier...

il le regarde, et frémit... un souvenir

p130

terrible, ineffaçable, lui rappelle à l' instant ses traits... Isambard voit son ami pâlir ; il s' avance vers lui, et le malheureux Olivier tombe évanoui dans ses bras. On attribue cet accident à la fatigue du combat, jointe à la privation d' air. On emporte Olivier ; mais Isambard, qui entrevoit la vérité, reste un moment après lui, afin de s' éclaircir ; et bientôt il apprend que l' époux d' Ordalie est Diaulas, le fils de Vitikind, et le frère de l' infortunée Célanire. Diaulas, n' ayant vu Olivier que dans son lit, et mourant, ne pouvoit le reconnoître. Ordalie n' avoit connu Olivier, en Saxe, que sous un nom supposé ; elle n' avoit pas eu le temps d' apprendre encore son véritable nom, ne l' ayant pas demandé, puisqu' elle croyoit le savoir ; de sorte que les deux époux ignoroient entièrement qu' Olivier fût leur libérateur. Isambard, qui, dans ces premiers momens de trouble, n' avoit vu que Diaulas, remarqua avec surprise un enfant de neuf ou dix ans, d' une figure charmante, qui partageoit sa captivité ; mais il n' avoit point de chaînes ; il paroissoit transporté de joie du bonheur de Diaulas et d' Ordalie, et il

p131

leur prodiguoit en pleurant les plus tendres caresses. La jeunesse des deux époux ne permettoit pas de penser que cet enfant fût leur fils. Isambard hasardant une question à cet égard : seigneur, répondit Ordalie, cette aimable et intéressante créature est notre enfant d' adoption ; et quand vous saurez mon histoire, vous verrez combien nous devons le chérir. Isambard, après cette explication, conduisit les deux époux et l' enfant dans un appartement du château, en leur promettant qu' ils verroient le lendemain matin le brave et généreux chevalier qui leur rendoit la liberté et le bonheur. Giaffar passa la soirée entière

dans la salle où l' on avoit préparé pour tous les chevaliers un magnifique festin, et Isambard alla retrouver son malheureux ami. La vue de Diaulas avoit rendu à cet infortuné toute l' horreur des premiers momens de son malheur et de son crime. Isambard fut épouvanté de l' égarement de ses discours et de la véhémence de son désespoir ; mais, quand ses premiers transports furent un peu calmés, Isambard sut insensiblement prouver à son ami que les événemens de cette journée devoient diminuer

p132

le poids accablant de ses remords, et qu' il ne pouvoit être insensible au bonheur d' avoir conservé un fils à Vitikind, et d' avoir rendu une épouse à Diaulas. Ah ! Reprit Olivier, rien ne peut affoiblir les remords de l' assassin de Célanire ; rien ne peut expier un semblable forfait ! ... cependant, certain que Vitikind n' a jamais cessé de regretter son fils, certain que, s' il le retrouveit, il pourroit encore être heureux, ce seroit sans doute un adoucissement à mes maux de le lui rendre ; mais Diaulas consentira-t-il à ce que je desire à cet égard ? ... Ordalie, répondit Isambard, m' a promis de me conter demain son histoire. Je l' écouterai, et je t' en rendrai compte ; ce récit nous fera connoître les vrais sentimens de Diaulas, et je me flatte qu' ils seront conformes à mes espérances. En effet, le lendemain matin, Isambard se rendit dans l' appartement des deux époux ; il leur dit que son ami, encore malade, ne pouvoit quitter son lit que le soir. En même temps, Isambard les conjura de l' instruire des événemens qui les avoient mis au pouvoir du féroce Rotbold. Les deux époux, après avoir exprimé

p133

le plus vif regret que leur bienfaiteur ne fût pas en état d' entendre lui-même ce récit, consentirent à satisfaire la curiosité d' Isambard ; et la belle Ordalie, prenant

la parole, conta l' histoire qu' on trouvera dans le chapitre suivant.

Chapitre x.

histoire d' Ordalie.

les jours de mon enfance et ceux de ma première jeunesse furent les plus heureux de ma vie. Ma famille, étroitement liée avec celle de Vitikind, me destina Diaulas pour époux ; et nos parens prirent solennellement un engagement qui s' accorderoit avec les plus chers desirs de nos coeurs. Diaulas, ardent défenseur de la patrie et de la liberté, suivoit son père à la guerre, et s' associoit à ses dangers et à sa gloire.

p134

Dans le dernier combat que Vitikind livra aux français, Diaulas, blessé dangereusement, resta sur le champ de bataille : on le crut mort, et la douleur me conduisit moi-même aux portes du tombeau. Cependant Vitikind, séduit par Charlemagne, écouta ses propositions, et bientôt traita publiquement avec lui. Ce traité fut en effet ratifié par la plus grande partie de la nation ; mais Iliska, mon père, refusa d' y souscrire : il s' échappa, parcourut secrètement la Saxe, ranima par-tout l' horreur de la servitude, se fit un parti, peu nombreux d' abord, mais qui devint formidable avec le temps. Tandis que mon père rassembloit ainsi les amis de la liberté, j' étois restée mourante dans le lieu qu' il avoit abandonné. Diaulas vint me rendre à la vie. Voulant ne vivre désormais que pour son pays et pour moi, il laissa croire à Vitikind qu' il n' existoit plus ; et, sous un nom supposé, il se joignit au parti de mon père. Notre hymen fut long-temps différé par la guerre qui se ralluma avec plus de violence que jamais, et par les troubles intérieurs. Ici Diaulas interrompant Ordalie : souffrez, lui dit-il, que je fasse en peu

p135

de mots la triste peinture de la situation où je me trouvai. Nous devons l' entière

vérité à l'ami, au frère d'armes de notre libérateur ; et malgré le respect que vous conservez pour la mémoire de votre malheureux père, je ne puis dissimuler que c'est lui qui nous a perdus tous. Ce ne fut pas sans une vive douleur, poursuivit Diaulas, que je me décidai à renoncer à une famille que je chérissais ; mais Ordalie et l'intérêt de mon pays obtinrent de moi ce douloureux sacrifice. D'ailleurs, j'avais la plus haute idée du patriotisme et des principes d'Illiska ; il n'était distingué, ni par ses talents militaires, ni par son éloquence, et il ne devait l'ascendant qu'il avait pris sur le peuple qu'à sa réputation de vertu et d'intégrité. Mais lorsqu'il vit sa popularité bien établie, il se livra, sans contrainte, à toute la violence de son caractère. Il poursuivit avec acharnement tous les partisans de mon père et tous ses ennemis personnels. Je voulus en vain m'opposer à ces excès ; rien n'en put arrêter le cours. On ne pouvait éviter la mort qu'en partageant toutes ses opinions et ses fureurs ; il falloir devenir son complice ou

p136

sa victime. Je pris le parti de m'éloigner, et, pour la seconde fois, de me cacher ; j'errai dans la Saxe, sous un nouveau nom supposé ; je vis par-tout les agents d'Illiska se conduire avec la même cruauté. Ces chefs insensés et sanguinaires, en opprimant le peuple, lui prodiguoient les plus basses adulations. Tandis qu'ils affectoient des manières ridiculement populaires, ils agissoient en tyrans ; et tandis que, dans leurs discours, ils exaltoient les charmes de la liberté, ils multiplioient les actes révoltants du plus affreux despotisme. Ce fut alors que je désespérai du salut de la patrie. Une révolution intérieure pouvoit seule la sauver ; il falloir qu'un heureux système de justice, d'humanité et de clémence, vînt promptement réparer tant d'horreurs, mais nulle autorité ne balançoit celle d'Illiska. La Saxe entière ploya sous le joug de Charlemagne ; et ce fut ainsi que notre cause fut déshonorée et perdue. Cependant les troupes de Charlemagne faisant une nouvelle invasion en Saxe, je

m'engageai dans nos armées comme simple volontaire ; je n'avois pas la crainte de rencontrer mon père dans les combats ; je

p137

savois qu'il avoit refusé le commandement de l'armée française ; et quand j'aurois ignoré cette circonstance, je connoissois assez la grande ame de Vitikind, pour être certain que rien au monde ne pourroit le déterminer à prendre les armes contre son pays. Je me trouvai à la mémorable et funeste bataille du torrent, qui décida du sort de la Saxe. Obligé de fuir avec les tristes débris de notre armée vaincue, j'appris bientôt qu'un autre corps de troupes françaises avoit pénétré dans le canton occupé par Iliska ; que ce dernier, craignant d'être livré aux généraux français, s'étoit retiré avec sa fille dans la forteresse d'Eresbourg. J'oubliai les crimes d'Iliska, pour ne m'occuper que du danger où se trouvoit Ordalie ; et voulant la défendre, ou périr avec elle, je pris sans délai la route d'Eresbourg. Je trouvai la place environnée des troupes françaises, commandées par Rotbold. Cependant, à force de stratagèmes, je parvins à y entrer. Iliska, livré à la sombre défiance et aux sinistres soupçons, tourmens inévitables des tyrans, comptoit peu sur la garnison d'Eresbourg, et prévoyoit le sort funeste que le

p138

ciel lui réservait. Il me reçut avec embarras. Cependant mon amour pour sa fille lui répondant de ma fidélité, il partagea avec moi le commandement de la forteresse. Nos soldats soutinrent avec vigueur plusieurs assauts ; mais le péril et le malheur ne pouvant adoucir le caractère vindicatif d'Iliska, il commit encore de nouvelles violences, qui excitèrent enfin une affreuse sédition. Iliska, attaqué dans sa propre maison par une multitude furieuse, s'échappa avec Ordalie, et alla se réfugier dans le temple d'Irminsul. Secondé

seulement par une trentaine de soldats,
je favorisai la fuite d' Iliska, en
combattant les séditieux ; mais bientôt
accablé sous le nombre, je vis tuer autour
de moi presque tous mes malheureux compagnons,
et, blessé moi-même, j' allois
succomber, lorsque tout à coup un bruit
confus et terrible, mêlé de cris de victoire,
nous apprit que la place étoit forcée, et
que les ennemis triomphans venoient d' y
entrer. L' effroi dispersa au moment même
la troupe qui m' attaquoit ; alors je me
traînai vers le temple d' Irminsul, voulant
du moins mourir auprès d' Ordalie. Je

p139

trouvai le temple fermé ; mais, malgré la
foiblesse que me causoit ma blessure et la
perte de mon sang, je parvins à me faire
entendre, et l' on m' ouvrit aussitôt les
portes. Après avoir traversé un long vestibule,
j' entrai dans le temple, et je reculai
d' horreur en apercevant le spectacle affreux
qui s' offrit à mes regards... le jour
venoit de finir ; tous les rideaux du temple
étoient fermés, et toutes les lampes allumées.
Ordalie, voilée, gémissoit aux pieds
de la statue d' Irminsul, tandis qu' Iliska,
suprême pontife, et les autres prêtres,
vêtus de longs habits de deuil, entouroient
un autel sur lequel on avoit attaché
un jeune enfant de neuf ou dix ans,
qu' on alloit sacrifier. J' avois toujours
détesté ces sacrifices abominables ; et le
ciel, qui sans doute m' inspira dans ce
moment, me rendant toutes mes forces :
arrêtez, inhumains, m' écriai-je ; pensez-vous,
par ce sacrifice impie, désarmer la
colère céleste ? Non, votre heure fatale est

p140

arrivée ; l' ennemi triomphant est dans nos
murs : nous périrons tous ; mais du moins
cet enfant innocent sera sauvé. En disant
ces paroles, je m' élance vers l' autel, j' écarte
les prêtres avec mon épée, et je
détache l' enfant, qui se prosterne à mes

pieds. C' est ce même enfant que vous
avez vu près de moi, dans ma prison...
la surprise et l' effroi de la nouvelle que
je venois d' apporter rendirent Iliska et les
autres pontifes immobiles. Ordalie, relevant
son voile, accourt se jeter dans mes
bras ; mais elle pousse un cri douloureux
en me voyant couvert de sang, et elle déchire
son voile pour l' appliquer sur ma
blessure. Je me retourne vers son père :
Iliska, lui dis-je, tu m' as promis depuis
long-temps la main de ta fille ; tes cruels
soupçons ont toujours retardé l' effet d' un
engagement si solennel ; mais sa foi m' appartient,
je la réclame. Un vainqueur
barbare, le farouche Rotbold, souillé par
tant de cruautés, va nous égorger tous. Je
veux mourir l' époux d' Ordalie ; songe,
Iliska, que c' est toi qui nous a perdus.
Pour prix de tout ce que j' ai fait pour toi,
donne-moi ta fille, et qu' un instant de

p141

gloire et de bonheur précède encore mon
dernier soupir. J' y consens, répondit
Iliska, dans l' espoir de laisser un vengeur
en toi, si tu me survivis. En prononçant
ces mots, il prit ma main ensanglantée,
qu' il joignit à celle de sa fille, et il reçut
le serment sacré qui nous unissoit pour
jamais l' un à l' autre. Je me prosternai
devant l' autel, et levant les mains vers le
ciel : créateur de l' univers, m' écriai-je,
dans ce temple si souvent profané par la
superstition cruelle, reçois l' hommage
d' un coeur pur. Oh ! N' ai-je pas le droit
d' attendre le bonheur d' une union formée
sur cet autel, où je viens de sauver l' innocence ?
Le glaive de la mort est suspendu
sur ma tête ; mais tu peux le détourner.
Si tu permets que je vive pour Ordalie,
je jure d' adopter cet enfant, et de consacrer
ma vie à la vertu, ainsi qu' à l' amour.
En parlant ainsi, j' avois posé sur l' autel
l' enfant que je pressois avec délices contre
mon coeur. Il frémit en se retrouvant sur
l' autel où l' on avoit fait briller à ses yeux
le funeste couteau. Il me serroit fortement
dans ses bras. Ordalie le prit dans les siens,
et répéta le serment que je venois de faire.

Dans cet instant, le bruit des armes, des trompettes et des tambours, nous annonça l'approche de l'ennemi, qui, après avoir cherché vainement Iliska dans la citadelle, venoit enfin au temple. Les portes de fer de cet édifice étoient fermées ; on ne pouvoit les forcer, et nous nous décidâmes à ne point les ouvrir. Nous entendîmes beaucoup de bruit et d'agitation autour du temple ; mais on ne paroissoit faire aucun effort pour y entrer. Nous ignorions les projets de l'ennemi ; et nous passâmes près de deux heures dans cette incertitude, lorsque tout à coup nous vîmes des flammes s'échapper de la charpente qui entouroit le grand autel d'Irminsul. Au même instant, le feu faisant les progrès les plus rapides, un mur s'écroula, et forma une brèche assez considérable. Aussitôt une troupe de soldats français s'élança dans le temple. à cette vue, Iliska, perdant tout espoir, tira un poignard qu'il portoit toujours à sa ceinture, et s'en frappa d'un coup mortel. Je mets l'épée à la main, et avec toute l'intrépidité que peuvent donner l'amour et le désespoir, je me précipite vers les soldats qui s'avançoient vers Ordalie

pour l'enlever. Le desir de mourir glorieusement à ses yeux, m'élevant au dessus de moi-même, quoique blessé, je soutins seul avec avantage, pendant quelques minutes, un combat contre plus de trente hommes ; mais Ordalie éperdue, et l'enfant que j'avois sauvé me voyant près de succomber sous le nombre, vinrent se jeter au milieu des soldats. à cette vue, toutes mes forces m'abandonnèrent, et je tombai sans connoissance aux pieds d'Ordalie. Maintenant, poursuivit Diaulas, c'est à vous, ma chère Ordalie, de continuer ce récit ; car vous seule avez été témoin de la plus grande partie des événemens qui ont suivi ce que je viens de conter. à ces mots, Ordalie, essuyant les larmes que lui faisoit répandre le souvenir de la mort de son père, prit la parole

en soupirant, et poursuivit son histoire,
comme on le verra dans le prochain
chapitre.

p144

Chapitre xi.

suite de l' histoire d' Ordalie.

figurez-vous, seigneur, dit Ordalie,
l' horreur de ma situation ! ... mon malheureux
père s' étoit poignardé dans mes bras !
Tous mes vêtemens étoient teints de son
sang ; je voyois mon époux expirant au
pied de l' autel où je venois de recevoir
sa foi : l' enfant que nous avons adopté,
étendu sur son corps, faisoit retentir les
voûtes du temple de cris lamentables, et
moi, entourée de farouches soldats, je ne
pouvois ni secourir Diaulas, ni me donner
la mort. Notre culte détruit, la profanation
du temple, son embrasement, les statues
de nos dieux renversées et brisées, le bruit
affreux des armes triomphantes des destructeurs

p145

de mon pays, le jour éclatant
et terrible que répandoient de toutes parts
les flammes dévorantes qui nous environnoient ;
tout sembloit se réunir pour exalter
dans mon imagination et dans mon
ame la terreur, l' épouvante et le désespoir.
On avoit ouvert les portes du temple, et
je résistois aux efforts des soldats qui vouloient
m' entraîner de ce côté où l' incendie
ne s' étendoit pas encore, lorsque Rotbold
entra dans le temple, et s' avança précipitamment
vers moi ; mais que devins-je, en
reconnoissant dans ce général des troupes
françaises l' homme lâche et cruel qui m' avoit
enlevée quelques mois auparavant,
et que votre généreux frère d' armes mit
en fuite ? ... l' audacieux Rotbold s' approchant
de moi : venez, madame, me dit-il,
daignez me suivre et calmez votre effroi...
en disant ces paroles, il osa porter sur moi
ses mains impies ; je reculai en frémissant,
mais soutenue, inspirée par l' amour, je
sus renfermer au fond de mon coeur mon

ressentiment et ma haine... seigneur,
répondis-je, regardez les objets qui m' entourent ;
voilà mon père, il n' existe plus...
et ce jeune homme évanoui et cet enfant

p146

sont mes frères ; si vous voulez que je vive,
prenez soin de leurs jours et ne nous séparez
point. Je m' y engage, reprit Rotbold,
soyez sans inquiétude pour eux ; mes sentimens
pour vous doivent vous répondre
de ma générosité à leur égard : à ces mots,
il donna des ordres pour qu' on les transportât
dans son camp, et m' offrant son
bras, je fus forcée de m' appuyer sur ce
bras cruel qui venoit de consommer la
ruine entière de ma religion, de ma famille
et de mon pays. Le jour ne paroissoit
pas encore ; mais lorsque nous fûmes sortis
d' Eresbourg, l' horrible incendie du temple
d' Irminsul, et bientôt celui de la forteresse
entière livrée aux flammes, suffisoient
pour éclairer notre marche et les
champs déserts que nous traversions. En
arrivant au camp, Rotbold prévint mes
desirs, en me disant que je pouvois passer
dans la tente où l' on avoit conduit mes
deux frères : Diaulas avoit repris sa connoissance,
j' eus le temps de le prévenir
de mon artifice ; il ne vouloit pas s' y prêter,
mais enfin il y consentit quoiqu' avec
une extrême répugnance. Rotbold, qui se
flattoit de me séduire, me traita avec toutes

p147

les apparences d' une extrême générosité.
Il fit rendre les plus grands soins à Diaulas,
et ne quitta le camp que lorsqu' il fut en
état d' être transporté sans danger : nous
partîmes tous alors, Rotbold n' emmenant
de captif que Diaulas, notre enfant adoptif
et moi, tous les chefs de notre parti
ayant été tués en combattant ou massacrés
après la victoire. Rotbold emportant avec
lui l' or et les richesses ravies à mes infortunés
compatriotes, et nous traînant à sa
suite, nous fit traverser pour arriver ici

une grande partie de notre malheureux pays. Je repassai dans les lieux chéris où je reçus le jour ; là, je naquis au milieu d' un peuple florissant et libre, et je n' y vis plus traces d' habitations ; les maisons, les hommes, les arbres, tout avoit disparu ; je n' apercevois que des déserts, quelques fugitifs, ou des esclaves, et je m' y retrouvais moi-même captive et sous le joug d' un vainqueur abhorré... la faux meurtrière du despotisme, plus active et plus terrible dans ses ravages que celle du temps même, avoit tout moissonné, tout détruit, dans le court espace de quelques mois ! ... enfin nous

p148

arrivâmes dans ce château, et peu de jours après, Rotbold me parla sans contrainte de ses odieux sentimens. Dès ce premier entretien, je lui répondis de manière à lui ôter toute espérance : alors il alla trouver Diaulas, afin de l' engager à le servir auprès de moi ; mais il n' étoit pas possible, lorsque notre tyran annonçoit ses desseins sur moi, que Diaulas s' abaissât plus long-temps à feindre ; Diaulas n' hésita pas, et découvrit sur le champ à Rotbold l' entière vérité. La colère de Rotbold fut extrême, et ses menaces terribles. Il vint me retrouver : vous m' avez trompé, me dit-il, et maintenant j' ignore si l' aveu de cet hymen n' est pas une nouvelle imposture ; mais fussiez-vous l' épouse de Valamir (c' est le nom qu' avoit pris Diaulas), je ne reconnois point la légitimité d' un mariage célébré sur les autels de l' erreur, que j' ai renversés sans retour ; vos sermens se sont adressés à de faux dieux, ils sont nuls. Vous êtes sous ma puissance, je vous aime, je vous offre un rang, une fortune digne de vous ; pouvez vous balancer entre le vainqueur d' éresbourg et son esclave ? Pensez-y, madame, si vous consentez à recevoir

p149

ma main, je traiterai Valamir comme

le frère de mon épouse, il sera libre, et je
lui donnerai tous les trésors de votre père ;
mais si vous persistez dans vos refus, je ne
verrai plus en lui qu' un rival odieux, et
vous connaîtrez alors que je sais me venger.
à cet horrible langage toute ma prudence
m' abandonna, et je me livrai sans ménagement
à mon indignation, je portai au
comble la fureur de Rotbold ; il m' annonça
qu' il alloit faire traîner mon époux dans
un cachot, et en effet Diaulas y fut enfermé
le jour même : on amena dans mon
appartement le jeune Mirva, notre enfant
d' adoption, car nous avions toujours soutenu
qu' il étoit mon frère, afin qu' on ne
m' en séparât pas. Cet aimable enfant joint
à son extrême sensibilité un courage et un
esprit au-dessus de son âge ; son attachement
et sa reconnaissance passionnée pour
Diaulas auroient suffi pour me le rendre
cher ; il me pria d' obtenir qu' il lui fût
permis de partager la prison de Diaulas :
Rotbold, qui le crut chargé de quelque
message de ma part, me refusa ; mais Mirva
ne se rebuta point, il parla lui-même à
Rotbold, se jeta à ses pieds, et le conjura

p150

avec des instances si touchantes de lui accorder
cette grace, que Rotbold, craignant
apparemment de se montrer trop barbare
devant moi, consentit à ce qu' il desiroit
si ardemment, et à l' instant même Mirva
vola dans le cachot de son bienfaiteur.
Depuis ce jour, persécutée sans relâche,
je fus livrée à tous les genres de tourmens
et de craintes ; mon cruel oppresseur me
menaçoit sans cesse d' immoler Diaulas à
son ressentiment : cependant, certain qu' alors
je saurois bien moi-même me délivrer
de la vie, il n' osa pas attenter sur ses jours ;
mais voulant essayer tous les moyens qu' il
imagina pouvoir lasser ma constance, il
me retira du somptueux appartement qu' il
m' avoit donné, et je fus conduite dans une
des prisons de ce château, et dans le même
souterrain où gémissoit mon malheureux
époux. Je ne pensai pas sans attendrissement
que la même enceinte nous renfermoit,
et que peut-être son cachot étoit
voisin du mien : cette idée me fit examiner

l'intérieur de ma prison avec le plus grand soin ; elle étoit très-vaste, et je remarquai, à son extrémité, que le mur dans cet endroit étoit rempli de crevasses :

p151

j'appliquai l'oreille contre ces ouvertures, et je n'entendis rien d'abord ; mais au bout de quelques jours, je distinguai quelque bruit : alors je frappai contre le mur, et l'on me répondit par le même signal. L'espérance et l'amour me rendant ingénieuse, je formai un projet qui paroissoit impraticable, et que j'eus cependant le bonheur d'exécuter. Un grand clou de fer étoit tombé de la porte, je le ramassai et le cachai. Traitée un peu moins rigoureusement que les autres victimes de Rotbold, j'avois dans ma prison un grand lit avec des rideaux, et l'on me laissoit de la lumière la nuit. Sous un prétexte que j'imaginai, j'engageai mon geolier à placer mon lit contre le vieux mur dont j'ai parlé, et aussitôt que la nuit fut venue, je commençai mon travail en tâchant avec mon clou d'élargir une des crevasses de la muraille. Les rideaux de mon lit cachant mon ouvrage, et prenant encore, à cet égard, d'autres précautions, mon geolier ne soupçonna jamais mon entreprise : pour moi, n'ayant pas d'autre occupation, j'avançois d'une manière surprenante ; le huitième jour je m'aperçus qu'on me secondoit

p152

de l'autre côté du mur, et qu'on faisoit un travail à peu près semblable. Je ne doutai plus alors que ce cachot, dont je n'étois séparée que par cette épaisse muraille, ne fût en effet celui de mon époux : mon courage en redoubla ; et au bout de trois semaines, la crevasse fut assez élargie pour qu'il me fût possible d'y passer mon bras tout entier, ce que je fis en appelant Diaulas. Je ne voyois rien à travers la fente, parce qu'il n'y avoit de la lumière dans cette prison qu'aux heures

où l' on apportoit à manger ; mais je distinguai qu' on s' approchoit du mur, et bientôt j' entendis le mouvement d' un bras qui cherchoit le mien. Enfin je sentis une main : je la saisis avec transport ; et la trouvant extrêmement petite, je soupirai en pensant que c' étoit seulement celle du jeune Mirva ; ensuite j' imaginai que Diaulas, qui ne s' approchoit pas de ce mur, étoit sans doute enchaîné, et peut-être mourant ; et je versai un déluge de larmes. Cependant on tenoit toujours ma main, on la serroit avec une tendre expression. Je demandai des nouvelles de Diaulas ; je conjurai de me répondre, on garda le

p153

silence ; je ne recueillis que des gémissemens entrecoupés ; enfin, on quitta ma main, et je n' entendis plus rien. Je tombai dans le plus affreux désespoir ; je me figurai que Diaulas n' existoit plus. Rien ne peut exprimer ce que j' éprouvois en songeant qu' il venoit peut-être d' expirer dans l' instant même et si près de moi, sans que j' eusse eu la funeste douceur de recevoir ses adieux et son dernier soupir. Cependant, n' ayant pas la certitude de mon malheur, je continuai mon travail, et il se trouva terminé bien plus promptement que je ne l' espérais ; car vers le milieu de la nuit suivante, tandis que je travaillois, des morceaux énormes de plâtre et de grosses pierres, se détachant avec fracas, laissèrent une large ouverture, par laquelle il m' étoit très-facile de passer. Mon premier mouvement ne fut pas de m' élancer dans la prison ; retenue par la crainte la plus déchirante, je restois immobile et glacée sur la brèche du mur, à peine ois-je écouter... j' entendis soupirer et gémir sourdement... alors je me levai, je pris une lampe et j' entrai dans le cachot : j' avançois en frémissant...

p154

après avoir fait quelques pas, je tressaille

en entendant une voix inconnue qui me
dit ces mots : venez, ange consolateur...
j' approche... et je vois étendue sur de la
paille une jeune personne qui paroissoit
mourante : elle me tendoit les bras ; je
m' y jetai, et nos pleurs se confondirent
ensemble... ô ! Liens touchans et sacrés
du malheur ! Cette inconnue que je pressois
contre mon sein avoit acquis déjà sur
mon coeur tous les droits de la plus tendre
amitié ; ses gémissemens pénétroient jusqu' au
fond de mon ame. Privée depuis si
long-temps de toute consolation, l' espoir
de lui en offrir en étoit une si puissante
pour moi, qu' elle suspendoit le sentiment
de mes propres douleurs. ô chère compagne
d' infortune, m' écriai-je, ranime ton
courage ; le ciel s' adoucit pour nous, puisqu' il
unit nos destinées. Hélas ! Reprit-elle,
il est trop tard, je sens que la mienne va
finir ; et quand vous en connoîtrez l' horreur,
vous ne gémirez pas de la voir terminer.
Les momens me sont chers, poursuivit-elle,
je veux profiter du peu de
force qui me reste pour épancher dans
votre sein mes dernières douleurs, afin

p155

que vous puissiez un jour justifier ma mémoire.
à ces mots, elle essuya ses pleurs ;
et après un instant de silence, reprenant
la parole : je m' appelle Azoline, dit-elle ;
ma naissance est obscure, et mon père
n' avoit qu' une fortune très-médiocre...
avant que l' opprobre et le désespoir eussent
flétri mes traits, on me trouvoit belle ;
et mon père, naturellement ambitieux,
fondant de grandes espérances sur cette
beauté fragile, me fit élever avec soin.
J' étois sensible ; j' aimai, je fus aimée...
un jeune chevalier français, nommé Roger,
fut l' objet de cette passion malheureuse.
Il demanda ma main, mais il étoit
sans fortune ; mon père lui ôta toute espérance.
Roger s' éloigna ; je ne l' ai plus
revu... mon malheur attira dans notre
province le féroce Rotbold ; il me vit, parut
s' enflammer pour moi... il m' écrivit
d' abord en secret, et tenta de me séduire.
Je le traitai avec le mépris qu' il m' inspiroit :
alors il me demanda en mariage ;

et mon père, malgré mes pleurs et ma résistance, lui donna sa parole ; mais Rotbold dit à mon père que de grands intérêts de famille l'obligeoient à cacher

p156

son mariage pendant quelque temps ; et il fut convenu que mon père se rendroit avec moi dans son château ; que là, il m'épouserait en secret, et qu'en attendant que son mariage fût déclaré, je resterais chez lui sous le titre de sa pupille. On me traîna ici. Rotbold annonça que la cérémonie nuptiale se ferait dans la chapelle de son château, à l'insu de ses domestiques, et que le prêtre serait son chapelain. Tout s'exécuta de la sorte... mon père partit le lendemain... pour moi, victime de son ambition, je n'avois pas même la consolation de me reposer sur mon innocence ; car mon antipathie pour Rotbold me causait les plus cuisants remords. Je demandai le prêtre qui m'avoit mariée, pour lui confier mes scrupules et mes douleurs. Je le vis plusieurs fois ; je lui répétois toujours que j'avois pour Rotbold une invincible aversion, que je ne pouvois arracher de mon cœur l'amour criminel dont je brûlois pour un autre. Il y avoit trois semaines que j'étois la plus infortunée de toutes les créatures, lorsqu'un jour Rotbold, revenant de la chasse, entra dans ma chambre, suivi d'un écuyer que

p157

je n'avois jamais vu à sa suite ; mais, frappée de la figure de cet homme, et le regardant avec attention, imaginez quelle fut ma surprise en reconnoissant en lui le prêtre qui m'avoit mariée, et qui chaque jour recevoit mes confidences... c'étoit en effet un imposteur, l'écuyer et le complice des forfaits de Rotbold. Ce dernier, sachant par ce scélérat à quel point je le haïssois, loin de rougir de son crime, en fit gloire à mes yeux, ainsi que Triphon (c'est ainsi qu'on appelle le digne écuyer du

plus lâche et du plus méchant de tous les hommes). Rotbold me dit qu' il auroit fini par m' épouser véritablement si je l' avois aimé ; mais que, connoissant mes sentimens, il se décidoit à ne jamais me revoir ; que cependant il m' offroit une dot considérable, si je voulois m' unir à Triphon, et partir avec lui pour une province éloignée. Je répondis tout ce que la haine et la plus juste indignation peuvent inspirer. Alors Rotbold me déclara que si je n' acceptois pas ses offres, il me plongeroit dans un cachot pour le reste de mes jours, et qu' il répandroit le bruit que je m' étois sauvée avec un de ses pages. Eh ! Que m' importe

p158

l' honneur, m' écriai-je ; ne l' ai-je pas perdu, quand ma noire destinée me conduisit dans cette demeure impie ? Je suis déshonorée, mais je suis innocente... tyran, tu peux disposer de ma réputation et de ma vie, la vertu me reste ; c' est un bien qu' il n' est pas en ton pouvoir de me ravir ; ton exécration me couvre d' opprobre, mais du moins je puis désormais te haïr sans remords... pour toute réponse, le monstre, avec l' aide de Triphon, m' entraîna dans ce souterrain, qui va devenir mon tombeau... ici la malheureuse Azoline s' arrêta ; ses larmes lui coupèrent la parole, et ses forces étoient tellement épuisées, que je ne connus que trop qu' elle touchoit à ses derniers momens. J' étois à genoux près d' elle, et je la tenois dans mes bras. Elle pressoit doucement mes mains dans les siennes ; et laissant tomber sa tête sur ma poitrine : si le cruel Rotbold, dit-elle, comme il m' en a menacée, a répandu sur ma conduite des bruits injurieux, daignez rendre témoignage à la vérité que je dépose dans votre sein... que Roger surtout connoisse un jour mon innocence... oui, m' écriai-je, oui, j' en atteste Irminsul

p159

et tous nos dieux. Si je dois revoir la lumière,

Azoline sera justifiée ; et s' il faut que nous périssions l' une et l' autre dans cet horrible cachot, songeons du moins qu' après la mort, transportées dans le séjour brillant du bonheur, nous y jouirons d' une vengeance immortelle... que dis-tu ? Reprit Azoline, faut-il que j' aie encore à déplorer tes erreurs ? Ta religion promet une vengeance éternelle ! Ainsi donc, elle condamne l' innocence opprimée au tourment affreux de haïr toujours ! ... non, non, quand le juste sera dégagé des chaînes de la vie, la bonté céleste l' affranchira pour jamais de la haine et du ressentiment ; et son coeur, fait alors pour jouir de la félicité suprême, ne pourra plus goûter que les transports délicieux inspirés par la reconnoissance, l' admiration et l' amour. ô mon dieu ! Poursuivit-elle, en joignant les mains, cette infortunée oublie son propre sort pour ne s' occuper que du mien ; elle adoucit l' horreur de mes derniers momens : daignez récompenser sa bonté compatissante ; daignez l' éclairer et la rendre au bonheur ! ... en achevant ces mots, Azoline retomba dans mes bras ;

p160

ses yeux se fermèrent, mais elle respiroit encore... j' invoquai pour elle Vanadis, la déesse puissante et consolatrice de l' amour et de l' espérance ; mais, hélas ! Ce fut en vain... elle me serra doucement la main, rouvrit encore une fois les yeux, les attacha sur moi, et bientôt les referma pour jamais... je baignai de pleurs son visage glacé... ensuite je la couvris de mon voile ; et, pénétrée d' attendrissement et de terreur, je retournai dans mon cachot. Cependant, en réfléchissant à cette touchante et funeste aventure, je conçus l' idée de la faire servir à me tirer des fers de mon cruel persécuteur. Dans le dessein que je méditois, il falloit m' abaisser à feindre ; mais je pensai que l' horreur de ma situation pouvoit justifier cet artifice. Je fis demander Rotbold, il vint sur le champ ; j' avois ouvert les rideaux de mon lit et placé ma lampe sur la brèche du mur. à cet aspect inattendu, Rotbold, malgré son audace et sa férocité, recula en frémissant...

je l' instruisis de tout ce que
j' avois fait ; et je ne lui cachai point que
la malheureuse Azoline, avant d' expirer,
m' avoit conté son histoire. Rotbold, qui

p161

m' avoit écouté sans m' interrompre, prit
la parole quand j' eus cessé de parler, et
tâcha de se justifier en calomniant l' infortunée
victime de sa scélératesse. Je ne réfutai
point ses odieux mensonges ; et,
après un moment de silence : je veux
d' autant mieux vous croire, lui dis-je,
qu' avant cette fatale aventure, j' étois
presque décidée à vous donner ma main.
à ces mots, Rotbold se jeta à mes pieds.
écoutez, seigneur, lui dis-je, mon coeur
est plus ambitieux que sensible ; je ne puis
supporter l' esclavage plus long-temps : je
vous sacrifie mon devoir et l' amour ; mais
je veux être votre épouse, je veux régner
où j' ai porté des fers : l' exemple d' Azoline
m' inspire une juste défiance ; et vous n' obtiendrez
ma foi qu' en célébrant notre hymen
avec un éclat et une publicité qui
puissent m' affranchir de toute espèce de
crainte et de soupçons. Alors je lui détaillai
que j' exigeois qu' il fît proclamer
un tournoi ; et qu' ainsi toute la noblesse
des environs fût témoin de la cérémonie.
Il consentit à tout. Je lui déclarai que
j' acceptois les premières offres qu' il m' avoit
faites pour Diaulas ; mais que je ne

p162

voulois lui annoncer son sort que lorsque
je serois solennellement engagée, et que
je reviendrois du temple ; que jusque là
je desirois qu' il ignorât totalement ma
résolution. Rotbold souscrivit à toutes mes
volontés. Il me tira au moment même de
ma prison : je ne la quittai pas sans verser
encore quelques larmes sur la destinée
de la malheureuse Azoline ; mais du moins
j' emportai l' espoir que bientôt nous serions
vengées. Rotbold fit aussitôt publier un
tournoi ; et je vis enfin arriver l' heureux

jour de ma délivrance et du juste châtement
de ce monstre.

Chapitre xii.

une première consolation.

aussitôt que la belle Ordalie eut fini
son récit, Isambard dit à Diaulas qu' il
avoit un secret à lui confier, et il l' emmena
dans un cabinet voisin : après en

p163

avoir fermé la porte : vous ignorez, lui
dit-il, le vrai nom de votre libérateur,
je vais vous l' apprendre ; c' est un des chevaliers
du cygne, c' est Olivier... à ces
mots, Diaulas fit un mouvement d' horreur
et de surprise... oui, reprit Isambard,
c' est le meurtrier de votre soeur ;
mais c' est aussi le chevalier généreux qui
sauva jadis les jours de votre père, c' est
lui qui sut arracher Ordalie mourante
des mains de son ravisseur ; elle lui dut
alors et l' honneur et la vie ; c' est encore
lui qui vous rend aujourd' hui une
épouse et la liberté... pensez-vous qu' un
crime commis dans le premier mouvement
d' une aveugle fureur, un crime fondé
sur une erreur dont vous fûtes la cause
funeste, un crime enfin expié par les plus
déchirans remords, puisse vous dispenser
de la reconnaissance due à tant de bienfaits ?
Non sans doute, reprit Diaulas ;
mais que puis-je faire ? ... tout, répondit
Isambard ; il est impossible de le consoler
et de tarir la source de ses larmes, mais
vous pouvez seul adoucir l' horreur de son
sort. Parlez, interrompit Diaulas, ma vie
est à lui, qu' il en dispose... hé bien, généreux

p164

Diaulas, reprit Isambard, rendez un
fils à Vitikind. J' ai vu par votre récit qu' au
fond de l' ame vous méprisez un culte impie
souillé par les plus abominables superstitions,
faites-vous instruire de nos
dogmes... je les connois, répliqua Diaulas
en tirant un livre de son sein ; Célanire
mourante me remit ce livre qui les contient

tous : ce livre, sacré pour vous et
devenu si précieux pour moi, afin d' exécuter
les derniers ordres de mon infortunée
soeur, je l' ai lu, et avec d' autant plus
de fruit, qu' il est écrit dans ma langue.
La sublimité de sa morale a pénétré mon
coeur et convaincu ma raison ; je l' ai méditée
dans les fers, au fond d' un cachot,
seul avec ma conscience, et je me suis
promis d' embrasser une religion qui peut
donner toutes les vertus et toutes les
consolations... hé bien, interrompit Isambard,
vous devez donc voler dans les bras
d' un père malheureux qui vous a toujours
regretté, qui vous pardonnera et vous
recevra avec transport ! ... mais, reprit

p165

Diaulas, vivre sous les lois de Charlemagne ! ...
je ne vous le proposerois pas,
dit Isambard, s' il existoit encore en Saxe
un parti pour la liberté, quelque foible
qu' il pût être ; mais vous n' avez plus de
patrie, tout est vaincu, tout est soumis,
il faut bien vous décider à chercher un
asile dans une terre étrangère ; choisissez
donc celle où vous trouverez les lois les
plus sages, et où vous pourrez consoler
votre infortuné père : voilà le voeu le plus
cher du malheureux Olivier ; voilà, Diaulas,
la seule preuve de reconnoissance que
vous puissiez lui donner. Allez, seigneur,
répondit Diaulas, allez lui annoncer que
je partirai dans une heure pour la cour
de Charlemagne. à ces paroles, Isambard
embrassa Diaulas avec autant d' attendrissement
que de joie. Ils prolongèrent encore
cet entretien assez long-temps. Diaulas
apprit à Isambard que la malheureuse Célanire
lui ayant recommandé de ne jamais
révéler l' affreux secret qu' elle emportoit
au tombeau, il ne l' avoit pas même confié
à Ordalie : ils convinrent qu' il ne reverroit
pas Olivier, cette entrevue ne pouvant
être que déchirante pour l' un et l' autre ; et

p166

après avoir pris encore quelques autres
arrangemens, Isambard fut retrouver son
ami avec tout l' empressement que lui inspiroit
la douce certitude de lui porter une
première consolation. En effet, lorsqu' il
lui rendit compte de son entretien avec
Diaulas, il eut le plaisir inexprimable de
voir un rayon de joie briller dans les yeux
d' Olivier. Au moment où ce dernier témoignoit
à son ami sa vive reconnaissance,
ils furent interrompus par le jeune Mirva,
envoyé par Diaulas pour attendre une
lettre qu' Olivier devoit écrire à Vitikind.
Mirva, sachant qu' Olivier étoit le libérateur
de son père adoptif, se jeta dans ses
bras, et baisoit en pleurant les mains généreuses
qui avoient désarmé Rotbold et
brisé les fers de Diaulas. Olivier reçut avec
une profonde sensibilité les caresses de
cet aimable enfant, car pendant qu' il le
tenoit dans ses bras, Isambard lui contoit
son histoire. Après avoir écouté ce récit
touchant, Olivier écrivit à Vitikind, et
donna sa lettre à Mirva, qui la porta sur-le-champ
à Diaulas. On trouva des prétextes
pour empêcher Ordalie et Diaulas
de faire leurs adieux à Olivier ; on donna

p167

des chevaux aux deux époux, et tout ce
qui leur étoit nécessaire pour leur voyage,
et ils partirent le jour même, emmenant
avec eux leur enfant d' adoption et quelques
autres captifs de leur pays, qu' on
avoit trouvés dans les prisons du château.
Isambard fit des informations sur Triphon,
cet indigne écuyer de Rotbold, et
complice de ses crimes, comme on l' a vu
dans l' histoire de la malheureuse Azoline ;
mais ce scélérat s' étoit sauvé avec son
maître. Rien ne retenant plus les deux amis
dans ce lieu, ils résolurent de continuer
leur route : Giaffar, qui se rendoit aussi
dans le duché de Clèves, desira faire le
reste du voyage avec eux, et quoiqu' il fût
engagé dans le parti de Gérold, ils y consentirent ;
car alors la différence d' opinions
ne produisoit ni animosité ni haine : on
combattoit avec une intrépide valeur ; mais
hors du champ de bataille, on ne voyoit
plus dans ses ennemis que des hommes,

que ses semblables, et l' on mettoit sa gloire
à les traiter avec générosité.

p168

Chapitre xiii.

les tablettes.

Giaffar et les chevaliers du cygne, après six jours de marche, entrèrent dans une forêt et s' y égarèrent : ils étoient dans le duché de Clèves, et très-près du château de la princesse ; mais s' étant détournés de la route, ils ne pouvoient plus retrouver leur chemin. Fatigués d' une recherche jusqu' alors inutile, ils prirent le parti de s' arrêter et d' envoyer leurs écuyers à la découverte d' un sentier : les écuyers se partageant, s' enfoncèrent dans la forêt, et les trois chevaliers, descendant de cheval, s' établirent sous un chêne. Olivier et Giaffar restèrent debout, appuyés contre le tronc de l' arbre, et Isambard s' assit sur un monceau

p169

de feuilles mortes, car on étoit aux derniers jours de l' automne, et déjà les arbres avoient perdu toute leur verdure. On parla de Béatrix et de Gérold, et Giaffar témoigna le chagrin extrême qu' il éprouvoit d' être engagé dans le parti de ce dernier. Combien il me seroit doux, ajouta-t-il, au lieu de combattre pour une cause que je trouve injuste, de suivre deux amis qui me sont si chers, et d' aller défendre avec eux une personne si intéressante ! D' autant mieux, dit Isambard, que Béatrix est, dit-on, la plus belle princesse de l' univers. La plus belle ! Reprit Giaffar, ah ! Je ne puis le croire. Si... il s' arrêta en poussant un profond soupir, et ses yeux se remplirent de larmes. Isambard n' osa le questionner, et Giaffar changea de conversation. Pendant que Giaffar parloit, Isambard crut sentir une pierre sous lui, parmi les feuilles sur lesquelles il étoit assis : il voulut l' ôter, et fut très-surpris, en regardant ce qu' il tenoit, de voir, au lieu d' une pierre, de fort belles tablettes d' or. Elles étoient ouvertes :

les chevaliers, regardant avec curiosité
ce qu'elles contenoient, virent qu'on
avoit écrit quelques pensées détachées sur

p170

les premières feuilles ; ils y lurent celles qui
suivent :

" si les princes sont ingrats et en général
peu capables d'amitié, c'est que, pour
peu qu'ils aient lu, ou regardé autour
d'eux, ils acquièrent facilement l'idée
qu'on ne les aime point pour eux-mêmes :
de là ils ne cherchent que des liaisons
agréables, désespérant de trouver des
amis. "

" la grande fortune et le rang élevé privent
souvent ceux qui les possèdent de
la douceur d'être aimés : on s'attache à
eux par intérêt, et cette vue, occupant
seule l'esprit, empêche de s'appliquer
à connoître ce qu'ils ont d'attachant.
Comme on veut leur plaire, les séduire
et les mener, on met plus d'attention à
découvrir leurs foibles que leurs bonnes
qualités ; on ne se soucie guère de les
trouver aimables, et cela seul souvent
empêche de leur rendre cette justice
quand ils le méritent. Tel prince qui n'a
jamais eu d'ami, en auroit eu de sincères
s'il n'eût pas été prince. "

" que penseroit-on d'un père de famille
qui diroit à ses enfans : j'ai envie d'avoir

p171

la moitié du champ d'un de mes voisins ;
je voudrois en humilier un autre et me
venger d'un troisième ; allez donc ravager
leurs terres, et en outre donnez-moi
l'argent nécessaire pour cette entreprise ;
allez, car il n'y a rien de plus héroïque
et de plus juste que de sacrifier sa fortune,
d'exposer sa vie, et d'égorger ses
semblables pour satisfaire mes passions
ou seulement mes caprices. Tous les souverains
répètent qu'ils sont les pères de
leurs peuples ; mais qu'exigent-ils de leurs
enfans ! ... "

l' auteur de ces pensées, dit Giaffar,
s' exprime avec une franchise qui me plaît.
Oui, reprit Isambard, je suis sûr que cet
auteur n' aime que la vérité, et qu' il n' a
jamais flatté personne : je voudrais bien
savoir si c' est un homme ou une femme...
mais voici des vers qui peut-être vont satisfaire
ma curiosité. à ces mots Isambard lut
tout haut les vers suivans :
secret ennui, sombre langueur,
dégoût du monde et de la vie,
poison qu' une main ennemie
semble répandre dans mon coeur,
vous avez détruit mon bonheur ! ... etc.

p173

Ah ! C' est une femme, s' écria Isambard ;
j' en suis charmé. C' est sans doute, dit
Giaffar, une des dames de la cour de la
duchesse. Ou peut-être Béatrix elle-même,
interrompit vivement Isambard : que je le
voudrais ! Avec quel plaisir je combattrais
pour une personne qui pense et s' exprime
ainsi ! Il n' est guère vraisemblable, dit
Olivier, qu' une princesse ait écrit les pensées
que nous venons de lire. Eh quoi !
Répondit Isambard, est-il donc impossible
qu' une princesse ait de la raison ? D' ailleurs,
on vante tant l' esprit de Béatrix,
ses lumières, son goût pour les sciences et
les arts ! ... remarquez que ces vers annoncent
une femme qui s' est livrée dès sa

p174

jeunesse à des études sérieuses, et qui n' a
point encore aimé ; tout cela ressemble
bien à tout ce que la renommée publie de
la duchesse de Clèves. Mon cher Isambard,
dit Giaffar, je vous prédis que vous serez
passionnément amoureux de Béatrix ; j' ai
déjà observé plus d' une fois que vous ne
parlez jamais d' elle avec tranquillité. Je
crois pouvoir vous assurer, répondit Isambard,
que l' amitié sera toujours ma passion
dominante : d' ailleurs, comment pouvez-vous
me supposer assez insensé pour m' attacher
à une personne de son rang, et qui

a dédaigné l' hommage de Gérold et de tant d' autres princes ? Cependant j' avoue que si ces tablettes lui appartenoient, il me paroît très-possible de l' aimer sans espérance. Comme Isambard achevoit ces mots, il vit arriver Zemni, qui dit aux chevaliers, qu' en sortant de la forêt il avoit aperçu sur le penchant de la colline une grande maison ; qu' il y avoit été afin d' y prendre des informations sur les différens chemins qui conduisoient au château de la duchesse et au camp des princes confédérés ; que le maître de la maison, qui étoit un vénérable vieillard, invitoit les

p175

chevaliers à venir chez lui, promettant de leur donner des guides et toutes les informations dont ils auroient besoin. Les chevaliers acceptèrent cette proposition, et conduits par Zemni, ils se rendirent sur-le-champ dans l' habitation du vieillard : ils la reconnurent de loin aux signaux d' hospitalité qui la décoroient. C' étoient, suivant l' usage de ces temps, des casques attachés sur des lances et posés sur le haut des toits, afin d' avertir les voyageurs égarés que cette demeure appartenoit à un chevalier qui leur offroit un hospice. Les chevaliers trouvèrent une maison vaste, mais simple, entourée de beaux jardins et dans la situation la plus agréable. Théobald (c' étoit le nom du maître de la maison), vint les recevoir ; ce vénérable vieillard, suivi de la jeune Sylvia, sa fille unique, conduisit ses nouveaux hôtes dans une grande galerie. L' aimable Sylvia désarma les chevaliers, et alla ensuite leur chercher des rafraîchissemens qu' elle leur apporta elle-même. Les chevaliers ayant

p176

instruit le vieillard de l' objet de leur voyage : seigneurs, dit Théobald en s' adressant aux deux amis, j' apprends avec joie que les illustres chevaliers du cygne vont combattre pour la plus vertueuse et la plus

charmante princesse de l' univers. Je suis son sujet, j' ai eu la gloire d' être son instituteur, et vous devez concevoir à quel point je suis profondément affligé de la persécution qu' elle éprouve. Retiré depuis long-temps de sa cour, je me suis fixé dans cette agréable demeure, voisine du château de la princesse, qui, avant le rassemblement des troupes, venoit souvent dans ma solitude. Je suis maintenant séparé d' elle par le camp des princes confédérés : cependant ces princes ont eu la générosité de déclarer que ma maison seroit toujours respectée, même pendant la guerre, si elle a lieu, et que tous les chevaliers qui s' y rendroient y trouveroient un asile sûr, comme en tout autre temps ; même ceux qui viendroient avec l' intention de combattre pour la duchesse de Clèves. Gérold et les autres chefs ont défendu à tous leurs soldats, sous les peines les plus sévères, d' approcher de mon habitation, et j' y vis

p177

aussi tranquille que je puis l' être maintenant. Je suis même souvent honoré de la visite des princes confédérés et des chevaliers de leur parti, qui rencontrent presque toujours ici d' autres chevaliers défenseurs de Béatrix, et ces entrevues se passent avec une politesse égale de part et d' autre. Dans ce moment même, continua le vieillard, plusieurs chevaliers des deux partis se promènent dans mes jardins, et vous voyez sur ces lambris leurs armures suspendues avec les vôtres... oui, dit Giaffar, je reconnois l' armure et le panache vert de Gérold... à ces mots, Isambard, curieux de connoître la devise de ce prince, se leva, et prenant le bouclier de Gérold, il y vit un cheval prêt à franchir une haute barrière, et ces mots étoient écrits autour : *l' obstacle et le péril accroissent mon ardeur* . Cette autre armure blanche et couleur de feu, dit le vieillard, est celle du duc de Spolette, ami de Gérold, et comme lui plein de courage et de fierté, ainsi que l' exprime sa devise, qui représente une haute cascade tombant d' une roche escarpée, avec ces paroles : *éclat, élévation, activité* . Ce prince, ennemi

mortel de Charlemagne et des français, jouit dans ce moment de la double satisfaction de ne voir dans le parti des princes aucun chevalier de cette nation, et de savoir qu' il y en a beaucoup parmi ses adversaires. Et cette armure grise, si simple et si modeste, demanda Isambard, à qui appartient-elle ? à Roger, jeune chevalier français, répondit Théobald. à ce nom, Isambard se rappela que l' amant de l' infortunée Azoline s' appeloit ainsi ; il regarda la devise, qui représentoit un roseau, au-dessous duquel on lisoit ces mots : *toujours agité, jamais abattu* . Après cet examen, Isambard desirant vivement s' éclaircir d' une chose plus intéressante, mais embarrassé sans savoir pourquoi, et craignant d' être désabusé, se rapprocha du vieillard, et lui conta, en rougissant, l' aventure des tablettes qu' il lui montra. Aussitôt Théobald s' écria qu' il les reconnoissoit, et qu' elles appartenoient à la duchesse. à ces mots, un violent battement de coeur avertit Isambard que la prédiction de Giaffar pourroit bien s' accomplir... j' avoue, dit Isambard, que j' ai eu l' indiscrétion de lire ces tablettes ; mais,

seigneur, regardez cette écriture, est-ce bien celle de la princesse ? Oui, répondit Théobald, et sans doute elle aura écrit ces vers dans la forêt, où souvent elle alloit se promener seule en sortant d' ici ; mais, seigneur, vous lui remettrez vous-même ces tablettes, et elle s' applaudira du hasard qui les a fait tomber entre les mains d' un de ses défenseurs. Oserai-je encore, reprit Isambard, vous faire une question ? Vous parliez tout à l' heure de la guerre comme d' un événement encore incertain ; on croit donc que la princesse finira par choisir un époux parmi tant de princes rassemblés pour la conquérir ? Seigneur, répondit Théobald, Béatrix se conduit à cet

égard avec tant de discrétion, que même les chevaliers accourus pour la défendre, et qui sont dans sa cour depuis plusieurs mois, ignorent encore si tous ces préparatifs se termineront par la guerre ou par des tournois et des noces. La trêve expire dans huit jours, la duchesse alors sera sommée par les princes de déclarer ses intentions ; jusque là c' est un secret impénétrable. Isambard alloit continuer ses questions lorsque les portes de la galerie s' ouvrirent,

p180

et l' on vit paroître le comte de Bavière et le duc de Spolette. Le premier fit une exclamation de joie en apercevant Giaffar ; il s' avança précipitamment vers lui, et l' embrassa avec toutes les démonstrations d' une vive amitié. Giaffar lui présenta les chevaliers du cygne, en lui disant qu' il leur devoit la vie. Quoique Gérold fût instruit du motif de leur voyage, il les traita avec autant de graces que de politesse ; Isambard même, quoique excessivement prévenu contre lui, ne put s' empêcher d' admirer la noblesse de son maintien et de ses manières, et le charme répandu sur toute sa personne. Ce prince vouloit emmener Giaffar dans son camp ; mais Giaffar déclara que les chevaliers du cygne ayant promis à Théobald de rester trois ou quatre jours chez lui, il desiroit passer ce temps avec eux. Quand les princes furent partis, Théobald et les chevaliers se mirent à table ; aussitôt après le souper le vieillard se retira. Comme il n' étoit que huit heures du soir, les chevaliers se réunirent dans la chambre de Giaffar, avec l' intention d' y veiller ensemble jusqu' à dix heures.

p181

Chapitre xiv.

l' origine de l' orgue.

Olivier, un peu moins absorbé dans sa douleur depuis l' aventure d' Ordalie, se prêtoit davantage à la conversation ; la figure intéressante de Giaffar, et sa profonde

mélancolie, avaient disposé son
coeur à l'aimer dès le premier jour de leur
rencontre, et la singularité de sa devise
excitoit sa curiosité. Il lui parla du voeu
qu' il avoit fait de voyager toujours, et
lui témoigna le desir qu' il éprouvoit d' en
connoître le motif. Giaffar répondit qu' il
ne pouvoit rien refuser à des amis qui lui

p182

étoient si chers ; mais qu' un devoir sacré
l'obligeoit à cacher ses malheurs, et qu' il
leur demandoit leur parole de ne jamais
révéler les secrets qu' il alloit déposer dans
leur sein. Les deux amis firent le serment
qu' il exigeoit ; et Giaffar, reprenant la parole,
commença de la sorte son étonnante
histoire :

j' ai trente-six ans, et ma carrière est
finie ! ... je l' ai parcourue avec éclat,
avec gloire peut-être ; la fortune et l' amour
la semèrent de fleurs, jusqu' au terme fatal
où je tombai dans l' abyme affreux qui devoit
m' engloutir. J' ai tout perdu, jusqu' à
mon nom ; l' orient le bénit encore, l' amour
d' un peuple reconnoissant en conserve
la mémoire, et je ne puis le porter !
Condamné à l' obscurité, ma renommée
m' est devenue étrangère, je n' en puis jouir ;
et mort pour l' univers, c' est dans le silence
éternel du tombeau que je recueille l' approbation
et les éloges de mes contemporains ;
enfin, victime infortunée du despotisme
et funeste exemple des vicissitudes
humaines, je suis Barmécide... à ce
nom si grand, si fameux, les chevaliers du
cygne se levèrent... un profond sentiment

p183

d' admiration et de respect les rendit immobiles
pendant quelques minutes ; pour
les belles ames, la proscription et l' infortune
ajoutent à l' intérêt que doivent inspirer
le génie et la vertu. Les deux amis
considéroient Barmécide avec une avide
curiosité, comme s' ils le voyoient pour la
première fois. L' émotion et le saisissement

qu' ils éprouvoient se peignoient sur leurs visages d' une manière si touchante, que Barmécide en fut vivement attendri. ô mes amis ! S' écria-t-il, vous me rendez mon existence ! ... en disant ces mots, il se jeta dans leurs bras, et après avoir reçu leurs tendres embrassemens, il reprit ainsi son récit.

Mon père, né dans les états de Gérold, avoit la passion des voyages ; il inspira ce goût à ma mère, qui fut toujours son inséparable compagne. Je naquis dans la Perse ; mon père fut mon seul instituteur, et m' instruisit par des faits et des observations fondées sur l' expérience, et non en puisant ses leçons dans des livres ; il me fit étudier la nature dans les campagnes et dans les déserts que nous parcourions sans cesse, et il m' apprit à connoître les

p184

hommes en les jugeant en masse, d' après leurs lois et leurs institutions sociales : aussitôt que nous arrivions dans un pays nouveau, mon père s' informoit avec soin de la nature du gouvernement et de ses lois générales et particulières : ces lumières acquises, mon père connoissoit avec précision les moeurs, les vertus et les vices de la nation ; il me communiquoit ses conjectures à cet égard, et l' examen que nous faisons ensuite, en étudiant les hommes, confirmoit toujours son premier jugement. J' eus le malheur de perdre à vingt ans cet excellent père : depuis long-temps ma mère n' existe plus. J' avois trois frères ; nous avons toujours vécu dans la plus parfaite union ; nous ne voulûmes point nous séparer ; il fut décidé que nous voyagerions encore deux ans, et qu' ensuite nous retournerions dans la patrie de notre père. Nous avons souvent entendu parler de l' extrême magnificence de la cour d' Aaron Raschid, et la curiosité nous conduisit à Bagdad. Arrivés dans cette superbe ville, nous y fîmes connoissance avec quelques européens de notre âge, et nous nous logeâmes tous ensemble dans la même

p185

maison. Mes frères avoient beaucoup de talens agréables, et jouoient de plusieurs instrumens ; quelques-uns de nos nouveaux compagnons avoient le même goût, et comme nous ne pouvions jouir dans Bagdad du libre exercice de notre religion, nous convînmes que, les jours solennels, nous nous rassemblerions dans une chambre pour y chanter l' office divin, ce que nous fîmes en effet ; les uns chantoient les pseumes, les autres jouoient de divers instrumens, ce qui formoit un concert très-bruyant. Ma chambre donnoit sur la rue, le peuple s' arrêtoit pour nous écouter ; on sut bientôt les motifs de ces chants religieux ; l' intolérance mahométane s' en alarma, et elle obtint du calife un édit qui fut publié dans toute la ville, et qui défendoit, sous peine de mort, à tous les chrétiens de s' assembler pour chanter leurs prières, laissant cependant à chacun la liberté de les réciter en musique, si le chant faisoit partie de leurs rites religieux ; mais n' accordant cette permission qu' individuellement, proscrivant, sans exception, tout rassemblement, ne fût-il que de deux ou trois personnes. Cette défense me révolta

p186

tellement, que je ne m' occupai plus que des moyens de l' éluder. J' avois toujours eu beaucoup de goût pour la mécanique, et après quelques réflexions, je conçus l' idée de composer un instrument qui pût imiter tous ceux que je connoissois, et même la voix humaine. Je voulois qu' en même temps il eût un son si prodigieux, qu' il pût produire à l' oreille l' effet d' un concert. J' y travaillai nuit et jour, et en moins de six mois, je fis un instrument d' une grandeur énorme, auquel je donnai le nom d' orgue, et qui remplissoit parfaitement mes vues. Alors je l' établis près de ma fenêtre, et j' en jouai régulièrement soir et matin, en chantant des pseumes. Au bout de peu de jours, on avertit le calife que les chrétiens, malgré la rigueur de ses défenses, recommençoient leurs concerts religieux avec plus d' éclat que jamais. Le calife donna des ordres en conséquence,

et un matin que je jouais de
mon orgue à mon heure ordinaire, on vint
frapper à ma porte à coups redoublés ; je
fermai mon orgue, ensuite je me levai, et
j' allai ouvrir ; au moment même, une
troupe de gens armés, envoyée par le calife,

p187

entra dans ma chambre, et montra le
plus grand étonnement de me trouver seul.
Le chef de la troupe me demanda ce qu' étoient
devenus mes complices ; je répondis
que je n' en avois point. Il ne fit nulle attention
à cette réponse, et chercha vainement
dans mes cabinets les autres musiciens ; il
passa dix fois devant mon orgue, sans se
douter que ce fût un instrument, d' autant
plus que je lui avois donné la forme d' un
buffet ; enfin, ne comprenant pas comment
mes compagnons avoient pu s' échapper,
il m' ordonna de le suivre. Je demandai
à être conduit en présence du calife ;
il me répondit qu' il m' y menoit. En effet,
ce prince avoit voulu me voir et m' interroger
lui-même. Il me reçut avec un air
sombre et sévère, et m' examina quelque
temps en silence ; et frappé de la sérénité
de mon maintien : jeune insensé, me dit-il,
qui peut t' inspirer une telle audace et
tant de mépris pour la vie ? Seigneur,
répondis-je, rien ne rassure l' innocence
comme l' aspect d' un juge équitable...
mais, reprit-il, tu ne peux nier ta désobéissance,
j' ai moi-même été sous ta fenêtre,
j' ai moi-même entendu le bruit des instrumens

p188

et des voix, et cependant on n' a
trouvé que toi dans ta chambre : que sont
devenus tes compagnons ? ... je n' en ai
point. -écoute ; ta physionomie me plaît
et m' intéresse, et ta jeunesse me fait pitié ;
je puis te faire grace, mais je veux un aveu
sincère... non, seigneur, répondis-je,
vous ne la feriez pas à celui qui seroit assez
vil pour dénoncer ses amis... hé bien,
s' écria le calife avec emportement, tous les

chrétiens qui existent dans Bagdad seront aujourd' hui dans les fers. Ils n' y seront tout au plus que quelques heures, répondis-je du ton le plus tranquille... -et qui les délivrera ? Moi, seigneur. à cette réponse, le calife resta muet d' étonnement, ne sachant s' il devait prononcer ma sentence, ou me renvoyer comme un homme en délire. Je repris la parole : seigneur, lui dis-je, j' ose vous protester que je n' ai point désobéi à vos ordres, et que j' étois seul ; c' est ce qu' il m' est facile de démontrer, si vous daignez envoyer chercher le buffet qui est dans ma chambre ; j' ouvrirai devant vous ce meuble mystérieux, et vous y trouverez la preuve positive de ma parfaite innocence. Le calife, dont ce discours

p189

augmentoît encore la surprise, donna sur-le-champ l' ordre que je sollicitois ; mon orgue fut transporté dans son appartement. Pendant que je m' occupois à le mettre en ordre, le calife, qui attendoit avec autant de curiosité que d' impatience le dénouement de cette scène singulière, alla chercher la princesse Abassa, sa soeur ; il lui rendit compte de notre entretien, et il revint avec elle. Cette princesse, enveloppée dans un grand voile qui cachoit entièrement sa taille et son visage, s' assit sur des carreaux à côté de son frère, à peu de distance et en face de l' orgue. Alors je demandai au calife la permission de m' asseoir vis-à-vis mon buffet, et à l' instant même je me mis à chanter et à jouer. Aussitôt que le calife entendit ce bruit éclatant et harmonieux, imitant si parfaitement des flûtes, des cors, des hautbois et la voix humaine, il se leva avec transport : est-il possible ! S' écria-t-il, ce buffet est un instrument ! ... oui, seigneur, repris-je, et je l' ai inventé et composé pour adoucir la sévérité de vos défenses. En proscrivant les rassemblemens, dit le calife, je ne voulois qu' empêcher l' éclat de la solennité

p190

que donnoient à vos cérémonies la
réunion de différens instrumens et de plusieurs
voix ; je n' avois pas prévu ce merveilleux
moyen d' annuler mon édit ; mais
il est juste, ajouta-t-il, que ceux qui sont
forcés d' obéir soient plus ingénieux que
ceux qui commandent. En disant ces paroles,
il se tourna vers Abassa, pour lui
demander ce qu' elle pensoit de cette aventure.
Alors j' entendis la plus charmante et
la plus douce voix qui eût encore frappé
mon oreille, l' inviter, dans les termes les
plus obligeans pour moi, à récompenser
l' auteur d' une invention si extraordinaire.
Le calife se rapprocha de moi : jeune
homme, me dit-il, j' aime les talens et les
arts, et ta personne me plaît ; je veux que
tu m' expliques la mécanique de cette merveilleuse
machine, et je me charge de ta
fortune : ainsi, poursuivit-il en s' adressant
à sa soeur, vous serez contente, Abassa,
car je garde l' instrument et l' inventeur. En
effet, le même jour je fus installé dans le
palais ; on me donna un vaste appartement,
plusieurs esclaves, et je reçus de
magnifiques présens. Je n' avois point de
fortune, et je fus charmé d' en faire une

p191

aussi rapide et aussi singulière ; mais je
n' en fus pas moins frappé du despotisme
que ce prince joignoit à ses faveurs, même
les plus distinguées ; car il avoit disposé
de moi comme d' un esclave, sans me consulter,
sans daigner s' informer si quelque
engagement particulier ne mettoit pas
d' obstacle au desir qu' il éprouvoit de m' attacher
à lui. Je fis sur ce sujet plusieurs
réflexions qui m' attristèrent ; mais j' étois
jeune, sans expérience, je fus ébloui des
grandes qualités de ce prince (en effet, il
en a d' éminentes). Je m' étourdis sur
les conséquences terribles de son caractère,
et je me livrai aux brillantes espérances
que m' offroient l' ambition et la
fortune. Dès le lendemain le calife me fit
appeler pour lui expliquer la mécanique
de mon orgue ; en la lui démontrant, je
m' aperçus, au bout de quelques minutes,
qu' il n' avoit aucune notion des connoissances

nécessaires pour comprendre facilement le mécanisme d' une machine un peu compliquée, et qu' en même temps il avoit l' amour propre de vouloir me cacher son ignorance. Comme il a beaucoup d' esprit et d' intelligence, j' aurois pu, en

p192

lui donnant l' idée des premiers principes et en éclaircissant ses doutes, lui démontrer clairement ce qu' il desiroit connoître ; mais il vouloit une explication savante ; il feignoit d' entendre ce qu' il étoit impossible qu' il comprît ; de sorte que ma démonstration lui fut absolument inutile ; il n' en rapporta que la persuasion secrète de m' en avoir imposé sur son instruction ; et il me laissa le chagrin de connoître jusqu' où peut aller la puérilité de l' orgueil de l' homme le plus éclairé, lorsqu' il a été corrompu par l' usage et l' habitude d' un pouvoir sans bornes. Cependant il fit de mon orgue un usage qui me fut très-agréable. Les ambassadeurs de Charlemagne étoient alors à sa cour, et le calife mit mon orgue au nombre des présens dont il les chargea pour leur maître. Dans cet endroit du récit de Barmécide, Isambard observa qu' il étoit plus de dix heures, parce qu' on avoit employé beaucoup de temps à la conversation. On convint de se rassembler le lendemain à la même heure, et de consacrer la soirée entière à écouter une narration que l' amitié et la célébrité de Barmécide rendoient si intéressante.

p193

Chapitre xv.

l' amitié d' un despote.

Théobald, le jour suivant, se retira à sept heures du soir. Les trois chevaliers se rendirent aussitôt dans la chambre de Barmécide, qui reprit ainsi son histoire : ma faveur auprès du calife augmentoit chaque jour. Ce prince aimoit véritablement la lecture. Un jour qu' il vouloit lire avec moi un excellent ouvrage de morale,

sur les devoirs de l' homme, il se leva dans
l' intention de s' enfermer dans son cabinet :
que faites-vous, seigneur, lui dis-je ? Ah !
Faites plutôt ouvrir toutes les portes. Une
lecture utile est un bienfait dont un prince
ne doit pas priver ses sujets. Barmécide,
répondit-il, croyez qu' il est dangereux
d' apprendre à raisonner à la multitude ;
l' obéissance en souffriroit bientôt. Votre
ami, seigneur, répliquai-je, votre héros,
Charlemagne enfin ne pense pas ainsi.

p194

Vous savez avec quel zèle il cherche à répandre
les lumières... sa magnanimité
l' égare, interrompit Aaron. écoute,
poursuivit-il ; crois-tu que nous dussions desirer
de l' esprit et de l' intelligence aux animaux
qui supportent paisiblement notre
joug ? Penses-tu qu' il nous fût avantageux
que les chameaux et les éléphants (doués
d' une force si prodigieuse et si utile à
nos besoins et à nos plaisirs) sussent réfléchir
et raisonner ? ... la noire profondeur
de ce discours, qui renfermoit toute
la politique du despotisme, me glaça ;
j' apprenois enfin à connoître ce que sont
aux yeux d' un souverain despote les hommes
qu' il gouverne. Cet égoïsme barbare
me fit horreur ; je me promis intérieurement
de quitter un prince que je ne pouvois
plus estimer, aussitôt qu' il me seroit
possible de m' échapper sans péril ; car je
ne me flattois pas d' obtenir de lui la permission
de me retirer. La fuite seule pouvoit
m' affranchir de l' esclavage de sa faveur
ou du danger de sa disgrâce. Plût au ciel
que j' eusse persévéré dans ce dessein ! Mais
un attrait plus puissant que l' ambition
vint bientôt me fixer dans cette cour orageuse.

p195

Le calife aimoit passionnément la
princesse sa soeur ; il avoit l' habitude de
passer auprès d' elle tous les momens qu' il
pouvoit dérober aux affaires ; mais depuis
que j' étois en faveur auprès de lui, il la

voit beaucoup moins, nos entretiens particuliers absorbant la plus grande partie de son temps. Les moeurs austères de l'orient ne permettoient pas que je fusse admis en tiers entre cette princesse et son frère ; le calife s' étoit même permis, à cet égard, une très-grande irrégularité, en l'amenant dans l' appartement où j' étois le jour où je jouai de l' orgue ; il avoit cru pouvoir, sans conséquence, enfreindre une seule fois cet usage sacré, en faveur d' une chose si extraordinaire ; mais rien n' auroit pu l' engager à renouveler l' exemple d' une semblable licence. Il s' en affligeoit souvent avec moi ; il gémissoit de ne pouvoir rassembler en même temps deux personnes dont la société lui étoit si agréable. Ce prince a trop d' esprit et de lumières, pour ne pas sentir combien cet usage est absurde ; mais il évite avec soin de donner l' exemple des innovations, à moins que ses passions ou un intérêt puissant

p196

ne l' emportent sur la politique. Il méprise les préjugés ; cependant, les croyant utiles à son autorité, il feint de les respecter, et il ne néglige rien de ce qui peut les rendre vénérables à la multitude. Il me parloit sans cesse de sa soeur ; il me vantoit sa beauté, son esprit, son innocence et sa sensibilité. Ces discours n' étoient pas sans intérêt pour moi ; bientôt la reconnaissance en augmenta le charme et le danger. Un jour, il me fit appeler plus tôt qu' à l' ordinaire. Barmécide, me dit-il, le visir est mort subitement cette nuit ; j' ai consulté ce matin Abassa sur le choix que je devois faire pour le remplacer, en lui nommant ceux qui peuvent prétendre à cette place ; elle les a tous exclus, et m' a dit que l' ami d' Aaron lui paroissoit le seul homme qui dût l' obtenir ; ainsi, Barmécide, c' est vous qu' elle a nommé. Moi, seigneur, m' écriai-je ! ... oui, vous-même, reprit le calife ; et j' adopte son conseil. Je sais que votre jeunesse fera paroître ce choix surprenant ; mais elle y donnera plus d' éclat. En voyant ce que je fais pour vous, tout le monde vous supposera les qualités qui peuvent justifier une telle

grace... je n' en suis pas digne, répliquai-je ;
 non, seigneur, je n' ai ni les talents,
 ni l' expérience nécessaires... Barmécide,
 interrompit le calife, d' un ton
 impérieux, quand je vous juge capable de
 remplir cet emploi, une telle défiance ne
 vous est pas permise... mais, seigneur,
 ma religion... -je n' exige point que
 vous l' abjuriez ; tout culte public vous est
 interdit, c' est tout ce que je prescris. D' ailleurs,
 renfermé désormais dans l' intérieur
 de ce palais, vous serez moins que jamais
 exposé aux regards du peuple ; on ne
 connoîtra de vous que vos travaux, et l' on
 ne s' embarrassera pas de votre croyance.
 En un mot, je vous le répète, mon choix
 et ma volonté justifient tout aux yeux du
 public. Après un semblable discours, il
 falloît bien consentir à ce que desiroit un
 prince, dont il n' étoit pas plus facile de refuser
 les graces que d' éviter la vengeance ;
 et ce fut ainsi que je me trouvai, à vingt-deux
 ans, premier ministre d' un vaste empire.
 Le calife, qui avoit déjà étendu ses
 bontés jusqu' à mes frères, acheva de les
 combler de bienfaits dans cette occasion.
 Il ne les revêtit d' aucun emploi public ;

mais il voulut que les frères du visir véussent
 dans une extrême opulence. Mes
 frères firent un digne usage de leurs fortunes ;
 ils placèrent toute leur économie
 dans leurs dépenses personnelles, et ne
 montrèrent de magnificence que dans
 leurs dons et leurs aumônes. Je pensois
 comme eux ; je distribuois aux gens de
 lettres, aux artistes, aux infortunés, les
 trésors que je tenois de la libéralité du calife ;
 et en peu de temps, les *Barmécides*
 devinrent célèbres et chers à la nation. Je
 connus bientôt toute la pesanteur du fardeau
 dont je m' étois chargé. Le calife,
 comme sont en général tous les souverains
 absolus, n' aimoit ni le travail ni les
 affaires ; il n' étendoit pas ses vues au-delà
 de son règne ; et certain d' obtenir toujours,
 avec un édit, l' argent qu' il voudroit avoir,

il s'embarrassoit peu de l'état de ses finances.
Je les trouvai dans un affreux délabrement ;
je m'appliquai sur-tout à les rétablir,
à soulager le peuple et à maintenir,
dans les différens tribunaux, une exacte
justice. Les succès les plus heureux et l'approbation
publique me récompensèrent
de mes soins. C'est au peuple seul à distribuer

p199

la gloire ; il y a je ne sais quel
enchantement dans l'enthousiasme de sa
reconnaissance qui saisit, qui transporte,
sur-tout les grandes âmes. Je m'attachai
passionnément à celui que je gouvernois ;
et ce sentiment ne fut pour moi qu'une
source inépuisable de peines et de vains
regrets. Je ne pouvois jouir du bonheur
que je rendois à la nation, en pensant
qu'aucune loi inviolable, aucune forme
stable de gouvernement, n'en assurât la
solidité ; en pensant enfin que la mort
d'Aaron ou la mienne détruiroit en un
moment mon ouvrage. J'essayai plus
d'une fois, mais toujours vainement, d'inspirer
au calife une sollicitude qui me paroissoit
si naturelle ; son cœur, corrompu
par l'orgueil, ne put ni la partager, ni
même la concevoir. Un jour qu'il paroissoit
attendri des hommages que le peuple
venoit lui rendre : peuple sensible, m'écriai-je,
que deviendras-tu, quand Aaron
n'existera plus ? ... à ces mots, je vis
briller la joie dans les yeux du calife. Oui,
oui, dit-il, c'est alors qu'ils sentiront
véritablement le prix de tout ce que je fais
pour eux... mais, seigneur, repris-je,

p200

si votre successeur abuse du pouvoir absolu
dont vous faites un digne usage ? ...
si ce peuple, que vous aimez, doit gémir
dans l'oppression ? ... il m'en regrettera
davantage, répondit le calife. Ce mot affreux
me ferma la bouche ; il détruisit,
sans retour, le foible espoir que j'avois
conçu, et je murmurai contre la providence,

qui m' enchaînoit dans la cour de
cet inflexible despote, au lieu de m' avoir
placé auprès d' un prince tel que Charlemagne.
Cependant deux ans s' étoient écoulés
depuis l' époque où j' avois été revêtu de
l' emploi de visir ; mais les travaux auxquels
je me livrois sans relâche, les veilles continuelles
et une mélancolie insurmontable,
 finirent par altérer ma santé, de manière
à faire craindre pour ma vie : le calife
me montra dans cette occasion toutes les
inquiétudes de l' amitié ; ce prince aimoit
vivement tout ce qui lui étoit agréable ou
nécessaire ; l' amuser et se rendre utile
étoient les seuls moyens de l' attacher :
alors il étoit capable des procédés et des
soins les plus aimables ; il supposoit un
tel prix à son affection, qu' il pensoit qu' elle

p201

pouvoit seule élever jusqu' à lui celle qui
en étoit l' objet, et qu' en même temps elle
devoit inspirer un dévouement sans bornes ;
je ne savois que trop que l' orgueil et
l' intérêt personnel étoient les mobiles et
les seules bases de ses actions et de ses
sentimens ; cependant il avoit pour moi
une bonté si constante qu' il m' étoit impossible
de n' en être pas touché : je l' aimois ;
et ne pouvant m' abuser sur ce qu' il
étoit, je me plaisois souvent à me représenter
ce qu' il auroit pu être avec une
autre éducation et dans une situation différente :
alors je le voyois l' homme que
j' aurois choisi pour mon ami le plus intime,
car la nature lui avoit prodigué
tout ce qui peut intéresser et séduire : il
avoit tellement corrompu des dons si précieux,
qu' avec des lumières étendues, un
esprit supérieur et beaucoup de graces,
il n' étoit même pas aimable dans la société
intime. Il rapportoit tout à lui, il
ne parloit que de lui ; son ami étoit condamné
au rôle éternel de confident et
d' admirateur ; ses entretiens particuliers
n' eurent jamais d' attrait pour moi, excepté
lorsqu' il étoit question de la princesse sa

p202

soeur, et il m' en parloit sans cesse ; pendant assez long-temps j' écoutai avec plaisir les éloges qu' il lui donnoit ; ensuite cette conversation me fit éprouver je ne sais quoi de pénible que je ne pouvois définir, en même-temps elle m' attachoit davantage ; je saisissois toujours les moyens de la faire naître ou de la prolonger. J' avois été vivement ému de la manière dont cette princesse m' avoit désigné pour la place de visir, et j' attribuois à la reconnoissance l' intérêt extrême qu' elle m' inspiroit : souvent, depuis cette époque, le calife me contoit qu' elle lui parloit de moi, qu' elle étoit fière, disoit-il, de mes succès et de ma conduite. Ces discours se gravoient dans ma mémoire ; ils s' y retraçoient sans cesse ; je me rappelois encore le son de voix si doux, que j' avois entendu le jour où je me trouvai avec elle dans le même appartement ; je pensois avec plaisir qu' après le calife j' étois le seul homme au monde qu' elle eût jamais vu ; j' osai croire qu' elle avoit conservé ce souvenir : les preuves d' intérêt et d' estime qu' elle m' avoit données depuis, confirmoient cette idée ; enfin, je me la représentois avec tous les

p203

charmes que le calife me dépeignoit, et bientôt Abassa devint l' objet de toutes mes rêveries. Lorsqu' il ne me fut plus possible de m' abuser sur l' espèce de sentiment que j' éprouvois, je déplorai avec amertume une folie si étrange ; ma tristesse s' en accrut, et c' est alors que le dépérissement de ma santé donna les plus vives inquiétudes au calife. On consulta des médecins, qui déclarèrent qu' ils croyoient mon état mortel ; cependant je travaillois toujours, et, comme à l' ordinaire, je me rendois aux heures prescrites chez le calife : car, dans le commerce des princes, le courtisan le plus aimé est le plus assujetti : méthodiques en amitié, parce qu' ils ne peuvent connoître cette aisance, cette précieuse indépendance qui fait tout le charme d' une liaison intime, ils commandent les rendez-vous ; ils ont leurs heures de confiance et d' épanchemens de coeur aussi invariablement

fixées que leurs heures d' audience.
Barmécide en étoit là de son récit lorsqu' on
frappa à la porte de la chambre ;
Isambard se leva, et en ouvrant la porte,
il pardonna l' interruption qui l' avoit impatienté,
en reconnoissant Lancelot, qui

p204

leur apprit qu' étant depuis un mois à la
cour de Béatrix, cette princesse, ce jour
même, l' avoit chargé d' une commission
importante pour Théobald : Lancelot ajouta
qu' il étoit arrivé au moment où le vieillard
alloit se mettre au lit, et qu' après avoir
fait sa commission, sachant que ses amis
étoient dans le château, il n' avoit pu résister
au desir de les embrasser avant de
partir. Isambard questionna beaucoup
Lancelot sur la cour de Béatrix. Vous y
trouverez, dit Lancelot, plusieurs chevaliers
français ; Angilbert, le jeune Roger,
Archambaud et quelques autres : vous y
verrez aussi le célèbre Ogier Le Danois,
arrivé depuis peu de jours. à ces mots,
Isambard se mit à rire, en se rappelant la
chaumière d' Ogier et son histoire. Nous
avons encore un guerrier, reprit Lancelot,
qu' on pourroit mettre au nombre des
français par son attachement pour Charlemagne ;
c' est Grimoald, duc de Bénévent.
Quoique beau-frère d' Adalgise, et quoique
prince, il est reconnoissant. Jadis

p205

otage à la cour de France, devant à la
générosité de l' empereur et son éducation
et ses états, il sent, comme il le doit, de
si rares bienfaits ; et loin de s' être uni aux
ennemis de Charlemagne, il les a toujours
combattus jusqu' ici. Vous trouverez
encore dans notre parti quelques autres
princes ; Teudon, roi de Pannonie, et les
quatre fils du duc Aymon. Après ce
détail sur les guerriers, on parla de la
duchesse et des dames de la cour. Lancelot
fit un tel éloge de Béatrix, que les trois
chevaliers jugèrent qu' il en étoit amoureux.

Je n' ai point une telle témérité, répondit Lancelot, l' insensibilité dont elle a donné tant de preuves, et qui même nous rassemble tous près d' elle, préserve du danger de ses charmes : parmi nous, jusqu' ici, le seul roi de Pannonie, Theudon, a osé se déclarer son amant (car les rois ne doutent de rien) : je soupçonne encore le dernier des quatre fils d' Aymon, le jeune Guichard, de l' aimer en secret ; mais il est si timide, que la guerre, quelle que soit sa durée, finira certainement avant qu' il se décide à faire connoître son amour. Pour moi, je me suis déclaré le chevalier

p206

de la jeune et charmante Délie, c' est le nom de la favorite de Béatrix ; avec une figure dont tous les traits expriment la plus touchante sensibilité, avec une douceur enchanteresse, son coeur est aussi inaccessible à l' amour que celui de Béatrix : j' ai plusieurs rivaux, et nous sommes tous traités avec une égale et constante indifférence. Les autres jeunes personnes attachées à la duchesse sont toutes distinguées par les agrémens de leur figure, ou par le charme des talens. Mais vous y trouverez une personne célèbre par sa beauté, sa vertu, et par la gloire d' avoir su résister à la passion du plus grand prince de la terre... comment, interrompit Isambard, la belle Amalberge est à la cour de Béatrix ? Elle a pris le parti le plus sûr, reprit Lancelot, celui de la fuite ; mais si, comme on le croit, elle aime en secret Charlemagne, comment pourra-t-elle l' oublier ? La renommée de ce héros la poursuivra par-tout. Olivier fit à son tour quelques questions sur les princes ligués. J' ai été deux fois dans leur camp, répondit Lancelot, ils nous sont bien supérieurs en nombre, et ils ont parmi eux plusieurs

p207

chefs très-redoutables par leurs talens et leur valeur ; entre autres Gérold et le duc

de Spolette, et deux autres princes amans passionnés de Béatrix ; Henri, duc de Frioul, et l' ambitieux Hartrade, comte de Thuringe : ils attendent encore Constantin, prince de Grèce, le fils de la fameuse Irène. Après toutes ces explications, Lancelot assura les deux amis que Béatrix, prévenue de leur arrivée, les attendoit avec impatience ; ils promirent de se rendre auprès d' elle le surlendemain, et Lancelot prit congé d' eux et repartit le soir même.

p208

Chapitre xvi.

l' herbe d' or.

la visite de Lancelot ayant employé le reste de la soirée, Barmécide promit d' achever son histoire le lendemain, et il la reprit en effet en ces termes : j' étois dans l' état de langueur que je vous ai dépeint, et, comme je vous l' ai dit, je me rendois toujours chez Aaron aux heures accoutumées. Un jour, après un long entretien, au moment où j' allois prendre congé de lui, il m' arrêta. J' allois oublier de vous conter, me dit-il, une chose qui me paroît si chimérique, qu' elle ne vaut pas la peine de vous en entretenir ; mais elle vous prouvera du moins l' intérêt que prend ma soeur à la peine que me cause votre maladie. Il faut que vous sachiez, poursuivit-il,

p209

qu' Abassa, quoique née avec beaucoup d' esprit, a toute la crédulité qu' une grande innocence et l' éducation d' un sérail peuvent donner. Elle a été élevée par une vieille esclave nommée Nouraha, en qui elle a toute confiance. Nouraha, sachant l' état où vous êtes, a fait consulter je ne sais quel empirique, qui, dans son opinion, est un homme merveilleux. Cet homme a dit qu' il existe sur le sommet de la haute montagne voisine de Bagdad une plante miraculeuse, très-difficile à trouver, qui vous guériroit infailliblement.

Il seroit possible en effet qu' une plante peu connue pût avoir des propriétés utiles à votre mal ; mais ce qui détruit totalement tout espoir à cet égard, est la description extravagante que l' empirique a faite de cette plante fabuleuse... ma soeur m' a donné cette description dont je vous fais grace... ici j' interrompis le calife pour lui montrer beaucoup de curiosité à cet égard. Hé bien, dit-il, puisque vous voulez vous amuser de cette folie, je vais vous la lire. à ces mots il lut tout haut ce qui suit :

" par la permission du dieu tout puissant

p210

et de son divin prophète, il existe sur la haute montagne, à l' orient de Bagdad, une plante merveilleuse nommée *l' herbe d' or* , parce qu' elle a la vertu de changer en or les plus vils métaux. Elle peut de même guérir tous les maux des enfans, des hommes, en la touchant seulement, mais elle est invisible pour l' homme ; la femme chaste et pure a seule le droit de l' arracher de sa tige sans danger ; celle qui n' auroit pas conservé son innocence, recevrait la mort en essayant de la cueillir. On ne doit chercher *l' herbe d' or* que durant le calme de la nuit ; elle brille alors comme un flambeau lumineux : on ne la trouve que dans les lieux plantés de cèdres. "

vous voyez, dit Aaron, quelle confiance peut inspirer un médecin qui indique un tel remède ; cependant ma soeur ne doute pas de l' efficacité de cette recette : en conséquence, elle veut faire chercher cette admirable plante, et m' a demandé la permission d' envoyer cette nuit même la vieille Nouraha sur la montagne, guidée par Nasuf, le chef des esclaves. J' y ai consenti pour cette nuit seulement, voyant

p211

qu' il est absolument impossible de lui ôter sa crédulité. Après avoir exprimé ma reconnaissance

d' une bonté si touchante, je
quittai le calife. Mon coeur étoit si plein,
qu' aussitôt que je me trouvai seul, je ne
pus retenir mes larmes ; mille sentimens
différens m' agitoient à la fois : après beaucoup
de réflexions, entraîné par un desir
que je ne pouvois vaincre, j' envoyai chercher
Nasuf : je connoissois cet esclave, il
me devoit sa place et m' étoit entièrement
dévoué. Il vint sur le champ : après lui
avoir dit ce que le calife m' avoit appris,
je lui demandai si Nouraha le connoissoit ;
il me répondit que Nouraha étant toujours
enfermée dans l' intérieur de l' appartement
de la princesse, il ne l' avoit jamais vue :
alors je lui dis que j' avois une fantaisie bizarre,
celle d' examiner comment cette esclave
s' y prendroit pour chercher la plante
merveilleuse. Nasuf m' objecta que je ne
pourrois la voir, parce qu' elle me quitteroit
au pied de la montagne, nul homme
ne devant être présent à la recherche de
l' herbe d' or. Je prétendis que je me cacherois
pour l' épier, et enfin je lui demandai
de me substituer à sa place : nous

p212

nous promîmes un secret inviolable ; et
il consentit à ce que je souhaitois si ardemment,
bien certain que Nouraha croiroit
toujours avoir été conduite par Nasuf.
J' attendis la nuit avec une impatience
inexprimable ; et, à l' heure prescrite, revêtu
des habits de Nasuf et ayant rabattu
sur mon visage une partie de la mousseline
déployée de mon turban, je me rendis
à une petite porte du palais, qui donne
sur la campagne : je frappai deux coups ;
quelques minutes après, la porte s' entr' ouvrit
doucelement. Une femme, couverte
d' un long voile, parut : une autre femme
qui la suivoit me demanda qui j' étois ; je
répondis tout bas : *je suis Nasuf* . à ces
mots, l' une des deux femmes sortit ; la
porte se referma, et nous nous mîmes en
marche. Ma compagne étoit si tremblante,
qu' elle chanceloit à chaque pas ; j' étois
mille fois plus troublé qu' elle, mais je
gardois un profond silence. Nous cotoyâmes
pendant près d' un quart d' heure l' une
des rives du Tigre ; ensuite nous traversâmes

un petit bois, à la sortie duquel
nous nous trouvâmes au pied de la montagne.
Ma timide compagne retira le bras

p213

qu' elle avoit passé sous le mien, et me fit
signe avec sa main de m' éloigner. J' obéis
aussitôt. La nuit étoit claire et brillante,
j' aperçus, à peu de distance, un énorme
rocher ; je tournai mes pas de ce côté, et
je me cachai derrière cette roche couverte
d' arbustes. Je me plaçai de manière à pouvoir
observer à travers les branches celle
dont tous les mouvemens m' inspiroient un
si vif intérêt... elle étoit restée immobile
à sa place. Au bout de quelques minutes,
je vis qu' elle cherchoit à relever
son voile... ô pressentiment de l' amour !
Le seul entretien du calife m' avoit fait pénétrer
ce que n' eussent jamais osé imaginer
l' orgueil et la présomption, mais ce
que l' amour devoit deviner. Oui, je m' attendois
à trouver Abassa substituée à son
esclave, cette Abassa dont je n' avois jamais
vu le charmant visage... et, en effet,
c' étoit elle-même... elle leva son voile ;
la lune répandoit assez de clarté pour qu' il
me fût possible de distinguer ses traits. Je
ne la vis que de profil ; mais je n' en fus
pas moins frappé de sa beauté ravissante.
Je m' attendois à la voir ; mais il y a si loin
d' une entière certitude à l' espoir le mieux

p214

fondé, que j' éprouvai presque autant de
surprise que de saisissement et de joie.
Elle étendit ses deux bras vers le ciel,
et, se mettant à genoux : être suprême !
S' écria-t-elle, ô toi, souverain arbitre de
nos destinées, daigne m' exaucer et me
conduire ! Mes mains sont innocentes ;
mon coeur est sensible, tu le sais...
oui, si tu veux une victime, je me dévoue
sans regret et sans effort ; prends
ma vie, elle est inutile, mais prolonge
les jours précieux du bienfaiteur de cet
empire... à peine avoit-elle achevé de

prononcer ces mots, qu' emporté par un mouvement impossible à réprimer, je m' élançai vers elle, et j' allai tomber à ses genoux. Elle me reconnut à l' instant ; et, se reculant avec effroi : ô Barmécide ! S' écria-t-elle, à quel affreux péril oses-tu t' exposer ? En disant ces paroles, elle baissa précipitamment son voile, et elle voulut s' éloigner. Je la retins, et je lui dis tout ce que la reconnaissance et l' amour

p215

peuvent inspirer de plus passionné ; elle ne me répondoit que par des larmes et des sanglots. Je tenois fortement sa robe, et je la conjurois de m' écouter ; mais elle faisoit toujours de vains efforts pour m' échapper. Ah ! Je le vois trop, lui dis-je, la seule compassion vous a conduite ici : hé bien, Abassa, si je ne suis pas le plus heureux des hommes, punissez en moi le plus téméraire. Oui, j' ose vous adorer ; oui, j' ai osé penser que le sentiment qui m' entraînoit ici, vous avoit guidée vous-même... je me suis cruellement abusé ; mais après avoir joui pendant quelques instans d' une semblable erreur, puis-je, en la perdant, supporter la vie ? Laissez, laissez une vaine recherche ; puisque je ne suis point aimé, du moins, par pitié, laissez-moi mourir. En parlant ainsi, je quittai sa robe. Abassa resta immobile, et, poussant un profond soupir : ingrat ! S' écria-t-elle. à ce mot, si cher à mon coeur, je saisis sa main tremblante, que je baisai avec transport. ô ciel ! Dit Abassa éperdue, suis-je digne encore de trouver la plante qui peut sauver tes jours ? ... l' amour seul avoit le droit de dissiper les

p216

craintes de la crédule et sensible Abassa. Je parvins à lui persuader que l' herbe d' or ne pouvoit guérir une mélancolie dont elle étoit la véritable cause ; et elle se livra au bonheur d' exprimer sans contrainte des sentimens renfermés depuis si long-temps

dans le fond de son ame. Mais bientôt l' affreuse
idée d' une éternelle séparation vint
corrompre tout le charme d' un si doux
entretien. Le calife n' avoit permis la recherche
de l' herbe d' or que pour cette nuit
seulement. Abassa, dans peu d' instans,
alloit rentrer dans le sérail, et s' y renfermer
pour toujours... cependant nous
étions moins malheureux qu' avant cette
entrevue ; nous n' avons nulle espérance,
mais nous étions certains d' être aimés...
nous inventâmes une manière de correspondre
ensemble, non par lettres, cela
étoit impossible, mais en convenant de
différens signes qui exprimoient l' assurance
de la fidélité, de l' amour et du desir
de se revoir ; et le calife lui-même, sans
pouvoir s' en douter, devoit être chaque
jour l' interprète de nos sentimens. Il fallut
enfin se séparer deux heures avant le jour :
nos adieux furent aussi douloureux que

p217

tendres ; et si vous avez aimé, vous devez
concevoir ce que nous éprouvâmes lorsque,
parvenus à la porte du sérail, et
forcés de donner le signal de notre arrivée,
je vis ouvrir cette porte fatale qui devoit
aussitôt se refermer sur Abassa, et
me séparer d' elle pour jamais... depuis
ce moment, l' amour devint le sentiment
dominant de mon coeur ; l' agitation violente
qu' il me causa, l' occupation si douce
qu' il me procuroit dans tous les instans,
me tirèrent bientôt de l' état de langueur
dans lequel m' avoient plongé le travail,
l' inquiétude et l' ennui. Dès qu' on est aimé,
on n' est jamais sans espérance ; et, quelque
malheureux qu' il puisse être, un
amour mutuel répand sur la vie entière
un intérêt qui en remplit tous les vides,
et que rien ne peut remplacer. J' allois
souvent les soirs au bas de la montagne
où j' avois vu Abassa, et là, plongé dans
une mélancolie délicate, je jouissois de
mes souvenirs et même de mes regrets...
tous les matins, je passois devant une
fenêtre du sérail ; j' y contemplois avec
délices un voile suspendu que je pouvois
distinguer à travers les barreaux de fer,

p218

malgré la prodigieuse élévation des fenêtres ;
c' étoit un des signaux mystérieux
d' Abassa : j' y répondois, en lançant une
pierre contre le mur, et j' étois certain
que ce bruit exprimeroit le sentiment que
j' éprouvois, et que l' amour sauroit l' interpréter.
à un jour fixé dans chaque semaine,
j' allois sur le Tigre avec une nombreuse
suite de musiciens. Je savois qu' Abassa,
d' une des terrasses de son palais, prêtoit
une oreille attentive à ce concert dont
elle étoit l' objet. Mes musiciens remplissoient
un grand bateau ; pour moi, j' étois
seul dans une petite barque, ou, pour
mieux dire, j' étois avec Abassa ; je croyois
l' entendre et la voir, et sans doute je l' entendois.
J' imaginois ses sentimens durant
cette promenade, qui avoit ainsi pour moi
une partie du charme qu' un rendez-vous
peut avoir pour un amant heureux. Je me
rendois chez le calife chaque jour, à la
même heure, et cette visite avoit acquis
pour moi le plus vif intérêt. Aaron ne me
recevoit qu' en sortant de chez sa soeur ; et
j' étois sûr que, sans qu' il pût le soupçonner,
il m' apporteroit de doux témoignages
du souvenir de l' ingénieuse et tendre Abassa.

p219

Enfin, tandis que j' étois avec lui, un
esclave venoit offrir au calife, de la part
de la princesse, une corbeille remplie de
fleurs : Aaron recevoit l' envoi ; mais je savois
que j' étois le seul objet du message.
L' amour me fournissoit encore des plaisirs
plus purs et plus doux. Abassa m' avoit honoré
du titre glorieux de *bienfaiteur de*
l' empire . Il falloit justifier un tel titre :
combien cette idée mêloit de charmes à
mes travaux ! Chaque édit bienfaisant étoit
publié dans les rues et dans les cours du
palais. J' osois me flatter qu' en entendant
ces proclamations, Abassa s' applaudissoit
en secret de son choix. Elle avoit fondé
plusieurs asiles d' hospitalité ; je me plaisois
à les augmenter, à les enrichir et à les
rendre dignes, par leur magnificence et
leur utilité du nom de celle qui les avoit

établis.

Quatre mois s' étoient écoulés depuis que j' avois vu Abassa ; et nous étions au

p220

milieu de l' automne. Un matin, le calife m' envoya chercher ; et lorsque j' entrai chez lui, il vint à moi, me prit sous le bras, et me dit qu' il vouloit faire une petite promenade avec moi. Quand nous fûmes hors du palais : je vais vous faire voir, dit-il en riant, quelque chose de très-curieux et dont on m' avoit fait un mystère ; car je n' en suis instruit que d' hier au soir... le ton du calife devoit éloigner toute inquiétude. Cependant, remarquant qu' il me conduisoit vers la montagne, j' éprouvai une vive émotion ; je le priai de s' expliquer. Non, répondit-il, je veux que vous ayez le plaisir de la surprise. Comme il disoit ces mots, je jetai les yeux vers la montagne, et j' aperçus, avec un extrême étonnement, un superbe obélisque en marbre blanc, posé à l' endroit même où j' étois venu me jeter aux pieds d' Abassa. En approchant plus près, je vis, à côté du rocher, une grande tente ouverte de notre côté, dans laquelle étoit un seul siège... tout ceci, me dit Aaron, est l' ouvrage de ma soeur ; elle a voulu immortaliser la promenade nocturne de sa Nouraha ; car elle ne pense pas que jamais femme ait

p221

pu tenter une entreprise plus périlleuse et plus hardie que celle de parcourir seule et sans voile, durant la nuit, une montagne escarpée. Abassa a fait faire cet obélisque et cette tente hospitalière pour les voyageurs fatigués, ou pour ceux qui voudront chercher l' *herbe d' or* ; et, par ses ordres, une multitude d' ouvriers a placé ici, cette nuit, ces glorieux monumens du courage de Nouraha. Après cette explication, si touchante pour moi, je remarquai sur l' obélisque une assez longue inscription. Je voulus m' en approcher ; mais le calife

me retenant : avant de lire cette inscription, me dit-il, je dois vous instruire de quelques petits détails dont je ne vous ai pas fait part dans le temps, parce qu' ils ne pouvoient intéresser que la seule Abassa, de qui je les tiens. Vous saurez donc que Nouraha (sans doute pour se faire valoir auprès d' elle) lui a fait un pompeux récit de ses courses sur la montagne. Nouraha prétend qu' elle a vu briller l' herbe d' or ; mais qu' au moment de la saisir, cette plante merveilleuse a soudain disparu. Enfin Nouraha, après un moment de la plus vive joie, a quitté la montagne avec

p222

une extrême douleur ; elle s' arrêta près de ce rocher, et y répandit des larmes. L' inscription, dans un style figuré, rend compte de ces divers événements. à présent, vous pourrez la comprendre ; lisez-la, et souvenez-vous que c' est Nouraha qui parle. à ces mots, je m' approchai, et je lus des vers arabes, dont voici la traduction littérale.

" je vins ici le 15 de la lune de Saphar, guidée par le plus pur de tous les sentimens. Mon bonheur d' abord surpassa mon attente ; mes yeux ont contemplé ce que je n' osois espérer de voir. Transportée alors, je connus que le bien suprême n' est point une chimère ! Mais cet enchantement n' a duré qu' un instant ; il est passé, et m' a laissé un regret éternel, un souvenir ineffaçable ! ô toi ! Qu' une même sentiment amène ici, repose-toi dans cet asile, et n' oublie pas dans tes vœux celle qui te l' a préparé ! "

j' éprouvai un tel attendrissement en lisant cette ingénieuse et touchante inscription, que l' excès de mon trouble auroit pu me trahir, si le calife m' eût observé ; mais il étoit si loin de soupçonner la vérité,

p223

qu' il n' y fit pas la moindre attention. Il remarqua seulement qu' on avoit oublié,

disoit-il, d'inscrire le nom de Nouraha sur l'obélisque, et de mettre plusieurs sièges dans la tente, ce qu'il n'attribua qu'à la négligence des ouvriers.

Cependant je dis le soir même au calife, qu'ayant réfléchi à l'importance que la princesse attachoit à l'entreprise de Nouraha, et cette action ayant été faite avec l'intention de me rendre la santé, je croyois devoir aussi la célébrer. Aaron répondit qu'en effet c'étoit un moyen certain de faire ma cour à sa soeur. Ainsi autorisé par le calife, j'envoyai chercher des artistes, qui passèrent la nuit à faire sous mes yeux le dessin d'un superbe temple, sur le frontispice duquel j'écrivis ces mots : à *la reconnaissance*. Le lendemain, suivi d'un nombreux cortège, je me rendis au pied de la montagne, et j'y posai moi-même la première pierre du temple ; ensuite j'allai chez le calife, je lui remis le dessin de ce monument, en le suppliant de l'offrir à la princesse. Cette réponse ne valoit pas la lettre qu'elle m'avoit écrite sur l'obélisque ; je n'avois pu parler que d'un seul

p224

sentiment, et elle avoit su les exprimer tous ; mais je tâchai du moins que le temple que je lui consacrais devînt un des plus beaux monumens de la superbe capitale de ce grand empire : ce temple, d'une grandeur immense, est intérieurement revêtu de marbre jaune antique, coupé par des colonnes de prime d'améthyste. En y entrant, le premier objet qui frappe les regards est une statue de marbre blanc, représentant une femme entièrement voilée, et posée sur un magnifique piédestal, orné de bronzes dorés : au pied de la statue est un autel, sur lequel brûlent des parfums renfermés dans une cassolette d'albâtre, et qui forment un nuage odoriférant et mystérieux qui s'élève jusqu'à la hauteur de la statue ; c'étoit le feu sacré, et je le faisois entretenir jour et nuit avec un soin religieux : entre les colonnes sont placés de grands vases de porphyres remplis de fleurs. Profitant des sources abondantes et des torrens qui tombent des rochers de la montagne, j'ai fait construire

plusieurs fontaines jaillissantes dans l' intérieur
du temple. Cet édifice a six grandes
portes, dont les battans de bois de cèdre

p225

ne sont fermés que la nuit, et rentrant
dans l' épaisseur des murs, restent cachés
tant que le soleil éclaire l' horizon. Mais six
nappes légères d' une eau limpide, tombant
du sommet des portes, forment durant le
jour des espèces de stors transparens, que
l' on baisse ou que l' on arrête à volonté en
touchant un simple ressort. Ces brillans
rideaux, d' un cristal mouvant, entretiennent
dans le temple une fraîcheur délicieuse ;
enfin, persuadé que toute magnificence,
quel qu' en soit le motif, n' est
qu' une vaine décoration, lorsqu' elle n' offre
aucune utilité publique, pensant d' ailleurs
qu' une institution bienfaisante seroit
l' hommage le plus digne d' Abassa, j' établis
dans le péristile du temple une espèce de
tronc, sur lequel on lisoit une inscription
dont voici le sens :
" s' il existe encore des infortunés et des
opprimés sous les lois du plus juste et
du plus généreux de tous les princes,
qu' ils accourent ici déposer leurs douleurs.
On lira leurs plaintes chaque soir,
et ils seront consolés : car Barmécide
veut que désormais tous ceux qui viendront
au pied de cette montagne y soient

p226

conduits par l' espoir, et y trouvent le
bonheur. "
les dernières lignes de cette inscription
retrouvoient ma propre aventure ; je me
flattai qu' Abassa comprendroit mon intention ;
en effet, elle ne s' y méprit pas :
le calife me dit qu' elle avoit loué cette
dernière phrase avec attendrissement. Afin
d' achever de rendre ce lieu célèbre, j' instituai
une fête publique pour le peuple le
jour de l' anniversaire *de la recherche de
l' herbe d' or* ; on l' a toujours célébrée
chaque année jusqu' à l' époque de ma

fuite, en mémoire de l' événement qu' elle consacroit ; elle ne commençoit que la nuit, et ne finissoit que trois heures avant la naissance du jour. Le calife ne fut point étonné de tout ce que je fis à cet égard ; il savoit que par goût je menois un genre de vie simple et même frugal, mais que je mettois la plus grande magnificence dans toutes les choses de bienfaisance et d' utilité publique. Il lui paroissoit d' ailleurs fort naturel que, connoissant mieux que personne sa tendresse extrême pour Abassa, et l' ascendant extraordinaire que cette jeune princesse avoit sur son esprit,

p227

j' eusse saisi avec empressement une occasion unique de rendre un hommage éclatant à la soeur de mon souverain et de mon bienfaiteur ; enfin on ne doit pas craindre que les princes soient surpris de ce qu' on fait pour eux ; l' attachement le plus passionné, ou la flatterie la plus outrée, ne produiront jamais un acte de dévouement ou de magnificence qui puisse les étonner. Malgré la prodigieuse quantité d' artistes et d' ouvriers que j' employois à la construction de mon temple, cet ouvrage, au bout de cinq mois, n' étoit pas encore achevé. à cette époque la guerre se ralluma ; j' avois, depuis plus de deux ans, mis tous mes soins à prolonger la paix, si nécessaire au bonheur du peuple ; mais quand je connus que la guerre étoit inévitable, je desirai la faire ; j' avois un double motif d' aimer la gloire, puisqu' il me sembloit qu' elle seule pouvoit rapprocher l' effrayante distance qui me séparoit d' Abassa. Peu de temps avant d' entrer au ministère, j' avois fait dans la dernière guerre une seule campagne sous les yeux du calife ; ce prince, justement célèbre par ses talens militaires, avoit jugé les miens

p228

d' une manière si favorable, qu' il m' auroit dès-lors élevé aux premiers grades, si les

ennemis n' eussent pas accepté la paix aux conditions qu' il lui plut d' imposer. Encouragé par ce souvenir, et sachant que le calife ne feroit pas la première campagne, j' osai lui demander le commandement de l' armée, et je l' obtins. Cette campagne dura trois mois ; elle fut pour nous une suite continuelle de victoires et de triomphes ; et ce qui la rendit encore plus glorieuse, c' est que la paix en fut le fruit. Le calife avoit eu des succès trop éclatans et trop multipliés dans ce genre, pour pouvoir les envier dans un autre ; il fut, au contraire, très-flatté qu' un jeune homme de vingt-cinq ans, qu' il avoit choisi de préférence à tant de vieux militaires, eût fait une expédition aussi brillante. Mon entrée à Bagdad fut triomphante ; le peuple en foule accourut à ma rencontre, et m' escorta jusqu' aux portes du palais ; les cris d' alégresse de ce peuple sensible m' enivrèrent d' une joie d' autant plus vive, qu' il étoit impossible qu' Abassa ne les entendît pas ! ... oh ! Que j' aimois ce peuple qui me procuroit un triomphe si doux, ce peuple dont

p229

la reconnoissance illustroit à jamais le nom de Barmécide ! ... les louanges des poètes n' immortalisent que leurs propres talens ; les graces des souverains ne donnent qu' une grandeur artificielle qui s' évanouit avec leur faveur : ce sont les acclamations du peuple qui font la renommée. Comme je montois les premières marches qui conduisent au palais, j' aperçus le calife au haut de l' escalier : il tenoit une couronne de laurier, et descendit à ma rencontre. Quand je fus près de lui, je m' arrêtai, et, suivant l' usage oriental, je mis un genou en terre. Voilà, me dit-il en regardant mon attitude, un hommage rendu à la naissance ; en voici un rendu à l' héroïsme. En disant ces paroles, il posa sur ma tête la couronne de laurier. Le peuple applaudit cette action avec des transports inexprimables. Le calife me releva, et me prenant sous le bras, m' emmena dans le palais. Quand nous fûmes dans son cabinet : Barmécide, me dit-il, je viens de couronner en vous la valeur et

les talens militaires ; mais l'innocence et la sensibilité veulent aussi présenter un juste tribut à celui dont les exploits donnent

p230

la paix à cet empire. Recevez cette couronne d'olivier formée par les mains d'Abassa ; elle m'a chargé de l'offrir au *héros pacificateur*. à ces mots, je me prosternai ; je saisis la main du calife, et je l'arrosai de larmes... il étoit lui-même profondément ému ; nous gardâmes le silence pendant quelques instans ; ensuite le calife reprenant la parole : allez vous reposer, me dit-il ; revenez demain à la même heure... demain... Barmécide, vous connoîtrez toute l'estime et toute l'amitié que j'ai pour vous. Il prononça ces dernières paroles avec un attendrissement qui me pénétra jusqu'au fond du coeur. N'osant le questionner, je sortis comme il l'ordonnoit, mais dans un état impossible à décrire. Dans l'ivresse de la gloire et du bonheur, je passai la nuit entière à réfléchir aux dernières paroles du calife, à son attendrissement et à cette précieuse couronne d'olivier présentée par lui... il devoit me donner la plus grande preuve *d'estime et d'amitié...* j'étois revêtu des plus éminens emplois ; je tenois de lui une fortune immense : que pouvoit-il donc faire de plus ? ... mon coeur osoit le prévoir,

p231

et ma raison rejetoit en vain cette idée : mille souvenirs, mille circonstances, que je me rappelois successivement, affermissoient en moi la plus chère et la plus audacieuse espérance : enfin je ne doutai point que le calife n'eût le projet de me donner Abassa pour épouse. Cette pensée m'inspira pour lui une reconnaissance véritablement passionnée ; je me reprochai avec amertume l'opinion que j'avois eue de son caractère jusqu'à ce moment ; je m'accusois d'injustice et d'ingratitude ; je ne concevois plus comment j'avois pu

juger ainsi un prince, qui me paroissoit
le modèle le plus parfait des amis et des
souverains. Je trouvois des excuses à tout
ce qui m' avoit révolté en lui ; je ne sentois
plus que ses grandes qualités et ses bienfaits :
enfin, il me devenoit aussi cher que
mon amour même. Oh ! Si les princes connoissoient
tout le parti qu' ils pourroient
tirer des hommes qu' ils gouvernent ; s' ils
savoient à quel point d' enthousiasme et
d' idolatrie ils pourroient les conduire,
peut-être attacheroient-ils plus de prix à
ce genre de domination.
Vous imaginez facilement l' ardente impatience

p232

avec laquelle j' attendis l' heure du
rendez-vous que m' avoit donné le calife.
Il me fut impossible de ne pas la devancer ;
il n' en parut pas surpris ; il me fit asseoir
près de lui, et me tint ce discours : vous
m' avez rendu de grands services ; vos soins
et vos travaux m' ont débarrassé du poids
des affaires ; votre entretien m' a fait goûter
les charmes si doux d' une société intime.
Ennuyé de la représentation, fatigué de la
dissipation et des amusemens bruyans et
tumultueux, blasé sur les plaisirs et même
sur la gloire, l' amitié est devenue nécessaire
à mon bonheur ; je n' aime que vous
et ma soeur, et depuis long-temps, vous le
savez, je gémiss de ne pouvoir réunir à la
fois, près de moi, deux personnes qui me
sont si chères. Abassa ne peut se montrer
qu' à mes yeux ou à ceux de son époux ; je
vous offre sa main, Barmécide, mais à une
condition qui, sans doute, vous paroîtra
sévère... ici le calife s' arrêta ; j' étois si
violemment ému, que je craignis de me
trahir en lui répondant. Je m' étois promis
d' avance de contenir mes transports, et de
ne montrer qu' une respectueuse reconnoissance :
ainsi je m' inclinai profondément

p233

en baissant les yeux, et je gardai le
silence. Aaron reprenant la parole : je vais

vous ouvrir mon coeur, me dit-il. Abassa me paroît une personne si accomplie, que, si elle n' eût pas été ma soeur, l' hymen l' auroit à jamais unie à mon sort ; mais, puisque la plus aimable et la plus belle femme de l' orient ne peut être l' épouse d' Aaron, nul autre ne doit la posséder. D' ailleurs, je ne puis ni ne dois souffrir que la pureté du sang d' Ali soit souillée par une alliance étrangère ; et vous concevez que les neveux de vos frères ne sauroient être les miens. Ainsi, je donne à mon ami la main de ma soeur, mais je ne puis accorder à Barmécide les droits d' un époux ; j' exige, au contraire, sa parole la plus sacrée qu' il ne sera jamais pour Abassa que ce que je suis moi-même, un ami et un frère ; et ce n' est qu' à cette condition que je puis former un tel lien. Parlez, Barmécide, me le promettez-vous ? ... à cette question, il fallut enfin répondre. Glacé d' étonnement et d' indignation, et cependant transporté

p234

de l' idée que je verrois Abassa chaque jour, et que, malgré les caprices d' un tyran, elle seroit à moi, j' éprouvois autant d' émotion que de dépit et de surprise, autant de joie que de colère ; mais je sus dissimuler tout ce qui se passoit au fond de mon coeur : je promis tout. Le calife exigea des sermens terribles, je les fis : ensuite il me dit qu' il avoit obtenu le consentement de la princesse, et que je l' épouserois publiquement le lendemain, et avec la plus grande pompe. Il finit par me déclarer qu' Abassa, prévenue de ses volontés, les approuvoit entièrement ; et il ajouta que, malgré sa confiance en ma parole, je ne verrois jamais la princesse qu' en sa présence, et qu' il me surveilleroit avec autant de sévérité que de vigilance. Je répondis très-froidement qu' étant entièrement livré aux affaires, l' amour n' égareroit jamais ma raison ; que cette passion n' étoit à mes yeux qu' une foiblesse, et que je m' en garantirois sans effort. Après cette protestation, je me retirai dans un état que je n' entreprendrai point de décrire, et que vous concevrez facilement... mais bientôt, occupé d' une

p235

seule idée, je cessai de haïr la tyrannie du calife, en pensant que, dans quelques heures, Abassa prononceroit publiquement le serment qui devoit pour jamais unir nos destinées. Le temple que j' avois élevé au pied de la montagne étoit enfin achevé ; et le lendemain, jour fixé pour mon hymen, étoit aussi celui de la fête que j' avois instituée dans ce temple. Aussitôt que parut l' aurore, je me revêtis des habits magnifiques que le calife m' avoit envoyés, et je fis porter au sérail les présens que, suivant l' usage, je devois offrir à la princesse. à huit heures je reçus ordre de me rendre à la mosquée ; et à peine y étois-je entré, que la princesse arriva. Elle étoit voilée, conduite par le calife, et environnée de toutes ses esclaves ; elle n' ôta point son voile, et après la cérémonie, le calife la reprit par la main, et me dit de le suivre au temple de la montagne, en ajoutant que la fête du peuple ne commençant qu' à la nuit, nous y passerions la journée. Arrivés au temple, les esclaves formèrent autour une enceinte, afin d' empêcher qu' aucun homme en approchât. Nous entrâmes tous les trois dans le temple, le

p236

calife, la princesse et moi ; j' éprouvois une si violente palpitation de coeur, qu' il m' auroit été impossible de proférer une seule parole. Je desirois et je craignois également l' instant où Abassa ôteroit son voile, l' instant où je verrois au grand jour ce visage adoré. Je jugeois de son trouble par le mien ; je concevois facilement tout ce qu' elle éprouvoit en se retrouvant au pied de cette montagne, et dans ce temple dont elle étoit la divinité ; et moi, je n' imaginois pas comment je pourrois soutenir son premier regard, et comment nous pourrions dérober aux yeux pénétrants d' Aaron et tant de trouble et tant d' amour... enfin, parvenus à l' extrémité

du temple, le calife se retournant vers sa
soeur : allons, ma chère Abassa, lui dit-il,
levez à présent votre voile. à ces mots, la
princesse ne répondit rien, et resta immobile ;
et le calife reprenant la parole : je
conçois, lui dit-il, tout votre embarras,
et combien il doit vous paroître étrange
de vous montrer sans voile ; mais plus
vous hésitez, et plus cette timidité s' accroîtra.
Il faut cependant la surmonter ;
Barmécide est votre époux, et songez qu' il

p237

n' a reçu votre main que pour me procurer
le bonheur de vous réunir tous deux ici,
et pour vous débarrasser de ce voile importun.
En parlant ainsi, Aaron voyant
qu' Abassa ne pouvoit se résoudre à lui
obéir, s' approcha d' elle pour lever son
voile. Ce mouvement la fit tressaillir ; elle
opposa quelque résistance à la volonté du
calife, mais le voile fut enlevé ; et, parée
de tous les dons de la nature, et de tous
les charmes de la jeunesse et de la pudeur,
Abassa parut à mes yeux. La modeste rougeur
de son visage, ses beaux yeux baissés,
ses longues paupières noires, mouillées
de larmes, dont la couleur, plus foncée
que l' ébène, relevoit encore le vif incarnat
de ses joues, la douceur de sa physionomie,
sa fraîcheur, la majesté de sa taille,
tout, jusqu' à l' immobilité de son maintien,
donnoit à toute sa personne quelque chose
de si touchant et de si noble, et elle avoit
en même temps un éclat si éblouissant,
que le calife même en fut trop frappé pour
pouvoir observer l' impression qu' elle produisoit
sur moi ; mais, tandis que nous la
regardions avec une admiration muette,
nous la vîmes tout à coup pâlir. Au même

p238

instant, sa tête se baissa sur son sein ; elle
tendit la main à son frère, et elle tomba
évanouie dans ses bras. Le calife m' ordonna
de sortir, et de lui envoyer les
esclaves de la princesse : j' obéis. éperdu,

hors de moi et dévoré d'inquiétudes, j'allai attendre sous la tente le moment où je serois rappelé. Je craignois mortellement que cet évanouissement n'eût donné quelques soupçons au calife ; mais, au bout d'une demi-heure, il vint me retrouver et dissiper toutes mes terreurs. Cette scène a dû vous effrayer, me dit-il, et doit en effet surprendre un européen ; pour moi, je m'attendois bien à quelque chose de semblable. Tel est l'empire de l'habitude ; et vous avez vu ce qu'il en coûte à la plus rare beauté de l'orient, pour ôter le voile qui cache ses charmes à tous les yeux. Cependant Abassa a repris l'usage de ses sens ; elle assure qu'elle saura vaincre sa timidité, et consent à vous revoir. Allons la rejoindre ; mais ne la regardez pas, et ne parlez point de ce qui s'est passé. En disant ces mots, le calife me prit sous le bras, et nous retournâmes dans le temple. La princesse, en nous apercevant, renvoya

p239

ses esclaves. Aaron nous fit asseoir, et se plaça entre nous deux, de sorte que je pouvois à peine entrevoir Abassa ; mais je ne rencontrai jamais ses regards, même dans le reste de la journée, car ses yeux furent toujours baissés. D'ailleurs, elle prit quelque part à la conversation, et trouva plusieurs fois le moyen de me dire des choses touchantes qui ne pouvoient être entendues que de moi, et dont il étoit impossible que le calife pût pénétrer le véritable sens. Nous dinâmes dans le temple, et le calife se plaça de même à table, entre la princesse et moi. Après le dîner, Aaron proposa une promenade sur la montagne. Abassa reprit son voile, et dès cet instant, elle parla avec beaucoup plus d'aisance et de liberté, et elle m'adressa souvent la parole. Au déclin du jour, nous revînmes dans le temple, et nous y restâmes jusqu'à l'heure où le peuple devoit s'y rendre pour la fête : alors le calife prit Abassa par la main, et sortit. J'avois fait illuminer la montagne, et placé des musiciens derrière les rochers. Le calife et la princesse s'arrêtèrent près d'une demi-heure pour jouir de ce spectacle et pour

p240

entendre la musique ; ensuite ils me quittèrent
pour retourner au palais. Ce moment
fut affreux pour moi. Malgré la
contrainte que m' imposait la tyrannie la
plus bizarre, le jour qui venoit de s' écouler
avoit été le plus beau de ma vie. Pouvois-je
n' être pas heureux en voyant celle que
j' adorois, et dont la figure, le maintien,
les manières, avoient pour moi tout l' intérêt
de la nouveauté ; en pensant qu' un
lien sacré nous unissoit, et que du moins
je n' aurois jamais la douleur de voir un
autre prétendre à sa main ? Mais en me
quittant, elle emportoit avec elle cet enchantement
si doux, causé par sa présence :
je me trouvai seul ; mon bonheur
ne me parut plus qu' une vaine illusion, et
le titre si cher de son époux, qu' une cruelle
imposture, qui, loin de satisfaire l' amour,
ne pouvoit que l' irriter en le désespérant.
Trop violemment agité pour goûter le repos,
je passai la nuit presque entière dans
un endroit écarté de la montagne : là,
tristement assis sur la pente d' un rocher,
je me livrois aux plus douloureuses réflexions ;
j' entendois de loin les cris du
peuple dont la joie, toujours franche et

p241

naïve, est si bruyante. J' éprouvois quelque
consolation en pensant que ce peuple, au
milieu de sa gaieté, bénissoit Barmécide.
Plusieurs fois j' entendis les échos de la
montagne répéter mon nom, et je m' écriois :
ô peuple reconnoissant ! C' est à
toi seul qu' il faut consacrer ses travaux ;
c' est toi qu' il faut servir, et non des despotes
insolens et barbares, qui se font un
jeu cruel d' assujettir à leurs caprices les
droits les plus sacrés de la nature et de
l' amour... c' est ainsi que j' exhalois un
chagrin dont chaque pensée augmentoit
l' amertume. Cependant cette sombre mélancolie
s' évanouit presque entièrement,
aussitôt que j' aperçus les premiers rayons

de l' aurore : ce jour, que je voyois naître
avec ravissement, m' annonçoit que, dans
quelques heures, j' allois revoir Abassa ; et
j' oubliai mes peines, pour me livrer à tous
les charmes d' une si douce espérance. N' osant
montrer trop d' empressement, je ne
me rendis chez le calife qu' à l' heure accoutumée ;
j' y trouvai la princesse ; elle rougit
en m' apercevant, et garda le silence
pendant quelque temps ; mais se remettant
peu à peu de son trouble, elle s' enhardit,

p242

non seulement jusqu' à m' adresser la parole,
mais jusqu' à lever les yeux sur moi.
Ce premier regard, plein de sentiment et
de confusion, produisit sur mon coeur un
effet inexprimable...
oh ! Quel charme inconcevable la pudeur
donne à la beauté ! Et quelles jouissances
pures comme elle, quels plaisirs
nouveaux elle procure à l' amour ! Elle sait
multiplier les faveurs, et répandre un prix
inestimable sur ce qu' elle refuse et sur ce
qu' elle craint d' accorder ! ... ce regard
furtif et timide me rendit heureux et satisfait
pour le reste du jour. Le lendemain,
je desirai passionnément qu' Abassa pût se
résoudre à fixer ses yeux sur les miens.
J' attendis long-temps cette faveur, et je
ne l' obtins jamais sans voir les beaux yeux
d' Abassa se remplir de larmes, et la plus
vive rougeur colorer son visage. Le calife
se plaçoit toujours entre nous deux, ce qui
nous donnoit la facilité de nous regarder,
sans qu' il pût s' en apercevoir. Aaron aimoit
la lecture et les vers ; il nous en lisoit
souvent de sa composition. Un jour, qu' il
s' étoit engagé dans une longue lecture, je
passai une de mes mains derrière son fauteuil ;

p243

et, par un geste suppliant, je conjurai
la princesse de me donner la sienne.
Je n' oublierai jamais l' expression que prit
sa physionomie dans ce moment : l' amour,
le desir, l' embarras, la crainte, s' y peignirent

avec tant de naïveté et d' énergie, que j' en fus effrayé. Je me hâtai de renoncer à mon dessein ; je me levai, et je restai debout, en face du calife, tout le temps de la lecture. Les jours suivans, je vis facilement qu' Abassa remarquoit que j' avois l' air triste et rêveur, et je m' aperçus qu' elle formoit le projet de me consoler, en m' accordant d' elle-même ce qu' elle m' avoit refusé ; mais elle hésita long-temps avant de s' y décider. Enfin, un soir, elle avança doucement sa main tremblante ; je la saisis avec transport... il n' appartient qu' à l' amour vertueux de consacrer à jamais une telle action. Combien d' amans ne pourroient concevoir que ce moment fût si délicieux pour moi, qu' il fait époque dans ma vie, et que depuis nul autre instant de bonheur n' a pu diminuer le charme du souvenir que j' en conserve ! Le calife, qui m' avoit attentivement observé les premiers jours, ne concevoit pas le moindre

p244

soupçon de notre intelligence ; il n' attribuoit qu' à l' embarras et à la modestie les vives émotions que la rougeur d' Abassa manifestoit si souvent ; et j' avois su lui persuader qu' entièrement dominé par l' ambition et l' amour de la gloire, j' étois inaccessible à toute autre passion. Il le crut, et, par un raffinement incompréhensible d' orgueil et de tyrannie, il me sut, en quelque sorte, mauvais gré de n' être pas plus sensible aux charmes de celle qu' il jugeoit la femme la plus accomplie de l' univers ; il auroit trouvé une sorte de jouissance à me voir amoureux sans espoir, et je connus qu' il pensoit que le sacrifice d' une passion violente auroit pu seul m' acquitter envers lui. Cette situation duroit depuis deux mois, lorsqu' enfin je hasardai d' écrire à la princesse, et de lui remettre mon billet. Elle y répondit, et je ne crois pas avoir jamais plus souffert que le jour où je reçus cette première réponse ; car, un instant après, le calife s' engagea dans une lecture qui dura trois mortelles heures. Possesseur de la première lettre d' Abassa, j' aurois donné la moitié de ma vie pour une demi-heure

p245

de liberté ; mais combien je fus dédommagé de cette affreuse contrainte, lorsqu' il me fut possible de lire cette lettre touchante et passionnée ! ... qui exalta tellement mon amour et mon imagination, que le lendemain, dans mon second billet, j' osai demander un rendez-vous. Il falloir mettre dans la confiance Nouraha et Nasuf ; mais nous pouvions compter sur la fidélité de ces deux esclaves. Je détaillais tout le plan des précautions qu' il falloir prendre pour faire cette périlleuse démarche. Abassa consentit à tout, et la nuit suivante, au pied de cette montagne consacrée par notre amour, dans le temple bâti sur le lieu même témoin de nos premiers sermens, je reçus dans mes bras cette épouse adorée... Abassa trouvant qu' il y auroit moins de danger à nous voir dans le sérail même, et en ayant imaginé tous les moyens, il fut convenu qu' à l' avenir je m' y rendrais la nuit, une ou deux fois chaque mois. Rien ne peut se comparer au bonheur que je goûtai depuis ce premier rendez-vous, pendant près de six mois ; les difficultés, le mystère, donnoient à notre union ce charme piquant qui manque ordinairement

p246

à l' hymen le plus heureux ; enfin, il falloir tout braver, tout risquer, pour nous voir en secret ; ainsi le danger même ajoutoit à l' amour le doux sentiment d' une reconnoissance passionnée. Mais que je payai cher cette félicité suprême ! ... Abassa portoit dans son sein le gage funeste de notre union... lorsqu' il ne me fut plus possible d' en douter, concevez, s' il se peut, quel dut être l' excès de mon embarras, de mon trouble et de ma mortelle anxiété. Comment espérer de cacher au calife un état qu' on ne peut se flatter de dérober aux yeux les moins attentifs ? ... occupé nuit et jour de cette seule idée, je n' entrevoyois aucun moyen de nous soustraire à ce péril

pressant. Je connoissois trop l' inflexible
orgueil d' Aaron, et la férocité de ses premiers
mouvemens, pour n' être pas certain
qu' en découvrant notre secret, il exerceroit
sur nous une vengeance aussi barbare
qu' insensée. Je frémissais en pensant que
j' entraîneroie Abassa dans ma chute. Je me
reprochois avec désespoir la passion fatale
qui causoit sa perte. Oh ! Combien je maudissois
alors le tyran cruel dont les caprices
inhumains, bouleversant les lois éternelles

p247

de la raison et de la nature, me ravissoient
tout le bonheur attaché aux titres sacrés
d' époux et de père, et dans le sein de l' union
la plus légitime, me causoient les
remords déchirans d' un coupable séducteur ! ...
enfin un événement, aussi heureux
pour moi qu' inattendu, vint pour
cette fois nous tirer de ce profond abyme.
Un des princes tributaires du calife se
révolta. Aaron voulut aller lui-même le
soumettre et le punir. Jugez de la joie que
me causa cette résolution ; car je savois
que cette expédition ne pourroit se terminer
promptement. Le calife voulut m' emmener
avec lui. Je fus donc forcé de confier
mes plus chers intérêts à deux esclaves, Nasuf
et Nouhara ; mais ces esclaves avoient
des ames sensibles et reconnoissantes. Je
leur laissai les instructions les plus détaillées,
et tout fut heureusement exécuté,
comme je l' avois prescrit. Tandis qu' à la
suite du calife, à trois cents lieues de Bagdad,
nous assiégions le prince rebelle dans
sa capitale, Abassa devint mère d' un enfant,
que Nasuf envoya, suivant mes ordres,
à la Mecque. Ceux qui le portèrent
et celui qui le reçut ne soupçonnèrent jamais

p248

sa naissance. Hélas ! Ignorant
dans quel temps il me seroit possible de
revoir cet enfant, et me flattant de le conserver,
j' avois voulu m' assurer de pouvoir
un jour le reconnoître avec certitude. J' avois

appris, dans mes voyages, un secret
que je communiquai à Nasuf, et avec lequel
il peignit, ou, pour mieux dire, il
grava, d' une manière ineffaçable, sur l' épaule
droite de cet enfant une petite couronne
d' olivier, semblable en miniature à
celle que j' avois reçue de sa mère. On ne
l' envoya à la Mecque qu' après cette opération,
qui réussit parfaitement. Je
n' entrerais point dans le long détail des
précautions que j' avois prises pour assurer
le secret de l' accouchement d' Abassa ; je
me contenterai de vous dire qu' elles furent
si bien combinées, que ce mystère fut
toujours ignoré. Je reçus à l' armée les
nouvelles de cet heureux événement ; et
trois mois après, le calife victorieux revint

p249

à Bagdad. Avec quelle joie et quel
profond attendrissement je revis Abassa ! ...
mais l' affreux danger qu' elle avoit couru,
les mortelles inquiétudes que nous avions
éprouvées, me firent prendre la résolution
de renoncer au bonheur de la voir en secret ;
l' amour, qui s' étoit révolté contre
les défenses d' un tyran, pouvoit seul se
sacrifier ainsi lui-même. J' aurois tout
bravé pour moi ; mais ce douloureux
devoir m' étoit imposé par l' intérêt si cher
d' Abassa, et celui des deux fidèles esclaves,
dont chacun de nos rendez-vous exposerait
l' existence. Abassa, pénétrée des
mêmes sentimens, acheva de m' affermir
dans ma résolution. Je la revis une seule
fois la nuit, pour jurer à ses pieds de ne
plus la revoir... avec quelle rapidité
cette nuit s' écoula ! ... avec quelle amertume
j' en goûtai la félicité ! ... situation
violente et bizarre, où l' amour, à la fois
heureux et désespéré, ne se livroit qu' en
gémissant aux plus doux transports, et
trouvoit la cause de ses tourmens et la
mesure de ses regrets dans l' excès même
de son bonheur ! ... cette entrevue fut en
effet la dernière... depuis cette époque,

p250

je n' ai revu mon épouse, durant sept années entières, qu' en présence du tyran... nous nous écrivions tous les jours ; et pendant les deux premières années, le soin de donner à Abassa des nouvelles de son fils ajoutoit un intérêt de plus à notre correspondance. Cet enfant, toujours à la Mecque, étoit élevé dans l' obscurité chez un homme qui le croyoit le neveu de Nasuf. Non seulement je paroissois n' avoir nul rapport avec Nasuf, mais, par un excès de précaution, nous étions convenus que Nasuf auroit l' air mécontent de moi. Il me demanda publiquement une grace, que je lui refusai sèchement ; et il s' en plaignit au calife, en ajoutant que je le haïssois, et que j' avois même prévenu la princesse contre lui. Le calife, qui estimoit son zèle et sa fidélité, nous en parla. Nous répondîmes légèrement ; et le calife, pour terminer cette petite discussion domestique, attacha Nasuf à sa personne, et donna un autre chef d' esclaves à sa soeur. Nasuf affecta de triompher avec insolence ; je montrai beaucoup de dédain pour lui : le calife jouissoit en secret de voir son esclave oser braver son favori. Les princes

p251

ont une infinité de plaisirs de ce genre, qu' on ne peut deviner qu' en vivant avec eux, et dont le vulgaire n' a pas même l' idée. Au reste, Aaron fut bien persuadé que Nasuf me détestoit, et que j' étois violemment piqué de son audace. Cette erreur m' ôtoit toute crainte à l' égard de mon fils, dans le cas où le calife découvreroit par hasard que Nasuf faisoit élever un enfant à la Mecque ; j' étois certain qu' alors il croiroit sans examen que cet enfant étoit en effet le neveu de Nasuf, et qu' il ne feroit aucun rapprochement dangereux pour nous. Cependant j' avois le plus vif desir de voir enfin cet enfant qui m' étoit si cher. Nasuf opposoit une résistance opiniâtre à ce desir ; mais, au bout de deux ans, je lui déclarai que je voulois absolument aller à la Mecque dans quatre mois. Nasuf concerta avec moi les moyens de faire ce voyage, et de voir mon fils, sans exciter

de soupçons ; mais, hélas ! Au bout de deux mois, il vint m'annoncer que cet enfant, objet d'une si douce espérance et d'une si tendre affection, avoit été attaqué d'une maladie contagieuse, et qu'il n'existoit plus... je fus profondément affligé de

p252

cette perte, que notre situation rendoit irréparable ; je n'avois d'autre consolation, dans la contrainte affreuse qui nous étoit imposée, que celle de penser qu'il me restoit du moins un gage de notre union. Nasuf me proposa de cacher ce malheur à la princesse ; il me représenta qu'elle n'auroit jamais la force de dissimuler sa douleur ; qu'elle y succomberoit peut-être, et que, ne devant jamais voir cet enfant, il étoit facile de l'abuser à cet égard, et de lui laisser à jamais une erreur si nécessaire à son repos. Je cédaï d'autant plus facilement à ces raisons, qu'il me sembloit qu'elle devoit m'aimer moins, en apprenant que ce lien si cher qui nous unissoit, étoit brisé : ainsi, elle a toujours ignoré ce funeste événement. Mais combien ses lettres devinrent déchirantes pour moi ! Elle m'y parloit sans cesse de son fils ; chaque instant sembloit ajouter à son amour pour lui : j'étois forcé de répondre ; et en pleurant la mort de mon fils, il falloït tous les jours écrire de longs détails sur son éducation, ses progrès et sa santé. Ainsi le temps, qui ne guérit les peines du coeur que par l'oubli qu'il amène nécessairement,

p253

ne pouvoit produire un tel effet sur moi. Cependant, je trouvai des distractions et des consolations dans la vive et constante tendresse d'Abassa. Le calife, parfaitement convaincu que nous n'avions l'un pour l'autre que de l'estime et de la confiance, ne nous surveilloit plus, et nous laissoit infiniment plus de liberté. Je pouvois me placer près d'elle, lui parler avec le ton de l'amitié, sans qu'il en prît

d' ombrage. Souvent nous allions nous promener tous les trois ensemble. La princesse se mettoit entre son frère et moi, et s' appuyoit sur mon bras ; quelquefois le calife, ayant quelques ordres à donner, nous laissoit seuls ensemble pendant quelques minutes : combien ces momens étoient précieux ! Quel enchantement ils répandoient sur le reste de la journée ! Quel doux souvenir ils nous laissoient ! ... les devoirs de ma place remplissoient tous les momens où j' étois séparé d' Abassa. Je sentois vivement la gloire et le bonheur de rendre tout un peuple heureux, d' avoir ranimé son industrie, assuré la paix et fait fleurir le commerce et les arts. Entouré de savans, d' artistes et de gens de lettres, vivant

p254

avec mes frères dans la plus intime union, je goûtois toutes les douceurs que l' amitié et la société peuvent offrir. Tous mes frères étoient mariés ; au sein d' une famille nombreuse et chérie, je ne pouvois me croire expatrié. Je voyois croître les enfans de mes frères, et leur existence me dédommageoit de la perte du mien. Dans cet endroit du récit de Barmécide, Isambard observa qu' il étoit onze heures ; on se sépara, en convenant de se rassembler le lendemain matin pour entendre, avant de se quitter, la fin de l' histoire de Barmécide.

p255

Chapitre xvii.

le ressentiment d' un despote.

les chevaliers s' étant rassemblés à neuf heures du matin dans la chambre de Barmécide, cet illustre proscrit reprit ainsi sa narration : depuis la mort de mon fils, jusqu' à l' époque de l' affreuse catastrophe qui termine mon histoire, ma vie n' offre aucun événement particulier ; elle fut uniformément, dans cet espace de cinq années, telle que je viens de la dépeindre ; enfin la fortune, qui avoit tout fait pour moi, non seulement détruisit son ouvrage

en quelques instans, mais elle voulut que
l' excès de mon malheur fût encore plus
étonnant que ne l' avoit été l' éclat de ma

p256

prospérité. J' avois trente-quatre ans ; j' étois
depuis près de douze ans premier
ministre du plus puissant prince de l' Asie,
j' avois toujours joui près de lui d' une faveur
constante, que nul concurrent n' avoit
même essayé d' affoiblir : cependant, depuis
plusieurs années, je remarquois que
le calife ne m' aimoit plus, c' est-à-dire,
qu' il ne se faisoit plus l' illusion de se le
persuader. L' amitié des princes n' est que
dans leur tête ; elle est beaucoup plus fragile
que l' amour ; il leur faut, pour l' entretenir,
ou l' attrait de la nouveauté, ou
le plaisir d' accorder à l' objet qui l' inspire
des graces éclatantes : ils jouissent alors
de son étonnement, de celui du public,
et même de l' envie de ses rivaux ; ils
croient à la reconnoissance tant qu' ils donnent,
et n' y croient plus lorsqu' ils n' ont
plus rien à donner. J' étois grand visir et
beau-frère du calife ; il auroit pu tout faire
pour mon bonheur, mais il ne pouvoit
ajouter à ma fortune : d' ailleurs, j' ose dire
que l' élévation où je me trouvois n' étoit
pas entièrement son ouvrage ; je ne devois
ma réputation et l' amour public qu' à mes
travaux et à ma conduite. Aaron n' est

p257

point envieux ; l' orgueil, autant que la
grandeur d' ame, le préserve d' un vice si
bas ; mais ce même orgueil s' irritoit en
songeant que je pouvois me flatter de posséder
quelques avantages indépendans de
sa faveur ; il trouvoit bon que d' autres le
pensassent, c' étoit honorer son choix, mais
il auroit voulu m' ôter cette opinion ; lui,
qui jadis m' avoit comblé d' éloges si flatteurs,
n' avoit plus depuis long-temps
d' autre desir que celui d' humilier mon
amour propre, de me rappeler le point
d' où j' étois parti, et de me faire sentir ma

dépendance. Je supportois tous ces petits dégoûts avec une indifférence qui ne pouvoit qu' augmenter le dépit secret d' Aaron ; il savoit le dissimuler, mais la sécheresse de ses entretiens, et sur-tout son embarras, lorsque nous étions tête à tête (avant-coureur le plus certain de la disgrâce des princes), tout me montrait combien il étoit changé pour moi. J' avois toujours conservé la douce habitude d' écrire tous les jours à la princesse ; elle m' avoit promis de brûler toutes mes lettres ; mais ne pouvant se résoudre à faire ce sacrifice, elle les confioit toutes à Nouraha, qui les déposoit hors de

p258

l' appartement d' Abassa, dans un lieu qui n' étoit connu que d' elle et de sa maîtresse. Abassa, chaque soir, lui donnoit la lettre du jour, avec ordre d' aller l' enfermer avec les autres avant de se coucher. Nouraha, malade depuis quelques jours, se trouvant un jour plus souffrante qu' à l' ordinaire, oublia de serrer la lettre que la princesse lui avoit remise, elle la laissa dans ses poches, et se mit au lit. Une jeune esclave subalterne couchoit dans sa chambre, et fut réveillée vers le milieu de la nuit par un cri douloureux de Nouraha ; la jeune esclave se leva, prit une lumière, et s' approchant de Nouraha, elle vit que, frappée d' une apoplexie foudroyante, elle venoit de rendre le dernier soupir. Aussitôt l' esclave (sans doute avec l' intention de chercher des clés, afin de voler Nouraha, comblée des dons de la princesse) fouilla dans ses poches, et trouva une lettre qui ne renfermoit rien qui pût compromettre Nasuf, mais qui contenoit toutes les preuves de notre intelligence et des détails sur mon fils, comme s' il eût existé. La vile esclave lut cette lettre ; elle savoit, comme tout le monde, que le calife, en me donnant

p259

Abassa pour épouse, n' avoit prétendu m' accorder que l' honneur de recevoir sa

main ; elle pensa que la plus noire des trahisons
pourroit faire sa fortune, et d' après
cette idée, aussitôt que le jour parut, elle
s' échappa du sérail sans annoncer la mort
de Nouraha, et elle alla porter ma lettre au
calife. En sortant de sa chambre elle rencontra
Nasuf, et le croyant mon ennemi et
celui de la princesse, elle se vanta de l' action
qu' elle venoit de commettre, et fit le
détail de ce que contenoit la lettre. Nasuf,
voyant qu' il n' étoit ni nommé, ni indiqué,
forma dans l' instant le plan qu' il exécuta
avec tant de courage. Le calife avoit ordonné
à l' esclave de rester dans la chambre
voisine, et Nasuf attendoit, en frémissant,
le résultat des réflexions d' Aaron. Il étoit
bien certain que cet impérieux despote
méditoit une vengeance terrible ; mais qui
pouvoit prévoir l' atrocité de sa barbarie ! ...
enfin, au bout d' un demi quart d' heure,
Nasuf, appelé par le tyran, entra dans son
cabinet, et fut saisi d' effroi en voyant sa
pâleur et son air sinistre. Nasuf, dit Aaron,
je suis trahi ! Oui, seigneur, je le sais, répondit
Nasuf ; l' esclave fidelle qui a dénoncé

p260

les deux coupables vient de me
parler. Depuis long-temps j' avois des soupçons
vagues à cet égard ; la princesse et
Barmécide craignoient ma vigilance, et
voilà, seigneur, la véritable cause de la
haine qu' ils me portent. Nasuf, reprit
Aaron, puis-je compter sur ta fidélité ?
-ordonnez, seigneur. -hé bien, que l' indigne
Abassa soit plongée dans le fond
d' un cachot pour le reste de ses jours, et
que tout ce qui porte l' odieux nom de Barmécide
disparaisse de la terre, qu' ils soient
tous immolés dans une heure. Nasuf,
dissimulant l' horreur dont il étoit pénétré,
parut partager la fureur du tyran ; mais il
représenta qu' il paroissoit plus prudent
que tous ces meurtres fussent commis à la
fois, et il demanda à n' être chargé que du
mien, et de conduire la princesse en prison.
Aaron y consentit. Alors ce vertueux
esclave se rendit chez Abassa, l' instruisit
de tout, lui promit de me sauver, de la
tirer elle-même de sa prison sous peu de
temps, et de fuir avec elle. Il s' empara de

toutes mes lettres, les brûla, et conduisit
la malheureuse Abassa dans l' affreux donjon
que le tyran avoit indiqué. Après avoir

p261

reçu d' elle un billet pour moi, il vint dans
ma maison ; car durant l' été je ne demeurais
pas au palais, et j' habitois une maison
sur le bord du Tigre. J' avois passé cette
nuit funeste sans me coucher ; Aaron
m' avoit chargé la veille au soir de tant
d' affaires, qu' elles n' étoient pas encore
terminées. Je travaillois pour le barbare,
lorsque Nasuf entra dans ma chambre.
Généreux Barmécide, me dit-il, armez-vous
de tout votre courage, et lisez ce
billet. à ces mots, je pris l' écrit qu' il me
présentoit, et j' y lus ces terribles paroles :
" oh ! Pourras-tu pardonner ta malheureuse
épouse ? Tout est découvert ; mon
funeste amour t' a perdu, ta tête est proscrite ;
on égorge tes frères et ta famille
entière, et c' est du fond d' un cachot que
je t' écris ! ... Nasuf veut te sauver, et
promet de nous réunir... ah ! Prends
pitié d' Abassa, et si tu n' es pas plus inflexible
que l' auteur de nos maux, fuis,
cher époux, et laisse-toi guider par
Nasuf... "
ô mes frères ! M' écriai-je, quoi ! Dans
cet instant, ils succombent sous le fer
des meurtriers ! ... les momens nous sont

p262

chers, interrompit Nasuf, suivez-moi,
seigneur. -qui ! Moi ! Fuir comme un vil
criminel lorsqu' on assassine mes frères !
Ah ! Je vois couler leur sang, j' entends
leurs cris lamentables, et ceux de leurs
enfants, de leurs épouses... non, je veux
périr ou les venger... en disant ces paroles,
je me jette sur mon épée et je m' avance
vers la porte... Nasuf, se précipitant
sur moi, et m' arrêtant : où courez-vous,
dit-il, vos frères n' existent plus,
c' en est fait ; mais Abassa respire, et vous
allez causer sa mort... -je veux poignarder

le tyran, je dois venger mes frères...
ingrat, s' écria Nasuf, ne devez-vous rien
à la princesse malheureuse que vous avez
séduite ? Ne me devez-vous rien à moi,
qui m' expose à la mort pour vous sauver ?
Ces paroles me firent tressaillir, je restai
immobile, et Nasuf, me prenant par le
bras, m' entraîna... je me laissai conduire...
connoissant parfaitement ma
maison, il me fit passer par une porte de
derrière, qui conduisoit dans une cour,
au bout de laquelle étoit une cave : Nasuf
avoit les clés de la porte de la cour et de
la cave ; car c' étoit par cette porte, qui

p263

s' ouvroit sur la campagne, qu' il venoit
la nuit me voir en secret, lorsqu' il avoit
quelque chose de particulier à me dire ;
et, afin de n' être point entendus, nous
descendions dans la cour, où mes domestiques
n' entroient jamais, et j' entretenois
Nasuf dans cette cave. Il en ouvrit la porte,
et, m' y faisant entrer : promettez-moi,
dit-il, au nom de l' honneur et de la reconnaissance,
de respecter vos jours, et
de m' attendre ici jusqu' à ce que je vienne
vous chercher ; et moi je vous promets de
sauver Abassa, de la tirer de prison et de
la conduire en Europe. à ce discours, je
fis, en gémissant, le serment qu' il exigeoit ;
alors il me quitta, referma la porte sur
moi, et je me trouvai seul au milieu de ce
souterrain et dans une obscurité profonde.
Pour la première fois de ma vie je connus
la terreur. Mon imagination, frappée du
massacre de mes frères, me représenta si
vivement cet horrible tableau, que la réalité
n' auroit pu me causer une douleur et
une pitié plus déchirantes... je les voyois
privés de la vie, percés de coups, étendus
sur le plancher avec leurs épouses et leurs
enfants égorgés dans leurs bras ; je voyois

p264

leurs visages défigurés, mais conservant
encore l' expression du désespoir et de

l' effroi ! ... il me sembloit que j' étois entouré de ces funestes objets ; une sueur froide inondoit tout mon corps, et, ne pouvant rester en place, malgré les épaisses ténèbres qui m' environnoient, j' errois dans cette cave immense avec un tel égarement, que, si je rencontrais quelque obstacle dans ma marche, ou si je passois sur une élévation de terrain, je reculois en frémissant, mes cheveux se hérissent sur ma tête, comme si j' eusse foulé aux pieds les cadavres sanglans de mes malheureux frères. Tous ces premiers momens d' un si juste désespoir furent entièrement donnés à la nature. Tranquille sur les jours d' Abassa, l' amour, concentré dans mon coeur, sembloit en être effacé ; l' image affreuse de ma famille entière, impitoyablement massacrée, anéantissoit en moi toute autre idée : d' ailleurs mon amour, cause fatale de cet horrible désastre, n' étoit plus qu' un crime à mes yeux, et s' il se fût alors offert à mon esprit, j' en eusse écarté le souvenir, comme on repousse un remords accablant. Enfin, je ne voyois

p265

que mes frères assassinés, et le desir même de la vengeance m' occupoit moins que ma douleur. Cependant, au bout de quatre ou cinq heures, ne voyant point revenir Nasuf, un soupçon affreux vint produire en moi d' autres pensées et de nouveaux sentimens ; j' imaginai que Nasuf me trahissoit, et que, complice du tyran, il ne m' avoit conduit dans cette cave que pour m' y laisser à jamais enseveli ; je n' en avois pas la clé sur moi ; j' étois enfermé : je me rappelai que Nasuf s' étoit saisi de mon épée, et me retraçant quelques autres circonstances, je ne doutai point de sa perfidie. Douze ans de discrétion et de dévouement auroient dû mettre Nasuf à l' abri de cet horrible soupçon ; mais le péril et la crainte enfantent toujours la défiance, c' est le juste supplice des tyrans, et c' est le plus grand tourment des infortunés. J' oubliai donc tous les services de Nasuf, pour ne réfléchir qu' à ma situation actuelle ; il me paroissoit hors de toute vraisemblance que Nasuf pût avoir la possibilité de revenir

dans ma maison me rendre la liberté, et
qu' il persuadât au calife qu' il m' avoit assassiné,
tandis qu' au contraire tout sembloit

p266

me prouver qu' il agissoit de concert
avec mon implacable oppresseur : la haine
et la cruauté d' Aaron avoient dû me destiner
ce genre de mort, qui donnoit l' assurance
d' une si longue agonie, et la lâcheté
d' un assassin avoit dû préférer la trahison à
tout autre moyen. Frappé de ces réflexions,
je vis la mort inévitable, je la vis obscure
et terrible, et je l' envisageai avec horreur.
Alors ma pitié se portant sur moi-même,
me ramena vers l' objet des plus tendres
sentimens de mon coeur ; alors je pensai
qu' Abassa ne pourroit me survivre, je me
la représentai baignée de larmes, et mourante
au fond d' un cachot, et je tombai
dans un accablement stupide ; je n' en sortis
que par les plus violens transports de rage
et de fureur, et j' éprouvai tous les tourmens
que peuvent causer une haine impuissante,
et le desir effréné de la vengeance.
ô combien je payai chèrement,
durant cette effroyable journée, treize ans
de gloire et de bonheur ! ... j' aurois succombé
à cet état inexprimable, si l' espérance,
qui se trouve encore au centre
même du plus profond abyme, n' eût tout
à coup relevé mon courage. En cherchant

p267

à me représenter l' effet que produiroit sur
le peuple la nouvelle de ma mort, j' imaginai
qu' un tel événement pourroit exciter
une révolte ; plus j' y pensai, et plus je me
le persuadai : bientôt je n' en doutai plus,
je vis le tyran renversé de son trône, je
vis Abassa délivrée, et je conçus même le
fol espoir que le peuple viendrait me tirer
de ma prison. Enfin, sur le soir, j' entends
marcher ; la porte de la cave s' ouvre, et je
vois paroître Nasuf ; il s' offrit à mes yeux
sous le plus étrange aspect, une pâleur
effrayante défiguroit ses traits, ses habits

étoient déchirés et ensanglantés ; d' une main il tenoit un flambeau et de l' autre une épée... cependant son maintien, sa démarche, l' expression de sa physionomie, affoiblissoient malgré moi tous les noirs soupçons que j' avois conçus ; je l' attendois en silence ; il s' avança près de moi, et me remettant mon épée : venez, me dit-il, tout est prêt pour votre fuite, et je vous accompagnerai jusqu' à la naissance du jour. à ces mots, il ne resta plus dans mon coeur que le remords cruel de mon injuste défiance ; je me jetai dans les bras de ce généreux esclave, le seul ami et l' unique

p268

défenseur que la fortune m' eût laissé... ne perdons point de temps, me dit-il, hâtons-nous de quitter ce dangereux séjour. En disant ces paroles, il jeta sur mes épaules un grand manteau ; il me prit par la main, et nous sortîmes : nous trouvâmes mes deux chevaux à la porte de la cour, nous montâmes à cheval, et Nasuf passant devant moi, me dit de le suivre, en me recommandant de garder un profond silence jusqu' au moment où nous serions en pleine campagne. Le ciel étoit obscur ; cependant de temps en temps la lune se montrant à travers les nuages, répandoit par intervalles assez de clarté pour pouvoir distinguer les objets. Nous cotoyâmes d' abord les murs de Bagdad ; je frémis en apercevant les tours du palais du tyran, et détournant les yeux, mes regards tombèrent sur le toit de la mosquée où j' avois reçu la main d' Abassa : à cette vue, un déluge de pleurs inonda mon visage... un instant après, nous passâmes devant la porte par laquelle, huit ans auparavant, j' étois entré triomphant dans Bagdad ; je sentis mon coeur se briser... chaque pas me retraçoit ma gloire passée, et l' image

p269

d' un bonheur détruit sans retour ; et cependant en perdant de vue ces objets déchirans,

en songeant que je ne les reverrois
jamais, je tombai dans une espèce
d' anéantissement plus douloureux encore
que les regrets que je venois d' éprouver.
Je suivois tristement Nasuf sur les bords
du Tigre, quand tout à coup un bruit
sourd et confus frappa mon oreille, et je
distinguai dans le lointain des cris plaintifs
et de longs gémissemens... ému jusqu' au
fond des entrailles, je levai les yeux,
et j' aperçus en face de nous, sur la rive
opposée, cette montagne sacrée pour moi,
et le sommet du temple... je vis avec
surprise que le temple étoit éclairé, et
qu' une multitude innombrable couvrait
presqu' entièrement la montagne... arrêtons-nous
un moment, dit Nasuf, et malgré
la tyrannie et la proscription, recueillez
un dernier hommage, plus touchant que
tous ceux que vous avez reçus dans la
prospérité. Sachez, continua-t-il, que depuis
ce matin, c' est-à-dire, depuis l' instant
où le bruit de votre mort s' est répandu,
tous vos sincères admirateurs, tous vos
véritables amis, sont successivement accourus

p270

sur cette montagne. Là, dans le
temple que vous avez élevé, autour de
cette table sur laquelle l' indigent et l' opprimé
déposèrent des plaintes que vous
ne repoussâtes jamais, ils déplorent votre
perte... ce ne sont point, ô Barmécide !
Les grands qui vous donnoient des fêtes et
de magnifiques festins ; ce ne sont point
les hommes que vous avez revêtus d' emplois
considérables, et dont vous avez fait
la fortune ; les plus fidèles de ceux-là se
cachent et se taisent, les autres sollicitent
déjà votre dépouille ; mais ces gémissemens
que vous entendez s' élèvent jusqu' au pied
du trône de l' éternel ; ils partent du coeur,
ils viennent de l' orphelin, qui retrouveit
un père en vous, de la veuve opprimée
que vous avez secourue, du vieillard dont
vous avez pris soin, de l' ouvrier, de l' artisan
dont vous encouragez l' industrie,
de l' artiste et des gens de lettres qui vous
devoient leurs talens et leur gloire ! ...
enfin dans ce temple dont la reconnoissance
publique vous fait le dieu, depuis

vosre chôte et sous les yeux du tyran,
l' éloquence et la poésie célèbrent vos vertus,
et le peuple vous pleure ! ... ô Nasuf !

p271

M' écriai-je, si ce peuple reconnoissant revoyoit
Barmécide, s' il entendoit sa voix
implorant la vengeance ! ... vain espoir,
interrompit Nasuf, le calife n' a pas osé
défendre dans ces premiers momens cette
espèce de deuil public, mais il a garni de
troupes toute la montagne, sous prétexte
de maintenir le bon ordre. Que pourroit,
contre une multitude de soldats, un peuple
sans armes, et composé en grande partie
de vieillards, de femmes et d' enfans ? ...
à ces mots, je poussai un profond soupir,
et, me retournant vers la montagne, je
contemplai en silence le spectacle qu' elle
m' offroit ; je goûtois avec transport le bonheur
d' inspirer de tels regrets, mais plus
j' en étois pénétré, plus je sentoais vivement
le revers affreux qui m' arrachoit à cette
nation chérie. Infortunés ! M' écriai-je, ô
vous tous que je portois dans mon coeur !
Vous pleurez ma mort, et ce n' est point
une illusion qui vous afflige ; oui, Barmécide
en effet a cessé d' exister... il ne peut
rien désormais pour votre bonheur...
Barmécide n' est plus... je n' en pus dire
davantage ; mes pleurs me coupèrent la
parole, et je suivis Nasuf, qui se remettoit

p272

en marche ; je tournai la tête vers l' orient,
afin de porter mes regards sur la montagne
aussi long-temps qu' il me seroit
possible ; et lorsque je vis qu' elle alloit
disparoître, et pour jamais, à mes yeux,
mon coeur se déchira, j' élevai mes bras
vers elle en gémissant. Il me sembla que
je disois un éternel adieu au bonheur et à
la gloire...
nous marchâmes toute la nuit : durant ce
temps Nasuf me conta tous les détails que je
vous ai rapportés ; ensuite il m' apprit comment
il avoit achevé d' abuser le tyran : en

entrant chez moi la première fois, il avoit,
de concert avec le calife, fait cacher autour
de ma maison une troupe de satellites armés,
qui devoient paroître à un signal convenu.
Nasuf avoit persuadé au calife qu' il
étoit important que le peuple ne fût instruit
de cette révolution qu' en apprenant ma
mort. Aaron sentit que le peuple auroit
beaucoup plus d' énergie pour me défendre
que pour me venger ; ainsi il approuva cette
mesure. Nasuf m' ayant enfermé dans une
cave, revint dans mon appartement ; et là,
cet homme intrépide, ce héros de l' attachement
et de la fidélité, prit son poignard

p273

et se fit une large blessure au bras gauche ;
alors il inonda de son sang généreux ma
chambre, mon lit, mes habits et ses propres
vêtemens, et il jeta dans le Tigre,
qui couloit sous ma fenêtre, un large manteau
teint de sang, ensuite il donna le
signal : la troupe d' assassins fondit dans
la maison, et tous mes domestiques furent
arrêtés. Nasuf fit entrer dans ma chambre
ces satellites : il leur dit qu' il m' avoit trouvé
dans mon lit ; qu' après m' avoir porté
plusieurs coups, je m' étois élancé dans la
chambre en m' enveloppant de mon manteau ;
qu' une fois lui ayant arraché son
poignard, je l' avois blessé ; mais qu' enfin
il m' avoit tué près de la fenêtre, et qu' il
avoit jeté mon corps dans le Tigre, afin
que le peuple n' imaginât pas de me rendre
les derniers devoirs ; et il montra mon
manteau ensanglanté qui flotloit encore
sur les ondes. Nasuf ordonna à la troupe
armée de faire sortir tous mes domestiques
de la maison ; enfin il en prit les clés et
se rendit au palais. Sa pâleur extrême et
ses habits ensanglantés donnèrent à son
récit d' autant plus de vraisemblance, qu' à
la fin de sa narration, tirant adroitement,

p274

sans qu' Aaron s' en aperçût, le mouchoir
qui lioit son bras, sa blessure se rouvrit,

et le calife vit couler son sang... ainsi,
il ne douta ni des efforts que j' avois faits
pour me défendre, ni de ma mort. Afin
de s' assurer mieux de l' obéissance de Nasuf,
il lui avoit donné ma maison et tout ce
qu' elle contenoit. Nasuf lui annonça qu' il
desiroit y retourner pour s' emparer de l' or
et des autres effets précieux qui devoient
y être, et des papiers que le calife vouloit
avoir ; mais il ajouta que craignant la fureur
du peuple, qui, dans peu d' instans,
alloit savoir qu' il avoit immolé son idole,
non seulement il ne vouloit entrer dans
ma maison que la nuit, mais qu' ensuite il
desiroit se cacher, et même s' éloigner pendant
quelque temps. Cette précaution parut
très-naturelle au calife ; il réfléchit un moment,
ensuite il lui dit qu' ayant appris par
la lettre qui m' avoit perdu, que j' avois un
fils, il vouloit que cet enfant fût compris
dans la proscription de ma famille, et qu' il
desiroit que Nasuf partît secrètement dans
la nuit pour la Mecque, et se chargeât de
découvrir cet enfant. Nasuf saisit avec joie
cette proposition ; le soir il revint dans ma

p275

maison, y entra seul avec un esclave du
calife, auquel il donna mes papiers ; et
lorsque cet esclave fut sorti, il vint me
délivrer. Il m' assura encore que le calife
n' attenteroit point aux jours de la malheureuse
Abassa. Soyez tranquille, ajouta-t-il,
sur sa destinée ; je l' ai prévenue de tout
ce qu' elle doit dire si elle est interrogée. Je
reviendrai près du tyran après ce voyage
de la Mecque, il a toute confiance en moi,
je vendrai votre maison, et avec cet argent,
la faveur et les dons du calife, j' aurai les
moyens de délivrer la princesse et de fuir
avec elle ; et croyez que le plus beau moment
de ma vie sera celui où je la remettrai
entre vos bras... concevez, s' il est
possible, l' attendrissement profond et la
reconnaissance que dûrent m' inspirer un
semblable récit et des promesses si touchantes...
quelques momens avant la naissance
du jour, Nasuf me donna un écrit qui
contenoit l' itinéraire de la route que je
devois suivre. Nous convînmes que je ne
marcherois que la nuit tant que je serois

dans les états du tyran, et qu' arrivé en Europe, je me rendrais dans le comté de

p276

Bavière ; que là je prendrais le nom de Giaffar, et que j' attendrais Abassa et Nasuf : il m' assura qu' il me rejoindrait au bout de sept à huit mois. Au moment de nous quitter il me remit une cassette remplie des pierreries et de l' or qu' il avoit trouvés chez moi, et il me donna l' ordre signé du calife, et marqué de son sceau, qu' il avoit reçu pour lui-même. Cet écrit exprimoit qu' il devoit voyager secrètement, et ordonnoit à tous les sujets du calife de le recevoir et de le loger : de sorte qu' avec ce papier, j' étois autorisé, sans paroître suspect, à me déguiser, et même à cacher mon visage en déployant la draperie de mon turban. Nasuf dit qu' il avoit pris d' autres précautions pour la sûreté de son voyage, et qu' arrivé à la Mecque, il écrivoit au calife qu' il avoit perdu ce papier. C' est ainsi que je me séparai de cet ami fidèle : je le serrai long-temps dans mes bras en versant un torrent de larmes, et lorsqu' il m' eut quitté, je me crus seul dans l' univers... grace à l' ingénieuse prévoyance de Nasuf, mon voyage fut parfaitement heureux. Arrivé chez le comte de Bavière, je lui confiai mon secret ; je

p277

trouvai en lui l' amitié d' un frère et toute la discrétion que ma situation exigeoit, puisque la vie de Nasuf et peut-être même celle d' Abassa, dépendent de la persuasion où l' on est que je n' existe plus... Gérold, peu de mois après mon arrivée, sous prétexte d' une curiosité relative aux arts, envoya un de ses écuyers à Bagdad, avec ordre de s' informer de tout ce qui s' y passoit... pour moi, il y a près de deux ans que je suis en Europe : j' ai long-temps conservé l' espoir que Nasuf pourroit exécuter ses promesses ; mais depuis le retour de l' émissaire de Gérold, l' espérance est

presqu' entièrement éteinte dans mon coeur.
Cet émissaire, qui a vu la cour de Bagdad,
nous a dit que la nation pleuroit toujours
Barmécide ; que l' on ignoroit le destin de
la princesse ; que les uns disoient qu' elle
avoit succombé à ses peines, que d' autres
assuroient qu' elle avoit passé secrètement
en Europe ; que Nasuf, tout puissant auprès
d' Aaron, jouissoit d' une fortune immense,
et que, renfermé dans le palais,
il ne quittoit jamais le calife. Je ne sentis
que trop, d' après ce rapport, que Nasuf,
satisfait d' avoir été mon libérateur, ne

p278

pouvoit se résoudre à me sacrifier et sa
fortune et sa patrie. Je n' ai pas le droit de
m' en plaindre, mais cet oubli de ses promesses
me condamne à une éternelle obscurité...
je lui dois la vie, et je ne pourrois
reprendre mon nom sans l' exposer à toute
la vengeance du tyran. Enfin mes craintes
et mon incertitude sur la destinée d' Abassa
achèvent de combler mes malheurs ! ...
me flattant qu' en effet elle est en Europe,
et que Nasuf, ou par oubli, ou dans la
crainte peut-être de notre réunion, ne lui
a pas dit de se rendre dans les états du
comte de Bavière, je voyage depuis un
an ; je tâche de découvrir ses traces avec
un léger espoir que chaque jour affoiblit
encore ; mais la chercher est la seule ombre
de bonheur qui me reste, et c' est à cette
occupation si chère que se rapporte ma
devise, qui fait en même temps allusion
à l' *herbe d' or* qu' Abassa fit chercher pour
me sauver la vie. Ainsi vous devez concevoir
à présent les raisons qui m' attachent
au parti de Gérold : fugitif et proscrit,
j' ai trouvé en lui, non seulement mon
véritable souverain, mais un bienfaiteur
et un ami ; lié par la reconnoissance et par

p279

la plus tendre amitié, engagé même par la
confiance de mon secret, je suis forcé
de combattre pour une cause qui me paroît

injuste. Mais j' ose me flatter que ma présence ici ne sera pas inutile ; Gérold m' a fait admettre dans le conseil des princes confédérés, j' y pourrai faire entendre ma voix, et je me console de la nécessité qui m' oblige à prendre les armes, par l' espoir de décider Gérold et les autres chefs à faire la paix.

Chapitre xviii.

trouble imprévu.

quand Barmécide eut terminé son récit, ses deux amis lui exprimèrent toute leur reconnoissance et leur sensibilité, et restèrent encore avec lui plus d' une heure.

Enfin, après lui avoir fait les plus tendres

p280

adieux, ils prirent congé du sage Théobald, et partirent aussitôt pour se rendre à la cour de la duchesse de Clèves. Durant le chemin, Olivier parla beaucoup de Barmécide ; il trouvoit que l' infortune de cet illustre proscrit ne pouvoit se comparer à la sienne ; car Barmécide, malgré sa sensibilité, n' avoit jamais connu l' empire funeste et souverain d' une passion dominante ; son coeur, partagé entre l' ambition et l' amour, ne pouvoit être déchiré par des sentimens violens que d' une manière passagère ; enfin, ajoutoit Olivier, la gloire aura toujours le droit de le consoler, et l' on sent assez, d' après son propre récit, que si jamais il peut reprendre le beau nom de Barmécide, il cessera de pleurer Abassa. Isambard approuva ces réflexions, mais ramena bientôt la conversation sur Béatrix. Cette princesse occupoit également son imagination et son coeur ; et lorsqu' il aperçut les tours de son château, et son étendard blanc et azur qui flotloit sur le haut des toits, il éprouva un sentiment composé de joie et d' une inquiétude vague dont son ame étoit douloureusement oppressée. Le vaste château de

p281

Clèves est situé sur le sommet d' une montagne

majestueuse, couverte de rochers,
d'arbres et de plantes de toute espèce ; des
sources d'une eau pure, s'échappant des
rochers, forment des cascades et des ruisseaux
qui tombent ou serpentent à travers
les sapins, les cyprès et les sorbiers, et
parmi le gazon et les fleurs. Une antique
et sombre forêt s'étend en demi-cercle autour
de la montagne, dont elle n'embrasse
que la moitié ; une plaine immense, arrosée
par le Rhin, occupe l'autre côté.
Arrivés aux premières sentinelles, les chevaliers
firent la déclaration de leurs noms
et du dessein qui les amenoit ; ensuite,
escortés de deux soldats, ils continuèrent
leur route. à peu de distance du château,
les soldats sonnèrent du cor ; c'était le
signal qui annonçoit à la princesse l'arrivée
de ses nouveaux défenseurs ; un instant
après on répondit du château par un
grand bruit de trompettes et de tambours.
Enfin, après avoir gravi la montagne et
passé toutes les fortifications, on se trouva
à l'entrée d'un grand pont-levis, qui fut
aussitôt abaissé. Là, une foule d'écuyers
et de pages de la duchesse attendoit nos

p282

chevaliers ; on leur fit traverser plusieurs
vastes cours au son d'une musique guerrière.
Tout cet appareil redoubla la vive
émotion d'Isambard ; et lorsqu'à cent pas
du perron qui conduisoit aux appartemens
du palais on le fit descendre de
cheval, il éprouva une si violente palpitation
de coeur, qu'il fut obligé de s'appuyer
un moment sur le bras d'Olivier,
qui, remarquant cette étrange agitation,
sourit, et presque au même instant poussa
un profond soupir en se rappelant sa première
entrevue avec l'infortunée Célanire...
le trouble d'Isambard s'accrut
encore quand il aperçut tout à coup sur le
haut du perron un groupe de dames superbement
habillées : l'une d'elles, vêtue d'une
robe de brocard d'argent, et placée au
milieu du cercle, en étoit détachée de
quelques pas, et se tenoit sur le bord du
perron ; un des écuyers la désignant, avertit
les chevaliers que c'étoit la princesse
elle-même. Les chevaliers précipitent

leurs pas, ils arrivent au bas de
l'escalier. Alors on pouvoit voir distinctement
cette célèbre duchesse de Clèves ;
mais à peine Isambard a-t-il jeté les yeux

p283

sur elle, que, frappé d'étonnement, il
tressaille et regarde aussitôt son malheureux
ami... Olivier, pâle et tremblant et
prêt à s'évanouir, avoit baissé les yeux
et paroisoit immobile... la duchesse le
regarda un moment en silence, ensuite
prenant la parole, elle adressa aux deux
amis un discours plein de grace, et les
invitant à la suivre, elle rentra dans le
palais. Isambard qui, depuis quelques minutes,
ne pensoit plus qu'à son infortuné
frère d'armes, lui donna le bras à son tour :
Olivier, rassemblant toutes ses forces, reprit
un maintien plus serein et monta l'escalier.
Ils trouvèrent Lancelot et Angilbert
dans le vestibule, qui vinrent les embrasser ;
et Lancelot s'adressant aux deux amis :
vous avez vu la princesse, leur dit-il ;
n'avez-vous pas été frappés de son étonnante
ressemblance avec la malheureuse
fille de Vitikind ? Je me suis bien reproché,
poursuivit-il, de n'en avoir pas prévenu
Olivier, auquel cette ressemblance a
du rappeler le souvenir douloureux d'une
scène si tragique ; j'y pensai durant notre
entretien, mais ne voulant pas entrer dans
ce détail en présence d'un chevalier étranger,

p284

je me promis de vous le dire en particulier
en m'en allant, et je l'oubliai.
à ces mots, Olivier balbutia quelques paroles
entrecoupées, qu'Isambard se pressa
d'interrompre, en disant qu'il avoit éprouvé
lui-même autant d'émotion que d'attendrissement :
cependant, reprit Angilbert,
ce n'est point une de ces ressemblances
miraculeuses dont on trouve tant d'exemples
dans les romans ; en examinant Béatrix,
vous verrez entre elle et Célanire de
très-grandes différences : Béatrix n'est pas

blonde, elle a les cheveux châtons et les yeux bruns ; ses sourcils sont infiniment plus noirs et plus prolongés que ceux de Célanire ; sa bouche est moins petite ; ses longues paupières noires font paroître ses yeux plus grands, et son nez, quoique de la même forme, est encore plus délicat ; mais cette même blancheur d' un éclat éblouissant, le même regard, la même expression de candeur et de sensibilité, un son de voix absolument semblable, la même taille, un rapport inconcevable dans les manières, le maintien, la démarche, toutes ces choses produisent une ressemblance d' une frappante illusion, et

p285

qui cent fois par jour vous attendrira en vous retraçant la plus belle et la plus intéressante personne que nous ayons vue à la cour de Charlemagne. Cet entretien fut interrompu par Ogier Le Danois, qui vint avec un peu d' embarras chercher ses anciens amis ; il craignoit leurs railleries, mais ils n' étoient pas en état de lui rappeler sa chaumière, et de se moquer de sa philosophie, il fallut entrer dans le salon, et se résoudre à revoir la charmante Béatrix. Olivier évita de la regarder ; Isambard la contempla avec une admiration mêlée de trouble et de remords : en s' enivrant du plaisir de l' écouter et de la voir, il se croyoit le rival d' Olivier ; et si depuis long-temps la réputation de la duchesse n' avoit pas produit la plus vive impression sur son coeur, cette fatale ressemblance l' auroit préservé du danger de se livrer à une grande passion. Mais occupé d' elle depuis trois mois, la lecture des tablettes avoit achevé d' exalter son imagination ; et la trouvant mille fois au-dessus de tout ce que la renommée publioit d' elle, bien certain qu' une ressemblance plus parfaite encore ne pourroit rendre Olivier infidèle

p286

à la mémoire de Célanire, il s' abandonnoit

sans réserve à tout le charme d' une passion naissante. Isambard avoit une restitution à faire, et s' approchant de la duchesse, il lui présenta ses tablettes, en lui contant de quelle manière elles étoient tombées entre ses mains. Béatrix rougit, et le pria de les garder : je me flatte, ajouta-t-elle, qu' en examinant ma conduite, vous ne la trouverez jamais en contradiction avec les maximes que contiennent ces tablettes. Isambard reçut avec transport un don si précieux, et qui parut à son amour le plus heureux présage. Olivier, qui souffroit mortellement depuis qu' il étoit entré dans le palais, sortit au bout d' une heure, sous prétexte d' aller visiter les fortifications. Un instant après, Isambard le suivit : lorsqu' ils se trouvèrent tête à tête, il y eut un moment de silence causé par leur embarras mutuel ; enfin Olivier prenant affectueusement la main de son ami : mon cher Isambard, lui dit-il, je vois facilement ce qui se passe dans votre ame... ah ! Puisse le nouveau sentiment qui vous occupe, assurer votre bonheur ! C' est le seul voeu qui me reste à

p287

former encore... Béatrix *lui* ressemble, mais n' est pas *elle* . Vous comprendrez ce mot, il doit vous suffire et dissiper toutes vos craintes. Il est vrai, reprit Isambard, j' admire Béatrix avec enthousiasme, et peut-être bientôt l' aimerai-je passionnément ; mais ce sera sans aucune espérance, je n' en pourrais avoir. Enfin je t' ai dévoué ma vie, et jamais je ne formerai de projets contraires à cet engagement sacré. Olivier serra la main de son ami, et ne put répondre. Quelques chevaliers qui s' approchèrent d' eux, mirent fin à cette conversation. Dans l' après-midi, Lancelot présenta les deux amis aux principales dames de la cour ; Isambard fut sur-tout frappé de la beauté de l' aimable Délie, la favorite de Béatrix. Cette jeune personne, qui n' avoit que seize ans, étoit aussi remarquable par son ingénuité et son extrême modestie, que par l' éclat de sa figure. Loin de s' enorgueillir de sa faveur, elle se tenoit constamment à l' écart : en toute occasion

elle choisissoit toujours la dernière place ; elle se refusoit aux distinctions. Les égards et les éloges paroissoient l' étonner et l' embarrasser : l' extrême simplicité de

p288

sa parure, une tristesse touchante, une douceur inaltérable, achevoient de répandre sur toute sa personne un intérêt dont il étoit impossible de se défendre ; enfin elle offroit un spectacle bien neuf à la cour, celui d' une favorite humble et naïve, sans ambition, sans faste, sans prétentions et ne se mêlant de rien. Isambard revit avec plaisir la belle Amalberge, qui s' étoit liée de la plus tendre amitié avec Délie ; il lui parla de Charlemagne, et la vertueuse Amalberge n' entendit pas sans rougir et sans émotion l' éloge de ce héros. Le soir, on conduisit les chevaliers du cygne dans leurs appartemens ; ils y trouvèrent des armes d' un travail précieux, de riches manteaux couleur de pourpre et doublés d' hermine, et d' autres présens superbes qui leur furent offerts de la part de Béatrix. Isambard qui, les soirs, n' alloit chez Olivier qu' à onze heures et demie, reçut dans sa chambre ces présens, qui lui furent apportés par les écuyers et les pages de la princesse ; Isambard remarqua un des pages plus petit que les autres, qui lui parut d' une figure charmante, mais dont il ne pouvoit cependant distinguer

p289

parfaitement les traits, parce qu' il se tenoit à l' écart et dans l' ombre : quand ils sortirent tous, le petit page se mit derrière les autres, et lorsqu' ils eurent défilé, ce petit page, restant dans la chambre, ferma brusquement la porte ; ensuite il s' avança vers Isambard, qui, le regardant fixement, reconnut aussitôt Armoflède ; mais ce n' étoit plus pour lui la dangereuse Armoflède, qu' il avoit trouvée si séduisante peu de temps auparavant ; il connoissoit maintenant tous ses artifices et sa profonde

noirceur, et elle ne pouvoit plus lui inspirer que du mépris et de l' indignation. Après l' avoir considérée de la tête aux pieds, de l' air le plus froid : oseroit-on vous demander, madame, lui dit-il, quel est le but de cette mascarade ? Cette question, faite d' un ton glacial, déconcerta totalement Armoflède ; cependant, reprenant promptement son audace, elle répondit que, pour éviter les persécutions d' Adalgise, elle s' étoit réfugiée dans ce château, qu' elle n' avoit confié ses secrets à personne, qu' elle avoit obtenu une place de page auprès de la princesse, mais qu' elle n' étoit chargée que d' un service particulier

p290

qui ne l' obligeoit point à vivre avec les autres pages, ni à paroître en public ; elle ajouta, que la certitude de voir arriver Isambard dans ce palais, l' avoit décidée à choisir cet asile, et elle termina son récit par des protestations de reconnoissance et d' amitié. Pendant sa narration, Isambard, négligemment appuyé contre la cheminée, l' écouta froidement sans l' interrompre ; et lorsqu' elle eut cessé de parler : je ne puis mieux répondre à votre confiance, madame, lui dit-il, qu' en vous donnant deux conseils très-utiles : le premier, c' est d' éviter avec soin la présence d' Olivier ; car s' il vous rencontre, je me charge de lui épargner l' horreur de vous revoir une seconde fois, en éclairant la vertu toujours crédule, et en l' empêchant d' accorder un asile au vice ; le second avis que je vous ai promis, se rapporte au prince Adalgise : vous avez, madame, un moyen bien simple de vous soustraire à ses persécutions ; au lieu d' avoir recours aux mensonges, aux déguisemens, renoncez une seule fois à l' imposture ; contez-lui sans détour les principaux événemens de votre vie, et vous le verrez bientôt rougir

p291

de sa ridicule constance. Pendant ce discours,

Armoflède pétrifiée, restoit immobile
à sa place, et se rappeloit avec terreur
la funeste prédiction du vertueux
Meinrad ; pâle et tremblante, elle paroissoit
prête à s' évanouir. Enfin, tombant
dans un fauteuil : ô ciel ! Dit-elle, est-ce
un chevalier français, est-ce Isambard qui
traite ainsi une femme qui vient lui donner
la preuve de la confiance la plus intime ?
Ce reproche étoit mal fondé, mais
il blessa la délicatesse du généreux Isambard :
oui, madame, reprit-il, je connois
tous les droits de votre sexe, et vous pourriez
me rendre ce témoignage. Nous devons
un profond respect à toutes les femmes
vertueuses, ou qui paroissent l' être,
et nous devons toujours les supposer telles,
car, faits pour les protéger et les défendre,
nous sentons le besoin de les estimer ; mais
quand nous avons des preuves évidentes
de leur perversité, nous sommes quittes
des égards, elles ne peuvent plus prétendre
qu' à nos secours, que la foiblesse et le
malheur ont toujours le droit de réclamer :
c' est ainsi, madame, que j' ai combattu pour
vous, et que je serois prêt encore à vous

p292

rendre les mêmes services si vous en aviez
besoin. à l' époque dont vous parlez,
reprit Armoflède, vous me laissâtes voir
des préventions contre moi, mais vous
fûtes bien loin de me témoigner cette haine
et cette horreur qui paroissent vous dominer
aujourd' hui ; qu' ai-je donc fait depuis
ce temps ? ... dispensez-moi, madame,
d' une explication superflue... comment !
S' écria impétueusement Armoflède, quand
vous m' accusez d' être un monstre, quand
vous m' accablez du plus affreux mépris,
vous refusez de m' apprendre quels sont
mes crimes, vous me condamnez sans
m' entendre ! Est-ce là de la justice ? En
agiriez-vous ainsi avec un homme qui
vous demanderoit raison d' un outrage ?
Est-ce ainsi que vous respectez en moi
cette foiblesse dont vous prétendez être
le protecteur ? ... hé bien, madame, répondit
Isambard, depuis notre entrevue
j' ai appris toute l' histoire du malheureux
Olivier... à ces mots, Armoflède obligeant

Isambard de l' écouter, chercha à pallier son crime, en protestant qu' elle n' avoit jamais pu croire que Diaulas fût véritablement le frère de Célanire ; elle

p293

appuya ce mensonge et beaucoup d' autres d' un torrent de larmes : elle ne toucha point Isambard, cependant il se radoucit un peu. Calmez-vous, madame, lui dit-il, et de grace laissons pour jamais ce funeste entretien ; conduisez-vous ici avec prudence, sur-tout évitez Olivier, et soyez sûre de ma discrétion : mais que cette entrevue soit la dernière, vous ne me feriez changer ni d' opinion, ni de sentimens, et je vais vous faire un aveu qui vous prouvera que, malgré tous vos charmes, vous avez entièrement cessé de me paroître dangereuse. Vous êtes le premier objet que j' aie aimé ; je vous vis pour la première fois à votre retour de la Lombardie : vos graces, votre gaieté, vos talens, me tournèrent la tête ; j' appris presque en même temps vos engagements avec Olivier, alors je vous évitai avec un soin extrême : le sentiment que j' avois pour vous, réprimé dès sa naissance, ne devint pas une passion, mais il m' empêcha d' en éprouver une autre, et je l' ai combattu long-temps... quoi ! Reprit Armoflède, vous m' avez aimée ! ... il faut être bien guéri pour vous le dire en ce moment.

p294

à cette réponse, Armoflède baissa les yeux, garda le silence, et deux larmes s' échappant de ses paupières, coulèrent doucement le long de ses joues. Isambard, dans cet état, sentit au fond de son coeur quelque chose de pénible, qui ressembloit à l' attendrissement... Armoflède se leva : adieu, seigneur, dit-elle, une mauvaise tête m' a fait faire de grandes fautes ; mais si des regrets amers et une profonde douleur peuvent les réparer, cette soirée les expie toutes. En disant ces paroles, elle

s'avança vers la porte : le bon chevalier interdit, et se reprochant sa dureté, la suivit d'un air respectueux, comme pour la reconduire ; Armoflède mit la main sur la serrure, et se retournant vers Isambard : adieu donc pour jamais, dit-elle, du moins soyez sûr que malgré votre haine...
-ma haine ! ... pouvez-vous croire ! ...
un embarras inexprimable ne lui permit pas d'achever cette phrase ; il prit la jolie main qu'il voyoit posée sur la serrure, et quand il sentit cette main dans la sienne, son embarras s'accrut ; il vouloit réparer par de la politesse une scène qu'il croyoit avoir poussée trop loin ; il craignoit de

p295

montrer de la galanterie, il n'osoit parler, il trouvoit ridicule de se taire. Cette espèce de perplexité lui donnoit un air contraint et indécis, qu'Armoflède prit pour une vive émotion ; enfin, heureusement pour Isambard, on entendit dans l'antichambre la voix de son écuyer : Armoflède enfonça son chapeau sur ses yeux, ouvrit la porte, et sortit précipitamment.

Chapitre xix.

un conseil d'état.

le lendemain matin, Isambard allant à la promenade avec Lancelot, et traversant un grand corridor, passa devant une chambre où l'on faisoit de la musique ; il s'arrêta, et il entendit une jolie voix, accompagnée d'un théorbe, qui chanta la romance suivante :
on dit que j'aime Philène,
ah ! Juste ciel ! Quelle erreur !
Pour lui ce qu'éprouve mon cœur
ressemble plutôt à la haine :

p297

je ne puis le voir sans rougir,
lui seul ou m'agite ou m'offense.
Hélas ! En effet, plus j'y pense,
et plus je crains de le haïr... etc.
Après avoir écouté cette chanson, les deux chevaliers continuèrent leur promenade.

La jeune personne que vous venez d'entendre, dit Lancelot, aime un des pages de la princesse ; et sur cet amour qu'elle ignore elle-même, Angilbert fit cette romance et la lui donna. Elle trouve que ces paroles expriment si bien ce qu'elle sent, qu'elle se plaît à la chanter tous les jours. Mais savez-vous quel est ce petit

p298

page qui lui tourne la tête ? C'est Armoflède déguisée, et qui n'est connue ici que d'Angilbert, d'Ogier et de moi. Elle s'est amusée, en attendant de plus brillants succès, à mettre la discorde entre les filles d'honneur de la princesse ; mais Béatrix n'a pas approuvé cette petite intrigue ; et l'appartement de ces jeunes personnes lui est absolument interdit depuis quinze jours. Et depuis combien de temps Armoflède est-elle ici, demanda Isambard ? Elle y vint avec Ogier, répondit Lancelot, il y a environ trois semaines. Cette réponse fit rire Isambard, mais il crut devoir dire à Lancelot qu'Olivier, brouillé avec Armoflède, avoit de fortes raisons de la haïr, et qu'il ne falloit pas lui parler d'elle. Lancelot promit d'en prévenir Angilbert. Il ne sera pas très-étonné de cette rupture, ajouta-t-il ; car il n'a jamais cru, comme le public, qu'ils fussent mariés, ni qu'Armoflède fût digne de devenir l'épouse d'Olivier. Dans ce même entretien, Lancelot apprit à Isambard qu'il alloit, dans une heure, au camp des princes ligués, leur porter les dernières propositions de paix de la duchesse. En effet, Lancelot partit et

p299

se rendit dans la tente de Gérold : il y trouva le sage Théobald qui l'attendoit. Lancelot et le vieillard s'acquittèrent de leur mission. Le comte les écouta froidement, et répondit qu'il alloit faire assembler le conseil des princes, et qu'on y délibèrerait sur les propositions de la duchesse ; mais je crois, ajouta Gérold, qu'on les jugera

peu sincères. On pense que tant de vaillans guerriers qui composent maintenant la cour de Béatrix, sont fort éloignés de lui inspirer des sentimens pacifiques. Leurs intérêts peut-être sont opposés aux nôtres. Par exemple, on connoît assez les prétentions du roi de Pannonie, pour ne pas douter que si Béatrix le consulte, il ne lui conseillera pas d' offrir la paix aux conditions qui pourroient nous la faire accepter. Seigneur, répondit Lancelot, j' ignore les projets de Theudon, mais je sais que la princesse ne consulte que la raison et son devoir. Je sais aussi que tous les chevaliers armés pour sa défense ne craignent point la guerre, mais n' ont aucun intérêt qui puisse la leur faire desirer. Tous ont fait leurs preuves au champ d' honneur, et de nouveaux exploits ne

p300

sauroient augmenter l' éclatante réputation des chevaliers du cygne, d' Ogier Le Danois, du brave Angilbert et des fils du duc Aymon. Enfin, je puis dire, seigneur, que vous avez de vrais admirateurs à la cour de Béatrix ; et que même la personne qui paroît avoir le plus de crédit auprès d' elle, loin de vous être contraire, professe hautement le plus grand attachement pour vous. Et quelle est donc cette personne ? Reprit Gérold. C' est, répondit Lancelot, l' amie intime de Béatrix, c' est la jeune et belle Délie. Née, dit-elle, dans vos états, tous ses voeux sont pour le bonheur de son souverain ; et si la duchesse suivoit à cet égard ses conseils, tous vos desirs, seigneur, seroient pleinement satisfaits. à ces mots, Gérold, surpris et touché, fit une infinité de questions sur Délie. Lancelot, qui en étoit passionnément amoureux, répondit avec un détail qui parut intéresser vivement le comte de Bavière ; et dans tout le reste de la conférence, il ne fut question que de la charmante Délie. Après le départ de Lancelot, Gérold assembla les princes : on tint un grand conseil, et Barmécide y fut admis. Gérold

p301

lut tout haut les propositions de Béatrix. Elle déclaroit qu' elle vouloit rester libre ; que la violence ne l' obligeroit jamais à choisir un époux ; mais elle demandoit la paix, et elle offroit de payer les frais de tous les préparatifs de guerre faits contre elle. Hartrade, comte de Thuringe, qui nourrissoit depuis long-temps une violente passion pour Béatrix, prit le premier la parole. Il soutint qu' on ne pouvoit accepter une telle paix sans se déshonorer, et que tous les princes confédérés se couvroient de ridicule aux yeux de l' Europe entière, si, après l' éclat de cette entreprise, ils se retiroient lâchement, sans obliger la duchesse à choisir entre eux un époux. Henri, duc de Frioul, qui aimoit aussi Béatrix, fut du même sentiment. Le duc de Spolette fut presque le seul qui parut pencher pour la paix. Gérold le combattit dans un long discours aussi artificieux qu' éloquent ; et il tâcha de prouver que la seule politique, indépendamment de tout intérêt particulier, devoit faire rejeter les propositions de la duchesse. Alors Barmécide demanda la parole ; et après avoir fait une vive peinture des maux

p302

affreux qu' entraîne inévitablement la guerre ; en réfléchissant, poursuivit-il, à de si terribles calamités, toutes les passions doivent se refroidir, la voix de l' humanité doit étouffer celles de l' ambition, du ressentiment et de l' amour. On dit qu' on se déshonorerait en acceptant la paix proposée ! ... quand un prince se soumet à des conditions humiliantes, quand il conclut un traité contraire aux intérêts ou aux droits naturels de ses sujets, alors il fait une paix honteuse ; mais quand on n' exige rien de lui qui puisse être préjudiciable à sa nation, il commet un crime en refusant la paix ; il est seul responsable de tout le sang qui sera versé. Je dirai de plus : si l' ennemi lui demande une restitution équitable, il doit la faire et s' empresser d' expier ainsi le forfait d' une usurpation (car toute conquête en est une) ; mais il ne s' agit point ici de ces grands sacrifices.

La duchesse de Clèves, donnant le noble exemple d' une modération sublime, demande la paix aux agresseurs et leur offre ses trésors pour épargner le sang de ses sujets. Si on la refuse, avec quelle ardeur ils combattront pour elle ! ... et nous,

p303

pourrons-nous compter sur le zèle de nos troupes ? Ont-elles leurs foyers à défendre ? Quel intérêt prendront-elles à cette guerre ? Elles n' en sentiront que la fatigue et les dangers. Eh ! Qu' importent la valeur et l' habileté des chefs quand le soldat mécontent murmure ! C' est son enthousiasme qui produit la victoire ; le découragement et la terreur seront dans notre camp, tandis que l' énergie multipliera chez les assiégés et les ressources et les succès. De votre décision dépend le sort de cette multitude d' hommes qui composent les deux armées. Nos tentes, dressées au pied de ces collines, ont déjà répandu l' épouvante parmi les paisibles habitans de ces belles campagnes. Vous pouvez d' un mot dissiper leurs craintes mortelles. Ah ! Jetez les yeux sur ces prairies fertiles qui nous entourent, sur ces chaumières, asiles respectables de l' innocence, sur cette armée florissante, et songez qu' en rejetant la paix, vous prononcerez une sentence sanguinaire, dont l' exécution, prompte et terrible, portera par-tout la dévastation et la mort. Ces cabanes, ces villages, seront incendiés et détruits ; ces champs seront dévastés ;

p304

ces soldats, si lestes, si brillans, seront massacrés ; et vous l' aurez voulu ! Tous ces maux, toutes ces cruautés, seront votre funeste ouvrage ! ... eh quoi ! Dans les tribunaux institués pour réprimer le crime, on voit les juges, s' ils sont humains, prononcer en frémissant l' arrêt des plus vils scélérats ; et les princes, dans leurs conseils, envoient froidement à la mort des milliers d' hommes innocens... oui, je le

soutiens, la guerre défensive est la seule légitime ; et quand on peut accepter la paix ou l'offrir, une déclaration de guerre est le plus horrible des crimes ; le succès même n'en pourroit diminuer l'atrocité aux yeux des êtres raisonnables et sensibles ; car la véritable gloire est inséparable de la modération, de la justice et de l'humanité. Ce discours de Barmécide excita les plus violents débats. Hartrade et le duc de Frioul, qui s'y trouvèrent particulièrement attaqués, montrèrent contre Barmécide le ressentiment le plus altier. Ignorant le nom de ce grand homme, et ne voyant en lui que l'obscur Giaffar, ils lui répondirent avec autant de dédain que de colère. Barmécide répliqua avec la fierté qui

p305

le caractérisoit ; mais Gérold mit fin à cette querelle, en observant que, si l'on ne permettoit pas la liberté des opinions, il étoit inutile d'assembler un conseil. Je puis, à cet égard, me proposer pour exemple, dit-il ; les deux amis les plus chers que j'aie dans cette assemblée, sont le duc de Spolette et Giaffar. Tous deux sont d'un avis contraire au mien, et je n'en suis point irrité ; ils ont parlé d'après leur conscience, ils ont fait leur devoir. Le nôtre est maintenant de peser leurs raisons, et par conséquent d'y réfléchir. Ainsi, je propose de ne rien précipiter ; de faire dire à la duchesse qu'on veut examiner mûrement ses propositions avant de lui répondre, et qu'on desire que la trêve, qui doit expirer après demain, soit prolongée encore un mois. Durant ce temps, de nouvelles idées et de nouvelles négociations pourront amener la paix, d'autant plus que, pendant cet intervalle, le prince de Grèce arrivera certainement dans notre camp ; et ce nouveau renfort, en augmentant notre supériorité, rendra la paix plus facile à traiter. Cette proposition du comte de Bavière fut vivement

p306

combattue par Hartrade et par le duc de Frioul ; mais tous les autres membres du conseil l'adoptèrent, et elle passa à la pluralité. Le conseil nomma sur-le-champ deux députés, chargés de porter la décision à la princesse. Béatrix ne voulut recevoir les députés qu' en présence de tous les chevaliers ses défenseurs. Elle accueillit leur proposition, et consentit à la prolongation de la trêve. Une heure après le départ des députés, on vit arriver Barmécide. Comme la princesse s' étoit fait une loi de n' accorder aucune audience secrète aux guerriers du camp ennemi, Barmécide ne put la voir qu' au milieu de sa cour. Admis en sa présence, il lui dit que le comte de Bavière ayant appris qu' elle avoit auprès d' elle une personne née dans ses états, il desiroit quelques informations à cet égard. Seigneur, répondit Béatrix, il est juste que Délie satisfasse elle-même la curiosité que son souverain témoigne sur son sort. Vous la verrez ; on va vous conduire dans son appartement ; mais comme l' intrigue n' a jamais pénétré dans ce château, le mystère en est banni ; toutes nos démarches sont publiques, parce que toutes nos

p307

intentions sont droites et pures. Je suis au milieu de mes amis et de mes défenseurs ; une confiance sans réserve est la seule preuve de reconnoissance que je puisse leur donner. Mon amitié pour Délie, et celle qui vous unit au comte de Bavière, pourroient rendre suspect un entretien secret. Ainsi, pour éviter de fausses interprétations, vous permettrez, seigneur, que les chevaliers qui se trouvent ici soient témoins de cette entrevue, et je les invite à vous suivre. à ces mots, Barmécide s' inclina profondément, et sortit. Les chevaliers du cygne, Lancelot, Roger, le jeune Guichard et quelques autres, prirent avec lui le chemin de l' appartement de Délie. Quand Barmécide fut sorti du salon de la duchesse, il se retourna vers Olivier, et le prenant sous le bras : voilà, dit-il, une princesse de vingt ans, dont tous les souverains de la terre devraient adopter la

politique : alors on ne verroit plus de révolutions. Oui, répondit Olivier, *bonté, équité, droiture*, voilà tout le secret du grand art de régner ; et Béatrix, en effet, le possède. J' ai bien peur, reprit Barmécide, que ce secret si simple et si beau ne

p308

se perde avec elle, du moins pour long-temps. Comme il disoit ces paroles, il se trouva à la porte de Délie, et il entra avec les autres chevaliers. Délie étoit seule, assise auprès d' une table ; elle lisoit, et fut très-surprise en voyant entrer dans sa chambre une si nombreuse compagnie. Barmécide s' avança vers elle, et lui dit que le comte de Bavière desiroit savoir dans quelle partie de ses états elle avoit reçu le jour. Ce prince, ajouta Barmécide, a été vivement touché en apprenant, madame, l' intérêt que vous prenez à sa destinée. Il s' afflige en pensant que des malheurs, ou peut-être des injustices qu' il ignore, vous ont forcée de quitter les lieux qui vous ont vu naître. Il vous offre son amitié, madame, sa protection et son appui pour vos parens, si vous en avez dans ses états. Pendant ce discours, l' humble et timide Délie changea plusieurs fois de visage ; elle s' étoit levée, et fut obligée de s' appuyer sur la table qui se trouvoit près d' elle... elle répondit d' une voix basse et tremblante, qu' elle ne devoit ni ne vouloit se plaindre ; qu' elle étoit orpheline ; que les bontés de la princesse rendoient sa situation

p309

aussi heureuse qu' elle pouvoit l' être ; elle ajouta, en baissant les yeux, qu' elle feroit toujours les voeux les plus ardens pour le bonheur de son souverain. Hé bien, madame, reprit Barmécide, votre souverain a le droit de vous offrir un foible témoignage de sa reconnoissance. Puisqu' il est privé du bonheur de donner un asile à une personne telle que vous, du moins vous ne refuserez pas ces gages de son

estime et de son amitié, qu' il m' a chargé de vous présenter. Alors Barmécide, faisant approcher ses écuyers, prit de leurs mains une corbeille découverte, ornée de rubans verts, et remplie de pierreries et de bijoux précieux ; il la posa sur la table. Délie rougit, et poussant un profond soupir : ces brillans ornemens, dit-elle, ne sont pas faits pour moi ; mais je recevrai, seigneur, avec respect et reconnoissance, ce ruban vert : c' est la couleur du comte de Bavière, et c' est le seul de ses dons que je puisse accepter. En prononçant ces mots, Délie détacha de la corbeille un large ruban, qu' elle passa autour de sa taille. Barmécide essaya vainement de lui faire rétracter ses refus ; Délie y persista avec fermeté.

p310

Barmécide remporta ses présens, et dit en s' en allant que la favorite étoit, dans son genre, toute aussi extraordinaire que la princesse.

Chapitre xx.

l' habitation mystérieuse.

Isambard, se rappelant toujours avec intérêt l' histoire de la malheureuse Azoline, contée par Ordalie, s' étoit assuré que le jeune Roger étoit en effet l' amant de cette infortunée. Il l' avoit vu plusieurs fois rougir et frémir, lorsqu' à dessein il avoit

p311

prononcé devant lui le nom de Rotbold. D' après cette persuasion, il lui proposa une promenade dans la forêt ; et lorsqu' ils furent sortis du château, il lui dit qu' il avoit désiré l' entretenir tête à tête, afin de justifier la mémoire d' une personne innocente que sans doute il croyoit coupable. Ce début, qui annonçoit la mort d' Azoline, fit tressaillir Roger. Il conjura Isambard de s' expliquer ; et alors Isambard lui conta la triste histoire d' Azoline. Pendant ce récit, Roger, tour à tour pénétré de douleur et transporté de rage, versoit des torrens de larmes et s' engageoit, par les plus terribles

sermens, à venger la malheureuse
Azoline, en immolant son barbare oppresseur
et l' infame Tryphon, son complice.
Hélas ! S' écrioit Roger, le crime de ces
monstres m' a rendu coupable moi-même ;
mon coeur a calomnié la vertu ; j' accusois
l' innocente Azoline ; le mépris et l' indignation
m' avoient guéri d' un amour sans
espérance. Tandis qu' elle expiroit en prononçant
mon nom, je me plaignois de son
infidélité et de sa perfidie, et je ne connois
ma funeste et criminelle erreur, que lorsqu' il
n' est plus en mon pouvoir de l' expier ! ...

p312

Isambard, vivement touché du
désespoir de Roger, s' affligeoit avec lui,
et sentoit que la douce et tendre pitié est
de tous les mouvemens de l' ame celui qui
dispose le mieux et le plus promptement à
l' amitié. Il lui promettoit de le voir chaque
jour en particulier, de recevoir ses plaintes
et d' écouter ses regrets. Roger étoit
digne d' apprécier un tel ami, et l' espoir
de l' acquérir lui procuroit la plus grande
consolation qu' il pût recevoir. En cotoyant
la lisière de la forêt, Isambard aperçut
dans le lointain une petite maison au pied
d' une colline, et entièrement isolée. Il
avoit depuis une heure une soif ardente ;
et pour la satisfaire, il desira s' arrêter un
moment à cette maison. Les chevaliers s' y
rendirent, et voyant la porte entr' ouverte,
ils entrèrent. Après avoir traversé une
espèce de vestibule, ils se trouvèrent dans
une salle basse assez proprement arrangée.
Une petite servante, de treize ou quatorze
ans, étoit seule assise devant un grand
fourneau, sur lequel étoit posé un alambic.
On voyoit au-dessus du fourneau une
large tablette couverte de bouteilles et de
 fioles remplies de liqueurs de diverses

p313

couleurs. Voilà sûrement, dit Isambard,
la demeure d' un chimiste ; mais il s' est
fixé dans un lieu bien retiré et bien sauvage.

Votre maître est-il ici, demanda Roger à la petite fille ? Je n' ai point de maître, répondit-elle, celle que je sers est une femme. Cela est singulier, reprit Isambard, et votre maîtresse ne veut donc voir personne ? ... oh ! Pardonnez-moi, on vient la chercher, mais pas si souvent qu' autrefois ; depuis quinze jours, nous n' avons guère vu que le petit page... -quel page ? -le joli petit page du château ; je ne sais pas son nom : ceux qui viennent ici ne veulent presque jamais le dire. Mais, interrompit Roger, apprenez-nous, je vous prie, celui de votre maîtresse. -elle s' appelle Marceline. Ah ! Sortons d' ici, dit brusquement Roger, je ne souffrirai pas que vous buviez dans cette maison ; sortons. En disant ces mots, il prit Isambard par le bras, et l' entraîna sans attendre de réponse. Lorsqu' ils furent dans la forêt, Isambard questionna Roger sur cet étrange mouvement. Cette Marceline, répondit Roger, est une vieille femme que les gens du pays croient une

p314

magicienne, et qui, selon toutes les apparences, est une empoisonneuse. Elle paroît s' occuper de chimie, et elle se mêle surtout de prédire l' avenir, de composer des talismans et des philtres. On prétend qu' elle évoque les morts, et les force à sortir du sein des tombeaux ; mais il me paroît prouvé qu' elle a sur les vivans un pouvoir plus funeste, car on assure que deux personnes ont péri pour avoir pris de ses breuvages. La princesse, qui craint jusqu' à l' apparence du despotisme, n' a pas voulu la bannir de ses états ; mais, sur plusieurs accusations particulières, cette vieille femme a été traduite devant les tribunaux ; et dans ce moment on instruit son procès, qui sera fort long, parce qu' ici les lois, remplies d' humanité, donnent aux accusés en matière criminelle des moyens de défense infiniment étendus. Isambard, en réfléchissant à cette aventure, imagina que ce joli petit page, dont la servante avoit parlé, pourroit bien être Armoflède ; et l' idée qu' elle se livroit en secret à ces viles superstitions augmenta

le mépris qu' il avoit pour elle.
En sortant de la forêt, les chevaliers

p315

entrèrent dans une vaste plaine. Isambard y vit, avec surprise, une tente immense, ouverte de tous côtés, et que des ouvriers achevoient de dresser ; et demandant à Roger s' il savoit à quel usage on destinoit cette tente : je sais seulement, répondit Roger, que la princesse doit se rendre ici demain ; que toutes ses troupes et les habitans de ce canton sont invités à venir. La duchesse nous a dit qu' elle ne nous instruiroit de son dessein qu' en présence de tout le peuple assemblé. Nous supposons qu' elle prononcera un discours relatif à la persécution qu' elle éprouve. Cette explication intéressa vivement Isambard, et il attendit le lendemain avec une extrême impatience.

p316

Chapitre xxi.

une princesse éclairée et vertueuse.

le lendemain matin, sur les dix heures, la duchesse de Clèves fit avertir tous les chevaliers qu' elle alloit se rendre dans la plaine. On étoit au mois de novembre ; mais l' air étoit aussi serein et aussi doux que dans les plus beaux jours de l' automne. La princesse étoit mise avec une simplicité et une élégance remarquables, et jamais sa beauté ne parut si éclatante. Suivie de tous les chevaliers et des dames de sa cour, elle arriva au lieu du rendez-vous. Toute la plaine étoit couverte d' un peuple immense,

p317

qui, rassemblé là depuis deux heures, attendoit sa souveraine. Aussitôt qu' on l' aperçut, l' air retentit de cris de joie, d' acclamations et d' applaudissemens. Béatrix pria sa brillante escorte de s' arrêter

un moment ; et, quittant le cercle qui l' environnoit, elle s' avança seule dans la plaine, et fut se perdre dans la foule de ce peuple, dont elle étoit idolâtrée. Chacun vouloit la voir, mais chacun craignoit de gêner sa marche. On se rangea en file, en lui laissant un chemin libre et large. Elle se dirigeoit vers la tente placée à l' extrémité de la prairie ; mais elle marchoit lentement, s' arrêtant souvent pour parler à ceux qui l' environnoient, les regardant tous avec l' expression du sentiment et de la reconnoissance. Lorsqu' elle fut près de la tente, toute cette multitude s' arrêta. Béatrix, se retournant vers le peuple, lui dit que la beauté du jour rendant la tente inutile, elle aimoit mieux ne s' y point placer ; mais qu' ayant à parler, elle desiroit, afin d' être entendue de tout le monde, qu' on établît en plein air l' estrade qui étoit au milieu de la tente. à l' instant même, on exécuta cet ordre. Dans ce moment, les

p318

chevaliers arrivèrent ; on se rangea autour de la princesse, sans ordre et sans distinction de rangs. Cependant Theudon, Isambard et le plus jeune des fils Aymon, trouvèrent le moyen de se placer près d' elle. Olivier, beaucoup plus éloigné, ne pouvoit la voir ; mais Béatrix le fit appeler, en disant à Isambard qu' elle ne vouloit pas qu' il fût séparé de son ami. Olivier s' approcha, et se mit à côté d' Isambard. On fit un grand silence, et la princesse prit la parole en ces termes :
" depuis deux ans, souveraine de ce pays, j' ose me flatter d' avoir ajouté à son bonheur et à sa prospérité. Je ne m' en enorgueillis point. Jeune et sans expérience, je n' avois que des sentimens purs et des intentions droites : je manquois de lumières ; mais j' ai eu le mérite de le sentir, de rechercher d' utiles conseils, et de les peser avec une raison que rien n' a pu corrompre encore. L' amour du bien public m' a tenu lieu de talens. Ce sentiment doux et sublime est la véritable sagesse et le génie des souverains. C' est à mon respectable instituteur, c' est au sage Théobald que je dois mes principes

p319

et l' idée de la véritable gloire, et que vous devez les institutions et les lois nouvelles qui assurent votre liberté, et par conséquent votre bonheur. Il m' apprit, dès mon enfance, qu' il est beau de gouverner un peuple qui pense et qui connoît ses droits, parce que celui-là seul peut juger la conduite de son chef, apprécier la vertu et dispenser la gloire, par son approbation et son amour, tandis que les louanges et l' obéissance de l' esclave ne prouvent que sa bassesse et sa crainte ; il m' apprit enfin qu' un des plus importants devoirs d' un souverain est d' éviter la guerre, et de faire les plus grands sacrifices pour maintenir la paix. Jugez donc de la douleur que j' éprouve aujourd' hui, en voyant cette ligue puissante formée contre moi ! ... les princes confédérés veulent que je choisisse entre eux un époux ; mais l' injustice et la violence de leur conduite montrent assez que si je cédois à ce desir, je vous donnerois un tyran ; cette seule idée a dû me faire persister dans mes refus : cependant, en voyant la guerre inévitable, je me suis représenté tous les maux qu' elle attireroit

p320

sur vous, je n' ai pu supporter cette affreuse image, et depuis plus de trois mois, j' ai pris la résolution que je vais vous déclarer. C' est l' ambition sur-tout et le desir de régner sur ce beau pays, qui sans doute arment tous ces princes ; si Béatrix ne possédoit pas le duché de Clèves, on ne combatroit point pour obtenir sa main. Ah ! Ce rang ne m' est cher que pour votre bonheur ; qu' il me sera doux d' y renoncer pour votre tranquillité ! ... " ici mille cris confus et douloureux interrompirent Béatrix. *non, non,* s' écria-t-on de toutes parts, *nous voulons vivre et mourir, s' il le faut, pour Béatrix...* des gémissemens, des sanglots se joignoient à ces acclamations ; les troupes de la princesse, mêlées par son ordre avec le peuple et sans armes, comme les autres

citoyens, élevèrent en l' air leurs casques,
en criant : *nous vous délivrerons de vos
persécuteurs, nous vous promettons la
victoire, nous le jurons...*
tout le peuple répéta ce serment, en s' écriant :
*et nous aussi, nous combattons, nous
prendrons tous les armes* . Cet enthousiasme
universel passa dans le coeur de

p321

tous les chevaliers spectateurs de cette
scène touchante ; ils unirent leurs voix à
celles du peuple et des sldats : le sensible
Isambard ne put retenir ses pleurs : Olivier
avoit jusqu' alors, suivant sa coutume,
évité de regarder Béatrix ; mais ému jusqu' au
fond de l' ame par son discours, et
sur-tout par le son de sa voix, il se retourna
pour la voir : elle fondoit en larmes...
il voulut contempler en elle le
triomphe éclatant de la bonté et de la
vertu... ô combien la gloire embellit la
jeunesse et la beauté ! ... c' étoit la première
fois qu' Olivier osoit fixer les yeux
sur ce visage enchanteur, qui lui rappeloit
un souvenir si cher et si douloureux.
L' admiration suspendoit en lui tout autre
sentiment ; mais il rencontra son regard,
il tressaillit... il crut voir Célanire...
ce regard avoit la même expression...
le malheureux Olivier éperdu, égaré,
s' écria : ô ciel ! Quel nouveau genre de
supplice ! ... et il baissa ses yeux chargés
de pleurs. Heureusement le tumulte étoit
trop grand et l' agitation trop universelle,
pour que l' on pût remarquer son trouble.
Enfin Béatrix, faisant signe qu' elle vouloit

p322

parler, obtint un profond silence. Après
avoir exprimé sa reconnoissance et sa sensibilité,
elle demanda qu' on l' écoutât jusqu' à
la fin de son discours sans l' interrompre,
et elle le reprit ainsi : " je n' ai point
prétendu vous annoncer une volonté
fixe et déterminée, je n' ai voulu que vous
faire une proposition, et vous offrir un

conseil. Vous êtes libres, et je ne le suis pas : la providence, en me plaçant dans le rang où je suis, m' a donné un emploi que je ne puis quitter sans votre aveu ; ainsi je suis à vous, mon existence vous est dévouée, et vous seuls devez disposer de mon sort. Mais, avant de rejeter le parti que je vous propose, je vous conjure d' y réfléchir ; j' ai tout prévu ; n' ayant point d' héritier, j' ai pensé qu' il vous seroit avantageux de passer sous la domination du monarque le plus puissant et le plus vertueux de l' Europe ; j' ai fait pressentir Charlemagne, et si vous acceptez mon abdication, ce grand prince deviendra votre souverain ; ou, si vous préféreriez un gouvernement républicain, il sera votre protecteur et votre allié. C' est à vous de choisir ; pour moi, je pense,

p323

d' après le sage Théobald, qu' il n' existera jamais un gouvernement parfait, parce qu' il est impossible de fixer la volonté de l' homme et de borner ses desirs, et parce qu' on ne peut se passer de chefs, et que leur ambition pourra toujours renverser les plus sublimes institutions, ou les rendre inutiles. Mais s' il est vrai que la paix et la tranquillité soient les premiers des biens, le gouvernement monarchique, fondé sur les lois, seroit peut-être le meilleur de tous. Enfin, ne croyez pas qu' une terreur personnelle, ou qu' un indigne égoïsme, m' aient inspiré le dessein de renoncer au noble emploi de vous gouverner ; ma gloire est de vous rendre heureux, et je le desirer trop, pour n' être pas certaine d' y réussir. Votre amour, votre courage, et la valeur et les talents de ces généreux chevaliers, accourus à mon secours, me répondent de la victoire ; mais combien ce triomphe me coûtera de larmes ! Pourra-t-il me consoler du sang qui sera répandu ? ... ah ! Laissez-moi quitter un rang qui vous expose à ce mortel danger ; je n' abandonnerai point un pays qui m' est si cher. Je

p324

vivrai parmi vous dans une douce obscurité,
et quand vous serez heureux et
paisibles, je n' aurai rien sacrifié, je n' aurai
rien perdu. "

ici la duchesse attendrie s' arrêta, et mit
ses deux mains sur ses yeux. *que Béatrix
soit toujours notre souveraine !* s' écria le
peuple avec transport. Ce cri général fut
répété mille fois avec le plus vif enthousiasme
et des applaudissemens redoublés ;
ensuite le peuple conjura la princesse de
lui promettre de renoncer à son dessein.
Béatrix éleva les mains en l' air, et fit le
serment qu' on exigeoit d' elle : alors les
témoignages de joie, de reconnoissance et
d' amour, ressemblèrent à de l' ivresse et à
de l' idolatrie... le peuple finit par couper
de grosses branches d' arbres, dont il
fit un brancard, sur lequel il obligea la
princesse de s' asseoir ; et elle fut ainsi portée
en triomphe jusque dans son palais,
au milieu des acclamations et des cris du
peuple. Il y a dans l' admiration publique
une sorte de contagion dont il est presque
impossible de se préserver, du moins pour
le moment, alors même qu' elle est usurpée ;
mais quand la raison l' approuve, et

p325

que l' envie ne peut la combattre, il en
résulte un sentiment qui est peut-être un
des plus vifs que le coeur humain puisse
éprouver. Quel que soit le degré d' admiration,
quand on admire seul, l' ame peut
rester tranquille ; mais l' applaudissement
public et universel, mais le charme et
l' éclat de la gloire, ajoutent l' enthousiasme
à l' admiration... tous les chevaliers,
même ceux qui n' étoient point
amoureux de la duchesse, éprouvèrent
ce mouvement irrésistible. Lorsqu' on fut
dans le palais, Lancelot, qui étoit dans
un coin du salon, à côté d' Olivier, lui
parloit avec ravissement de la scène qui
venoit de se passer. Je vous avoue, disoit-il,
que si, dans cette plaine, j' eusse été forcé
d' exprimer l' espèce de sentiment que m' inspiroit
alors la duchesse, j' eusse répondu
très-naturellement et avec vérité que je
l' *adorois* ; et cependant j' en aime une autre,

et avec passion. Maintenant, plus
calme, je ne me trouve plus pour Béatrix
que de l'admiration et le plus tendre attachement ;
mais je dois convenir encore
que cette gloire si touchante, dont je l'ai
vue environnée, la rend plus respectable

p326

et plus intéressante à mes yeux. Avant ce
jour, j'avois su la connoître ; mais on sent
mieux le prix de la vertu, quand on a joui
du bonheur de la voir couronner. à ces
mots, Olivier soupira, et après un moment
de silence : oui, dit-il, le spectacle
dont nous venons d'être témoins doit laisser
une profonde impression. En disant
ces paroles, il se leva d'un air distrait,
se rapprocha de la duchesse, un instant
après il changea de place, et sortit enfin
du salon.

p5

Chapitre premier.

une reine mal conseillée.

ce jour si glorieux pour la duchesse de
Clèves acheva d'exalter pour elle les sentiments
d'Isambard. Il remarquoit avec une
joie secrète que cette princesse affectoit
de traiter ses rivaux, Theudon et le timide
Guichard, avec une politesse pleine de
réserve et de froideur, tandis qu'elle étoit
remplie de graces pour tous les autres
chevaliers, et pour lui particulièrement. Enfin,
il voyoit que déjà il s'étoit attiré la haine

p6

du roi de Pannonie ; il attribuoit à la jalousie
cette aversion prématurée, et son
coeur s'ouvroit par degrés aux plus séduisantes
espérances. Béatrix étoit assise entre
Amalberge et Délie ; Isambard, Lancelot,
Angilbert, Archambaud, et quelques autres
chevaliers, formoient un demi-cercle

en face de ces trois personnes. Angilbert venoit de lire des vers qu' il avoit faits pour Béatrix ; mais depuis un moment, cette princesse, tombée dans une profonde rêverie, ne se mêloit plus à la conversation ; cependant, au bout de quelques minutes, elle reprit la parole, et changeant d' entretien, elle parla de la cour de France. Elle fit sur ce sujet beaucoup de questions à Isambard ; et tout à coup elle lui demanda s' il trouvoit qu' elle eût en effet une ressemblance aussi frappante avec la malheureuse fille de Vitikind, que le prétendoient les autres chevaliers français, et Ogier le danois ? Cette question, quoique fort simple, surprit Isambard, et lui fit une sorte de peine dont il ne put se rendre raison. Il répondit que cette ressemblance étoit véritablement extraordinaire ; là-dessus Béatrix fit une multitude de questions

p7

sur Célianire, et entrant à cet égard dans les plus minutieux détails, elle voulut savoir de quelle manière elle étoit mise lorsqu' elle arriva à la cour. On lui répondit qu' elle avoit conservé pendant quelque temps le costume de son pays, et la duchesse se fit faire la plus exacte description de l' habillement saxon : dans cet instant Olivier rentra dans la chambre ; aussitôt Béatrix rompit cet entretien et se hâta de parler d' autre chose. Olivier, suivant sa coutume, alla se placer à l' écart dans un coin du salon ; il s' approchoit rarement de la duchesse, jamais il ne lui adressoit la parole ; elle, de son côté, lui parloit peu, et paroissoit plaindre et respecter sa profonde mélancolie. Les chevaliers français avoient questionné Isambard sur la tristesse de son ami. Isambard en donnoit pour raison sa rupture avec Armoflède ; il en avoit même parlé à Ogier le danois, en lui reprochant son attachement pour une personne si méprisable ; mais Ogier, séduit et plus amoureux que jamais, sachant enfin, à n' en pouvoir douter, que son amante étoit Armoflède, croyoit que tout son crime étoit de lui avoir sacrifié

Olivier, et il excusoit aisément un égarement si flatteur pour lui. Cette idée lui donnoit un extrême embarras avec Olivier ; ce dernier le sachant amoureux d' Armoflède, avoit pris pour lui une sorte d' éloignement, et l' évitoit avec soin, ce qui achevoit de confirmer Ogier dans son erreur.

La conversatio étant devenue générale dans le salon, le seul Olivier, tristement retiré dans une embrasure de fenêtre, n' y prenoit point de part, lorsque l' on entendit le son perçant d' un cor, qui annonçoit l' arrivée d' un nouveau chevalier : en effet, peu de minutes après on vit paroître le vaillant Astolphe, fameux paladin anglais, que tous nos chevaliers connoissoient depuis long-temps de réputation, et qu' Olivier avoit rencontr 2 plusieurs fois dans se voyages. Après les premiers complimens, on fit auchevalier anglais beaucoup de questions sur l' état actuel de son pays. Béatrix voulut connoître les étails de la révolution qui avoit placé Egbert sur le trône, malgré les droits et le parti puissant de la reine Edburge. Astolphe satisfit ainsi la curiosité de la duchesse :

les droits de la reine Edburge, dit-il, étoient en effet infiniment mieux fondés que ceux d' Egbert ; mais le trône est un bien dont l' amour du peuple peut seul assurer l' héritage. Les commencemens du règne d' Edburge sembloient lui présager un destin plus heureux : une grande jeunesse, un extérieur et des manières agréables, lui gagnèrent d' abord tous les coeurs. Son ame étoit naturellement sensible ; sa première ambition fut de se former une société douce et sûre, et d' acquérir de vrais amis ; mais malheureusement elle manquoit d' esprit et d' expérience, elle fit de mauvais choix, et le sentiment le plus fait pour étendre les lumières et perfectionner la raison, ne servit qu' à l' égarer et à la corrompre. Elle aima d' abord avec une bonne foi touchante ; elle s' enorgueillissoit bien moins de son rang que de la gloire

de s' être attaché des amis qu' elle croyoit fidèles ; remplie de graces et de délicatesse pour eux, elle mettoit son bonheur à prévenir leurs desirs et à les combler de bienfaits. Mais tant de charmes et de générosité ne firent (à peu d' exceptions près) que des ingrats, et ne purent jamais satisfaire l' insatiable

p10

ambition de la plupart de ses favoris ; ils avoient en général trop peu de principes pour s' occuper de la gloire de la reine, et la légèreté de leur conduite leur faisoit même desirer qu' elle-même se mît au-dessus de ce qu' ils appeloient des préjugés. Il ne leur fut pas difficile de séduire une jeune princesse vive, sensible et bornée, et dont ils possédoient toute la confiance ; ils l' engageoient sans cesse, pour le plus frivole intérêt de plaisirs ou de vanité, à renverser tutes les lois sévères de l' étiquette, que les souverains ne doivent abolir en public que pour se rendre populaires ; mais la reine, sans montrer au peuple plus de bonté et d' affabilité, faisoit chaque jour des démarches extraordinaires et inconsidérées, et elle perdoit insensiblement toute sa dignité et sa considération personnelle. Les favoris n' étoient pas aimés de la nation, et ils inspirèrent à la reine un profond dédain pour le peuple ; elle le monta, et bientôt elle fut universellement haïe, et en reçut des témoignages certains : alors, au lieu de chercher à regagner la bienveillance de la nation, elle se livra toute entière au plus

p11

violent ressentiment, et pendant qu' un petit cercle d' adulateurs suffisoit à sa gloire, elle brava le public, ne mit plus de ménagemens dans sa conduite ni de frein à ses passions. Elle afficha un tel mépris des bienséances, que sa cour même (la plus corrompue de l' Europe) en fut indignée. Les favoris hasardèrent quelques représentations, mais qui ne servirent qu' à

refroidir la reine pour eux. Cette malheureuse princesse, qu' on avoit enivrée si long-temps de séductions et de flatteries, n' étoit plus en état d' écouter la voix de la raison. Enfin, s' avançant à grands pas vers sa ruine, sa conduite devint si scandaleuse, que sa confiance parut un opprobre aux courtisans les plus avilis ; chacun d' eux gardoit les places qu' il devoit à sa faveur, mais tous protestèrent qu' ils avoient perdu leur crédit sur son esprit, qu' ils n' étoient plus consultés par elle, et pour le prouver, ils censurèrent hautement ses démarches, et décrièrent à l' envi ses moeurs et son caractère. La reine alors, désabusée de l' amitié, chercha des consolations dans de nouveaux égaremens ; son ame, découragée et flétrie, se ferma sans retour à tous

p12

les sentimens doux et tendres, et s' ouvrit et s' abandonna sans réserve à la haine et à la vengeance, passions funestes qui ont achevé de la perdre. Ce fut vers ce temps que la révolution commença ; tout le monde en connoît l' histoire. Le peuple vouloit la réforme des abus ; l' ambition et la cupidité des courtisans se refusoient à des demandes qui entraînoient des sacrifices pénibles pur eux. La reine, accoutumée à mépriser le peuple, s' aveugla sur le danger qui la menaçoit ; elle montra la plus grande sécurité, et l' on attribua à son courage ce qui n' étoit l' effet que de son manque de lumières. Cependant le peuple armé remporta la victoire, et le prince Egbert alloit être placé sur le trône, lorsqu' Edburge, cédant à la nécessité, promit enfin de souscrire aux conditions imposées, qu' il falloit accepter de bonne foi ou rejeter avec courage : la reine ne fit ni l' un ni l' autre. La nation, oubliant ses égaremens, remit la couronne sur sa tête, et le prince Egbert fut obligé d' aller chercher un asile à la cour de Charlemagne. La nation, en replaçant Edburge sur le trône, s' étoit conduite avec autant de franchise que de générosité ;

p13

mais les courtisans, qui dtestoient la révolution, se flattèrent que la reine pourroit assurer le succès de leurs projets insensés : dans cette pensée, ils s' appliquèrent à nourrir le ressentiment des injures q' elle avoit reçues ; ils lui persuadèrent qu' elle avoit un parti puissant, que l' Europe entière avoit es yeux sur elle, et qu' elle se couvriroit d' ue immortelle gloire si elle parvenoit à reconquérir les droits qu' elle avoit solennellement abjurés ; enfin ils lui répétèrent qu' on attendoit tout de sa fermeté et de son courage. La reine, enivrée de ces flatteries, et desirant la vengeance avec passion, adopta tous les plans extravagans qui lui furent proposés : alors les courtisans louèrent avec excès son esprit et la grandeur de son caractère ; et cette malheureuse princesse, en jouant le rôle le plus mal-adroit et le moins noble, se croyoit une héroïne. En effet, quoi de plus imprudent que de s' entourer de gens connus universellement pour abhorrer la révolution ; et quoi de moins courageux que de répéter dans tous ses discours publics les assurances de sa sincérité et de son attachement aux lois nouvelles ? D' autant plus

p14

que rien ne la forçoit à faire ces discours publics, et qu' elle les prodiguoit sans qu' ils fussent ni sollicités ni desrés. Cette duplicité, jointe à son indiscretion et aux imprudences de ses prétendus amis, ranima la haine et le mépris : on découvrit ses intrigues secrètes, on en supposa même qui vraisemblablement n' ont jamais existé ; mais la nation, bien convaincue que la reine étoit implacable et de mauvaise foi, se décida enfin sans retour en faveur d' Egbert. Ce prince fut rappelé, et reçu avec transport ; sa réputation de douceur, de droiture et de bonté, rassura ceux même qui s' étoient montrés les lus contraires à sa cause. Sa première démarche fut de prononcer publiquement le serment solennel d' oublier à jamais toutes ses injures personnelles ; et en effet sa conduite noble et franche ne laisse aucune inquiétude à cet égard. Cependant le peuple, outré contre

la reine, se seroit porté contre elle aux dernières extrémités, si le roi son successeur n'avoit pas voulu la sauver : ce prince me chargea de la conduire hors de l'Angleterre, et de faire passer avec elle ses trésors et ses pierreries. Il me traça lui-même

p15

la route que nous devions prendre, et il me dit que lorsque nous aurions passé la mer, je la conduirois au lieu qu'elle choisiroit pour asile dans le continent. Comme je louois la générosité du roi envers Edburge, qu'on accusoit d'avoir attenté plusieurs fois à sa vie : l'humanité seule, répondit Egbert, me prescrirait une telle conduite, mais la politique même me la conseille. Si la reine périssoit victime de la fureur populaire, on oublieroit sa vie entière pour ne se rappeler que sa fin tragique ; une vive et juste compassion succèderoit à la haine qu'elle inspire, et les ennemis de la révolution en feroient une héroïne. Je trouvai ces réflexions parfaitement justes, et j'admira cet heureux accord de la politique et de la vertu, mais qui n'existe que pour les grandes âmes et les esprits supérieurs. D'après les ordres du roi, j'ai dirigé la fuite d'Edburge et passé la mer avec elle. Cette princesse a voulu se rendre à la cour fameuse où le prince quivenoit de la chasser de sa patrie avoit lui-même trouvé jadis un asile. La réputation de Charlemagne a décidé son choix. En effet, l'empereur n'a vu dans

p16

Edburge qu'une reine infortunée à laquelle il devoit son appui ; il a pensé avec justice qu'Egbert lui-même lui sauroit gré d'accueillir, dans une telle situation, sa rivale et son ennemie. J'ai laissé Edburge à Aix-La-Chapelle ; et ayant appris l'injuste entreprise des princes ligués contre la duchesse de Clèves, je suis venu lui offrir mon bras et mes services.

Chapitre ii.

les confidences.

le récit du paladin Astolphe donna lieu à une conversation générale, qui dura jusqu' au souper. Astolphe se mit à table à côté' Olivier, et lui demanda un rendez-vous particulier : le lendemain, Olivier se rendit dans sa chambre à midi, et le chevalier anglais lui confia que le principal motif de son voyage étoit de demander la main de Béatrix pour le roi

p17

d' Angleterre. Ce prince, ajouta-t-il, dans le temps où il étoit fugitif, passa dans ce pays : inconnu et confondu dans la foule, il vit une seule fois la duchesse dans une fête publique : elle n' avoit alors que quinze ans, son père vivoit encore ; mais elle fit sur le coeur d' Egbert une impression ineffaçable, et maintenant il met à ses pieds le trône qu' il a conquis par sa valeur et ses vertus. Après avoir fait ce détail, Astolphe ajouta qu' il desiroit obtenir une audience particulière de Béatrix, pour s' acquitter de sa mission : Olivier répondit que la princesse n' en accorderoit point de telles pour des affaires politiques, depuis la persécution qu' elle éprouvoit ; qu' ayant à ménager les esprits différens, et même les prétentions de ses défenseurs, elle évitoit avec soin tout ce qui pouvoit inspirer de la défiance ou causer de l' ombrage, et que toute espèce de négociation se traitoit publiquement. Cette explication embarrassa beaucoup Astolphe, qui, sachant l' éloignement de Béatrix pour l' hymen, ne vouloit pas recevoir un refus public : après quelques réflexions, il conjura Olivier de sonder ses dispositions, et de vanter à cette

p18

princesse les qualités personnelles d' Egbert, qu' il avoit connu. Tout ce que je pourrois lui dire à cet égard, poursuivit-il, seroit suspect dans ma bouche, et ne peut l' être dans la vôtre. Olivier refusa positivement de se charger de cette commission, et, sur

les instances réitérées d' Astolphe, il proposa d' en parler à Isambard, qui, ainsi que lui, connoissoit le roi d' Angleterre, et Astolphe y consentit. Olivier en refusant avoit eu deux motifs : l' embarras de se trouver tête à tête avec Béatrix, et le scrupule de lui faire une proposition dont le succès affligeroit Isambard : ce dernier, à la vérité, ne lui parloit plus de ses sentimens pour Béatrix. Olivier démêloit facilement que cette frappante ressemblance avec Célanire lui ôtoit toute confiance avec lui sur ce point, et lui causoit un embarras que sa raison ne pouvoit vaincre. Mais, certain qu' il adoroit cette princesse, et croyant pénétrer qu' elle avoit du penchant pour lui, il crut devoir l' instruire de ce nouvel événement, et fut sur le champ lui en faire part. Isambard l' écouta avec émotion, et après l' avoir remercié : hé bien, mon ami, lui dit-il, s' il existe un

p19

homme sur la terre qui soit digne de Béatrix, c' est sans doute ce prince, il faut lui en parler, comme le desire Astolphe. Alors, reprit Olivier, tu t' en chargeras. Non, répondit Isambard, je t' avoue que je m' en acquitterois mal, et que je ne pourrois cacher l' excès de mon trouble. Mais je te conjure de lui demander cet entretien particulier, de lui dire en faveur d' Egbert tout ce que la justice et la vérité doivent t' inspirer, et ensuite de me rendre un compte exact, et même minutieux, de tout ce qu' elle aura répondu sur ce point. Olivier se défendit encore, mais en vain. Isambard exigea positivement de lui cette démarche. Lorsqu' on se mit à table pour dîner, Olivier s' approcha de la duchesse, et s' en trouva si près, qu' elle l' invita, pour la première fois, à se placer à côté d' elle. Olivier parla très-peu, mangea moins encore, et, pendant tout le dîner, n' eut jamais le courage de hasarder la demande qu' il avoit projeté de faire ; toutes les fois qu' il en prenoit la résolution, il éprouvoit un violent battement de coeur, et la parole expiroit sur ses lèvres ; enfin, à

p20

l' instant où l' on se levoit, Béatrix se tournant de son côté, il lui dit brusquement, en baissant les yeux, en rougissant et en balbutiant : oserois-je, madame, vous supplier de m' accorder aujourd' hui un moment d' audience ? Béatrix fit un mouvement de surprise, mais répondit aussitôt : oui, ce soir, dans mon cabinet, à six heures. On rentra dans le salon ; Béatrix parut rêveuse et préoccupée : Olivier alla avec Isambard attendre chez ce dernier l' heure indiquée pour le rendez-vous. Isambard, reprenant toute sa confiance pour Olivier, lui ouvrit son coeur, et lui lassa voir ses inquiétudes et son amour ; mais il persista toujours dans sa générosité, et recommanda fortement à son ami de parler pour le roi d' Angleterre, d' après sa conscience et la vérité. Quelques minutes avant six heures, Olivier se rendit dans l' appartement de la princesse ; en traversant les pièces qui précédoient son cabinet, un souvenir à la fois délicieux et plein d' amertume vint s' offrir à son imagination ; l' heure, la disposition des pièces qu' il parcourait, leur ameublement, l' agitation

p21

de son ame, tout lui rappeloit sa première entrevue tête à tête avec Célanire, dans le palais de Charlemagne, lorsqu' Emma l' envoya dans son cabinet, où Célanire l' attendoit. L' idée que la ressemblance de la figure et du son de voix de Béatrix alloit ajouter à cette illusion, acheva de le troubler. Enfin, il arrive à la porte du cabinet, elle étoit entr' ouverte ; il s' arrêta... dans ce moment, une voix qui pénétra jusqu' au fond de son ame, l' appelle doucement, et lui dit d' entrer : c' étoit la première fois que la princesse, en lui parlant, l' appeloit par son nom ; et la manière dont elle prononça ces deux mots, *venez, Olivier*, eut quelque chose de si touchant pour lui, que ses yeux se remirent de larmes ! ... Olivier, malgré l' affoiblissement de sa santé et son excessive pâleur, avoit conservé toutes les graces d' une figure aussi agréable que

régulière ; ses yeux pleins de feu et de sentiment exprimoient tout ce qui se passoit dans son ame, et il y avoit dans ses manières, dans ses gestes, dans les inflexions de sa voix, un naturel, un accord et un charme, qui inspiroient l' intérêt et fixoient l' attention. Béatrix en l' apercevant se leva,

p22

et en jetant les yeux sur lui, elle fut si frappée de l' expression de sa physionomie, qu' elle resta debout quelques minutes... enfin elle se remit dans son fauteuil, et, lui montrant un siège qui étoit à côté d' elle, Olivier s' assit, mais sans proférer une parole : la duchesse étoit placée devant les lumières, de manière que son visage se trouvoit un peu dans l' ombre ; on ne distinguoit pas la couleur de ses cheveux et de ses yeux, on ne voyoit bien que la forme de son visage et sa taille ; elle avoit un habit blanc... Olivier se rappela que Célanire étoit toujours vêtue ainsi. Jamais la ressemblance ne lui avoit paru si extraordinaire et si parfaite... son embarras seul pouvoit égaler son émotion. Que penseroit la duchesse de son silence et de son maintien ? Cependant il ne pouvoit parler, une oppression insurmontable le mettoit hors d' état d' articuler une syllabe ; d' ailleurs, à peine se souvenoit-il de ce qu' il avoit à lui dire ! ... ces pensées joignoient à son trouble une contrainte et une inquiétude inexprimables... au bout d' un demi-quart d' heure, Béatrix prenant la parole : hé bien, Olivier,

p23

dit-elle, qu' avez-vous à me dire ?
Ah ! Madame... reprit le malheureux Olivier ; il lui fut impossible de poursuivre, il fondit en larmes. Aussitt, mettant ses mains sur son visage, il fit un mouvement pour sortir ; la duchesse le retint, en lui disant d' une voix entrecoupée... demeurez... je le veux... Olivier, plus ému que jamais, reste immobile... ses larmes

s'arrêtent... un sentiment qu' il ne peut définir, les suspend et dissipe son embarras... il regarde la duchesse, et pour la première fois, il la trouve aussi belle, aussi touchante que Célianire même ; elle pleuroit ! ... ô ciel ! S' écria-t-il. Il n' ose en dire davantage ; mais, pour un instant, les souvenirs douloureux s' effaçant de sa mémoire, il ne voit plus qu' elle, et la contemple avec ravissement. écoutez, Olivier, reprit la duchesse, je vais, je crois, vous épargner une confiance embarrassante ; j' ai découvert votre secret, j' ai tout pénétré je sais qu' une ressemblance frappante vous rappelle un souvenir déchirant ; je vous plains du fond de l' ame, je gémiss de ce rapport singulier qui vous afflige ; mais, au nom du ciel, que cette

p24

illusion ne me prive point d' un d' 2 fenseur tel que vous... et s' vous venez pour me faire vos adieux... qui ! Moi, mdame, interrompit Olivier avec véhémence, moi vous quitter, quand mon bras peut vous être utile ! ... ah ! Verser tout mon sang pour vous défendre, mourir pour vous, voilà désormais la seule gloire que je puisse ambitionner... vous me rassurez, répondit la duchesse, j' avois imaginé que vous vouliez me quitter. Olivier soupira et ne répliqua rien ; il se défioit de lui-même et craignoit de parler. Après un moment de silence : je vais vous apprendre, dit la duchesse, comment j' ai deviné vos sentimens. Long-temps avant votre arrivée, Angilbert et Lancelot m' avoient parlé de cette ressemblance, qui vous cause tant de peine, et ils m' avoient conté la fin tragique de l' infortunée Célianire, et de quelle manière vous exposâtes vos jours pour sauver les siens. Ici Olivier frémit. Ces paroles dissipèrent l' enchantement que venoit de suspendre un instant ses profondes douleurs... et la duchesse poursuivant son discours : cette funeste histoire, continua-t-elle, m' interessa vivement.

p25

Je pensai que, dans ce grand nombre de chevaliers qui composent la brillante cour de Charlemagne, il étoit impossible qu' il ne s' en trouvât pas quelques-uns qui eussent aimé une personne dont on vanteroit autant l' esprit, les vertus et l' aimable caractère ; j' imaginai que si un de ces chevaliers venoit ici, je découvrerois ses sentimens par le trouble que lui causeroit ma présence.

Ogier le danois arriva trois semaines avant vous ; il m' annonça que les chevaliers du cygne le suivroient de près : le nom fameux d' Olivier me rappela celui de l' intéressante et malheureuse Célanire ! ... je fis des questions... Ogier m' apprit que vous étiez plongé dans la plus profonde mélancolie, et qu' un crêpe noir couvroit votre bouclier ; je soupçonnai dès-lors la vérité... je vous attendois avec une extrême curiosité... quand vous arrivâtes, je vous reconnus de loin... car on m' avoit parfaitement dépeint votre maintien et votre figure... je n' oublierai jamais l' expression de votre regard et de votre physionomie dans ce premier moment de surprise et d' émotion... j' en fus plus

p26

touchée que je ne puis vous le dire... en achevant ces paroles, la duchesse s' arrêta... et les pleurs d' Olivier recommencèrent à couler. Je ne vous nierai point, madame, reprit-il, ce que vous avez pénétré... il est vrai, je l' adorois... j' emporterai dans la tombe cette passion fatale... ah ! Pourroit-on ne pas regretter toujours celle qui vous ressembloit si parfaitement ! ... la duchesse ne répondit rien, et il y eut un long silence. Enfin Béatrix sortant de sa rêverie : je ne suis entrée dans cette explication, dit-elle, que pour vous ôter l' embarras cruel que vous aviez avec moi ; je sens trop que rien ne peut vous consoler, mais j' ai voulu du moins vous délivrer du tourment de la contrainte ; j' ai pensé même que l' illusion de cette ressemblance vous agiteroit moins lorsque vous n' auriez plus la crainte de m' étonner par des bizarreries inexplicables.

Je ne vous rassure point sur votre secret, j' ose me flatter que vous êtes sans inquiétude à cet égard ; je ne renouvellerai jamais ce triste entretien, mais je m' honorerois de votre confiance, et mon coeur en est digne par le sensible intérêt qu' il prend

p27

à votre douleur. Maintenant, Olivier, apprenez-moi le motif de votre visite. Olivier étoit si profondément ému, qu' il fut obligé de se recueillir quelques minutes pour être en état de répondre ; enfin il fit le détail de sa mission, et le plus grand éloge d' Egbert ; la duchesse l' écouta sans l' interrompre, et, quand il eut cessé de parler : quel âge a le roi d' Angleterre ? Demanda-t-elle. Cette question, qui paroissoit annoncer une sorte de délibération, fit rougir Olivier : je crois, madame, répondit-il, que ce prince est à peu près de mon âge, et j' ai vingt-huit ans. -Olivier ! Que me conseillerez-vous ? -je pense, madame, comme Isambard, que s' il existe dans l' univers un homme qui puisse raisonnablement prétendre à la main de la duchesse de Clèves, c' est le roi d' Angleterre. -mais prétendre à ma main, n' est-ce pas prétendre à mon coeur ? -la politique, la raison et la gloire, voilà, madame, les motifs qui forment les alliances des personnes de votre rang. -vous me placez donc dans la classe de toutes les autres princesses ? -oi ! Grand dieu ! Qui ne puis vous

p28

comparer qu' au seul objet... ici Olivier s' arrêta, et rougit encore. Hé bien, reprit la duchesse, sachez, Oliver, que si je forme jamais l' engagement que vous me proposez, je ne consulterai que mon coeur. Enfin je pourrois, pour l' intérêt de mes sujets, quitter les lieux qui m' ont vu naître, mais l' ambition ne me fera jamais renoncer à mon pays. Vous pouvez porter cette réponse au chevalier anglais. à ces

mots Olivier se leva, fit une profonde révérence, et se retira. Plein de trouble et d'agitation, il ne voulut ni réfléchir à cet entretien, ni se rendre compte de ses propres sentimens. Il forma la résolution d'éviter avec le plus grand soin toutes les occasions de revoir la duchesse en particulier, et se promit de ne jamais arrêter sa pensée sur le souvenir de cette dangereuse entrevue. Il annonça à Isambard et au chevalier anglais le refus de Béatrix, et ce refus si positif augmeta encore les espérances d'Isambard.

p29

Chapitre iii.

une méprise.

rien n'annonçoit dans le château de Clèves l'attente cruelle de la guerre ; tandis que l'ambition, l'amour, la jalousie et la haine répandoient la tristesse et la sombre défiance dans le camp des princes confédérés, la cour de Béatrix, plus brillante que jamais, offroit chaque jour les amusemens les plus variés et les plus agréables. Béatrix avoit cette véritable dignité que la seule vertu peut donner ; la pureté de sa conduite, la noblesse et la modestie de son maintien, la délicatesse de son esprit, et en même-temps la douceur et le naturel de ses manières, inspiroient à la fois le respect et la confiance. Elle étoit si aimable, on lui trouvoit tant de graces, que le desir de lui plaire faisoit prendre

p30

sans effort le ton et les formes qu'on devoit avoir devant elle : sa présence réprimoit sans gêner, et c'est sans doute l'art suprême, non seulement d'une princesse, mais d'une femme jeune et belle, quel que soit son rang dans la société ; ou plutôt c'est un don précieux de la nature, qui vient de la pureté, de l'élévation de l'ame, et auquel l'éducation ne peut suppléer que par une frivole et superficielle apparence. Béatrix joignoit à des talens enchanteurs

et à l' esprit le plus étendu et le plus orné, cette aimable enfance de caractère, qui a tant de charmes lorsqu' elle est unie à des qualités brillantes et solides. Capable de raisonner avec profondeur, et de s' occuper d' affaires et d' études sérieuses, Béatrix savoit aussi s' amuser de bonne foi d' une baguette, et rire de mille petites choses qui n' excitent communément que le dédain des beaux esprits. Quoiqu' elle eût naturellement une gaieté aussi vive que franche, son extrême sensibilité rendoit son humeur inégale : toujours douce, bonne, obligeante, elle n' étoit pas toujours gaie ; on la voyoit quelquefois rêveuse,

p31

distraite et mélancolique, mais alors même jamais la gaieté des autres ne sembloit lui déplaire ou l' importuner ; aussi cette espèce d' inégalité n' étoit en elle qu' un charme de plus, et ne servoit qu' à la rendre aussi intéressante que piquante. La duchesse consacroit à l' étude et aux affaires toutes ses matinées et une partie de l' après-dîner, et elle se livroit le soir à la société ; alors on causoit, on faisoit de la musique, on dansoit ou l' on jouoit à ces petits jeux inventés pour l' aimable enfance, et que la première jeunesse lui déroboit avec une joie si naïve, en se rappelant ce temps précieux d' innocence et de bonheur... la jeune Délie sembloit préférer ce genre d' amusement à tout autre ; elle ne le proposoit jamais, et commençoit même toujours par s' y refuser ; cependant, au bout de quelques minutes, elle y perdoit sa tristesse habituelle et sa timidité ; on la voyoit s' animer par degrés, et reprendre l' enfance et la gaieté de son âge : Olivier ne se mêloit jamais à ces jeux, mais il restoit à la musique, et quand la duchesse chantoit, il se plaçoit dans l' endroit le plus retiré du salon, et toujours

p32

de manière qu' on ne pouvoit voir

son visage. Lancelot avoit une voix charmante : un soir qu' il avoit chanté plusieurs romances composées par Angilbert, ce dernier s' adressant à la duchesse : je ne sais pas pourquoi, dit-il, Lancelot chante toujours mes romances, car il en fait lui-même de beaucoup plus agréables : j' en connois une entre autres qu' il a faite ici cet automne, et qu' il chante avec une expression touchante... à ces mots, la duchesse demanda cette romance : au même moment Délie se leva pour s' en aller ; la duchesse la retint, et, surprise de l' excessive rougeur qui coloroit son visage, elle regarda Lancelot, comme pour lui demander l' explication de ce mystère : madame connoît le premier couplet de cette chanson, dit Lancelot, en montrant Délie, et elle m' a défendu de la chanter ; et cela, reprit Angilbert, parce que Lancelot a donné à l' héroïne de sa chanson le nom charmant de Délie, mais ce nom est grec, et un poète a bien le droit de le placer dans ses vers. La duchesse sourit ; et comme il n' y avoit dans la chambre que les chevaliers du cygne et

p33

les personnes qu' on vient de nommer, Béatrix, qui s' intéressoit à la passion de Lancelot pour sa jeune amie, l' autorisa par un signe à chanter la romance ; alors il prit un luth et accompagna les couplets suivans :

oui, le bonheur, jeune Délie,
n' est fait que pour les tendres coeurs.
L' amour seul embellit la vie,
et, même en nous coûtant des pleurs,
au sein de la mélancolie,
il fait goûter mille douceurs... etc.

p34

à la fin de ce couplet de la chanson de Lancelot, la trop sensible Délie ne pouvant plus cacher sa douloureuse émotion, se pencha vers la princesse, dont elle tenoit une des mains, et cacha sur l' épaule

de Béatrix son visage baigné de pleurs...
mais Lancelot avoit vu couler ses larmes ;
plein de troubles, d' espérance et de joie,

p35

il s' arrêta... tout le monde gardoit le
silence, et chacun en secret interpréta,
comme Lancelot même, l' attendrissement
de Délie. La duchesse, vivement touchée,
et souffrant de l' embarras de son amie,
prit enfin la parole. Elle attribua à
l' excessive timidité de Délie cet étrange
mouvement ; elle assura même avoir vu d' elle
plusieurs traits de ce genre : ensuite elle
se leva, prit Délie sous le bras et sortit
avec elle, laissant Lancelot au comble de
ses voeux, et les autres chevaliers bien
convaincus qu' en effet il étoit aimé.

p36

Chapitre iv.

le mouchoir brodé

le lendemain matin, Angilbert, Isambard
et Lancelot, se trouvèrent réunis
dans la chambre de ce dernier. Ces trois
personnes, liées ensemble depuis long-temps
par l' estime, la confiance, et par
une grande conformité de goût et de
caractère, se livroient au charme de ces
entretiens, qu' une ancienne connoissance
et l' amitié rendent à la fois si doux et si
intéressans, sur-tout après une longue
absence. Lancelot et Isambard, remplis
des plus douces espérances, étoient ce
jour-là plus gais et plus communicatifs
que jamais ; la conversation fut extrêmement

p37

animée ; on parla beaucoup des intrigues
de la cour de Charlemagne, et de
la passion mutuelle de la princesse Berthe
et d' Angilbert, dont Isambard et Lancelot
avoient été les confidens, de l' aveu même
de la princesse. Après avoir rappelé plusieurs

particularités de leurs amours, il n' y a qu' une chose, dit Isambard, que je n' ai jamais pu concevoir ; une circonstance singulière vous obligea, pour l' intérêt même de votre amour, de me confier votre passion et vos espérances, avant d' avoir obtenu de Berthe l' aveu de ses sentimens ; je vous vis pendant quatre mois uniquement occupé d' elle, et dans l' instant où elle paroissoit le mieux disposée en votre faveur, vous rompîtes tout à coup, avec la plus étonnante légèreté de part et d' autre ; par exemple, la veille de cette rupture, Berthe m' avouoit sans détour qu' elle vous aimoit ; de votre côté vous l' adoriez, et deux jours après, elle me défendit impérieusement de lui parler de vous, et jamais vous ne voulûtes m' expliquer les motifs de cette subite brouillerie. Il a eu long-temps avec moi lamême réserve, reprit Lancelot, en souriant, et

p38

par des raisons que vous approuverez ; mais enfin il peut aujourd' hui, sans scrupule, vous confier cette singulière aventure. à ces mots, Angilbert, vivement pressé par Isambard, prit la parole en ces termes : je n' adorois point la princesse Berthe, comme Isambard vient de le dire ; il m' attribue le sentiment qu' il éprouve dans ce moment, et j' en avois un très-différent. Je trouvois dans le caractère, dans les manières de cette princesse, ce charme indéfinissable, sans lequel l' amour ne sauroit exister, mais qui cependant ne produit pas toujours une passion violente. Je l' aimois sans aveuglement, je la voyois sans illusion ; elle n' étoit pas à mes yeux la femme la plus belle et la plus aimable, mais avec un instant de réflexion, mon coeur l' eût toujours préférée, s' il m' eût fallu choisir entre elle et la plus accomplie. Le sentiment qu' elle m' inspiroit ne me tournoit point la tête, en même temps il pénétoit profondément mon ame ; je n' étois pas à l' abri d' une séduction passagère, d' autres objets pouvoient encore m' attirer et m' entraîner un moment ; elle seule pouvoit

me fixer. Peu de temps avant que j' eusse osé concevoir l' espérance de lui plaire, il m' arriva une aventure très-bizarre. Vous savez que je possède une maison de campagne à peu de distance d' Aix-La-Chapelle, et que des sources d' eaux minérales sont renfermées dans mon enclos. Comme elles ont des propriétés différentes de celles qui se trouvent dans la ville, j' en ai fait des bains publics ; celui des hommes tient à ma maison, celui des femmes en est séparé par un petit bois. J' avois mis beaucoup de soin à orner ce dernier ; il est dans un vaste enclos entouré de murs ; il contient un beau jardin rempli d' arbres fruitiers et de fleurs. Ce jardin a deux portes ; l' une est celle d' entrée, qui est gardée par un de mes gens, qui ne la quitte jamais, et qui reçoit les femmes qui viennent se baigner : l' autre donne dans le petit bois qui conduit à ma maison ; j' en avois seul une clé,

parce que je traversois ordinairement ce jardin pour me rendre à la ville, afin d' éviter un détour assez long : mais j' y passois seul, j' envoyois d' avance mes domestiques et mes chevaux m' attendre en dehors à l' autre porte ; et avant d' entrer dans cette enceinte, je faisais sonner du cor pour avertir le garde, qui, à ce signal, faisoit avancer mes chevaux : je prenois aussi cette précaution par égard pour les femmes qui pouvoient être aux bains, afin que, si elles ne vouloient pas que je les rencontraisse, elles ne sortissent pas des tentes dans ce moment. Un matin que j' entrois dans ce jardin, après avoir fait donner le signal accoutumé, j' aperçus de loin la chose du monde la plus extraordinaire ; c' étoit une femme nue qui sortoit de dessous les tentes, et qui couroit à ma rencontre : cette action, faite dans le moment même où l' on venoit de sonner du cor, ne me permettoit pas de douter que cette femme ne fût la plus vile de toutes les courtisanes, et je n' étois pas moins

étonné de cet excès d'impudence. Je m'arrêtai,
imaginant qu'elle prendrait alors
le parti de retourner s'habiller sous la

p41

tente, mais elle poursuivit sa course ;
elle avait pour tout vêtement une chemise
mouillée et excessivement courte,
et une longue chevelure noire, abattue
sur ses épaules et sur sa gorge. Lorsqu'il
me fut possible de distinguer à peu près
sa figure, je vis avec une nouvelle
surprise qu'elle s'était entièrement voilé le
visage avec un mouchoir, qu'elle avait
entortillé autour de sa tête : cette
circonstance me donna une sorte de curiosité,
et, la regardant avec attention, à
mesure qu'elle approchait, je fus vivement
frappé de la perfection de sa taille et
de l'éclat éblouissant de sa blancheur...
enfin, se dirigeant toujours de mon côté,
elle s'approche et se jette dans mes bras ! ...
à l'instant même, tremblante, hors d'haleine,
elle tombe à genoux, et tirant le
manteau que j'avais sur mes épaules, elle
semble vouloir s'en couvrir, et me supplier
de le lui donner, et tout cela sans
articuler un seul mot. Ne sachant plus que
penser, l'intérêt et la plus vive curiosité
succédoient malgré moi dans mon âme
au mépris et à l'indignation ; cependant
je conservais encore ma première idée,

p42

mais n'en ayant plus la certitude, et voulant
voir quel serait le dénouement de
cette scène, je cédai au désir qu'elle
exprimoit. Je lui donnai mon manteau, en
lui proposant de la conduire dans ma
mison ; elle me fit signe qu'elle y
consentoit (ce qui me rendit ma première
opinion) ; elle s'enveloppa avec soin dans
mon manteau ; je lui donnai le bras et nous
nous acheminâmes vers le bois ; je tâchai
vainement de voir à travers son voile si
l'agrément de son visage répondoit à
l'incomparable beauté de toute sa personne,

on ne pouvoit absolument rien distinguer.
Le mouchoir qui enveloppoit sa tête étant orné d' une large broderie formant des bouquets de roses rapprochés par les plis, cachoit entièrement ses traits. Elle marchoit avec peine, et je souffrois en voyant les plus jolis pieds du monde se meurtrir sur le sable et les cailloux. D' ailleurs elle gardoit toujours un obstiné silence ; elle soupiroit et paroissoit être dans la plus pénible agitation. Nous entrâmes dans ma maison par une petite porte dérobée, et sans être vus, nous montâmes l' escalier ; je la conduisis dans ma chambre, et je

p43

m' y enfermai avec elle. à présent, lui dis-je, expliquons-nous sans détour ; quel est le but de tout ceci ? Pour toute réponse, elle s' avança vers une table, prit une écritoire et me fit signe de sortir ; je résistai, elle insista par ses gestes ; je m' avançai vers elle, en disant que je ne pouvois m' en aller sans prendre mon manteau : à ces mots elle se prosterna devant moi, avec des gémissemens et des sanglots, qui me firent une impression que je ne puis dépeindre. Toutes les idées que j' avois conçues s' évanouirent ; je crus voir l' innocence, et j' éprouvai le plus pressant remords de l' avoir alarmée et méconnue. Je relevai la belle éplorée ; elle avoit un tremblement convulsif qui m' effraya véritablement ; elle paroissoit pénétrée de terreur, et ne pas entendre ce que je lui disois pour la rassurer. Comme il sembloit qu' elle eût à peine la force de se soutenir, je voulois lui donner le bras pour la conduire vers un canapé ; mais tout à coup s' échappant de mes mains, elle court du côté de la fenêtre, l' ouvre impétueusement comme si elle eût voulu se précipiter dans la cour... ce mouvement

p44

fut si naturel, qu' il me fit frémir jusqu' au fond de l' ame ; je m' élance, je

la retiens ; le manteau, qui s' étoit détaché, tombe à terre, et l' inconnue paroît encore entièrement nue à mes regards ! ... je la revis ainsi cette seconde fois, avec une sensation bien différente de celle que j' avois éprouvée dans le jardin. Combien les craintes et la pudeur que je lui supposois donnoient de prix à ses charmes ! Elle me parut une divinité ! ... je la tenois par le bras ; mais aussitôt je mis un genou en terre, et ramassant le manteau, je m' en cachai le visage en le lui présentant... cette action parut la calmer ; alors je lui dis que j' allois la quitter et lui envoyer une femme qui prendroit ses ordres, et que je ne reparoîtrois que dans le cas où elle daigneroit me rappeler. En effet, je sortis sur le champ, et lui envoyai la femme de mon concierge. Plein de curiosité, d' attendrissement et de trouble, je descendis dans le parterre, et en réfléchissant à cette étrange aventure, j' imaginai que cette belle personne avoit peut-être une de ces maladies de nerfs qui causent des vertiges et des accès où la

p45

raison s' égare, et que, dans un de ces momens de délire, elle s' étoit échappée de la tente ; mais je n' avois point vu de femme avec elle. Comment avoit-elle pu venir à ce bain absolument seule ? Plus j' y pensois, moins je pouvois le comprendre ; cependant il ne m' étoit plus possible de former des soupçons injurieux, en me rappelant la vérité de tous les mouvemens qui marquoient sa frayeur et sa modestie ; ses soupirs et ses sanglots frappoient encore mon oreille, et j' avois vu le mouchoir qui couvroit son visage, se mouiller de ses larmes : je me perois dans mes conjectures, lorsqu' au bout de trois quarts d' heure, la femme de mon concierge revint me trouver.

Elle étoit enchantée de l' inconnue qui s' étoit jetée dans ses bras, en l' apercevant, de joie, disoit-elle, de revoir une personne de son sexe : l' inconnue s' étoit habillée (car on avoit envoyé chercher ses habits sous la tente) ; mais gardant toujours le mouchoir brodé autour de sa tête ; elle

avait absolument refusé de laisser voir son visage. Enfin, tout étoit expliqué ; elle avoit conté son histoire, que voici :

p46

un jeune homme amoureux d' elle depuis un an, après avoir vainement essayé de lui plaire, paroissoit depuis deux mois ne plus songer à elle. Les bains ayant été prescrits à l' inconnue, elle venoit les prendre de très-grand matin, suivie seulement d' une femme de chambre. Cette femme tomba malade, et une marchande qui travailloit pour l' inconnue, lui proposa de lui procurer une personne sûre qui la conduiroit aux bains et la serviroit. La proposition étant acceptée, il fut convenu que la femme de chambre d' emprunt se rendroit seulement ce jour-là, de son côté, aux bains, une heure avant la maîtresse, afin de tout préparer, et aussi parce qu' elle logeoit tout auprès du village, mais qu' après le bain elle escorteroit la jeune dame jusqu' à sa maison. En conséquence cette dernière s' étoit fait accompagner par un domestique, qu' elle avoit renvoyé à la porte : en arrivant près de la tente, elle appelle la nouvelle femme de chambre, et l' aperçoit de loin au bout du jardin, et l' attendant, elle se déshabille à la hâte ; et elle étoit déjà dans le bain quand la femme de chambre arriva ;

p47

mais que devient-elle lorsqu' en jetant les yeux sur cette prétendue femme, elle reconnoît le jeune homme amoureux d' elle ! ... sa situation étoit d' autant plus affreuse, que ce jour-là il n' y avoit encore aucune autre baigneuse sous la tente, qu' elle s' y trouvoit seule. éperdue, hors d' elle, son danger lui donne une force surnaturelle, elle se dégage de ses bras et s' échappe de la tente : dan ce moment on entend sonner le cor ; ellecourt de ce côté, croyant être poursuivie par le jeune homme, elle n' avoit plus sa tête ! ... d' ailleurs, elle

voyoit à peine, car, en sortant de la tente, elle s' étoit voilé le visage ; et ce fut ainsi qu' elle vint à ma rencontre. Ce récit, dont je vous abrège une infinité de petits détails qui ajoutoient à sa vraisemblance, me parut d' autant plus sincère, qu' il fut confirmé par le témoignage du garde de la porte, que j' envoyai chercher pour le questionner. Il me dit qu' en effet une femme très-grande et d' un aspect singulier étoit arrivée à la pointe du jour, en se disant femme de chambre d' une jeune et jolie dame qui alloit venir ; qu' au moment où le cor avoit sonné, cette femme,

p48

avec un air fort troublé, étoit accourue ; qu' elle étoit sortie précipitamment ; qu' au bout de la rue, s' étant jetée sur un cheval qui l' attendoit, on l' avoit vu partir au grand galop, et disparaître au même instant. Ce détail ne me permit pas de conserver le moindre doute sur la sincérité et l' innocence de la charmante inconnue. Il ne me resta qu' une ardente curiosité et le plus vif intérêt pour elle. Il me parut fort simple alors, que la modestie même l' eût engagée à cacher son visage plutôt que son sein, afin de n' être jamais reconnue de celui qui avoit eu le bonheur de la voir entièrement nue ; je concevois aussi que, pour la même raison, elle n' eût pas voulu me faire connoître le son de sa voix ; mais je ne me consolais pas de l' avoir traitée avec tant de dédain et de légèreté, et je brûlois du desir de réparer mes torts. Je venois de lui envoyer des fleurs, des fruits et des rafraîchissemens ; et pendant qu' elle déjeûnoit, je lui écrivis une lettre pleine de respect et de galanterie : au bout d' un quart d' heure, on me rapporta sa réponse ; l' écriture en étoit visiblement contrefaite ; mais je trouvai dans le billet tant

p49

de grace, de noblesse et d' esprit, qu' une véritable admiration s' joignit à tous les

sentimens qu' elle m' inspiroit déjà. Elle me prioit dans son billet de la faire conduire dans une auberge qu' elle indiquoit, et m' annonçoit qu' elle alloit partir. Je la fis supplier de me permettre d' aller lui faire mes adieux ; elle y consentit. Je rentraï dans la chambre où elle étoit, avec autant d' émotion que d' embarras ; j' étois honteux de ma conduite avec elle, et je desirois passionnément lui laisser de moi une opinion favorable. Elle étoit habille simplement, mais avec élégance, et je fus frappé de la grace de ses manières et de son maintien. Elle n' avoit plus le mouchoir brodé autour de sa tête, mais son visage étoit toujours entièrement caché par une grande coiffe de taffetas noir, rabttue jusque sur sa poitrine ; en m' apercevant elle se leva, et sa contenance, à ce premier abord, exprima le trouble et la confusion... j' étois interdit ; et comme elle s' étoit fait une loi de ne pas dire un seul mot, ce profond silence augmenta mon trouble ; car, lorsqu' on est intimidé, il n' y a rien e plus embarrassant que l' obligation d' achever

p50

toutes ses phrases, et la certitude de n' être jamais interrompu. Après lui avoir renouvelé les excuses les plus respectueuses, j' ajoutai qu' elle seroit assez vengée par les souvenirs de tout genre qu' elle me laissoit. à ces mots, elle secoua la tête ; non, repris-je vivement, ces souvenirs sont ineffaçables, ils troubleront le repos de ma vie... je vous chercherai par-tout, si je ne vous rencontre pas ; ne pouvant prendre une autre pour vous, je ne trouverai nul objet qui puisse me donner l' idée de la perfection, que mon imagination m' offrira sans cesse, en pensant à ce que j' ai contemplé pendant si peu d' instans, et à ce que j' ai lu ! ... ah ! Puisque vous ne voulez pas même me répondre, ne me refusez pas quelque gage de votre bienveillance ; que je reçoive de votre main ce mouchoir qui couvroit votre visage : combien il me seroit précieux ! ... (elle fit un signe de refus.) du moins, dis-je, vous êtes forcée de me laisser ce manteau que j' ai eu la générosité de vous offrir deux

fois... il réalisera pour moi la fable de ces vêtements funestes, qu' on ne pouvoit porter sans se sentir embrasé... mais je

p51

n' aurai point la témérité de m' en couvrir, ce seroit le profaer... il restera ici, là... à cette place où je l' ai vu tomber, à cette place où ma main tremblante eut le courage de vous le présenter. J' élèverai un autel à l' amour et à la pudur, et je l' y déposerai... comme j' achevois ces paroles, elle baissa la tête sur son sein ; il me sembloit que je la voyois rougir... je saisis une de ses mains ; elle avoit des gants, et je me rappelai que je n' avois pas remarqué particulièrement ses mains ; j' en fus fâché en pensant qu' un examen attentif à cet égard auroit pu servir un jour à me la faire reconnoître. Elle retira doucement sa main, mais en serrant la mienne, et elle soupira. Ce premier signe de sensibilité m' émut et me toucha, je me mis à ses genoux, et, oubliant le langage de la galanterie, je lui parlai avec moins d' art et plus de sentiment. Elle me força de me relever, et ensuite, se tournant en face de moi, et se rapprochant un peu, elle parut m' écouter avec intérêt ; je la conjurois toujours d' ôter son voile, ou de me dire son nom, et sur ses refus, je lui répétois qu' elle me laisseroit le plus malheureux

p52

de tous les hommes : là-dessus elle tira de sa poche un crayon et du papier, et elle écrivit de la main gauche ce petit billet : *je me ferois connoître si je le pouvois sans mourir de confusion et de honte. D' ailleurs, je suis bien sûre qu' un nouvel objet m' effacera bientôt de la mémoire du séduisant et léger Angilbert. Séduisant !* m' écriai-je, après avoir lu ces quatre lignes : la manière dont vous me traitez, prouve trop assurément que je ne le suis pas. *léger*, j' ai pu l' être, mais il ne tient qu' à vous de rétablir ma

réputation à cet égard... elle fit un signe d'incrédulité : hé bien, repris-je, si jamais vous me voyez occupé d' un autre objet, faites-vous connoître, et soyez sûre qu' un souvenir enchanteur vous donnera sur moi tous les droits de l' engagement le plus sacré. Ainsi, il sera toujours en votre pouvoir de rompre des chaînes légères, que je ne prendrais que pour me distraire de votre image. Elle haussa doucement les épaules, et reprenant son crayon, elle écrivit encore deux ou trois lignes, pour me demander ma parole d' honneur de ne jamais conter cette aventure à qui que ce

p53

fût. Je le promis, elle me remercia par un signe de tête ; ensuite, me montrant d' une main la porte, elle me tendit l' autre, comme pour me dire adieu. Cet adieu me fit une peine réelle, et je la lui peignis avec vérité. Elle en parut touchée ; car il y avoit une expression singulière dans son maintien, ses attitudes et ses gestes, mais elle me témoigna qu' elle vouloit absolument partir ; je la conjurai de répondre encore à une seule question, et je lui demandai si son coeur étoit libre ; elle écrivit cette réponse : *je ne le sais pas bien moi-même* . Au moment même elle se leva ; je voulus en vain la retenir : elle s' avança vers la porte ; je tenois sa main, que je baisois avec attendrissement ; elle s' arrêta une minute, et, paroissant faire un effort sur elle-même, elle me quitta brusquement, s' élança vers la porte, l' ouvrit, et disparut. Elle me laissa dans un abattement extraordinaire, et cette tristesse me prouva qu' elle avoit fait sur mon coeur presque autant d' impression que sur mon imagination. J' allai trouver le garde de la porte des bains, j' avois oublié de lui demander s' il avoit bien vu son visage lorsqu' elle

p54

étoit arrivée ; mais il me répondit qu' elle avoit passé très-vîte, qu' il étoit

occupé dans ce moment, et qu' il n' avoit pas du tout remarqué sa figure. J' étois véritablement affligé en pensant que vraisemblablement je ne la reconnoîtrois jamais, et que peut-être je la rencontrerois souvent. Je me représentai toutes les femmes de la cour, afin de chercher entre elles et mon inconnue quelques rapports, et j' en trouvai de frappans à deux personnes dont les visages sont aussi différens que les caractères, mais qui ont la même taille, la même blancheur, et toutes les deux les plus beaux cheveux noirs ; c' étoient Amalberge et Armoflède. Je me désolai en songeant que l' une étoit adorée de l' empereur, et l' autre, selon l' opinion publique, l' épouse d' Olivier. Je me rappelai que la belle baigneuse, lorsque je l' avois questionnée sur l' état de son coeur, avoit répondu avec une incertitude qui ne pouvoit convenir à une femme qui avouoit hument une grande passion ; ainsi tous mes soupçons se tournèrent sur Amalberge. Je connoissois assez sa vertu et sa modestie pour être certain que si je ne me trompois pas dans

p55

ma conjecture, elle rougiroit en me revoyant la première fois. Ma curiosité ne me permit pas de différer cette épreuve. Je me rendis à la cour ; j' allai chez la princesse Berthe, j' y trouvai Amalberge ; je la regardai fixement, ses yeux rencontrèrent les miens : elle fut étonnée de la manière dont je l' examinai, et elle en sourit avec une naïveté qui me détrompa dans l' instant : cependant je m' approchai d' elle, je lui demandai si elle n' avoit pas été se baigner le matin ; elle me répondit avec une simplicité et une tranquillité qui achevèrent de me désabuser entièrement. Alors je revins à Armoflède, qui me montra la même ignorance ; mais comme je n' avois pas une opinion si favorable de sa sincérité, je conservai plus long-temps mes doutes. Enfin elle parvint à me les ôter, elle m' embarrassa à son tour en me demandant raison de toutes mes questions et de mon air mystérieux, curiosité qu' elle me témoigna pendant plus de huit jours, d' une manière si naturelle, qu' il ne me

resta pas le plus léger soupçon. Alors
j' imaginai que la charmante personne que
j' avois vue ne venoit point à la cour, ou

p56

peut-être étoit une étrangère. Son souvenir
me poursuivit long-temps ; et pendant plus
de deux mois je ne rencontrais jamais
sans quelque émotion, dans les rues et
dans les promenades, une jeune personne
qui me paroissoit avoir une jolie taille et
de beaux cheveux noirs.

Un sentiment moins romanesque, moins
vif peut-être, mais plus solide et plus vrai,
vint me guérir de cette espèce de folie : je
m' attachai à la princesse Berthe ; je connus
bientôt que j' étois aimé, cependant il m' étoit
impossible d' en obtenir l' aveu. à cette
époque, vers le milieu de l' hiver, il y eut
un grand bal masqué à la cour ; l' empereur
et les princesses furent les seules personnes
qui y furent sans masques. L' empereur
se retira à minuit : alors j' osai, sans
crainte, m' approcher de Berthe. J' étois
déguisé avec soin, je me fis connoître,
et pour se débarrasser du cercle qui
l' environnoit, elle dit qu' elle alloit faire un
tour dans la salle. Elle prit le bras
d' Armoflède et d' une autre dame, et se mit en
marche ; je la suivis, et au bout d' un moment
je priai tout bas Armoflède, qui venoit
d' ôter son masque, de permettre que

p57

je la séparasse de la princesse, en donnant
le bras à toutes deux. Elle y consentit, à
condition que je lui confierois mon nom ;
je le lui dis sans hésiter ; elle sourit, et,
pour toute réponse, me donna la place que
je sollicitois. Nous nous arrêtâmes à
l' autre extrémité de la salle ; la princesse
s' assit sur une banquette, les deux dames
se placèrent à sa droite, et moi de l' autre
côté, tout auprès d' une petite porte, par
laquelle je pouvois m' en aller et disparaître
tout à coup, si la prudence l' exigeoit.
Au bout d' un quart d' heure, Armoflède,

sous je ne sais quel prétexte, se leva
et s' en alla ; un masque vint s' asseoir à
côté de l' autre dame, et leur conversation
très-animée me donna la facilité d' entretenir
sans contrainte la princesse. Je me
plaignis de l' incertitude où elle me laissoit ;
je la conjurai de fixer enfin ma destinée
par un seul mot, qui suffiroit à mon bonheur.
Hé bien, reprit-elle, vous ne me reprocherez
plus mon silence, j' ai répondu
à la lettre que j' ai reçue de vous ce matin ;
j' ai cette réponse dans ma poche ; mais si
je vous la donnois, vous me quitteriez
pour l' aller lire... nous pouvons, sans

p58

inconvenient, rester ici encore une heure ;
au bout de ce temps, il faudra nous séparer :
alors je vous remettrai ma réponse.
Cette promesse ne pouvoit me laisser de
l' inquiétude sur ce que contenoit sa lettre,
ou, pour mieux dire, m' apprenoit d' avance
ce que j' y trouverois : ainsi, heureux
et satisfait, je me soumis sans effort
à cette décision. Trois quarts d' heure
s' écoulèrent rapidement dans un entretien
plein de charmes. Malgré le desir que
j' éprouvois de lire sa lettre, je m' attristois
en pensant que, dans quelques minutes,
nous serions forcés de nous quitter ;
elle partageoit ce regret, et me l' exprimoit
d' une manière touchante, lorsque la porte
qui se trouvoit à côté de moi s' ouvrit
 brusquement, et je vis paroître une femme
d' une taille ravissante, avec de longs cheveux
noirs déployés sur ses épaules, et
vêtue d' une robe de mousseline blanchh,
d' un tissu si fin, que cet habillement ne
sembloit être qu' une légère draperie. Son
visage étoit caché ; mais que devins-je,
en reconnoissant dans le voile qui le couvroit,
le mouchoir brodé de roses ! ...
j' aperçus tout ce que je viens de décrire en

p59

un clin d' oeil... Berthe s' étoit retournée
du côté de la dame qui étoit avec elle,

ausitôt qu' elle avoit entendu ouvrir la porte ; elle lui parloit, et ne vit point la personne qui entroit... sans perdre de temps, l' inconnue me dit d' une voix basse : *me reconnoissez-vous ?* cette question, si simple ordinairement dans un bal, produisit sur moi un effet véritablement magique ; l' inconnue me tendoit une main charmante, je me lève avec transport, je saisis cette main... elle m' entraîne, nous sortons Pr la petite porte qui étoit restée ouverte. Nous nous trouvons dans un corridor obscur, au bout duquel nous rencontrons le vestibule qui conduit aux divers appartemens du palais ; marchant avec une extrême rapidité, nous traversons la grande galerie, ensuite quelques autres pièces, nous arrivons au bas d' un escalier ; après l' avoir monté, nous nous arrêtons à une porte qui s' ouvre aussitôt. Nous entrons, et je reconnois l' appartement d' Armoflède ; c' étoit en effet Armoflède elle-même ! ... j' avois perdu la tête, j' étois enivré, et hors d' état de faire la moindre réflexion ;

p60

Armoflède parut partager ce délire... je ne sortis de chez elle qu' une demi-heure avant le jour... mais quand je me retrouvai seul et rendu à moi-même, tout cet enchantement se dissipa. Je frémis en songeant au procédé outrageant autant qu' incompréhensible que j' avois eu pour la princesse ; je l' avois quittée sans prétexte, sans lui dire un mot, au moment où j' allois recevoir d' elle la preuve la plus positive de confiance et d' amour. Elle me l' avoit annoncé, elle me l' avoit promis ; encore quelques minutes, et nous nous séparions heureux l' un et l' autre ! ... je sentois tout ce qu' elle devoit éprouver ; la vérité même, dont l' honneur me défendoit de lui faire l' aveu, n' auroit pu me rendre excusable à ses yeux. Je ne pouvois moi-même concevoir que j' eusse été capable d' un tel excès d' extravagance. Je venois de sacrifier avec indignité une femme qui, daignant oublier la distance qui nous séparoit, me préféroit aux plus illustres et aux plus brillans établissemens

de l' Europe, une femme aimable, vertueuse,
sensible, et que j' aimois ; et à
quel objet venois-je d' immoler la reconnoissance,

p61

l' amour, et de si chers intérêts ?
à la personne la plus méprisable de
son sexe. Car, en réfléchissant à toute la
conduite d' Armoflède, il me fut impossible
de m' abuser à cet égard. Cette pudeur,
cette réserve, cette extrême confusion
qu' elle m' avoit montrée avant de se faire
connoître, s' accordoient si peu avec son
apparition au bal et ce qui venoit de se
passer entre nous, que l' amourle plus
passionné n' auroit pu m' aveugler sur son
caractère. Quand je me rappelois qu' elle
paroissoit en public adorer Olivier, qu' elle
professoit un tendre attachement pour
la princesse Berthe ; quand je ongeois
qu' ayant vu naître mes sentimens pour la
princesse, elle avoit attendu qu' ils fussent
partagés avant d' essayer de l' emporter sur
elle, et qu' elle avoit arrangé son plan de
séduction de la manière la plus cruelle et
la plus offensante pour sa rivale ; quand je
faisois toutes ces réflexions, j' éprouvois
des mouvemens d' indignation qui alloient
jusqu' à la haine. Cependant j' essayai de
me justifier auprès de la princesse ; je lui
écrivis une longue lettre, remplie de mensonges
assez bien inventés ; la lettre me

p62

fut renvoyée sans avoir été décachetée ;
Berthe se conduisit avec une dignité, une
fermeté, et en même temps une raison et
une sensibilité qui achevèrent de m' attacher
à elle pour jamais. Elle ne chercha ni
à me montrer, ni à me dissimuler son
profond chagrin ; elle parut sérieuse et
triste, mais elle ne se permit aucun reproche,
aucune plainte, même indirecte,
n' affecta ni dédain, ni colère, ne me défendit
point de paroître chez elle, me
traia toujours avec politesse et bonté ;
mais ne me laissa pas une seule occasion de lui

dire un mot en particulier, et me renvoya constamment toutes mes lettres sans les ouvrir. Cette conduite m'ôta toute espérance, et me causa la plus sincère douleur ; et l'artificieuse Armoflède, malgré tous ses charmes, ne put ni me consoler ni me dédommager. Berthe n'avait pas le moindre soupçon sur elle, car elle ne l'avait ni vue, ni entendue, lorsqu'au bal elle marracha de ma place. Au mouvement que je fis avec tant de rapidité, Berthe enfin s'étoit retournée ; mais j'étois déjà sur le seuil de la porte, et Armoflède, qui marchait devant moi, se trouvoit dans

p63

le corridor : ainsi notre intrigue étoit absolument ignorée. Je puis dire avec vérité que je l'aurois rompue sans effort dès le second jour ; mais les égards dus aux femmes, même qu'on méprise le plus, ne me permettoient pas une rupture si prompte : d'ailleurs j'avois besoin de distraction. Je voulus connoître jusqu'où la dépravation d'une femme peut aller, et j'imaginai qu'Armoflède me l'apprendroit. Je soupçonnois que toute l'histoire des bains n'étoit qu'une fable, et qu'elle avoit prémédité cette étrange scène. Il me parut piquant d'obtenir un tel aveu de la femme la moins sincère qui soit au monde, et pour y parvenir, je lui montrai une inconcevable perversité. Je m'aperçus bientôt qu'elle m'en aimoit davantage, et quand elle fut bien convaincue que nous avions absolument la même manière de penser, elle se mit à son aise, et me fit des confidences qui surpassèrent tout ce que j'avois pu supposer. J'applaudissois à tout, et enfin je la questionnai sur l'aventure des bains ; elle éclata de rire, et me conta, sans hésiter, qu'ayant depuis quelque temps une *fantaisie* pour moi (ce fut son expression,

p64

car nous avions banni les grand mots d'*amour* et de *passion*), elle avoit

imaginé ce moyen de me séduire, et que la prétendue femme-de-chambre des bains étoit le domestique confident de ses intrigues, qu' elle avoit fait habiller en femme, afin qu' on me fit un rapport qui pût me confirmer dans mon erreur. Je l' avois deviné, et cependant je fus confondu de le lui entendre dire ; en même temps cet aveu ne me donna pas l' entière conviction que je desirois, car je pensois que, si par hasard elle ne s' étoit pas avisée de ce stratagême, il étoit possible qu' elle s' attribuât faussement la gloire de l' avoir inventé. L' imposture est en elle une chose si naturelle, qu' alors même qu' elle croit pouvoir sans inconvénient montrer tous ses vices, elle ment encore ; le mensonge et l' artifice ne la quittent jamais, et malgré l' emportement de ses passions, qui est extrême, elle est dans tous les instans occupée du projet, ou d' en exagérer la force, ou d' en dissimuler l' empire. Lorsqu' une personne d' un tel caractère est bien connue, toutes les séductions de l' esprit et de la beauté ne peuvent rendre son commerce agréable

p65

ou piquant ; je' éprouvois avec Armoflède. Ne croyant jamais, ou ne croyant qu' à demi tout ce qu' elle me disoit, je l' écoutois sans curiosité et sans intérêt ; d' ailleurs, s' étant démasquée à mes yeux, elle n' avoit plus pour moi l' attrait de la variété. Il ne lui étoit plus possible de jouer la pudeur, l' ingénuité, la tendresse naïve et touchante ; c' est la délicatesse qui fournit à l' amour une source inépuisable de sensations déliiiiieuses et de sentimens toujours nouveaux : elle semble faite sur-tout pour ce sexe charmant, qui ne peut la blesser sans renoncer aux graces. Enfin Armoflède dévoilée, n' ayant plus que le seul genre d' agrément de la courtisane la plus effrontée, me fit connoître que la monotonie du vice peut être aussi insipide qu' elle est révoltante. Je ne produisois pas le même effet sur elle, car sa tête s' exaltoit d' autant plus pour moi, qu' elle voyoit bien que je n' avois pas de passion. Elle s' enflamma au point de m' avouer un jour qu' elle n' étoit point mariée, et elle me proposa très-sérieusement

de m' épouser : je ne répondis à cette offre que par un éclat de rire ; elle se fâcha, et je saisis cette occasion de terminer

p66

une intrigue dont j' étois excédé. Soyons conséquens, lui dis-je : d' après le caractère que vous m' avez montré, quel charme auroit pour vous *une union légitime* ? Vous seul me convenez, répondit-elle, et ne pouvant vous attacher, je voudrois vous enchaîner. Voilà, repris-je, une jolie réponse ; mais, belle Armoflède, vous êtes dans l' erreur, et je ne dois pas vous y laisser plus long-temps. Vous m' avez tourné la tête, et j' ai pris, pour vous plaire, une forme que vous embellissez, mais qui n' est point la mienne. Nous l' avons dit cent fois, toute tromperie est permise en amour ; tout scrupule à cet égard est une sottise ; vos principes, que je n' avois pas, m' ont enhardi, je vous ai trompée... -comment ? -je me suis vanté d' une force d' esprit que je n' ai point. Je vous avoue que j' ai presque tous les préjugés que vous méprisez ; je puis m' y soustraire un moment, mais j' y reviens toujours ; enfin, je le confesse, la vertu n' est point une chimère à mes yeux ; elle me paroît aussi nécessaire au bonheur de la vie, qu' un air pur l' est à la santé ; on ne peut l' abjurer, sans se dessécher l' ame ; rien

p67

ne dispense de l' admiration qu' on doit avoir pour elle ; il faut la suivre ou la regretter... ce discours moral produisit l' effet que j' en attendois ; Armoflède prit avec raison l' éloge de la vertu pour un outrage, elle éclata ; je ne cherchai point à l' adoucir, et je rompis avec elle sans aucun ménagement. Depuis cette rupture, elle m' offrit plusieurs fois mon pardon ; elle me poursuivit même pendant quelques mois, et me fit deux ou trois scènes de fureur et de jalousie ; mais toutes ces tentatives

n' eurent pas le moindre succès. Après avoir brisé ce lien honteux, je ne m' occupai plus que des moyens de regagner le coeur sensible que j' avois si profondément blessé. Je crus remarquer que Berthe me savoit gré de mon assiduité, et de la timidité que j' avois avec elle, car je n' osois ni l' approcher, ni lui parler ; mais ma tristesse lui exprimait assez ce que je ressentais. Au bout de quelques mois, je vis que son ressentiment étoit presque éteint : alors je hasardai de nouvelles lettres ; elle me les renvoya comme les premières : je cherchai les occasions de lui parler en

p68

particulier, et elle recommença à m' éviter avec un soin extrême. Je repris ma réserve, et elle cessa de me fuir. Enfin, quand je fis de nouvelles tentatives, elle observa toujours invariablement la même conduite. J' avois presque entièrement perdu l' espérance, lorsque le bruit de l' entreprise des princes ligués contre Béatrix, devint le sujet de tous les entretiens de la cour. L' empereur déclara qu' aussitôt que le comte Thédéric seroit revenu d' une expédition qui touchoit à sa fin, il l' enverroit avec des troupes au secours de la duchesse de Clèves ; et en attendant, ce généreux prince lui envoya Archambaud, chargé de lui offrir tous les secours d' argent qui pourroient lui être nécessaire, ce que la duchesse n' accepta pas. Un soir que j' étois chez la princesse Berthe, on parla, comme à l' ordinaire, de Béatrix et de Gérold, et de l' inconcevable procédé de ce dernier, qui, au moment d' obtenir la main de celle qu' il adoroit, lui écrivit une lettre de rupture, qu' il révoqua vainement

p69

quinze jours après. Tout le monde, en blâmant le comte de Bavière, soutenoit que l' ambition seule lui faisoit prendre les armes, et qu' il étoit impossible qu' après avoir rompu d' une manière si formelle, il

eût pour la duchesse une passion véritable. Je fus seul d' un avis contraire ; j' assurai qu' une grande passion pouvoit bien ne pas préserver d' un grand tort, et j' ajoutai que, puisque la duchesse étoit inexorable, elle n' avoit jamais aimé. Comme Berthe, pendant cette discussion, gardoit le silence, j' osai m' adresser à elle, et lui demander son opinion. Je crois, répondit-elle en rougissant, que plus on aime, et plus on attache de prix à l' estime de son amant, et qu' alors, quand il est coupable du procédé le plus offensant, l' amour même préserve de l' indulgence qui pourroit avilir. Cette réponse, remplie de délicatesse et de sentiment, me rendit l' espérance, et me pénétra de reconnoissance et de joie. J' étois si attendri, que je n' osai dire un mot de plus ; mais Berthe lut dans mon coeur, et le soir même je reçus d' elle un billet, qui contenoit ces mots :
" allez défendre une princesse opprimée,

p70

allez vaincre un infidèle... partez sans me revoir et sans m' écrire... quand la duchesse de Clèves sera délivrée de ses persécuteurs, revenez, je vous recevrai, je vous écouterai... et si vous me demandez une réponse, je ne consulterai plus alors que mon coeur. "
j' obéis, je partis dans la nuit même ; je n' écrivis point : mais Lancelot, décidé à me suivre, partit un jour plus tard, afin de rendre compte à la princesse de mon exacte et prompte soumission à ses ordres. Lorsqu' Angilbert eut terminé son récit, on reparla d' Armoflède, et l' on décida qu' il ne falloit pas souffrir qu' elle restât plus long-temps dans le château. Je me charge, dit Angilbert, de la déterminer à choisir une autre demeure : je l' engagerai à déclarer son sexe à la princesse, et à lui demander pour retraite la maison d' une vieille femme nommée Marceline, qui vient d' être condamnée ces jours-ci à un bannissement perpétuel. Cette maison est assez loin du camp, pour n' avoir rien à craindre des troupes ; d' ailleurs, nous ferons dire aux princes, par Giaffar, qu' elle sert d' asile à une jeune

personne protégée par la duchesse, et certainement ils donneront à leurs soldats l'ordre de la respecter. On approuva ce projet, qui fut exécuté le surlendemain. Armoflède vit bien qu'on la forceroit de suivre le conseil qu'on lui donnoit, elle s'y décida de bonne grace ; elle inventa une longue histoire, qu'elle conta à la princesse, obtint d'elle la maison de la vieille magicienne, et alla s'y établir sans délai.

Chapitre v.

la guerre et le gage d'amour.

la trêve touchoit à sa fin, et la duchesse de Clèves ayant perdu tout espoir d'obtenir la paix, se livra à la plus profonde tristesse. Elle avoit donné à Délie une

maison de plaisance, située au milieu de la forêt ; cette jeune personne alloit souvent avec Amalberge y chercher la solitude ; chaque semaine elle y passoit deux ou trois jours dans une retraite absolue ; et Béatrix, accablée d'inquiétudes et de douleur, s'y enferma avec les deux amies pendant les trois jours qui précédèrent l'expiration de la trêve.

Cependant les princes alliés assemblèrent un conseil pour la dernière fois, et malgré tous les efforts de Barmécide, la guerre y fut décidée. à la fin de cette séance, Barmécide reprenant la parole : pour moi, dit-il, je jure, par l'honneur et par la reconnaissance et l'amitié, de ne jamais quitter dans les combats le comte de Bavière, et de le défendre au péril de ma vie ; mais en même temps je jure de me borner à parer les coups des ennemis, et je m'engage, par un vœu solennel, à n'attaquer jamais durant tout le temps de cette injuste guerre. Ce discours n'excita que des murmures, et l'on décida qu'on renverroit le surlendemain à Béatrix la déclaration formelle de la guerre. Les alliés n'avoient pas la moindre inquiétude

sur les événemens de cette guerre : la supériorité de leur nombre, l'habileté de leurs généraux, l'excellente discipline de leurs troupes, tout sembloit leur promettre le plus éclatant succès. Le prince de Grèce venoit d'arriver dans leur camp, et avec des troupes. Il étoit accompagné d'Adalgise, qu'il avoit rencontré dans sa route, et qui s'étoit joint à lui avec quelques autres chevaliers, entre autres le fameux Bruhier, guerrier redoutable par sa valeur, sa force physique et sa taille gigantesque. On savoit que tous les sujets de la duchesse avoient pris les armes, et que le desir de la défendre inspiroit un tel enthousiasme, que les vieillards et les enfans s'enrôloient avec toute l'ardeur que montrait la jeunesse ; mais les alliés méprisoient des soldats sans expérience, et chacun d'eux se livroit en secret aux plus séduisantes espérances que peuvent inspirer l'amour et l'ambition. La duchesse venoit de publier un manifeste, qui acheva de porter au comble l'admiration qu'on avoit pour elle. Dans cet écrit, Béatrix rendoit compte de tout ce qu'elle avoit tenté pour obtenir la paix ;

en faisant le détail de sa conduite et de celle des alliés, elle démontroit avec la plus grande évidence l'injustice et la violence de leurs procédés. Mais elle se contentoit d'exposer les faits, et loin de se permettre des réflexions et des expressions injurieuses, elle ne parloit de ses persécuteurs qu'avec le ton de l'estime ; elle savoit que le langage de la modération est toujours le plus persuasif et le seul qui ait de la dignité ; elle savoit qu'il est glorieux de vaincre ses ennemis, et non de les insulter, et qu'enfin des manifestes ne doivent pas ressembler à des libelles.

La veille de l'expiration de la trêve, Béatrix revint au château. Le soir, cette princesse, les dames de sa cour, et les chevaliers, revêtus de leurs armures,

s'assemblèrent dans une grande galerie ; là, tous les chevaliers renouvelèrent le serment de combattre pour la duchesse, et de ne la quitter que lorsqu' elle seroit délivrée de ses persécuteurs. Ensuite la duchesse et toutes les dames attachèrent aux boucliers et aux lances des chevaliers différens ornemens pris de leur habillement :

p75

l' une donna un simple noeud de ruban ou un morceau d' écharpe l' autre un collier ou une chaîne : plusieurs offrirent les agraffes d' or ou de pierreries qui rattachoiert leurs robes. La duchesse, qui la première fit ses présens, en distribua de magnifiques à chaque chevalier ; mais quand elle fut près d' Olivier, s' arrêtant d' un air attendri : le crêpe noir, dit-elle, qui couvre votre bouclier, emble annoncer que vous n' y voulez point d' ornemens, et nous devons respecter cette volonté ; mais je ne puis renoncer au droit et au plaisir de vous offrir un gage de mon estime et de ma reconnoissance ; je me flatte que vous voudrez bien accepter un coursier, qui vous sera présenté demain matin. à ces mots, Olivier s' inclina profondément ; et la princesse s' avançant vers Isambard, qui étoit à côté de lui, ôta de ses bras deux superbes bracelets d' émeraudes et d' opales, et les lui donna. On remarqua que ce présent étoit le plus beau qu' elle eût fait, et la jalousie n' observa

p76

pas avec moins de chagrin que Béatrix, en voulant attacher ces bracelets, avoit les mains si tremblantes, qu' elle ne pût jamais les fixer sur le bouclier d' Isambard. Une autre cérémonie de chevalerie succéda à celle-ci : Angilbert et Lancelot déclarèrent qu' ils vouloient s' unir à jamais l' un à l' autre par l' alliance sacrée de frères d' armes. Ils se donnèrent la main ; et Angilbert, prenant la parole, prononça le serment suivant : par tout

ce que la religion, l' honneur et la vertu
peuvent avoir de plus sacré, je m' engage
à réunir pour jamais tous mes intérêts
de fortune, d' ambition et de gloire, avec
les tiens ; à partager toujours tes travaux
et tes dangers ; à te seconder dans toutes
tes entreprises ; à tout quitter pour te
défendre ou pour te délivrer. Je te promets
de ne jamais flatter tes passions, de
te dire toujours la vérité, au risque même
de te déplaire ; et si tu t' égares, de
t' excuser, de te plaindre, et d' employer tous
mes soins à te consoler. Désormais tes amis
et tes ennemis seront les miens, et les
bienfaits ou les injusties dont tu seras
l' objet, m' inspireront ou la plus vive reconnaissance,

p77

ou le plus violent ressentiment
que je puisse éprouver.
Lancelot répéta ce serment, ensuite les
deux amis s' embrassèrent, et firent l' échange
de leurs armes, ce qui termina la
cérémonie. Au moment où l' on rentrait
dans le salon, on vit paroître le
vénérable Théobald avec la jeune Sylvia,
sa fille : le vieillard, n' ayant plus l' espoir
de servir la duchesse par ses négociations
avec les princes, venoit partager ses dangers,
et s' enfermer avec elle.
Le lendemain matin, un écuyer de la
princesse alla prier Olivier de descendre
un moment dans la cour qui étoit sous
ses fenêtres, et là, on présenta au chevalier
du cygne le plus beau cheval qu' il
eût jamais vu, avec des éperons d' or et
une housse brodée en perles fines et en
pierreries. L' extrême magnificence de ce
présent ne fut pas ce qui frappa le plus
Olivier ; ses yeux se fixèrent sur deux
rangs de grosses perles qui bordoient le
haut de la housse, et qu' il reconnut dans
l' instant pour les avoir vues au cou de la
duchesse ; et il se rappela qu' il avoit
entendu dire à Délie qu' elle tenoit ce collier

p78

de son père, et que c' étoit la seule chose de ce genre à laquelle elle fut attachée. Tandis qu' il considéroit ces perles avec une émotion inexprimable, l' écuyer reprenant la parole : vous pourrez, seigneur, dit-il, vous vanter de posséder un cheval unique dans le monde. Chargé depuis six semaines par la princesse d' acheter le meilleur cheval que je pourrois trouver, le hasard me fit découvrir celui-ci, qu' on amenoit au camp pour le comte de Bavière. La princesse en a offert un prix si exorbitant, qu' elle a eu la préférence ; mais quoiqu' on l' assurât qu' il fût parfaitement dressé, elle a voulu n' avoir aucun doute à cet égard, et tous les matins, à la pointe du jour, elle le faisoit exercer en sa présence. Ce détail ne rétablit pas le calme dans l' ame agitée d' Olivier ; immobile, et les yeux toujours fixés sur le collier, il gardoit un profond silence : l' écuyer en conclut que ce chevalier aimoit beaucoup mieux les diamans et les perles que les chevaux. Il se retira très-choqué, et alla dire avec humeur à la duchesse que le chevalier du cygne, dédaignant le plus parfait coursier de l' Europe, n' avoit regardé

p79

que la housse : mais ce rapport fit un effet très-différent de celui qu' il comptoit produire. Cependant Olivier devoit remercier Béatrix ; après beaucoup de peine et de réflexions, il étoit parvenu à préparer une phrase qui lui paroissoit convenable ; mais malheureusement il ne put en articuler que les deux ou trois premières syllabes. Il s' arrêta, car il avoit oublié ce qu' il vouloit dire. Béatrix rougit... tous deux se regardèrent en silence ; Olivier tressaillit, leva les yeux au ciel, et s' éloignant brusquement, il sortit du salon. Il y rentra au bout d' une demi-heure ; plusieurs personnes étoient survenues et entouroient la duchesse. Amalberge appela Olivier pour lui montrer un portrait en miniature de Délie, et peint par Béatrix ; Olivier admira également la beauté de la peinture et l' exactitude de la ressemblance. Ah ! Qu' on est heureux, dit-il en soupirant, de posséder une image

aussi parfaite d' un objet qu' on aime ! ...
il n' en dit pas davantage, et prononça ces
paroles à demi-voix ; mais elles furent
entendues et recueillies. Le reste de la
soirée se passa tristement ; toutes les dames,

p80

et sur-tout Béatrix et Délie, étoient
plongées dans la mélancolie la plus profonde.
On savoit, par le rapport d' un déserteur
du camp, que le projet des alliés
étoit de tenter un assaut dès le lendemain ;
et en effet cette tentative eut lieu,
mais sans succès. Les assiégés firent une
sortie, et livrèrent un combat qui fut long
et sanglant. Le roi de Pannonie y fut
grièvement blessé ; tous les défenseurs de
la duchesse combattirent avec une ardeur
héroïque ; mais les chevaliers du cygne se
surpassèrent eux-mêmes, et firent de tels
prodiges de valeur, que ce combat auroit
seul suffi pour les immortaliser. Au fort
de la mêlée, Ogier, qui depuis long-temps
cherchoit à s' approcher du comte de Bavière,
se trouva enfin près de lui ; alors
lui adressant la parole : prince, lui
cria-t-il, je vous offre le gage de bataille,
et par un double motif, pour défendre la
duchesse de Clèves, et pour venger
l' infortunée Maria... à ce nom, le comte,
également surpris et frappé, perdit un
moment la brillante audace qu' il venoit
de montrer dans le combat ; mais se remettant
promptement de son trouble :

p81

j' accepte le défi, répondit-il. Au moment
même, la bataille est suspendue ; les guerriers
se replient dans leurs rangs ; on
laisse libre un vaste champ ; et les deux
héros, s' avançant avec une contenance noble
et fière, saluent les deux armées, et
ensuite fondent avec impétuosité l' un sur
l' autre. Après un combat opiniâtre, dans
lequel Ogier fut blessé, tous les deux, dans
un choc violent, brisèrent à la fois leurs
lances : alors on les sépara, et la bataille

générale recommença. Le jeune Zemni, exalté par l' exemple de son maître, s' y distingua d' une manière remarquable. Se trouvant vis-à-vis du redoutable Bruhier, la stature gigantesque de ce dernier ne l' empêcha point de l' attaquer. Bruhier sourit en voyant la taille et la jeunesse de son adversaire, et, par une générosité commune en ce temps, il ne voulut point combattre avec l' arme terrible dont il se servoit ordinairement ; il rendit à son écuyer sa lance de bataille, et en prit une courte et légère, qu' il n' employa qu' à parer les coups que lui portoit Zemni. Ce dernier, voyant ces ménagemens, alla chercher un guerrier d' une force plus

p82

proportionnée à la sienne. Le vindicatif Adalgise parcourut plusieurs fois les rangs dans l' espoir de rencontrer Isambard, et prenant Olivier pour lui, il l' attaqua ; le chevalier du cygne le renversa d' un coup de lance. Au moment d' être fait prisonnier, le prince lombard fut délivré par les gens de sa suite ; mais Olivier saisit son coursier magnifiquement enharnaché, et le donna en garde à ses écuyers. Adalgise, remontant un autre cheval, rencontra à quelques pas de là Grimoald, duc de Bénévent, son beau-frère. L' attachement de ce dernier pour Charlemagne, inspiroit au prince lombard une haine implacable ; il s' élança sur lui avec fureur. Grimoald, le reconnoissant à son armure noire, et sur-tout à son emportement, le combattit à regret ; mais les soldats grecs que commandoit Adalgise, vivement poussés par Isambard, commencèrent à plier avec une extrême confusion. Adalgise, pour les rallier, quitta son adversaire ; Isambard les poursuivit : dans ce moment, le prince de Grèce accourut avec le corps de troupes qu' il s' étoit réservé. Aussitôt les fuyards reprirent leurs

p83

rangs, et le chevalier du cygne, malgré sa rare valeur, alloit être enveloppé de toutes parts, lorsqu' Olivier, suivi seulement de Zemni et de deux écuyers, vint à son secours avec une telle impétuosité, qu' au même instant le désordre se remit dans tous les rangs des ennemis. On vit fuir, pour la seconde fois, devant des français l' aigle impériale des anciens césars. Les soldats, saisis d' une terreur panique, abandonnèrent leurs chefs. Adalgise s' échappa ; mais Olivier se précipita sur le prince Constantin, et le fit prisonnier. Pendant que ceci se passait au centre de l' armée, les quatre fils Aymon, Angilbert et Lancelot, obtenoient des succès à peu près semblables à l' aile gauche. Ogier, Archambaud, Astolphe et le jeune Roger, commandoient l' aile droite avec autant d' avantage que de gloire. Ogier, n' ayant reçu qu' une légère blessure, n' avoit pas voulu quitter la bataille. Quoiqu' il eût perdu beaucoup de sang et qu' il en fût affoibli, emporté par son ardeur, il s' avança dans les rangs ennemis avec trop de témérité ; Bruhier l' attaqua, et le fit prisonnier. Cependant Gérold et les autres

p84

chefs, voyant la bataille perdue, s' occupèrent de la retraite ; ils la firent en bon ordre, et avec autant d' habileté qu' ils avoient montré de courage dans le combat. La nuit commençoit à tomber, les vainqueurs rassemblèrent leurs troupes et rentrèrent triomphants dans le château ; la duchesse, pâle et tremblante, et soutenue par deux personnes, vint les recevoir au bas du grand escalier. Olivier lui présenta le prince de Grèce, son prisonnier ; Isambard, le jeune Guichard ; et plusieurs autres mirent à ses pieds des drapeaux et des étendards pris à l' ennemi. Béatrix, trop agitée, et trop profondément émue pour qu' il lui fût possible de parler, ne pouvoit remercier ses défenseurs que par l' expression touchante de sa physionomie. Toute la cour se rendit dans la grande galerie ; on y fit entrer tous les soldats qui purent s' y placer ; les autres se tinrent dans les vestibules qui communiquoient à la galerie par de larges arcades :

là, suivant les usages militaires des siècles
de la chevalerie, des hérauts d'armes devoient
décerner le prix de la valeur au
guerrier qui s'étoit le plus distingué dans
la bataille. Déjà les hérauts d'armes

p85

s'avançoient vers Olivier ; l'assemblée entière
prévit leur jugement, les soldats
et les chevaliers s'écrièrent tous à la fois
qu'Olivier méritoit le prix. Alors la
duchesse s'approcha de lui ; Olivier mit un
genou en terre devant elle : Béatrix lui
présenta une branche de laurier, et un
superbe rubis, qu'elle tira de son doigt ;
ensuite elle lui tendit la main, que le
vainqueur avoit le droit de baiser. Au moment
même une musique éclatante et guerrière
célébra le triomphe du chevalier du cygne ;
ses généreux rivaux vinrent tous l'embrasser ;
les soldats applaudirent à sa gloire
par leurs cris de joie, et le nom d'Olivier
retentit de toutes parts dans le palais. Olivier,
attendri, troublé jusqu'au fond de
l'ame, s'étonna de se retrouver sensible à
la gloire ; et ne reconnoissant plus son
coeur, il craignit plus que jamais d'y descendre
et de l'interroger. On se mit à
table, et Béatrix fit placer à ses côtés
Olivier et le prince de Grèce. Elle traita ce
dernier avec la générosité qui étoit dans
son caractère, et que prescrivoient les
mœurs de ce temps. Respecter un ennemi
vaincu, adoucir son malheur par des témoignages

p86

d'estime et les égards les plus
délicats ; combattre avec intrépidité et
triompher avec modestie, telle étoit la
conduite et les procédés que ces anciens
guerriers, quoique *dépourvus de toute
philosophie*, regardoient comme des devoirs
indispensables et sacrés. Pendant
le repas, Olivier, pour la première
fois, parla à Béatrix sans en être
interrogé ; il lui demanda si les succès de cette
journée n'achevoient pas de dissiper toutes

ses craintes. Ah ! Sans doute, répondit-elle, ce jour est le plus beau de ma vie... mais si vous saviez ce que j' ai souffert pendant la bataille ! ... ce peu de mots disoit beaucoup, mais le son de sa voix et son regard exprimoient davantage encore... Olivier baissa ses yeux humides de pleurs ; la duchesse, reprenant la parole, changea d' entretien ; et après avoir parlé de choses indifférentes, elle fit remarquer à Olivier combien Délie étoit changée. L' état où je l' ai vue durant le combat, ajouta Béatrix, m' a confirmée dans la persuasion où j' étois qu' elle aime Lancelot ; car un intérêt vague et général, quelque vif qu' il puisse être, ne sauroit produire une telle sensibilité.

p87

Ces paroles firent tressaillir Olivier : emporté par un mouvement irrésistible, il leva les yeux pour regarder la duchesse ; mais elle avoit le visage tourné du côté du prince Constantin, et elle resta long-temps dans cette attitude. Olivier ne parla plus ; une violente palpitation de coeur, une insurmontable distraction, et le désordre de ses idées, ne lui permettoient ni de répondre, ni même d' entendre ce qui se disoit autour de lui. Cependant cet état de trouble et d' agitation n' étoit pas dénué de charmes, et pour la première fois depuis son malheur, il éprouvoit une émotion vive et mêlée d' une joie secrète. La conversation devint générale, et tout à coup tomba sur le défi qu' Ogier avoit fait à Gérold. Personne n' ayant entendu parler de cette infortunée Maria, on ne pouvoit concevoir le vif intérêt qu' Ogier prenoit à cette inconnue. Après plusieurs conjectures, on changea d' entretien, et au moment où l' on sortoit de table, Délie, en voulant se lever, retomba sur sa chaise en perdant entièrement l' usage de ses sens : la duchesse vola près d' elle ; et la voyant plongée dans un profond évanouissement,

p88

elle s' effraya, la fit porter dans sa chambre et l' y suivit. Cet accident alarma vivement Lancelot ; mais Olivier, qui avoit dans cette soirée beaucoup plus d' obligeance qu' à l' ordinaire, éprouva un grand plaisir à dissiper l' inquiétude de Lancelot, et à le rendre heureux en lui confiant ce que lui avoit dit la duchesse. Cette dernière ne rentra point dans le salon ; Théobald vint dire de sa part aux chevaliers qu' il iroit au camp le lendemain matin, proposer l' échange d' Ogier contre le prince de Grèce.

Olivier, avant de se coucher, ordonna à ses écuyers de conduire au pavillon du jeune Roger le superbe cheval qu' il avoit pris au prince Adalgise. Roger accepta avec reconnaissance, mais sans embarras, ce magnifique présent : car alors le chevalier le plus riche donnoit sans faste au plus pauvre, qui recevoit sans humiliation ; on ne connoissoit point encore cette fausse délicatesse, si cruelle pour l' amitié, si gênante pour les âmes généreuses, et dont l' orgueil et l' avarice ont fait depuis une vertu. Laissons un moment la brillante

p89

cour de Béatrix pour voir ce qui se passe dans le camp de ses ennemis. Bruhier étoit sujet du comte de Bavière, et son premier soin après la retraite, fut de conduire son illustre prisonnier dans la tente de Gérold. Le prince parut ému en voyant Ogier, mais il lui prodigua les témoignages d' estime les plus flatteurs : nous ne devons, dit-il, l' honneur de recevoir dans ce camp le vaillant Ogier, qu' à la témérité de son courage ; et si nous l' y retenions, on pourroit croire que je crains de reprendre le combat qu' il avoit provoqué, et que nos armes rompues ne nous ont pas permis de continuer. Je sais combien mes talens sont inférieurs à ceux d' un si fameux chevalier ; mais j' aime mieux une glorieuse défaite que le soupçon d' une lâcheté : ainsi vous êtes libre, et demain, aux premiers rayons du jour, les hérauts d' armes vous reconduiront dans le château de la duchesse.

p90

En achevant ces paroles, le comte fit signe à Bruhier et aux autres officiers de sortir, et lorsqu' il fut seul avec Ogier, il le conjura de lui dire comment il connoissoit Maria, et de lui apprendre le lieu de sa retraite. Ogier, touché de la générosité de ce prince, lui conta sans détour de quelle manière il avoit appris l' histoire de Maria. Pendant ce récit, Gérold troublé et vivement attendri, ne put retenir ses larmes : ah ! Seigneur, lui dit Ogier, est-il possible que votre grande ame n' ait pour cette intéressante et malheureuse Maria qu' une pitié momentanée ! Vous renoncez à ce coeur sensible, dont vous faites le tourment, et vous y renoncez pour une chimère ; car jamais la duchesse de Clèves ne consentira à vous donner la main. Hé bien, reprit Gérold, lisez donc dans mon coeur ; il est certain que je n' ai jamais eu de passion violente que pour la duchesse : vous connoissez cette femme incomparable, vous devez concevoir combien il faut de temps et d' efforts pour se détacher d' elle. Je n' ai plus d' espérance, et je l' aime encore éperdument. Je voudrois que du moins son destin dépendît de moi ; je voudrois

p91

être l' arbitre de son sort ; alors elle rendroit justice à mes sentimens, j' obtiendrois son estime, et la reconnaissance produiroit peut-être ce que l' amour n' a pu faire ; mais malgré cette passion qui me domine, le souvenir de Maria me poursuit dans tous les momens : croyez que si je la retrouvois, je ne balancerois point à lui tout sacrifier ; et croyez même qu' elle seule au monde pourroit me consoler et me guérir. Ah ! Si j' avois connu toute la sublimité de son ame sensible et généreuse, pensez-vous que j' eusse eu l' ingratitude et la cruauté de lui déclarer, en m' engageant à l' épouser, que j' éprouvois pour une autre une passion invincible ? Un moment d' erreur a détruit pour jamais la félicité de Meinrad et de Maria ; mais je suis mille fois plus à plaindre que ces deux victimes de mon égarement. J' ai trahi mon ami, j' ai séduit une enfant ; j' ai toujours devant les yeux

Meinrad au fond d' un cloître, et Maria errante et désolée ; maria, si jeune, si belle, si ingénue ! ... je n' ai pour me distraire de ces images déchirantes, qu' une passion sans espérance. Ah ! Croyez que Meinrad et Maria sont assez vengés. En disant ces

p92

paroles, le comte laissa tomber son visage sur ses deux mains, et resta dans cette attitude quelques minutes. Ogier reprit la parole pour l' assurer qu' il s' étoit fait un devoir de cacher cette triste histoire, qu' il ne l' avoit contée à personne, et que la duchesse n' en avoit aucune connoissance. Cette assurance fit un extrême plaisir à Gérold ; il reparla de Béatrix, et ensuite de Délie. Ogier lui dit que cette jeune personne s' étoit presque entièrement retirée de la cour, pour se consacrer à la retraite dans une maison que la duchesse lui avoit donnée. Cet entretien du comte et d' Ogier se prolongea encore un quart d' heure ; ensuite Ogier, séduit par les graces de Gérold, et charmé de la réception qu' il en avoit reçue, alla chercher le repos dont il avoit tant de besoin. Le lendemain, aussitôt que parut le jour, Ogier se leva et alla prendre congé du comte. Ce dernier lui fit de magnifiques présens ; il lui passa au cou une belle chaîne de topazes, en lui disant, suivant l' esprit de galanterie de ce temps, qu' il la lui donnoit pour qu' il l' offrît à *la dame dont il étoit aimé* . Enfin Gérold, après avoir comblé le chevalier

p93

danois de marques de distinction et d' amitié, le reconduisit lui-même hors du camp, et le chargea de demander à la duchesse une suspension d' armes de quelques jours, afin de rendre les derniers honneurs aux guerriers qui avoient péri dans la bataille. à peu de distance du château, Ogier rencontra Théobald, qui alloit au camp proposer l' échange du prince Constantin et d' Ogier. Très-étonné de voir

ce dernier, il l' interrogea, et apprit avec plaisir le procédé généreux de Gérold. Il retourna au château avec le chevalier danois, dont l' arrivée causa autant de joie que de surprise. Béatrix, après avoir écouté le rapport d' Ogier, ne voulut pas être surpassée en générosité, et dans l' instant elle fit dire au prince de Grèce qu' il étoit libre. Ce prince vint la remercier ; elle lui annonça la suspension d' armes, et' engagea à rester quelques jours à sa cour. Constantin, déjà rempli d' admiration pour la duchesse, y consentit avec plaisir, et en la voyant davantage, il acheva de se dégoûter entièrement de la cause injuste dans laquelle il s' étoit engagé.

p94

Chapitre vi.

une erreur, un mensonge, un égarement.

le comte de Bavière fit de tristes réflexions sur l' entretien qu' il avoit eu avec Ogier, et en se le retraçant avec détail, il fut fâché de ne lui avoir pas fait plus de questions sur Délie ; mais n' ayant parlé d' elle qu' à la fin de la conversation, il n' avoit pas voulu retenir Ogier plus long-temps. Tout ce qu' on lui disoit de Délie, et sur-tout le compte que Barmécide lui avoit rendu de son entrevue avec elle, excitoit à la fois en lui le plus tendre intérêt et la plus vive curiosité. Il se rappela tout à cop que la duchesse lui avoit fait demander de donner l' ordre à ses soldats de respecter l' asile d' une jeune personne

p95

qu' elle protégeoit, et qui s' étoit fixée dans une maison de campagne. On n' avoit pas dit le nom de cette jeune personne ; mais Ogier venoit d' apprendre à Gérold que Délie s' étoit retirée dans une profonde retraite. En rapprochant ces deux faits, le comte ne douta pas que la demande de Béatrix n' eût eu Délie pour objet. Ogier n' avoit pas désigné la maison, mais le comte croyoit avoir parfaitement où elle

étoit située, Béatrix lui ayant fait donner tous les détails relatifs à l'habitation de la jeune personne, pour laquelle on sollicitait sa protection. Aussitôt le comte, entraîné par une irrésistible curiosité, conçut le projet d'aller secrètement faire une visite à celle qu'il croyait être cette intéressante et belle Délie. La suspension d'armes lui donnoit à cet égard toute la facilité qu'il pouvoit désirer, et l'espoir de pouvoir rencontrer la duchesse seule et sans suite dans cette maison, acheva de le déterminer. Aussitôt que la nuit fut tombée, il monta à cheval, sortit du camp sans être vu, et se rendit seul à la maison où l'on avoit relégué Armoflède. On étoit aux derniers jours du mois de janvier ; la neige, le verglas

p96

et le froid, rendirent cette petite course très-pénible : le comte arrivé, frappe à la porte. On le fait attendre assez long-temps, et il entend qu'il y a beaucoup d'agitation et de mouvement dans la maison ; cependant on vient, mais avant d'ouvrir, on veut savoir son nom. Mourant de froid, et impatienté de ces délais, le comte se nomme ; alors nouveau mouvement dans la maison, et un instant après, on revient et l'on ouvre. Gérold traverse rapidement un vestibule et un petit anti-chambre très-obscur, au bout duquel il aperçoit une jeune personne qui s'avance à sa rencontre. Il ne pouvoit la voir qu'imparfaitement, mais elle lui parut charmante ; il s'approche, et, la saluant avec respect : je me flatte, dit-il, que la belle Délie n'attribuera qu'à ma reconnaissance la témérité de cette visite. Je brûlois du desir de la remercier moi-même de l'intérêt qu'elle daigne prendre à mon sort... ce début surprit étrangement Armoflède ; mais dans l'instant, entrevoyant que cette scène pouvoit devenir amusante, elle se décida sans balancer à confirmer Gérold dans son erreur. Elle ne répondit rien, et prit l'attitude et le

p97

maintien d' une personne timide, naïve et profondément émue. Elle fit passer le comte devant elle, dit un mot tout bas au domestique qui la suivoit, et au moment même elle entra avec Gérold dans un salon très-éclairé. Gérold regarda avec empressement celle où il prenoit pour Délie, elle ne lui parut pas aussi jeune qu' on le lui avoit dit ; mais il fut enchanté de sa figure et de ses manières. Armoflède, après avoir soutenu cet examen en silence, et les yeux baissés, prit enfin la parole, et, d' une voix entrecoupée, invita le comte à s' asseoir sur un canapé, et s' y plaça à côté de lui. L' excès de son embarras frappa et intéressa Gérold : plus il la regardoit, plus elle lui paroissoit jolie ; il ne se l' étoit pas représentée sous une forme aussi piquante ; il la trouvoit moins belle et plus agréable qu' il ne l' avoit imaginé. Cependant Armoflède s' enhardissant, osoit lever les yeux et même les fixer sur le comte de Bavière. Il étoit beau et dans tout l' éclat de la jeunesse, et les regards d' Armoflède exprimèrent *ingénuement* l' impression qu' il produisoit sur elle. Gérold oublioit de parler de Béatrix, le desir d' intéresser Délie

p98

l' occupoit seul dans cet instant. Il lui disoit tout ce que la galanterie peut inspirer de plus aimable, et finit par lui demander dans quelle partie de ses états elle étoit née. Seigneur, répondit Armoflède, je n' ai point reçu le jour dans les terres que vous possédez près des frontières de ce duché ; j' ai le bonheur d' avoir pour patrie les lieux dont vous portez le nom, je suis née dans le comté de Bavière. Mes parens voulant me donner pour époux un homme que je ne pouvois aimer, j' ai su, par la fuite, me soustraire à cette tyrannie, et, sous un nom supposé, je me suis réfugiée dans cette cour. Je fuis le monde, je vis dans une profonde solitude, et je trouve dans cette retraite un charme de plus, en pensant que j' y suis sous votre protection, puisque vous avez donné l' ordre de respecter mon asile. Cette réponse, qui contenoit tant de choses tendres pour

le comte, augmenta son étonnement et son intérêt : que je plains, dit-il, celui qui n' a pu vous plaire, et que vous avez fui ! ... mais pourquoi, charmante Délie, ne vous êtes-vous pas adressée à moi ? Mon autorité auroit pu vous être utile...

p99

à vous, grand dieu ! S' écria Armoflède, comme si elle eût été emportée par un premier mouvement. La véhémence de cette exclamation, et ensuite l' excessif embarras qu' affecta Armoflède, parurent à Gérold un trait de lumière ; il crut voir clairement qu' il étoit aimé de cette jeune personne, qui apparemment, sur sa réputation, s' étoit livrée à une passion romanesque qu' elle nourrissoit sans espérance, et qui causoit cette sensibilité apparente et cette mélancolie qu' on lui reprochoit. Gérold se rappela que Barmécide, après son entrevue avec Délie, avoit eu cette idée, et lui-même n' en douta pas. La singularité de cette passion et les charmes de celle qui l' éprouvoit, la vertu, l' innocence qu' il lui supposoit, tout se réunissoit pour exciter l' intérêt et flatter l' amour propre du galant et léger comte de Bavière. Il feignit de n' avoir pas compris le sens de l' imprudente exclamation ; il vouloit arracher un aveu plus formel, et, croyant surprendre l' innocence, il employoit beaucoup d' art pour tomber lui-même dans les pièges du vice et de l' imposture. Il n' avoit que le dessein de s' assurer de son triomphe

p100

sur un coeur ingénu, et il oublioit que c' étoit ainsi qu' il avoit séduit l' infortunée Maria. Il fit quelques questions à Armoflède, et, entre autres choses, il demanda depuis combien de temps il avoit le bonheur de l' intéresser : depuis le jour, reprit-elle, où j' eus celui de vous voir. Comment, reprit le comte, vivement étonné, vous avez pu me voir sans que je vous aie aperçue ! -vous présidiez à une cérémonie

publique, et j' étois confondue dans la foule... -ah ! J' aurois dû vous y distinguer... mais... combien de temps s' est écoulé depuis cette époque ? ... -deux mortelles années ! ... -souffrez encore une question : j' éprouve un desir si passionné de vous être utile, qu' il me semble que j' ai des droits à votre confiance... en disant ces paroles, il prit la main d' Armoflède ; cette main si remarquable par sa beauté, lui rappela celle de Maria. Il soupira, et ce fut avec plus d' émotion que de remords... charmante Délie, poursuivit-il, vous avez fui pour éviter l' hymen que vos parens vous proposoient ; mais dites-moi, votre aversion pour celui qu' on vous destinoit, fut-elle l' unique

p101

cause d' une résolution si violente ? à ces mots, Armoflède en baissant les yeux, avoua qu' elle aimoit un autre objet. Et depuis quand ? Demanda Gérold. Depuis deux ans, répondit naïvement Armoflède. Elle fit cette réponse si claire, avec tant de simplicité, que le comte se persuada qu' elle ne croyoit pas possible qu' il pût imaginer qu' il fût question de lui. Il feignit encore de ne rien soupçonner, et après un moment de silence, causé par un trouble que chaque minute augmentoit, je ne vous demanderai point, reprit-il, si vous êtes aimée ; pour le savoir, il suffit de vous entendre et de vous regarder. Ici, Armoflède parut ne pouvoir plus dissimuler l' excès de son émotion, elle s' agita, détourna la tête, comme si elle eût voulu éviter les regards de Gérold ; enfin elle se leva, et, d' une voix éteinte, sollicita la permission de se retirer un instant : en même-temps elle fit quelques pas pour sortir, en mettant son mouchoir sur ses yeux : le comte s' élance vers elle, il saisit ses deux mains, il découvre son visage, il le voit baigné de pleurs. Armoflède tremblante s' écrit : ah, que vous êtes

p102

cruel ! Et Gérold oubliant Béatrix et Maria, et son amour et ses remords, se jette aux genoux d' Armoflède, qui, *sans force, éperdue* et chancelante, tombe doucement dans ses bras... dans ce moment, on entend distinctement le bruit d' un cheval au galop (car le petit salon au rez-de-chaussée donnoit sur la campagne), et presque aussitôt on reconnoît la voix d' Ogier, qui, avant d' arriver à la porte appelloit à grands cris, afin qu' on ne le fit pas attendre pour ouvrir. Le son de cette voix fut un coup de foudre pour Armoflède ; elle savoit qu' Ogier avoit été fait prisonnier, et le croyoit toujours dans le camp ennemi. Pénétrée d' inquiétude et de frayeur, elle se débarrasse des bras de Gérold, en lui disant rapidement qu' Ogier vient quelquefois de la part de la duchesse, qu' il est sans doute chargé de quelque nouvelle commission, qu' elle ne peut se dispenser de le recevoir, que s' il trouvoit le comte chez elle, il le diroit à Béatrix ; et elle finit en conjurant Gérold, ou de s' en aller par une petite porte de derrière, ou d' aller se cacher dans sa chambre, en ajoutant qu' Ogier ne restera pas long-temps,

p103

et qu' elle le congédiera promptement. Gérold accepte la dernière proposition : dans ce moment un domestique entre, et demande ce qu' on doit répondre au chevalier danois, qui frappe à coups redoublés. Armoflède donne l' ordre d' aller ouvrir ; en même-temps elle fait passer le comte par un petit corridor, et là, lui montre sa chambre, et sur-le-champ elle retourne dans le salon, en refermant les portes de son côté. Le comte ouvre la porte indiquée, et il entre dans la chambre à coucher d' Armoflède : une seule lumière, posée sur une table, éclairoit cette pièce, qui étoit assez grande. Gérold s' assied dans un fauteuil, et en pensant à toute cette aventure, cette visite d' Ogier, à huit heures du soir, lui parut très-extraordinaire. Il connoissoit la délicatesse, l' extrême décence et les principes de la duchesse ; il ne pouvoit concevoir qu' elle eût

l'imprudence de charger un chevalier de
des messages nocturnes, et qu'elle exposât
ainsi la réputation de sa jeune amie. D'ailleurs,
il étoit encore plus étonné que la
modeste, la timide Délie lui eût proposé
d'attendre dans sa chambre qu'Ogier fût

p104

parti... en réfléchissant là-dessus, ses
regards tombèrent par hasard sur la table
auprès de laquelle il étoit assis ; il vit
briller quelque chose dans une corbeille
ouverte, posée près de lui ; il regarde, et
reconnoît la chaîne de topazes qu'Ogier,
le matin même, avoit reçue de lui : son
étonnement fut extrême, car cet incident
ne laissoit aucun doute sur l'intelligence
d'Ogier et de la prétendue Délie... confondu
et piqué autant que surpris, le comte
se lève avec agitation, et se promène à
grands pas dans la chambre. Après avoir
fait deux ou trois tours, il se trouve contre
une fenêtre dont les rideaux étoient tirés,
et tout à coup il entend distinctement
éternuer et tousser à côté de lui. Il se
retourne, et voit deux pieds d'homme, dont les
pointes passaient le bord du rideau : aussitôt
le comte ouvre le rideau, et il découvre
le jeune Sylvain, le petit page d'Ogier,
qu'il reconnut à l'instant, car il l'avoit vu
plusieurs fois, pendant la trêve, dans le
château de Théobald. Cette découverte parut
si plaisante à Gérold, qu'elle dissipa
totalement son dépit ; il éclata de rire, et
questionnant Sylvain, celui-ci répondit,

p105

en rougissant que lorsque le comte étoit
entré, au lieu de s'en aller, comme il en
avoit reçu l'ordre, il étoit venu se cacher
dans cette chambre. Gérold n'en demanda
pas davantage ; je vous préviens, lui dit-il,
que votre maître est actuellement ici...
à ces mots, Sylvain frémit et voulut s'en
aller ; mais, le comte le retenant : un moment,
reprit-il, comment ferez-vous pour
sortir sans être vu ? Par une porte de derrière

dont j' ai la clé, répondit le page. Hé bien, dit Gérold, vous allez me conduire, je serai discret, mais à condition que vous le serez vous-même, et qu' on ne saura jamais que vous m' avez rencontré dans cette maison. Sylvain en donna sa parole. Alors Gérold écrivit ce petit billet : " je conseille à l' *innocente* et *timide* Délie de choisir une maison plus vaste, celle-ci est beaucoup trop petite pour le *genre de misanthropie* qui la retient dans la solitude. " il attacha ce billet à la chaîne de topazes, ensuite il sortit avec le jeune page. Ils traversèrent un vestibule, qui les conduisit dans la basse-cour : là, Sylvain ouvrit une porte, le comte passa devant lui, et se retrouva sur la bruyère. La nuit étoit extrêmement

p106

obscur. Gérold fit deux fois le tour de la maison, avant de rencontrer son cheval, qu' il avoit attaché près d' un arbre. Sylvain l' aidait dans cette recherche, et touchant enfin l' arbre désigné, il détache le cheval, et l' amène au comte. Ce dernier, en recevant les adieux de Sylvain, lui demanda ce qu' il alloit devenir à une heure si indue, au milieu de la nuit, et sans cheval. Sylvain répondit qu' il attendroit le jour dans une chaumière à peu de distance de la maison. Le comte, après lui avoir encore recommandé la discrétion, reprit la route du camp, aussi mécontent de son voyage que surpris de n' avoir trouvé dans cette Délie, qu' on lui avoit dépeinte si intéressante, qu' une inconcevable hypocrisie, et la dépravation la plus profonde. Cependant il concevoit que l' on fût dupe de ses artifices, lorsqu' il se rappeloit à quel point il avoit admiré sa candeur et son innocence, et qu' enfin elle lui avoit paru plus sensible et plus ingénue que Maria même ; mais il ne comprenoit pas comment elle s' obstinoit à dédaigner les soins de Lancelot, d' un chevalier si aimable et si brillant par les

p107

agrémens de son esprit et de sa figure. Ne pouvant trouver le motif de cette bizarrerie, il en concluoit que les femmes sont inexplicables, et il s'écritoit : ô Béatrix ! Vous êtes seule exempte de foiblesse et de caprice, et Maria seule sait aimer ! ... tandis que le mécontentement et l' humeur ramenoient le comte de Bavière à la morale, le chevalier danis se trouvoit dans une situation plus fâcheuse encore ; il s' étoit fait une idée charmante du bonheur de surprendre agréablement Armoflède par un retour inopiné. Sylvain n' avoit pas quitté son maître durant la bataille, et fut pris avec lui. Le lendemain matin, Ogier lui cacha qu' il avoit obtenu sa liberté ; il lui dit qu' on lui permettoit seulement d' envoyer son page en commission ; il le chargea de porter la chaîne de topazes à Armoflède, et de lui dire qu' il espéroit que sa captivité ne seroit pas longue. En même temps il défendit à Sylvain d' aller au château, et lui donna un second message qui devoit employer toute sa journée. Le jeune page, aussi amoureux qu' étourdi, ne se fit aucun scrupule de désobéir à son maître, ou, pour mieux dire, s' oublia chez

p108

Armoflède. Ogier, ayant pris toutes ces précautions, arriva en effet sans être attendu ; mais il ne pouvoit choisir un moment où sa visite fût plus importune et plus désagréable. Armoflède, voulant absolument se débarrasser de lui, s' avisa d' un expédient commun aujourd' hui, mais sublime dans ces tmps grossiers ; elle feignit d' éprouver une violente attaque de nerfs. Son génie devina ce moyen adroit de se délivrer d' un amant importun, en excitant sa sensibilité et même sa reconnoissance ; elle tomba dans des convulsions si fortes et si variées, que la femme de nos jours la mieux exercée dans ce genre, ne pourroit faire une scène plus naturelle et plus effrayante. Le bon chevalier danois, qui n' avoit jamais rien vu de semblable, fut pénétré de terreur et d' inquiétude ; il appela les domestiques ; ce mal étant nouveau, la médecine n' avoit

pas encore découvert les remèdes salutaires
qui le guérissent, et dans ce siècle
peu avancé, l' eau de fleur d' orange n' étoit
qu' un parfum, et l' eau de tilleul étoit
inconnue... enfin, au bout d' une demi-heure,
Armoflède fut en état de déclarer

p109

à Ogier qu' elle alloit se mettre au lit, que
le repos et le sommeil pourroient seuls la
calmer. Il vouloit la veiller, mais elle
assura que s' il restoit dans la maison, son
émotion ne lui permettroit jamais de dormir ;
elle lui dit là-dessus beaucoup de
choses passionnées, et comme elle avoit
toujours des *crispations* et des
tressaillemens , Ogier n' insista plus ; et
plein d' attendrissement, d' amour et de regrets,
il se hâta de retourner au château, en se
promettant bien de ne jamais causer de
surprise et de saisissement à une femme
si sensible. Il arriva au château à dix
heures du soir ; en entrant dans la petite
cour sur laquelle donnoit son appartement,
il appela son écuyer, qui vint aussitôt
avec un flambeau. Isambard, qui
логоit à côté d' Ogier, passoit dans la cour
dans ce moment, et s' approcha d' Ogier
pour lui faire quelques plaisanteries sur
cette course nocturne. Ogier mettoit pied
à terre, et son écuyer, à la lueur du flambeau,
jetant les yeux sur le cheval, fit une
exclamation de surprise, en disant : quoi !
Seigneur, vous avez troqué votre cheval ?
à ces mots, Ogier regarde, et voit un

p110

autre cheval et un harnois absolument
différent ; il reste immobile d' étonnement,
et l' écuyer reprenant la parole : le troc
est bon, dit-il, ce cheval est bien plus
beau, et la selle infiniment plus riche ;
elle a les couleurs et le chiffre du comte de
Bavière, et je reconnois ce cheval pour le
lui avoir vu monter plusieurs fois. Ogier
le reconnoît aussi, et se perdoit dans les
réflexions qu' excitoit dans son esprit cette

étrange métamorphose. Isambard, entrevoyant une partie de la vérité, et voulant approfondir ce mystère, prit Ogier sous le bras, et l' emmena dans sa chambre. Ogier, naturellement communicatif, répondit sans détour aux questions d' Isambard, et ce dernier ne douta pas qu' Armoflède n' eût trouvé le moyen de lier une intrigue secrète avec le comte de Bavière. Il ne dissimula point cette idée au chevalier danois, qui défendit vivement Armoflède, en convenant cependant qu' elle manquoit de principes, mais en soutenant qu' elle étoit incapable d' une perfidie. Croyez, mon cher Ogier, répondit Isambard, qu' une femme trompe et trahit sans scrupule, lorsqu' elle s' égare sans remords.

p111

Chapitre vii.

vaine résolution.

la foible impression que les remontrances d' Isambard avoient pu produire sur l' esprit d' Ogier, fut bientôt effacée par les discours et les mensonges de l' artificieuse Armoflède. Après le départ d' Ogier, elle avoit trouvé dans sa chambre le billet de Gérold ; elle éprouva d' abord autant de colère que de confusion ; mais ensuite, en songeant que Gérold la prenoit pour Délie, son ame atroce se consola de l' aventure qui déshonorait une jeune personne si intéressante, et qu' elle haïssoit mortellement. Cependant Olivier, plus agité que jamais, ne put repousser les réflexions qu' excitoit en lui le souvenir de tout ce qu' il avoit éprouvé, en recevant des mains de la

p112

duchesse le prix de la valeur. Il se flattoit encore de n' adorer en Béatrix que l' image de Célanire, et il s' obstinoit à ne voir dans cette passion nouvelle que la preuve d' une éternelle constance ; mais il ne pouvoit s' abuser sur les sentimens de Béatrix, et certain d' être aimé, il frémit en pensant qu' il étoit le rival d' Isambard. Cette idée

accablante ouvrit son ame à de nouveaux remords, et lui fit prendre la résolution d' éviter, avec plus de soin que jamais, toutes les occasions d' entretenir Béatrix en particulier, et tout ce qui pourroit le rapprocher d' elle. Mais ce jour même, en traversant une longue galerie, il la rencontra seule ; elle sortoit de l' appartement de Theudon, qu' elle alloit voir souvent, depuis qu' une dangereuse blessure le retenoit au lit. Olivier, en apercevant la duchesse, fit un mouvement pour s' éloigner ; elle l' appela, et doublant le pas pour le rejoindre : je suis charmée de vous rencontrer, dit-elle, car j' ai besoin de votre consentement pour une chose que je desire vivement. Olivier surpris, lui demanda quel ordre elle avoit à lui donner ; j' ai remarqué, répondit-elle, combien vous aimez

p113

le jeune Zemni, et à quel point il vous est attaché ; je vous avoue que je l' ai questionné plus d' une fois ; il m' a conté son histoire, et de cet instant j' ai pris le plus vif intérêt à celui qui doit la vie à la valeur et à la générosité d' Olivier... je sais que, dans cette première victoire remportée sur mes ennemis, il vient de montrer le courage le plus brillant ; je voudrois l' armer chevalier ; y consentez-vous ? Olivier, attendri, soupira et s' inclina. Hé bien, reprit la duchesse, la suspension d' armes finit dans cinq jours, annoncez à Zemni qu' il recevra après demain l' ordre de la chevalerie. En disant ces mots, Béatrix, sans attendre de réponse, quitta le chevalier du cygne, et poursuivit son chemin. Olivier alla avec empressement chercher Zemni, et l' instruire des bontés de la princesse. Zemni, transporté de joie, en exprimant sa reconnaissance, fit avec ingénuité le plus touchant éloge de la bonté de Béatrix. Il en conta mille traits intéressans ; c' étoit la première fois qu' il se livroit avec son maître au plaisir de la louer, car la ressemblance frappante de la duchesse avec Célianire l' avoit toujours

p114

empêché de lui parler d' Ile. Olivier l' écoutoit avec tant de complaisance, qu' il s' oublia dans cette conversation jusqu' à l' heure du souper, et pendant tout le rete de la soirée, il fut infiniment plus rêveur et plus distrait qu' à l' ordinaire. Après le souper, Lancelot, emmenant Olivier dans un cabinet voisin du salon, le pria de se charger d' une lettre pour Délie ; car Olivier étoit, de tous les chevaliers rassemblés dans le château, celui pour lequel Délie paroissoit avoir le plus d' amitié ; moins timide avec lui qu' avec les autres, elle se plaçoit souvent à table à côté de lui, et elle l' admettoit souvent en tiers dans les promenades qu' elle faisoit chaque matin avec Amalberge. Olivier, de son côté, moins farouche pour l' amie de Béatrix, trouvoit un charme secret dans son entretien ; d' ailleurs, la réserve et la profonde mélancolie de cette jeune personne lui inspiroient un vif et tendre intérêt. Lancelot se croyoit aimé de Délie ; mais comme elle le fuyoit toujours, et qu' il ne pouvoit parvenir à lui parler en particulier, il conjura Olivier de lui remettre de sa part une lettre qu' il venoit de

p115

lui écrire. Les deux chevaliers convinrent qu' Olivier, le lendemain matin, au lieu d' attendre Délie dans le jardin, iroit dans son appartement une heure avant celle de la promenade ; qu' il lui donneroit la lettre de Lancelot, et lui parleroit en sa faveur. En effet, le lendemain matin à dix heures, Olivier se rendit pour la première fois à l' appartement de Délie ; car, malgré l' espèce de liaison qui s' étoit établie entre elle et lui, comme elle ne recevoit point de visites, il n' avoit pas encore été chez elle. Arrivé à sa porte, et n' y voyant point de clé, il alloit frapper ; mais la porte, qui n' étoit pas fermée, s' ouvrit aussitôt qu' il l' eut touchée : alors il entra doucement. Ne trouvant personne, ni dans l' antichambre, ni dans le salon, il crut que Délie étoit déjà sortie ; cependant, jetant les yeux sur un cabinet dont la porte étoit ouverte, il y alla ; mais à peine eut-il mis

le pied dans ce cabinet, qu' il fit un cri perçant, et tomba appuyé sur le lambris ; il resta immobile, presque entièrement privé de l' usage de ses sens. Le surprenant tableau qui s' offrit à ses regards, devoit en effet lui causer un tel saisissement ! ...

p116

le lecteur en jugera dans le prochain chapitre, qui contiendra le détail de cette étrange vision.

Chapitre viii.

dangereuse illusion.

qu' on se représente, s' il est possible, ce que dut éprouver Olivier, lorsqu' au lieu de celle qu' il cherchoit, il crut voir non Délie, non pas même la duchesse de Clèves, mais Célanire elle-même, telle qu' il la vit la première fois chez la princesse Emma, avec le costume de son pays. En entrant dans son cabinet, Célanire s' offrit à ses yeux dans la même attitude, debout, le dos tourné ; il reconnut sa taille, sa coiffure, ses longues tresses de cheveux blonds, son habit de la même forme et de la même couleur ; enfin il la retrouva si parfaitement, que, dans ce moment de trouble et de surprise inexprimable, l' idée de Béatrix

p117

ne vint pas même se présenter à son esprit. Au cri q' il fit, elle se retourna, elle pâlit, et, frappée d' un étonnement presque éga au sien, elle s' appuya contre une table, et le regarda fixement sans proférer un seul mot... Olivier, en apercevant son visage et en remarquant sa pâleur, et la couleur de ses cheveux, crut toujours voir Célanire. Il la contemploit d' un air égaré ; mais enfin la duchesse prenant la parole : Olivier, dit-elle, le hasard vous fait découvrir un mystère dont vous étiez l' objet... je savois combien vous regrettiez de n' avoir pas un portrait de celle que vous aimiez ; j' ai voulu vous l' offrir, j' ai voulu que la ressemblance qui vous rend ma vue si pénible, pût du moins servir une fois à

vous procurer quelque consolation. Depuis quinze jours, n' ayant confié mon dessein qu' à Délie, je viens ici chaque matin me parer de ces cheveux empruntés et de cet habit. Ma figure m' a servi de modèle ; mais embellie par l' art et par mon pinceau, ce portrait, que je viens de finir, ne vous rappellera de Béatrix que sa tendre amitié, et ne pourra retracer à vos yeux que les traits chéris de Célianire. En parlant ainsi, la duchesse

p118

présente au chevalier du cygne le portrait. Olivier éperdu, tombe à ses pieds en s' écriant : ah ! Laissez-moi me prosterner devant sa véritable image. Béatrix ne put lui répondre que par ses larmes ; Olivier saisit ses deux mains, et les pressant contre son coeur : oui, poursuivit-il, c' est elle, je la revois... c' est là son regard... son ame est dans vos yeux... ô toi que j' adore, réponds-moi, dis-moi que, par un prodige nouveau, tu viens me dédommager de ce long supplice que j' ai souffert... quoi ! Tu veux fuir ? Vas-tu déjà disparaître ? Non, non, je te suivrai dans la nuit du tombeau ; la mort qui nous séparoit doit enfin nous réunir. à ces mots, la duchesse, pénétrée de terreur, s' échappant de ses bras : ô mon cher Olivier, dit-elle, reconnoissez la triste Béatrix, sortez de cet affreux égarement, perdez une funeste et trop chère illusion... hé bien, interrompit le malheureux Olivier, arrachez-moi donc la vie ! En disant ces paroles, il tomba sur un canapé qui se trouvoit auprès de la table, et cachant son visage dans ses deux mains, il donna un libre cours à ses pleurs. Béatrix, pâle et glacée

p119

d' effroi, resta debout près de lui sans oser parler... ah ! Madame, reprit Olivier d' une voix entrecoupée de sanglots, qu' avez-vous fait ? ... ce n' est pas seulement un souvenir que vous m' avez rappelé ! ... vous l' avez tirée de la tombe, vous me

l'avez rendue pendant quelques minutes...
j'ai vu les yeux de Célanire se fixer sur les
miens ; j'ai senti ses larmes brûlantes tomber
sur mon visage... c'était sa main
tremblante que je pressais contre mon
sein ! ... vous vous êtes fait un jeu barbare
de reproduire dans ce cœur flétri tous les
transports de l'amour... ô cruelle
Béatrix ! Vous n'avez ranimé mon existence
que pour me rendre toute l'horreur de mes
premiers regrets ! ... ô ciel ! Interrompt
la duchesse en versant un déluge de pleurs,
quels reproches déchirants ! ... mais dois-je
chercher à me justifier ? ... Olivier !
Seroit-il possible que vous n'eussiez pas déjà lu
dans mon cœur ? ... cette question fit
tressaillir Olivier ; il joignit les mains, et
se tournant vers la duchesse avec une attitude
suppliante et l'expression la plus naïve
de tendresse et de douleur : oh ! Daignez
plaindre un déplorable égarement, dit-il,

p120

c'est à vos pieds que je devrais en implorer
le pardon... mais pourrais-je me retrouver
à vos genoux sans retomber dans
ce coupable délire ! ... est-ce Olivier,
répondit Béatrix, qui me demande de le
plaindre ? Peut-il ignorer l'excès de la
dangereuse compassion qu'il a su m'inspirer ?
Et quand ses peines et ses douleurs ont
passé dans mon âme, quand je partage
tout ce qu'il éprouve, peut-il feindre
toujours de méconnaître mes sentiments ? à
ces mots, Olivier, hors de lui, leva les
yeux sur Béatrix, qu'il n'avait pas osé
regarder depuis qu'il était assis : grand
dieu ! S'écria-t-il, est-ce encore une
illusion ? ... non, répondit la duchesse, ce
cœur, si long-temps insensible, est à vous ;
dois-je espérer, Olivier, que la tendresse
et la main de Béatrix pourront enfin vous
consoler ? En prononçant ces paroles, elle
lui tendait la main. Olivier frémit, et la
duchesse vit avec effroi son front s'obscurcir,
sa physionomie s'altérer, et peindre
le désespoir. Il prit sa main, et la serrant
fortement dans les siennes, il garda un
moment le silence ; ensuite, regardant la
duchesse d'un air sombre et sinistre : cette

main, dit-il, cette main bienfaisante et pur ne peut s' unir à celle d' un meurtrier... Célanire étoit mon épouse ; sa vertu égala ses charmes, et je fus son assassin ; c' est moi qui lui donnai la mort... à ce terrible discours, l' infortunée duchesse, qui s' étoit assise sur le canapé, laissa tomber sa tête sur l' épaule d' Olivier ; un nuage épais couvrit ses yeux baignés de larmes, et cessant de voir et d' entendre son malheureux amant, un profond évanouissement suspendit pendant quelques minutes la douleur dont elle étoit pénétrée. Olivier éprouva un sentiment impossible à décrire, en voyant Béatrix appuyée sur son sein : maintenant, dit-il, qu' elle connoît mon crime, elle ne se trouveroit qu' avec horreur entre mes bras... je viens d' anéantir sa tendresse et de perdre son estime ! ... Célanire ! Isambard ! ... ô souvenirs immortels et sacrés, soutenez mon courage ! ... en proférant ces tristes plaintes, Olivier avoit doucement posé la duchesse sur un des coussins du canapé ; elle reprit promptement sa connoissance ; le premier mot qu' elle prononça fut le nom d' Olivier, et son premier regard dut

lui faire connoître que son coeur étoit toujours le même. Infortuné ! S' écria-t-elle, les sentimens de Béatrix justifieront votre généreuse confiance... ah ! Ne parlons jamais de ce secret déchirant et terrible... je suis certaine qu' une fatale erreur fut la cause et l' excuse de cet affreux événement, et l' excès de votre malheur rend plus vif encore, s' il est possible, le sentiment qui m' attache à vous. Ce discours si tendre pénétra le coeur d' Olivier de la plus profonde reconnoissance. Oui, reprit-il d' une voix étouffée, une affreuse apparence égara ma raison ; mon premier crime fut d' y croire... ce bras forcené trancha les jours de l' innocence, et n' a pu m' ôter une vie abhorrée... ce fut en vain, hélas ! Que mon sang coula et se confondit avec le sien ! ... elle vécut assez pour me condamner

à lui survivre... ici il s'arrêta ;
la duchesse, hors d'elle-même, fondit en
larmes... Olivier étoit resté debout,
appuyé contre le mur ; Béatrix lui fit signe
de reprendre sa place auprès d'elle ; il
obéit en levant les yeux au ciel avec une
expression si pathétique, que nul discours
n'auroit pu peindre mieux ce qu'il éprouvoit.

p123

Il y eut un moment de silence ; ensuite
la duchesse, le regardant avec une
douceur enchanteresse : il est tard, dit-elle,
et nous devons nous séparer... mais ce
soir, Olivier, je vous ouvrirai mon ame
toute entière... votre noble confiance
vous rend bien digne de la mienne...
à ces mots, Olivier regarde avec saisissement
la duchesse baignée de pleurs ; il se
lève, fait en chancelant quelques pas pour
s'éloigner, se retourne, s'élance vers elle,
met un genou en terre, saisit un pan de sa
robe, qu'il appuie sur ses lèvres tremblantes,
et, se relevant avec impétuosité, il
saisit le portrait qui étoit resté sur une
table, il le mit dans son sein, et il se précipita
hors du cabinet. Il ne parut point à
dîner ; sous prétexte d'une violente migraine,
il resta seul dans sa chambre ; et,
malgré l'horreur de l'aveu terrible qu'il
venoit de faire, il sentit au fond de son
ame qu'il étoit moins malheureux. Il venoit
de refuser la main de Béatrix, et de lui
dévoiler son crime ; cette idée, en déchirant
son coeur, adoucissoit ses remords,
et sembloit le délivrer d'un poids insupportable.
Béatrix enfin le connoissoit, et

p124

elle l'aimoit toujours ! ... sans perdre son
estime, il alloit jouir de toute sa compassion ! ...
sur le soir il sortit de son appartement,
et se rendit sur une terrasse qui
n'étoit séparée que par une palissade du
jardin particulier de la duchesse. Au bout
d'un demi-quart d'heure, un page vint le
chercher, et le conduisit chez Béatrix. Ils

furent d'abord l'un et l'autre si profondément émus, qu'ils n'osèrent ni se regarder, ni rompre le silence. Enfin, la duchesse prenant la parole : Olivier, dit-elle, on n'a jamais connu mon caractère ; la délicatesse, et non l'orgueil, m'a seule jusqu'ici préservée de l'amour. En rejetant les vœux de tant de princes, je ne dédaignais que les prétentions de l'ambition et de la vanité ; je voulais un cœur qui pût répondre au mien ; j'ai souvent pensé qu'il existait sans doute, et l'idée que vraisemblablement je ne le rencontrerais jamais a plus d'une fois troublé ma tranquillité. Peut-être, me disais-je, cet objet, capable d'éprouver un attachement tel que je le conçois, cherche-t-il vainement une âme semblable à la sienne, ou peut-être est-il engagé dans d'autres liens ; peut-être enfin la différence

p125

de nos conditions, la distance des rangs, nous empêchera-t-elle toujours de nous rapprocher et de nous reconnoître. Telle étoit ma situation, lorsqu'Ogier le danois vint ici ; il me parla de vous, et de cet instant mon cœur, qui vous cherchoit, sut vous deviner et vous attendit. Ce pressant intérêt d'une pitié profonde, l'éclat de votre réputation, la sympathie, la conformité de goûts et d'opinions, tout a semblé se réunir pour m'attacher à vous. J'ai pensé que vous pourriez aimer celle qui vous rappeloit un objet si cher... mais en connoissant votre sort, je sens trop que l'amour ne vous est plus permis, et que je dois renoncer à l'espoir de vous consoler. Je saurai triompher d'une passion que vous ne pouvez partager : du moins elle me préserve à jamais du malheur d'éprouver un sentiment semblable. Cependant j'ai besoin d'un ami, d'un défenseur... Olivier... refuserez-vous, à ces titres, de vous fixer près de moi ? ... ah ! Répondit Olivier, pourrais-je former le dessein de m'éloigner de vous, tant que mes services et mon bras pourront vous être utiles ? Ils me le seront toujours, reprit

p126

Béatrix. Considérez ma situation et ma jeunesse : je suppose qu' une paix glorieuse mette fin à cette injuste guerre, je me retrouverai seule, entourée de voisins ambitieux, et plus irrités que jamais ; ils voudront se venger de mon triomphe et de mes refus ; la guerre se rallumera bientôt, et j' en serai la victime : mais avec l' appui du seul Olivier, je n' aurois rien à craindre, et je ne puis me l' assurer qu' en le faisant régner sur les lieux qui me sont soumis. Si je pouvois le rendre mon souverain, ou l' adopter pour mon frère, je ne persisterois pas à lui offrir ma main ; mais songez, Olivier, que, pour les intérêts réunis de ma réputation, de ma gloire et de ma sûreté, je n' ai que ce seul moyen de vivre à jamais avec vous comme votre soeur. Ce n' est qu' aux pieds des autels que je puis vous déclarer le protecteur de cet état et le mien... à ces mots, Olivier se jetant aux genoux de Béatrix : ame généreuse et sublime ! S' écria-t-il ; oh ! Que proposez-vous à ce coeur éperdu ? ... non, l' infortuné, le coupable Olivier ne peut être honoré du titre auguste de votre époux ! ... ah ! Si vous vouliez en effet

p127

devenir ma soeur ! ... le plus vertueux, le plus aimable des hommes, Isambard, ose vous adorer en secret ; il est mon frère... il suffit, interrompit la duchesse en se levant, oubliez ce triste entretien, soyez sûr que je ne vous en rappellerai point le souvenir ; mais j' exige aussi que vous ne me prononciez jamais le nom d' Isambard. En achevant ces mots, la duchesse, sans regarder Olivier, tourna ses pas de l' autre côté du cabinet, et, s' approchant d' une petite porte vitrée, elle l' ouvrit et disparut. Olivier resta consterné et dans un accablement inexprimable ; il considéroit d' un air stupide la place que Béatrix venoit de quitter, et il ne pouvoit s' arracher de ce fatal cabinet. Enfin, rassemblant toute sa force, il essuya ses larmes, et sortit précipitamment.

Chapitre ix.

le songe.

Olivier, hors d' état de paroître devant le monde, passa le reste de la soirée dans sa chambre. Isambard et le jeune Roger, chargés d' une commission de Béatrix, se trouvoient absens ; ils étoient allés, de la part de la duchesse, au-devant de la célèbre veuve de Balahac, la belle Axiane, comtesse de Carcassonne, que l' on attendoit le lendemain. Cette princesse, après la mort de Balahac, avoit pris le commandement de son armée, gagné plusieurs batailles, et fait une paix glorieuse avec les généraux de Charlemagne. Ayant appris la situation de la duchesse de Clèves, elle voulut, malgré la distance qui séparoit

leurs états, voler à son secours, et elle venoit se ranger au nombre de ses défenseurs. L' absence d' Isambard laissoit au malheureux Olivier la liberté de se livrer sans contrainte à sa douleur et à ses tristes réflexions. Mille sentimens violens et contraires s' élevèrent à la fois dans son ame, lorsque, seul et renfermé dans sa chambre, il osa enfin contempler ce tableau, précieux ouvrage de Béatrix ; car, jusqu' à ce moment, il l' avoit gardé dans son sein et placé sur son coeur, sans avoir le courage de le regarder. C' étoit en effet le portrait le plus frappant de Célânire ; la duchesse, en peignant sa figure, ne s' étoit attachée qu' à en saisir l' expression. Les questions qu' elle avoit faites tant de fois sur son infortunée rivale, l' avoient mise en état de faire tous les changemens qui pouvoient rendre la ressemblance parfaite. Olivier, en contemplant ce portrait, se retraçoit également Célânire et Béatrix ; ce ravissant visage lui rappeloit en même temps et la figure et les sentimens de l' une et de l' autre. S' il pensoit aux vertus de Célânire, il ne pouvoit les comparer qu' à celles de Béatrix ; s' il songeoit à l' amour de la première et

aux sacrifices touchans qu' il avoit obtenus d' elle, ce souvenir le ramenoit naturellement à Béatrix. Il voyoit, il entendoit cette princesse charmante, lui faisant l' aveu de la passion la plus pure et la plus tendre, et, malgré les préjugés de l' orgueil et de la naissance, lui offrant avec autant de délicatesse que de générosité cette main briguée par tant de princes, et qu' elle venoit de refuser à l' un des plus grands rois de l' Europe ! Enfin, il ne pouvoit regarder ce portrait, sans penser qu' il étoit l' ouvrage de l' ingénieuse tendresse de la duchesse : aussi, depuis cet instant sur-tout, Célanire et Béatrix se confondirent tellement dans son imagination, qu' il ne lui fut plus possible de les en séparer, et qu' elles n' y formèrent plus qu' une seule idée. Malgré les combats violens qui déchiroient son coeur, malgré la douleur qu' il éprouvoit, en songeant à la sévérité du dernier adieu de Béatrix, Olivier trouvoit une puissante consolation dans la pensée qu' il avoit rempli son devoir, et que, dans ce dangereux entretien, il n' avoit trahi ni l' amitié, ni la fidélité qu' il devoit à la mémoire de sa malheureuse épouse. Sur le soir il admit

Zemni dans sa chambre, et ce fut pour parler de la duchesse ; il apprit par lui qu' elle s' toit plainte d' un violent mal de tête, et qu' elle étoit en effet extrêmement abattue et changée. Ce détail attrista tellement Olivier, qu' il renvoya Zemni, dans la crainte de ne pouvoir dissimuler son trouble et son attendrissement. Lorsqu' il fut seul, ses larmes recommencèrent à couler jusqu' à l' heure où il avoit coutume de se coucher. Il s' étonna en se mettant au lit, et devant passer la nuit sans Isambard, de ne pas se trouver saisi de cette terreur affreuse qui s' emparoit toujours de lui à l' approche du supplice auquel il étoit condamné. Il gémissoit plus que jamais sur sa destinée ; mais le sacrifice qu' il venoit de faire calmoit les reproches secrets de sa conscience agitée, et il éprouvoit

qu' un pressant remords produit seul
une terreur insupportable. à peine fut-il
couché, qu' il lui sembla qu' une main
invisible et bienfaisante versoit un baume
salutaire sur les profondes blessures de son
coeur ; le calme de ses sens produisit en
lui de nouveaux sentimens ; son ame, pour
quelques instans dégagée des passions humaines,

p132

s' éleva sans effort jusqu' à l' être
suprême ; la religion vint offrir à son esprit
de touchantes consolations et de sublimes
espérances ; insensiblement ses idées
devenant plus vagues, il tomba dans une
douce rêverie ; bientôt ses yeux appesantis
se fermèrent, et il s' endormit profondément.
Pour la première fois depuis son
malheur, des songes heureux occupèrent
son imagination ; il crut être transporté
dans un jardin délicieux au moment où
l' aurore répandoit ses premiers rayons. Il
se trouvoit au pied d' un sorbier, aux branches
duquel étoient suspendues la tresse de
cheveux, la chaîne d' or de Célianire et le
collier de perles qu' il avoit reçu de Béatrix ;
il contemploit avec attendrissement ces
offrandes de l' amour, lorsque les sons
ravissans d' une musique céleste frappèrent
ses oreilles et fixèrent son attention. Il
leva les yeux vers le ciel ; il aperçut un
nuage brillant qui paroissoit s' approcher
de lui, en imprimant une longue trace de
lumière sur l' espace des cieus qu' il parcouroit ;
ce nuage, planant au-dessus du
sorbier, s' arrêta, s' entr' ouvrit, et laissa
voir une figure divine qui représenta dans

p133

le moment même à la pensée d' Olivier
l' image adorée de Célianire et de Béatrix.
Une voix mélodieuse fit entendre ces paroles :
*la justice éternelle est satisfaite ;
ton repentir et ta fidélité ont expié nos
égaremens* . à peine ces mots consolateurs
étoient-ils prononcés, qu' Olivier vit près
de lui Isambard et Béatrix, vêtus de longs

habits de deuil, et se prosternant au pied du sorbier. Olivier reporta ses regards sur le nuage ; il aperçut Célanire qui lui tendoit les bras ; il voulut s'élancer vers elle : dans cet instant il se réveilla. Il avoit, par le plus grand sacrifice, expié son crime, ses remords étoient apaisés, et son imagination plus calme n'offrit plus à ses regards l'affreuse illusion que sa conscience tourmentée avoit jusqu'alors produite pour son juste supplice... quelle fut sa surprise et sa joie, en ne voyant autour de lui aucuns vestiges de l'horrible apparition, et en découvrant les premiers rayons du jour naissant ! Elle ne souffre plus ! S'écria-t-il avec transport ; en disant ces paroles, il se précipita hors de son lit, et se prosterna sur le plancher.

p134

Chapitre x.
une héroïne.

ce jour même si mémorable pour Olivier, le jeune Zemni fut armé chevalier. Ce fut à midi que la cérémonie commença ; on se rendit dans la chaëlle du château. Lorsque tout le monde fut rassemblé, et que la duchesse eut pris sa place sous un dais magnifique, posé à côté de l'autel, Olivier parut, tenant par la main Zemni, vêtu de blanc. Le parrain et le novice, également émus et troublés, mais par des

p135

motifs différens, s'aprouchèrent de l'autel, et se mirent à genoux. La vive émotion d'Olivier s'accrut encore, en se trouvant à côté de Béatrix au pied de cet autel... il pensa que s'il eût accepté sa main, il la recevrait dans cette attitude, dans ce même lieu, à cette même place... Zemni, après avoir prononcé son serment, e releva ; les dames de la duchesse' avancèrent ; l'aimable fille de Théobald, la jeune Sylvia, s'aprouchant de Zemni d'un air doux et timide, lui attacha les éperons dorés : tous les deux rougirent, et Sylvia, sans

oser lever les yeux, se pressa de s' éloigner,
et d' aller se placer derrière la duchesse.
Les autres daes donnèrent successivement
à Zemni le haubert, la cuirasse,
les brassards et les gantelets. Alors Olivier
conduisit le novice sous le dais de la princesse ;
Zemni mit un genou en terre ; la
princesse prit des mains de ses écuyers une
superbe épée : *au nom de Dieu*, dit-elle,
je vous fais chevalier ; soyez preux,
hardi et loyal . En prononçant cette

p136

formule sacrée, elle lui ceignit l' épée. Dans
ce moment, les chevaliers vinrent former
un cercle autour de Zemni, et lui présentèrent
le reste de son armure, son casque,
son bouclier et sa lance. Le nouveau chevalier
reçut l' accolade de tous les guerriers
dont il devenoit l' égal, ensuite on sortit
de l' église. On conduisit Zemni dans une
vaste cour remplie de peuple et de soldats.
Cette multitude attendoit avec impatience
le nouveau chevalier, qui monta à cheval,
et qui, suivant l' usage, au bruit des
acclamations, et suivi du peuple et d' une troupe
de musiciens, sortit de l' enceinte où s' étoit
faite sa réception, et alla semontrer dans
toutes les places publiques. Barmécide,
envoyé du camp pour proposer un échange
de prisonniers, s' étoit trouvé présent à la
cérémonie ; la duchesse l' invita à passer le
reste de la journée au château, afin d' y
voir la fameuse comtesse de Carcassonne,
qu' on attendoit le soir. Barmécide apprit
à Olivier qu' un nouveau chevalier étoit

p137

arrivé la veille au camp des princes ; qu' il
s' étoit présenté avec l' habit et le manteau
d' un chevalier errant, et qu' on avoit
accepté ses services. Mais jugez de ma surprise
et de mon indignation, ajouta Barmécide,
lorsqu' en venant ici ce matin, et
voyant de loin ce chevalier, j' ai reconnu
dans l' instant le féroce Rotbold et le lâche
Tryphon, son écuyer ! Mais ces deux monstres

ne resteront pas long-temps parmi nous ; j' instruirai Gérold de leur histoire... non, reprit Olivier, il vaut mieux les vaincre, que les faire chasser ; laissez-les dans l' armée ; le ciel, sans doute, ne les conduit ici qu' afin de leur yfaire trouver la juste punition de tant de crimes. Comme Olivier prononçoit ces paroles, Théobald s' approcha de lui, pour lui dire que Béatrix l' envoyoit au-devant de la comtesse, parce qu' un courrier venoit d' apporter la nouvelle qu cette princesse arriveroit sous

p138

deux heures. Le vieillard invita le chevalier du cygne à l' accompagner ; Olivier y consentit : il descendit dans la cour, se fit amener le beau coursier, orné de la superbe housse qu' il avoit reçue de Béatrix ; il monta à cheval, et partit avec Théobald, suivi seulement de deux écuyers. Il causoit de choses indifférentes avec le vieillard, lorsqu' il s' aperçut que ce dernier l' écoutoit avec distraction, et qu' il avoit les yeux fixés sur la housse de son cheval. Vous admirez, lui dit-il, la magnificence de ce harnois ; c' est un don de la princesse... de grace, interrompit Théobald avec émotion, levez la frange qui cache à moitié ces perles... Olivier obéit en disant : vous reconnoissez sans doute ces perles si précieuses que Béatrix a portées est-il possible, s' écria le vieillard, c' est le collier de Béatrix ! ô trop heureux Olivier ! ... il s' arrêta, et ses yeux se remplirent de larmes. Olivier troublé autant que surpris, et brûlant de pénétrer le mystère qu' annonçoient l' étonnement et l' attendrissement du vieillard, le questionna d' autant plus vivement, que les écuyers, allant au pas derrière eux, étoient trop éloignés pour

p139

pouvoir les entendre. Théobald fut quelques minutes sans répondre ; enfin poussant un profond soupir : ah ! Seigneur, dit-il, je suis loin de désapprouver le choix

de Béatrix. Connoissant cette princesse depuis son enfance, j' avois même soupçonné ses sentimens ; mais j' ai eu la gloire de former ce coeur si noble et si sensible, et de développer ces vertus et cette raison supérieure qui la distinguent de toutes les personnes de son rang. Sa confiance m' étoit due ; c' étoit le seul prix qui pût récompenser mes soins. Comment ne m' affligerois-je pas, en découvrant qu' elle m' a caché le plus important secret de sa vie ? ô ciel ! Dit Olivier, qu' osez-vous penser, et comment ce collier de perles peut-il produire une telle erreur ? Eh quoi ! Seigneur, répondit Théobald, la duchesse, en vous le donnant, auroit-elle oublié de vous en conter l' histoire, ou plutôt pensezz-vous que je l' ignore ? Ou que ce trait si frappant soit sorti de ma mémoire ? Non seigneur, je sais que le prince, père de la duchesse, reçut dans sa jeunesse ce collier des mains d' une épouse qu' il adoroit ; cette princesse le lui donna avant son mariage,

p140

comme un gage de son amour, et lui fit promettre de le conserver jusqu' au tombeau. Le duc, en mourant, le remit à sa fille, en exigeant le serment le plus solennel de le porter jusqu' à la mort, ou de ne le donner qu' à celui qu' elle choisiroit pour époux. Béatrix, à genoux et baignée de larmes, jura, par tout ce qu' il y a de plus sacré, d' exécuter fidèlement cette dernière volonté d' un père expirant ; je fus seul témoin de cette scène touchante, dont il est impossible de perdre le souvenir. On peut imaginer aisément l' impression que dut produire cette explication dans l' ame d' Olivier. Il soutint vainement que la duchesse n' avoit pour lui que les sentimens qu' elle croyoit devoir à ses défenseurs ; le vieillard, d' après les sermens d' Olivier, crut seulement que le mariage, différé par des raisons politiques, n' étoit pas fait encore ; mais il resta convaincu que Béatrix avoit déjà donné sa foi, et que rien ne pourroit empêcher qu' Olivier ne devînt son époux. Au milieu de cet entretien, Olivier aperçut de loin une troupe nombreuse et brillante qui s' avançoit à leur

rencontre ; bientôt, distinguant Isambard

p141

et Roger, il connut que c' étoit la comtesse de Carcassonne et son escorte. C' étoit elle en effet ; mais en s' approchant, Olivier, voyant à la tête de cette troupe deux femmes d' une égale beauté, hésita un moment à reconnoître la belle Axiane ; cependant, remarquant que l' une des deux étoit vêtue en amazone, il pensa que cet habit guerrier devoit désigner la comtesse, et il ne se trompa point dans sa conjecture. Après les premiers complimens, Olivier engagea Isambard à rester un instant en arrière, afin de lui parler en particulier. Lorsqu' ils furent à deux cents pas de la troupe, Olivier prenant la main de son ami, en le regardant avec des yeux remplis de pleurs : ô mon frère, lui dit-il, ô toi, fidèle compagnon de ces nuits terribles, dont ton amitié généreuse m' adoucissoit l' horreur, apprends qu' enfin je suis délivré de cette affreuse apparition... à ces mots, les douces larmes de la joie inondèrent le visage d' Isambard : il serroit la main d' Olivier et ne pouvoit lui répondre. Au bout de quelques minutes, reprenant la parole, il lui fit mille questions sur cet heureux événement, et les deux chevaliers

p142

se promirent de passer encore la nuit suivante ensemble ; car Isambard vouloit jouir du bonheur de voir son ami délivré de ses terreurs, s' endormir paisiblement. Ils rejoignirent la comtesse, qui, pendant tout le reste du chemin, parut ne s' occuper que des chevaliers du cygne. Cette célèbre amazone, qui avoit montré dans les combats toute l' habileté et toute la valeur d' un grand général, réunissoit les vertus et les qualités qui font la gloire des deux sexes. La pureté de ses moeurs, la douceur de son caractère, la simplicité et la modestie de son maintien, donnoient un véritable prix à ses actions éclatantes.

La dame qui l' accompagnait, vêtue de noir et les yeux baissés, gardait le silence ; mais elle étoit remarquable par sa beauté majestueuse et touchante, et par la profonde tristesse qui sembloit l' absorber.
L' on n' arriva au château qu' à la nuit.
Axiane descendit de cheval au premier pont-levis ; elle prit d' une main sa compagne, et donna l' autre bras à Isambard ; elle traversa deux cours, et trouva Béatrix dans la troisième. Ces deux princesses, dignes de s' apprécier mutuellement, s' embrassèrent

p143

avec un sentiment sincère d' estime et d' admiration. Axiane présenta sa compagne à la duchesse, sans la nommer, mais comme une personne du rang le plus élevé ; ensuite on se hâta de gagner le palais. Quand les princesses furent dans le salon, les dames de la cour de Béatrix et les chevaliers qui les suivoient y entrèrent. Barmécide parut le dernier dans le salon ; il s' avança vers les princesses ; dans ce moment la belle étrangère, compagne d' Axiane, leva les yeux sur lui : aussitôt elle tressaille ; c' est lui ! C' est Barmécide ! S' écria-t-elle avec transport. En prononçant ces paroles, elle s' élancedans ses bras. L' excès de la surprise rendit tous les spectateurs immobiles ; le nom fameux de Barmécide étoit connu de tout le monde ; mais chacun ayant déploré la fin tragique de cette illustre victime du despotisme, on ne pouvoit se persuader que Giaffar fût ce grand homme. Les seuls chevaliers du cygne pénétrèrent le mystère de cette scène touchante, et reconnurent l' intéressante Abassa.

p144

Chapitre xi.
suite de l' histoire d' Abassa.
Barmécide, enivré de joie, oubloit et l' univers entier, et tous ses malheurs, en serrant son épouse dans ses bras. Le témoignage d' Axiane et des chevaliers du

cygne ne laissant plus de doutes sur son existence, chacun prit la plus vive part à cet événement ; on se rassembla autour de ce héros, on le regardoit avec autant de curiosité que si on ne l' eût jamais vu. Peu d' hommes savent discerner et reconnoître le mérite supérieur qui ne leur est pas indiqué ; mais tous, par un premier mouvement involontaire et naturel, lui rendent un éclatant hommage, lorsque la renommée le consacre. Les trois princesses,

p145

Barmécide et le chevalier du cygne, passèrent dans le cabinet de Béatrix, et là, l' heureux Barmécide reçut les tendres félicitations de ses amis. Après un quart d' heure d' entretien, on laissa les deux époux tête à tête ; et lorsque le souper fut fini, ces mêmes personnes se rassemblèrent dans l' appartement de la duchesse pour écouter a suite de l' histoire d' Abassa, qu' elle conta en ces termes : tandis que mon époux fugitif, guidé par le fidèle Nasuf, abandonnoit Bagdad, cette ville odieuse, souillée du sang de ses malheureux frères, je gémissois au fond d' une prison ! ... le troisième jour, une de mes esclaves obtint la permission de venir me voir : cette jeune personne avoit pour moi la plus vive affection, et elle éprouva un si grand saisissement en me voyant pâle, échevelée, défigurée et chargée de chaînes, qu' elle s' évanouit dans mes bras : on l' emporta, et j' eus la douleur nouvelle d' apprendre, deux jours après, que cette infortunée, victime d' un si grand attachement, n' existoit plus... Nasuf revint de La Mecque ; le calife le chargea de quelques ordres pour moi, et je revis enfin

p146

le libérateur de Barmécide. Après avoir répondu à toutes mes questions sur mon époux, il m' apprit que la perfide esclave qui nous avoit trahis, venoit d' être condamnée à la mort par le calife, et qu' elle

seroit exécutée publiquement le lendemain. Je demandai pourquoi : le ciel, répondit Nasuf, punit avec équité, par sa mort, son abominable trahison ; mais le calife la juge injustement, puisqu' il la condamne pour avoir volé vos pierreries, qu' on a vainement cherchées dans votre palais, et que j' ai sauvées et emportées chez moi, comme vous savez, le jour où je fus chargé de vous conduire en prison. Eh quoi ! Nasuf, m' écriai-je, devons-nous souffrir que cette femme perde la vie pour un crime qu' elle n' a pas fait, et pour une action dont nous sommes les auteurs ? Songez, répondit Nasuf, que nous ne pourrions révéler la vérité sans me perdre, et songez que cette femme est un monstre ; que sa trahison a fait proscrire votre époux et verser le sang des Barmécides ; qu' elle a causé votre captivité et tous les maux que nous déplorons. N' importe, repris-je, il m' est affreux de penser que cette femme

p147

périra parce que j' aurai caché la vérité qui la justifie. Frappe de cette idée, je cherchai les moyens de sauver cette esclave sans compromettre Nasuf, et j' en trouvai un certain, que je fis approuver à Nasuf. En conséquence de ce dessein, il se chargea de dire au calife que j' avois une chose de la plus grande importance à lui révéler, et que je lui demandois un moment d' audience. Après avoir hésité pendant quelques heures, le calife y consentit. à l' entrée de la nuit, on vint me chercher dans ma prison, et l' on me conduisit par des rues détournées dans le palais. Une chaîne pesante attachant et joignant ensemble mes deux mains m' en ôtoit l' usage. Fatiguée par ce poids, et affoiblie par la douleur, je pouvois à peine marcher : deux esclaves me soutenoient ; l' un d' eux tenoit une cassette que je l' avois chargé de porter. On me fit entrer dans le cabinet du calife, et j' ordonnai à l' esclave de poser la cassette sur une table, auprès de laquelle je m' arrêtai. Les esclaves sortirent, et je me trouvai seule avec mon cruel oppresseur : il étoit assis vis-à-vis de moi, de l' autre côté de la table ; il m' ordonna, d' un ton

impérieux, d' ôter mon voile. Pour toute réponse, j' agitai les chaînes qui m' empêchoient de me servir de mes mains : ce bruit fit quelque impression sur lui, il parut se troubler, et garda le silence un moment : mais, remarquant que je vacillois et que j' avois peine à me tenir debout, il se leva, mit un fauteuil derrière moi, tira mon voile, et alla se remettre à sa place. Je m' assis ; il me considéra fixement, et je le vis pâlir. Est-ce Abassa, dit-il, est-ce la soeur d' Aaron Raschid qui s' offre à mes regards dans cet abaissement ? Oui, c' est elle, repris-je ; son ame indépendante et libre n' a point changé, la tyrannie ne peut l' asservir. La malheureuse Abassa vit toujours, mais elle n' a plus de frère ni de souverain légitime ; le magnanime, le grand Aaron n' existe plus. à ces mots, il ne put s' empêcher de tressaillir ; cependant, voulant me dérober son émotion, il s' arma d' un front sévère ; et, en élevant la voix : en effet, dit-il, je ne suis plus que ton juge. Il est vrai, répondis-je, mais Dieu sera le vôtre... terminons cet entretien, interrompit-il, quel espoir vous amène, qu' avez-vous à me révéler ?

-j' ai tout perdu sans retour, je n' ai plus d' espoir ; mais la fortune m' offre encore l' occasion de faire une action généreuse : je viens remplir ce devoir. La femme perfide qui m' a trahie n' a point volé mes pierreries : l' esclave fidèle, qui vint me voir dans ma prison, les avoit dérobées pour me les rendre ; je trouvai le moyen de les cacher dans ma prison, je les rapporte, elles sont dans cette cassette. Comme j' achevois ces paroles, le calife, surpris autant qu' agité, ouvrit la cassette, vit tous les diamans, et parut tomber dans une morne rêverie. Il se leva, fit deux ou trois tours dans la chambre, et, se rapprochant de moi, il détacha les chaînes qui me lioient les bras ; il mit à cette action une extrême précipitation ; il sembloit qu' il craignît de s' attendrir et de se trouver si près de moi.

Il évitoit de me regarder, ses mains étoient
tremblantes, il paroissoit oppressé, et son
excessive pâleur déceloit assez le désordre
affreux de son ame. Aussitôt qu' il m' eut
dégagée de mes chaînes, il alla se jeter
dans son fauteuil. Ces pierreries sont à
vous, me dit-il, reprenez-les ; dès cette
nuit, je vous ferai conduire dans une province

p150

éloignée, à deux cents lieues de
Bagdad : je vous ordonne d' y rester, et de
ne jamais songer à la quitter ; du reste,
vous y serez libre, et mes bienfaits vous y
suivront. Allez attendre dans la sale prochaine
que j' aie donné mes derniers ordres
pour votre départ. à ces mots, je me disposai
à sortir. Arrêtez, me dit-il, d' une
voix étouffée, dont l' altération me frappa ;
arrêtez, asseyez-vous encore un moment.
J' obéis ; il me regardoit en silence, car je
n' avois pas encore eu le temps de reprendre
mon voile. Son air sombre, et l' espèce
d' égarement qui se peignit sur son visage,
me causèrent une sorte de terreur, dont il
me fut impossible de me défendre. Je vis,
à son agitation, qu' il méditoit quelque
chose d' extraordinaire, et, ne pouvant
soutenir son regard fixe et sinistre, je
baissai les yeux. Au bout de quelques
minutes, saisissant brusquement la table
qui nous séparoit il l' éloigna de nous, et
rapprochant son fauteuil du mien, il se
trouva vis-à-vis de moi, et si près, que
sa robe touchoit la mienne ; je frissonnai,
mais je restai immobile. Enfin, prenant la
parole d' un ton qui me glaça : tu me hais,

p151

me dit-il, oui, tu dois me haïr... je fus
pour toi sans doute un tyran, un barbare
persécuteur... déteste-moi, sois implacable,
mais songe qu' Aaron, quel que soit
son crime et ton malheur, ne peut inspirer
le mépris ; la générosité subsiste
encore au fond de cette ame égarée...
j' eus les fureurs des tyrans, je n' ai point

leurs viles terreurs. En disant ces paroles, il tira son poignard de sa ceinture et me le présentant ; je me suis vengé, dit-il, à ton tour, venge-toi... tiens, prends ce poignard, plonge-le dans le sein déchiré du meurtrier des Barmécides... vois-tu leurs ombres menaçantes s' élever autour de nous ? ... vois-tu ton époux, pâle et sanglant, réclamer ton amour et la vengeance ? Il te demande la mort de son assassin ; frappe, délivre-moi d' une existence que j' abhorre... à ces mots, je pris le poignard, je le jetai loin de moi, sans répondre un seul mot. Je sentis quelques larmes mouiller mes paupières, et voulant les dérober au cruel auteur de mes maux, je me couvris de mon voile. Il se leva, resta debout un instant près de moi, eût gardant un morne silence ; ensuite, poussant un

p152

profond soupir : adieu, me dit-il, adieu pour jamais. Aussitôt il s' éloigna précipitamment, sortit du cabinet, et m' y laissa seule : j' y restai plus d' une heure ; et je ne puis donner qu' une imparfaite idée de tout ce que j' éprouvai durant cet espace de temps. C' étoit dans ce lieu même que j' avois vu Barmécide pour la première fois ; c' étoit là que, derrière le fauteuil du calife, j' avois reçu sa première lettre ; c' étoit là qu' entre un frère chéri et un époux adoré, j' avois passé les soirées de chaque jour depuis dix ans... je reconnoissois le siège où s' asseyoit Barmécide ; j' étois moi-même à la place que j' occupois à ses côtés, mais je m' y trouvois proscrire, séparée de lui, peut-être pour toujours, et j' y pleurois à la fois la perte de mon frère, de mon époux, et le malheur de ma patrie. On vint enfin me chercher. Je sortis de ce cabinet en versant un torrent de larmes et avec un déchirement de coeur inexprimable. On me fit partir la nuit même ; je ne connoissois pas mes conducteurs, et je ne pus voir Nasuf : je me flattai qu' il seroit instruit par le calife du lieu de mon exil ; mais Aaron ne lui en parla point,

p153

et ne lui prononça jamais mon nom, de sorte que Nasuf ignora totalement mon sort pendant plus d' un an, car le calife avoit pris la précaution de me faire changer de nom, et de prescrire le secret à mes conducteurs. Je fus traitée avec égard dans la province où l' on me conduisit, mais j' y étois soigneusement surveillée ; mes esclaves étoient vendus au calife, je n' osois me fier à personne, et je ne pouvois donner de mes nouvelles à Nasuf. Cependant, à force de soin, il découvrit que j' existois au fond d' une province, dont il apprit bientôt le nom ; alors il en fit répandre le bruit, n y ajoutant la fausse nouvelle que j' y élevois en secret mon fils. Le calife ne doutoit pas de la mort de cet enfant, et d' ailleurs il me savoit renfermée dans un sérail, et sous la garde sévère d' esclaves dévoués à ses volontés ; mais, comme Nasuf l' avoit prévu, il pensa que ces bruits pourroient, par la suite, exciter des troubles et favoriser de dangereuses impostures ; il fit publier que mon fils étoit mort à La Mecque. Le peuple paroissant incrédule, il en parla à Nasuf, qui fortifia ses craintes, et lui

p154

conseilla de me faire revenir près de Bagdad, en ajoutant qu' en m' y voyant ramenée, ceux qui croyoient mon fils vivant, penseroient qu' il venoit d' être découvert et immolé par ordre du calife, et qu' à l' avenir, en vivant sous ses yeux, je ne donnerois plus lieu à de telles fables. Aaron suivit cet avis, et chargea Nasuf dem' aller chercher. Ce généreux ami, qui depuis long-temps se préparoit à la fuite, avoit fait passer en Europe une grande partie des trésors qu' il tenoit de la confiscation des biens de Barmécide, et de la prodigue libéralité du calife. Il rassembla tout l' argent qu' il put emporter, et, muni des ordres d' Aaron, il vint me trouver. Je pensai mourir de saisissement et de joie en le revoyant. Il montra ses ordres, laissa tous mes esclaves, sans exception : je pris les pierreries que le calife m' avoit rendues, et je partis seule

avec Nasuf, au milieu de la nuit, sous la
sainte garde de la fidèle amitié. Nasuf
m' apprit que la perfide esclave, dont
j' avais cru sauver les jours, n' avait pas
échappé au châtement que la providence
lui réservait : on trouva sur elle quelques

p155

bijoux volés à Nouraha, et le calife prit
ce prétexte pour l' envoyer au supplice.
Comme, à cette occasion, j' admirois les
décrets de la justice éternelle, Nasuf, qui,
depuis six ans, touché des vertus et des
discours de Barmécide, avait secrètement
embrassé le christianisme, voulut m' inspirer
ses sentimens et me donner sa croyance ;
mais les préjugés de l' éducation et
l' habitude m' attachoient encore fortement à
ma religion, et je lui déclarai que je voulois
la conserver jusqu' au tombeau.
Notre voyage fut long, mais heureux :
arrivés en Europe, je bénis le ciel de me
trouver enfin dans la partie du monde où
j' espérois me réunir à Barmécide. Un jour,
en poursuivant notre route, nous traversâmes
une ville, à l' extrémité de laquelle
nous trouvâmes un grand concours de
peuple, qui nous força de nous arrêter.
Bientôt nous entendîmes des chants religieux :
la multitude se partageant et se
plaçant des deux côtés des maisons, ouvrit
un large passage au milieu de la rue,
dans lequel nous vîmes défiler une longue
suite de prêtres, superbement vêtus, portant
un magnifique dais et de brillantes

p156

bannières. De jeunes enfans, couronnés
de fleurs, tenoient des corbeilles légères
remplies de roses, dont ils jonchoient la
terre : surprise d' un spectacle si nouveau
pour moi, je cédai volontiers au desir que
me témoigna Nasuf de suivre ce cortège,
qui s' arrêta devant un immense bâtiment
d' une élévation prodigieuse et d' une antique
architecture. Ah ! Me dit Nasuf avec
émotion, je me trouve enfin à la porte

d' un temple du vrai dieu ; oh ! Souffrez que
je puisse y remercier l' éternel du salut
de Barmécide et d' Abassa ! à ces mots,
il marcha vers le temple, et je le suivis.
J' éprouvai un sentiment de respect en entrant
dans ce lieu sacré ; je n' avois vu dans
nos contrées que des mosquées modernes,
dont la nouveauté semble déceler celle de
notre culte ; mais ici tout attestoit la
vénérable ancienneté de la religion
chrétienne ; je m' avançai avec une sorte de
saisissement sous ces voûtes majestueuses,
dont l' oeil pouvoit à peine mesurer la hauteur :
en parcourant un espace vaste et
sombre, on apercevoit dans l' éloignement
un autel, brillant de lumières, et paré de
guirlandes et de festons de fleurs ; arrivés

p157

près des marches de l' autel, je vis Nasuf
se mettre à genoux, et, par un mouvement
involontaire, j' imitai cette action.
Les chants cessèrent, un profond silence
régnoit dans l' église ; mais, au bout de
quelques minutes, une musique céleste
frappa tout à coup mes oreilles et pénétra
jusqu' au fond de mon ame, car je reconnus
dans l' instant les sons éclatans et
mélodieux de l' ingénieux instrument inventé
par mon époux... un souvenir si
touchant et si cher produisit une inconcevable
révolution dans mes idées. C' étoit
pour honorer son dieu, que Barmécide
avoit inventé cette machine merveilleuse
que les européens consacroient au même
usage ; son harmonie enchanteresse, en
me retraçant les plus beaux jours de ma
vie, excitoit dans mon esprit un respect
religieux pour le culte des chrétiens. Mon
coeur s' élança vers le dieu de Barmécide ;
je l' invoquai, je lui demandai de me rendre
mon fils et mon époux, et je sortis
de l' église, consolée, paisible et remplie
d' espoir.

Nous étions dans les états de la comtesse
de Carcassonne, le hasard me fit rencontrer

p158

cette auguste princesse ; l' intérêt
généreux qu' elle me montra, m' inspira
tant de confiance, que je lui contai mon
histoire. Je lui dis que mon projet étoit de
me rendre à la cour de Bavière, où j' espérois
retrouver Barmécide ; Axiane m' apprit
qu' elle iroit incessamment dans le
duché de Clèves, pour se joindre aux
défenseurs de Béatrix, assiégée par Gérold.
Certaine d' acquérir ici quelques lumières
sur le destin de Barmécide, j' acceptai avec
reconnoissance les offres d' Axiane, et je
l' accompagnai dans son voyage.

La fin du récit d' Abassa fit soupirer
Barmécide ; il vit que Nasuf lui laissoit
toujours croire que son fils existoit, et qu' on
l' avoit envoyé en Europe ; il s' affligea en
pensant qu' il étoit impossible qu' elle pût
conserver long-temps une si chère espérance,
et qu' elle ne la perdrait qu' avec
une mortelle douleur.

p159

Chapitre xii

importante découverte.

Barmécide et son épouse ne quittèrent
la cour de Béatrix que le lendemain.
Théobald leur offrit son château ; et il fut
décidé qu' Abassa y résideroit jusqu' à la
fin de la guerre. Barmécide n' avoit senti
d' abord que le bonheur de retrouver son
épouse ; mais ensuite il ne pensa pas, sans
une joie secrète, qu' il alloit jouir de sa
gloire et de sa réputation, et reparoître
au camp sous le grand nom de Barmécide.
Il éprouvoit aussi la plus vive impatience
de revoir le fidèle Nasuf, qui, resté en
arrière avec la suite des princesses, ne
devoit arriver que dans deux jours.
Une heure après le départ de Barmécide,
Isambard, Ogier et Angilbert, se promenant
ensemble sous les portiques du palais,
Angilbert demanda au chevalier danois
s' il étoit vrai qu' Armoflède fût malade :

p160

oui, répondit Ogier, mais sans aucun danger. Ne deviez-vous pas, reprit Angilbert, l' aller voir ce soir, et ne vous a-t-elle pas fait dire qu' elle ne pouvoit vous recevoir, parce qu' ayant besoin de repos, elle se mettroit au lit à six heures ? Comment savez-vous tout cela ? Interrompit Ogier. Je sais bien d' autres choses, dit Angilbert, graces à l' incorrigible imprudence d' Armoflède ; et si vous voulez me donner votre parole d' honneur de ne point faire d' éclat, et sur-tout de ne point vous venger, je vous instruirai de tout ; car il est temps de vous ouvri les yeux sur une personne si peu digne de l' attachement d' un chevalier tel que vous. à ces mots, Ogier interdit et vivement ému, fit le serment qu' exigeoit Angilbert ; et ce dernier, reprenant la parole : sachez donc, dit-il, que Félix, l' un de mes pages, s' étant lié d' amitié avec le vôtre, a été plusieurs fois se promener avec lui jusqu' à la maison d' Armoflède ; là, il attendoit dans une chaumière voisine le jeune Sylvain, qui entroit dans la maison d' Armoflède, et ensuite revenoit rejoindre Félix : dans les commencemens, Sylvain disoit qu' il étoit

p161

chargé de vos messages ; mais ensuite, l' indiscretion naturelle à son âge, et son extrême simplicité ne lui permettant pas de déguiser la vérité, Félix, plus fin et plus âgé que lui, découvrit bientôt qu' il étoit amoureux d' Armoflède, et enfin Sylvain lui avoua qu' il se croyoit aimé, mais qu' Armoflède mettoit un prix bizarre à ses faveurs, et qu' il ne pouvoit se résoudre à faire ce qu' elle exigeoit de lui. Félix le questionna vainement à ce sujet. Sylvain n' a jamais voulu s' expliquer mieux. Cependant quelques mots échappés lui donnèrent d' étranges soupçons, et ce fut alors qu' il m' en parla ; je lui ordonnai de tâcher de s' introduire dans la maison d' Armoflède, afin de découvrir ce mystère. Il trouva le moyen de gagner une jeune servante de la maison. Un jour qu' Armoflède étoit sortie avec ses deux autres domestiques, la jeune fille fit entrer Félix, qui visita la maison, et vit à côté d' un

cabinet, où se passent de certaines conférences,
une espèce de petit bûcher plein
de bois, dont la servante a la clé, et dans
lequel, en ôtant quelques bûches, deux
hommes pourroient se cacher et entendre

p162

de là tout ce qui se diroit dans le cabinet,
qui n' est séparé de ce bûcher que par une
mince cloison. à côté du bûcher est un
grenier, dont la fenêtre, au second étage,
donne sur la campagne, du côté opposé à
l' entrée de la maison. D' après cette information
et plusieurs autres, Félix, par mon
ordre, a décidé la petite fille à le recevoir
cette nuit de la manière suivante : à dix
heures du soir, elle posera à la fenêtre une
échelle de corde qu' elle a reçue de Félix,
et elle laissera la porte de sa chambre ouverte,
afin que Félix puisse l' aller trouver
quand il sera arrivé, sa chambre étant au
bout d' un corridor à côté du grenier. Je
vous propose donc, poursuivit Angilbert,
d' aller vous-même cette nuit dans la maison
d' Armoflède, de vous introduire dans
le grenier, et de vous cacher dans le
bûcher, dont Félix a su se procurer la
clé. Là vous entendrez d' horribles choses ;
vous connoîtrez à quel point on abuse de
la naïveté d' un enfant crédule et sensible ;
et rendu demain à la raison, vous serez
guéri sans retour d' une passion dont vos
amis déplorent depuis long-temps le funeste
égarement.

p163

Ogier, confondu, ne répondit rien ; mais
Isambard accepta pour lui la proposition
d' Angilbert, en ajoutant qu' il l' accompagneroit
dans cette course nocturne. En
effet, Isambard et le chevalier danois
partirent secrètement à neuf heures du soir.
La nuit étoit obscure, et le malheureux
Ogier, enseveli dans les plus tristes
réflexions, garda un morne silence pendant
toute la route. Il ne pouvoit plus s' abuser
sur les moeurs d' Armoflède, mais il la

croyoit absolument incapable des horreurs qu' on lui laissoit entrevoir, et dont il avoit dédaigné de demander le détail. Il étoit irrité contre Angilbert, et même contre Isambard, parce qu' il l' avoit vu questionner Angilbert, et frémir d' indignation. Isambard voulut vainement le préparer à ce qu' il alloit entendre ; de grace, interrompit sèchement Ogier, épargnez-vous la peine de me répéter les discours d' Angilbert. Il faut pourtant, reprit Isambard, que, pour pouvoir comprendre ce que vous allez entendre, vous sachiez que cette femme qui logeoit dans la maison d' Armoflède, l' infame Marceline a de fréquentes conférences avec Armoflède,

p164

et qu' elle doit l' entretenir cette nuit. Ce peu de mots fit tressaillir Ogier, non qu' il pût concevoir l' affreux soupçon qu' on vouloit lui donner sur Armoflède ; mais il éprouva le plus violent mouvement de fureur, en voyant qu' Isambard ne doutoit pas de la secrète intelligence d' Armoflède avec une femme universellement regardée comme une empoisonneuse. Il fut au moment d' éclater, cependant il sut se contenir ; mais de cet instant il cessa totalement de répondre. Arrivés près de la maison, les chevaliers attachèrent leurs chevaux à deux arbres qui en étoient à cinq cents pas ; ensuite ils se rendirent sous la fenêtre ouverte, trouvèrent l' échelle de corde, et montèrent sans obstacle. Ils s' étoient débarrassés de leurs chaussures, afin de ne point faire de bruit ; ils ouvrirent doucement la porte du bûcher, et s' y établirent tous deux ; car Félix avoit eu la précaution d' en ôter quelques morceaux de bois. Tout paroissoit calme dans la maison ; ils furent plus d' une demi-heure sans pouvoir distinguer le moindre bruit. Ogier commençoi à triomphe, lorsqu' il entendit la porte du cabinet s' ouvrir, et quelqu' un

p165

y entrer ; on s' assit sans proférer un mot, et ce silence dura près d' une heure. Enfin, la porte du cabinet s' ouvrit une seconde fois ; Ogier reconnut la voix d' Armoflède, il s' émut et se troubla... mais qu' on imagine, s' il se peut, l' horreur dont il fut saisi en écoutant l' abominable entretien qu' on va lire, et dont il ne perdit pas un seul mot. Armoflède, en entrant, ferma la porte avec soin, et s' adressant à la personne qui l' attendoit : je viens bien tard, lui dit-elle, c' est que je n' ai pu me débarrasser de cet enfant ; je ne l' ai jamais vu si vif, si amoureux, si décidé. Il s' obstine à vouloir passer ici la nuit ; je vais achever de l' enivrer d' amour et d' espérance, et je me flatte que demain il distribuera nos breuvages. Quoi ! Reprit la voix d' une vieille femme (car c' étoit en effet Marceline elle-même), vous avez promis à ce petit garçon vos dernières faveurs, et vous n' êtes pas encore obéie ? -je ne sais quel instinct l' avertit, malgré sa crédulité, ses desirs et son amour, du danger de la commission ; je lui vois à cet égard une répugnance, sinon invincible, du moins extrême ; mais j' en triompherai,

p166

j' en suis sûre. Comme je veux absolument qu' il agisse demain, expliquons-nous encore pour la dernière fois. Je t' avoue que je crains toujours que l' effet de ces *philtres* ne soit ou trop prompt ou trop foible. -si vous aviez suivi mon conseil, il y a deux mois que vous seriez rassurée sur ce point. Que ne faisiez-vous un essai sur Catau ou sur ce petit page ? -Catau me sert bien, j' ai besoin d' une servante de cette simplicité ; cela ne voit rien et n' entend rien. Pour Sylvain, il m' est nécessaire pour la chose même. -bon ! Au même prix, vous en auriez bien trouvé un autre ! -point du tout, il me falloit le page d' Ogier. D' ailleurs, il est si joli ! Avant tout, je lui dois et je me dois la récompense qu' il espère. Ma parole est sacrée : après cela, nous verrons. -j' entends. Mais, pour revenir aux *philtres* , soyez certaine que jamais je n' en ai composé de meilleurs. Celui qui est combiné pour une femme

est beaucoup moins violent que celui d' Ogier.
-ne l' avez-vous pas trop adouci ?
-non, comme je vous l' ai dit, son effet
sera, dès le premier jour, de causer une
extrême langueur ; ensuite la personne

p167

dépérira insensiblement, perdra toute sa
beauté en peu de temps. -êtes-vous bien
certaine de cela ? -une seule dose suffiroit
pour la lui ôter ; jugez de l' effet, lorsqu' elle
aura bu tout le flacon. -ensuite ?
Ensuite cette femme, après avoir souffert
pendant sept ou huit mois... -je vous
l' ai dit, je ne veux point leur mort.
-assurément, ni moi non plus. Je compose
des *philtres* , et non des poisons. -c' est
ce que je crois ; je veux seulement que ce
philtre , comme vous me l' avez promis,
leur ôte des passions qui traversent les
iennes. -sans doute, et c' est ce qui ne
peut s' opérer sans une révolution physique ;
soyez tranquille, et croyez qu' ils seront
débarrassés avant un an de toutes les
passions humaines. -si tu ne me trahis
pas, tu peux compter sur la somme que je
t' ai promise. -vous trahir ! Et comment
le pourrais-je ? En vous dénonçant à la
princesse ? Je n' aurois point e preuves à
lui donner ; d' ailleurs, quand j' en aurois,
je la connois, je vous perdrais sans y rien
gagner. Béatrix n' a jamais récompensé les
délateurs ; elle m' écouterait, et me
chasseroit sans me payer. Mais, sans toutes ces

p168

raisons, ne devez-vous pas compter sur
moi ? Quoi ! Le hasard le plus singulier me
fait vous rencontrer dans un pays si éloigné
de notre malheureuse patrie, et vous
pourriez vous défier de celle qui soigna
vos premiers ans ? -tu dois en effet m' aimer,
car j' ai bien profité des leçons et des
exemples que tu m' as donnés. Cependant,
notre première reconnaissance pendant
mon voyage en Lombardie ne fut pas
heureuse pour moi. La manière dont tu

m' as livrée au prince Adalgise... -songez donc qu' il se flattoit de remonter sur le trône. -je te dois, j' en conviens, de m' avoir débarrassée de tous les préjugés dont les sots sont esclaves ; mais en suis-je plus heureuse ? Chaque instant semble exalter mes passions ; moins je leur résiste, et plus elles m' agitent et me dévorent. Je desire avec fureur, et je ne jouis plus avec transport... -quoi, déjà ! Quoi, si jeune ! -mon coeur a vieilli, et mes sens s' éteignent ; le croiras-tu ? J' ai déjà perdu la plus douce de toutes les illusions ; l' amour n' est plus pour moi qu' une chimère. -comment ? Et cet Isambard, dont vous m' avez tant parlé ? -lui ! ... je le hais...

p169

il maîtrise mon imagination, il est vrai, je ne vois rien d' aimable et de séduisant comme lui ; je donnerois la moitié de ma vie pour en être adorée quelques heures... je voudrois l' enflammer, jouir de son délire, le partager, et me venger ensuite. -le bonheur vous feroit oublier la vengeance. -la vengeance ! Je m' en occuperois dans ses bras ! Non, crois-moi, ce n' est point le dépit qui me fait parler : je ne m' abuse plus maintenant sur ce que j' éprouve, je ne prends plus des sensations pour des sentimens ; je le hais, te dis-je... -mais s' il prenoit pour vous une grande passion ? -ah ! Plût au ciel ! Il cesseroit de me plaire ; rien n' est insipide comme une *grande passion* . C' est sur-tout le romanesque amour que je lui connois pour une autre, qui le rend si piquant à mes yeux. Je veux l' égarer, le séduire, et non le fixer. -quelle tête vous avez ! -elle est brûlante ; c' est un volcan... mais mon ame est desséchée... la haine et la misanthropie la flétrissent et me consomment... de tristes réflexions viennent souvent m' assaillir... que devient-on, Marceline, quand on a perdu la jeunesse et

p170

la beauté ? Par exemple, comment fais-tu pour te passer d' amans ? -je ne m' en passe point, avec de la fortune, tout se trouve. -quoi ! Même la volupté ? -hélas ! Quand on a multiplié les excès, il y faut renoncer de si bonne heure ! L' amour n' est plus à mon âge qu' un souvenir amer et qu' une fureur impuissante ; le plaisir est usé ; la seule habitude conserve encore un besoin sans desir, et qui s' irrite sans espoir. -quelle affreuse peinture ! Eh ! Mais la vertu vaudroit mieux... -oui, j' ai pensé souvent qu' après s' être livré sans frein et sans bornes à ses passions, si l' on pouvoit recouvrer sa réputation et revenir à la vertu, l' on feroit un excellent marché. -il est tard, va-t-en, et prends garde que Sylvain ne t' aperçoive. -vous passerez la nuit ensemble ; n' allez pas le payer d' avance. -va, ne crains rien, je n' en fus jamais moins tentée. Je ne sais ce que j' ai ce soir, je me sens véritablement malade. -en effet, vous êtes changée. -allons, ne diffère plus, et laisse-moi. à ces mots, l' exécration Marceline sortit, et l' on n' entendit plus rien. Les chevaliers, pétrifiés et saisis d' horreur, restèrent immobiles

p171

en se serrant la main. Au bout de quelques minutes, Armoflède se leva, appela un domestique, auquel elle ordonna d' aller dire à Sylvain de venir la trouver ; et un instant après, le petit page entrant avec bruit dans le cabinet : enfin, s' écria-t-il, vous me rappelez ; mais pourquoi donc n' êtes-vous pas revenue en bas ? Jamais vous ne m' avez reçu dans ce cabinet. Mon cher Sylvain, répondit Armoflède, je suis si foible et tellement abattue ce soir, que je n' ai pas eu le courage de descendre l' escalier. -vous êtes foible ? Tant mieux, c' est ainsi que je vous desire. -et moi, je te desire plus tendre et plus soumis. -plus tendre ! Ah ! Croyez-vous qu' on puisse l' être ? Non, non, vous savez bien que je vous aime comme un fou... -mieux que tu n' aimois Chloé ? ... -ah ! Chloé est belle ; mais vous êtes mille fois plus charmante, plus sensible ; et puis Chloé n' a pas ces jolies mains, si douces, si blanches, si

délicates... je les adore, vos mains...
ah ! Pourquoi les retirer ? ... -tu ne les
baiseras plus, que tu n' aies exécuté mes
ordres. -est-il possible ? -oui, j' y suis
décidée. -ces maudits philtres ! ...

p172

-mais pourquoi as-tu tant de répugnance à
les donner ? Doutes-tu de leur efficacité ?
-non sûrement, puisque vous en avez
fait l' essai sur moi-même. Je sais bien que
j' aimais Chloé, que je ne l' aime plus, et
que je vous adore. -et cependant, comme
je t' avois averti, l' effet n' en fut pas aussi
vif que si l' on ne t' eût pas prévenu. Mais
je me conduisis avec toute la franchise de
l' amour ; je t' avouai que je t' aimais. Je
t' offris de te faire oublier Chloé ; je t' expliquai
l' effet de ce philtre bienfaisant... -oh !
Je ne l' oublierai jamais : c' étoit un soir...
à peine eus-je avalé cette liqueur, que je
sentis au même instant tout ce que vous
m' aviez prédit ; cette émotion, ce trouble,
ce feu dévorant... le battement de
coeur... je vous voyois avec d' autres
yeux... et je perdis tout à coup ma
timidité... vous en souvenez-vous ? ...
-ah ! Beaucoup trop. -si vous m' eussiez
fait boire quelques gouttes de plus, il est
certain que j' en aurois perdu tout à fait
la raison. -quand on sait composer un
philtre d' amour, on ne peut se tromper
sur les doses. Après une expérience
aussi positive, aussi frappante, pourquoi

p173

donc ne veux-tu pas donner ces philtres
à ton maître et à Béatrix ? -êtes-vous
bien sûre qu' ils s' aimeront réciproquement ?
-je t' ai expliqué cela tant de fois !
-je le crois, mais je ne le comprends pas
parfaitement. -si tu le crois, que faut-il
de plus ? Songe, Sylvain, qu' en m' obéissant,
tu feras la fortune de ton maître, le
bonheur de Béatrix et le nôtre. Tu n' auras
plus de rival, et je pourrai me livrer à toi
sans contrainte et sans craindre un amant

justement irrité. -avec tout cela, c' est tromper mon maître, c' est abuser de l' emploi qu' il me donne auprès de lui ! ... et ce pauvre Isambard, qui, dit-on, adore la princesse, et en est aimé, quel seroit son chagrin ! Il s' battoit peut-être avec mon maître. Que deviendrois-je alors, moi qui serois la cause de tout ce bouleversement ? -hé bien, renonce donc à moi ; car je te déclare que je n' aurai jamais le courage de congédier Ogier, et certainement tu ne deviendras jamais mon amant, tant qu' Ogier me sera fidèle. -cependant, vous m' aimez ? -à la folie. -je ne vous quitterai qu' avec le jour : oh cette nuit pourroit être si fortunée ! ... -ah ! Depuis

p174

deux jours le flacon d' Ogier est dans ta poche ; si tu m' avois obéie ! ... -écoutez... si, malgré tout ce que je viens de dire, je vous prouvois que vos ordres sont exécutés ? -comment ? -oui... j' ai donné ce breuvage... ce matin, à dîner, Ogier l' a reçu de ma main... à ces terribles paroles, Isambard frissonna ; mais Ogier, voulant écouter jusqu' au bout, lui mit la main sur la bouche ; et l' infame Armoflède reprenant la parole : est-il bien vrai, dit-elle, et pourquoi me l' as-tu caché ? -je voulois ne devoir mon bonheur qu' à l' excès de ton amour... tiens, regarde ce flacon... -tu n' as pas donné la dose assez forte, il falloit en verser la moitié ; car, je te l' ai dit, cela doit se prendre en deux jours. -j' étois pressé, troublé... mais je crois en avoir assez donné pour enflammer... -a-t-il pâli, a-t-il été languissant le reste du jour ? Tu sais que ces symptômes d' amour doivent se manifester jusqu' à l' instant du bonheur. Tu l' éprouves toi-même, tu n' as plus ces brillantes couleurs... -oui, je brûle, je languis ; mais tu vas me guérir, tu le dois maintenant... -il me faut des preuves plus certaines...

p175

d' ailleurs, je te le jure, Sylvain, j' ai la fièvre ce soir, je souffre, et cruellement, sur-tout depuis une heure... -va... c' est la fièvre brûlante de l' amour... -Sylvain, je vous le proteste, je suis très-malade... -hé bien, je ne puis mentir et te tromper plus long-temps... connois donc ton mal ; c' est celui que j' endure. ô femme adorée, pardonne à ton amant... ce philtre, préparé par ta main divine, et qui porte dans les sens une flamme active et dévorante, Ogier ne l' a point pris ; l' amour en a su faire un usage plus heureux ; ce soir, en soupant, j' ai eu l' adresse de te le donner. à ces mots, Armoflède, défaillante et pénétrée de terreur, se laisse aller sur le dos de son fauteuil, et, perdant tout à fait la tête, elle dit d' une voix éteinte : ô ciel ! Je suis empoisonnée ! ... Sylvain frémit ; qu' entends-je, s' écria-t-il ; quoi ! Misérable, ce breuvage étoit du poiso ? ... la détestable Armoflède ne pouvoit répondre ; elle étoit évanouie. Sylvain, éperdu, saisi d' horreur et d' effroi, appelle à grands cris les domestiques ; dans ce moment, il entend marcher précipitamment, la porte s' ouvre. Mais que devient-il,

p176

en apercevant Isambard et le chevalier danois. L' infortuné page, fondant en pleurs, court se réciper aux genoux de son maître ; Ogier le relève, le prend dans ses bras, et le serrant contre sa poitrine : mon enfant : lui dit-il, avec l' heureux naturel que vous venez de montrer, je suis certain que mon égarement et le vôtre ne serviront qu' à vous faire mieux sentir le danger des passions, et le prix des moeurs et de la vertu. Ah ! N' oubliez jamais cette leçon terrible ! ... et parlant ainsi, Ogier ne put retenir ses larmes ; mais elles se séchèrent aussitôt, en voyant l' infame Armoflède se relever et rouvrir les yeux. En apercevant les chevaliers, elle ne fut en état ni de chercher à les fuir, ni même de faire un mouvement de surprise. Pétrifiée d' horreur et d' étonnement, elle resta dans une effrayante immobilité, en les regardant fixement d' un air hagard et stupid. Ogier s' approchant d' elle : depuis

trois heures, lui dit-il, caché derrière cette cloison, j' ai tout entendu. Reconnaissez enfin une providence, qui tôt ou tard punit le crime avec une ingénieuse et sublime équité. En disant ces mots, Ogier, prenant

p177

le désolé Sylvain par la main, et s' appuyant sur le bras d' Isambard, sortit précipitamment. à la porte de la maison, Sylvain s' adressant à Ogier d' un air suppliant : ô mon cher maître, lui dit-il, je la déteste ; mais elle est empoisonnée, et par moi ! ... cette idée est affreuse ; la laisserons-nous sans secours ? ... j' ignore absolument, répondit Ogier, quels sont les contre-poisons qu' il faut lui donner, et notre présence ne pourroit qu' aggraver l' horreur de son état ; mais nous lui enverrons du château un des médecins de la princesse. En effet, ce fut le premier soin d' Ogier, en arrivant au palais ; il fut aussi réveiller Théobald, pour lui rendre compte des forfaits de Marceline et d' Armoflède, en demandant la grace de cette dernière. On fit arrêter Marceline, et sur les dépositions juridiques des deux chevaliers, du petit page et de 4 félix, cette abominable femme fut enfermée pour le reste de ses jours. Le médecin répondit de la vie d' Armoflède, mais en déclarant que rien ne pourroit jamais lui rendre la santé, et qu' elle seroit obligée de rester au lit plusieurs semaines. On visita sa maison ; on y trouva quatre fioles d' un poison semblable

p178

à celui dont elle avoit chargé le crédule Sylvain. Béatrix la fit assurer de son pardon, en ajoutant qu' elle lui permettoit de rester encore trois mois dans la maison qu' elle occupoit ; mais qu' au bout de ce temps, elle seroit bannie pour toujours du duché de Clèves.

Chapitre xiii.

des amis du neuvième siècle.

la guerre, ranimée depuis deux mois, se continuoît sans activité et sans combats

meurtriers ; la discorde divisoit les chefs
du parti des princes : quelques-uns
desiroient la paix ; d' autres vouloient avec
acharnement la prolongation de la guerre,
et plusieurs d' entre eux témoignoiēt déjà
le desir de se retirer de cette *coalition*
imprudente autant qu' injuste. Les troupes
combattoient à regret, et le courage héroïque

p179

de leurs adversaires répandoit dans
l' armée entière une telle terreur, que les
généraux, dans la crainte d' être mal secondés,
n' osoient rien entreprendre de
décisif. Barmécide, au conseil, rappeloit
avec force tout ce qu' il avoit prédit.
L' événement justifioit ses premiers discours
contre la guerre ; on admiroit son génie
et son éloquence ; mais les passions
l' emportoient sur la raison et sur la saine
politique. Sans doute que, dans le temps où
nous vivons, un tel aveuglement doit
paroître inconcevable aux grandes têtes qui
conseillent les souverains, et qui
gouvernent les empires florissans de l' Europe ;
mais il faut toujours se souvenir que nous
parlons du neuvième siècle. Sans cette
idée, il est bien certain que de semblables
traits paroîtroient tout à fait absurdes et
absolument incroyables.
Les assiégeans attaquant avec timidité,
et toujours étant repoussés avec vigueur,
il ne se passa rien de mémorable dans le
reste de l' hiver, à l' exception de quelques
combats particuliers entre les chefs des
deux partis, qui s' envoyèrent réciproquement
des cartels. Le jeune Roger, sachant

p180

que Rotbold étoit dans l' armée des princes,
voulut combattre le féroce persécuteur
d' Azoline. Ce combat fut long et terrible ;
Roger y déploya la plus rare valeur,
et toute la générosité chevaleresque. Il
blessa et renversa son adversaire, et maître
de sa vie, ou du moins de sa liberté :
je te laisse, lui dit-il, ton exécration

existence, afin de me réserver le plaisir de te vaincre encore ; je dédaigne de traîner à ma suite un aussi vil prisonnier ; par les lois de la guerre, ta dépouille m' appartient ; mais elle ne peut être un trophée de gloire, et souilleroit des mains pures. En disant ces mots, il le laissa sur le champ de bataille, et rentra dans le château. La vaillante Axiane fut témoin de cette action, et sachant par Isambard l' histoire de Roger, elle applaudit à sa générosité ; ce suffrage étoit pour Roger d' un prix inestimable ; car Axiane avoit fait une profonde impression sur son coeur, et cette passion nouvelle affoiblissoit chaque jour dans son esprit le souvenir touchant d' Azoline. Mais Roger remarquoit avec douleur que les seuls chevaliers du cygne paroissoient fixer l' attention et exciter l' intérêt de la

p181

comtesse. Roger ne doutoit pas que l' un de ces deux chevaliers n' eût le bonheur de plaire à la belle Axiane ; il craignoit sur-tout Olivier ; car il se rassuroit sur Isambard, en pensant qu' il adoroit Béatrix, et que, selon l' opinion générale, il en étoit aimé. Dans un assaut qui fut assez vif, et que les assiégés repoussèrent avec leur valeur accoutumée, la comtesse montra toute l' intrépidité du guerrier le plus brave et le plus téméraire. Rotbold, guéri de ses blessures, osa défier cette héroïne, qui voulut accepter le défi, malgré les instances de tous le chevaliers et la douloureuse inquiétude de Roger. Le combat dura près d' une heure avec un égal avantage des deux côtés, lorsqu' au bout de ce temps un orage affreux, accompagné de grêle, survenant tout à coup, servit de prétexte aux spectateurs des deux partis pour séparer les combattns. Les chevaliers du cygne, suivis des plus zélés défenseurs de la duchesse, firent plusieurs sorties, dans l' espoir d' engager un combat général ; mais l' ennemi se renferma toujours dans ses retranchemens, et le parti de Béatrix ne put obtenir de ces diverses expéditions

p182

que la gloire de montrer une extrême audace, et celle de faire quelques prisonniers. Cependant depuis deux mois, délivré de son affreuse obsession, Olivier, en recouvrant le sommeil, reprenoit insensiblement la santé et le brillant coloris de la jeunesse. Cette espèce de révolution physique en produisit une dans ses idées. Son ardente imagination, affranchie d'une pensée dominante et terrible, se reporta avec impétuosité vers les objets séduisants qui pouvoient lui plaire et l'enflammer. Célianire existoit toujours dans le fond de son coeur ; mais certain qu'elle avoit enfin recueilli la palme immortelle de la vertu, elle ne s'offroit plus à sa pensée sous l'aspect déchirant d'une victime innocente, ou sous les traits séducteurs d'une amante passionnée. Il ne pouvoit plus se la représenter qu'à travers un voile religieux, sous une forme angélique et mystérieuse. Cette image si pure lui laissoit un souvenir vague et sublime, qui produisoit sur son ame une impression plus douce que profonde, et qui, loin d'entretenir la constance d'un amour malheureux, en affoiblissoit chaque jour les regrets.

p183

Sachant l'histoire intéressante du collier de perles de la duchesse, Olivier, depuis cet instant, attachoit un prix inestimable à ce gage touchant d'un sentiment si tendre. L'ayant détaché de la housse de son cheval, il en avoit fait un bracelet qu'il portoit au bras gauche, et qui se trouvoit couvert et caché par ses vêtements. C'étoit un usage commun dans ce temps, de porter de cette manière le don le plus précieux de sa maîtresse, et cet usage n'étoit alors consacré qu'à l'amour. Ces perles, fixées autour du bras d'Olivier, firent sur lui l'effet d'un talisman, ou plutôt elles en devinrent un véritable ; car ce fut sans doute le pouvoir magique de l'amour qui donna la première idée d'un enchantement surnaturel. Olivier, ne s'aveuglant plus sur la passion violente qu'il éprouvoit, n'essaya pas même de la combattre ; mais il n'en fut pas

moins fidèle à l' honneur et à l' amitié. Il réfléchit profondément à sa situation, examina scrupuleusement les devoirs qui

p184

lui étoient imposés, et jura de les remplir tous. Il sentit qu' indépendamment de son amitié pour Isambard, et de la reconnaissance qu' il lui devoit, un second hymen seroit toujours un crime pour lui ; il sentit que, dans tous les instans, toute la félicité d' une union nouvelle seroit empoisonnée par cette affreuse pensée : *ce bonheur dont je jouis, je le dois à la mort de Célanire assassinée par moi ! Sans cet horrible forfait, Béatrix n' eût jamais été mon épouse...* cette réflexion le faisoit frémir, et elle se présentoit sans cesse à son esprit. Non, non, se disoit-il, quand je ne trouverois pas un rival dans le frère et l' ami le plus cher, Béatrix ne pourroit jamais être à moi ; je dois lui cacher éternellement les sentimens qu' elle m' inspire, ou du moins lui persuader qu' ils ne tiennent qu' au souvenir qu' elle e rappelle. Je dois employer en faveur d' Isambard tout l' ascendant que j' ai sur elle ; mais je puis l' adorer en secret, et je le puis ainsi sans remords. ô Célanire ! C' est toi seule que j' aime en elle ! ... quelle autre figure que la tienne auroit pu fixer encore mes regards ! ... quelle autre ame

p185

que ton ame angélique auroit pu prendre un tel empire sur la mienne ! ... je l' adore, parce que je t' adorois... si j' eusse perdu ton souvenir, eût-elle fait cette impression profonde, ineffaçable, sur mon coeur ? ... si d' affreuses souffrances, si le sombre désespoir, eussent détruit cette passion brûlante que j' avois pour toi, j' aurois vu Béatrix avec indifférence... mais pouvois-je te retrouver sans transport ? ... c' est ainsi qu' Olivier justifioit un amour, qui en effet s' unissoit tellement au souvenir de Célanire, qu' il

ne pouvoit le regarder comme une passion nouvelle. Le bonheur d'aimer encore, et de sentir son ame se rouvrir à toutes les impressions délicieuses de la tendresse, ce nouvel intérêt si puissant qui le rattachoit à la vie, lui faisoit envisager, sinon sans amertume, du moins sans désespoir, les sacrifices douloureux qu'il s'étoit imposés, et auxquels son imagination s'étoit accoutumée depuis la mort de Célanire, en pensant tant de fois qu'il n'y avoit qu'un malheur réel, celui de perdre l'objet qu'on aime. Enfin, il se répétoit que le bonheur de Béatrix et d'Isambard suffiroit

p186

au sien ; cependant il remarquoit l'inclination naissante d'Axiane pour Isambard, avec un plaisir secret qu'il ne s'avoit pas lui-même ; mais, au fond de son ame, il en concevoit l'espérance qu'Isambard, avec le temps, pourroit peut-être répondre aux sentimens de la comtesse, et, dans cette supposition, il se permettoit de desirer que Béatrix conservât toujours sa liberté : aussi ne laissoit-il échapper aucune occasion de faire l'éloge d'Axiane, sur-tout lorsqu'Isambard se trouvoit à portée de l'entendre. Il montrait tant d'admiration pour cette princesse, que plusieurs personnes l'en croyoient amoureux ; mais le coeur de Béatrix ne s'y méprit pas ; elle avoit aussi facilement pénétré les sentimens d'Axiane ; elle résolut d'avoir à ce sujet un entretien avec Isambard, et elle l'invita à se rendre un soir dans son cabinet. Ce rendez-vous inopiné causa plus d'inquiétude que de joie au chevalier du cygne. Depuis quelque temps il trouvoit la duchesse presque entièrement changée à son égard ; quoiqu'elle ne montrât point de préférence pour un autre, il remarquoit en elle une distraction et une mélancolie

p187

qui le frappoient vivement ; plus d'une fois il repoussa des soupçons affligeans

qui lui faisoient entrevoir la vérité,
et il porta chez la duchesse un douloureux
pressentiment, qui ne le préparoit que
trop à la confiance qu' il alloit recevoir.
Il la trouva seule ; elle eut d' abord l' air
embarrassé ; ensuite, paroissant se rassurer,
elle lui annonça qu' elle alloit lui
ouvrir son coeur sans déguisement. Elle
ajouta qu' elle sentoit combien cette démarche
étoit extraordinaire ; qu' elle avoit
eu beaucoup de peine à s' y décider, mais
qu' elle espéroit que l' estime la plus parfaite
et l' amitié la plus sincère en seroient
l' excuse à ses yeux. Après ce préambule, elle
lui confia ses sentimens pour Olivier, et
lui fit le récit de tout ce qui s' étoit passé
entre eux ; elle insista particulièrement sur
le refus qu' Olivier avoit fait de sa main, et
sur-tout ce qu' il avoit tenté près d' elle pour
servir son ami. Il a tout fait, poursuivit-elle,
pour me décider en votre faveur, tout,
jusqu' à l' aveu de son malheur et de
son crime... en connoissant son destin
déplorable, j' ai senti comme lui que a
fidélité à la mémoire de Célanire est en

p188

effet le plus sacré de ses devoirs. Je ne
prétends plus à son amour ; je ne serai
jamais pour lui qu' une amie, qu' une soeur ;
mais je ne puis le fixer près de moi, qu' en
lui donnant le titre de mon époux. Lorsqu' avec
le temps, il connoîtra que cette
union si pure assureroit le repos et la
félicité de ma vie ; lorsqu' il sera bien certain
que sa présence et son amitié suffisent à
mon bonheur ; lorsqu' enfin il cessera de
voir en Béatrix la rivale de Célanire, ses
voeux, j' en suis sûre, s' accorderoient avec
les miens, si les sentimens qu' il vous connoît
pour moi n' y mettoient pas un obstacle
invincible... ô ciel ! S' écria
douloureusement Isambard, je serois un
obstacle au bonheur de Béatrix et d' Olivier ! ...
-ah ! Généreux Isambard, reprit
la duchesse, si vous le vouliez, nous
pourrions être heureux... -depuis quelques
instans j' ai renoncé pour toujours au
bonheur ! ... mais que puis-je faire pour
le vôtre ? Parlez, madame, et du moins
ne doutez pas de mon obéissance. -Axiane

vous aime passionnément, j' en suis certaine ;
la beauté, les vertus, les qualités
héroïques de cette illustre princesse, la

p189

gloire éclatante dont elle est environnée,
la rendent digne de fixer les vœux d' un
héros tel que vous... enfin, fille d' un
des plus illustres successeurs du grand
Pélage, et veuve d' un prince qui porta le
titre de roi... -oui, madame, interrompit
Isambard, je sais combien sa naissance
et son rang mettent de distance entre elle
et moi ; je puis mesurer froidement
l' intervalle qui nous sépare, et j' en connois
toute l' étendue. Mais souffrez que je vous
dise que, prêt à m' immoler pour vous, je
veux du moins que mon sacrifice ne puisse
être attribué à l' ambition, je refuserois un
trône, s' il m' étoit offert ; et cependant
vous pouvez disposer de ma liberté : il en
est un moyen plus sûr et plus facile. Vous
voulez me donner une épouse, j' y consens ;
mais choisissez-la parmi les jeunes
personnes qui vous sont attachées ;
désignez-la, madame, et si elle accepte ma
main, je l' épouserai sans délai, et je
jure, par les sentimens qui m' inspirent,
de la rendre heureuse, et de lui cacher à
jamais la situation de mon coeur. à ces
mots, Béatrix attendrie, levant sur Isambard
des yeux humides de pleurs : qu' me

p190

proposez-vous, dit-elle ? Pourriez-vous
me croire capable d' abuser à cet excès
d' une générosité si touchante ? ... eh quoi !
Madame, reprit Isambard, ne suis-je pas
certain que l' épouse que je recevrai de
votre main sera digne de mon estime ? Et
puis-je éprouver désormais un sentiment
plus vif ? ... je vous épargnerois l' embarras
de diriger mon choix, si je pouvois
moi-même en faire un raisonnable ; mais
je n' ai de liaison ici qu' avec trois personnes,
qui n' ont plus le coeur libre, Délie,
Amalberge et la jeune Sylvia. Je connois

à peine les autres : c' est donc à vous à me guider. La simplicité avec laquelle s' expliquoit Isambard, ajoutoit un tel prix à ce dévouement sans bornes, que la duchesse ne trouvoit point d' expression qui pût rendre l' admiration et la reconnaissance dont elle étoit pénétrée. Elle le regardoit en silence, et ses larmes couloient doucement. Cessez, lui dit-il, de vous attendrir sur mon sort. Il est vrai que ce sentiment que vous rejetez ne finira qu' avec ma vie ; mais Olivier m' est aussi cher que mon amour même ; cette amitié, qui fut si long-temps l' unique passion de mon coeur,

p191

ne peut être affoiblie par aucun autre attachement. Olivier, mon rival, n' en est pas moins à mes yeux le plus sensible, le plus généreux, le plus grand de tous les hommes ; accoutumé depuis tant d' années à ne m' enorgueillir que du titre de son frère d' armes, que de ses exploits et de sa gloire, à ne sentir vivement que ses succès ou ses peines, son bonheur peut se trouver contraire à mes desirs et à mes espérances, mais il ne peut détruire le mien, puisqu' il aura toujours le droit de me consoler de tout. L' excès de son malheur a tellement resserré les noeuds qui nous unissent, que s' il n' eût jamais connu Béatrix, et qu' elle m' eût offert sa main, à condition de me séparer de lui, j' aurois fait à l' amitié le sacrifice le plus héroïque et le plus déchirant qu' elle ait pu jamais obtenir... l' infortuné, dont j' ai si douloureusement recueilli les larmes amères, ah ! Puisse-t-il perdre enfin l' affreux souvenir de ses longues souffrances ! Vous seule, madame, pouvez l' en dédommager... oh ! Qu' il m' en coûtera peu de m' oublier moi-même, si je vous vois heureux l' un et l' autre ! Ah ! S' écria Béatrix, Olivier doit préférer à tout

p192

un tel ami, et je ne pourrais le consoler des sacrifices que vous feriez pour lui...

Isambard alloit répondre ; mais dans cet instant on entra dans le cabinet pour avertir la duchesse qu' un courrier venoit d' annoncer l' arrivée du comte Thédéric, et des troupes envoyées par Charlemagne. Bb 2 atrix chargea Isambard d' aller sur-le-champ chercher Olivier et les autres chevaliers françois, afin de les conduire au-devant du général de l' empereur.

Chapitre xiv.

un incendie.

au moment où les chevaliers français, rassemblés par Isambard, se dispoioient à partir pour aller au-devant du comte Thédéric, le son du cor leur annonça son arrivée. Ils se rendirent dans la grande cour du palais ; ils y rencontrèrent Thédéric, qui témoigna la joie la plus vive

p193

en retrouvant ses braves compatriotes. Au moment où l' on entroit dans le salon, un des pages de Thédéric, perçant la foule avec une extrême vivacité, vint se jeter dans les bras d' Olivier, qui reconnut, avec autant de plaisir que de surprise, le jeune Mirva, cet enfant adoptif de Diaulas et d' Ordalie, qu' il avoit délivré des fers du féroce Rotbold. Thédéric apprit à Olivier qu' Ordalie et Diaulas, arrivés heureusement à la cour de Charlemagne, avoient été reçus de Vitikind avec transport ; qu' après avoir embrassé le christianisme, ils s' étoient fait un devoir de renouveler publiquement, dans une cérémonie religieuse, les voeux sacrés du mariage, et l' adoption de Mirva ; qu' enfin ce dernier, en voyant partir Thédéric pour se rendre dans le duché de Clèves, avoit montré un si grand desir de l' accompagner dans cette expédition, et d' y faire ses premières armes, que ses parens adoptifs, cédant à ses instances, s' étoient déterminés à se séparer de lui, et à le confier à Thédéric.

p194

Après cette explication, Thédéric remit

à Olivier une lettre de Vitikind : Olivier courut s'enfermer dans sa chambre pour la lire, et il trouva dans cet écrit les plus précieuses consolations. Vitikind témoignait toute la reconnaissance dont il étoit pénétré pour le libérateur de son fils, et il ajoutoit que cet événement pouvoit seul adoucir ses maux, et l'attacher encore à la vie. Après avoir lu cette lettre, qui fut arrosée de ses pleurs, Olivier retourna dans le salon ; il y retrouva tout le monde occupé du jeune Mirva : la duchesse, instruite de son histoire, avoit demandé à Thédéric de lui céder cet aimable enfant, et l'on venoit de décider que Mirva seroit page de la princesse pendant tout le temps du siège. Mirva, aux genoux de Béatrix, l'amusoit par sa vivacité et par une ingénuité pleine de grace, qu'elle n'avoit vue dans aucun autre enfant. Mirva, élevé loin des cours, en ignoroit les étiquettes, et n'avoit nulle idée de l'inégalité des rangs ; il concevoit la réserve, car il respectoit la vieillesse, mais il ne connoissoit pas la timidité. Au milieu de tout ce qui l'environnoit, Théobald étoit la seule personne

p195

avec laquelle il ne fût pas familier : ce bon vieillard voulut l'embrasser, et Mirva lui baisa la main avec l'expression d'une vénération profonde. La jeunesse et la beauté de Béatrix ne lui inspiroient pas le même sentiment ; vivement touché de ses caresses, il montrait sans contrainte toute sa sensibilité. Olivier ne vit pas, sans une reconnaissance secrète, Béatrix s'occuper autant de Mirva ; il sentit la part qu'il avoit lui-même à cet intérêt si tendre. Béatrix, en écoutant, en regardant cet enfant, tâchoit souvent de déguiser par un sourire l'attendrissement qu'il lui inspiroit ; elle paroissoit badiner et plaisanter avec lui, cependant ses yeux se remplissoient de larmes. Olivier lisoit dans son coeur ; il voyoit qu'elle aimoit à fixer ses regards sur un objet qui lui rappeloit l'action généreuse du libérateur de Diaulas. Après le souper, Olivier, au lieu d'aller se coucher, descendit dans les jardins. On étoit dans les premiers jours du mois

de mai : la beauté de la nuit et celle du
clair de lune réveillèrent dans l' ame
d' Olivier une foule de souvenirs touchans et
douloureux. Il erra long-temps sur les

p196

terrasses qui entourent le château, et vint
enfin s' asseoir sur un banc placé en face
du palais, et vis-à-vis l' appartement de
la duchesse. Là, regardant avec attendrissement
les fenêtres de la chambre de Béatrix :
ô jours rapides et brillans du bonheur !
S' écria-t-il, vous ne renaîtrez plus
pour moi ; jamais je ne goûterai le charme
inexprimable de ces entretiens que la confiance
et l' amour rendent inépuisables et
toujours nouveaux. Toutes les heures de
ma vie s' écoulèrent désormais sans me ramener
l' heure fortunée d' un rendez-vous.
Privé d' espoir, et condamné au silence,
mon imagination ne s' égarera plus dans
les rêves enchanteurs d' une attente délicieuse,
et ma bouche ne prononcera jamais
le doux serment d' aimer toujours...
tel est mon destin, et rien ne peut le
changer... mais cependant je n' ai pas
tout perdu ; j' admire avec enthousiasme,
j' aime avec idolâtrie ; il existe encore une
ame qui sait répandre à la mienne...
hélas ! Ce coeur si sensible pour moi doit
m' accuser d' ingratitude... est-il bien
vrai, Béatrix, que vous ne connoissiez
point mes sentimens ? Les vôtres, et tant

p197

de témoignages d' une passion si tendre,
si délicate et si pure, ne vous assurent-ils
pas de cet empire suprême que vous avez
sur mon coeur ? ... non, elle doit l' ignorer
à jamais, cet amour malheureux, je le desire,
je le veux du moins... en parlant
ainsi, le visage d' Olivier se couvrait de
larmes... il s' oublia dans sa rêverie, et,
les yeux toujours fixés sur les murs qui
renfermoient Béatrix, il resta plus de deux
heures dans cette contemplation. Il alloit
enfin se retirer, lorsqu' en jetant les yeux

sur le sommet de la galerie qui précédoit la chambre de Béatrix, il aperçut tout à coup une épaisse fumée qui, sortant du toit, s'élevait dans les airs, et se dessinait en noir foncé sur l'azur d'un ciel clair et serein. Au même instant, quelques flammes parurent et s'élancèrent à travers les ardoises, qui commencèrent à se désunir et à s'écrouler. Olivier se précipite en frémissant vers le palais ; il ignorait les issues secrètes de l'appartement de la duchesse ; il ne connoissoit d'autre entrée à sa chambre que cette galerie, et il se décida, sans balancer, à la traverser. Il étoit deux heures après minuit : le logement de la

p198

princesse formoit un corps de logis qui n'étoit occupé que par ses dames, ses domestiques et ses gardes. Les chevaliers et les autres habitans du château logeoient dans des pavillons séparés du palais par d'immenses cours et de longues terrasses : tout le monde étoit enseveli dans un profond sommeil ; cependant les sentinelles qui veilloient, en apercevant les flammes, envoyèrent les soldats de garde et donnèrent le signal d'alarme. Olivier entendit ce signal, mais il avoit déjà franchi la moitié de la galerie ; l'embrasement augmentant avec une inconcevable rapidité, s'étendoit déjà jusqu'à la porte de la princesse. L'épaisseur de la fumée, l'activité des flammes, l'écroulement des murs, rendoient le passage de la galerie aussi périlleux que difficile : Olivier, en le parcourant, invitoit à haute voix Béatrix à se lever et à fuir par un escalier dérobé. Béatrix, à la voix d'Olivier, se réveilla ; pénétrée de frayeur, elle sort précipitamment de son lit, et jette sur ses épaules une simple robe de mousseline. Dans ce moment, sa porte s'ouvre, elle voit la galerie toute en feu, et le chevalier du cygne au milieu des flammes.

p199

Il s'élance vers elle, lui saisit la main, et

l'entraîne vers l'autre porte de la chambre ;
Béatrix éperdue le conduisit sur le haut d'un
petit escalier ; et là, ne pouvant plus se
soutenir sur ses pieds tremblans et nuds,
elle chancelle et paroît prête à tomber.
Olivier la prend dans ses bras, descend
l'escalier, traverse un corridor, ouvre
une porte et se trouve sur une terrasse.
 Craignant l'embraselement entier du palais,
il veu en éloigner la duchesse, et il
imagine de la porter dans le pavillon d'Axiane ;
il falloit traverser pour cela une assez longue
partie du jardin. Béatrix n'étoit point
évanouie ; mais la plus violente émotion
et un tremblement universel lui ôtoient
absolument la faculté de se mouvoir et
même celle de parler. Olivier, pour la
première fois, dans cet instant, perdant
toute idée de ses malheurs et transporté de
la joie la plus pure, éprouvoit néanmoins
un embarras pénible en voyant Béatrix
presque nue dans ses bras. Oh ! Qui peut
définir le véritable amour ! Et qui pourra
jamais prévoir tous les sentimens contraires
qu'il sait produire ? ... Olivier tenoit
contre son sein celle qu'il adoroit, et

p200

la plus belle femme de l'univers ; et cependant
il eût mieux aimé la voir marcher à
ses côtés : l'état de négligence et de désordre
où elle étoit, blessoit la vénération
idolâtre qu'il avoit pour elle ; il la portoit
avec un respect superstitieux, n'osant ni
la presser dans ses bras, ni la regarder ;
il sembloit qu'il craignît de profaner
l'objet de son adoration et de son culte secret.
à trente pas du pavillon d'Axiane, il déposa
doucement Béatrix au pied d'un arbre ;
il se jeta à genoux en élevant ses mains
jointes vers le ciel. Il gardoit le silence,
mais les rayons de la lune éclairaient son
visage, et Béatrix vit tous ses traits s'embellir
par l'expression passionnée de l'amour
et du bonheur. Béatrix voyoit pour
la première fois la joie se peindre et briller
dans les regards de son amant, et jamais
l'intéressante physionomie d'Olivier ne
parut si charmante à ses yeux... ô mon
libérateur ! S'écria-t-elle, je puis désormais
m'enorgueillir de mon existence, je vous

la dois... il m' est donc permis de montrer
pour vous le sentiment le plus tendre...
celui d' une reconnoissance sans
bornes ! ... en disant ces paroles, d' une

p201

voix entrecoupée, Béatrix lui tendit la
main. Livier, toujours à genoux, prit
cette main dans les siennes en la serrant
avec transport : dans ce moment on vit
s' ouvrir les portes du pavillon d' Axiane.
Retournez au palais, reprit Béatrix, je
n' ai point d' inquiétudes sur les personnes
qui s' y trouvent, puisque mon appartement
seul touche à la galerie ; mais voyez
si l' on a pris les mesures nécessaires pour
arrêter l' incendie, et revenez ensuite me
retrouver dans le pavillon d' Axiane. à ces
mots, Olivier se leva, et s' éloigna
précipitamment, car il aperçut la comtesse
elle-même qui s' avançoit vers Béatrix. Au signal
d' alarme, tout le monde s' étoit levé dans
le château, et presque tous les chevaliers
s' étoient armés à la hâte, dans l' intention
de se rendre sur les remparts, imaginant
que le signal annonçoit une attaque des
ennemis ; Axiane avoit eu la même idée,
mais elle fut détrompée par la vue des
flammes qui s' élevoient des toits embrasés
de la galerie et par la rencontre de la
duchesse. Les deux princesses entrèrent dans
le pavillon ; bientôt elles y virent arriver
successivement un grand nombre de personnes,

p202

qui venoient s' informer des nouvelles
de Béatrix ; en même-temps on lui
apprit qu' on étoit maître du feu, mais
qu' on n' avoit pu l' empêcher de communiquer
à sa chambre, et que le mur sur
lequel étoit adossé son lit, s' étoit écroulé.
Cette circonstance causa un plaisir secret
à Béatrix ; elle pensa que si elle n' eût pas
été réveillée par les cris d' Olivier, rien
n' auroit pu la sauver, et l' amour lui faisoit
trouver un charme inexprimable dans
tous les détails qui pouvoient aggraver

l' idée du danger qu' elle avoit couru. Cependant le jour commençoit à paroître, et Olivier ne revenoit point ; tout à coup on entendit un nouveau signal d' alarme, et presque au même instant crier aux armes ; c' étoit l' ennemi qui, voulant profiter du désordre causé par l' incendie, venoit subitement attaquer les remparts. Axiane et les chevaliers qui se trouvoient dans le pavillon, sortirent tous précipitamment. Le jeune Mirva s' élança pour les suivre, en disant qu' il alloit rejoindre Olivier, et qu' il ne l' quitteroit plus ; mais la tremblante Béatrix le retint, pour lui faire promettre qu' il reviendroit de quart d' heure

p203

en quart d' heure, afin de lui apporter des nouvelles de l' assaut. Mirva fit le serment qu' elle exigeoit, et courut ensuite rejoindre les combattans. Béatrix s' enferma dans un cabinet avec Amalberge, Délie et Sylvia. Dans l' état où elle étoit, la duchesse ne trouvoit de consolation que dans la société de ces trois personnes, et sur-tout des deux dernières, qui montroient une sensibilité presque égale à la sienne. Béatrix, baignée de pleurs dans les bras de ses amies, comptoit toutes les minutes, et frémissait au moindre bruit : cependant le pavillon d' Axiane étoit situé de manière qu' on n' y pouvoit rien entendre de ce qui se passoit sur les remparts ; mais l' attente des nouvelles faisoit frissonner Béatrix chaque fois qu' elle entendoit ouvrir une porte et marcher dans les chambres voisines. Souvent elle se levoit pour aller écouter sur l' escalier : si elle croyoit distinguer le pas précipité de Mirva ou d' un courrier, ses forces l' abandonnoient, elle étoit près de s' évanouir ; et lorsqu' elle avoit prêté vainement une oreille attentive, elle s' effrayoit de ce long silence, et ses pleurs redoubloient avec une nouvelle amertume :

p204

dans d' autres momens elle invoquoit l' être

suprême avec cette ferveur sublime et consolante que le sentiment donne à la piété ; son ame angélique et pure se rouvroit alors à l' espérance : après une longue prière, elle sentoit renaître son courage, mais bientôt elle retomboit par degrés dans l' abattement et dans les cruelles angoisses de la plus mortelle inquiétude. Au bout d' une heure, elle envoya un page sur les remparts ; il revint lui dire que Thédéric ayant rassemblé les soldats français qu' il avoit amenés, s' étoit rendu dans le lieu où combattoient les chevaliers du cygne ; que les troupes françaises, en reconnoissant Olivier, avoient témoigné leur joie par les acclamations redoublées, et que les chevaliers du cygne ayant demandé au comte Thédéric de leur confier le commandement de deux cents de ces soldats, venoient de faire une sortie avec cette petite troupe. Ces nouvelles ne servirent qu' à rendre plus vives et plus insupportables les inquiétudes de Béatrix ; chaque instant augmentant son agitation, elle voulut retourner au palais, l' incendie étoit totalement éteint ; mais la duchesse

p205

visita la galerie, afin de se représenter le péril affreux dont Olivier l' avoit délivrée : elle resta plus d' une heure parmi les décombres de cette partie de son appartement ; elle ne pouvoit s' en arracher ; elle croyoit encore y voir Olivier environné de flammes, marchant sur des poutres embrasées, et bravant le plus terrible danger pour voler à son secours. On entendoit du palais les cris des combattans ; mais ce bruit effrayant ne produisit pas sur Béatrix l' impression accoutumée. Elle savoit qu' Olivier n' étoit point sur les remparts. Enfin, à midi elle entendit un grand tumulte, et l' on vint lui annoncer que l' ennemi, repoussé de tous les côtés, abandonnoit les remparts. Elle demanda en tremblant des nouvelles des chevaliers du cygne. On lui répondit que leur petite troupe avoit inopinément attaqué et défait un gros corps de réserve, commandé par Hartrade, comte de Thuringe ; que l' on voyoit les chevaliers du

cygne poursuivre les vaincus dans la
plaine, et que Thédéric et les autres
chevaliers français, Grimoald, les quatre frères
Aymon et un grand nombre de soldats,

p206

venoient d' y descendre, afin que les chevaliers
du cygne ne fussent pas enveloppés
par les troupes repoussées des remparts.
Un quart d' heure après, l' on revint dire à
la princesse que son parti, victorieux,
rentrait dans le château avec une multitude
de prisonniers. Comme on achevoit ce récit,
la porte s' ouvre brusquement, et l' on
voit paroître le jeune Mirva, hors d' haleine,
qui s' écrit en entrant : nous avons vaincu
vos ennemis ; les chevaliers du cygne ont
attaqué la troupe d' Hartrade ; Isambard a
tué le comte de Thuringe ; toute la troupe
est prisonnière, on vous l' amène. à ces
mots, l' heureuse Béatrix, baignée de larmes,
prend Mirva dans ses bras, et l' embrasse
avec transport. Venez, dit Mirva,
venez voir rentrer nos guerriers ; oh ! Cela
est si beau ! ... en parlant ainsi, il entraînoit
la princesse ; arrivée sur les premières
marches du perron de la grande cour, l'
duchesse tressaille en distinguant les cris
des vainqueurs, et en entendant pour la
première fois des chants d' allégresse. Elle
demanda à Mirva quelles étoient les troupes
qui chantoient ainsi : ce sont les soldats
françois, répondit Mirva ; ils chantent

p207

la chanson d' Olivier, c' est toujours leur
coutume, avant et après la victoire... en
effet, Béatrix entendit retentir le nom
chéri d' Olivier, et le triomphe que ces
chants célébroient lui en parut mille fois
plus glorieux et plus beau. Enfin les
guerriers victorieux arrivent ; Olivier,
couvert de sang et de poussière, devançoit tous
les autres ; c' étoit pour annoncer à Béatrix
qu' Isambard avoit tué le comte de Thuringe ;
sans la mort d' Hartrade, poursuivit-il,
ses troupes n' auroient jamais rendu

les armes : ainsi, madame, c' est mon frère
qui vous a délivré d' un si redoutable ennemi,
et c' est à lui que vous devez le plus
utile succès de cette grande journée...
ah ! Seigneur, interrompit Béatrix en
pâlissant, votre armure est ensanglantée ;
vous êtes blessé ! Olivier avoit en effet
reçu une légère blessure ; mais, voyant
la vive émotion de la duchesse, il assura
que ses habits n' étoient teints que du sang
de l' ennemi. Aussitôt que les autres chevaliers
s' approchèrent, Olivier s' éloigna,
alla dans sa chambre faire panser sa blessure,
et après quelques heures de repos,
il retourna dans le salon. La cour n' y étoit

p208

point encore rassemblée ; un page de
Béatrix vint dire à Olivier que la princesse
le demandoit, et l' attendoit dans son cabinet.
Olivier venoit de passer trois heures
entières seul, et livré à ses réflexions ; il
avoit repassé dans sa tête tous les événemens
de cette journée ; il s' étoit retracé
sur-tout le moment où, après la fuite du
palais, Béatrix, au pied de l' arbre, avoit
exprimé sa reconnoissance d' une manière
si touchante et si passionnée. Olivier
s' avouoit à lui-même que, sans la subite
arrivée d' Axiane, il n' auroit pu dissimuler
ce qui se passoit dans son coeur. Connoissant
sa foiblesse, et le danger de ces entretiens
si doux, il renouvela des sermens
que l' honneur et l' amitié devoient rendre
inviolables, et il prit la résolution
vertueuse d' ôter toute espérance à Béatrix,
en lui persuadant qu' il n' étoit plus
susceptible d' éprouver une nouvelle passion ;
qu' il n' avoit pour elle qu' une vive admiration,
et que sa ressemblance avec Célanire causoit
seule le trouble qu' elle remarquoit
en lui si souvent. Béatrix, lorsqu' il
entra chez elle, le considéra quelques
minutes avec un profond attendrissement ;

p209

les fatigues de la journée, la blessure qu' il

venoit de recevoir, et sur-tout les combats affreux qui déchiroient son ame, avoient imprimé sur son visage, de la manière la plus frappante, les traces de la souffrance et de la douleur. Des larmes de reconnaissance s' échappèrent des yeux de Béatrix, en remarquant qu' une partie de ses cheveux étoit brûlée... elle fut long-temps sans pouvoir rompre le silence ; enfin elle prit la parole. Elle rappela avec enthousiasme tout ce qu' il avoit fait pour elle, et elle exprima sans contrainte les sentimens dont elle étoit pénétrée. Olivier répondit avec respect ; mais son air contraint et sévère surprit et glaça Béatrix. Après un moment de réflexion : écoutez, lui dit-elle, je ne puis vivre plus long-temps sans connoître votre coeur... je puis, Olivier, souscrire à toutes vos volontés, je puis sacrifier à vos scrupules mes projets les plus chers, mais il m' est impossible de supporter l' incertitude qui m' accable... ah ! Si vous m' aimez, quelles que soient vos résolutions, je ne suis point à plaindre... parlez, Olivier, ne dois-je qu' à votre seule générosité tant

p210

d' éclatans services, tant de preuves touchantes d' un attachement et d' un dévouement sans bornes ? à cette question précise et terrible, le malheureux Olivier sentit son coeur se briser ; mais, rappelant toute sa vertu, il eut le courage de répondre avec fermeté que, depuis la mort de Célanire, son ame s' étoit fermée pour jamais à l' amour. Il voulut adoucir cette déclaration positive, par l' assurance d' un profond sentiment d' admiration ; Béatrix l' interrompant aussitôt : ah cruel ! S' écria-t-elle, pourquoi donc m' avez-vous sauvé la vie ? ... à ces mots si touchans, Olivier, hors de lui, tombe aux pieds de Béatrix. La duchesse se levant, et s' éloignant de lui : du moins, dit-elle, épargnez-moi les funestes témoignages d' une sensibilité qui m' a si souvent abusée... allez, Olivier, ne craignez point d' avoir humilié mon orgueil, je gémiss de ma foiblesse, mais je n' en puis rougir ; elle est ennoblie et justifiée par vos services et par

vos bienfaits. Je n' ai ni le desir ni le droit
de me plaindre de vous ; il est vrai, j' ai
cru, je vous l' avoue, que vous m' aimiez,
et je me reproche cette erreur ; car j' aurois

p211

dû penser que, dans une ame telle
que la vôtre, la compassion et la générosité
peuvent produire ce qui ne fut jamais
inspiré que par l' amour. En disant ces
paroles, la duchesse s' avança vers une des
portes de son cabinet, et après avoir fait
quelques pas, elle revint, et retrouvant
Olivier pétrifié, à la même place, et toujours
à genoux, elle le fit relever, et lui
dit rapidement que, s' occupant du bonheur
de Zemni, sachant qu' il aimoit Sylvia,
et qu' il en étoit aimé, elle se chargeoit
de sa fortune, et d' obtenir le consentement
de Théobald ; mais qu' elle n' avoit point
voulu faire cette démarche, avant d' en
prévenir Olivier. Après cette explication,
Béatrix sortit brusquement, sans demander
une réponse, et sans l' attendre.

p212

Chapitre xv.

une rencontre inattendue.

Olivier désespéré, anéanti, s' arracha de
l' appartement de la duchesse dans un état
inexprimable. Il rentra dans sa chambre,
et s' y enferma avec soin, afin de donner
un libre cours à ses gémissemens et à ses
pleurs. Une heure avant le souper, Isambard
vint frapper à sa porte. Olivier reconnut
la voix de son ami, et cette voix
fit sur son coeur une douce impression.
Olivier venoit de faire à la mémoire de
Célanire, et sur-tout à l' amitié, un
sacrifice véritablement héroïque, et il sentoit
que la présence d' Isambard auroit quelque
chose de consolant pour lui. En effet,
dans tout le reste de la soirée, il n' éprouva
point avec son ami cet embarras secret
qui le dominoit malgré lui depuis quelque

temps ; loin d' éviter ses regards, il aimoit à les rencontrer, et le calme et la paix sembloient renaître dans son ame toutes les fois qu' il jetoit les yeux sur lui. Le lendemain matin, Olivier alla se promener de bonne heure sur les remparts avec le jeune Mirva ; l' intrépidité que cet enfant avoit montrée la veille, achevoit de le rendre aussi intéressant qu' il étoit aimable. D' ailleurs, Mirva, objet des plus tendres caresses de la princesse, avoit pour Olivier un charme particulier. Olivier vouloit lui donner des leçons sur l' art militaire, et c' étoit dans ce dessein qu' il le menoit voir les fortifications. Mirva, plein d' esprit, de courage et de sensibilité, aimoit passionnément Olivier, et, placé près de lui sur un bastion, il l' écoutoit avec une profonde attention, quand tout à coup deux pierres, lancées de la plaine, blessèrent assez grièvement Olivier. L' une, le frappant à l' estomac, rouvrit la blessure qu' il avoit reçue la veille l' autre l' atteignit à l' épaule gauche. Mirva ne put retenir ses pleurs, en voyant couler le sang d' Olivier ; il mit son mouchoir sur la plaie, et le chevalier du cygne, s' appuant

sur son bras, reprit le chemin du château. Craignant de rencontrer Béatrix sur les terrasses, il voulut prendre une route plus longue, mais détournée et solitaire. Il marchoit lentement, car il souffroit beaucoup, sur-tout de la forte contusion qu' il venoit de recevoir à l' épaule ; son bras étoit déjà prodigieusement enflé, et lui causoit une douleur que chaque instant rendoit plus insupportable. Il cheminoit tristement, lorsqu' au détour d' une allée, il aperçut la duchesse et Sylvia, à trente pas de lui, et marchant à sa rencontre : il n' étoit pas possible de songer à les éviter. Béatrix avoit jeté les yeux sur lui ; elle avoit vu sa pâleur, le sang qui couvrait son habit, et saisie de douleur et d' effroi, elle s' étoit élancée vers lui. Olivier fut si troublé, que, ne pouvant plus

se soutenir sur ses jambes défaillantes, il s' assit sur un siège de gazon. Béatrix, respirant à peine, interrogea Mirva : c' est, répondit-il, la blessure qu' il reçut hier qui vient de se rouvrir... comment, reprit Béatrix, il fut blessé hier ? ... -hélas ! Oui, mais il m' avoit défendu de vous le dire... ah ! Mirva, courez, volez

p215

au palais, amenez-nous des secours... à ces mots, Olivier assure qu' il est en état de se rendre au château : il veut se relever, il retombe sur le gazon, et Mirva part et disparaît comme un éclair. Olivier proteste à Béatrix que sa blessure n' est rien, et que son mal ne vient que du coup qu' il a reçu à l' épaule, et de l' enflure de son bras. Ah ! S' il est vrai, dit Béatrix, on peut facilement soulager cette vive douleur que vous éprouvez, en coupant la manche de votre habit. En disant ces paroles, la duchesse tire de sa poche des ciseaux. à cette vue, Olivier pâlit : au nom du ciel, madame, s' écria-t-il, daignez vous éloigner... non, je ne souffrirai point... il n' en put dire davantage ; voyant que la duchesse ne l' écoutoit pas, et qu' elle alloit couper son habit, l' excès de son émotion et de son embarras, joint à son extrême souffrance, lui causa un tel saisissement, que ses forces l' abandonnèrent entièrement, et il tomba évanoui dans les bras de Béatrix éperdue. L' amour ranimant le courage de la duchesse, elle fait soutenir Olivier par Sylvia ; ensuite elle se met à genoux, et prenant le bras gauche d' Olivier, elle

p216

coupe avec ses ciseaux la manche de son habit ; l' étoffe se déchire dans toute la longueur du bras, la manche même de la chemise fut coupée, et laissa voir à découvert une partie du bras d' Olivier. En y jetant les yeux, Béatrix connut dans l' instant, par la couleur et la tension de la peau, que le bras étoit encore fortement

comprimé par un bracelet ; elle soupira, en pensant qu' elle alloit trouver sans doute un ancien gage de la tendresse de Célanire. Voulant, pour soulager Olivier, détacher ce bracelet, elle acheva d' ouvrir la manche ; mais que devint-elle, en reconnoissant son collier de perles ? ... cette découverte, qui ne laissoit aucun doute sur les sentimens d' Olivier, transporta Béatrix d' admiration, de reconnoissance et de joie, et en même temps rendit plus déchirante encore l' affreuse inquiétude que lui causoit l' état d' Olivier. Oh ! Le plus vertueux et le plus sensible de tous les hommes, s' écria-t-elle en versant un torrent de larmes, cher Olivier, en croirai-je mes yeux ? ... quoi ! Votre coeur étoit d' accord avec le mien ! Quoi ! Je suis aimée d' Olivier ! ... hélas ! Dans quel

p217

moment devois-je le découvrir ! ... quand il a reçu peut-être une blessure mortelle ! Quand, pénétrée d' amour et de terreur, je lui parle, je l' appelle en vain ! ... quand, le pressant dans mes bras, et gémissant près de lui, je ne vois sur son visage pâle et défiguré que l' effrayante immobilité de la mort ! ... en prononçant ces paroles, elle dénouoit les deux rangs de perles. Dans cet instant, Olivier rouvrit les yeux, et voyant le collier entre les mains de la duchesse : quoi ! S' écria-t-il douloureusement, vous le reprenez ? ... ah ! C' est pour vous le rendre, répondit Béatrix ; c' est pour renouveler le serment inviolable que je fis au fond de mon coeur, quand je vous le donnai, sans oser vous l' offrir. Béatrix parloit encore, lorsque Sylvia lui fit remarquer plusieurs personnes qui venoient du château et s' avançoient vers eux. La duchesse essuya les larmes qui baignoient son visage, et le chevalier du cygne, aussi troublé, aussi profondément touché qu' elle, reprit le précieux collier, et pour le dérober à tous les regards, se hâta de le cacher dans son sein.

p218

Chapitre xvi.

un amant guéri.

tandis que l' amour et l' amitié fidèle
produisoient à la cour de Béatrix des scènes
si touchantes de tendresse et d' héroïsme,
le camp des princes alliés étoit plus que
jamais en proie à tous les maux qu' entraînent
nécessairement la discorde et la haine.
Le prince de Grèce venoit d' annoncer son
dessein de se retirer de l' alliance des
confédérés. Les alliés éclatèrent en reproches ;

p219

ils accusèrent Constantin de perfidie et de
lâcheté. Le prince de Grèce n' en persista
pas moins dans sa résolution : il trouvoit,
avec raison, que lorsqu' on a eu le malheur
d' entreprendre une guerre injuste,
l' honneur et l' humanité prescrivent de tout
sacrifier pour rompre un si funeste engagement ;
car ces ligues meurtrières, ces
alliances belliqueuses, ne sont que
d' horribles associations quand la nécessité de se
défendre ne les a pas formées : c' est
l' intérêt des peuples qui les justifie, c' est
l' équité seule qui les rend inviolables. Cependant
Adalgise, toujours violemment agité par
sa passion pour Armoflède, devina facilement
qu' elle habitoit la cour de Béatrix,
puisque les chevaliers du cygne s' y trouvoient ;
car il ne doutoit pas qu' Isambard
ne fût son amant. Devant partir avec le
prince de Grèce, qui se dispoit à retourner
incessamment à Constantinople, Adalgise
forma le projet d' enlever Armoflède.
à force de soins et d' informations, il venoit
enfin de découvrir qu' elle vivoit dans
une maison de campagne isolée, située à
quelques milles du château. Il se déguisa
en paysan, et se rendit secrètement dans

p220

les environs : il fit cacher ses gens et des
chevaux dans un bois voisin, et s' établit
dans une chaumière occupée par un vieillard
et son fils. Ce dernier alloit souvent

chez Armoflède, pour y porter des légumes et des fleurs ; Adalgise lui confia qu' il avoit le desir de s' introduire dans la maison d' Armoflède, en lui déclarant qu' il en étoit amoureux, et il accompagna cette confidence d' une somme d' argent qui inspira au paysan le plus grand desir de le servir. Ce jeune homme, à son tour, avoua qu' il avoit une intrigue avec la servante d' Armoflède. Ce n' est point par amour, ajouta-t-il ; car cette fille, qui a remplacé une petite servante fort jolie, n' est ni jeune ni belle ; mais elle m' a fait tant d' avances, et la libéralité de sa maîtresse la met en état de me donner tant d' argent, que je n' ai pu lui résister. Elle me donne de fréquens rendez-vous, et toujours la nuit. Je me rends à l' heure indiquée à la petite porte du potager ; la servante vient m' ouvrir, ensuite elle me laisse seul dans le jardin, et m' ordonne d' y rester jusqu' à ce qu' un certain signal, donné de sa fenêtre, m' avertisse que je peux monter

p221

dans sa chambre sans risquer de rencontrer un autre domestique. Nous nous voyons ainsi, et j' avois promis d' y aller cette nuit même. à ces mots, Adalgise conjura le jeune homme de lui laisser prendre sa place pour le soir : le paysan fit beaucoup de difficultés, mais une bourse remplie d' or triompha bientôt de tous ses scrupules. à minuit précis, Adalgise, après avoir combiné son plan d' enlèvement, se trouva à la porte du jardin ; au bout de quelques minutes, il entendit marcher : on frappe doucement contre le mur, il répondit à ce signal : la porte s' entr' ouvrit, et il entra brusquement dans le jardin ; aussitôt saisissant la servante par le bras, et lui montrant un poignard, il menaça de la tuer si elle faisoit le moindre bruit. Cette fille épouvantée le prit pour un voleur, mais lui promit une aveugle obéissance ; alors Adalgise lui ordonna de le conduire dans la chambre d' Armoflède avec les précautions nécessaires pour n' être entendu de personne. Ne craignez rien, dit tout bas la servante, les autres domestiques dorment, et ma maîtresse ne

pourra nous entendre. En parlant ainsi,

p222

elle le mène dans l' appartement d' Armoflède ;
Adalgise y trouve de la lumière,
mais Armoflède n' y étoit pas. Où donc est
ta maîtresse ? Dit Adalgise. à cette
question la servante paroît interdite. écoute,
reprit Adalgise en lui donnant quelques
pièces d' or, je ne suis point un voleur ; je
veux voir Armoflède : si tu fais ce ue je
desire, je te récompenserai libéralement,
sinon... hé bien, seigneur, interrompit
la servante, je vais vous dire la vérité ; ma
maîtresse est dans ma chambre... -comment ? ...
-elle y attend mon amoureux ; car c' est
elle qui le paie et qui le reçoit
toutes les nuits. à ces mots, Adalgise
frissonne et pâlit, et presque au même instant
se reproche sa crédulité, en pensant qu' il
est hors de toute vraisemblance qu' une
femme de l' état d' Armoflède, et en même
temps si aimable, si jeune et si jolie, soit
capable d' une telle bassesse. Quel conte
absurde ! Reprit-il ; et comment ce paysan
croiroit-il que c' est toi qui lui donnes ces
rendez-vous ? ... -seigneur, il n' y a point
de lumières dans la chambre où le reçoit
Armoflède. Sur cette réponse, Adalgise
haussa les épaules en considérant de la tête

p223

aux pieds la figure de quarante ans, sèche
et flétrie, qui lui parloit. Ne perdons point
de temps, dit-il ; s' il est vrai qu' Armoflède
soit dans ta chambre, je ne pourrai le
croire qu' en la voyant, et il faut m' y conduire.
En disant ces paroles il prend un
flambeau, et force la servante de le guider.
Elle le fait monter au grenier, et là, lui
montre une petite porte, en lui faisant
signe que c' est celle de sa chambre. Adalgise
enferme à clef la servante dans le grenier ;
ensuite, tenant toujours le flambeau
d' une main, et de l' autre son poignard,
il ouvre précipitamment la porte indiquée,
et se trouve dans un petit galetas.

Au moment même, une voix qui partoît
d' un grabat placé vis-à-vis la porte, s' écria :
ô ciel ! De la lumière ! aussitôt une figure
hideuse s' élance hors du lit ; dans ce mouvement
elle rencontre une chaise, se heurte,
et tombe étendue sur le plancher, la face
contre terre. Son bonnet de nuit s' étoit
détaché, et sa chemise accrochée aux
bâtons de la chaise laissoit voir à découvert
ses jambes nues. L' exclamation qu' elle venoit
de faire fit tressaillir Adalgise, car le
son de cette voix l' avoit profondément

p224

ému ; mais en approchant de cette étrange
figure, il ne lui fut pas possible de
soupçonner que ce pût être Armoflède : ses bras
et ses mains desséchées paroissoient appartenir
à une femme de soixante ans, et sa
tête, absolument chauve, sembloit confirmer
cette conjecture ; ses jambes étoient
prodigieusement enflées et d' une grosseur
monstrueuse, et sur l' une des deux on
voyoit un ulcère... cependant Adalgise
voulant questionner cette horrible créature,
la saisit par les épaules, et malgré
sa résistance, la força de se relever ; alors
regardant son visage décharné couvert de
boutons et de pustules, quelle fut sa
surprise en reconnoissant, malgré cet
inconcevable changement, les traits défigurés
de l' infâme Armoflède ! C' étoit elle en effet,
que le poison préparé par ses mains avoit
réduite en cet affreux état. Elle gardoit le
silence, espérant qu' Adalgise ne la
reconnoîtroit pas ; mais elle faisoit de violens
efforts pour s' échapper. Adalgise la retenant
avec force : ô divine providence !
S' écria-t-il, quoi ! Ce spectre effroyable est
la jeune et brillante Armoflède ! ... ah !
Que ne puis-je rassembler ici tous mes anciens

p225

rivaux, tous les amans séduits et trahis
par toi, ta présence nous réconcilieroit ;
je voudrois qu' ils profitassent, comme
moi, de cette leçon terrible imprimée sur

ton visage... à ces mots, Armoflède
redoubla ses efforts pour s' arracher des
mains d' Adalgise. Oh ! Laisse-moi contempler
ta difformité, lui dit-il ; non, jamais
je ne vis tes dangereux charmes avec tant
de plaisir... cette affreuse métamorphose
' est point l' ouvrage du temps, dont la
main vénérable n' agit que lentement, et
laisse du moins subsister des vestiges et
des ruines ; mais le vice, mille fois plus
actif et plus funeste à la beauté, la
consume et la détruit avec la rapidité d' un feu
dévorant. Que te reste-t-il aujourd' hui ?
Une ame abjecte, des passions honteuses,
des desirs effrénés, un corps hideux et
languissant qui penche vers la tombe...
oui, la mort, sous un aspect épouvantable,
sous les traits effrayans d' une gorgone,
est déjà prête à te saisir : la vois-tu
s' approcher, suivie de l' horrible cortège
dont elle entoure les méchants, les regrets
cuisans et superflus, la rage impuissante,
l' opprobre et le désespoir sans remords ? ...

p226

en disant ces paroles, Adalgise, qui parloit
avec véhémence, et qui tenoit toujours
son poignard, fit un geste qui parut
effrayer Armoflède. Va, ne crains rien,
poursuivit-il ; je venois ici, je l' avoue, avec
l' intention de t' enlever ou de te poignarder ;
mais le ciel s' est chargé de ma vengeance :
maintenant, loin de vouloir ta
mort, je desire qu' eele puisse être encore
quelque temps différée. Vis pour épouvanter
les pervers ; vis pour épuiser le
calice amer de l' infamie, pour envier les
succès de la beauté, pour frémir à la vue
de l' innocence et du bonheur ! ... puisses-tu,
dans le sein de l' ignominie, rencontrer
par-tout le tableau touchant de l' amour
heureux et de la vertu triomphante ! Oui,
tel est le sort que la justice éternelle te
réserve, tu ne verras finir ton exécration
existence qu' après avoir souffert tous les
tourmens de la noire et dévorante envie
et de la haine implacable et déçue ;
qu' après avoir éprouvé tous les genres
d' insultes et d' outrages ; et du milieu de la
fange, traînée enfin sur le bord du cercueil,
tes yeux, frappés alors d' une lumière

éblouissante et terrible, mesureront avec

p227

effroi la profondeur de l' abyme creusé par les passions et l' impiété. Dans les convulsions d' une agonie privée d' espérance, tu verras toute l' horreur du vice sans pouvoir le haïr, et tu connoîtras qu' il existe un dieu, sans pouvoir l' invoquer. à ce discours, Armoflède ne pouvant plus se contenir, prit enfin la parole, et avec la figure et le ton d' une abominable furie, elle exhala sa rage par un torrent d' injures. Adalgise l' écouta tranquillement sans l' interrompre ; il sembloit jouir de sa vaine fureur ; et lorsqu' elle eut cessé de parler, il appela la servante et lui ordonna de prendre le flambeau ; ensuite se tournant vers Armoflède : je crois, lui dit-il froidement, qu' il est temps de terminer cet entretien ; permettez-moi, madame, de vous reconduire dans votre appartement, car vous attendriez inutilement cette nuit l' amant heureux auquel vous prodiguez vos faveurs avec un mystère si ingénieux. En prononçant ces mots, Adalgise entraîne Armoflède, malgré sa résistance, en lui disant tout ce que la plus sanglante ironie peut fournir de piquant et' injurieux. Enfin, après avoir épuisé contre elle

p228

tous les traits envenimés du mépris et de la haine, il sortit de cette maison avec autant d' aversion et de dégoût, qu' il y avoit apporté d' amour. Tel est le peu de solidité des passions humaines ; elles seroient moins dangereuses si l' on en connoissoit toute la fragilité : on les croit durables, enracinées, parce qu' elles sont violentes, et on les combat avec découragement ; cependant un simple incident, un dépit vif, un changement physique, et souvent une seule réflexion, suffisent pour les détruire.

Chapitre xvii.

histoire d' Axiane.

les blessures d' Olivier examinées par les médecins, ne furent pas trouvées dangereuses ; mais comme il avoit un peu de fièvre, on lui prescrivit de garder le lit pendant quelques jours. Le lendemain, les deux princesses, Isambard et Roger, étant dans sa chambre, la conversation tomba sur les exploits et les aventures de la comtesse ; on lui fit plusieurs questions. Béatrix, entre autre choses, lui demanda pourquoi elle ne portoit pas le titre de reine, Balahac son époux ayant été couronné roi dans Carcassonne. Axiane répondit qu' elle ne pouvoit satisfaire la curiosité de la duchesse sans entrer dans de longs détails. On la pressa de conter son histoire ; elle y consentit, et prenant la parole, elle fit le récit suivant :

parmi les rochers des Asturies, il existe

encore quelques débris d' une antique habitation ; on y voit les restes d' une forteresse qui fut jadis l' asile respectable du grand Pélage et des goths fugitifs qui, sous sa conduite, échappèrent comme lui à la tyrannie des arabes : c' est dans ces lieux déserts que je fus élevée ; mon père, sous un nom supposé, s' étoit retiré dans cete profonde solitude. Suivi seulement d' un domestique fdèle, il avoit, avec son secours, construit une simple chaumière au milieu même des débris de la forteresse, et cette humble habitation touchoit à l' une de ces ruines, appelée encore la *tour de Pélage* . Mon père me cacha avec un soin égal et mon sexe et ma naissance ; tant qu' il vécut je ne portai jamais qu' un vêtement rustique et grossier, pareil au sien. Il m' appeloit Favila, je me croyois son fils. Je croyois encore avoir un frère ; Balahac, remis dès le berceau entre les mains de mon père, fut le compagno de mon enfance, et nourri dans cette double erreur, il ne voyoit en moi qu' un frère

p231

chéri. Plus âgé que moi de six années, il se plut à me former aux exercices dans lesquels il excelloit lui-même ; il m' apprit à tirer de l' arc, à manier la fronde, à gravir les rochers les plus escarpés, à franchir à la course les fossés et les haies, à passer les torrens à la nage. Le soin de m' instruire et de m' aguerrir étoit sa plus douce occupation. Mon père observoit avec joie sa tendresse pour moi, et il ne négligeoit rien pour la fortifier : il me prescrivait pour mon frère tous les égards du respect et toute la soumission de la dépendance ; mais Balahac n' abusoit point de l' empire qu' on lui donnoit sur moi. Cependant je me rappelle que durant tout le temps de mon enfance, il s' affligeoit sans cesse en considérant la petitesse de ma taille et mes traits efféminés ; mais lorsque j' eus atteint ma treizième année, cette délicatesse extérieure devint à ses yeux un motif de plus d' intérêt et de sensibilité ; chaque jour il sembloit craindre davantage de m' exposer : loin d' exciter mon courage, il n' employoit plus son autorité qu' à le modérer ; à la course, à la chasse, je le voyois pâlir et frémir s' il redoutoit pour moi le moindre

p232

péril. Bientôt même il étendit ses tendres sollicitudes jusqu' aux choses les plus frivoles, il se plaisoit souvent à tresser mes cheveux : si je les accrochois aux branches des arbres en courant dans les taillis, il s' élançoit vers moi en se plaignant vivement de mon étourderie. Il redoutoit pour moi jusqu' à l' ardeur du soleil ; jamais dans le haut du jour il ne vouloit me laisser aller sur les rochers et dans les plaines ; il me conduisoit dans les bois ou sous des ombrages épais ; et quand mon père lui reprochoit doucement de gêner par de tels soins la première éducation qu' il m' avoit donnée : j' avoue, répondoit Balahac, que je trouve dans sa figure je ne sais quoi de délicat et de touchant qui m' attendrit et qui m' inspire une foiblesse que je ne puis comprendre moi-même. Je ne saurois voir

sans un étonnement qui a quelque chose
de pénible, ses faibles mains lancer une
lourde pierre, ou tendre un arc dont la
grandeur surpasse celle de sa taille ; je
souffre en voyant ses épaules ployer sous
le poids énorme d' un carquois. Ne regarde-t-on
pas avec peine une tendre fleur,
lorsqu' agitée par les vents elle se balance sur

p233

sa tige légère et paroît prête à se rompre ?
Hé bien, j' éprouve cette impression
désagréable quand je vois Favila exposé aux
injures de l' air, quand le soleil darde ses
rayons brûlans sur son front, ou quand
la neige et la grêle tombent sur sa tête :
sa constitution me paroît si fragile, qu' il
me semble qu' une chute, le moindre choc,
les plus légers accidens, suffiroient pour
lui coûter la vie. Mon père écoutoit ces
discours en souriant ; il croyoit y démêler
un instinct secret et des sentimens qui
s' accordoient avec ses plus douces
espérances. Nous chérissions ce bon père avec
la plus vive tendresse ; nous trouvions
dans sa conduite et dans ses entretiens
tout ce qui pouvoit nous faire aimer nos
devoirs et la vertu. Il avoit posé des
sièges de mousse et de gazon dans la tour
de Pélage ; il nous y rassembloit tous les
soirs, et là, s' asseyant entre Balahac et
moi, tantôt il nous contoit l' histoire du
grand Pélage et celle de ses successeurs,
tantôt il nous vantoit les charmes de la
solitude et le bonheur de vivre ignoré
des hommes dans une douce obscurité.
Souvent il nous parloit de l' amour, et de

p234

la félicité que peut procurer une union
formée par la sympathie ; et toujours il
finissoit par nous assurer qu' il s' occupoit
déjà du soin de chercher pour chacun de
nous une compagne aimable, et qu' aussitôt
que j' aurois atteint ma dix-septième
année, il nous marieroit, l' un et l' autre,
le même jour. Balahac ne comprenoit pas

comment mon père pourroit nous trouver
une épouse dans le désert où nous vivions ;
nous étions éloignés de toute habitation :
nous avons deux ou trois fois rencontré
dans nos courses, à plusieurs lieues de
notre chaumière, quelques filles de pâtres ;
mais elles nous avoient paru si grossières
et si peu jolies, que nous ne pouvions nous
former une idée séduisante de l' amour et
de l' hymen
cependant mes jours s' écouloient paisiblement
dans l' heureux calme des passions
et de l' innocence ; la tendresse de mon père
et de Balahac répandoit sur tous les instans
de ma vie un intérêt pur et touchant qui
suffisoit à mon bonheur. Je ne connoissois
ni les plaisirs factices et les chagrins réels
créés par l' opinion, ni les jouissances frivoles
et les inquiétudes dévorantes causées

p235

par l' ambition et par l' orgueil. Je réfléchissois
peu, je ne songeois point à l' avenir,
parce que mon ignorance et l' uniformité
de ma vie ne me permettoient pas
d' y entrevoir les révolutions et les événemens
qui peuvent enflammer et frapper
l' imagination ; sans défiance, sans crainte,
sans prévoyance et sans desirs, mon ame
calme, neuve et sensible, aimoit sans exaltation,
jouissoit avec sérénité, et n' avoit
jamais éprouvé les transports ou l' amertume
d' un sentiment impétueux, et l' émotion
violente de la joie et de la douleur.
Mais cet état si doux ne devoit pas durer
long-temps : j' entrois dans ma seizième
année lorsque mon père fut tout à coup
atteint d' un mal qu' il jugea lui-même
mortel, et malheureusement il ne se trompoit
pas. Au bout de quelques jours, sentant
qu' il touchoit à ses derniers momens, il
nous fit approcher de son lit, en nous
prévenant qu' il alloit nous découvrir
d' importantes vérités. Je me mis à genoux, et
j' arrosai de pleurs la main qu' il me tendoit.
Je dois, me dit-il, vous déclarer votre
naissance et votre véritable nom : vous n' êtes
point Favila, et cet habit d' homme cache

p236

en vous la fille de Bermude ; vous vous appelez Axiane, et je suis votre père. Quoi ! Lui dis-je, vous êtes l' un des successeurs du grand Pélage ! Vous êtes ce vertueux Bermude que l' on croit mort depuis quinze ans ! Mon père alloit répondre, lorsque Balahac, que la surprise et l' émotion avoien rendu pendant quelques instans immobile, prit la parole, et me regardant avec autant de trouble que d' attendrissement : ô ciel ! S' écria-t-il, Favila n' est point un homme ! ... Axiane, ô ma soeur ! ... non, interrompit Bermude, non, Balahac n' est pas le frère d' Axiane, car il n' est point mon fils. Ah ! Reprit Balahac avec transport, vous êtes toujours mon père ! En disant ces paroles, il se jeta à genoux près de moi ; il saisit ma main et celle de Bermude, et les pressa contre son coeur en versant un déluge de larmes. J' avois un frère, dit Bermude, et vous êtes son fils ; il vous remit en mourant entre mes mains, vous étiez alors au berceau : de cet instant je vous adoptai, et ceux qui vous donnèrent le jour n' auroient pu vous aimer davantage. Maintenant, poursuivit mon père, je dois vous rendre compte des motifs

p237

qui ont dirigé ma conduite. J' avois trente ans lorsque je montai sur le trône des Asturies. Je succédois au tyran le plus cruel, je venois de terminer glorieusement une guerre longue et sanglante. Tout sembloit me promettre un règne heureux et paisible ; mais les excès et les vices de mon prédécesseur avoient corrompu les moeurs publiques ; car telle est la funeste influence d' un despotisme sanguinaire. Je voulus rétablir l' ordre et les lois ; la haine et la vengeance, et non l' amour du bien public, avoient renversé le tyran : le peuple, irrité d' une horrible oppression, et fier d' en avoir secoué le joug, connoissoit toute sa force, et en même temps ignoroit ses véritables intérêts ; il étoit devenu féroce, défiante et turbulent, il me fut impossible de l' éclairer ; et ne pouvant ni le servir ni réprimer ses désordres, je pris le parti d' abdiquer. Je me

retirai dans la province où j' étois né ; mais
je n' y goûtai pas la tranquillité que j' espérois

p238

y trouver. Les hommes supposent
toujours de l' ambition à ceux qui ont joué
un grand rôle ; ils n' attribuent communément
le sacrifice de leur rang et de leur
autorité qu' à un mouvement passager de
crainte ou de dépit, ou à de profondes
combinaisons politiques : on cherche en
vain le repos avec un nom célèbre ; on est
toujours suspect aux ambitieux, aux
intrigans. J' en fis la triste expérience ; je fus
calomnié, persécuté, forcé de quitter ma
solitude et d' errer dans ma patrie, sans
pouvoir me fixer dans une retraite paisible.
Au bout de quelques années je perdis mon
épouse, qui mourut en donnant le jour à
ma fille ; alors je formai la résolution de
renoncer entièrement au monde, je fis
courir le bruit de ma mort, et je vins
m' établir dans ce désert. Une longue expérience
m' avoit appris que le bonheur est incompatible
avec les passions violentes : aussi
la nature ne nous les donne-t-elle pas ; elles
sont le fruit de l' éducation, qui, tendant
à perfectionner notre ame et notre esprit,
exalte nos sentimens en enflammant notre
imagination. Livrés à nos propres penchans,
sans l' influence de l' exemple, sans

p239

l' aiguillon piquant de l' amour propre et
de la difficulté, nous n' aurions qu' une
sensibilité douce, mais durable ; car la
constance des affections est dans la nature,
c' est l' orgueil sur-tout qui produit la légèreté.
Je voulois, mes enfans, vous rendre
heureux ; je voulois vous unir un jour l' un
à l' autre ; et persuadé que la fidèle sympathie,
que la tendre et douce amitié,
sont les seules bases solides du véritable
amour, je voulois que vous vous amusassiez
long-temps sans vous connoître ; je
voulois enfin, que l' imagination n' eût
aucune influence sur vos sentimens, parce

qu' elle nous égare toujours, tandis que le
coeur seul, lorsqu' il choisit sans précipitation,
ne nous trompe jamais. Mon dessein
étoit de ne vous révéler ce mystère
que dans deux ans ; mais la mort, dont
je sens les approches, me force enfin à vous
le déclarer... Balahac... je vous recommande
votre soeur adoptive, votre unique
amie désormais... celle qui deviendra,
je l' espère, votre épouse et votre
inséparable compagn... cependant, comme
elle est trop jeune pour pouvoir connoître
son coeur et pour en disposer, j' exige que

p240

vous ne lui proposiez que dans deux ans
de s' unir à vous par un lien indissoluble
et sacré : je desire cet hymen et ne le
prescris point. à ces mots, Balahac prit la
parole pour jurer de me consacrer sa vie,
quels que fussent, avec le temps, mes
sentimens et ma décision. Après avoir reçu
ce serment si touchant et si généreux, mon
père nous remit deux cassettes, qui contenoient
les preuves de notre naissance,
une somme considérable en or, et toutes
les pierreries de ma mère. Le reste du jour
fut employé à écouter les sages instructions
que mon père nous laissoit par écrit,
et dont il nous fit la lecture. Il nous
conseilloit de rester dansnotre solitude ; mais
dans le cas où nous nous déterminerions
à la quitter, il nous prescrivait la manière
dont nous devons nous conduire. Nous
passâmes la nuit entière auprès du lit de
mon vertueux père ; aux premiers rayons
du jour nous reçûmes sa dernière bénédiction,
et peu d' instans après il expira
dans nos bras... nulle expression ne sauroit
rendre ce que j' éprouvai dans cet
affreux moment ; mon attachement pour
mon père avoit toujours été le sentiment

p241

dominant de mon coeur, et mon inexpérience
et l' éducation que j' avois reçue,
devoient rendre plus terrible encore la

profonde douleur de cette perte irréparable. Je n'ignorois pas que la mort est le terme inévitable de la carrière humaine ; mais jusqu'à cet instant, n'ayant jamais vu mourir ou même disparaître une des personnes qui composoient pour nous tout l'univers, ce déchirant spectacle avoit pour moi quelque chose d'incompréhensible ; il me frappoit autant que si je n'eusse jamais eu l'idée de la mort. On ne pouvoit m'arracher de la chambre de mon père : déjà depuis quelques heures il n'existoit plus, et je l'appelois encore en faisant retentir notre chaumière des cris aigus du désespoir... enfin, quand mes forces furent entièrement épuisées, Balahac me prit dans ses bras et me porta dans la forêt voisine. Aidé de ce fidèle serviteur dont j'ai parlé, Balahac creusa le tombeau de mon père, et l'enterra dans la tour de Pélage ; ensuite il me conduisit dans ce triste lieu, devenu pour nous un temple. Je jetai les yeux en frémissant sur l'endroit où j'avois vu le siège de gazon qu'avoit occupé mon père. Je

p242

me prosternai en apercevant le monument funèbre élevé par la piété de Balahac, et je perdis l'usage de mes sens en embrassant cette terre sacrée. Cette impression terrible autant que douloureuse ne m'empêcha pas d'y revenir dès le lendemain. Balahac, pour me distraire, me proposa d'orner le chemin qui de la forêt conduisoit à cette ruine révéérée : nous plantâmes deux haies de lauriers entrelacés d'églantiers et de pampres, et nous plaçâmes des citronniers et des orangers sauvages devant la brèche par laquelle on entroit dans la cour. Chaque jour, au lever du soleil, nous allions sur la tombe invoquer l'être suprême et les manes de mon père, confondant ainsi, par ce double hommage, deux sentimens sublimes, qui, l'un et l'autre, puisés dans la nature, n'ont en effet qu'une seule et même source, la piété religieuse et la piété filiale. Je passai les trois premiers mois qui suivirent la mort de mon père dans un tel accablement, que je n'étois capable ni de réfléchir sur ma situation ni de former de nouveaux

projets ; mais enfin je sortis par degrés
de cette espèce d' anéantissement ; mes

p243

idées se débrouillèrent, et je commençai
à sentir que je devois jeter les yeux sur
l' avenir et peser mûrement les conseils de
mon père. L' idée qui me frappoit le plus
étoit celle de ce haut rang qu' avoit occupé
mon père : il me sembloit que la fille de
Bermude, la fille d' un roi, ne devoit ni
se conduire ni penser comme l' obscur
Favila. J' avois à choisir entre deux partis,
celui de rester dans notre désert, ou celui
d' aller vivre dans le monde : je penchois
beaucoup pour le dernier, malgré la peinture
effrayante que mon père nous avoit
faite tant de fois des dangers auxquels on
est exposé lorsqu' on vit dans une société
nombreuse. La curiosité seule auroit à cet
égard suffi pour me déterminer, indépendamment
de la vanité naissante qui me
donnoit tant de dégoût pour l' obscurité ;
mais j' avois pour Balahac une amitié
sincère, et je savois que tous ses desirs et tous
ses vœux se trouvoient fixés dans la solitude
que nous habitions. J' étois vivement
combattue par la certitude de l' afflige ;
cependant, malgré mon affection pour
lui, et quoiqu' il fût plus tendre pour moi
que jamais, je n' avois plus, depuis la mort

p244

de mon père, la même confiance en lui.
Il étoit devenu mon seul appui dans le
désert. Je sentois confusément que l' égalité
n' existoit plus entre nous ; cette idée
me le rendoit moins agréable, et en même
temps elle m' inspiroit une sorte de crainte
qui redoublait l' embarras que j' éprouvois
à former une résolution positive. Balahac,
respectant ma jeunesse et les ordres de mon
père, ne me parloit ni d' amour ni d' hymen ;
mais toujours fixé près de moi, il
ne me quittoit plus, et cette extrême assiduité
m' importunoit souvent. Sa présence
m' en imposoit tellement, qu' elle gênoit

jusqu' à ma pensée ; il me sembloit qu' il
devoit la pénétrer, et je n' osois la fixer
devant lui sur des projets contraires à ses
desirs. Peu accoutumée à feindre, cette
contrainte me devenoit chaque jour plus
pénible. Mon père, comme je l' ai dit, nous
avoit remis deux cassettes ; Balahac s' étoit
chargé du soin de garder celle qui contenoit
l' or et nos papiers, et j' avois reçu
l' autre, que je savois remplie des bijoux
de ma mère. Long-temps absorbée dans
ma douleur, j' avois pendant plusieurs mois
oublié cette cassette ; enfin je me la rappelai

p245

tout à coup, et en même temps
j' éprouvai la plus vive curiosité de
l' ouvrir ; mais voulant considérer à mon aise
tout ce qu' elle contenoit, j' imaginai que
Balahac pourroit trouver de la puérilité
dans l' examen scrupuleux que je comptois
en faire, et je me promis de ne l' ouvrir
qu' en son absence et à son insu. Après
avoir pris ce parti, je ne m' occupai plus
qu' à trouver les moyens de me débarrasser
de Balahac pendant quelques heures :
avant d' en venir à bout je le tentai plusieurs
fois vainement. Enfin, un matin
qu' il partoit pour la chasse, j' inventai,
pour ne le pas suivre, un prétexte si
plausible, qu' il consentit à me laisser dans la
chaumière. Aussitôt qu' il fut sorti, je
m' enfermai dans ma petite chambre ; je pris
ma cassette, dont j' avois la clé, et je
l' ouvris précipitamment. Le premier objet
qui frappa mes yeux fut un portrait en
miniature qui représentoit ma mère : son
nom étoit gravé sur la bordure. Je ne
pouvois juger de la ressemblance ; mais
n' ayant jamais vu de tableaux, je fus saisie
d' admiration en considérant cet ouvrage,
qui me parut un chef-d' oeuvre inconcevable.

p246

En même temps mes yeux se remplirent
de larmes en contemplant les traits
de celle qui m' avoit donné le jour...

quand cette émotion si naturelle fut un peu calmée, j' examinai avec attention l' habillement somptueux de cette figure charmante ; j' en fus éblouie, et je soupirai en comparant mon vêtement rustique à cette élégante parure. Plus empressée que jamais de continuer ma recherche, je posai le portrait sur une table, et je tirai successivement de la cassette tous les bijoux qu' elle contenoit. Il y en eut plusieurs dont il me fut impossible de deviner l' usage ; mais le portrait m' indiquoit celui des colliers, des aigrettes, des bracelets et des bagues. Chaque chose avoit pour moi le mérite de la nouveauté : j' étois également surprise et charmée, je ne pouvois me lasser d' admirer l' éclat et le merveilleux travail de ces brillantes bagatelles. Bientôt j' éprouvai le plus vif desir de m' en parer moi-même, du moins pour quelques instans ; et, regardant le portrait afin de bien placer ces ornemens, j' attachai d' abord dans mes cheveux une aigrette de saphirs et de rubis ; mais comme

p247

mon habit me cachoit entièrement le cou et la poitrine, je le déchirai pour me découvrir la gorge, ensuite je mis un collier de perles et une chaîne de diamans. Je relevai mes longues manches, et j' ornai mes bras et mes mains avec des bracelets et des anneaux de pierreries. Je n' avois point de miroir, et je n' en connoissois pas même l' usage ; mais desirant me voir ainsi parée, je descendis dans le jardin, je m' aprochai d' un bassin rempli d' eau, qui se trouvoit à l' ombre sous une allée de peupliers, je m' assis sur un banc de gazon, au bord de la fontaine, et je me regardai dans l' eau, qui réfléchissoit parfaitement ma figure. La manière dont j' étois mise offroit un double contraste extrêmement ridicule : avec un habit d' homme, j' avois la gorge découverte et les bras nus comme une femme ; et avec des vêtemens faits d' une toile grossière, j' étois surchargée des plus magnifiques ornemens. En me regardant je ne fis que cette dernière remarque, je regrettai de n' avoir pas un habillement couleur de pourpre et d' azur, comme celui

qu' on avait représenté dans le portrait
de ma mère ; mais d' ailleurs je me contemplai

p248

avec un plaisir d' autant plus grand,
qu' il étoit absolument nouveau pour moi.
Pour la première fois, j' examinai mes
traits, et je me comparai aux autres objets
que j' avois vus, aux jeunes paysannes que
j' avois rencontrées dans mes courses. Je
me persuadai que j' étois jolie ; cette découverte
me fit apprécier la beauté, et je pensai
en même temps qu' il étoit fâcheux de
la cacher et de l' ensevelir dans un désert.
Ces réflexions, et beaucoup d' autres qui
ne s' étoient jamais offertes à mon esprit,
m' occupèrent pendant long-temps. Enfin,
sortant de ma rêverie, j' allois m' arracher
de cette dangereuse fontaine, lorsqu' en
levant les yeux, et tournant la tête, j' aperçus
Balahac qui, près de moi depuis un
quart d' heure, me regardoit en silence.
Je fis un cri perçant, et j' éprouvai, pour
la première fois de ma vie, le sentiment
pénible de la honte et de la confusion. La
pudeur et le remords d' une vanité frivole
me causoient un embarras inexprimable.
Mon premier mouvement fut de fermer
mon habit et de rabattre mes manches ;
ensuite je voulois fuir, mais Balahac me
retenant : oh ! Que crains-t, me dit-il,

p249

d' une voix tremblante ; oh ! Laisse-moi te
contempler encore ! ... ces paroles, les
larmes qui mouilloient ses paupières, la
vive émotion qui se peignoit sur son visage,
augmentèrent mon embarras, mais
dissipèrent la crainte que j' avois de sa
sévérité. Je ne répondis rien, j' étois debout ;
et comme la frayeur que je venois
d' éprouver, m' ôtoit la force de me soutenir
sur mes jambes, je me remis sur le
siège de gazon, en tenant fortement d' une
main, sur ma poitrine, mon habit déchiré,
dans la crainte qu' il ne s' entr' ouvrît.
Dans ce moment, Balahac se précipite à

mes genoux : ce mouvement me fit tressaillir ; aussitôt il se releva, et s' assit près de moi. Il gardoit un profond silence ; je n' osois le regarder ; je l' entendis soupirer plusieurs fois : nous restâmes plus d' une demi-heure dans cette situation. Au bout de ce temps, Balahac reprenant la parole, avec une voix plus calme et plus assurée. Ma soeur, me dit-il, gardez-vous de croire que ces vains ornemens puissent vous embellir... il est vrai, je vous contemplois avec surprise, avec ravissement... mais c' étoit vous que j' admirois, et non

p250

cette nouvelle parure, qui n' est à mes yeux qu' inutile et bizarre. Ah ! Pourquoi notre père a-t-il cru devoir nous laisser ces funestes superfluités ? Et que ne pouvez-vous, chère Axiane, les dédaigner autant que je les méprise ! En achevant ces mots, Balahac ne put retenir ses pleurs ; j' en fus vivement touchée, mais cet attendrissement pasager ne changea rien à mes résolutions secrètes. Cet entretien me fit connoître que j' avois sur Balahac une sorte d' ascendant dont j' ignorois la cause ; mais chaque instant depuis cette époque m' en démontroit le pouvoir suprême. Cette découverte me causoit un embarras et me donnoit avec lui une certaine réserve dont je ne pouvois me rendre raison, et en même-temps elle m' affermissoit dans mes projets ; car j' étois certaine que Balahac ne résisteroit pas à ma volonté. Brûlant du desir de me montrer, d' admirer les chefs-d' oeuvres des arts, de voir des objets nouveaux, j' osai enfin conjurer Balahac de quitter notre solitude : son chagrin fut extrême ; mais depuis l' aventure de la fontaine, il étoit préparé à cette demande ; et, comme je l' avois prévu, il y

p251

céda, après l' avoir vainement combattue. Il exigea seulement qu' en entrant dans le monde je continuerois à cacher mon sexe,

et que je laisserois croire que nous étions frères.

Je ne quittai pas notre désert sans répandre de sincères larmes sur le tombeau de Bermude, et sans éprouver une sorte de remords, en songeant que je laissois dans cette solitude les cendres révérees d' un si vertueux père. Notre fidèle domestique, ou pour mieux dire notre ami, nous suivit et nous servit de guide ; il nous conduisit dans l' une des villes que mon père avoit désignées dans le cas où nous abandonnerions notre paisible asile. Notre voyage fut assez long, mais heureux.

Nous arrivâmes dans la ville versle milieu du jour : en y entrant, nous y remarquâmes un grand mouvement, et je vis là, pour la première fois, une multitude de gens armés. L' habillement de ces soldats me parut d' un éclat surprenant ; j' admirois sur-tout leur maintien et leur contenance audacieuse et fière. Nous apprîmes que ces troupes étoient celles du célèbre Abdérame, ce vaillant général venu du

p252

fond de l' Asie pour détrôner le tyran qui opprimoit les sarrasins. Une grande partie de ce peuple révolté contre son roi s' étoit rangée sous les étendards d' Abdérame, et ce jour même, la ville où nous étions avoit ouvert ses portes à ce fameux guerrier. En entrant dans la grande place, nous vîmes paroître Abdérame : il étoit monté sur un superbe cheval blanc, et distingué de tous les autres par sa beauté, sa taille majestueuse et la magnificence de son armure. Mille cris de joie s' élevèrent à son aspect : ces acclamations, ces hommages éclatanssque je n' avois jamais vu rendre, m' inspirèrent pour lui un respect et une admiration qui alloient jusqu' à l' enthousiasme. Mon visage étoit couvert de larmes, mon coeur palpitoit avec violence, je respirois à peine, quand tout à coup les troupes défilèrent devant Abdérame au bruit de la musique guerrière. Je n' avois jamais entendu que les voix rustiques et les flageolets des pâtres de nos déserts ; les sons bruyans des cymbales, des trompettes et des tambours, me causèrent le

transport le plus vif que j' aie jamais éprouvé :
agitée d' un frémissement universel, je

p253

frissonnois, je brûlois, mille sensations
tumultueuses et nouvelles troublaient ma
raison t exaltoient mon imagination embrasée ;
j' envisageois pour la première fois
l' image éblouissante de la gloire, et je la
voyois avec ivresse. Lorsque les troupes
eurent défilé, Abdérame fit au peuple une
harangue, dans laquelle il invitoit une
partie des citoyens à prendre les armes
et à se ranger sous ses drapeaux à peine
eut-il fini de parler, que perçant la foule,
je m' élançai vers lui en criant que je
voulais combattre et le suivre. également
frappé de la petitesse de ma taille, de ma
jeunesse et de mon action, il me fit
approcher, me tendit la main, et me considéra
un instant avec l' expression de l' étonnement
et de la bienveillance ; ensuite se
tournant vers la multitude : amis, dit-il,
quel exemple pour vous ! Voyez l' ardeur
de cet aimable enfant... à ces mots tout
le peuple s' écria qu' il étoit prêt à s' enrôler.
Abdérame, persuadé que mon action avoit
contribué à exciter cet enthousiasme, prit
dès cet instant la plus vive affection pour
moi. Au moment où je m' étois précipitée
dans la foule, Blahac n' ayant pu me retenir,

p254

m' avoit suivie ; je le présentai comme
mon frère, et il s' engagea avec moi. Abdérame
nous envoya des habits dont j' admirai
la forme et la richesse, et ce fut avec
une joie inexprimable que j' endossai une
armure à peu près semblable à la sienne,
et décorée de ses couleurs. Nous quittâmes
la ville pour aller chercher l' armée du roi
des sarrasins. Quand nous fûmes en présence
de l' ennemi, je considérai sans effroi
cette multitude armée qui s' apprêtoit à
nous combattre ; l' éducation que j' avois
reçue me préservoit de la timidité si
naturelle à mon sexe : d' ailleurs, j' tois sous

les yeux d' Abdérame, je ne songeois qu' à justifier l' opinion qu' il avoit de mon courage ; je le regardois comme le libérateur d' un pays opprimé, et je croyois que les troupes commandées par lui devoient être invincibles. Cependant je ne pus me défendre d' un mouvement d' horreur et de pitié en considérant ce nombre prodigieux de soldats ennemis, et en pensant que nous n' étions rassemblés que pour les immoler tous, s' il étoit possible. Mais un regard d' Abdérame m' arracha preeque aussitôt à cette triste méditation ; je pensai que ses

p255

ennemis ne pouvoient être que des monstres féroces, et que l' humanité même devoit faire desirer leur destruction. Je me conduisis dans ce premier combat avec une intrépidité qui fixa plus d' une fois sur moi l' attention d' Abdérame : Balahac, toujours à mes côtés, n' étoit occupé que du soin de parer les coups qu' on me portoit ; bravant la mort sans rechercher la gloire, s' oubliant lui-même au milieu des dangers d' une bataille sanglante, il ne voyoit que moi seule ; et me faisant un rempart de son corps, il combattoit, non pour vaincre, mais uniquement pour me défendre. Nous remportâmes la victoire ; la moitié de l' armée ennemie fut taillée en pièces, le reste prit la fuite. Je n' oublierai jamais l' horreur dont je fus saisie en me trouvant, après le combat, sur le champ de bataille couvert de morts et de mourans. Je considérois cet affreux spectacle en versant les larmes amères du remords et d' une compassion déchirante, lorsqu' on vint me chercher de la part d' Abdérame : l' accueil qu' il me préparoit dissipa bientôt l' impression terrible que je venois de recevoir ; je trouvai Abdérame

p256

au milieu de ses troupes victorieuses. Aussitôt qu' il m' aperçut, il vint à ma rencontre, me prit dans ses bras, et m' embrassa

en me comblant d' éloges : mon
coeur tressailloit de joie ; cependant ses
caresses m' embarrassoient, et par un mouvement
machinal, je jetai les yeux sur
Balahac. Son air triste et sévère m' intimida,
je me troublai, je rougis ; mais je
n' en sentis pas moins vivement le bonheur
et la gloire d' obtenir publiquement des
témoignages si flatteurs de l' approbation
d' Abdérame. Une seconde bataille décida
du destin de l' Espagne : Abdérame tua de
sa propr main le roi des sarrasins et
toutes les troupes de ce malheureux prince
mirent bas les armes et se rendirent au
vainqueur. Malgré les soins de Balahac, je
fus légèrement blessée au côté droit dans
ce combat. Abdérame voyant mes habits
tents de sang, me conduisit dans sa tente ;
là, voulant faire panser ma blessure, il
ordonna à un chirurgien d' ouvrir mon
habit : au moment même, Balahac se
précipitant entre cet homme et moi, déclara
qu' il ne lesouffriroit pas. Cette action
surprit étrangement Abdérame, il resta immobile

p257

en me regardant fixement ; ensuite
s' adressant à Balahac d' un ton impérieux,
il lui demanda l' explication de ce bizarre
procédé ; mais sur le champ je me chargeai
de la réponse. Je n' étois pas fâchée d' avoir
un prétexte si naturel de déclarer mon
secret au héros qui avoit pris tant d' empire
sur mon imagination, et prenant la
parole sans hésiter : seigneur, repris-je,
un seul mot va justifier Balahac ; je suis
une femme, vous voyez en moi la fille du
vertueux Bermude, roi des Asturies. Je
prononçai ces derniers mots avec une sorte
d' emphase ; je savois qu' Abdérame étoit
petit-fils d' un souverain, et je trouvois
un grand plaisir à lui apprendre que j' avois
moi-même une naissance illustre. à cet
aveu, Abdérame fit une exclamation qui
exprimoit à la fois l' étonnement, la joie
et l' admiration : il tomba à mes pieds ; il
me dit tout ce que l' amour peut inspirer
de passionné. Ce langage, que j' entendois
pour la première fois, ne fit que trop
d' impression sur mon ame. Je craignois d' être
abusée par la plus douce de toutes les illusions

en voyant le grand Abdérame, ce héros si célèbre, embrasser mes genoux et me rendre l' arbitre de ses destinées... cependant, au milieu de cet enivrement, l' importune idée de Balahac vint s' offrir à mon esprit ; je levai la tête avec timidité pour le regarder, mais Balahac avoit disparu. Il ne revint point, et le soir je reçus de lui un papier qui contenoit ces mots : " s' il vous reste quelque sentiment de compassion pour l' infortuné Balahac, je vous conjure, Axiane, au nom sacré de notre père, de n' épouser Abdérame que dans deux ans. "

ce billet m' affligea sensiblement ; je vis que Balahac avoit pris le parti de me quitter et de s' éloigner ; je sentis que je ne pourrois m' accoutumer à son absence, et que son bonheur étoit nécessaire au mien ; mais j' interrogeois moins mon coeur que ma vanité, et l' éclat qui environnoit Abdérame donnoit à mes yeux tant de prix à son amour, que toute autre idée ne pouvoit m' occuper profondément. Cependant je pris l' inébranlable résolution de ne recevoir la foi d' Abdérame qu' au bout du temps prescrit par Balahac. Je le déclarai

à Abdérame en lui contant ingénument toute mon histoire. Abdérame se soumit à tout ce que j' exigeai, mais en me faisant promettre de ne le point quitter jusqu' à l' époque fixée pour notre hymen. Abdérame vainqueur de tous ses ennemis, fit paroître dans cette éclatante prospérité autant de justice et de générosité qu' il avoit montré de valeur dans les combats ; le voeu de tous les peuples étoit de le déclarer souverain des pays qu' il avoit conquis. Nous marchions vers Cordoue, et durant la route Abdérame m' entretenoit de ses projets, et je l' entendois avec ravissement me dire qu' il ne desiroit la suprême puissance que pour me placer sur le trône et pour rendre ses sujets heureux. Le jour même de notre arrivée à Cordoue, Abdérame fut proclamé roi ; je vis avec transport

couronner mon amant et le héros que
je croyais le plus digne de réunir les
suffrages d' une grande nation. Il déclara
publiquement ses engagements avec moi, me
logea dans son palais, et m' y fit traiter en
reine. On m' apporta de sa part de magnifiques
habits de femme, et je pris enfin
les vêtemens de mon sexe. Quand je fus

p260

habillée, Abdérame entrant dans mon appartement,
me fit passer dans un salon
tout revêtu de glaces : il vouloit jouir de
ma surprise, sachant que cette invention
magique m' étoit inconnue, puisque je n' avois
habité jusqu' alors qu' un désert et des
camps. Mon étonnement fut extrême en
voyant ma figure répétée tant de fois autour
de moi ; mais je me considérai
tranquillement, malgré l' éclat de ma parure ;
je ne retrouvai plus cette sensation si vive
que j' avois éprouvée dans le désert, au
bord de la fontaine ; j' avois depuis connu
la gloire, et une vanité puérile ne pouvoit
plus m' enivrer.

Les six premiers mois du règne d' Abdérame
me parurent s' écouler avec une inconcevable
rapidité ; des fêtes brillantes,
des spectacles pompeux, les amusemens
les plus variés, ne me laissoient ni le temps
ni la possibilité de réfléchir ; la surprise et
la curiosité donnoient à mes yeux du prix
aux moindres choses ; je jouissois de tout
avec ravissement, et sur-tout du bonheur
de voir Abdérame applaudi par le peuple,
et de l' en croire adoré. Mais enfin je
commençai à m' accoutumer à cette espèce

p261

d' enchantement, et mes yeux s' ouvrirent
par degrés. Depuis long-temps frappée du
spectacle de la misère que je rencontrais
dans les rues, j' avois exprimé ma compassion
à cet égard ; Abdérame avoit répondu
que cette calamité étoit la suite de
l' oppression barbare du dernier roi, et
qu' il s' occupoit des moyens d' y remédier.

Je savois que l' argent pouvoit la faire
cesser, et je proposai à Abdérame, comme
une chose très-simple, de distribuer au
peuple la moitié des trésors que je lui
connoissois ; il sourit, en m' exhortant à me
tranquilliser sur ce point. Je suivis ce
conseil en donnant moi-même tout l' argent
que je possédois ; car Balahac, en partant,
m' avoit laissé la cassette dont il étoit
dépositaire. Bientôt le peuple, connoissant
ma sensibilité, s' adressa directement à moi
pour me prier d' engager le roi à modérer
les impôts qu' il avoit établis. Je me fis
expliquer ce que c' est qu' un impôt ; quelle
fut alors ma douloureuse surprise en
apprenant qu' Abdérame, loin de soulager ce
peuple malheureux, en avoit exigé de
nouveaux tributs, et que les sommes arrachées
à ces infortunés payoient nos plaisirs et ces

p262

fêtes que j' avois trouvées si charmantes !
Cette affreuse découverte me pénétra d' horreur :
à l' instant je me dépouillai de mes
riches vêtemens, je me fis apporter une
robe de bure, et sous cet habit grossier
je me rendis chez le roi. Abdérame, lui
dis-je, tant que je verrai des pauvres dans
vos états, je resterai vêtue ainsi. J' ai
congédié ces musiciens que vous m' avez donnés,
et ce cortége inutile et brillant qui
m' environnoit ; ma table ne sera plus servie
qu' avec frugalité ; je n' assisterai plus à
ces fêtes criminelles dont vos sujets font
la dépense ; ne pouvant soulager la misère
publique, du moins je veux la partager.
S' il est vrai que vous m' aimiez, Abdérame,
vous applaudirez à des sentimens
si naturels, vous saurez regagner l' estime
d' Axiane ; sinon, dégagée de mes sermens
par l' honneur et par la vertu même, je
romprai sans retour tous les liens qui
m' attachent à vous. Mon aspect et ce discours
frappèrent vivement Abdérame ; il s' émut,
s' attendrit, et entreprit de se justifier ; il
n' y parvint pas entièrement, mais j' avois
trop d' ignorance et de bonne foi pour
pouvoir sentir toute la fausseté de son

p263

artificieuse apologie ; il me persuada facilement qu' il étoit infiniment moins coupable que je ne l' avois cru ; il me fit des promesses touchantes, et nous nous séparâmes satisfaits l' un de l' autre. En effet, les fêtes furent supprimées, on fit en ma présence de grandes largesses au peuple, et je cessai de voir des mendiants dans les rues. Je ne recevois plus de requêtes des infortunés implorant ma compassion ; je crus que les impôts étoient abolis, que les soins d' Abdérame avoient enfin rétabli le bonheur dans Cordoue, et je restai plus d' un an dans cette erreur. Malgré tout l' amour d' Abdérame, je n' étois plus heureuse depuis l' entretien dont j' ai rendu compte ; sa justification n' avoit pu me paroître complète ; je l' admirois moins, et le souvenir touchant et douloureux de Balahac s' offroit plus souvent à ma pensée : d' ailleurs, je remarquois avec chagrin qu' Abdérame, depuis qu' il étoit roi, paroissoit moins passionné pour la gloire, et plus sensible à la louange ; la vérité sembloit quelquefois lui déplaire, et je le voyois combler de graces et de bienfaits des gens qui n' avoient d' autre mérite que celui de savoir le flatter avec

p264

adresse. Enfin, le faste de son palais, et les superbes monumens qu' il faisoit élever dans Cordoue, me donnoient toujours de l' inquiétude pour ses sujets. En arrivant à Cordoue, j' avois établi Silo (c' est le nom de ce fidèle serviteur de mon père), dans une jolie maison de campagne aux environs de la ville. J' allois l' y voir quelquefois, mais jamais Abdérame ne m' y laissoit aller sans lui. Abdérame avoit dans cette maison de vastes écuries, et l' on y dresseoit des chevaux de chasse pour lui : un jour que nous y étions ensemble, il eut envie d' essayer un de ces chevaux en ma présence dans un petit pré voisin de la maison ; mais ce cheval l' emporta, et en franchissant un fossé, s' abattit et renversa le roi, qui fut tellement étourdi du coup, qu' il resta évanoui sur la place. Mes cris firent accourir tous les gens de la maison, et Silo avec eux. Aussitôt que ce dernier

aperçut le roi étendu à terre sans connoissance,
il s' approcha de moi, et me glissant
un papier dans la main, il me dit
tout bas ces paroles : *lisez, quand vous
serez seule au palais ; ma vie dépend de
votre discrétion* . Je mis le billet dans mon

p265

sein, et Silo s' éloigna précipitamment. Le
roi reprit l' usage de ses sens ; il n' avoit
qu' une seule blessure légère à la tête ; il
voulut retourner à Cordoue, et nous partîmes
sur-le-champ. Quand je fus seule,
j' ouvris le billet de Silo ; j' y trouvai ces
mots : " la nuit du jour où vous recevrez
ce billet, je serai à minuit dans la petite
cour du palais ; venez seule m' ouvrir la
porte verte, j' ai des choses importantes à
vous révéler. " remplie de trouble et
d' inquiétude, j' ouvris la porte verte à l' heure
indiquée, et fis entrer Silo, que je conduisis
dans mon cabinet. Jugez de ce que
j' éprouvai quand ce vertueux vieillard prenant
la parole, me tint ce discours : " on
vous trompe, Axiane ; les gens qui vous
servent sont vendus au roi, les placets
qu' on vous adresse sont supprimés, le
peuple de Cordoue gémit sous le poids
des impôts, malgré les avantages d' une
paix affermie et générale : vous ne voyez
plus de mendiants, parce qu' on les traîne
dans les cachots, et qu' un édit barbare
défend à la misère d' implorer les secours
de la pitié. On m' a prescrit le silence sur
ces calamités, en me menaçant de la

p266

mort si j' avois le courage de vous en instruire.
épié avec une infatigable vigilance,
je n' ai pu vous éclairer plus tôt ;
j' attendois une occasion favorable pour
vous remettre c billet, écrit depuis six
mois. Ouvrez les yeux, Axiane, et songez
que la fille du grand Bermude ne peut
épouser un tyran. " à ces mots je me jetai
au cou de ce vertueux vieillard : ô mon
unique ami ! M' écriai-je. En disant ces

paroles je fondois en larmes, je pensois à Balahac, et mon coeur étoit déchiré. Je donnai mes pierreries à Silo, en le chargeant de les vendre. Reviens dans quatre jours, à la même heure, lui dis-je ; prépare tout pour notre fuite, nous retournerons ans nos déserts ; je veux aller mourir de repentir et de regret sur la tombe de mon père. Je formois sans effort cette résolution ; je méprisois Abdérame. Rien n' ayant pu corrompre encore les sentimens de justice et d' humanité que la nature et l' éducation avoient gravés dans mon ame, je ne pouvois concevoir un orgueil et des vices qui, sans le funeste pouvoir de l' habitude, paroïtroient à tous les hommes le comble de l' extravagance et de la cruauté.

p267

Au jour fixe, Silo revint ; j' avois pris toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de mon évasion, et nous partîmes sans obstacle. Durant toute la route, je ne songeai qu' à Balahac ; le sentiment si tendre que je me retrouvais pour lui me rendoit d' autant plus à plaindre, que j' ignorois absolument son sort, n' ayant reçu ni de ses nouvelles, ni entendu parler de lui depuis notre séparation. Enfin nous arrivâmes dans notre désert : mes pleurs coulèrent avec amertume en reconnoissant les environs de ces paisibles lieux ; mais quel fut notre étonnement lorsqu' en approchant de la cabane nous reconnûmes qu' elle étoit et plus grande et plus ornée ! Je m' avançai précipitamment, et ma surprise redoubla en voyant sur la porte une inscription gravée en gros caractères. Saisie d' un trouble inexprimable, j' essayai mes yeux remplis de larmes, et je lus ces mots : *du moins, comme mon père l' a désiré, l' amour heureux habitera cette chaumière* . Tremblante et prête à m' évanouir, je craignis confusément d' éclaircir cet étrange mystère, et je me traînai vers la tombe de Bermue. En entrant dans la tour, je restai

p268

un instant immobile en voyant à la place
du tombeau de gazon un superbe mausolée
en marbre blanc : deux lampes de
porphyre, attachées à des chaînes d' or,
étaient suspendues aux côtés d' une pyramide ;
on lisoit ces mots tracés sur la
pyramide : *la piété filiale et la
reconnaissance ont érigé ce monument à la
mémoire du plus sage des hommes* . ô
mon frère ! M' écriai-je, tandis que je m' égarais
loin de toi, tu remplissois mes devoirs !
Du moins cet hommage atteste ton existence,
et je n' ai plus à pleurer que sur
moi-même. En parlant ainsi, je me prosternai
sur la tombe, que j' arrosois de mes
larmes : tout à coup j' entends près de moi
une voix étrangère ; je me relève, et je
vois en tressaillant une jeune personne
d' une figure charmante ; je l' interroge en
tremblant ; elle m' apprend qu' elle habite
la chaumière avec son époux. Je ne doutai
point que cet époux ne fût Balahac ; un
sentiment affreux et nouveau pour moi
vint flétrir mon ame déchirée, et ce
premier mouvement de jalousie fut d' autant
plus cruel, que je n' avois pas l'ô droit de
me plaindre du changement de Balahac.

p269

Cependant je sortis de la tour pour aller
rejoindre Silo, qui s' étoit arrêté devant la
chaumière, et je le vis s' avancer vers moi
avec un jeune homme qui m' étoit inconnu :
une vive sensation de joie, plus prompte
que la réflexion, me fit pressentir que ce
nouvel hôte du désert étoit l' époux de la
jolie paysanne, et je ne me trompois pas.
Cet heureux couple m' apprit qu' un illustre
guerrier, qui commandoit dans Carcassonne,
après les avoir unis, leur avoit proposé
de les établir avec toute leur famille
dans ce désert qu' il venoit d' embellir, en
rendant l' habitation plus commode et le
jardin plus spacieux. J' interrompis ce récit
pour demander le nom de leur généreux
bienfaiteur ; on me répondit qu' il s' appeloit
Cléphis ; mais je ne pouvois méconnoître
Balahac. J' imaginai facilement qu' il
avoit changé de nom ; je pris sur-le-champ
la résolution de me rendre à Carcassonne,

et je partis dès le lendemain. Arrivée près de la ville, je m'arrêtai dans une ferme aux environs, et j'envoyai Silo à la ville, en le chargeant de voir le prétendu Cléphis, et de lui faire un détail exact de mes aventures et de mes sentimens. Quand Silo

p270

m'eut quitté, j'interrogeai mes hôtes sur Cléphis : ils m'apprirent que ce guerrier s'étoit distingué par de tels exploits et des actions si généreuses, que les habitans du pays, après l'avoir pris pour leur chef, venoient enfin de le proclamer roi ; et que le nouveau souverain, depuis son couronnement, c'est-à-dire depuis un mois, avoit pris le nom de Balahac. Ces nouvelles ne me causèrent pas une joie pure et sans mélange ; une triste expérience m'avoit donné pour la royauté une haine invincible et profonde, et je craignois de ne plus retrouver dans Balahac sur le trône les sentimens touchans et vertueux du compagnon de mon enfance : cependant je songeois avec plaisir qu'il ne régnoit que depuis un mois, et qu'il étoit impossible qu'il eût pu se corrompre en si peu de temps. Sur le soir, je vis arriver Balahac suivi d'un cortège nombreux et brillant : il m'avoit laissée dans un enivrement de la pompe et de la grandeur, qui lui persuadoit que pour me plaire il devoit s'offrir à mes yeux dans cet éclatant appareil. Je le retrouvai plus passionné que jamais : il me dit qu'il n'avoit désiré se faire un nom célèbre que pour

p271

satisfaire mon ambition, et dans l'espoir que je ne balancerois point entre Abdérame et lui lorsqu'il auroit un trône à m'offrir. Oui, mon frère, répondis-je, mon coeur s'enorgueillit de vos exploits ; mais c'est la gloire que j'aime, et non la dangereuse autorité du pouvoir souverain. Bermude abdiqua pour conserver sa vertu ; Abdérame a perdu la sienne en montant sur le trône : ces exemples me suffisent,

jamais un roi ne sera mon époux ; renoncez
donc au diadème, la main d' Axiane
n' est qu' à ce prix. à ces mots, Balahac
étonné me demanda de réfléchir à cette
résolution ; mais je l' assurai si fortement
qu' elle étoit inébranlable, qu' il me donna
sa parole de faire le sacrifice que j' exigeois :
en effet, il abdiqua solennellement
le lendemain, et je reçus sa foi le jour
même. Je lui proposai de retourner dans
notre désert ; mais l' essai de la puissance et
du trône avoit déjà porté quelque atteinte
à la simplicité de ses moeurs ; Balahac
voulut rester dans un pays plein de sa gloire,
et dont les habitans le reconnoissoient
toujours pour leur chef : il se montra digne
de leur amour par son humanité, sa modération

p272

et son invariable équité. Vous
connoissez le reste de mon histoire ; la
guerre survint, mon époux périt au siège
de Carcassonne ; je sus venger sa mort,
vaincre ses ennemis, et les forcer à signer
une paix solide et glorieuse. Les peuples
qui s' étoient soumis à Balahac m' assurèrent
tous les droits dont ils l' avoient
rendu dépositaire. La reconnoissance vouloit
me donner un pouvoir sans bornes,
la prudence et la justice m' engagèrent à
le limiter ; et si j' avois eu d' autres sentimens,
les vertus et l' exemple de l' illustre
Béatrix me les feroient abjurer.

p273

Chapitre xviii.

les éperons d' or.

l' histoire de la comtesse exalta l' amour
de Roger et l' amitié de Béatrix pour cette
illustre héroïne. La duchesse, en regardant
Isambard, faisoit un éloge touchant des
sentimens et du caractère de l' aimable
Axiane, lorsqu' on vint à la hâte avertir
les chevaliers que les ennemis s' aprochoient
des remparts. Les princesses et les
chevaliers quittèrent Olivier ! Qui s' affligea
vivement de ne pouvoir sortir de son lit.

Tous les guerriers rassemblés se décidèrent à descendre dans la plaine ; et à peine y furent-ils, que le combat s'engagea, et dura long-temps avec un succès à peu près

p274

égal de part et d'autre. Du côté des ennemis, le comte de Bavière eut seul tout l'honneur de cette journée, dans laquelle il déploya tous les talents d'un grand capitaine et toute la valeur du soldat le plus intrépide : trois fois il rallia les troupes repoussées et les ramena à la charge. Le généreux Barmécide, toujours à ses côtés, lui sauva plus d'une fois la vie et la liberté, en parant les coups de ses adversaires et en le dégageant de leurs mains. Gérold se trouvoit au centre de l'armée, et il combattoit contre Isambard, Thédéric et les autres chevaliers français. Dans le parti de Béatrix, le brave Ogier étoit à la tête des troupes de l'aile droite ; le géant Bruhier commandoit celle des ennemis : il reconnut le chevalier danois, qu'il avoit eu la gloire de vaincre, et le défia de nouveau. Un instant auparavant, le féroce Rotbold, en voulant attaquer Axiane, qui se trouvoit placée entre Ogier et Roger, lui porta un coup de lance ; Roger, en le parant, fut blessé : alors Axiane entendant Bruhier proposer un duel au chevalier danois, défia aussi Rotbold. En vain Roger réclama le droit qu'il avoit de le punir : non,

p275

seigneur, répondit Axiane, c'est la main d'une femme qui doit venger Ordalie et l'infortunée Azoline. Après avoir dit ces paroles, elle jeta à Rotbold le gage de bataille. On donna à l'armée le signal de ces deux combats particuliers ; aussitôt les autres guerriers suspendent leurs coups, et tandis que les hérauts d'armes traçoient l'enceinte où devoient combattre Axiane et Ogier contre Bruhier et Rotbold, Zemni, accourant tout à coup, s'approche du chevalier danois, en défiant à haute voix

l'écuyer de Rotbold, le perfide Tryphon, qui s'avança dans l'arène avec son maître. Ce combat fut terrible et dura plus d'une heure. Le lâche Tryphon prit la fuite ; mais dans ce moment un soldat indigné lui lança une flèche qui lui perça le coeur. Bruhier fut tué sur le champ de bataille ; Rotbold, atteint d'une blessure mortelle, tombe sur la poussière. Axiane aussitôt s'éloigna de lui, et rentra dans les rangs au bruit des acclamations des deux armées. On enleva Rotbold expirant ; il vécut encore quelques jours pour éprouver toutes les angoisses d'une agonie douloureuse et d'une mort impie. L'aile droite des alliés ayant perdu

p276

les deux chefs qui la commandoient, se mit en désordre ; dans le même temps, le roi de Pannonie et le duc de Bénévent, fondant avec impétuosité sur l'aile gauche des ennemis, la confusion devint générale dans l'armée des princes ; et la nuit, qui commençoit à tomber, la redoubla encore. En vain Gérold et Barmécide voulurent pour cette fois rallier les troupes, qui se débandèrent et les entraînent dans leur fuite, les défenseurs de Béatrix les poursuivirent vivement ; mais tout à coup le ciel se couvrit entièrement de nuages, et la nuit devint si obscure, que les vainqueurs, craignant de tomber dans quelque embuscade, donnèrent le signal de la retraite, qu'ils firent aussitôt. Cependant le jeune Mirva, emporté par son ardeur, avoit imprudemment quitté Isambard, qui le rappeloit en vain : Mirva, dans la poursuite des fuyards et dans l'obscurité, s'étoit élancé hors des rangs avec toute la vitesse de son cheval, sans s'apercevoir qu'il s'éloignoit de l'armée et qu'il prenoit un autre chemin. Enfin, au bout d'un quart d'heure, n'entendant plus de bruit autour de lui, il s'arrêta ; mais les ténèbres

p277

étoient si épaisses, qu'il ne put distinguer

aucun objet. Son embarras fut extrême, car son inexpérience ne lui permettoit pas d' y trouver un remède. Il resta long-temps immobile en réfléchissant au parti qu' il devoit prendre : d' abord il distingua dans l' éloignement un grand bruit de chevaux ; mais il n' osoit se diriger de ce côté, craignant de tomber dans les mains des ennemis. Peu à peu ce bruit diminua, et enfin Mirva n' entendit plus rien ; alors il se hasarda d' errer à l' aventure, sans savoir où il alloit. Au bout d' un quart d' heure le ciel s' éclaircit un peu, et Mirva connut qu' il étoit dans une prairie séparée d' une partie de la forêt par un large fossé ; en même temps il aperçut dans l' éloignement une lumière ; il se dirigea vers cette foible clarté, qui sembloit partr d' une chaumière. En poursuivant son chemin, il cotoyoit toujours le fossé ; il n' étoit plus qu' à cinq cents pas de la chaumière, lorsqu' en jetant les yeux du côté de la forêt, il distingua confusément un cheval abattu, et un cavalier étendu dans le fossé. Mirva sur-le-champ descend de cheval, et s' avançant vers le bord du fossé, il vit que le

p278

cheval étoit mort, que le cavalier enversé étoit sans connoissance, mais qu' il respiroit encore. Mirva dégage les jambes du cavalier, qui se trouvoient passées sous le cheval ; ensuite il détache le casque de ce guerrier, il le débarrasse de sa lourde cuirasse, et n' ayant pas la force de le tirer du fossé, il s' y couche près de lui, et parvient de cette manière à soulever ses épaules et sa tête. Alors l' inconnu respire, ouvre les yeux, et reprend l' usage de ses sens ; il reconnoît en revenant à lui qu' un secours inattendu le rend à la vie. En cherchant son libérateur, qui le soutenoit et occupoit si peu de place derrière lui, il rencontre avec surprise une petite main qui ne pouvoit être celle d' un soldat. Au moment même une voix enfantine lui demande s' il est blessé. Eh quoi ! S' écrit l' inconnu, c' est un enfant qui me sauve la vie ! Oh ! Que je suis heureux, interrompit Mirva, de vous entendre parler ! Je pourrai donc me flatter d' avoir sauvé les jours d' un

homme ! Olivier, j' en suis sûr, quand il
saura cela, ne me grondera pas de mon
étourderie, et ma princesse s' attendrira,
m' embrassera, et m' en aimera mieux encore.

p279

Mais pouvez-vous vous lever ? Je
serois si content de vous voir sur vos
jambes ! à ces mots, l' inconnu, ému jusqu' au
fond de l' ame par les discours et la
douce voix de son jeune libérateur, se
retourna, prit Mirva dans ses bras, et le
serrant pendant quelques minutes contre
son sein, il sentit les pleurs de cet aimable
enfant se mêler à ceux qu' il répandoit lui-même.
Enfin le guerrier, s' appuyant sur
l' épaule de Mirva, se leva, et sortit avec
lui du fossé ; mais il étoit si foible, qu' il
ne put procurer long-temps à Mirva la
satisfaction de le voir debout. Il s' assit sur
l' herbe, et questionnant Mirva, il apprit
son âge, son nom, et qu' il étoit le page
favori de la duchesse ; alors l' inconnu,
sans se nommer, déclara à son tour qu' il
étoit un es chevaliers de l' armée des
princes. Après cette explication, l' inconnu
ayant recouvré ses forces, se leva, et prenant
la main de Mirva : écoutez, cher
Mirva, lui dit-il, sans votre secours,
j' eusse infailliblement péri dans ce fossé ;
je ne puis vous prouver ma reconnoissance
qu' en me constituant votr prisonnier.
Je reconnois parfaitement les lieux

p280

où nous sommes, je saurai vous guider ;
venez, vous me présenterez à votre princesse,
et j' ose croire qu' elle mettra quelque
prix à cet hommage. Non, non, reprit
Mirva, les vrais prisonniers sont ceux qu' on
fait dans les batailles : quand le combat
cesse, il n' y a plus d' ennemis ; mais j' avoue
que j' ai souvent envié les chevaliers
qui ont le bonheur d' apporter de glorieux
trophées à Béatrix : ainsi donc, si vous
voulez me donner une pièce de votre armure,
j' aurai un grand plaisir à l' offrir à

ma princesse. Je ferai plus, répondit le chevalier, je vous la porterai moi-même demain matin, je vous en donne ma parole. Hé bien, reprit Mirva, vous me ramènerez en même temps mon cheval, que je vais vous prêter, afin que vous puissiez cette nuit retourner dans votre camp. L' inconnu, profondément touché, refusa cette offre généreuse ; mais Mirva insista si fortement, en disant qu' il prendrait des guides dans la chaumière pour le conduire au château, que l' inconnu consentit enfin à ce qu' il desiroit ; car il savoit que Mirva seroit rendu au château en moins de trois quarts d' heure. Il le conduisit dans la chaumière,

p281

lui choisit des guides, qu' il paya magnifiquement, en les assurant que la princesse ajouterait encore à cette récompense ; ensuite il embrassa tendrement l' aimable Mirva, prit son cheval, et se sépara de lui en renouvelant la promesse de se rendre le lendemain de bonne heure à la cour de la duchesse. Le retour de Mirva causa dans le château une joie universelle ; tout le monde s' intéressoit à lui, et depuis la rentrée des troupes, les chevaliers du cygne et la duchesse étoient dans la plus vive inquiétude sur le sort de ce charmant enfant. Mirva fut grondé et caressé ; mais il ne conta qu' une partie de son histoire, et ne parla point du chevalier inconnu, afin de procurer à Béatrix une agréable surprise pour le lendemain. Mirva, malgré la fatigue de la journée, dormit peu ; car le souvenir de l' inconnu, le desir de le voir au grand jour et de recevoir son présent, le tint éveillé presque toute la nuit. Le lendemain matin, Barmécide ayant fait demander un sauf-conduit, arriva au château à dix heures. Il se rendit sur-le-champ dans la chambre d' Olivier, qu' il trouva couché sur un canapé,

p282

et tête à tête avec Isambard. Barmécide

leur conta que dans la déroute de la veille, le cheval de Gérold ayant été tué, il s' étoit empressé de lui donner le sien ; qu' alors, se trouvant à pied, il avoit pris à la hâte le cheval d' un de ses écuyers, mais que malheureusement ce cheval étoit blessé, et que par cette raison il n' avoit pu suivre Gérold ; que cependant, à la faveur des ténèbres, il s' étoit dérobé à la poursuite des vainqueurs en prenant une autre route ; que se trouvant seul dans une prairie, il avoit voulu franchir un fossé pour entrer dans la forêt ; que son cheval, harassé et blessé, s' étoit abattu en se cassant une jambe, et qu' il étoit retombé mort, en le renversant sous lui dans le fossé. Barmécide ajouta, qu' étouffé sous ce poids et sous celui de son armure, et violemment étourdi de la chute, il avoit perdu connoissance ; et il termina ce récit en contant de quelle manière il devoit la vie au généreux secours du jeune Mirva. Olivier écouta ces détails avec autant d' attendrissement que de surprise : il apprit à Barmécide que Mirva étoit ce même enfant qu' ils avoient trouvé dans les prisons du château de Rotbold.

p283

Barmécide n' avoit fait alors que l' entrevoir un moment, et n' ayant ni revu Mirva ni entendu l' histoire d' Ordalie, il n' avoit pu conserver le souvenir de cet enfant. Olivier chargea Isambard d' aller instruire la duchesse du motif qui amenoit Barmécide ; un instant après, Béatrix et Axiane entrèrent dans la chambre, suivies d' Isambard, de Roger, d' Angilbert, de Lancelot et de Zemni. La duchesse demanda l' explication de ce qu' on venoit de lui dire confusément, et après avoir écouté Barmécide avec la plus vive émotion, elle envoya sur-le-champ chercher Mirva, qui accourut aussitôt. Barmécide, se précipitant vers lui, le prit dans ses bras, et frappé de sa beauté, le regarda quelques minutes avec un attendrissement inexprimable ; enfin, sentant ses pleurs s' échapper malgré lui, il posa Mirva aux pieds de la duchesse. Pardonnez, madame, lui dit-il, pardonnez une foiblesse que je ne puis vaincre... hélas ! Je fus père ! ... s' il eût

vécu, mon fils seroit de cet âge : il n' auroit pas sans doute la raison et les vertus précoces de cet incomparable enfant ; mais il me semble que l' enfant d' Abassa devroit

p284

avoir cette aimable figure ; dites-moi si je m' abuse... eh quoi ! Ne trouvez-vous pas dans le visage de Mirva quelque ressemblance avec Abassa ? ... chacun répondit diversement à cette question, et Barmécide se rapprochant de Mirva, lui dit enfin qu' il étoit cet inconnu qui lui devoit la vie. à ces mots, Mirva transporté se jeta dans ses bras. Je vous ai ramené votre cheval, reprit Barmécide, et, suivant ma promesse, je vous apporte une pièce de mon armure : la voici. En disant ces paroles, Barmécide lui donna des éperons d' o. Recevez, lui dit-il, ce signe honorable de la chevalerie, que sous peu d' années, j' en suis sûr, vous aurez le droit de porter ; et recevez encore cette chaîne de pierreries que mon épouse, qui vous chérit sans vous avoir vu, m' a chargé de vous offrir. Mirva, pénétré d' une joie vive et pure, embrassa mille fois le chevalier, et courut ensuite présenter à la duchesse ces dons précieux, qu' il n' avoit désirés que pour lui en faire hommage. Je crois, dit Béatrix, que nul

p285

chevalier ne trouera mauvais que j' accorde à Mirva l' honneur de porter ces éperons un jour entier... chacun applaudit à cette idée, et sur-le-champ Béatrix, penant l' heureux Mirva sur ses genoux, et lui attachant les éperons : cher enfant, lui dit-elle, souviens-toi que c' est à l' humanité que tu dois cette glorieuse distinction ; et lorsqu' un jour tu porteras ces éperons dans les combats, qu' ils te rappellent et cette action de ton enfance, et les vertus du généreux Barmécide. à ce nom, qu' il n' avoit pas encore entendu prononcer, Mirva tressaillit. Barmécide ! Reprit-il ; eh quoi ! Est-ce là le grand Barmécide ? Oui,

répondit la duchesse, c' est lui-même. Mais qui vous a parlé de lui ? -personne dans ce château ; mais le premier nom que j' aie entendu prononcer est celui de Barmécide. -et dans quel pays ? -dans le mien, et dont j' ai oublié le nom, car je n' avois, je crois, que cinq ans lorsque je l' ai quitté. Pendant ce court dialogue, Barmécide troublé, hors de lui, avoit vingt fois changé de visage. Ah ! Madame, dit-il à la duchesse, daignez compatir à ma folie... une véritable folie, je le sais... mais, au

p286

nom du ciel, souffrez que j' interroge cet enfant ! Mirva, lui dit-il, vous rappelez-vous si ce pays dont vous parlez est près de celui-ci ? ... oh ! Je sais qu' il en est bien loin, bien loin... -et pourquoi l' avez-vous quitté ? -je l' ignore ; je me souviens seulement que j' avois un bien bon oncle, que j' ai vu en partant ; et je n' ai pas oublié son nom, parce que j' en ai parlé bien long-temps après à mon père ; car j' y pensois toujours. -et quel étoit le nom de cet oncle ? -il s' appeloit Nasuf. à ce nom, un cri général s' éleva dans la chambre, et Barmécide éperdu, fondant en larmes, demande aux princesses la permission d' ôter l' habit de Mirva, afin de chercher le signe heureux qui doit dissiper tous les doutes. On découvre l' épaule de Mirva, et l' on y trouve l' empreinte de la petite couronne d' olivier. à cette vue, Barmécide ne pouvant supporter l' excès de son bonheur, s' écrie : ô mon fils ! Et tombe évanoui dans les bras d' Isambard. Je n' entreprendrai point de tracer le tableau ravissant de Barmécide, entouré de ses amis, reprenant sa connoissance, et revoyant son fils en pleurs à ses pieds, baisant ses mains

p287

défaillantes et pressant ses genoux contre sa poitrine... j' ai su peindre la terreur et le désespoir, une affreuse expérience m' a fait connotre toutes les sensations

déchirantes de la douleur ; mais depuis long-temps étrangère à la joie, comment pourrois-je en exprimer les mouvemens ? ...
ô toi que l' absence, otre commun malheur et tes dangers, ont rendue, s' il est possible, plus chère encore à mon coeur, ô ma fille ! Quand la justice aura révoqué l' arrêt cruel qui nous sépare, quand je te presserai dans mes bras, je n' envierai plus le sort de Barmécide, et je pourrai peindre alors, avec la vérité de la nature, et le bonheur et les transports d' une mère qui retrouve l' enfant le plus chéri et le plus digne de l' être !

p288

Chapitre xix.

la vengeance.

au milieu de la scène la plus touchante et la plus tumultueuse que la nature et l' amitié puissent produire, l' heureux Barmécide prononça plusieurs fois le nom d' Abassa et celui de Nasuf : il écrivit à Gérold pour l' instruire de son bonheur, et Zemni fut chargé de la double commission de porter ce billet et d' aller chercher Abassa et Nasuf.

Cependant Mirva, malgré la joie de retrouver son père, exprima quelque inquiétude sur ses parens d' adoption. Je leur appartiens aussi, dit-il ; Diaulas m' a sauvé

p289

la vie : sans lui, mon père, et même sans Olivier, vous n' auriez jamais revu votre fils. Va, sois tranquille, reprit Barmécide en l' embrassant ; serois-je père si je ne partageois pas ta reconnoissance pour tes bienfaiteurs ? Oui, tu seras toujours le fils de Diaulas et d' Ordalie ; je te conduirai moi-même dans leurs bras, j' irai presser contre mon coeur la main bienfaisante qui désarma les monstres prêts à t' égorger ; enfin, sois certain que je consulterai toujours ton père adoptif et le généreux Olivier sur tout ce qui te touche, et qu' à cet égard je n' agirai jamais que de concert

avec eux. Mirva répondit à ce discours par les plus tendres caresses ; car cette assurance achevoit de le rendre parfaitement heureux. La duchesse lui fit dire tout ce qu' il savoit de son histoire : il conta que l' homme auquel Nasuf l' avoit confié se disoit son père ; qu' il le fit voyager long-temps ; que cet homme mourut presque subitement dans une mauvaise auberge ; que les gens de la maison chassèrent l' infortuné Mirva ; qu' il erra dans les bois, ne trouvant d' hospitalité que dans des chaumières ; qu' enfin un homme qui alloit

p290

en Saxe se chargea de lui, le conduisit à éresbourg ; que là, il fut vendu aux prêtres du temple d' Irmensul ; qu' il y resta plus d' un an, bien traité et bien nourri, sans se douter qu' il étoit au nombre des victimes dont on ne prenoit soin que pour les immoler dans les temps de calamités.

Malgré le plaisir inexprimable d' entendre Mirva, de le regarder et de le tenir sur ses genoux, Barmécide comptoit chaque minute, et dans l' attente d' Abassa et de Nasuf, il respiroit à peine ; enfin ils arrivèrent. Abassa éprouva la joie la plus vive et la plus pure qui puisse pénétrer le coeur humain. Nasuf, en revoyant Mirva, reçut la récompense entière de son héroïque attachement et de ses vertus ; et Barmécide, au milieu de ses amis, pressant successivement dans ses bras son heureuse épouse, son fils et Nasuf, connut enfin que l' éclat des grandeurs et la gloire même ne sont que de vaines chimères au prix des jouissances délicieuses de l' amitié, de la reconnoissance et de la nature. On apprit de Nasuf que la crainte mortelle que Barmécide ne donnât des soupçons au calife,

p291

en allant à la Mecque, l' avoit déterminé à employer le cruel artifice si nécessaire à la sûreté de l' enfant et de Bamécide, et

auquel en effet Mirva devoit la vie. Nasuf, redoutant même son séjour en Asie, le renvoya en Europe sous la conduite d' un homme sûr. Il en eut des nouvelles pendant deux ans, au bout de ce temps il n' en entendit plus parler : il crut que Mirva n' existoit plus, et, dans cette persuasion, il s' imposa sur cet enfant un silence éternel. Comme on étoit convenu d' une suspension d' armes qui donnoit quelque espérance de voir renouer les négociations de paix, Barmécide resta deux jours au château, et il les passa presque entièrement dans la chambre d' Olivier : ce dernier, plus agité que jamais, avoit besoin de la douce distraction que lui procuroient le bonheur et l' amitié de Barmécide. Accablé de regrets amers et de remords superflus, il ne pouvoit goûter un instant de repos depuis le jour où la duchesse avoit découvert ses sentimens ; et quoique le hasard eût trahi son secret, il pensoit avec douleur que, sans sa foiblesse et son imprudence, Béatrix l' eût toujours ignoré. Cette

p292

princesse, certaine d' être aimée, avoit repris sa gaieté douce et piquante et tous les agrémens enchanteurs de son esprit. Olivier s' imposoit en vain un rigoureux silence : Béatrix, assurée de son coeur, paroissoit toujours satisfaite de lui ; elle trouvoit sans cesse le moyen de le lui témoigner et de le lui dire de mille manières différentes, et toujours avec autant de charme et de sensibilité que de délicatesse. Chaque instant sembloit exalter la passion d' Olivier pour elle ; il l' aimoit avec toute la violence dont son ame ardente pouvoit être susceptible ; souvent il jouissoit malgré lui de l' idée qu' elle connoissoit son amour. La douce sécurité qu' elle montrait à cet égard la rendoit plus intéressante encore à ses yeux ; mais bientôt, se rappelant ses malheurs, son crime, ses sermens, et sur-tout son ami, il étoit effrayé de sa situation, et jetoit en frémissant les yeux sur l' avenir. Meurtrier d' une épouse innocente, il sentoit profondément qu' un nouvel hyménée seroit pour lui, sous ce seul rapport, un crime que rien ne pourroit excuser : aussi

ce projet coupable ne s' offrit jamais à sa pensée. Mais quel parti prendroit-il ?

p293

étoit-il possible d' espérer que Béatrix, instruite de ses sentimens, pût consentir à choisir Isambard pour époux ? Et même, dans cette supposition chimérique, oseroit-il se flatter encore d' avoir assez de générosité pour rester à la cour de la duchesse, spectateur tranquille du bonheur de son ami ? Non, sans doute ; il ne s' abusoit point à cet égard ; il sentoit qu' alors il seroit contraint de s' imposer un éternel exil, de se séparer pour toujours d' Isambard et de Béatrix, et de perdre à la fois ainsi les seuls objets de son affection. Il desiroit donc que Béatrix restât toujours libre ; mais dans ce cas Isambard seroit malheureux, et il faudroit encore quitter la duchesse ; il faudroit s' arracher d' auprès d' elle malgré sa douleur, son amour et ses regrets, et la laisser avec la pensée déchirante qu' elle ne recouvreroit peut-être jamais le bonheur, ou même la tranquillité. C' est ainsi qu' Olivier, dans toutes les suppositions, n' envisageoit dans l' avenir qu' un sort affreux pour lui, pour son ami et pour la duchesse. Il ne se dissimuloit pas que Béatrix, certaine d' être aimée, triompheroit plus difficilement d' une passion

p294

malheureuse. Il voyoit que son coeur s' étoit rouvert à l' espérance, et quoiqu' il fût inébranlable dans ses desseins, il ne concevoit pas comment il auroit le courage de lui ôter entièrement des illusions si nécessaires à son bonheur. Il s' étoit flatté pendant long-temps que du moins Isambard pourroit avoir encore une destinée heureuse et brillante, en partageant avec le temps les sentimens de l' aimable Axiane ; mais cet espoir s' étoit évanoui, car il voyoit que cette princesse avoit enfin ouvert les yeux sur la passion d' Isambard pour Béatrix, et que, d' après cette

connaissance, elle mettoit tous ses soins à réprimer un penchant que la raison n' approuvoit plus.

Cependant Barmécide, obligé de retourner au camp des princes, se rendit, une heure avant son départ, dans la chambre d' Olivier. Je vous apporte, lui dit-il, un écrit qui vous intéressera. Le soir même où la providence nous a rendu mon fils, Nasuf me dit qu' il falloit absolument que le calife Aaron fût informé de ce bonheur inoui. En effet, Nasuf a écrit au calife, et m' a montré sa lettre, que

p295

j' ai passé une partie de la nuit à traduire, afin de vous en procurer la lecture.

à ces mots, Olivier prit des mains de Barmécide la lettre, qui étoit conçue en ces termes :

Nasuf au calife Aaron Al Raschid.

" reconnois ces caractères qui n' offrirent jamais à tes yeux que la vile assurance d' un respect idolâtre et d' une aveugle soumission : un esclave s' exprimoit alors ; tu vas entendre enfin le langage d' un homme libre. Ce n' est point en fuyant, ce n' est point en abandonnant ma patrie, que j' ai repris les droits que la nature m' avoit donnés ; la vertu seule peut effacer la flétrissure de l' esclavage. Oui, dans ton palais, dans l' abjection apparente de ton horrible faveur, je sus m' affranchir, je te méprisois, et j' avois sauvé Barmécide. Oui, tyran, Barmécide respire : réuni pour jamais à son épouse, à son fils, son bonheur est mon ouvrage. Va, je n' envie point tes exploits sanglans, tes funestes conquêtes et ce trône que tu déshonores ; même avant de te haïr, mon ame, élevée

p296

au-dessus de la tienne, sut te préférer Barmécide. Chargé de fers je fléchissois devant toi, mais mon coeur indépendant s' élançoit vers lui ; le tyran n' obtenoit qu' un vain hommage, le culte véritable

étoit pour le héros. Oserois-tu m' accuser
d' ingratitude ? Ah ! Cruel ! Je n' étois à tes
yeux qu' un vil instrument fait pour servir
tes fureurs. Dans la démente de ton
orgueil inconcevable, tu croyois acquérir
par tes largesses et tes dons le droit affreux
d' asservir mon ame, d' en étouffer tous
les sentimens de justice, de compassion
et d' humanité, enfin de la corrompre et
de la dénaturer au gré de tes caprices
et de tes passions... ce fut ainsi que tu
m' ordonnas d' aller égorger Barmécide...
ce fut ainsi que, pour sauver l' innocence,
je n' hésitai point à me déclarer ton complice.
Je reçus de toi le poignard qui
devoit immoler le bienfaiteur de l' orient ;
tu me vis partir avec la stupide confiance
de la férocité... je reparus à tes yeux,
pâle, enanglanté ; tu crus voir sur mes
vêtemens le sang de Barmécide ; tu le
contemplois avec avidité. Barbare ! C' étoit
le mien ; mais ce sang généreux n' étoit

p297

plus celui d' un esclave, j' avois eu le courage
de le verser moi-même pour tromper
ta fureur. Cette large blessure qui
se rouvrit en ta présence (jamais dans
les combats tu n' en reçus d' aussi
glorieuses), je la fis en plongeant dans mes
flancs le poignard dont tu m' avois armé
pour le crime. Je sais qu' il reste encore
quelques traces de grandeur dans ton
coeur corrompu, et ma haine s' en applaudit ;
ton supplice le plus insupportable sera
d' être forcé d' admirer en secret
la vertu d' un esclave, de sentir, malgré
ton orgueil, que l' ame de Nasuf est supérieure
à la tienne. C' est peu d' avoir
affroté tant de périls, de m' être exposé
tant de fois à ton implacable vengeance ;
j' ai bravé l' ignominie ; j' ai supporté pendant
deux ans l' exécration publique, et
(ce que tu ne pourras concevoir) je l' ai
soufferte avec sérénité. Reconnois enfin
qu' il est un mobile de nos actions plus
puissant et plus noble que l' amour de la
gloire ; apprends qu' il est des sacrifices
sublimes que la vertu seule peut produire,
et dont elle est à la fois le motif
et la récompense. Toi, qui n' as jamais agi

que pour obtenir l' applaudissement des hommes, quel est ton recours aujourd' hui ? Malgré les flatteurs qui t' environnent, tu ne peux t' abuser sur l' horreur de ton forfait : j' ai vu tes remords affreux ; je t' ai vu pleurer ta renommée ; mais tu croyois conserver encore quelques droits à l' admiration publique, et cet espoir n' est qu' une vaine illusion. C' est sur-tout dans la justice et dans la bonté que réside la gloire personnelle des souverains ; tout ce qui d' ailleurs illustre leur règne est moins leur ouvrage que celui de leurs ministres, de leurs généraux et de leurs soldats. Barmécide fut pendant dix ans le dieu tutélaire de ton empire. Le peuple, juge impartial de ceux qui le gouvernent, connoissoit tes foiblesses et tes vices ; cependant il respectoit dans le calife le bienfaiteur d' un héros, il chérissoit en lui l' ami de Barmécide ; mais il n' attribuoit qu' au grand visir ces établissemens admirables, ces actions éclatantes de bienfaisance et de générosité qui se faisoient sous ton nom, et la postérité confirmera ce jugement équitable de l' amour et de la reconnoissance.

Maintenant que Barmécide a disparu, qu' est devenu ce florissant empire ? Le peuple opprimé sent de nouveau s' appesantir sur lui les fers du despotisme, qu' une main habile savoit alléger sans les rompre. Déchu de ta grandeur artificielle, sans génie ainsi que sans vertu, objet de mépris et de haine, tu ne sais plus régner que par la crainte. Et dans ce honteux abaissement, tu crois encore n' être fait que pour dominer les hommes ! Les vils préjugés d' un stupide oogueil te persuadent encore que l' être suprême n' a créé les peuples de l' Asie avec une ame immortelle, avec des penchans et des passions, et la faculté de choisir

entre le vice et la vertu, que pour les assujettir à ton joug, que pour les rendre plus soumis à tes volontés les plus barbares, que les animaux sauvages, libres habitans des vastes forêts de ton empire ; car la crainte ne sauroit les intimider, le sentiment ne peut les séduire, ils conservent dans toute son énergie le redoutable instinct de l' indépendance, et tu ne peux les plier à l' esclavage. Et quand la nature ne te laisse

p300

sur eux qu' une autorité précaire et partielle, qu' une autorité foible et momentanée, fondée sur l' adresse et la ruse, et non sur la force, tu peux penser qu' elle t' a donné le droit d' asservir tes semblables ! Ah ! Rappelle-toi les foiblesses et les crimes qui souillèrent ta vie, et rappelle-toi la conduite de l' esclave Nasuf ; compare nos sentimens, nos caractères, et sur-tout nos actions, et juge alors si le ciel nous avoit formés l' un et l' autre, toi pour me commander, et moi pour t' obéir. "

p301

chapitre xx.

le voeu.

les négociations de paix furent rompues quelques jours après le départ de Barmécide ; les hostilités recomencèrent, et durèrent environ trois semaines, sans aucun avantage décisif de part ni d' autre. Cependant Olivier, parfaitement guéri de sa blessure, eut une conférence particulière avec les autres chevaliers français sur les opérations de la guerre, et leur communiqua un plan d' attaque qu' il avoit imaginé. Ce plan étoit aussi hardi que bien combiné, et ses compatriotes l' approuvèrent aisément ; car les français ont eu dans tous les siècles la

p302

brillante témérité d' un courage héroïque et l' heureux pressentiment de la victoire. Les autres généraux combattirent d' abord le projet d' Olivier ; mais enfin, après beaucoup de débats, ce plan fut adopté. Quand la duchesse apprit cette décision, elle se livra à toute l' inquiétude que devoit lui causer une entreprise également téméraire et périlleuse : elle songeoit avec autant d' effroi que de douleur, qu' Olivier en ayant conçu l' idée, étoit en quelque sorte responsable de l' événement, et qu' il braveroit tout, et s' exposeroit avec plus d' audace que jamais aux plus affreux dangers pour en assurer le succès. On devoit s' armer le lendemain matin, un peu avant le jour, pour aller attaquer les princes dans leur camp ; ce qui fut exécuté. Après un combat opiniâtre, l' armée de Béatrix força les premiers retranchemens ennemis ; mais ensuite, arrêtée par la valeur et l' habileté du comte de Bavière, elle fut obligée de livrer une seconde bataille. La victoire resta long-temps indécise. Gérold, remarquant que les troupes commandées par le duc de Frioul commençoient à se mettre en désordre, envoya Barmécide de ce côté :

p303

dans ce moment Olivier s' avança vers le comte de Bavière, et fondit sur lui avec impétuosité. Le comte ébranlé se trouva serré de si près, qu' il ne put ni contenir son coursier, qui se cabroit, ni se servir de sa lance. Olivier saisit la bride du cheval ; aussitôt le comte donna une violente secousse au cheval, qui fit un écart prodigieux, et en même-temps Gérold voulut porter un coup d' épée à son adversaire ; mais il en reçut un qui le blessa grièvement. Olivier, pour la seconde fois, se précipita sur lui, en écartant et renversant tout ce qui se trouvoit sur son passage : Gérold, hors d' état de se défendre, fut désarmé et fait prisonnier par le chevalier du cygne : à l' instant même une partie des troupes de Gérold mit bas les armes et se rendit au vainqueur ; le reste prit la fuite. La déroute devint horrible et complète dans l' armée ennemie : le duc de Frioul

fut tué par Isambard ; on força le camp, on fit un nombre prodigieux de prisonniers ; enfin cette bataille fut décisive. Olivier sentit vivement la gloire et le bonheur de cette grande journée. On lui devoit et l' idée du plan d' attaque, et la défaite du

p304

comte de Bavière. L' armée entière, sur le champ de bataille, lui décerna unanimement l' honneur du triomphe. Isambard se hâta de porter à la princesse ces heureuses nouvelles ; devant tous les autres, il parut tout à coup à ses yeux. Béatrix en le voyant voulut se lever ; mais, prête à s' évanouir, elle retomba sur sa chaise en prononçant d' une voix éteinte le nom d' Olivier. Madame, dit Isambard, vous allez revoir Olivier, il n' est point blessé ; son génie et sa valeur ont terminé la guerre ; il vous amène le comte de Bavière, qu' il a fait prisonnier ; vous n' avez plus d' ennemis, c' est Olivier qui vous en délivre. L' armée l' a proclamé le héros de cette journée mémorable ; vous allez le voir paroître, couronné par ses rivaux mêmes ; mais croyez qu' il n' est pour lui qu' un véritable triomphe, et que sa grande ame ne peut le trouver qu' ici. ô généreux et cher Isambard ! S' écria Béatrix en fondant en larmes. En disant ces paroles elle lui tendit les bras ; le sensible Isambard mit un genou en terre devant elle, et Béatrix se penchant vers lui, appuya sa joue sur la sienne. Cette faveur, qu' elle n' avoit jamais accordée,

p305

n' étoit qu' un nouvel aveu de sa tendresse pour Olivier. Isambard ne le savoit que trop ; mais le visage adoré de Béatrix touchoit le sien, il sentoit ses larmes couler sur ses joues, il osoit presser ses mains contre son coeur. Il éprouvoit une sensation délicieuse ; cependant, rempli d' amertume, il gémissoit de son bonheur même ; enfin, heureux et jaloux, il envioit et bénissoit son rival. Bientôt le bruit des

instrumens guerriers annonça le retour des vainqueurs, et Béatrix alla les recevoir. Le modeste Olivier, confondu dans la foule des guerriers, marchoit en silence derrière Axiane, Thédéric et la troupe française, en donnant le bras au comte de Bavière, que Barmécide soutenoit de l' autre côté ; car ce dernier, au moment de la retraite des vainqueurs, étoit venu se rendre prisonnier, afin de partager le sort de son ami. La duchesse, malgré l' excès de sa joie et de son bonheur, ne put retenir ses larmes en apercevant Gérold dans le triste état où la fortune l' avoit réduit ; elle sentit combien il étoit affreux pour ce prince aimable et brillant de ne reparoître devant elle que dans cette situation humiliante

p306

et douloureuse. Béatrix, pénétrée de cette idée, s' avança vers le comte pour lui dire tout ce que la générosité peut inspirer de délicat et de touchant. Gérold l' écouta d' un air attendri, et dissimulant sa vive émotion, il répondit avec noblesse et simplicité. La duchesse le conduisit dans un des pavillons du château ; elle y fit venir ses médecins, qui visitèrent les blessures du comte, et qui jugèrent qu' elles étoient extrêmement dangereuses. Béatrix défendit dans son palais toute espèce de réjouissances et de fêtes bruyantes ; mais elle passa le reste du jour avec les chevaliers rassemblés. Olivier se tenoit à l' écart ; cependant Béatrix rencontroit souvent ses regards, et ne pouvant l' u parler, elle parut toute la soirée uniquement occupée d' Isambard ; car elle lui saoit tant de gré de lui avoir annoncé des événemens qui la rendoient si heureuse, et sa présence lui retraçoit un souvenir si doux, qu' elle éprouvoit un sentiment agréable toutes les fois que ses yeux tomboient sur lui, et même lorsqu' elle entendoit le son de sa voix.
Lelendemain les chirurgiens levèrent

p307

le premier appareil qu' il avoient mis sur les plaies de Gérold, et après avoir sondé ses blessures, ils déclarèrent à Barmécide qu' elles étoient mortelles. Barmécide inconsolable ne voulut plus quitter son malheureux ami, et passa les jours et les nuits entières au chevet de son lit. Dans la soirée du troisième jour, le comte tomba par degrés dans une espèce de léthargie : Barmécide, qui venoit d' envoyer successivement tous ses gens chercher les médecins, se trouva seul avec lui. Le voyant sans mouvement, et ne l' entendant plus respirer, il le crut mort ; et, pénétré de douleur, il sortit de la chambre avec égarement pour hâter et demander des secours qu' il croyoit lui-même inutiles. à quelques pas de la porte du comte il rencontra Délie, qu' on n' avoit point vue depuis quatre jours, parce qu' elle avoit passé tout ce temps renfermée dans son appartement. Barmécide, trop occupé de sa douleur pour pouvoir être frappé de la singularité de cette rencontre, passoit à côté de Délie sans lui parler ; mais cette jeune personne entendant ses gémissemens, l' arrêta en disant : eh quoi donc ! Est-il plus mal ?

p308

Ah ! Madame, s' écria Barmécide, l' infortuné comte de Bavière n' existe plus. En achevant ces mots il s' éloigne brusquement, et Délie se précipite dans la chambre de Gérold. Elle s' élance vers le lit, et reste un moment immobile en considérant le triste objet qui s' offre à ses regards. Gérold avoit le visage tourné de son côté, ses yeux paroissoient être fermés pour jamais ; la pâleur de la mort couvroit son front, un de ses bras étoit étendu sur le lit... Délie, toujours debout, le regardoit fixement sans verser une larme, un morne désespoir fermoit son coeur à l' attendrissement. Infortuné ! Dit-elle enfin, te voilà donc délivré pour toujours du supplice affreux d' aimer sans espérance ! Je dois t' envier et non te plaindre ; mais je suis sûre du moins de ne pas te survivre... en disant ces paroles d' un ton sinistre et d' un air égaré, elle se penche vers le lit

et prend la main de Gérold ; elle s' étonne
d' y trouver encore un reste de chaleur.
Un foible rayon d' espoir la fit tressaillir
et frissonner ; moins détachée de la vie,
elle sent mieux sa douleur, ses larmes commencent
à couler... elle met en frémissant

p309

sa main sur le pouls de Gérold, elle
croit distinguer un léger battement : elle
tombe à genoux en fondant en pleurs :
ô mon Dieu ! S' écria-t-elle, daigne le
rendre à la vie, et je jure de te consacrer
la mienne : qu' il vive, et moi,
renfermée dans un cloître, je ne vivrai plus
que pour toi... dans ce moment terrible,
c' est l' amourencore qui ose t' implorer,
mais c' est l' amour qui se sacrifie...
à peine eut-elle prononcé ces
paroles, qu' elle entendit distinctement
Gérold soupirer. Grand Dieu ! Poursuivit-elle
avec transport, je renouvle ce serment
sacré... à ces mots elle se relève
et regarde Gérold ; il avoit toujours les
yeux fermés. Délie s' inclinant vers lui :
reçois, dit-elle, cet éternel adieu ! ... et
ce dernier baiser ! ... en parlant ainsi,
elle appuya sa bouche sur la sienne. Dans
ce moment Gérold ouvrit tout à coup les
yeux ; Délie fit un cri perçant, et disparut
comme un éclair. Le comte, qui n' avoit
pas repris toute sa connoissance, n' eut
qu' une sensation peu distincte de cet
embrassement si tendre, et ne fit qu' entrevoir
confusément une femme échevelée qui

p310

fuyoit ; mais ce souvenir et cette image
restèrent gravés dans sa mémoire.
Cependant Barmécide revint, et sa joie
égala sa surprise en retrouvant le comte
ranimé, qui, le corps à demi soulevé,
s' appuyoit sur une main, et de l' autre
écartoit son rideau pour regarder fixement
du côté de la porte ; car il cherchoit encore
l' objet qui venoit de disparaître ; mais
comme il n' avoit pas une seule idée distincte,

il ne put rendre compte de ce qui
l' inquiétoit. Les médecins, après avoir
examiné Gérold, le trouvèrent infiniment
moins mal, et le lendemain matin ils annoncèrent
que ce prince étoit hors de
danger. Sa jeunesse et la force de sa
constitution rendirent extrêmement rapides
les progrès de sa convalescence ; il fut en
état de se lever au bout de cinq ou six
jours. Un soir, se trouvant tête à tête
avec Barmécide : il faut, lui dit-il, que
je vous conte une rêverie de ma maladie,
qui me revient sans cesse à l' esprit,
et dont le souvenir, loin de s' affaiblir,
devient plus vif en moi chaque
jour, à mesure que mes idées se
débrouillent. En revenant de cette léthargie

p311

profonde qui vous a causé tant d' effroi,
il m' a paru que j' étois dans les bras d' une
figure angélique, dont le souffle pur et
divin, semblable à celui du créateur, me
rappeloit à la vie et me redonnoit une
ame. Je n' ai fait qu' entrevoir cet être
céleste ; quand j' ai voulu le regarder il
s' évanouissoit dans les airs, je n' ai vu que ses
vêtemens blancs, ses longs cheveux ondes
et déployés. Il avoit l' habit et la taille
élégante et svelte d' une femme ; c' est sans
doute sous cette forme que les anges
apparoissent... je sais bien que tout cela n' est
qu' une vision, une espèce de délire causé
par la fièvre ; mais vous n' imaginez pas
combien ce rêve m' a frappé ! Ah ! Seigneur,
réponit Barmécide attendri, ce que vous
appelez une illusion n' en est point une ;
c' est l' infortunée Délie que vous avez vue.
Délie ! S' écria Gérold ; quoi ! Cette Délie...
il s' arrêta. Oui, seigneur, répondit Barmécide,
cette jeune et belle Délie qui,
comme je l' avois soupçonné, nourrissant
en secret pour vous une passion romanesque,
en est aujourd' hui la victime. Elle
vint ici, vous vit sur le bord de la tombe,
implora pour vous le ciel avec la double

p312

ferveur de l' innocence et de l' amour, et promit à Dieu, s' il vous rendoit la santé, de s' enfermer pour jamais dans un cloître. En sortant de votre chambre elle courut chez Béatrix, et resta seule avec elle plus de trois heures. Le lendemain la duchesse, vivement affligée, la conduisit dans une maison qu' elle lui a donnée. Cette maison sera très-incessamment transformée en un monastère ; on y travaille à cet effet nuit et jour, les grilles sont déjà posées. On fait venir des religieuses d' un couvent qui se trouve à quelques lieues d' ici, afin d' en former une communauté pour ce nouveau cloître fondé par la duchesse pour sa jeune amie ; car, ne pouvant changer sa résolution, Béatrix veut du moins qu' elle soit dans son voisinage. Les prêtres sont mandés, tout se prépare à la hâte pour cette triste cérémonie ; enfin, Délie fera sans délai ce cruel sacrifice, et prendra le voile dans huit jours. Cet événement a répandu la tristesse dans le château ; Lancelot, sur-tout, passionnément amoureux de Délie, est inconsolable. Chacun pense et dit, je vous l' avoue, seigneur, que vous devez tout faire pour arracher Délie à son

p313

cloître, puisqu' elle ne peut prononcer les vœux irrévocables que dans un an ; et en effet, n' ayant plus l' espoir de devenir l' époux de Béatrix, si vous connoissiez Délie, vous sentiriez qu' après la duchesse de Clèves, il n' est point d' objet plus digne de toucher et de fixer un coeur tel que le vôtre. Pendant ce récit, Gérold éprouvoit un si prodigieux étonnement, que Barmécide auroit pu parler beaucoup plus long-temps sans qu' il eût été tenté de l' interrompre. On doit se rappeler l' aventure du comte avec Armoflède, et comment cette dernière, profitant de son erreur, s' étoit fait passer pour Délie : d' après cette imposture, le comte, persuadé que Délie étoit la plus méprisable de toutes les femmes, ne pouvoit concevoir ce grand sentiment qu' on lui attribuoit, et le sacrifice qui en résultoit. Cependant, forcé de croire à des faits positifs, il pensoit que cette

jeune personne, malgré la dépravation de ses moeurs, avoit une violente passion pour lui ; mais comment accorder ce mélange d' amour et de piété que lui dépeignoit Barmécide, avec ce dérèglement de conduite dont il avoit des preuves si positives ?

p314

Il se perdoit dans ses réflexions : cependant, touché malgré lui du sacrifice éclatant dont il étoit l' objet, il crut devoir respecter la réputation d' une personne que le repentir, peut-être autant que l' amour, conduisoit dans un cloître, et il ne se permit pas un seul mot qui pût faire soupçonner à Barmécide l' opinion qu' il avoit de Délie.

Une seule personne dans le palais (Ogier le danois) pouvoit éclairer le comte de Bavière sur l' intéressante Délie ; mais depuis quelques jours, retenu dans son lit, pour avoir négligé une blessure légère qu' il avoit reçue dans la dernière bataille, il étoit sérieusement malade, et hors d' état de s' entretenir avec ses amis, et de prendre part à ce qui se passoit : ainsi tout concouroit à prolonger l' erreur de Gérold.

Le jour où Délie devoit prendre le voile étant arrivé, Barmécide trouva le moyen d' exécuter un projet qu' il avoit conçu. Prenant le plus vif intérêt au sort de Délie, il s' affligeoit en secret du peu de sensibilité que le comte montrait pour elle ; il attribuoit cette espèce de dureté à sa passion

p315

pour la duchesse ; mais en même temps il étoit persuadé que l' extrême jeunesse de Délie et sa beauté touchante feroient la plus vive impression sur lui, s' il pouvoit la voir, sur-tout inopinément et d' une manière frappante. Depuis deux jours les médecins avoient permis au comte de se promener, et Barmécide le conduisoit : il ne lui fut pas difficile de le mener près du monastère de Délie, sans qu' il s' en

doutât ; car Gérold avoit l' idée d' une maison de campagne située beaucoup plus loin, puisqu' il ne connoissoit que celle d' Armoflède. En entrant dans le bois, le comte aperçut beaucoup de chevaux attachés à des arbres, et des écuyers qui les gardoient : où peuvent être, dit-il à Barmécide, les chevaliers dont je vois les chevaux ? Dans cette maison, répondit Barmécide en lui montrant le nouveau monastère ; entrons-y, poursuivit-il, nous verrons ce qui peut attirer tant de personnes dans ce lieu. à ces mots il s' avance vers la maison, Gérold le suit : Barmécide, qui avoit tout préparé d' avance, et de concert avec la duchesse, entre avec le comte. Ils traversent un corridor qui

p316

conduisoit à la chapelle ; après avoir fait quelques pas, Barmécide ouvre une petite porte, Gérold y passe avec lui, et se trouve dans une tribune grillée. Le comte surpris s' aperçoit avec émotion qu' il est dans une église remplie de chevaliers et des dames de la cour de Béatrix. Il ne pouvoit être vu, mais il distinguoit parfaitement tous les objets qui l' environnoient, et celui qui le frappa le plus fut une grande grille posée vis-à-vis de lui, et qui occupoit toute la largeur de l' église ; un voile noir étoit tiré derrière cette grille. Ah ! Barmécide, s' écria le comte, où m' avez-vous conduit ? ... pardonnez, seigneur, ririt Barmécide ; j' ai voulu que vous vissiez l' innocente victime qui s' est dévouée pour vous. Gérold alloit répondre, lorsqu' un signal donné dans le chœur des religieuses avertit que la cérémonie alloit commencer.

Cependant on n' ouvrit point encore le rideau noir : un instant après, une voix ravissante, qui partoit du couvent, se fit entendre ; elle chantoit une hymne... les sons touchans de cette voix firent tressaillir Gérold ; et Barmécide remarquant

p317

son émotion : je sais, dit-il, que, suivant l'usage, c'est la novice qui doit chanter dans ce moment ; mais je suis surpris, comme vous, de la beauté merveilleuse de cette voix éclatante, car Délie ne s'est jamais vantée de posséder ce talent enchanteur, et personne encore ne l'avait entendue chanter. Juste ciel ! Interrompit Gérold, quel souvenir cette voix me rappelle ! êtes-vous bien sûr que ce soit celle de Délie ? Comme il disoit ces paroles le rideau s'ouvrit, et l'on vit la jeune et charmante Délie, magnifiquement parée, s'avancer lentement vers la grille où Béatrix en pleurs l'attendoit pour lui donner le voile sacré. Sa jeunesse, sa beauté, l'expression touchante de sa physionomie, la noblesse et la modestie de son maintien, donnoient tant de prix au sacrifice qu'elle alloit faire, que personne, en la voyant, ne put retenir ses larmes ; on entendoit retentir dans l'église un gémissement universel... ce témoignage de l'intérêt public acheva de troubler Gérold ; il ne pouvoit voir qu'une partie de la robe et de la taille de Délie : le prêtre qui la conduisoit, placé entre elle et la tribune, lui cachoit entièrement

p318

son visage ; mais lorsqu'elle fut près de la grille, le prêtre reculant quelques pas, Délie s'approcha seule, et le comte la voyant en face, se leva avec transport, en s'écriant : grand dieu ! C'est elle ! C'est Maria ! ... à ces mots, perdant l'usage de ses sens, il retomba sans connoissance sur son siège. C'étoit en effet la malheureuse et sensible Maria, qui s'étoit réfugiée chez sa rivale dans l'espoir de l'intéresser et de lui plaire, et de pouvoir servir Gérold auprès d'elle. Dans le premier entretien particulier qu'elle eut avec la duchesse, elle embrassa ses genoux en lui disant : *je suis coupable et malheureuse !* Béatrix ne demanda rien de plus, la reçut dans ses bras, ne lui fit jamais de questions, et après avoir étudié son caractère, prit pour elle la plus tendre amitié. Maria ne se permit qu'un déguisement et qu'un seul mensonge : elle prit un nom supposé, et dit qu'elle étoit

née dans les états du comte de Bavière ; ce qui motivoit l'attachement qu'elle vouloit avouer pour lui. Chaque jour elle contoit à la duchesse quelque trait intéressant de ce prince ; elle avoit un recueil inépuisable de ses actions généreuses et bienfaisantes ;

p319

elle mettoit tant de charme et de sentiment dans ces récits, que, sans l'arrivée d'Olivier, ils eussent peut-être fait, avec le temps, quelque impression sur le coeur de Béatrix. C'est ainsi que Maria se conduisit jusqu'au moment où le comte fut fait prisonnier ; alors l'infortunée Maria, craignant pour les jours de Gérold, renonça à toute dissimulation. En sortant de la chambre de ce prince elle alla se jeter aux pieds de la duchesse, lui dit son véritable nom, lui fit un aveu sincère de son égarement et de ses malheurs, et lui déclara le voeu qu'elle venoit de faire de se renfermer pour jamais dans un cloître. La duchesse combattit vainement cette résolution, Maria fut inébranlable ; l'exaltation de son amour et de sa piété lui persuadoit que la vie de Gérold étoit attachée à l'accomplissement de ce cruel sacrifice. Ainsi Béatrix fut obligée de céder à ses vives instances, en se flattant en secret que Gérold, touché d'un tel dévouement, sauroit trouver les moyens de vaincre ses scrupules, et de l'arracher de son monastère avant qu'elle eût prononcé les voeux irrévocables.

p320

Cependant Gérold reconduit au palais, et se retrouvant seul avec Barmécide, lui expliqua la cause de l'étrange scène dont il venoit d'être témoin, et lui conta sans détour l'histoire de la malheureuse Maria. Barmécide n'eut pas besoin d'exciter dans l'ame de ce prince le repentir et la reconnoissance ; Gérold, en retrouvant la sensible et généreuse Maria plus belle et plus intéressante que jamais, reportoit vers elle sans effort tous les voeux que Béatrix

avait rejetés ; son coeur, profondément touché de tant d' amour, n' étoit plus occupé que de Maria ; enfin, l' honneur et l' inclination lui faisoient également desirer de pouvoir la fléchir. Il lui écrivit sur-le-champ la lettre la plus passionnée, et Barmécide la porta lui-même. Cette lettre fut reçue avec autant de sensibilité que d' émotion : Maria la relut plusieurs fois en l' arrosant de ses larmes ; elle promit de la conserver jusqu' à la mort ; mais, inébranlable dans sa résolution, elle répéta toujours en gémissant : c' est pour lui que j' ai fait ce voeu ; comment n' y pas être fidèle ? Barmécide la conjura vainement d' accorder au moins à Gérold un moment

p321

d' entretien ; elle refusa positivement de le recevoir. Allez, seigneur, poursuivit-elle, dites-lui que le ciel, toujours équitable, ne doit pas permettre l' union de Gérold et de Maria ; mais c' est un destin assez doux pour la coupable Maria de s' immoler pour lui et d' obtenir ses regrets. En disant ces paroles elle se leva et quitta Barmécide. La douleur de Gérold fut extrême en apprenant le triste résultat de cette entrevue ; il fit beaucoup d' autres tentatives qui n' eurent pas plus de succès. Maria, fortifiée par les conseils de l' amitié, persista avec fermeté dans son dessein. La vertueuse Amalberge, décidée depuis long-temps à renoncer au monde, s' enferma dans le couvent de Maria, et y prit aussi le voile ; et Maria, soutenue par cet exemple, expia sa première foiblesse en résistant à toute la séduction d' un amour plus dangereux que jamais, puisqu' il étoit devenu mutuel.

Depuis que j' ai quitté ma patrie, j' ai traversé le beau pays de Clèves ; seule alors, fugitive et persécutée, je passai devant ce monastère, qui porte encore le nom de son intéressante fondatrice : en considérant

p322

cet édifice antique et vénérable, entouré
d' une forêt majestueuse, je me rappelai
avec attendrissement les malheurs
et le sacrifice de Maria ; mais bientôt un
triste retour sur moi-même et sur ma
propre situation me fit envier son sort,
et je cessai de la plaindre en songeant
que du moins, dans cette solitude profonde,
elle avoit trouvé la paix, un asile
et une amie.

p323

Chapitre xxi.

la paix.

aussitôt que la santé du comte de Bavière
fut parfaitement rétablie, la duchesse
se forma un conseil de tous ses défenseurs,
les rassembla dans un vaste salon
pour y discuter avec eux les articles de la
paix qu' elle vouloit proposer à ses ennemis
vaincus. Le roi de Pannonie et le duc de
Bénévent parlèrent les premiers, et
prétendirent que la duchesse, pouvant
imposer la loi, devoit profiter de cette occasion
favorable d' agrandir ses états, en exigeant
plusieurs cessions, entre autres celles des
terres voisines du duché de Clèves, que
possédoit le comte de Bavière. Axiane prit
ensuite la parole pour opposer à cet esprit

p324

de conquêtes des idées de justice et de
modération ; mais plusieurs chevaliers
appuyèrent les discours de Theudon et de
Grimoald, en soutenant que la paix ne
pourroit être solide si la duchesse ne
ravissoit pas à ses ennemis la plus grande
partie de leur puissance. Isambard réfuta
avec éloquence tous les argumens de cette
politique odieuse et malheureusement trop
accréditée. Après avoir parlé long-temps
sur ce sujet : enfin, ajouta-t-il, je soutiens
que la seule manière de rendre une paix
solide et véritablement glorieuse, c' est de
déraciner tous les germes de la haine,
d' éteindre tous les ressentimens, et de
donner le grand exemple d' une généreuse

modération dans la prospérité. Tous les français applaudirent avec transport à ce discours ; car leur premier mouvement fut toujours d' admirer la générosité, et de se livrer avec enthousiasme aux nobles sentimens qu' elle inspire. Théobald et Ogier le danois montrèrent la même manière de penser ; mais Roger joignit à son suffrage une proposition nouvelle : les souverains, dit-il, doivent sur-tout, dans leurs traités de paix, s' occuper du bien

p325

public et des intérêts sacrés de l' humanité ; ce fut ainsi que Charlemagne, dans ses premiers traités avec les saxons vaincus, imposa pour toute condition l' abolition de leurs abominables sacrifices. Les ennemis de la duchesse de Clèves, nés dans les pays civilisés, n' ont pas les horribles superstitions de ces barbares ; mais tous ces princes sont despotes et peuvent devenir des tyrans : il me semble qu' il seroit digne de la princesse de les forcer d' établir dans leurs états des lois sages et bienfaisantes, semblables à celles qui assurent le bonheur des sujets de Béatrix et d' Axiane. Cette idée de Roger séduisit plusieurs jeunes chevaliers de son âge ; mais Olivier la combattit vivement. Je conviens, dit-il, qu' arrêter le cours affreux des proscriptions et des meurtres est le plus digne emploi que l' on puisse faire de la force, et le résultat le plus précieux de la victoire ; mais, grace au cel, la duchesse de Clèves n' a point à réprimer ces monstrueux excès. Toutes les lois (que la morale ne réproouve pas) sont essentiellement bonnes si elles conviennent aux peuples qui les suivent ; les plus parfaites aux yeux de la raison, celles du duché

p326

de Clèves, par exemple, pourroient avoir mille inconvéniens dans un autre pays : le climat, les habitudes, qui forment les moeurs, le caractère national, doivent produire chez les différentes

nations une éternelle variété de gouvernements.
Un peuple qui voudrait faire adopter
ses lois à tous les autres peuples concevrait
un projet à la fois gigantesque et puéril,
et ne montrerait qu'une tyrannie extravagante
et ridicule ; enfin, l'expérience de
plusieurs siècles peut seule prouver la
solidité des institutions humaines. La duchesse
de Clèves a tout créé dans ses états ; en
proposant aux princes alliés la constitution
qui est son ouvrage, pourrait-elle dire :
abolissez tous vos usages, annulez toutes
vos lois et prenez les miennes ? La forme
du gouvernement que je viens d'imaginer
et que je vous propose, est la meilleure :
j'ai tout prévu, je suis sûre d'avoir atteint
le point de la perfection humaine, et je
déclare que tous ceux qui ne pensent pas ainsi
sont absurdes ? Quel langage ! Est-il possible
de se représenter l'auguste Béatrix
s'exprimant d'une manière si peu digne d'elle ?
Ce discours ne serait-il pas insensé dans

p327

la bouche du premier législateur de l'Europe,
de Charlemagne même ? Malgré
son âge et son expérience, quoiqu'il eût
médité ses capitulaires pendant un grand
nombre d'années, il a pensé n'avoir pas
le droit de les imposer à sa propre nation ;
il a cru ne pouvoir que les lui offrir, et
les a soumis à sa discussion. Enfin, c'est
la raison, c'est le temps, et non la violence
et l'autorité, qui peuvent produire
les révolutions utiles ; et les législateurs
qui veulent propager leurs idées n'en ont
qu'un moyen raisonnable et légitime ; c'est
d'entretenir dans leurs pays l'abondance
et la paix, et de rendre leur nation supérieure
à toutes les autres, par la sagesse,
les vertus et le bonheur. Ce discours d'Olivier
plut sur-tout à Béatrix ; elle en aimait
le ton de franchise et la liberté : elle avait
trop de grandeur d'âme pour ne pas mépriser
la flatterie, et le langage de la vérité
dans la bouche d'Olivier lui devenait plus
cher encore, puisqu'il étoit un nouveau
témoignage de son estime. Elle prit enfin
la parole pour déclarer qu'après avoir
attentivement écouté les différens conseils
qu'elle venoit de recevoir, elle persistoit

dans le dessein d' offrir la paix à ses ennemis en ne leur imposant qu' une seule condition, celle de payer les frais de la guerre. La duchesse termina ce discours par des remerciemens touchans adressés à tous les chevaliers. Voulant éterniser, ajouta-t-elle, le souvenir de ma reconnoissance, j' ai fait faire une colonne de marbre, sur laquelle sont gravés les noms de tous mes généreux défenseurs. Cette colonne sera posée demain à l' entrée de la forêt ; on y lira cette inscription, tracée en gros caractères : *les lois de ce pays garantissent ses habitans de toute espèce d' oppression ; mais, à l' avenir, toute femme étrangère qui touchera cette colonne en réclamant protection et secours, trouvera l' un et l' autre à la cour de Béatrix, lorsqu' elle pourra prouver qu' elle est l' objet d' une injuste persécution* . Deux gardes placés en sentinelles auprès de la colonne, seront chargés d' interroger et de guider ces infortunées fugitives. J' ai cru, poursuivit la duchesse, ne pouvoir mieux honorer les héros réunis dans le duché de Clèves pour y défendre une étrangère opprimée, qu' en imitant leur générosité autant qu' il m' est possible ;

et j' ai pensé qu' un monument décoré de leurs noms illustres doit devenir le refuge de l' innocence et du malheur. Ici Béatrix fut obligée de s' arrêter pour recevoir à son tour les remerciemens de tous les chevaliers ; ensuite s' adressant encore à l' assemblée, mais avec un peu d' embarras et en rougissant : tous mes défenseurs, dit-elle, également illustres et généreux, m' inspirent une égale reconnoissance : je sais que parmi des guerriers si renommés les exploits seroient semblables si l' occasion s' offroit à tous avec le même avantage ; je sais enfin qu' entre tant de héros, quand on proclame un vainqueur, c' est le plus heureux que l' on couronne, et non le plus vaillant : mais puisque les lois de la chevalerie ont consacré cet usage, puisque ceux que la fortune a le plus favorisés dans

les batailles reçoivent de la main de leurs nobles rivaux la palme de la victoire, ou ne sera pas surpris en me voyant offrir aux chevaliers du cygne un hommage particulier de ma reconnaissance... le généreux Isambard a vaincu le comte de Thuringe, le plus redoutable de mes ennemis (après Gérold), et après la défaite

p330

du duc de Frioul, il a contribué au gain de la dernière bataille... que ne dois-je pas à son frère d'armes ! ... il m' a sauvé la vie, en exposant la sienne... c' est lui qui seul a conçu le dernier plan d' attaque, auquel je dois la victoire ; c' est encore lui qui, en faisant le comte de Bavière prisonnier, a terminé la guerre... tous les chevaliers qui m' écoutent lui ont décerné le prix de cette journée mémorable ; c' est à eux qu' il appartient de distribuer la gloire, leur suffrage est la véritable récompense d' un guerrier ; je ne prétends point en offrir une, je ne veux que remplir un devoir, en montrant la sensibilité que je dois éprouver. Je déclare donc, qu' à l' imitation des princes mes voisins, je vais établir dans mes états un ordre particulier de chevalerie, dont je serai le chef. Mes sujets seuls y seront admis, et je l' accorderai, sans égard à la naissance, à ceux qui se distingueront par la vertu, le courage et la générosité. Cette nouvelle institution s' appellera l' ordre *des chevaliers du cygne* . Les marques de l' ordre en rappelleront

p331

à jamais l' origine ; le cordon sera blanc, et la médaille représentera l' emblème et la devise d' Isambard et d' Olivier. à ces mots, les chevaliers du cygne, vivement attendris, s' inclinèrent profondément. Au moment même, Axiane, Théobald, Ogier le danois, Zemni et les français, applaudirent avec enthousiasme ; mais les autres chevaliers gardèrent un morne silence, et l' on vit sur leurs visages

l' expression altière du mécontentement et du dépit. On entendit même plusieurs murmures ; cette humeur, manifestée si clairement, parut à la duchesse d' une extrême injustice ; le ressentiment qu' elle en eut dissipa l' espèce d' embarras qu' elle avoit éprouvé jusqu' alors. Elle se leva d' un air calme et fier : j' ai rempli tous mes devoirs, dit-elle, je sors satisfaite de cette auguste assemblée. Demain j' instituerai l' ordre des chevaliers du cygne ; j' invite ceux qui voudront voir cette cérémonie à se rendre dans ce salon à dix heures du matin. En prononçant ces mots, la duchesse salua l' assemblée, et sortit aussitôt. Accompagnée d' Axiane et de quelques autres personnes, elle alla sur-le-champ

p332

chez le comte de Bavière, qu' elle trouva seul. Elle lui fit part de sa décision relativement à la paix, et lui proposa d' en signer le traité. Le comte écouta Béatrix avec émotion, et lorsqu' elle eut cessé de parler : votre générosité, madame, lui dit-il, me touche vivement, et ne sauroit m' étonner, quoique je dusse m' attendre à céder pour ma rançon cette partie de mes états qui forme une limite aux vôtres. Ces terres, si voisines du duché de Clèves, furent trop long-temps pour moi la plus précieuse de mes possessions... maintenant je dois m' en exiler pour toujours : elles vous appartiennent, madame, puisque vous pourriez en exiger l' abandon ; mais vous dédaignez même de les conquérir. Du moins, j' aurai le plaisir d' en faire un usage qui pourra vous être agréable, en les offrant à Barmécide ; et je croirai reconnoître dignement l' amitié de ce grand homme, en le fixant près de vous. à ces mots, Béatrix attendrie répondit avec sensibilité ; et Gérold, prenant le papier qu' elle lui présentait, signa le traité de paix. Alors Béatrix, en déclarant au comte qu' il étoit libre, lui demanda son amitié, lui promit

p333

la sienne, et termina ce discours en lui tendant la main avec la grace et l' air de franchise qui donnoient tant de charmes à toutes ses actions. Gérold reçut cette main avec autant d' attendrissement que de respect ; il la pressa dans les siennes,, et ne put dire, en la baisant, que ces seuls mots : *adieu, madame ! ...* dans ce moment, Barmécide entra, et quelques minutes après la duchesse sortit. Le comte se retrouvant seul avec son ami, lui fit part de tout ce qui venoit de se passer. Barmécide admira la modération de Béatrix et la générosité de Gérold ; en même temps il refusa positivement les états que ce prince vouloit lui donner ; mais le comte, insistant avec la plus grande force, lui déclara que s' il persistoit dans ses refus, il romproit tous les liens de cette amitié si tendre qui les unissoit. Enfin, poursuivit-il, vaincu, captif, humilié, je n' ai plus que ce moyen de relever mon caractère auprès de celle dont le suffrage me sera toujours plus précieux que tout l' éclat de la plus haute renommée... auprès de celle que je dois fuir, puisque je ne pourrais jamais la revoir avec tranquillité... Barmécide,

p334

prenez pitié d' un ami malheureux ! ... procurez-moi la douceur inexprimable de faire une action qui paroît généreuse à Béatrix, et qui, en rapprochant d' elle des objets qui lui sont chers, assure en même temps un sort heureux à son ami, à son épouse, à son fils. Songez que je ne vous fais point un sacrifice ; l' ambition ne fut jamais ma passion dominante, et maintenant elle est éteinte sans retour dans ce coeur combattu et déchiré... si Maria cède à mes vœux, je puis encore retrouver le bonheur ; mais, dans cette supposition même, je ne resterai point dans des lieux si voisins de ce dangereux séjour. Le comté de Bavière sera notre asile ; je vivrai loin de Béatrix et de tous les objets qui pourroient me la rappeler... si Maria est inflexible, tout est fini pour moi... je saurai me punir de son malheur et de mon crime... objet infortuné d' un sacrifice

terrible et sublime, amant coupable, ami plus criminel encore, ne pouvant réparer des égaremens si funestes, du moins j' aurai le courage de les expier... oui, j' en atteste le ciel, si Maria prononce les voeux irrévocables, j' irai retrouver le vertueux

p335

Meinrad, et m' ensevelir avec lui dans son désert. à ces mots, les yeux de Barmécide se remplirent de larmes ; et Gérold, redoublant ses instances avec une force nouvelle, Barmécide enfin accepta ses offres généreuses. Le comte écrivit aussitôt à la duchesse, pour lui apprendre que ctte affaire étoit irrévocablement terminée. Il chargea Barmécide de lui porter ce billet, et, sans attendre de réponse, il partit sur-le-champ.

p336

Chapitre xxii.

conclusion.

l' institution de l' *ordre deschevaliers du cygne* , annoncée par la duchesse, avoit excité tant de jalousie parmi les chevaliers, que le jour même les quatre fils du duc Aymon, le duc de Bénévent, le palatin Astolphe et quelques autres, prirent congé de Béatrix, et partirent sans délai. Le roi de Pannonie, dissimulant son profond ressentiment, ne suivit pas cet exemple ; il rest, quoiqu' il fût convaincu que le coeur de la duchesse s' étoit enfin donné ; mais il n' avoit pénétré qu' une partie de son secret, car il croyoit qu' elle aimoit Isambard. Cette erreur étoit le fruit de plusieurs observations qui devoient naturellement

p337

abuser un homme de son caractère. Il savoit qu' Isambard auroit pu prétendre à la gloire de consoler l' illustre et belle Axiane de la perte de son époux.

Cependant Isambard, loin de chercher à s'assurer une conquête si brillante, avoit déclaré hautement sa passion pour la duchesse. Theudon ne pouvoit concevoir qu' il eût fait un tel sacrifice, sans la certitude d' être aimé de Béatrix ; en effet, depuis cette époque sur-tout, il le voyoit mieux traité que jamais par elle. En même temps, il remarquoit toujours la même intimité entre Isambard et son frère d' armes. Il en concluoit qu' il étoit impossible qu' ils fussent rivaux ; d' ailleurs, personne n' ignoroit que la mélancolie d' Olivier étoit causée par une passion malheureuse dont le temps et sa raison ne pouvoient triompher. Enfin, Olivier se tenoit toujours à l' écart, et en montrant pour Béatrix l' admiration qu' on ne pouvoit lui refuser, il ne lui rendoit aucun des soins qui déclarent ou qui trahissent l' amour. Il n' avoit avec elle ni l' assiduité, ni l' empressement, ni le langage d' un amant. D' après ces réflexions, Theudon, entièrement persuadé

p338

de la passion mutuelle de Béatrix et d' Isambard, tourna vers ce dernier toute la haine et la noire jalousie dont son ame étoit possédée. L' aimable Axiane partageoit l' erreur de Theudon ; elle croyoit qu' Isambard, aimé de la duchesse, alloit bientôt obtenir sa main ; mais ayant su réduire à l' amitié l' inclination naissante qu' elle avoit éprouvée pour le chevalier du cygne, elle desiroit vivement son bonheur ; et voulant en être témoin, elle avoit promis à Béatrix de ne partir qu' après les réjouissances et les fêtes préparées pour la paix, qui devoient durer plusieurs jours. Le jeune Roger, passionnément amoureux d' Axiane, voyoit avec une joie inexprimable les événemens qui sembloient présager l' union de Béatrix et d' Isambard ; n' ayant plus à craindre un rival si redoutable, il osoit concevoir des espérances qui en effet se réalisèrent avec le temps. Barmécide avoit annoncé qu' il reconduiroit la comtesse dans ses états. Il croyoit devoir cette preuve d' attachement et de respect à celle qui avoit accueilli si généreusement son épouse fugitive : Roger

sollicitoit avec ardeur la permission de se

p339

joindre aussi à l'escorte de la princesse, et il se flattoit de l'obtenir. Les autres français (à l'exception des chevaliers du cygne) devoient retourner incessamment à la cour de Charlemagne. Lancelot, accablé de douleur depuis l'instant où Maria s'étoit fait connoître, gémissoit sur le sort de cette intéressante victime de la séduction et de l'amour, et n'étoit pas en état de réfléchir sur ce qui se passoit autour de lui. Angilbert, plus calme et plus heureux, malgré l'espoir et le sentiment qui le rappeloient en France, observoit avec intérêt et curiosité les différentes scènes dont il étoit témoin, et vouloit, avant son départ, en voir le dénouement. Ogier le danois, rendu à la raison et à la philosophie, brûloit du desir de retourner dans sa chaumière et de retrouver sa Chloé, et il se promettoit de partir sous peu de jours. Isambard, plein de trouble, d'amour et d'incertitude, sans espérance et sans dessein, attendoit en silence le résultat de tant d'événemens. Il n'osoit interroger Olivier ; il démêloit aisément ses sentimens, mais ne pouvoit pénétrer ses projets. Enfin le malheureux Olivier se trouvoit dans

p340

cette situation terrible, où tous les mouvemens du coeur sont contraints et combattus par le devoir et la raison ; les événemens de la journée, et tout ce qui s'étoit passé au conseil, avoient produit en lui tant d'émotion, d'agitation et d'attendrissement, que, se sentant hors d'état de prendre part à la conversation générale, et craignant de se trahir, il s'étoit dispensé de se mettre à table pour le souper, sous prétexte d'un violent mal de tête. Renfermé seul dans sa chambre, il s'abandonnoit aux réflexions les plus accablantes. La conduite de la duchesse avec ses ennemis et ses défenseurs, le caractère de grandeur

et de générosité qu' elle soutenoit avec tant d' éclat, et les derniers témoignages qu' il venoit de recevoir de sa tendresse, avoient mis le comble à sa passion pour elle. Cependant il étoit enivré sans être séduit, l' honneur et l' amitié conservoient toujours sur lui le même empire : fidèle à ses sermens, il sentoit plus que jamais la nécessité de s' éloigner ; mais il ne persistoit qu' avec désespoir dans cette résolution. Il voyoit Béatrix satisfaite, heureuse, se livrant à la douce illusion que l' objet de

p341

tant d' amour, lié par tous les noeuds du sentiment et de la reconnoissance, n' auroit jamais le courage de l' abandonner. Il se représentoit d' avance son étonnement, son saisissement affreux, sa profonde douleur. Il frémissait, et cependant sans pouvoir être ébranlé. Juste ciel ! S' écrioit-il, dans quel abyme m' ont précipité ma foiblesse et mon imprudence ! Il faut donc devenir ingrat et barbare, pour n' être pas vil et parjure ! ... état horrible ! Où je ne puis ni m' aveugler, ni me surmonter ; où la passion et la raison, conservant un égal équilibre, laissent assez de force à la vertu pour me guider et m' entraîner, quoiqu' elle n' ait plus le pouvoir de me dédommager, ou de m' offrir une seule consolation ! ...
ô Béatrix ! Pour prix de vos bienfaits et de ces témoignages ingénieux et touchans d' une tendresse si pure, je vais donc vous dire un éternel adieu ! ... du moins vous connoîtrez avec détail tous les sentimens de ce coeur déchiré ! Hélas ! Même en vous quittant, je n' oserois vous les peindre ! Comment avoir la force de m' arracher d' auprès de vous, en me livrant au bonheur de vous exprimer ce que

p342

je sens ! Mais vous trouverez mon ame toute entière dans une lettre qui vous sera remise après mon départ. Oh ! Qu' il me sera doux de vous montrer enfin, dans

cet écrit, tout l' excès de mon amour ! Avec quel délice ma main tremblante tracera chaque mot, chaque expression ! ... avec quelle rapidité les pages de cette lettre se trouveront remplies ! Et cependant le temps employé à l' écrire sera le dernier instant de bonheur qui m' est réservé ! ... tandis que l' infortuné chevalier du cygne s' abandonnoit à ces réflexions douloureuses, Béatrix, dont toutes les pensées, les projets et les démarches, n' avoient qu' Olivier pour objet, annonçoit à Zemni que Théobald consentoit à son union avec Sylvia ; demain, ajouta-t-elle, après la cérémonie de l' institution de l' ordre du cygne, vous pourrez recevoir la main de Sylvia ; et quoique j' aie annoncé que mes sujets seuls seroient admis dans ce nouvel ordre, fondé par ma reconnaissance pour votre bienfaiteur et le mien, je ferai une exception en votre faveur ; je sens combien il doit vous être doux d' acquérir le droit de porter les couleurs et la devise

p343

d' Olivier ! ... d' ailleurs, l' époux de Sylvia ne peut être un étranger dans le duché de Clèves, et c' est un devoir pour moi de traiter le fils de Théobald, comme s' il étoit né dans mes états. Allez, Zemni, consulter Olivier ; je ne puis que former des vœux pour vous. C' est à lui seul de décider de votre sort ; allez lui parler, vous reviendrez ce soir m' apporter sa réponse. à ces mots, Zemni, pénétré de joie et de reconnaissance, courut à l' appartement d' Olivier ; il lui conta tout ce que Béatrix venoit de lui dire ; ce récit toucha profondément Olivier. Il sentoit combien la duchesse trouvoit de charmes à combler de bienfaits ce jeune homme dont il avoit sauvé les jours, et qui avoit avec lui des rapports si chers et si intéressans. Mais des preuves nouvelles de la tendresse ingénieuse et délicate de Béatrix ne pouvoient qu' aggraver encore, s' il étoit possible, ses regrets déchirans et sa douleur. Cependant, dissimulant les divers sentimens qui l' agitoient, il répondit à Zemni d' un air calme et satisfait, et voulut aller avec lui remercier sur-le-champ la duchesse. Mais Zemni

l'arrétant : un moment, seigneur, lui dit-il,

p344

je vous conjure de ne point me faire prendre un engagement qui doit m'attacher à la cour de Clèves, si vous n'êtes pas décidé vous-même à vous y fixer. Ma reconnaissance pour vous est mon premier sentiment, comme mon premier devoir ; ma gloire est de vous suivre, et la fortune et l'amour ne pourroient rien pour mon bonheur, s'il falloit me séparer de vous. Pour toute réponse, Olivier embrassa tendrement Zemni, en l'invitant à le suivre, pour se rendre chez la duchesse. Zemni obéit avec joie, regardant cette invitation comme un aveu tacite d'un projet qu'Olivier ne vouloit pas encore déclarer. Il se le persuadoit d'autant plus facilement, qu'il avoit pénétré depuis long-temps la passion mutuelle de la duchesse et d'Olivier. Les deux chevaliers trouvèrent Béatrix dans le salon. En les apercevant, elle se leva, et, suivie de Théobald, elle les emmena dans un cabinet voisin. L'entretien fut court ; Olivier parla peu, mais avec une expression qui satisfit Béatrix. En le quittant, elle lui rappela qu'on se rassembleroit le lendemain à dix heures. Ce jour, ajouta-t-elle, sera un des plus beaux jours de ma

p345

vie. Je le consacrerai tout entier à la reconnaissance... au sentiment le plus cher à mon coeur... Olivier, plus troublé, plus combattu que jamais, se retira précipitamment. Il passa presque toute la nuit dans une agitation, qui ne lui permit pas même de se coucher. Cependant un accablement profond succédant à cette situation violente, il tomba par degrés dans ce demi-sommeil, causé par l'épuisement des forces, et qui, loin de les réparer, achève de les anéantir ; espèce de léthargie fatigante et terrible, où l'on garde le sentiment de ses maux, sans conserver la raison qui peut en modérer l'excès ; où les songes

fugitifs, mais frappans, n' offrent que des images effrayantes ou douloureuses ! ...
l' infortuné, dans cet assoupissement pénible, voyoit successivement passer devant lui, comme des ombres plaintives, Isambard, Célianire et Béatrix. Il croyoit entendre de longs gémissemens, auxquels se mêloient les accens d' une voix menaçante... il tressailloit, et souvent un réveil convulsif dissipoit ces tristes illusions ; mais en reprenant ses facultés, il retrouvoit toujours au même instant la pensée

p346

accablante qui dominoit en lui toutes les autres ; son coeur oppressé se disoit : *je dois sacrifier Béatrix à la mémoire de à neuf heures, Olivier fut enfin tiré de cet état d' anxiété. Il entendit frapper à sa porte ; c' étoit Barmécide qui venoit d' arriver. Il apprit à Olivier qu' il avoit amené sa famille, et qu' il sortoit de l' appartement de la duchesse, dans lequel il avoit laissé Abassa et Mirva. Nous sommes venus, poursuivit Barmécide, prendre part à la gloire des chevaliers du cygne et à la joie de Béatrix. Cette charmante princesse nous a reçus avec la sensibilité la plus touchante ; je ne l' ai jamais vue si aimable, si belle et si parée. Elle achevoit de s' habiller, et nous a fait voir le cordon blanc et la médaille du nouvel ordre qu' elle fonde aujourd' hui. J' en serai décorée la première, nous a-t-elle dit ; ces précieux ornemens ne me quitteront plus, et jamais diadème ne sera porté avec autant d' orgueil. Comme Barmécide finissoit ce récit, Mirva, paroissant tout à coup, vint se jeter dans les bras d' Olivier, et le pressa de la part de la duchesse de se rendre dans le salon. Olivier se hâta de*

p347

réparer le désordre de sa coiffure et de son habillement. Isambard et Zemni vinrent le chercher, et, plein d' attendrissement et de trouble, il les suivit. Il apprit d' eux que le roi de Pannonie ne se trouveroit point

à la fête ; sans témoigner ni dépit ni mécontentement, il avoit imaginé un prétexte pour s' éloigner tout le jour, en annonçant qu' il ne reviendrait que le lendemain. Les chevaliers du cygne arrivèrent dans le salon un instant avant la duchesse ; toutes les fenêtres étoient ouvertes ; les cours, les galeries et les appartemens, étoient remplis de peuple et des troupes de la duchesse. Enfin elle parut. Aussitôt le palais retentit de cris de joie, d' acclamations et d' applaudissemens ; Béatrix, vivement émue, s' étoit arrêtée au milieu du salon. Tous les yeux fixés sur elle, la contemploient avec autant de surprise que d' admiration. On remarquoit dans son maintien et sur sa physionomie une expression nouvelle, qui parut aussi frappante que l' éclat éblouissant de sa beauté. La douceur et le sentiment se peignoient toujours dans ses regards ; mais en même temps un air de triomphe et de joie donnoit à toute sa personne quelque

p348

chose d' imposant et de fier, qu' elle n' avoit pas ordinairement. Toujours vêtue de blanc, et avec une extrême simplicité, depuis l' arrivée des chevaliers du cygne, elle portoit pour la première fois un habillement somptueux ; elle avoit une robe de brocard d' or, brodée de perles et d' émeraudes. Le cordon blanc et la médaille de l' ordre du cygne se dessinoient d' une manière tranchante sur ces couleurs foncées, que Béatrix n' avoit choisies que pour faire ressortir davantage les nouveaux ornemens, que l' amour lui rendoit si chers. Elle s' avança vers une fenêtre, se plaça sur un grand balcon qui donnoit sur les cours ; et là, pouvant être entendue du peuple et des soldats, elle lut à haute voix le traité de paix ; et ensuite elle fit un discours pour annoncer l' institution de l' ordre du cygne, et les motifs qui la portoient à le fonder. Quand elle eut cessé de parler, le peuple applaudit avec transport, et au même instant tous les soldats chantèrent la chanson d' Olivier : de douces larmes s' échappèrent des yeux de la duchesse. Elle se retira de la fenêtre ; elle aperçut Olivier dans un coin du salon, et quoiqu' il fit tous

ses efforts pour composer son visage, elle y vit encore l' impression des sentimens qu' elle éprouvoit elle-même. Béatrix annonçant qu' elle alloit se rendre à la chapelle, appela les chevaliers du cygne, et s' appuyant sur leurs bras, sortit aussitôt du salon. Elle fut suivie des autres chevaliers et de toutes les dames. Olivier et Isambard, presque également troublés, marchaient en silence, lorsqu' après avoir traversé deux pièces, ils sortirent de leur rêverie, en remarquant que la duchesse prenoit un chemin différent de celui qui conduisoit à la chapelle. -Isambard fit à ce sujet une observation, et Béatrix répondit en souriant qu' elle ne se trompoit pas de chemin. Elle continua de marcher, et au bout d' un vestibule, elle s' arrêta devant la porte de la galerie qui avoit été brûlée. Depuis cet accident une multitude d' ouvriers travailloient sans relâche nuit et jour à la réparer ; mais comme les portes en étoient toujours soigneusement fermées, personne n' en connoissoit l' intérieur. Enfin, les deux battans de ces portes s' ouvrirent tout à coup ; aussitôt une musique douce et majestueuse se fit entendre,

et la duchesse entra dans la galerie. La décoration de cette pièce immense, à la fois simple et magnifique, étoit en blanc et or. Mais quelle fut l' émotion des chevaliers du cygne, et sur-tout d' Olivier, en voyant tous les lambris de la galerie chargés de trophées d' armes, et décorés de leurs chiffres et de leurs devises. Après avoir fait quelques pas, la duchesse se tourna du côté d' Olivier : il étoit juste, lui dit-elle, de vous consacrer cette galerie, dans laquelle je vous ai vu marcher sur des poutres embrasées, et traverser des torrens de feu pour voler à mon secours ! C' est ici désormais que tous les chevaliers du cygne seront reçus ; c' est ici que, pour honorer

l' héroïsme, je donnerai l' emblème et la devise que vous avez illustrés, et qui doivent à jamais rappeler le souvenir de toutes les vertus. Ah ! Madame, dit Olivier d' une voix basse et tremblante, quel nouveau danger je retrouve en ce lieu ! Comment pourrais-je y conserver un foible reste de raison ! ... il s' arrêta... -et Béatrix heureuse, autant qu' attendrie, ne lui répondit que par le plus tendre regard. Au bout de la galerie on trouva la nouvelle

p351

chapelle, qui formoit avant l' incendie la chambre de Béatrix ; l' on y entra. La duchesse se plaça près de l' autel, entre Axiane et Abassa, et la cérémonie commença. Le vénérable Théobald, s' avançant le premier, fut décoré avant tous les autres de l' ordre du cygne. Béatrix, qui révéroit comme un père son vertueux instituteur, n' observa aucun cérémonial en le recevant ; elle ne souffrit point que, selon l' étiquette, il se mît à genoux devant elle ; et en lui passant le cordon de l' ordre, elle se leva et l' embrassa. Mais pour Zemni et les autres, elle suivit les usages ordinaires de la chevalerie, et en leur donnant la médaille, elle répéta toujours la formule qu' elle consacroit à ces réceptions, en disant à chacun : soyez vaillant, bienfaisant et généreux, comme ceux qui les premiers ont porté cet emblème .

Le mariage de Zemni et de Sylvia termina cette intéressante cérémonie, pendant laquelle Olivier éprouva successivement toutes les émotions délicieuses et violentes, tous les sentimens déchirans et passionnés que peuvent inspirer l' admiration, la contrainte, la reconnoissance et l' amour approuvé

p352

par la raison, mais combattu par le devoir. En sortant de la chapelle, on se rendit au pavillon d' Axiane, où la princesse vouloit dîner ; on trouva ce pavillon magnifiquement décoré d' ornemens nouveaux.

Le frontispice et les pilastres étoient chargés d' inscriptions ingénieuses à la gloire d' Axiane, et qui célébroient les vertus et rappeloient les grandes actions de cette illustre héroïne. Enfin Béatrix, dans ce jour, en satisfaisant tous les sentimens les plus chers à son coeur, en immortalisant les services, les exploits, le nom d' Olivier, sut remplir en même temps tous les devoirs de la reconnoissance et de l' amitié.

Après le dîner, Olivier, trop violemment affecté pour pouvoir se mêler à la conversation, sortit du pavillon, et alla dans la forêt. Aussitôt qu' il se trouva seul, ses larmes coulèrent avec autant d' abondance que d' amertume ; sa raison se confondoit, s' égaroit, en songeant au sacrifice qu' il avoit si solennellement juré de faire. Il ne pouvoit supporter l' idée de détruire la douce sécurité de la duchesse, de lui arracher la confiance que lui donnoient

p353

sa tendresse et tant de bienfaits, de changer en désespoir cette joie si pure dont elle étoit pénétrée. Cette image attendrissante lui ravissoit tout son courage. Enfin la pitié, l' amitié, l' amour et l' honneur, bouleversoient toutes ses idées, anéantissoient tour à tour ses projets, et déchiroient son ame abattue, en y excitant à la fois et de nouveaux combats et de nouveaux remords. Enseveli dans ses tristes pensées, il erroit avec égarement dans la forêt, lorsqu' il aperçut à deux cents pas de lui Barmécide, Angilbert et Lancelot, qui s' avançoient à sa rencontre. Ne pouvant les fuir, il les rejoignit, et Barmécide l' invita à venir voir avec eux la colonne sur laquelle Béatrix avoit fait graver les noms de tous ses défenseurs. Au détour d' une allée, ils rencontrèrent un écuyer du roi de Pannonie, qui, en voyant Olivier, lui demanda si son frère d' armes étoit dans la forêt ou au château. Olivier, surpris de cette question, voulut savoir à son tour si cet écuyer étoit chargé par son maître d' une commission pour Isambard. Oui, seigneur, dit l' écuyer, je dois lui remettre un billet. Donnez-le-moi, reprit

Olivier, j' imagine facilement ce qu' il contient : Isambard le recevra dans un instant, et je répons pour lui qu' il acceptera ce qu' on lui propose. Assurez-en votre maître ; je vais retrouver Isambard ; ne faites point d' autres démarches auprès de lui ; dans les choses de ce genre, il faut éviter l' éclat. Allez, et recommandez le silence et la discrétion à votre maître. Quand l' écuyer fut parti, Olivier ouvrit le billet, et y trouva, comme il l' avoit imaginé, un cartel pour Isambard. Theudon, en le défiant au combat, l' invitoit à se trouver le jour même, une heure avant le coucher du soleil, dans un endroit de la forêt qu' il désignoit. Olivier demanda aux trois autres chevaliers le secret sur cet événement. Il leur déclara qu' il le cacheroit à Isambard, et se battroit à sa place ; ce qui étoit d' autant plus facile, qu' ayant la même taille et des armes semblables, Theudon ne pourroit le reconnoître lorsque la visièrre de son casque seroit baissée. Les chevaliers promirent à Olivier le plus profond secret, à condition qu' ils seroient tous les trois témoins du combat. L' on retourna au palais ; Olivier rentra dans le salon. Il

y parut avec un maintien calme et serein ; il annonça que Barmécide devant aller sur la fin du jour recevoir les derniers adieux de Gérold, qui partoît pour la Bavière, il l' accompagneroit pendant une partie du chemin. Il assura qu' il seroit de retour pour le souper ; il sortit avec Barmécide. Isambard les suivit jusque sur le perron du palais, et témoigna le desir de les accompagner. Olivier lui persuada facilement qu' il devoit rester auprès de la duchesse ; mais en le quittant, il l' embrassa, ce qu' il ne faisoit pas ordinairement, lorsqu' il se séparoit de lui pour si peu de temps... Olivier et Barmécide attendirent quelque temps sur les remparts Angilbert

et Lancelot, qui vinrent les rejoindre. Ces trois amis d' Olivier renouvelèrent encore des représentations qu' ils avoient hasardées déjà sur le combat où s' alloit engager Olivier. Songez, répétoit Barmécide, qu' Isambard se plaindra sûrement de ce généreux artifice. Non, reprit Olivier, j' emploie un stratagême, mais je ne fais point une supercherie. Les ennemis d' Isambard ne sont-ils pas les miens ? Quand je les découvre avant lui, n' ai-je pas le droit de les

p356

combattre le premier ? D' ailleurs croyez, mes amis, que, dans cette circonstance, je ne suis qu' équitable. Enfin, ne troublez point, par d' inutiles réflexions, cette douce tranquillité que je sens renaître dans mon ame... dans cette ame agitée depuis si long-temps ! ... je ne sais quel heureux pressentiment semble y rétablir le calme et la sérénité ; laissez-moi jouir d' un état si doux et si nouveau. Les trois chevaliers, surpris de ce discours, se regardoient avec étonnement, et ne firent plus de réponse. Ils n' avoient jamais entendu le chevalier du cygne parler avec tant de franchise sur sa situation ; et en effet Olivier, sans savoir pourquoi, ne sentoit plus la nécessité, et n' éprouvoit plus le desir de dissimuler ce qui se passoit au fond de son coeur. à l' entrée de la forêt, ils trouvèrent leurs écuyers, qui les revêtirent de leurs armures ; ils n' avoient qu' un petit quart de lieue à faire pour se rendre au lieu indiqué : ils y arrivèrent au bout de quelques minutes. Theudon, accompagné de quatre écuyers, les y attendoit. Barmécide, s' avançant vers lui, l' instruisit qu' il ne venoit avec Angilbert et Lancelot, que pour être

p357

témoins du combat ; et, en lui montrant Olivier, il ajouta : *voilà le chevalier du cygne* prêt à recevoir le gage de bataille. Pour toute réponse, le roi jeta son gant, qu' Olivier ramassa. Ensuite les deux ennemis,

après avoir salué les témoins, se précipitèrent l' un sur l' autre. Ils combattirent long-temps à cheval, sans recevoir de blessures ; mais, dans un choc violent, la lance d' Olivier fut rompue, et le cheval du roi s' abattit. Dans ce mouvement, il laissa tomber sa lance, il se débarrassa de son coursier, et mit l' épée à la main. Olivier en fit autant en sautant légèrement à terre. à l' instant même il fondit impétueusement sur Theudon. Ce dernier, surpris, ébranlé, recule quelques pas. Olivier le presse vivement, l' atteint, le blesse mortellement, et le renverse mourant sur la poussière. Aussitôt que le généreux Olivier le vit tomber, son premier mouvement fut de le secourir ; il s' approche, Theudon lui tend la main. Olivier touché, jette son épée, et se baissant, veut relever son ennemi vaincu ; mis le perfide Theudon, tenant un poignard caché dans sa ceinture, le tire tout à coup, et le plonge dans

p358

le sein d' Olivier, qui s' écrit en tombant :
graces au ciel ! J' ai préservé mon ami
d' un assassinat... Barmécide et les deux
autres chevaliers poussent un cri terrible,
et s' élancent vers le chevalier du cygne
et son meurtrier. Ce dernier rendoit le
dernier soupir ; et le malheureux Olivier,
baigné dans son sang, paroissoit n' avoir
que peu de momens à vivre. On bande sa
plaie avec des mouchoirs ; on coupe des
branches d' arbres, on en fait un brancard,
sur lequel on le couche. Ses amis
désespérés se chargent de le porter, et
retournent ainsi au château. Les écuyers de
l' exécration Theudon avoient voulu prendre
la fuite au moment de l' assassinat ;
mais les écuyers des chevaliers les arrêchèrent,
afin d' emmener des témoins de
plus de la victoire d' Olivier et du crime
de Theudon. Cependant Olivier, paroissant
se ranimer un peu, recommanda à
ses amis de ne rentrer au château que par
les cours de derrière, afin qu' il pût se
rendre dans son appartement, sans passer
sous les fenêtres du palais de la duchesse.
On marchoit lentement, et la nuit étoit
tout à fait tombée lorsqu' on arriva au château.

p359

En approchant de la cour où se trouvoit le pavillon d' Olivier, on entendit un grand bruit d' instrumens et des chants pleins d' alégresse, dans lesquels on distinguoit le nom d' Olivier répété mille fois... les chevaliers frémirent, et leur douleur s' accrut encore en entrant dans la cour... une brillante illumination y répandoit l' éclat du jour le plus éblouissant ; les murs étoient tapissés de guirlandes de fleurs et de couronnes de lauriers, entremêlés du chiffre et de la devise des chevaliers du cygne, tracés sur toutes les façades en caractères de feu. Des troupes et un peuple immense remplissoient cette enceinte, et des soldats français et germains, confondus dans la foule avec les pâtres et les bergers, mêloient leurs chants guerriers aux romances villageoises, et dansoient aux sons réunis des cymbales belliqueuses et des musettes champêtres. Imaginèrent facilement l' impression terrible qu' alloit produire sur cette multitude le spectacle inattendu d' Olivier mourant. En effet, à peine eut-on jeté les yeux sur le brancard ensanglanté et sur le malheureux

p360

chevalier du cygne, que les touchans témoignages de la plus vive douleur succédèrent rapidement aux bruyantes démonstrations de la joie. On entendit de toutes parts des gémissemens et des cris lamentables et si perçans, que toutes les voûtes du palais en retentirent. Barmécide se hâta d' envoyer Angilbert et Lancelot chercher des chirurgiens, et prévenir Isambard et la duchesse de ce tragique événement, puisqu' il étoit impossible de les y préparer, et de le leur annoncer avec quelques ménagemens. Cependant on porta Olivier dans sa chambre ; Barmécide le pose sur son lit, et ensuite s' assied à son chevet. Olivier voyant sur son visage l' expression de la consternation et de la

douleur : cher Barmécide, lui dit-il, vous
connoîtrez bientôt le secret de mon coeur...
alors vous cesserez de vous affliger de ma
mort. Barmécide alloit répondre ; mais la
porte s'ouvrit, et l'on vit paroître
Isambard, qui, pâle, hors d'haleine, vint se
jeter dans les bras d'Olivier, en disant
d'une voix entrecoupée : ah ! Qu'as-tu
fait ? ... ah ! Cruel ami, c'est pour moi ! ...
il n'en put dire davantage ; ses sanglots

p361

lui coupèrent la parole. Dans ce moment,
la duchesse entra, suivie de Zemni et des
médecins. Sa physionomie expressive et
touchante peignoit avec énergie l'état
affreux de son coeur ; mais elle ne pleuroit
point, elle avoit su composer son maintien,
elle trouvoit tout le courage dont
elle avoit besoin, dans la crainte
d'augmenter le danger d'Olivier, en
l'attendrissant et en lui causant une vive émotion.
Elle pria Isambard d'un ton sévère de
s'éloigner un moment du lit de son ami, et
faisant approcher ses médecins : leur
habileté, dit-elle, a tiré le comte de Bavière
d'un état qui paroissoit mortel ; je me
flatte que la blessure du généreux Olivier
n'est pas aussi dangereuse, et qu'il sera
moins difficile de lui rendre promptement
la santé. Après avoir dit ces paroles d'une
voix assez ferme, Béatrix sortit de la chambre,
et retourna dans son appartement ;
elle ne s'y enferma point, et y reçut les
deux princesses, Théobald, Roger, Ogier
le danois, et les chevaliers français. Toutes
ces personnes admiroient et chérissoient
Olivier ; elles ne pouvoient gêner Béatrix,
car elle cessoit absolument de se contraindre

p362

en leur présence. Elle trouvoit
une sorte de consolation à ne plus déguiser
des sentimens qui donnoient tant de
prix à la conduite d'Olivier ; elle vouloit
que tout le monde sût enfin qu'elle l'adoroit,
qu'elle en étoit aimée, et qu'il avoit

refusé sa main. Baignée de larmes et pénétrée de la plus mortelle inquiétude, elle jouissoit du moins de la douceur nouvelle d' ouvrir son ame toute entière, et d' avouer publiquement une passion si violente, et qu' elle avoit dissimulée si long-temps. Quoique sa douleur fût inexprimable, elle étoit cependant modérée par l' espérance : l' infortunée Béatrix s' abusoit encore sur l' état d' Olivier, et n' en imaginoit pas le pressant danger. Les médecins, après avoir pansé sa blessure, dirent à Isambard et à ses autres amis qu' ils lèveroient ce premier appareil le lendemain matin, et qu' alors seulement ils pourroient prononcer sur son état. Personne dans le château ne se coucha. Isambard, Barmécide, Angilbert, Lancelot et Zemni, passèrent la nuit dans la chambre d' Olivier, et tous sans se parler, sans se communiquer leurs craintes et leurs idées funestes. Isambard,

p363

les yeux fixés sur Olivier, le considéroit avec égarement ; il suivoit tous ses mouvemens avec une telle attention, que l' on voyoit se peindre sur son visage tout ce que celui à' Olivier exprimoit. Il ne réfléchissoit ni ne pensoit, mais il souffroit, s' affoiblissoit avec lui et comme lui, paroissoit empirer, s' éteindre et s' approcher de ses derniers momens. Aux premiers rayons du jour, les quatre écuyers de l' infame Theudon furent conduits, par ordre de la duchesse, devant un tribunal public, présidé par Théobald. Là, en présence des troupes et de tout le peuple assemblé, on lut à haute voix la déclaration écrite et signée des témoins du combat. Cet écrit constatoit le triomphe d' Olivier, sa générosité, et l' assassinat commis par Theudon ; les écuyers de ce monstre confirmèrent la vérité de ces funestes détails, qui produisirent sur le peuple une telle sensation, que leur indignation et leur ressentiment s' étendirent jusque sur les écuyers de Theudon, quoiqu' ils n' eussent point participé au crime de leur maître, et qu' ils parussent le détester. La sagesse de Théobald sut calmer

l' effervescence de ces premiers mouvemens ; les écuyers furent congédiés et conduits sur les frontières ; ensuite on se rendit au lieu où se trouvoit la colonne érigée par la duchesse, à la gloire de ses défenseurs, et Théobald, suivi du peuple, s' approchant de la colonne, en fit effacer le nom justement détesté du lâche roi de Pannonie.

Cependant Olivier, sur les sept heures du matin, reçut la seconde visite des chirurgiens, qui venoient lever le premier appareil qu' ils avoient mis sur sa blessure. Olivier voulut que tous ses amis, sans en excepter Isambard et Zemni, sortissent de sa chambre ; il leur fit promettre de ne revenir que lorsqu' il les feroit rappeler. Les chirurgiens examinèrent et pansèrent sa plaie sans proférer une seule parole. Lorsqu' ils eurent fini, Olivier les regardant d' un air doux et tranquille : je sens, leur dit-il, que mon état est mortel, mais l' intérêt le plus puissant me fait desirer de savoir avec précision combien de temps je puis vivre encore, et la probité vous prescrit de répondre sans détour à cette question. à ces mots les chirurgiens parurent

interdits, et répondirent d' une manière équivoque ; mais Olivier les pressa si vivement et avec tant de fermeté, qu' ils lui déclarèrent enfin que la durée de sa vie ne pouvoit passer celle du jour. Olivier reçut cet arrêt sans surprise et sans émotion ; il chargea les chirurgiens d' aller en instruire Barmécide et Lancelot, en les priant de sa part d' en prévenir la princesse, Isambard et Zemni. Mais recommandez-leur, ajouta-t-il, de respecter l' entière solitude dont j' ai besoin durant quelques momens, et que je veux consacrer à la religion. Les chirurgiens promirent d' exécuter ses ordres, et sortirent. Olivier fit venir un prêtre : après avoir rempli avec une piété sublime tous les devoirs imposés par le christianisme, il s' entretint encore un quart d' heure avec ce prêtre, qui, au

bout de ce temps, se retira dans la chambre prochaine. Olivier se fit apporter la cassette qui renfermoit tout ce qu' il possédoit de plus précieux, la tresse de cheveux, la chaîne d' or (ces touchantes offrandes de Célanire), et l' écharpe de Vitikind, qu' il tira de la cassette. Malheur, dit-il, à qui n' emporte dans la tombe que des lauriers

p366

ensanglantés ! ... désormais ma gloire et ma renommée n' appartiendront plus qu' à ceux qui m' ont aimé ; mais ceci me reste, et me suivra dans le cercueil : oui, je veux que cette écharpe y soit posée sur mon sein ; elle fut le prix d' une action généreuse inspirée par la seule humanité, et que je me retrace aujourd' hui avec plus de plaisir que tous les triomphes éclatans obtenus par les armes. En disant ces paroles Olivier posa l' écharpe sur son lit ; ensuite il se recueillit dans un profond silence pendant quelques instans, et après avoir rassemblé toutes ses forces et rappelé tout son courage, il envoya dire à la duchesse et à Isambard qu' il desiroit les entretenir. Lancelot et Barmécide s' étoient acquittés de leur funeste commission ; le premier étoit encore enfermé avec le malheureux Isambard et Zemni, tandis que Barmécide, chez la duchesse, partageoit la douleur et l' effroi d' Axiane et d' Abassa, qui tenoient dans leurs bras l' infortunée Béatrix, agitée d' affreuses convulsions survenues à la suite d' un long évanouissement. Enfin Barmécide, profitant d' un instant de calme apparent, causé par l' épuisement de ses

p367

forces, s' approcha d' elle, et lui dit qu' Olivier la demandoit. Elle tressaillit, et ses larmes, qui n' avoient point encore coulé, bientôt inondèrent son visage ; elle se leva et retomba sur son siège. Ah ! Madame, dit Barmécide, songez qu' Olivier vous attend ; quelle sera l' amertume de ses derniers momens s' il vous voit dans cet état !

Pour toute réponse, Béatrix essuya ses pleurs, se releva, et s'appuyant sur le bras de Barmécide, sortit avec lui. Il la conduisit jusqu'à la porte d'Olivier, et là il se retira, et Béatrix entra seule. Isambard étoit déjà dans la chambre, placé dans la ruelle du lit, et à moitié caché par les rideaux ; on entrevoyoit à peine son visage pâle et immobile. La duchesse, d'un pas chancelant, s'avança vers le lit, et tomba dans un fauteuil. Olivier avoit renvoyé tous ses gens. Il y eut un moment de silence ; enfin Olivier prenant la parole : je me retrouve donc encore, dit-il, entre les deux objets qui partagent toutes les affections de mon coeur ! ... j'ai voulu les rendre dépositaires de mes derniers vœux... en prononçant ces paroles, il détacha de son bras le collier de perles, et le posant dans

p368

la cassette qui contenoit les offrandes de Célanire : dans cet instant solennel, poursuivit-il, il m'est permis de réunir aux dons de Célanire les bienfaits de Béatrix... je desire que ma tombe, sans inscription et sans ornemens, puisse être placée au pied d'un sorbier, et que ces gages précieux soient à jamais suspendus aux branches de cet arbre, sacré pour moi. Je desire encore emporter dans le cercueil l'écharpe de Vitikind et le portrait de Célanire... ici Olivier s'arrêta, et n'obtint pour réponse que des gémissemens sourds et étouffés... je connois vos ames généreuses, reprit-il, je suis certain que les derniers desirs de votre ami ne seront point oubliés. Oui, dit la duchesse, s'il est possible que Béatrix puisse exister lorsqu'Olivier n'existera plus, vous serez obéi... un torrent de pleurs accompagna ces paroles. Olivier se troubla et laissa aller sa tête sur son oreiller ; la duchesse frémit ; ses larmes s'arrêtèrent tout à coup. Ne doutez pas de mon courage, reprit-elle d'une voix tremblante et concentrée... je puis tout sur moi-même pour vous obéir ; je puis vivre, si vous l'ordonnez...

p369

hé bien, dit Olivier, sachez donc qu' il est un autre voeu que j' ose former encore, et daignez m' écouter l' un et l' autre sans m' interrompre. Cessez de vous affliger et de me plaindre ; la mort seule, ô Béatrix ! Pouvoit m' affranchir de l' opprobre du parjure ou du supplice affreux et bizarre d' être ingrat envers vous... hélas ! Vous connoissez mon crime et mes sentimens ; mais vous ne pouviez connoître toute l' horreur de mes remords, et vous ignoriez mes résolutions... oui, j' avois juré de vous fuir, de vous quitter pour jamais ! ... ce jour même devoit éclairer mon départ... aujourd' hui même je devois vous dire un éternel adieu ; n' étoit-ce pas toujours mourir ? Et quelle mort, juste ciel ! J' emportoits avec moi vos justes reproches ; je vous abandonnois volontairement... et j' avois à supporter à la fois votre douleur, la mienne, et le malheur de mon ami ! ... je n' éprouverai point l' inconcevable tourment de m' arracher des lieux que vous habitez ; mais quels egrets déchirans me restent encore ! ... ô Béatrix ! ô mon frère ! Vous pouvez les dissiper tous ; vous pouvez

p370

m' affranchir du poids affreux de mes remords... ah ! Je ne puis descendre avec tranquillité dans la tombe, qu' en unissant pour jamais, par des noeuds indissolubles, les seuls objets qui m' attachoient à la vie. Qui ? Moi ! S' écria Béatrix, quand je me meurs... quand je suis consumée par une passion invincible, qui ne s' étindra qu' avec mon dernier soupir, je pourrois consentir ! ... non, Olivier, vous ne l' espérez pas, non... Béatrix prononça ces paroles avec l' accent impétueux d' une vive indignation et de la plus violente douleur, et ses sanglots lui coupèrent la voix... Isambard, qui, jusqu' à ce moment, glacé par un morne désespoir, avoit gardé un profond silence, tout à coup ouvrit le rideau, et découvrant un visage égaré, que la pâleur et le saisissement rendoient méconnoissable : Olivier, dit-il, oserois-tu concevoir le projet de former un lien qui

pût me rattacher à la vie ? ... les yeux
fixés sur ta tombe, j' attendrai qu' elle
s' ouvre pour moi, et je fais le serment...
arrête, interrompit Olivier, arrête...
je n' ai plus qu' un mot à dire... si vous
persistez l' un et l' autre dans vos refus,

p371

vous remplirez d' amertume mes derniers
moments, et vous les avancerez, n' en
doutez pas... à ces mots, Isambard et
Béatrix tombèrent à genoux, en fondant
en pleurs. Olivier prit leurs mains, qu' il
unit dans les siennes ; vivez, leur dit-il,
pour honorer ma mémoire ; vivez ensemble
pour mieux conserver mon souvenir.
Ah ! C' est dans le sein déchiré d' Isambard
que les pleurs de Béatrix doivent
couler, et quelle autre que Béatrix
pourroit partager ou concevoir les regrets
d' Isambard ! Ames sensibles et sublimes,
je vous confie comme un dépôt ce feu
sacré de l' amour et de l' amitié, cette
flamme active et pure qui va s' éteindre
en moi. Oh ! Qu' elle ne s' exhale point avec
mes derniers soupirs ! Recueillez-la, qu' elle
revive en vous je n' aurai point perdu
l' existence. Mais, poursuivit-il, je sens
que mes forces s' épuisent... achevez de
combler tous mes vœux ; que mes derniers
regards puissent jouir du ravissant tableau
d' une union si chère... j' ai osé prévoir
que vous cèderiez à la volonté de votre
ami mourant ; tout est préparé pour l' auguste
cérémonie. Au nom du sentiment

p372

qui nous unit tous trois, ne perdons plus
de temps. L' infortunée duchesse et le
malheureux Isambard n' étoient pas en état
de répondre ; mais Olivier, certain de
leur obéissance, donna le signal convenu.
Au moment même la porte s' ouvrit, et
l' on vit paroître le prêtre qui, d' après les
ordres d' Olivier, avoit mis ses habits
pontificaux, et étoit suivi de Théobald, de
Barmécide, d' Angilbert, de Lancelot et

de Zemni, qui devoient servir de témoins.
Tous les chevaliers, pénétrés de douleur
et les yeux baignés de larmes, s' avancèrent
en silence, et entourèrent le lit
d' Olivier. Le prêtre s' approcha du pied du
lit, auprès duquel on voyoit étendu un
long et magnifique manteau de pourpre
qu' Olivier tenoit de Béatrix. Il prit ce
manteau, et découvrit, en l' ôtant, un autel
qu' il avoit posé lui-même dans la matinée.
Olivier conjura le couple infortuné d' aller
à l' autel. La duchesse pressant une des
mains d' Olivier dans les siennes : ô toi,
que mon coeur avoit choisi pour époux,
s' écria-t-elle, cher Olivier, ô mon amant !
écoute encore la voix de Béatrix,
permets-lui d' exprimer pour la dernière fois

p373

ce sentiment insurmontable que ta mort
et la mienne ne sauroient anéantir,
puisque mon ame est immortelle. Cet amur
malheureux va descendre avec toi dans la
tombe, se déposer sous tes cendres, et
s' ensevelir pour toujours, sans s' éteindre
jamais ! ... cependant tu seras obéi ; tes
volontés sacrées seront exécutées... le
soin de les remplir est un lien qui m' attache
encore à la vie... oh ! Que la paix
renaisse dans ton ame généreuse ! ...
oui, ton ami privé d' un frère, trouvera
dans Béatrix la plus tendre des soeurs ! ...
pourrais-je ne pas remplir mes devoirs,
quand c' est toi qui me les impose ? ...
ange consolateur, interrompit Olivier
avec transport, adorable et chère Béatrix !
Ta voix céleste a calmé mes vives douleurs
et dissipé mes remords : oui... il me
semble que tu viens de me rendre l' innocence
et toute ma vertu. Olivier prononça
ces paroles avec un enthousiasme qui
ranima ses forces ; la pâleur de son visage
décoloré s' étoit dissipée ; ses yeux brilloient
d' un feu nouveau ; le sentiment et
la sérénité se peignoient à la fois sur sa
physionomie. La duchesse le contempla

p374

un instant avec une sorte d' extase ; ensuite,
voyant ses traits s' altérer et l' incarnat
de ses joues s' affaiblir, elle se leva
brusquement, et s' appuyant sur Théobald,
elle s' avança vers l' autel... Olivier saisit
l' écharpe de Vitikind, qui se trouvoit à côté
de lui, et la passant autour de sa taille :
ô Célanire ! S' écria-t-il, j' ai le droit de la
reprendre ; je suis digne de la porter dans
ce moment... après avoir dit ces mots,
Olivier joignit les deux mains, et les
élevant vers le ciel, il resta dans cette attitude
avec la plus touchante expression de
ferveur et d' attendrissement. Lorsque la
cérémonie fut terminée, Isambard courut
se jeter dans les bras de son ami ; et la
malheureuse duchess respirant à peine,
n' aant plus qu' une demi-connoissance,
et toujours soutenue par Théobald,
s' approcha lentement du lit. Olivier, lui tendant
une main défaillante : épouse d' Isambard,
lui dit-il, ô ma soeur ! ... votre
vertu sulime vient d' expier tous mes
égaremens... en achevant ces paroles, ses
yeux se fermèrent à moitié... on entendit
dans la chambre un gémissement
universel ; un cri douloureux s' échappa

p375

de la bouche d' Isambard... Béatrix
frissonne ; elle veut se pencher vers Olivier
mourant, et elle retombe évanouie
dans les bras de Théobald et de Barmécide.
Olivier soupire ; il prononce d' une
voix éteinte les noms chéris de Célanire
et de Béatrix... Zemni, baigné de pleurs,
lui prodigue inutilement de vains secours...
Isambard le tient dans ses
bras, et le presse contre sa poitrine...
tout à coup Olivier entr' ouvre des yeux
languissans ; il voit, il reconnoît son
frère... l' amitié fidèle recueille son dernier
regard et son dernier sentiment...
ô mon ami ! Dit-il... à ces mots, il laisse
tomber doucement sa tête sur le sein
d' Isambard ; ses yeux se referment pour
jamais... il expire !

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)